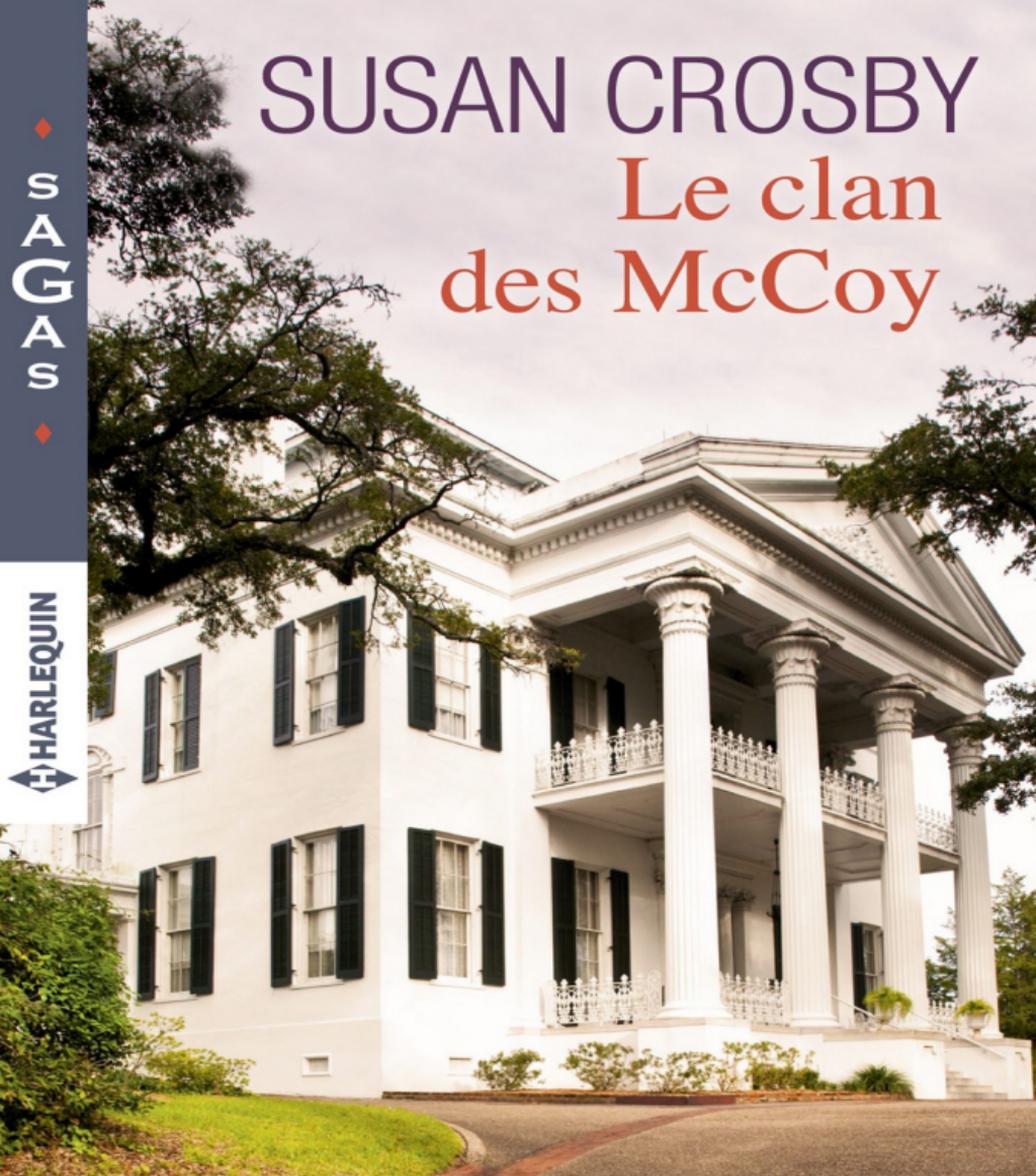


SUSAN CROSBY

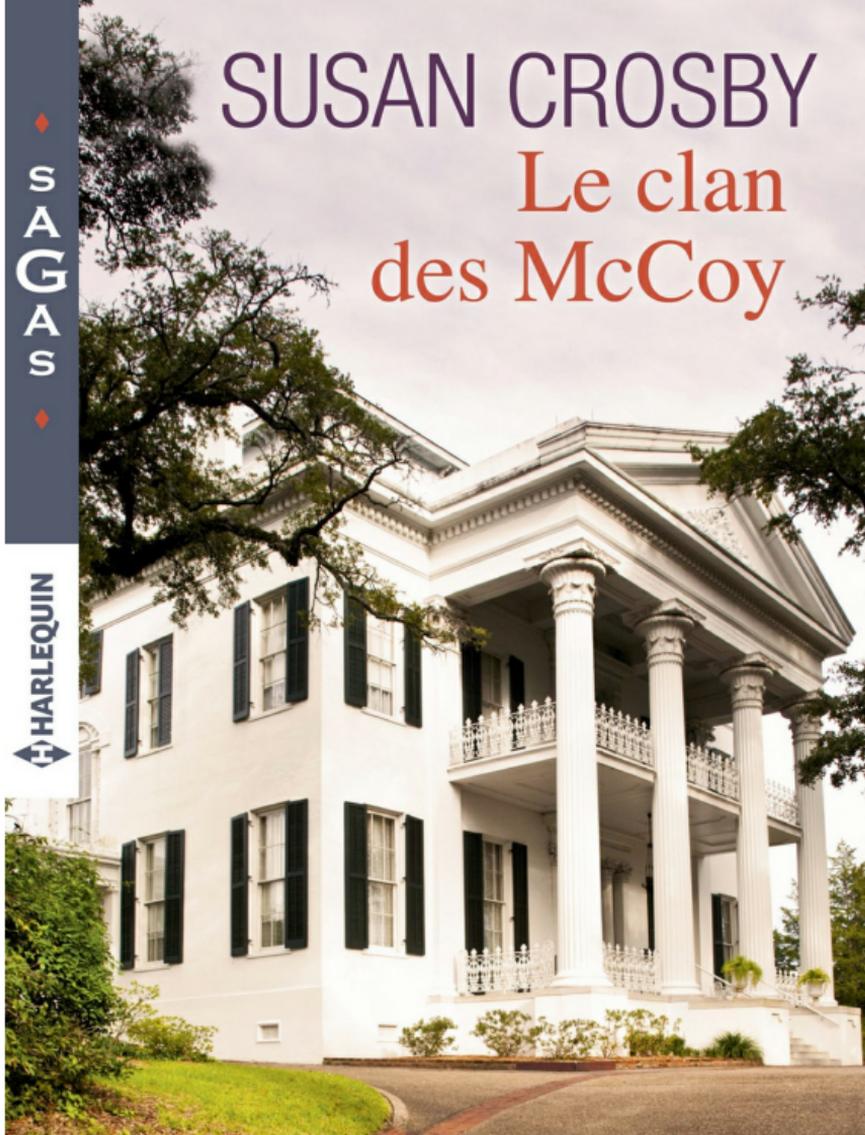
Le clan des McCoy

S
A
G
A
S

HARLEQUIN



TRILOGIE INTÉGRALE



SUSAN CROSBY
Le clan
des McCoy

S
A
G
A
S

HARLEQUIN

TRILOGIE INTÉGRALE

A PROPOS DE L'AUTEUR

Susan Crosby a commencé sa carrière d'écrivain après avoir obtenu son diplôme en littérature anglaise. Elle a publié son premier ouvrage en 1994 chez Harlequin, et ses romans ont obtenu de nombreuses récompenses et sont régulièrement cités sur les listes des best-sellers de *USA Today*.

SUSAN CROSBY

Une inoubliable
nuit d'amour

SAGA

LE CLAN DES MCCOY

◆ S A G A S ◆

◆ HARLEQUIN

Prologue

Keri Overton fit tinter un carillon lorsqu'elle poussa la porte du restaurant. Elle fut d'abord saisie par la chaleur, bienvenue après le froid mordant de décembre, puis par l'odeur des hamburgers, des oignons et du café. Elle était bien trop angoissée pour que cela lui ouvre l'appétit.

Elle entra et jeta un regard circulaire sur la foule attablée pour déjeuner,

cherchant quelqu'un qu'elle ne trouva pas. Elle se sentit à la fois déçue et soulagée. Après tout, que dirait-elle ? Les mots qu'elle avait répétés résonnèrent dans sa tête. « Salut, Jake, tu te souviens de moi ? » N'importe quoi, bien sûr qu'il ne l'avait pas oubliée. « Bonjour, Jake. Il faut que je te dise quelque chose avant que tout le monde ne l'apprenne... » C'est ça. Cela se passerait bien.

Keri soupira. Elle ne s'était pas vraiment attendue à le trouver si facilement, mais il lui avait parlé de cette ville, sa ville, et de ce restaurant. Elle avait espéré et craint tout à la fois de le voir assis sur une banquette, en

train de manger le hamburger et les frites dont il avait parlé avec enthousiasme.

Les autres clients la regardèrent, curieux, sans interrompre leurs conversations. Chance City était une petite ville touristique, les habitants avaient l'habitude des visiteurs, même le lendemain de Noël.

Keri prit le dernier tabouret au comptoir, le seul qui était libre. De là, elle voyait bien tout le monde, pas seulement les gens au comptoir, mais aussi ceux assis sur les banquettes chromées en skaï rouge. Elle prit un menu derrière un mini-jukebox, se demandant si les habitants de la ville se méfieraient si elle posait des questions sur l'un d'eux.

Une femme en jean et chemise noire approcha, sa tresse poivre et sel disparaissant derrière son dos.

— Bienvenue au Lode. Je m'appelle Honey. Que puis-je vous servir ?

— Avez-vous du soda au gingembre ?

— Oui. Autre chose ?

— Ce sera tout pour l'instant, merci.

— Tous nos desserts sont faits maison et sont du jour.

Honey montra une vitrine où se trouvaient des tartes et des gâteaux aux couleurs aussi vives que des œuvres de pop art.

— Notre soupe aussi. Il y a du poulet vermicelle aujourd'hui, et de la bisque de palourdes. Croyez-moi, ça réchauffe son homme.

L'enthousiasme de Honey fit sourire Keri.

— Merci, je m'en souviendrai, dit-elle.

Après un instant, Keri remit le menu sur son support et parcourut de nouveau la salle du regard, plus lentement cette fois-ci. Elle était venue dans un but, après tout. Il avait de la famille ici. Un de ses proches lui ressemblerait-il assez pour qu'elle puisse le reconnaître et lui parler ? Pourrait-elle seulement se rappeler son visage à lui suffisamment ?

Elle essaya de l'imaginer. Des yeux bleus, des cheveux marron foncé, grand, mince, séduisant. Oui, séduisant, même dans les circonstances dans lesquelles ils s'étaient rencontrés. Et des lèvres qui

avaient déclenché une passion dévastatrice en elle, profonde, intense, palpitante, et qui n'avait jamais perdu de son intensité.

Honey posa le verre de soda au gingembre sur le comptoir au moment où le carillon de la porte sonnait. Une dame âgée entra, accompagnée de deux hommes d'une trentaine d'années, l'un grand avec les cheveux noirs, l'autre un peu plus petit, ses cheveux marron attachés en un catogan. Beaucoup de clients les saluèrent. Ils sourirent et leur répondirent, mais semblaient tendus, en particulier l'homme aux cheveux noirs, qui portait la canne violet vif de la dame.

Voyons... Un homme avec un catogan ? Keri examina plus attentivement les trois personnes. Ils devaient être des proches de Jake. L'homme aux cheveux longs devait être son plus jeune frère, Joe, et celui aux cheveux noirs, Donovan. C'était une grande famille, ils avaient cinq sœurs.

Keri s'intéressa à la vieille dame. Leur grand-mère, peut-être, qu'ils appelaient Nana Mae ? Jake avait parlé à Keri de sa famille pendant trois jours, elle avait l'impression qu'elle la connaissait déjà.

— Oh, regardez ! dit la femme, Nana Mae, qui avançait à petits pas. Il y a Laura et Dixie, allons nous asseoir avec elles sur la banquette.

Dixie ? Keri connaissait très bien ce nom. Jake lui avait aussi parlé d'elle, et de ses fiançailles rompues à l'automne précédent avec Joe.

Keri regarda les deux femmes sur la banquette la plus proche d'elle alors que les autres les rejoignaient et que Donovan prenait une chaise pour s'asseoir au bout de la table. Elles étaient toutes les deux blondes, mais très différentes : l'une avait les cheveux bouclés et était très naturelle, l'autre était soignée et élégante.

— Du nouveau ? demanda celle aux cheveux bouclés.

Joe secoua la tête. Un long silence gêné s'installa.

— Oh, pour l'amour du ciel ! s'impacienta Nana Mae. Vous pouvez en parler devant moi, je n'aurai pas d'autre attaque. Jake a disparu. Il est toujours revenu pour Noël, sauf cette année, et il n'a même pas appelé. Cela ne lui ressemble pas. Quelque chose ne va pas. Nous pouvons le dire à voix haute. Nous devons le dire à voix haute.

Disparu ? Keri s'agrippa au comptoir. L'effroi la saisit, son cœur se mit à marteler sa poitrine. Elle se concentra sur leur conversation, il fallait qu'elle entende ce qu'ils disaient.

Tout le monde, à part Donovan, parlait en même temps.

— Arrêtez, dit-il enfin, d'une voix qui n'était pas très forte, mais assez

énergique pour que la discussion s'interrompe aussitôt. Jake n'a pas disparu. Il est en mission et ne peut pas nous appeler avant d'avoir fini.

La gorge de Keri se serra. Et maintenant ?

— Tu savais cela ? demanda la vieille dame, soudain pâle. Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Je viens juste de l'apprendre. Je te l'aurais dit après le déjeuner, en privé.

Keri descendit du tabouret et se dirigea vers la table.

— Je vous prie de m'excuser, êtes-vous les frères de Jake McCoy, Joe et Donovan ? demanda-t-elle, une boule dans la gorge. Et vous êtes sa grand-mère, Nana Mae ?

— Oui, mon petit. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Keri Overton. Je... connais Jake. Je suis venue du Venezuela pour le voir.

Elle regarda Donovan, estimant que c'était lui qu'elle devait convaincre qu'elle disait la vérité.

— Vous ne savez vraiment pas comment le joindre ?

— Non.

— N'êtes-vous pas un grand journaliste, ou quelque chose comme cela ? demanda-t-elle en désespoir de cause. Quelqu'un qui a des contacts et des relations ?

Son cœur s'emballa de nouveau devant l'expression glaciale de

Donovan. On aurait dit qu'il la détestait...

Ce qui signifiait que Jake lui avait parlé d'elle, des circonstances de leur rencontre, du fait qu'elle était responsable de ce qui était arrivé à Jake au Venezuela.

— Donny, donne-lui une chaise, dit Nana Mae.

Au lieu de s'exécuter, Donovan se leva et lui laissa la sienne.

Keri eut l'impression que la pièce tournait. Elle aurait sans doute dû s'asseoir et mettre sa tête entre ses genoux.

Donovan la saisit fermement alors qu'elle chancelait et l'aida à s'asseoir.

Elle leva la tête pour le remercier, mais elle voyait flou.

Elle entendit la voix de Nana Mae.

— Vous êtes enceinte.

Keri hocha la tête et eut un vertige.

— Et vous cherchez Jake, alors j'imagine que vous portez son enfant.

Elle avait besoin de lui, et il n'était pas là. Elle ne voyait plus qu'un point brillant, avait l'impression d'avoir la tête dans du coton.

— Oui, dit-elle enfin.

Puis tout devint noir.

1

Cinq mois plus tard

Keri était assise dans un fauteuil, mangeait du gâteau et sirotait un jus de fruit piquant. Du papier crépon et des ballons roses et bleus décoraient le salon de la belle maison victorienne. De nombreuses femmes portaient des couleurs vives, ajoutant ainsi à l'ambiance chaleureuse. C'étaient ces

mêmes femmes qui l'avaient accueillie à bras ouverts dans la ville de Jake McCoy, même si elles n'avaient aucune preuve que Jake était bien le père du bébé qui allait bientôt naître. Apparemment, le fait qu'elle s'était évanouie avait suffi comme preuve de sa sincérité.

Keri regarda l'étalage coloré d'affaires et de vêtements pour bébés, cadeaux de la fête qui touchait maintenant à sa fin, et elle se dit que son enfant ne manquerait de rien. Certains des cadeaux étaient neufs et achetés en magasins, d'autres étaient faits main, avaient été raccommodés ou recyclés avec amour. Tant de générosité lui fit monter les larmes aux yeux.

— Ne recommence pas à pleurer, lui dit Dixie Callahan, assise à côté d'elle. J'ai déjà dû me remaquiller deux fois.

— Prends un mascara waterproof, la taquina Keri.

Dixie, la blonde aux cheveux bouclés du restaurant Take a Lode Off, était rapidement devenue sa meilleure amie. Elle et Donovan avaient retenu Keri lorsqu'elle s'était évanouie, et elle ressentait le besoin de la protéger depuis.

— Ce sont les hormones, Dixie, je ne peux pas les contrôler. De toute façon, je ne suis pas triste, je suis heureuse.

Heureuse comme pouvait l'être une femme de trente ans enceinte de neuf mois qui n'avait pas de nouvelles du

père de son enfant depuis cinq mois. Avait-il été blessé pendant sa mission, quelle qu'elle soit ? Quelqu'un les en informerait-il, si c'était le cas, ou s'il mourait ? Saurait-il un jour qu'il avait eu un enfant ?

Il n'avait jamais cherché à être père, loin de là. Depuis son arrivée, Keri avait appris que les trois frères McCoy avaient une vraie phobie de l'engagement, même si le plus jeune d'entre eux, Joe, avait été fiancé quelque temps à Dixie l'automne précédent, après quinze ans d'une relation mouvementée qui avait commencé lorsqu'ils étaient en troisième.

Keri avait souvent déménagé et avait vécu hors des Etats-Unis une grande

partie de sa vie, et elle n'avait donc jamais connu ce genre de relation durable. C'était une déracinée.

— Comment te sens-tu, mon ange ? lui demanda Aggie McCoy, la mère de Jake, en se penchant vers elle, l'air inquiet.

Très chaleureuse, Aggie prenait souvent les gens dans ses bras. Elle avait une poitrine généreuse, des cheveux noirs et des yeux bleus brillants. Keri l'adorait.

— Je ne suis pas en train d'accoucher, Aggie, répondit-elle avec un sourire.

Elle avait eu deux fausses alertes la semaine précédente, ce qui expliquait que tout le monde était anxieux.

— Comment va Nana Mae ? Le bruit et l'activité ne la fatiguent pas ? ajouta-

t-elle.

— Elle apprécie chaque instant de cette fête, répondit Aggie, elle est entourée de sa cour, comme tu peux le voir. Belle-maman est tout à fait à son affaire. Tu es si gentille avec elle.

— Tout le plaisir est pour moi.

Après sa première journée à Chance City, Keri avait été engagée comme dame de compagnie de Maebelle McCoy, la belle-mère de quatre-vingt-neuf ans d'Aggie. Nana Mae avait besoin d'aide mais ne l'aurait jamais reconnu, Keri avait besoin d'un toit mais n'aurait pas accepté la charité. Joe et Aggie avaient dit qu'elles faisaient d'une pierre, deux coups. Keri était donc logée et nourrie en aidant Nana Mae,

travail qui demandait plus de tâches ménagères que les soins qu'elle prodiguait d'habitude.

Aggie lui prit la main.

— Je souhaiterais de tout mon cœur que Jake passe cette porte à l'instant même.

— Moi aussi.

Son cœur se serra à cette idée. Cela faisait des mois qu'elle attendait dans l'angoisse la nouvelle de son retour. Elle espérait avoir une conversation avec lui une bonne fois pour toutes, où il lui ferait part de ses sentiments et de ses intentions. Sa nervosité gagnait même ses rêves, beaucoup plus intenses et détaillés qu'avant.

— Je sais, mon ange, et je sais à quel point tu l'aimes, dit Aggie d'une voix étranglée en lui serrant la main.

Keri baissa les yeux. Elle ne pouvait pas dire la vérité à Aggie. C'était à Jake de décider ce que sa famille devait savoir, pas à elle, mais elle se sentait tout de même coupable de leur cacher des choses. Elle avait peur de sa réaction lorsqu'il rentrerait et la trouverait enceinte. Ses émotions étaient confuses et changeaient quotidiennement, parfois même d'une heure à l'autre.

— Joe a des boîtes vides, reprit Aggie, il va tout emmener chez Nana Mae pour toi. Nous viendrons t'aider à ranger, il ne faut pas que tu déplaces des choses lourdes en ce moment.

— Merci, Aggie, je ne sais pas ce que je ferais sans toi, sans la générosité de tes amis et de ta famille. C'est tellement gentil à toi d'avoir organisé cette fête...

— C'est de mon petit-fils ou ma petite-fille dont il s'agit !

Elle avait beau avoir huit enfants et seize petits-enfants, cet enfant était celui de son fils Jake.

Les gens commencèrent à dire au revoir. Le bruit s'intensifia, ponctué de rires. Puis Aggie ouvrit la porte pour permettre aux premiers invités de sortir.

— Oh mon Dieu ! s'écria-t-elle, parfaitement immobile avant de s'agiter soudain, avec un grand sourire. Jake, tu es revenu ! Jake !

De là où elle se trouvait, Keri ne pouvait pas le voir car il y avait trop de gens entre elle et lui. Instinctivement, elle se leva et chercha du regard un endroit où se cacher, prise de panique : son envie de l'éviter était soudain plus forte que celle de le voir. Cinq mois plus tôt, elle aurait pu lui annoncer la nouvelle avant qu'il ne se rende compte par lui-même de son état, maintenant il n'y avait plus aucun moyen d'amortir le choc.

Toute sa famille et tous ses amis étaient réunis.

La foule s'écarta, formant une allée avec elle à une extrémité et Jake à l'autre, tenant sa mère dans ses bras, Donovan à son côté. Ce dernier la

regardait fixement. Elle l'ignora et observa Jake, le cœur lourd. Il avait maigri, ses cheveux n'avaient pas été coupés depuis une éternité, et il donnait l'impression de ne pas avoir bien dormi depuis des mois.

Les larmes aux yeux, elle sentit sa gorge se serrer. « Que t'est-il arrivé ? »

Il parcourut la foule du regard. Tout le monde semblait retenir son souffle, attendant qu'il voie Keri, mais son regard ne s'attarda pas sur elle, il ne lui jeta qu'un bref coup d'œil sans expression.

Allait-il l'ignorer ? Ou pire, ne la reconnaissait-il pas ? Elle posa ses mains sur son ventre, comme pour protéger son bébé de la peine qu'elle-

même ressentait. Elle ne s'était pas rendu compte à quel point c'était important pour elle qu'il les accepte, elle et leur...

Son regard revient soudain sur elle et il se figea.

— Que se passe-t-il, ici ? demanda-t-il à sa mère, qui avait toujours un bras autour de lui.

— Nous organisons une fête prénatale. Qu'attends-tu pour lui dire bonjour ? murmura-t-elle.

Keri parvint à sourire, sachant que tout le monde s'attendait à ce qu'elle se jette dans ses bras.

Le problème, c'était qu'elle avait déjà du mal à respirer, alors quant à se jeter dans ses bras...

— Allez, fiston, dit Aggie avec un large sourire, embrasse la femme que tu aimes.

Jake dévisagea Keri, regarda son ventre, puis releva les yeux.

— Bienvenue à la maison, dit-elle d'une voix mal assurée, tremblant de tous ses membres.

— Oui, va l'embrasser, « papa » ! cria Dixie. Cela fait longtemps qu'elle t'attend !

A l'expression qu'il fit, Keri vit immédiatement que c'en était trop pour lui.

Quelles qu'aient pu être les raisons de son absence, rentrer pour apprendre qu'il allait être père ne faisait qu'empirer les choses. Il avait trente-

sept ans, mais paraissait beaucoup plus âgé.

Il s'apprêtait à parler, mais vit Nana Mae se diriger vers lui. Son regard s'adoucit, il la prit tendrement dans ses bras.

— Tu m'as manqué, dit-elle en lui tapotant le dos. Tu auras tout le loisir de rattraper le temps perdu avec nous, vas-y, va voir ta petite amie.

Il se dirigea vers Keri, sourit et accéléra le pas.

Elle frissonna, soulagée. Tout allait s'arranger. Il était sous le choc, mais ne la rejetait pas. « Bon... Bon. Respire... »

Il était là, juste devant elle. Il lui prit les bras.

— Regarde-toi ! dit-il, comme s'il s'était attendu à la voir.

Il la prit dans ses bras. Elle lui rendit son étreinte.

— Je ne joue le jeu que pour ma grand-mère, lui murmura-t-il à l'oreille avant de s'écarter d'elle.

Il garda sa main dans la sienne alors qu'Aggie mettait tout le monde dehors.

Stupéfaite, Keri se tut, incapable de dire un mot.

— Ce n'est pas la peine, maman, dit Jake, nous allons nous isoler dans la cuisine une minute.

Il emmena Keri, qui se força à sourire. Après avoir refermé la porte derrière eux, il la relâcha.

— Nous nous aimons ? demanda-t-il.

— Je...

— Et ça, dit-il avec en indiquant le ventre de Keri d'un geste, c'est le mien ?

— Oui.

— Je suis simplement censé le croire ?

— Tu peux faire le calcul et, si cela ne te suffit pas, nous pourrions faire un test ADN après la naissance du bébé. Je n'ai pas besoin de preuve, mais j'imagine que toi, oui.

— Le bébé ? Tu ne connais pas le sexe du bébé ?

— J'ai décidé de ne pas le demander. Où étais-tu, Jake ? Pourquoi n'as-tu pas donné signe de vie ?

Le visage de Jake se durcit. Son regard s'éteignit.

— J'étais au Venezuela. Après un petit enlèvement, rien ne vaut une bonne vengeance.

2

Jake tourna le dos à Keri, qui semblait glacée d'horreur. Il se passa la main dans les cheveux et regarda fixement le sol. Tout ce qu'il voulait, c'était un peu de calme. Il voulait dormir dans son lit, prendre une douche s'il en avait envie, et aussi longtemps qu'il en avait envie, manger quelque chose de vraiment comestible.

Au lieu de cela, il se retrouvait face à une Keri Overton enceinte, la femme qui hantait ses pensées jour et nuit depuis bien trop longtemps, la femme avec laquelle il avait été enfermé, parce qu'elle pensait en savoir plus que lui sur le fonctionnement des criminels.

Quant à son frère... Donovan pouvait d'ores et déjà se considérer comme un homme mort. Pendant le trajet de presque trois heures entre l'aéroport de San Francisco et Chance City, il n'avait pas une seule fois mentionné Keri, qui était sur le point d'accoucher. De son enfant, à lui, résultat d'un bref moment d'égarement où ils s'étaient demandé s'ils étaient en train de vivre les dernières minutes de leurs existences,

alors qu'ils s'étaient fait enlever en même temps que le patron et patient de Keri. Apparemment, elle avait réussi à faire croire à tout le monde à Chance City qu'ils s'aimaient.

— M'as-tu au moins reconnue ?
demanda-t-elle.

Il soupira.

— Pas tout de suite.

Il aurait dû la reconnaître, mais il avait été pris au dépourvu, surtout par sa grossesse. Il n'aurait jamais imaginé qu'elle était enceinte. Elle avait eu des mois pour l'appeler et le lui dire, entre début septembre et Noël, avant qu'il ne parte en mission secrète. Elle ne l'avait pas fait et il en avait conclu qu'il n'avait rien à craindre de ce côté-là.

Il se tourna vers elle.

— Et toi, m'aurais-tu reconnu ?

— Je ne sais pas. Tu as maigri, et tes cheveux sont longs. Tu parais plus âgé, peut-être à cause de la barbe.

Il eut un rire sans joie. Effectivement, il avait l'impression d'avoir vieilli de cent ans.

— Toi, tu as grossi, et tes cheveux aussi sont beaucoup plus longs.

Quand il l'avait rencontrée, ses cheveux étaient courts et raides. Maintenant, ils lui arrivaient presque aux épaules et étaient ondulés, mais toujours brillants et de cette belle couleur marron, beaucoup plus foncée que celle de ses yeux...

La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement et Donovan entra.

— Merci de m'avoir prévenu, marmonna Jake.

Donovan l'ignora.

— Tout le monde est parti, à part la famille. Tout va bien, ici ? demanda-t-il, les regardant tour à tour.

— Tu aurais dû prévenir que tu arrivais avec Jake, dit Keri. Ce genre de choc peut déclencher l'accouchement, tu sais. Et ta mère et ta grand-mère ? D'ailleurs, je croyais que tu étais en Alaska.

— J'y étais, jusqu'à ce que Jake m'appelle. Nous avons synchronisé nos vols pour arriver à San Francisco à peu près en même temps.

— Donne-nous encore une minute, dit Jake à son frère.

Il ne voulait pas provoquer de dispute et était trop fatigué pour y prendre part. Il fourra ses mains dans ses poches, y trouva le petit médaillon en or qu'il emportait partout avec lui, et le frotta assez pour le réchauffer.

— Bien sûr, dit Donovan. Je voulais juste que vous sachiez que tout le monde était parti.

Dès que la porte se referma derrière lui, Jake se concentra sur Keri.

— Pourquoi est-ce que tout le monde croit que je t'aime ?

Elle rougit.

— Je pensais que ce n'était pas nécessaire de les décevoir. De plus,

c'était une façon de préserver ton image.

— Ainsi que la tienne.

— Oui, et celle de notre enfant. Les habitants de ta ville m'ont... adoptée, mais j'avais aussi besoin d'eux, alors je leur ai laissé croire ce qu'ils voulaient.

Il se rappela l'expression animée et pleine d'espoir de sa mère alors qu'elle attendait qu'il embrasse Keri, la « femme qu'il aimait ». Il ferma les yeux, épuisé.

— Tu as besoin de sommeil, dit-elle, lui touchant le bras.

Il se dégagea.

— Où vis-tu ?

— Chez ta grand-mère, je veille sur elle.

Et maintenant ? Ils ne pouvaient pas vivre séparément, les gens poseraient trop de questions, Nana Mae en particulier. Il s'était toujours montré à la hauteur des espoirs de sa grand-mère, comme tous ses frères et sœurs, il n'allait pas commencer à la décevoir.

Pour le moment, il ne pouvait pas trouver de plan solide.

— Il faut que tu viennes avec moi dans mon chalet. Nous devons réfléchir à ce que nous allons faire.

— Très bien, murmura-t-elle.

— Allons leur dire au revoir. Ils ne vont pas être contents de me voir repartir, mais je ne vois pas d'autre solution.

Il y avait des détails à mettre au point, mais cela pouvait attendre.

La veille, avant de prendre l'avion à Caracas, il avait failli partir à sa recherche, mais avait dû y renoncer. Si elle avait voulu le voir ou lui parler, elle l'aurait déjà fait. Elle lui avait dit qu'elle n'était pas très attachée aux choses matérielles, et qu'elle n'avait ni maison ni voiture. Il en avait conclu qu'elle ne s'attachait pas non plus aux gens. Il était donc rentré chez lui, exténué, et y était resté cloîtré un moment. Maintenant, cela lui était impossible, du moins pas tout seul.

Il lui prit le bras et l'entraîna vers la porte. Elle faisait quinze centimètres de moins que lui, était en bonne forme

physique, svelte quand elle n'était pas enceinte, douée comme infirmière, et c'était indubitablement la personne qui avait le plus grand sens du devoir qu'il eût jamais vu, ce qui avait fini par être le problème.

La toucher maintenant faisait resurgir ses souvenirs les plus vifs, du moins celui qui n'avait jamais quitté ses pensées : quelle fougue elle avait eue dans ses bras...

Le visage de sa mère s'éclaira quand ils revinrent. Il lâcha Keri pour la prendre de nouveau dans ses bras, puis sa grand-mère, puis ses sœurs. Il se rappelait vaguement avoir vu quelques-unes de ses nièces à la fête, mais elles étaient parties.

— Je suis désolé de te prendre ton assistante, Nana Mae. Merci de comprendre que je veux l'avoir avec moi.

C'était la première fois de sa vie qu'il mentait à sa grand-mère.

— C'est bien normal, Jake. Ne t'inquiète pas pour moi, je vais très bien. Allez-y, prenez un peu de temps pour vous, les tourtereaux.

Il aperçut son plus jeune frère qui attendait à la porte et le serra dans ses bras.

— Tu ne t'es toujours pas réconcilié avec Dixie, Joe ?

— Toujours pas.

Jake ne put rien déchiffrer dans sa voix ou son expression.

— Donne-moi une journée, et nous parlerons. Pour l'instant, nous allons passer chez Nana Mae prendre une partie des affaires de Keri, puis aller chez moi, dit-il au joyeux groupe ému. Donnez-nous un peu de temps, d'accord ? Je vous tiendrai au courant.

— Les affaires du bébé sont dans ma voiture, dit Joe, je vais passer les déposer. Dixie et d'autres sont en route vers chez toi pour remplir ton réfrigérateur. Après, on vous laisse tranquilles.

Jake hocha la tête.

— Merci à vous tous de ne pas me poser de questions. Je suis sûr que vous avez envie de savoir où j'étais, et je

vous le dirai dès que je m'en sentirai capable.

Il attendit, cachant son impatience, que Keri embrasse tout le monde, puis ils se dirigèrent avec Donovan vers sa voiture.

Il se demanda si elle accepterait qu'il ne lui parle pas non plus, à elle. D'après son expérience, les femmes avaient toujours besoin qu'on leur parle. Il avait déjà du mal à formuler une pensée cohérente, quant à discuter...

Donovan conduisait. Sur la banquette arrière, Keri essaya de mémoriser le chemin jusque chez Jake, mais elle se perdit dans les nombreux virages de la route boisée. Elle n'avait jamais vu la cabane de Jake. Aggie lui avait proposé plusieurs fois de la lui montrer, mais

Keri avait toujours refusé. Elle se disait qu'il n'aimerait pas qu'elle envahisse ainsi son intimité, même si elle portait son enfant.

Pour ce qui était d'envahir l'intimité !

Un sourire se dessina sur ses lèvres à cette pensée et disparut quand le bébé lui donna un coup de pied dans la cage thoracique. Elle se redressa puis se cambra avec un grognement.

— Tout va bien ? demanda Jake en regardant par-dessus son épaule.

— Ton enfant vient de marquer un but.

Il l'observa un moment.

— C'est douloureux ?

— C'est inconfortable, pas douloureux.

Ils s'arrêtèrent sur une allée de gravier.

Sous les arbres se trouvait une cabane en rondins. La voiture de Joe était garée devant, et celui-ci sortit de la maison.

— J'ai mis les affaires du bébé dans ton bureau, dit-il. Je reviendrai vous aider à monter le berceau. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Merci, Joe, dit Jake.

Il tendit la main à Keri pour l'aider à descendre de voiture, mais la relâcha aussitôt qu'elle fut solidement campée sur ses jambes.

— Entre, lui dit-il, je te suis.

Elle remercia ses deux frères puis entra, laissant la porte ouverte à son intention. A la fenêtre, elle regarda les

trois hommes parler une minute puis se prendre dans les bras. Elle sentit sa gorge se nouer. Lui dirait-il ce qu'il avait fait pendant tout ce temps ? Le pouvait-il ? Elle avait cru qu'il travaillait pour une société privée depuis sept ans, et non pour le gouvernement. Comment se faisait-il qu'il avait été en mission secrète ? Il avait passé huit ans dans l'armée après l'université, dans les services de renseignements, ou peut-être dans les forces spéciales. Il était resté très vague là-dessus. Tout ce qu'elle savait avec certitude, c'était qu'il parlait plusieurs langues couramment et que l'armée avait constamment exploité ses compétences.

Dès qu'il prit la direction du chalet avec ses valises, elle se retourna et regarda autour d'elle. L'intérieur, peu lumineux, était typiquement masculin, tout de bois et couleurs sombres, avec une énorme cheminée de pierre, une cuisine moderne, une télévision grand écran. La chambre et le bureau devaient être au bout du couloir. Après avoir passé tout ce temps chez Nana Mae, au milieu des meubles raffinés et des rideaux de dentelle, elle avait l'impression d'entrer dans un cachot.

Il y avait des photos encadrées de sa famille sur la table basse, une avec les trente et un McCoy, une d'Aggie avec feu son mari, une, adorable, avec sa grand-mère, et deux sur lesquelles il

était en uniforme de l'armée. Sur l'une, il avait le bras sur les épaules d'un homme, sur l'autre, il était avec un groupe d'une dizaine d'hommes. Keri était heureuse qu'il ait laissé les photos bien en vue, qu'il n'ait pas caché cette partie-là de sa vie.

Jake passa la porte, visiblement ému de prendre conscience qu'il était enfin de retour chez lui. Sa posture, son expression, et jusqu'à sa respiration se modifièrent. Il posa les valises et regarda autour de lui. Ses épaules s'affaissèrent. Après un instant, il remonta le couloir, ouvrit une porte, entra dans une pièce, referma la porte derrière lui, laissant Keri plantée là, immobile. Un atroce silence s'installa.

Le temps s'écoula avec lenteur. Au bout de quatre heures, elle se fit chauffer un bol de soupe et l'emporta sur le porche alors que le soleil se couchait. Le riche minestrone la réconforta. Ce nouvel environnement venait lui rappeler cruellement que finalement, elle connaissait très peu Jake, même s'ils avaient beaucoup parlé au cours de leurs trois jours d'incarcération.

Enfin, ils n'avaient pas fait que cela, puisqu'elle était tombée enceinte...

La moustiquaire s'ouvrit et il s'avança sur le porche. Il lui jeta un coup d'œil puis alla se camper entre les deux poteaux grossièrement taillés en haut de l'escalier, bras croisés. Il regarda son terrain, avec ses grands pins et ses vieux

chênes majestueux, ses arbousiers et ses petits rochers. C'était un paysage sauvage, très vert mais sans fleurs, bien que ce fût le printemps. Keri aimait la région de Mother Lode, ici, en Californie du Nord, si différente de tous les endroits où elle avait vécu.

La chemise de Jake était froissée, comme s'il avait dormi avec, et son visage portait la marque de l'oreiller.

— C'est beau, ici, dit-elle lorsque son silence lui fut devenu trop insupportable.

Il hocha la tête. Elle attendit, regrettant de ne pas être dans un fauteuil à bascule et avoir ainsi quelque chose à faire, mais il n'y avait que deux fauteuils Adirondack sur le porche.

— Il y a du minestrone au frigo, dit-elle, je peux t'en réchauffer. Il y a aussi du poulet rôti, si tu préfères, et plein de légumes.

— Merci. Je me servirai quand je serai prêt.

Elle fit un mouvement pour se lever mais se rendit compte qu'elle ne pouvait s'extraire avec grâce du fauteuil profondément incliné et se rassit.

— Ta mère m'a dit que tu ne venais pas souvent ici.

— Plusieurs fois par an.

Il fourra ses mains dans les poches de son jean, toujours sans la regarder.

— Alors tu es sur les routes la plupart du temps ?

— Sur les routes, répéta-t-il avec un rire sans joie, secouant la tête. Tu sais ce que je fais comme métier.

— Je sais que tu as un poste haut placé dans le domaine de la sécurité et je sais que tu as une arme, mais je ne vois pas pourquoi tu devrais être en mission secrète pendant cinq mois.

Il ne répondit pas.

— Ne suis-je pas autorisée à poser des questions ? Tu as sous-entendu que j'avais joué un rôle dans tout cela d'une façon ou d'une autre, à cause de l'enlèvement. N'ai-je pas le droit de savoir ce que cela signifie ?

Il finit par se retourner. Keri posa ses mains sur son ventre dans un geste protecteur.

— Laisse-moi le temps de m'adapter. J'ai besoin que tout soit clair dans mon esprit, d'abord. Il s'est passé beaucoup de choses. Je m'excuse de t'avoir laissée toute seule, tout à l'heure, je ne savais vraiment pas quoi dire.

— C'est compréhensible. Le bébé bouge, dit-elle, changeant volontairement de sujet. J'adore rester allongée dans la baignoire à le regarder bouger. C'est au ralenti, mais cela me fascine toujours. Veux-tu le sentir ?

Il regarda son ventre, hésitant.

— Pas tout de suite.

Elle n'insista pas.

— Je suis contente que tu aies retrouvé ta maison.

— Ce n'est pas ma maison.

— Ah bon ? Tu en as une autre ailleurs ?

— Non. C'est la seule que je possède, mais ce n'est qu'une maison, pas un chez-moi. C'est un placement financier, et un endroit où je peux m'isoler quand j'ai besoin d'être en ville. Sans ma famille, je ne l'aurais jamais achetée, je n'aurais jamais acheté aucune maison. J'aime voyager léger.

— Moi aussi, pour le côté pratique, pas par choix. Mes parents et toi vous entendriez très bien.

Il y eut un long silence.

— J'imagine que je m'en rendrai compte par moi-même à un moment ou à un autre.

Elle imagina la rencontre de Jake avec ses parents. La seule chose qu'ils avaient en commun avec lui était qu'ils voyageaient léger. Lui était sérieux et maître de lui, ses parents n'étaient ni l'un, ni l'autre. C'étaient des gens bien, cela dit, bons et altruistes.

Keri regarda autour d'elle, tapotant les accoudoirs du fauteuil, ne sachant que dire.

— Cela ressemble bien à un chez-soi. Tu as des souvenirs, des photos, des meubles, c'est décoré.

— C'est ma sœur Cher qui a insisté pour que ce soit comme cela. Elle a toujours été autoritaire, parce qu'elle est l'aînée, je suppose.

Keri était heureuse de le voir enfin sourire.

— J'aime toutes tes sœurs.

— Moi aussi, dit-il en s'écartant de la balustrade. Tu as dit qu'il y avait du minestrone ?

— Oui, et du poulet, de la salade, et du pain au levain.

Elle tendit les bras.

— Peux-tu m'aider à me lever, s'il te plaît ?

Dans le mouvement qu'elle fit pour se mettre debout, elle ne put s'empêcher de le cogner avec son ventre et il recula aussitôt.

— Je sais que c'est un choc pour toi, dit-elle d'une voix hésitante.

— J'aurais dû me douter de quelque chose, étant donné la conversation avec Donovan pendant le trajet. Tu sais qu'il est journaliste, n'est-ce pas ? J'ai l'habitude qu'il pose des questions, il a toujours été d'une insatiable curiosité, le genre de gamin à demander « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » à longueur de temps, mais aujourd'hui, il voulait tout savoir sur l'enlèvement, plutôt que sur le boulot qui m'a empêché de donner des nouvelles.

Elle se souvint de sa rencontre avec Donovan et du regard froid et dur qu'il lui avait adressé lorsqu'il avait appris qui elle était. Elle s'était dit que Jake l'avait mis au courant.

— Tu veux dire que tu ne lui avais pas dit que nous avions été enlevés ?

— Si, répondit-il, mais je ne lui avais pas dit ton nom.

— Il a tiré ses propres conclusions, alors. Je ne l'ai vu qu'une fois depuis Noël, il est revenu pour un mariage, celui de Noah Falcon.

Jake sembla étonné.

— Noah s'est marié ? C'est génial. J'étais ici pour le mariage de son frère, David, en novembre.

— Leur autre frère, Gideon, s'est marié aussi. Sa femme attend un enfant, comme la femme de David.

Jake la suivit dans la maison.

— Alors les frères Falcon ne sont plus libres... Cela a mis du temps !

— Pas autant que pour les frères McCoy, dit-elle d'un ton léger en lui jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je présume que nous détiendrons le record encore un moment, à moins que Joe revienne à la raison, avec Dixie.

Le fait qu'il n'envisage même pas de se marier blessa profondément Keri. Elle ne savait pas à quoi elle s'était attendue, mais elle pensait que c'était au moins une chose à laquelle il réfléchirait, comme elle l'avait fait.

Les espérances ne correspondaient presque jamais à la réalité.

Si Jake se demanda pourquoi elle ne dit presque plus rien de la soirée, il n'en manifesta rien.

3

Jake regarda Keri s'affairer toute la soirée. Quand il refusa qu'elle lui réchauffe de la soupe, elle disparut dans le bureau et commença à fouiller dans les affaires de bébé, ressortant avec des petits vêtements et des couvertures à mettre à la machine à laver. Puis, elle s'assit à la table de la salle à manger pour écrire des cartes de remerciements.

Ils ne s'étaient pas parlé, si ce n'est par nécessité, depuis qu'ils étaient rentrés.

Il avait dû dire quelque chose qui l'avait contrariée, mais il ne savait pas quoi, et elle ne disait plus rien.

Il avait envie d'être seul, mais elle ne semblait pas avoir l'intention d'aller se coucher.

Il avait zappé d'une chaîne de télévision à une autre aussi longtemps qu'il l'avait supporté, laissant le volume suffisamment bas pour pouvoir réfléchir sans être distrait s'il en avait envie. Parfois, il regardait Keri aller et venir, son ventre lui rappelant sans cesse le moment qu'ils avaient partagé et les incertitudes de l'avenir.

Donovan insisterait probablement pour qu'ils fassent un test ADN, comme Keri l'avait proposé, pour s'assurer que Jake était bien le père du bébé, mais lui ne doutait pas d'elle. Elle l'avait peut-être défié, pour des raisons qu'elle jugeait bonnes, mais elle n'avait jamais menti, même quand ce n'était pas dans son intérêt.

Elle s'étira et bâilla enfin. Il était presque 23 heures.

— Tu peux avoir la chambre, dit-il.

— Bien sûr que non. Tu as besoin de bien dormir. Le canapé me suffira.

Elle empila soigneusement ses cartes, posa son stylo à côté et vint dans le coin salon.

— Prends la chambre, dit-il.

C'était un ordre, cette fois. Il avait besoin de pouvoir circuler librement, sans se sentir oppressé, de pouvoir sortir s'il en avait envie.

Elle s'assit sur la table basse, face à lui, leurs genoux se touchant presque.

— As-tu besoin d'être seul ?

— Oui.

— Tu n'as qu'à me le dire, Jake, de quoi que tu aies besoin. Je ne peux pas le deviner. Sois simplement franc, s'il te plaît, cela nous épargnera à tous les deux beaucoup d'ennuis et de confusion.

— Très bien.

Ferait-elle pareil ?

Elle s'éloigna mais se retourna sur le pas de la porte.

— Je me lève souvent une ou deux fois dans la nuit, dit-elle avec un geste en direction des toilettes.

Il ne comprenait pas pourquoi elle lui disait cela.

— As-tu besoin de laisser une lampe allumée ?

— Non, je ne voulais pas te faire peur, c'est tout.

— Merci. Je garderai mon boxer pour ne pas te faire peur non plus !

Elle rit. Ce son lui fut presque douloureux et il se rendit compte qu'il ne l'avait jamais entendue rire. C'était un son agréable, sain. Après n'avoir entendu que des voix d'hommes pendant des mois, des hommes qui ne parlaient

que l'espagnol, son rire lui parut musical.

Elle sourit.

— Mets-toi à l'aise, quoi que cela signifie pour toi.

— Comme tu as déjà tout vu de toute façon...

— Ce n'est pas vrai, dit-elle d'une voix douce. Il faisait noir, j'ai juste... senti.

Un silence pesant s'installa. Le moment d'humour était passé, à cause d'un souvenir qui ne s'effacerait jamais. Un enfant allait naître de ce souvenir.

Lui aussi avait seulement senti le corps svelte et élancé de Keri, ses seins fermes, ses fesses douces, sa bouche... Seigneur, sa bouche !

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle posa ses doigts sur ses lèvres. Il la regardait fixement.

— Bonne nuit, Jake, dit-elle, un peu essoufflée.

Elle se hâta de remonter le couloir.

Il ne s'attendait pas à dormir. Plus tôt, dans son lit, il s'était endormi instantanément, mais il faisait noir maintenant, et tout était calme. Il n'entendait pas des hommes ronfler ou crier dans leur sommeil, n'était pas témoin de violences, incapable d'y mettre un terme sans trahir le secret de sa mission.

Il aurait voulu faire disparaître ces souvenirs d'un claquement de doigts, mais ils étaient bien ancrés dans sa

mémoire. Après avoir fait les cent pas pendant des heures, il se laissa tomber sur le canapé, tout habillé, éteignit la télévision, s'étira et coinça un petit oreiller sous sa tête. Il se passa une main dans les cheveux. Il fallait qu'il se les fasse couper, pour supprimer un autre souvenir de l'endroit où il était allé.

Il ferma les yeux mais voyait encore trop de choses. Il aurait peut-être dû prendre les somnifères que Donovan avait demandé au Dr Saxon de lui prescrire, mais il avait besoin d'entendre ce qui se passait autour de lui.

Il sursauta en entendant une porte s'ouvrir, puis se rendit compte que c'était Keri. La lumière de sa chambre

se répandit dans le couloir et il la vit jeter un coup d'œil dans le salon alors qu'elle se dirigeait sans bruit vers les toilettes. Quand elle en ressortit, elle se dirigea vers lui. Il ferma les yeux. Il n'avait pas du tout envie de parler.

Quelques secondes plus tard, elle étala sur lui une couverture qui le réchauffa aussitôt. Elle sentait... le propre.

— Keri, dit-il en se redressant.

— Oh, je suis désolée... Je t'ai réveillé ?

— J'étais réveillé. Heureusement pour toi.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— C'est risqué, tu comprends ?

— De quoi ? De te toucher ? Je ne t'ai pas touché.

— La couverture m'a touché. Fais attention, c'est tout, je dis cela pour ton bien.

— D'accord.

— As-tu dormi ?

— Oui.

— Bien que tu sois sur le point d'accoucher, dans un endroit inconnu, avec un homme que tu connais à peine ?

— Cela fait des mois que je fais des cauchemars. Pas ce soir.

Elle lui fit un petit signe de la main et partit.

Des cauchemars. Ceux de Keri ressemblaient-ils aux siens ? Se réveillait-elle avec la tête qui tournait ?

Incapable de s'endormir, il ralluma la télévision. Il aurait dû dormir un peu, mais dès que le jour se leva, il prit les clés de sa voiture et sortit, oppressé. Il ne pouvait pas parler à Keri avant d'avoir davantage réfléchi à la situation. Il avait besoin de concilier le souvenir qu'il avait d'elle, auquel il s'était cramponné pendant tout ce temps, et le fait qu'elle était là, chez lui, et enceinte.

Son instinct de protection avait pris le dessus. Il fallait qu'il envisage tout cela plus rationnellement, il ne pouvait pas faire la conversation dès le matin.

Il conduisit sans but et se retrouva chez Joe. C'est là que Donovan créchait.

Il se gara devant la maison que Joe avait partagée avec Dixie pendant dix

ans, par intermittence. Jake ne craignait pas de réveiller Joe, mais il aurait hésité à passer aussi tôt si Dixie avait encore été là.

Joe était déjà debout, il arpentait son jardin, une tasse de café à la main, coupant les fleurs mortes. Son travail de paysagiste commençait tôt le matin.

— Il reste du café ? demanda Jake.

— A ton avis ? Donny est là...

Cela signifiait qu'il y avait toujours du café au chaud.

Jake suivit son frère dans la maison, puis dans la cuisine.

— C'est beau, chez toi. Tu as repeint la façade.

— Oui. Travail de groupe.

— Travail de famille.

Joe hocha la tête, esquissant un sourire triste. Il prit une tasse dans le placard et servit un café à Jake. Ils s'appuyèrent contre le plan de travail et burent.

— J'ai l'impression que tu t'occupes de la plupart des jardins de la ville, Joe. Cela mériterait des photos.

— J'ai une équipe de vingt employés, maintenant. Nous sommes très occupés. Nous faisons les jardins privés, mais aussi quelques espaces verts. C'est stable et lucratif.

Jake s'étonna des réponses laconiques de son frère. D'eux trois, c'était Joe qui avait le plus d'entrain, qui était le plus extraverti, le plus bavard. Il ne semblait pas avoir changé. Il avait le même catogan qu'il avait à quatorze ans, il

portait un T-shirt, un short et des bottes de travail, comme d'habitude, mais il n'était plus le même.

— Tu crois que Dixie me couperait les cheveux ? demanda Jake.

— Oui, mais tu es sûr que tu veux qu'elle le fasse ? Elle va te poser des questions.

— Je ne suis pas obligé d'y répondre.

— Merci d'avoir dit à Donny de me raconter ce qui se passait. C'était un peu rassurant, dit-il avec un faible sourire.

— Donny aussi est souvent en danger, je voulais qu'il ne soit pas le seul au courant de ce qui se passait. Je sais que tu as beaucoup de responsabilités depuis la mort de papa, Joe.

— Je peux parfaitement les assumer.

— Je le sais bien, je voulais seulement que tu saches que j'en ai conscience.

— Moi aussi, dit Donovan en entrant dans la cuisine, se dirigeant aussitôt vers la cafetière. Je ne le dis pas assez souvent.

— C'est vrai, dit Joe. En parlant de responsabilités, Jake, et de ce que tu faisais ces derniers mois, quelle place a Keri dans tout cela ?

Jake espérait qu'en en parlant, certains des souvenirs disparaîtraient. Il était las de vivre avec constamment.

— Keri et moi avons été enlevés, avec l'homme dont elle était l'infirmière personnelle depuis plusieurs mois.

— Enlevés ? Et c'est la première fois que j'en entends parler ?

— Je te le dis maintenant, Joe. Cela faisait des mois que le patient de Keri, Hidalgo Escobar, était sur liste d'attente pour une greffe du foie.

— Au Venezuela ?

— Oui. J'étais en mission là-bas et j'avais entendu dire qu'Escobar était la cible d'un groupe de ravisseurs qui gagnent leur vie en rançonnant des gens. J'ai retrouvé Escobar et l'ai averti, ainsi que Keri, puisqu'elle était toujours avec lui. On les a appelés pour leur dire qu'on avait trouvé un foie pour la greffe, et ils étaient censés attendre qu'un hélicoptère vienne les chercher pour les emmener à l'hôpital de Caracas. Ne le

voyant pas arriver, ils sont partis en voiture, pour un trajet de deux heures.

Keri et lui s'étaient disputés cette fois-là, quand il l'avait rencontrée, mais il ne le dirait pas à Joe. Au bout du compte, elle n'avait pas suivi ses conseils, elle avait même fait exactement le contraire de ce qu'il lui avait dit, parce qu'elle pensait devoir le faire, que la survie d'Escobar en dépendait.

— Elle ne t'a pas appelé ? demanda Joe.

— Ils ne m'avaient pas engagé, mais quand l'hélico n'est pas venu, elle m'a bel et bien appelé.

Il lui avait dit de rester où elle était, mais elle avait répondu que l'hôpital n'attendrait pas longtemps avant

d'appeler la personne suivante sur la liste.

— Qu'aurais-je dû faire ? La laisser accompagner Escobar toute seule ? Malheureusement, pour des raisons médicales, elle refusait d'attendre. Je les ai retrouvés sur la route de Caracas, mais il était trop tard. Des hommes armés nous ont forcés à monter dans leur camionnette, ils nous ont bandé les yeux et nous ont emmenés à des kilomètres de là.

Jake vida dans l'évier le reste de son café, qui lui semblait soudain amer.

— L'affaire mettait en cause quelqu'un de l'hôpital, poursuivit-il, qui connaissait tous les détails, l'adresse d'Escobar ainsi que l'heure à laquelle il

se mettrait en route. Ils ont empêché l'hélicoptère de décoller. Ils ne s'attendaient pas à ma présence, mais tout le reste s'est passé comme prévu. Ils savaient qu'ils pouvaient récolter beaucoup d'argent pour Escobar, surtout à ce moment précis, quand sa vie en dépendait.

— Ils ont demandé une rançon pour lui, alors ?

— Dans les heures qui ont suivi.

— Mais pas pour toi ?

— Ni pour Keri. Elle plaisait à Marco, le chef du gang. Il avait décidé de demander une rançon pour moi, mais de garder Keri. J'ai refusé de donner le nom d'un contact, je ne pouvais pas la laisser toute seule.

— Que s'est-il passé ?

— L'un des ravisseurs nous a aidés à nous échapper.

C'était bien plus compliqué que cela. Le clan était déchiré par des luttes intestines pour obtenir le pouvoir. José — l'homme qui les avait aidés à s'enfuir et qui avait payé de sa vie sa volonté de les aider — avait été révolté par les intentions de Marco.

— Donc, quand tu es revenu début septembre, dit Joe, cela avait déjà eu lieu ? C'est pour ça que tu étais aussi solitaire ?

— Oui.

— Quel rôle a eu Keri ? Pourquoi n'est-elle pas revenue avec toi ?

Jake posa une main sur l'épaule de Joe.

— C'est tout ce que j'ai envie de dire là-dessus pour l'instant. Ça reste entre nous, d'accord ?

— Cela va de soi, Jake.

Ils furent interrompus par le bruit de la porte d'entrée.

— Où sont mes garçons ? dit la voix d'Aggie.

— Dans la cuisine, maman, répondit Joe.

Il jeta à Jake un regard qui signifiait « bonne chance ».

Aggie entra dans la cuisine d'un air désinvolte. C'était une femme de soixante-sept ans dynamique, veuve depuis dix ans, au rire sonore et au cœur

d'or. Les enfants McCoy avaient été élevés avec beaucoup d'amour et peu d'intimité, ce que certains supportaient mieux que d'autres.

— J'ai vu ta voiture, dit-elle à Jake en lui tendant une boîte en plastique. Tiens, des chaussons aux pommes.

— J'allais venir te voir après, dit-il en toute sincérité en la serrant dans ses bras.

Elle prit la tasse de café que Donovan lui tendait.

— Quel plaisir de voir mes trois fils en même temps ! J'imagine que tu repars bientôt, hein, Donny ?

— Je pense que je vais rester encore un peu, si Joe est d'accord.

Joe le regarda par-dessus le rebord de sa tasse.

— Nana Mae va avoir besoin d'aide, maintenant que Keri a déménagé.

Jake rit. Tout cela lui avait manqué, être en famille, à l'aise, même s'il ne les connaissait pas aussi bien qu'avant.

— Tu n'es pas au courant ? dit Aggie. Dixie a emménagé chez Nana Mae pour l'aider.

Tous les regards se tournèrent vers Joe. Jake se demandait pourquoi son petit frère et Dixie, l'amour de sa vie, ne s'étaient pas réconciliés cette fois-ci. Ils n'étaient jamais restés séparés plus d'un mois, et cela faisait maintenant six mois qu'ils n'étaient plus ensemble.

— Tant mieux pour elle, dit Joe en se tournant vers l'évier. Bon, eh bien, il y en a qui travaillent...

Il embrassa sa mère et prit un chausson aux pommes dans la boîte que Jake lui tendait.

— A plus tard, tout le monde !

Donovan prit lui aussi un chausson aux pommes et s'en alla à son tour. Jake posa la boîte sur le plan de travail. Son estomac n'était pas prêt pour quelque chose d'aussi gras et sucré.

— Veux-tu aller dans le salon ? demanda-t-il à sa mère.

— Oui ! Prends les chaussons aux pommes, tu as besoin de manger, tu n'as que la peau sur les os.

— Pas maintenant, maman, mais je te remercie de me les avoir faits. Je les emporterai chez moi.

Ils s'assirent sur le canapé. Il lut l'inquiétude maternelle dans ses yeux.

— Toi aussi, tu as l'air d'avoir perdu quelques kilos, dit-il.

— L'inquiétude coupe l'appétit.

Il lui prit la main.

— Je suis désolé, j'aurais voulu pouvoir te donner des nouvelles.

— Où étais-tu, mon grand ?

Il réfléchit à ce qu'il était autorisé à révéler.

— Je devais mettre hors d'état de nuire un réseau de ravisseurs.

Elle pâlit mais soutint son regard. Elle n'était pas du genre à s'effondrer

facilement.

— Un réseau que tu as infiltré, je présume. J'ai vu assez de films et de séries là-dessus.

— Alors tu as une idée de ce que c'est.

C'était faux, personne ne pouvait imaginer ce que c'était à moins de le vivre.

— Tu ne peux probablement rien dire de plus.

— Exact.

— Nous t'avons gardé tes cadeaux de Noël, dit-elle, son visage s'éclairant. Nous pourrions faire une fête de Noël en mai.

Il sourit.

— Laisse-moi le temps de faire des courses, alors.

Elle lui serra la main.

— Ta présence est le plus beau cadeau que tu puisses me faire, et mon petit-fils ou ma petite-fille aussi. Quel effet cela t'a fait de voir Keri ? Je suis sûre que tu étais surpris de la voir aussi grosse.

C'était bien le moins que l'on puisse dire !

— Oui.

— Nous l'adorons, tu sais.

— Elle m'a dit que vous l'aviez tous adoptée. J'apprécie beaucoup tout ce que vous avez fait.

— C'est un amour, et elle est très courageuse.

C'était précisément cette qualité, ainsi que son extrême entêtement, qui avaient causé leur enlèvement.

— Ce n'est pas moi qui dirai le contraire.

— Alors, quand le mariage aura-t-il lieu ?

Le mariage ?

— Euh... Nous n'en avons pas encore parlé.

— Ne crois-tu pas que vous devriez y songer ? Elle peut accoucher d'un jour à l'autre. Elle a déjà eu deux fausses alertes.

— Ah bon ?

Il ne savait pas vraiment ce que cela voulait dire.

— Quelle fille !

Elle le fixa de ses yeux bleu profond.

— Il y a eu quelques bébés « en avance » dans la famille, mais jamais à ce point, continua-t-elle.

Et aucun divorce. Ces mots résonnèrent dans la tête de Jake.

— Quand Keri et moi aurons décidé ce que nous allons faire, tu seras la première informée.

Aggie fit la moue.

— Je ne vois pas pourquoi vous hésiteriez.

— Donne-moi juste le temps de souffler, d'accord ?

— Comment Keri se sent-elle, ce matin ? demanda Aggie après un long silence.

— Je ne sais pas, je suis parti avant qu'elle ne se réveille.

Il vit qu'elle hésitait à dire quelque chose. Il se leva pour devancer tout conseil ou toute récrimination indésirable.

— Je vais rentrer tout de suite pour voir comment elle va.

— Voulez-vous venir dîner tous les deux ?

Il se força à garder une voix égale, se rappelant qu'elle ne comprenait pas tout ce qu'il avait traversé, qu'elle ne comprenait pas qu'il avait besoin de temps et d'espace. Keri, elle, avait compris. Un point pour elle.

— Pas ce soir, maman, d'accord ? On se voit bientôt.

Il prit la boîte de chaussons aux pommes puis se dirigea vers sa voiture. Il s'engagea sur la route sinueuse, cette fois encore sans trop savoir où il allait, à la recherche de liberté et de solitude.

Pourtant, dix minutes plus tard, il s'arrêtait devant chez lui.

Il avait maintenant des responsabilités qu'il ne pouvait pas ignorer, quelles que soient ses préoccupations.

Il imaginait très bien le hochement de tête approbateur de sa mère et la tape dans le dos de feu son père, le poids de ses responsabilités accentué par les attentes de sa mère et de sa grand-mère, qui n'avait pas encore dit ce qu'elle avait à dire.

4

Il n'avait même pas laissé de mot.

Keri donna un coup de pied dans un caillou et le regarda descendre la pente derrière le chalet. Jake était parti ce matin-là sans avoir la simple politesse de le lui dire, et la laissant sans voiture.

Elle ronchonna. Elle se sentait isolée et prise au piège après des mois en compagnie de Nana Mae, avec Aggie

dans le même pâté de maisons et Dixie à trois rues de là.

Elle n'avait pas arrêté de penser à Jake, ses rêves prenant de l'ampleur avec le temps, la distance et, bien sûr, la grossesse. Toute femme ne voulait-elle pas que le père de son bébé fasse partie de sa vie ? Elle avait fini par se laisser persuader par la famille et les amis de Jake que tout serait parfait une fois qu'il serait rentré. Elle avait eu besoin de se raccrocher à quelque chose.

La réalité n'était pas à la hauteur de ses attentes, et sa déception n'en était que plus cruelle.

Elle entendit une voiture et l'aperçut à travers les arbres. Elle alla à sa rencontre. Elle avait beaucoup de choses

à lui dire, mais se ravisa en le voyant : son corps trop maigre et son visage fatigué lui rappelèrent qu'il avait vécu un enfer.

Elle ne voulait pas se disputer avec lui ou ajouter à son fardeau.

— Bonjour, dit-elle alors qu'ils avançaient l'un vers l'autre.

Elle vit ses épaules se relâcher un peu.

— Bonjour. Ça va ?

— Oui, merci. Et toi ?

On aurait dit deux étrangers. Enfin, théoriquement, c'est ce qu'ils étaient l'un pour l'autre. Des étrangers qui avaient couché ensemble une seule fois, quels que soient les espoirs qu'elle ait pu nourrir.

Il lui tendit une boîte en plastique.

— Des chaussons aux pommes, c'est maman qui les a faits.

Ainsi, il était allé voir sa mère. Keri le pardonnait d'être parti sans avoir laissé de mot.

— Hum ! As-tu déjeuné avec elle ?

— Je n'avais pas faim. Tu es allée te promener ?

« Je n'avais rien d'autre à faire », faillit-elle répondre.

— Je marche plusieurs fois par jour.

— T'ai-je interrompue ?

— Non, cela faisait une demi-heure que j'étais dehors. Je suis prête à rester assise un moment.

Ils se dirigèrent vers la maison.

— Tu es en bonne santé, alors ?
demanda-t-il, réglant son pas sur le sien.

— Oui, je suis en excellente santé !
J'adore votre Dr Saxon.

Il haussa les sourcils, étonné.

— C'est lui qui m'a mis au monde ! Il
doit avoir quatre-vingt-dix ans,
maintenant.

Elle rit.

— Soixante-douze, je crois. Il cherche
un remplaçant, mais c'est difficile de
trouver quelqu'un qui veuille venir dans
une commune aussi petite. Je lui ai dit
que je l'aiderai à chercher après la
naissance du bébé, et que je travaillerai
peut-être même avec lui un ou deux jours
par semaine.

Il lui jeta un regard pénétrant.

— Je subviendrai à tes besoins et à ceux du bébé.

Le cœur de Keri fit un bond dans sa poitrine. Que signifiait cela ? Comment y subviendrait-il ?

— Je ne veux pas perdre mes compétences d'infirmière. Ce n'est pas une question d'argent.

— Vraiment ? Tu ne possèdes rien.

— Par choix.

Elle enleva son sweat-shirt et l'accrocha à la patère de l'entrée, puis alla dans la cuisine faire du thé.

— Je n'ai rien pu accumuler, je changeais de travail trop souvent. Si j'avais voulu ces choses, j'aurais pu les avoir.

Elle attendait de voir si par « subvenir », il voulait dire qu'il lui donnerait de l'argent pour l'installer quelque part et s'assurer qu'il verrait le bébé. Comme si elle allait l'en empêcher ! Ou peut-être voulait-il dire qu'il avait l'intention de faire partie de leur vie, même si elle avait toujours pensé que ce serait le cas. C'était un homme bien, qui assumait ses responsabilités.

— Je n'ai presque jamais dépensé d'argent, Jake, j'en ai plein. Enfin, j'exagère, mais je peux acheter ce dont j'ai besoin.

— Pourtant tu as habité avec ma grand-mère.

— Par choix, également. Nous avons besoin l'une de l'autre, ce n'était pas une question d'argent. Puis-je te préparer quelque chose ? Du café, un petit déjeuner ?

— As-tu mangé ?

Elle avait pris un bol de céréales, ce qui lui suffisait, mais elle se dit qu'il refuserait qu'elle fasse quelque chose pour lui si elle-même ne mangeait pas aussi. Il fallait qu'il mange.

— Je pensais me faire des œufs brouillés et du pain grillé. Tu en veux ?

— Oui, merci. Tu t'occupes des œufs, je m'occupe du pain.

— D'accord.

Elle se lava les mains et sentit qu'il s'approchait. Son cœur s'emballa. Si

seulement elle pouvait se tourner vers lui pour qu'il la prenne dans ses bras, un moment. Il l'avait serrée dans ses bras dans cet endroit sombre, froid, humide et effrayant, des mois plus tôt, lorsqu'elle avait été prise de panique, croyant qu'ils n'en sortiraient pas vivants. Il l'avait rassurée alors même qu'il était furieux contre elle parce qu'elle les avait mis dans cette situation.

Il avait fini par l'embrasser alors qu'elle se laissait gagner par la peur. Son baiser avait d'abord été chaud et réconfortant, puis torride et fougueux. Ses larmes avaient cessé de couler et elle avait eu ensuite d'autres raisons de trembler et frissonner.

Après lui avoir fait l'amour sauvagement, intensément, il l'avait prise dans ses bras pendant qu'elle dormait, bien, pour la première fois depuis leur enlèvement...

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il en lui tendant une serviette pour qu'elle s'essuie les mains.

Son ventre frôla celui de Jake quand elle se retourna. Elle s'appuya contre le plan de travail et se sécha les mains, croisa son regard interrogateur et s'efforça de ne pas regarder sa bouche, excitante et apaisante à la fois.

— Il m'arrive d'être dans la lune, ne fais pas attention, ce sont les hormones.

Il ne s'écarta pas.

— Maman m'a dit que tu avais eu des fausses alertes ?

— Je ne suis pas allée à l'hôpital, mais c'est vrai, répondit-elle en se tapotant le ventre. Je crois que le bébé attendait que tu sois rentré, pour que tu participes à la naissance.

La mâchoire de Jake s'affaissa. Elle n'aurait sûrement pas dû penser qu'il voudrait assister à l'accouchement.

— Tu t'évanouis à la vue du sang ? le taquina-t-elle dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

— Certainement pas.

Il la poussa délicatement pour se laver les mains, dos à elle.

Elle résista à l'envie de poser ses mains sur son dos pour le masser.

Sentirait-elle ses côtes, maintenant qu'il avait tellement maigri ?

Elle lui tendit la serviette puis alla chercher des œufs dans le réfrigérateur.

— Je serai là, Keri. Quand le bébé sera né.

Elle ferma les yeux un instant, soulagée.

— D'accord, dit-elle en cassant les œufs dans un bol. Pourras-tu m'emmener chez Nana Mae dans la journée, pour que je puisse prendre le reste de mes affaires et sa voiture ?

— Sa voiture ? Pourquoi ?

— Elle me la prête jusqu'à ce que j'en trouve une à acheter.

— J'ai une voiture, dit-il d'un ton suggérant que c'était évident.

C'était l'occasion idéale pour lui dire qu'il l'avait laissée sans moyen de transport, mais elle ne dit rien.

— Je ne veux pas être à la merci de ton emploi du temps. La voiture de Nana Mae ira très bien.

— Aux dernières nouvelles, elle avait toujours sa vieille Geo.

— C'est toujours le cas.

— Bien qu'elle ne conduise plus depuis quinze ans.

— Oui, mais elle la prête à tes neveux et nièces de temps en temps.

Elle entendit le froissement du papier d'emballage du pain. Tout semblait simple et chaleureux, mais c'était loin d'être le cas. Ils se montraient polis l'un envers l'autre, avançant avec précaution.

— C'est une jolie petite voiture, et elle marche très bien.

— Non.

— Comment ça, non ?

— Tu ne la conduiras pas. Elle est trop petite, trop légère.

— Je la conduis depuis que je suis arrivée ici, Jake.

— Joe aurait dû te laisser prendre ma voiture.

— Il me l'a proposé.

— Ah !

Elle se tourna vers lui.

— Ah ?

— Têtue.

— Cela sonne comme une critique, dit-elle sans se démonter.

— As-tu au moins le droit de conduire à ce stade ?

— Oui, du moment que je suis à vingt-cinq centimètres de l'airbag.

Il l'observa, de haut en bas. Il n'avait pas besoin de parler pour se faire comprendre.

Le silence s'installa. Elle finit de faire cuire les œufs. Il mit les tartines grillées sur des assiettes, qu'il posa sur la table de la salle à manger.

— Crois-tu vraiment que je mettrais mon enfant en danger ? demanda-t-elle après quelques bouchées.

— Fais-moi plaisir.

Vraiment ? Dixie lui avait récemment expliqué que Jake s'était fait une spécialité de secourir les demoiselles en

détresse et que, de façon générale, il avait la manie de surprotéger les gens, ainsi qu'il l'avait prouvé au Venezuela avant, pendant et après leur enlèvement. Elle devait probablement s'attendre à ce qu'il ait systématiquement cette attitude.

— Je mesure la distance entre le volant et mon ventre toutes les semaines, et je dois justement révérifier aujourd'hui, dit-elle, essayant, sans grand succès, de ne pas avoir un ton trop tranchant.

Il semblait sur le point de rire. Elle attendit, bras croisés. Puis, au moment où il s'apprêtait à dire quelque chose, on sonna à la porte.

Il se leva et alla ouvrir pendant que Keri débarrassait. Elle entendit une

femme dire : « Je n'ai même pas eu le temps de te serrer dans mes bras, hier. »

— Je suppose que Joe t'a appelée, dit Jake.

Dixie entra et salua Keri, puis montra à Jake un sac fourre-tout.

— J'ai apporté tout ce dont j'ai besoin, dit-elle, mais il faut que tes cheveux soient mouillés.

— D'accord. Merci, Dixie.

Dixie le regarda s'éloigner puis se dirigea vers la cuisine, ses boucles rebondissant. Elle était un peu plus petite que Keri et avait des formes plus généreuses, indépendamment de la grosseur de celle-ci.

— Alors, comment ça va ?

— Bien.

— Bien, répéta Dixie du même ton neutre, les sourcils froncés. Surtout avec la tension palpable dans l'air.

— Nous avons besoin d'une période d'adaptation, c'est tout.

Dixie était sa meilleure amie, mais Keri n'avait pas révélé grand-chose sur sa rencontre avec Jake, même si elle avait eu terriblement envie de le faire. Elle voulait parler de ce qu'elle ressentait, avoir l'avis éclairé de quelqu'un d'autre pour mettre de l'ordre dans ses émotions.

— Comment va-t-il ? demanda Dixie.

— Je ne peux pas te le dire. Je ne le sais pas moi-même.

— Alors on ne le saura jamais. Il n'y a pas plus taciturnes que Donovan et lui.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles ils sont tous les deux doués dans leurs métiers. Veux-tu du thé ? demanda-t-elle gentiment.

Dixie rit.

— Non merci. Je vais lui couper les cheveux sur le porche, il n'y aura rien à nettoyer, comme ça.

— Bonne idée. Il a besoin de soleil.

Dixie lui prit la main.

— Il a vécu un véritable enfer, n'est-ce pas ? demanda-t-elle tout bas.

Keri hocha la tête. Elle ne connaissait pas les détails de l'histoire, mais il suffisait de le regarder pour comprendre cela.

Jake arriva, ses longs cheveux dégoulinant, une serviette de toilette sur

les épaules.

— Tu te souviens de la coupe que j'avais ? demanda-t-il à Dixie, ignorant Keri.

— Bien sûr.

Il prit une chaise et l'emporta dehors, laissant Keri et Dixie se demander s'il avait surpris leur conversation. Puis Dixie haussa les épaules et le suivit.

Keri essuya le plan de travail, réfléchit à ce qu'elle pourrait faire à manger pour le dîner, puis ne sut plus quoi faire. La cuisine était propre, elle avait terminé ses cartes de remerciements, et elle n'avait pas envie de regarder la télévision, alors elle sortit. Jake était assis, yeux fermés, le visage baigné de soleil. Dixie,

habituellement bavarde, lui coupait les cheveux en silence.

Keri ne pensait pas avoir fait de bruit, mais il ouvrit les yeux. Il était impassible. La seule chose dont elle était sûre, c'était qu'il était épuisé. Combien de temps avait-il dormi la nuit dernière ? Elle l'avait entendu arpenter la pièce, ouvrir la porte d'entrée et sortir une ou deux fois.

— Alors comme ça, tu t'es installée chez Nana Mae ? demanda-t-il à Dixie.

— Ah bon ? dit Keri avant que Dixie ait pu répondre. Oh, je suis tellement soulagée ! Elle est solide, mais elle ne devrait vraiment pas rester tout le temps toute seule.

— C'est aussi ce que j'ai pensé. Du coup, je n'ai plus besoin de travailler pour mes parents à la quincaillerie, et je peux accélérer ma formation en cosmétique. Je passe du mi-temps au temps plein, j'aurai fini dans quatre mois au lieu de huit.

— Tu n'as pas encore ton diplôme ? demanda Jake, faussement horrifié, se passant la main dans les cheveux. Ouf, ils sont toujours là !

Dixie le poussa doucement.

— Je coupe des cheveux depuis l'âge de quatorze ans.

— N'est-ce pas à peu près à cet âge-là que tu as rencontré Joe ? Hum... J'imagine qu'il y a une raison, s'il a les cheveux longs.

Keri sourit, heureuse de le voir taquiner Dixie.

Dixie semblait satisfaite de la coupe.

— Je peux aussi te raser, si tu veux, ou du moins tailler ta barbe suffisamment pour que tu puisses te raser plus facilement.

— Je veux bien que tu la tailles un peu.

Quelques minutes plus tard, Dixie retirait la serviette des épaules de Jake et la secouait.

— Des oiseaux chanceux feront leur nid avec de longs cheveux bruns, aujourd'hui.

La coupe de cheveux aurait dû le faire ressembler au Jake dont Keri se souvenait, mais avec sa barbe aussi

courte, elle voyait encore plus clairement combien il avait les traits tirés.

— Excusez-moi, murmura-t-elle.

Elle rentra, alla dans la chambre et se laissa tomber sur le lit.

Au bout de quelques minutes, Jake la rejoignit. Il s'assit sur le lit, mais pas trop près d'elle.

— Encore les hormones ? demanda-t-il.

Elle aurait pu saisir cette excuse, mais ne le fit pas.

— J'ai besoin de savoir ce qui t'est arrivé.

5

Jake aussi ressentait le besoin de mettre les choses à plat entre eux. Il n'était rentré que depuis vingt-quatre heures, mais avait l'impression que cela faisait beaucoup plus longtemps et qu'ils auraient déjà dû parler de tout alors qu'ils n'avaient en fait eu que très peu de temps pour le faire.

Plus d'excuses.

— Allons dans le salon, dit-il.

Il avait besoin d'être dans un endroit plus vaste, avec vue sur l'extérieur.

Il la suivit. Elle portait un de ces pantalons qui s'arrêtaient juste en dessous des genoux et un haut jaune vif qui donnait à son ventre l'aspect d'un soleil. Ses cheveux bruns et brillants frôlaient ses épaules. Il résista à l'envie de les caresser et mit ses mains dans ses poches, jouant avec le médaillon qui était devenu son talisman.

Il avait terriblement envie de la prendre dans ses bras. Il n'avait compris à quel point le contact physique était important que lorsqu'il en avait été privé. Il n'avait jamais été très tactile et n'était pas du genre à tenir quelqu'un par la main ou à faire des câlins après

l'amour, ce qu'on lui avait souvent reproché au fil des ans. Il n'avait pas le temps pour cela, il avait toujours du travail, ou besoin de décompresser après une affaire difficile. Le sexe était important et faisait souvent partie de la décompression, mais pas les relations sentimentales.

Et voilà qu'il allait être père, qu'il allait avoir l'une des relations les plus importantes pour un homme, une relation qui durerait toute sa vie.

Il regarda Keri s'asseoir dans un fauteuil à bascule que quelqu'un lui avait offert et qui ne semblait pas à sa place au milieu de ses meubles. Elle se laissa aller en arrière, posa ses bras sur les accoudoirs et ferma les yeux un

moment, comme si c'était tout ce dont elle avait besoin pour se détendre, ou se préparer psychologiquement.

— Très bien, dit-elle.

— J'ai passé les cinq derniers mois à participer au démantèlement d'un des plus gros réseaux de kidnappeurs en Amérique du Sud et en Amérique centrale.

Elle écarquilla les yeux.

— Je croyais que tu travaillais pour une société privée.

— J'étais en mission spéciale. J'ai travaillé pour les gouvernements de plusieurs pays. Nous avons formé des équipes et infiltré différentes branches d'un réseau qui gagne des millions de dollars chaque semaine. A l'évidence, je

ne pouvais pas approcher le groupe qui nous avait enlevés, alors je suis allé au Nicaragua.

— Pourquoi ? Pourquoi faire une telle chose ?

Il s'assit en face d'elle, posa ses bras sur ses cuisses et se pencha en avant.

— Un homme est mort pour nous, Keri. Il fallait que je le venge, ou je n'aurais jamais pu me regarder dans une glace.

— Qui est mort ? Oh, non ! Pas José ? L'homme qui nous a aidés à nous échapper ?

— Si.

Elle se couvrit la bouche des deux mains. Jake décida de ne pas lui dire que c'était elle que José protégeait et

non lui, ni que le chef, Marco, avait prévu de la faire sienne, tant que cela l'aurait intéressé. Etant donné qu'elle n'aurait jamais coopéré, cela ne l'aurait pas intéressé longtemps.

Elle n'avait pas besoin de savoir cela, ni maintenant, ni jamais.

— Cinq mois ne semblent pas assez pour mener à bien une tâche d'une telle envergure, pour s'infiltrer et gagner la confiance des gens.

— Tu as raison. J'ai rejoint un détachement spécial préexistant. L'enquête progressait déjà plus vite, parce que la presse commençait enfin à parler des kidnappings, qui étaient presque tolérés par le passé. Ils sont encore plus violents aujourd'hui.

— Les avez-vous tous empêchés ?

— C'est impossible. Il y en aura d'autres, c'est probablement déjà le cas, mais nous avons fait tomber des centaines d'hommes dans six pays. Beaucoup n'iront jamais en prison, mais beaucoup d'autres iront, principalement les chefs.

— Marco ?

— Oui.

— Ce qui ne change rien à la mort de José. C'est ma faute, parce que j'ai refusé d'attendre que tu viennes chercher señor Escobar.

Elle se leva.

La voyant arpenter la pièce, il décida qu'il était temps d'arrêter de s'en vouloir. Il ne devait plus lui reprocher

d'avoir répondu à l'appel du devoir. Lui-même l'avait fait bien souvent, pour des raisons qu'il avait jugées bonnes, lui aussi. Comment pouvait-il lui en vouloir ? Certes, il avait été enlevé à cause de cela, mais sa présence avait été nécessaire puisqu'il lui avait épargné de plus grands dangers.

Il ne lui reprocherait plus rien, mais il fallait qu'elle aussi arrête de s'en vouloir.

— Nous devons tourner la page, dit-il, s'approchant d'elle. Nous devons tous les deux passer à autre chose.

Elle le regarda. Il vit une profonde compassion dans ses yeux, et de la bienveillance, choses qu'il y avait vues dès qu'il l'avait rencontrée, mais

auxquelles se mêlait maintenant de la culpabilité.

— Il faut que je sache si tu as été maltraité.

— Je n'étais qu'un subalterne, alors on m'attribuait les pires tâches, et tout le monde se faisait taper dessus par moments, c'était monnaie courante. Mais à part le fait que je mangeais très mal et que je dormais par terre, non, je n'ai pas été maltraité.

C'était loin d'être tout, bien sûr, mais à quoi bon lui mettre ces idées en tête ? Le fait qu'elles soient dans la sienne suffisait.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Peux-tu vraiment passer à autre chose ? Tout oublier ?

— Oui, mais je veux savoir pourquoi tu ne m'as pas appelé pour me dire que tu étais enceinte.

— Tu veux dire avant que tu sois en mission secrète ?

— Tu as eu quatre mois pour le faire, Keri.

— Je ne me suis pas rendu compte que j'étais enceinte. Je sais que cela doit sembler impossible, mais le traumatisme de l'enlèvement a eu d'importantes conséquences physiques et psychologiques sur moi. Je suis restée avec señor Escobar le temps qu'il se rétablisse, mais moi aussi, j'étais en convalescence. Je suis partie dès que possible, mais il a d'abord fallu que je trouve quelqu'un pour me remplacer.

Puis, je suis venue ici. J'étais au Lode lorsque tes frères et Nana Mae sont arrivés. Tout s'est passé très vite, après ça. Je suis allée voir le Dr Saxon, on m'a installée chez Nana Mae, et j'y suis restée jusqu'ici.

— Qu'as-tu dit à tout le monde à propos de nous ?

— Pas grand-chose. Ils ont transformé le peu que je leur avais dit en conte de fées. Ta mère et ta grand-mère avaient besoin de se raccrocher à quelque chose, alors je leur ai laissé croire à tous ce qu'ils voulaient.

— Et toi ? Avais-tu besoin aussi de te raccrocher à quelque chose ?

— Je gardais espoir. J'avais déjà un peu de toi qui grandissait en moi.

— Tu aurais pu ne jamais rien dire.
Beaucoup de femmes le font.

Elle fronça les sourcils.

— Cela aurait été injuste. Tu avais le droit de savoir que tu allais avoir un enfant. Rien n'aurait justifié que je ne te le dise pas.

Le sens du devoir, comme toujours. Ils allaient bien ensemble.

— Que disent tes parents de la grossesse ? Je suppose que tu leur en as parlé.

Elle eut un sourire amer.

— Je suis née six mois après leur mariage, que pourraient-ils bien dire ?

— Où sont-ils en ce moment ?

— Au Pérou. Ils partent en mission humanitaire en Afrique dans un mois. Ils

ont téléphoné ce matin, ils s'arrêteront ici en chemin, pour nous voir et rencontrer leur petit-fils ou leur petite-fille.

Il se gratta la tête et fut surpris du contact de ses cheveux courts.

— Dans ce cas, j'imagine que ton père ne braquera pas un fusil de chasse sur moi.

— Bien sûr que non. Ceci dit, ce sont peut-être deux anciens hippies, mais ils se sont quand même mariés, Jake.

— Que veux-tu dire ?

— Que je ne sais pas ce qu'ils vont penser de tout ceci, maintenant que tu es rentré et que tu es disponible, pour ainsi dire. Peu importe mon âge, je reste leur petite fille.

Génial. Dans un mois, il rencontrerait ses parents, qui s'attendraient probablement à ce qu'il épouse leur fille et n'approuveraient peut-être pas que le père de leur petit-fils ou petite-fille parcoure les endroits les plus dangereux de la planète.

— Tout va bien ? demanda Keri.

« Et comment ! » pensa-t-il, sarcastique.

— Si tu veux récupérer le reste de tes affaires chez Nana Mae, allons-y maintenant. J'en profiterai pour acheter un mètre à ruban et nous verrons si tu peux tenir derrière le volant.

Elle leva légèrement le menton.

— J'ai un rendez-vous avec le Dr Saxon à 13 heures. Aimerais-tu venir

avec moi ?

« Non », pensa-t-il.

— Oui, répondit-il.

— J'ai aussi des images de l'échographie d'il y a quelques mois. Veux-tu les voir ?

— Peut-être plus tard.

Ses sœurs lui avaient montré plein d'images d'échographies, elles avaient eu seize enfants à elles cinq. Il pensait que ces images-là ne seraient pas différentes. Il croisa les bras.

— Ils s'attendent à ce que nous nous mariions, tu sais, dit-il.

— Qui ça, « ils » ?

— Ma famille, tout le monde, en ville.

Elle resta silencieuse quelques secondes de trop.

— C'est normal, puisque nous allons avoir un bébé et qu'ils pensent tous que nous sommes amoureux.

— Et toi, est-ce ce que tu attends ?

Elle hésita.

— La seule chose que j'attende pour l'instant, c'est de mettre au monde un bébé en bonne santé. Le reste finira par s'arranger.

Savait-elle qu'il n'y avait jamais eu de divorce dans sa famille ? Elle devait être au courant, c'était un fait légendaire à Chance City. Tout le monde les appelait « les hommes qui ne voulaient pas s'engager », ses frères et lui. Tout cela était lié à Nana Mae, clé de voûte de la famille, qui considérait qu'une fois que l'on était marié, c'était pour la vie.

— Jake ? dit Keri en se penchant vers lui. N'oublie pas qu'ils ne se rendent pas compte que nous ne nous connaissons presque pas. Nous avons vécu quelque chose d'horrible, et nous nous sommes consolés mutuellement, mais c'était dans...

Elle semblait chercher les mots justes.

— Le feu de l'action ? proposa-t-il.

— Oui. Nos émotions étaient exacerbées, notre instinct de survie exagérait tout. Ce n'était pas réel.

— Cela prouve le contraire, dit-il en indiquant d'un geste le ventre de Keri.

Elle pinça les lèvres, l'air vexé.

— Oui, mais ce n'est qu'un élément.

— Es-tu en train de me dire que tu ne veux pas te marier ?

— Je dis que si nous nous marions, ce sera parce que nous en aurons envie tous les deux, et que si nous nous enlevons cette pression, cela m'aidera à me détendre en ta compagnie. J'aimerais m'amuser avec toi, rire un peu.

Elle posa une main sur son torse. Elle aimait sentir ses muscles se contracter au moindre contact.

— Je sais que tu dois retrouver tes forces, dit-elle. Tu as besoin de manger, de te reposer, de faire de l'exercice, mais aussi de te détendre. Alors ne t'en fais pas pour moi, pour ce qui va se passer, pas maintenant. Tu as le temps.

Ses mots, sa douceur, l'aidèrent considérablement à dissiper sa tension,

tellement brusquement que c'en était presque enivrant.

Elle était trop compréhensive, trop gentille...

Il joua de nouveau avec le médaillon pour se calmer.

— Si tu es prête, nous pouvons aller en ville et faire ce que nous avons à faire avant ton rendez-vous chez le médecin. J'achèterai ce mètre à ruban.

Elle rit, l'air un peu nerveuse, mais il remarqua qu'elle n'acquiesça ni ne refusa.

Ils verraient qui remporterait cette manche.

Ils trouvèrent Nana Mae sur son porche, en train de déjeuner d'un sandwich au fromage grillé et d'une

tasse de thé sans sucre. Elle le buvait toujours chaud, jamais glacé, quelle que soit la saison. Alors que Keri échangeait quelques mots avec elle, Jake remarqua que sa grand-mère avait pris un mug au lieu d'une tasse, et qu'elle la tenait d'une main un peu tremblante. L'un de ses souvenirs les plus vifs, à part celui d'avoir fait un million de parties de yam's avec elle, était celui de Nana Mae qui versait le thé dans un service à fleurs, précieux cadeau de mariage.

Il se rappelait avoir été obligé d'assister à ses thés avec certaines de ses sœurs. Nana Mae servait, s'installait dans son fauteuil, approchait la tasse de son visage, fermait les yeux et laissait

l'arôme l'apaiser avant de boire une gorgée.

Un rituel.

Quand il avait eu une dizaine d'années, il n'avait plus voulu aller à ces goûters. Il savait que cela avait blessé sa grand-mère, mais il ne voulait pas que ses amis sachent qu'il buvait dans des tasses de filles. Il ne lui avait même plus beaucoup rendu visite après cela, il l'avait seulement vue à des fêtes de famille, ou quand il allait lui porter quelque chose de la part de ses parents. Il le regrettait aujourd'hui.

Avait-il des rituels lui-même ? Il ne le pensait pas. Sa vie changeait presque quotidiennement. Il allait d'un endroit à un autre, parfois d'un danger à un autre,

souvent à l'étranger, s'occupant discrètement de choses dont la plupart des gens ignoraient l'existence. Après avoir obtenu son diplôme à l'université, il avait passé huit ans dans les services de renseignements de l'armée. Il parlait sept langues couramment, savait piloter la plupart des petits avions et hélicoptères. Ses coordonnées étaient dans les bases de données de chefs d'Etat, d'entreprises et de célébrités.

Il se nourrissait de la poussée d'adrénaline qui accompagnait chaque expérience, et de sa capacité à la contrôler.

Qui aurait cru qu'un gamin de Chance City, en Californie, se retrouverait...

— Ce mur ne va pas s'écrouler si tu t'en écarter, Jake, lui dit sa grand-mère, les yeux pétillants. Viens t'asseoir ici pendant que Keri prépare ses affaires, ajouta-t-elle en tapotant la chaise à côté d'elle.

Il s'exécuta.

— Je repensais à tes thés.

Le visage de Nana Mae s'éclaira.

— Vraiment ? Cela me fait plaisir.

Il posa ses mains sur les siennes, autour du mug.

— C'est devenu trop difficile pour toi de tenir une tasse ?

— J'ai du mal à plier les doigts, et la chaleur du mug me fait du bien. Ce n'est qu'un peu d'arthrite, c'est tout. C'est l'un des désavantages de la vieillesse.

— Parce qu'il y a des avantages ?

Elle rit.

— Trop pour pouvoir les compter. Par exemple voir mon petit-fils sain et sauf après avoir été trop effrayée pendant des mois pour pouvoir bien dormir.

— Je suis désolé. Je suis là, maintenant. J'espère que tu as bien dormi la nuit dernière.

— C'était plus facile. Pour Keri aussi, j'imagine.

— C'est ce qu'elle a dit.

— Nous l'aimons beaucoup.

— C'est réciproque.

— Alors, quand vous mariez-vous ?

Il s'attendait à cette question.

— Quand nous serons prêts.

— J'espère que ce sera avant l'arrivée du bébé. Il ne faudrait pas que tu sois le premier de la famille à avoir un enfant hors des liens du mariage, n'est-ce pas ?

— Tu as une nouvelle coiffure ?

Elle agita le doigt pour désapprouver sa manœuvre de diversion, puis tapota ses soyeuses boucles argentées.

— A vrai dire, oui. Dixie m'a fait ça ce matin. Tu aimes ?

— Tu es très branchée.

Elle rit.

— Branchée ? Moi ? Eh bien, c'est... super !

Jake rit à son tour. Il regarda autour de lui pour voir si Keri était dans les parages avant de parler de nouveau.

— Keri va te demander ta Geo. Si tu refusais, je t'en serais reconnaissant.

— Pourquoi me la demanderait-elle ?

— Pour avoir sa propre voiture, mais j'ai l'intention d'être le seul à conduire jusqu'à la naissance du bébé.

Et après la naissance aussi. Il voulait que son bébé voyage dans une voiture solide, mais c'était une discussion qu'ils auraient plus tard.

— Mon chéri, cela fait un mois qu'elle n'a pas conduit. Elle dit qu'elle est trop près du volant, que c'est dangereux. Elle fait tout à pied, elle dit que l'accouchement se déroulera mieux et qu'elle se rétablira plus vite comme cela.

Il se cala dans son fauteuil. Dans ce cas, pourquoi avait-elle tant insisté pour avoir la voiture ?

Lorsque Keri fut prête, elle prit Nana Mae dans ses bras.

— Je suis tellement contente que Dixie vienne vivre avec toi !

— Tu sais, je suis tout à fait capable de...

— Cela va être tellement pratique pour elle ! l'interrompit Keri avec douceur. C'est formidable, elle va pouvoir raccourcir ses études de quatre mois. C'est vraiment gentil de ta part.

— Je l'ai toujours bien aimée. Joe est fou de la laisser lui échapper.

— Ce n'est pas encore fini. Nous devrions y aller, ajouta-t-elle en

regardant sa montre.

— Tu n'oublies rien ? demanda Jake.

Elle regarda autour d'elle, les sourcils froncés.

— Je ne crois pas, mais si c'est le cas je pourrai le récupérer plus tard.

— La voiture ?

Elle rougit et évita volontairement de croiser le regard de Nana Mae.

— J'ai décidé de te laisser me servir de chauffeur, puisque c'est ce que tu veux.

Nana Mae haussa les sourcils. Elle regarda tour à tour Keri et Jake, les yeux pétillants, se tapota les lèvres avec sa serviette pour cacher son sourire.

Keri se hâta de déposer un baiser sur sa joue, apparemment désireuse de faire

partir Jake avant que Nana Mae ne pose des questions ou ne fasse un commentaire.

— On dirait que Dixie a voulu te faire changer de look !

Nana Mae éclata de rire.

— Vous faites la paire, tous les deux ! Comme mon William et moi ! L'avenir vous réserve des choses intéressantes. Will et moi ne nous connaissions ni très bien ni depuis très longtemps, quand nous nous sommes mariés, ajouta-t-elle en les regardant plus attentivement. Cela a donné du piment à la vie pendant un bon moment.

Jake emporta les sacs de Keri jusqu'à la voiture. Il était à bout. Il se passait trop de choses d'un coup, il n'avait pas

eu de temps seul pour se faire à l'idée de son retour et de sa liberté.

— Qu'a-t-elle voulu dire ? demanda Keri alors qu'ils allaient chez le médecin.

— Tu n'as pas conduit depuis un mois, dit-il sans lui expliquer qu'il avait utilisé le même stratagème qu'elle à propos de la coiffure de Nana Mae.

— Tu l'as interrogée à mon sujet ?

— Le sujet a été mis sur le tapis au cours de la conversation.

Elle croisa les bras et regarda droit devant elle.

— Pourquoi m'as-tu menti ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas.

— Maintenant je doute de tout ce que tu m'as dit ou me diras, Keri, insista-t-il.

Elle tapa du pied par terre, mais se tut jusqu'à ce qu'ils se garent devant le cabinet du médecin. Il saisit la poignée de la portière, contrarié.

— Tu m'as laissée toute seule et sans aucun moyen de transport, lâcha-t-elle finalement.

Il se tourna vers elle sans comprendre où était le problème.

— Et alors ?

— Et si j'avais eu besoin d'aller quelque part ?

— Où, par exemple ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, exaspérée. A l'hôpital, ou ailleurs.

Il comprit enfin. C'était stupide et égoïste de ne pas y avoir pensé. Il savait s'occuper d'une blessure par balle, mais la grossesse était pour lui un mystère.

— Je suis désolé. Cela ne se reproduira pas.

— Et si tu pars, dis-le-moi, au moins, s'il te plaît, pour que je puisse te demander de me déposer en ville. Ta maison est très belle, mais elle est aussi très isolée. Je préférerais ne pas y être seule en ce moment.

Elle était sous sa responsabilité, maintenant. Il se demanda si c'était ce qu'elle ressentait pour le bébé.

— Qu'as-tu ressenti quand tu as appris que tu étais enceinte ?

— J'étais stupéfaite. Effrayée.

— Et que ressens-tu maintenant ?

— Je me sens attachée au bébé pour la vie.

— Mais tu es toujours effrayée ?

— Pas depuis que tu es revenu.

Les gens avaient toujours compté sur lui. C'était un homme de parole. Son honnêteté, sa fiabilité et sa loyauté ne faisaient aucun doute. Il assumerait ses responsabilités envers son enfant et Keri.

Dès qu'il saurait précisément en quoi cela consisterait.

6

Keri s'assit sur la table d'examen, laissant pendre ses jambes. Elle s'efforça de ne pas rire de la réaction de Jake qui regardait les affiches très explicites représentant les différents stades de la grossesse et de l'accouchement. Il mit ses mains dans ses poches et joua avec quelque chose. Elle avait déjà remarqué ce geste chez lui. Une pièce porte-bonheur, peut-être ?

C'était quelque chose d'assez petit pour ne pas faire de bosse dans sa poche.

Le Dr Saxon entra. Ce n'était pas un médecin de campagne complaisant et ébouriffé comme on en voyait souvent dans les films, mais un homme de soixante-douze ans qui en paraissait soixante, mince et en forme. Sa chevelure noire et épaisse ne comportait que quelques cheveux gris.

— Inutile de te demander comment tu vas aujourd'hui, miss Keri, dit-il en lui prenant les mains. Ces rides d'inquiétude entre tes sourcils ont disparu.

Keri sourit à Jake.

— Nous sommes tous rassurés.

Le médecin tendit la main à Jake.

— Je suis content que tu sois bien rentré.

— Moi aussi, merci.

Sans relâcher la main de Jake, le médecin s'approcha un peu.

— Ne te sens pas obligé de m'envoyer un carton d'invitation pour le mariage, un coup de téléphone suffira, ou même un e-mail.

Jake se contenta de le regarder, sans rien dire.

— Le bébé est assis sur ma vessie, dit Keri pour rompre le silence de plus en plus tendu.

— Tu sais où sont les toilettes, dit le médecin en se tournant vers elle.

— Je voulais dire que ce bébé est descendu aussi bas que possible.

Il lui fit signe de s'allonger et écouta le cœur du bébé.

— Tu deviens impatiente ? demanda-t-il.

— J'ai hâte de rencontrer notre bébé.

Elle sourit en entendant les battements du cœur amplifiés, un son qui la réconfortait plus que tout autre chose. Elle regarda Jake. Il s'approcha lentement, attiré par le son comme par un aimant.

— Euh, c'est un rythme normal, n'est-ce pas ? demanda-t-il au médecin.

— Oui. La grossesse de Keri s'est déroulée sans encombre.

Jake arriva à côté d'elle alors que le médecin rangeait le moniteur et demandait à Keri de relever les genoux

pour l'examiner. Elle sentit la main de Jake se refermer sur la sienne et la serrer de plus en plus au cours de l'examen.

Elle essaya de dégager ses doigts engourdis.

— Jake...

— Oui ? dit-il sans détacher son regard du médecin.

— Regarde le plafond.

Il fronça les sourcils, mais s'exécuta, et vit un poster de chat, toutes griffes dehors, les poils hérissés, la queue gonflée comme un goupillon, les yeux farouches. Il y avait écrit « Détendez-vous » en rose vif.

Jake desserra son étreinte mais ne rit pas. Il n'esquissa même pas l'ombre

d'un sourire. « A quoi penses-tu, Jake McCoy ? »

— Pas de grand changement depuis la semaine dernière, dit le médecin en repoussant son tabouret et retirant ses gants. Tu peux l'aider à se redresser, Jake. Des questions ?

— Je ne m'y connais pas assez pour trouver les bonnes questions à poser. Il me suffit de savoir que tout est normal.

— Vraiment ? s'étonna le Dr Saxon en le regardant par-dessus ses lunettes. Vous ne voulez pas savoir si vous pouvez faire l'amour ?

Keri toussa pour retenir le « Si ! Si ! » qui faillit lui échapper. Les deux hommes la regardèrent. Elle toussa

encore, comme si elle avait simplement eu un chat dans la gorge.

— La réponse est oui, reprit le médecin, si vous êtes tous les deux à l'aise. Je vous conseille de mettre un préservatif pour éviter d'éventuelles infections, si vous choisissez la pénétration. Il y a toutes sortes de rapports sexuels, cela dit. A vous de trouver ce qui vous convient.

Keri fit semblant d'être calme, mais ses hormones étaient en effervescence.

— Et l'orgasme ? demanda-t-elle, contente que sa voix ne sonne pas trop aigu.

— D'après moi, c'est une bonne chose, répondit le médecin en gardant son sérieux.

Elle rit, parce que c'est ce qu'elle était censée faire, mais elle ne put s'empêcher de repenser à celui qu'elle avait eu avec Jake, puissant, merveilleux, presque douloureux.

— J'ai lu que les orgasmes pouvaient être dangereux, à la fin de la grossesse, qu'ils pouvaient déclencher l'accouchement.

— Ce ne serait pas grave, tu es presque à terme de toute façon. Profites-en tant que c'est possible.

Maintenant qu'elle avait cette idée en tête, Keri ne parvenait pas à penser à autre chose. Elle se demanda si Jake ressentait la même chose, ou si l'idée l'épouvantait. Elle ne pouvait même pas le regarder, elle ne voulait pas essayer

d'interpréter son expression. Il venait juste de voir son ventre nu pour la première fois.

— Je vous laisse tous les deux sans voix, dit le médecin en riant. Si vous avez des questions, appelez-moi. Sinon, je vous vois la semaine prochaine à la même heure, ou à l'hôpital. Continue à marcher, Keri, et peu importe ce que disent les experts en étiquette, mets une robe de mariée blanche si cela te fait plaisir.

Jake l'aida à monter dans la voiture, puis tint la ceinture de sécurité pendant qu'elle l'attachait et la réglait. Elle avait vraiment envie de savoir à quoi il pensait.

— Où allons-nous ? demanda-t-il, la décevant.

A défaut de parler de sexe ou, mieux encore, de faire l'amour, elle avait envie de faire une sieste, mais elle ne voulait pas le forcer à rester chez lui.

— J'aimerais bien me reposer un peu. Si tu veux aller voir quelqu'un, tu peux me déposer chez ta mère ou ta grand-mère.

— J'ai besoin de repos, moi aussi.

Ils se dirigèrent vers chez lui.

— Comment était-ce, de grandir ici ? demanda-t-elle.

Elle n'arrivait pas à imaginer rester dans un même endroit toute son enfance. Avant d'avoir atteint dix-huit ans, elle avait déjà déménagé six fois.

— Harmonieux, plein de liberté. Nous avons le droit de vagabonder, à partir d'un certain âge. Donovan et moi allions très loin, Joe restait plus près de la maison. Peut-être pas... Il a sept ans de moins que moi, j'étais déjà parti quand il est entré au collège, alors il y a beaucoup de choses que j'ignore à son sujet. Donny a quatre ans de moins que moi, nous n'étions pas très proches non plus, mais nous nous voyons assez souvent depuis que nous sommes adultes. Parfois, nous nous retrouvons dans le même pays, alors nous nous arrangeons pour nous voir.

— Est-ce ton meilleur ami en plus d'être ton frère ?

— On pourrait dire ça, oui.

Elle l'enviait. Avoir un frère ou une sœur comme meilleur ami signifiait avoir un meilleur ami à vie.

Il indiqua du doigt un endroit devant lui.

— Mon endroit préféré pour pêcher est sur cette berge. Je vivais quasiment là, l'été. J'emportais un sandwich et j'y passais la journée.

— Tout seul ?

— Non, avec des amis, puis des petites amies, dit-il en lui jetant un coup d'œil furtif. Je ne rapportais plus autant de truites à la maison après mes quatorze ans. Plus tard, j'ai travaillé l'été.

— Est-ce là que tu as embrassé une fille pour la première fois ?

— Oui.

— Comment s'appelaient-elle ?

— Je ne peux pas te le dire, elle vit encore ici. Tu la verrais au Lode un jour et tu aurais envie de lui arracher les yeux.

Elle rit.

— Tu as dit « des petites amies », tu en as embrassé plus d'une là-bas. Vivent-elles toutes encore ici ? Puis-je aller de maison en maison et arracher plein d'yeux ?

Il lui jeta un regard amusé.

— Tu sais, je t'en crois capable.

— Non... Je ne suis pas jalouse.

— C'est vrai ? Je n'ai jamais rencontré personne qui ne soit pas jaloux à un moment ou à un autre.

Elle l'observa un moment, appréciant sa conduite tout en douceur.

— Et toi, es-tu jaloux ? demanda-t-elle.

— Je ne le suis plus, mais quand j'étais plus jeune, oui, je l'étais.

— Pourquoi est-ce que tu ne l'es plus ?

— Et toi ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que je fais automatiquement confiance aux gens jusqu'à ce que l'on me donne une raison de ne pas le faire. Je crois que beaucoup de gens font l'inverse. Ils pensent que la confiance est quelque chose qui se gagne. Je pense que c'est trop difficile, parce que la barre est

mise de plus en plus haut. Un faux pas peut vous faire retomber à zéro.

— Théorie intéressante, dit-il, songeur, alors qu'il se garait dans son allée. Je crois que je ne suis plus jaloux parce que personne n'a eu assez d'importance à mes yeux pour cela.

« Y compris moi ? »

— C'est dur.

— Sans doute. Je n'aurais probablement pas dû le dire.

— Si, je veux que tu sois honnête. Pourquoi es-tu parti d'ici ?

— J'avais besoin de plus que ce que Chance City avait à offrir.

— Savais-tu ce que tu voulais faire ?

— Pas vraiment. J'étais impatient et il fallait que je fasse quelque chose. Je me

suis retrouvé avec un diplôme en sciences politiques et je n'étais pas plus avancé. C'est à ce moment-là que je me suis engagé dans l'armée et que j'ai mis à profit mon don pour les langues.

— Et à ta capacité à garder la tête froide sous le feu de l'ennemi.

Il sourit.

— J'ai grandi avec sept frères et sœurs, je savais déjà que j'en étais capable.

Keri était fascinée par son sourire, qui reflétait de bons souvenirs. Elle était fille unique et avait toujours regretté de n'avoir ni frères et sœurs, ni véritable foyer. Elle avait vécu dans des cases et dans des maisons en ruines, parfois même dans des tentes. Cela allait, c'était

l'aventure, jusqu'à ce qu'elle soit adolescente et que le manque d'intimité la dérange alors profondément. Depuis qu'elle avait obtenu son diplôme d'infirmière, elle n'avait accepté que des postes dans des vraies maisons où elle avait sa propre chambre.

— Et toi ? demanda Jake alors qu'ils montaient les marches du porche. Pourquoi es-tu devenue infirmière ?

— Je me suis rendu compte très tôt que cela me passionnait. C'est ce que j'ai toujours voulu faire.

— Pourquoi travailles-tu en Amérique du Sud ?

— C'est là que l'on m'a proposé mon premier poste, puis d'autres.

— Tu n'as aucun accent.

— Mes parents ne parlaient que l'anglais à la maison, et je suis allée à la fac en Arizona. J'ai entretenu ma culture populaire américaine grâce aux livres et aux films. Je me sens américaine, même si je n'ai vécu ici que lorsque j'étais bébé, puis pendant mes années d'université, et enfin ces cinq derniers mois.

Ils entrèrent dans la maison, laissant la moustiquaire ouverte sur l'agréable après-midi de mai.

— Quand penses-tu reprendre le travail ? demanda-t-elle d'un ton léger, comme si ce n'était pas important.

— Je ne sais pas encore. A chaque jour suffit sa peine, d'accord ?

Il lui caressa les cheveux.

— Veux-tu prendre la chambre ?
demanda-t-il.

Elle se dit qu'il dormirait mieux et plus longtemps dans son propre lit.

— Le canapé me va.

Quand il se fut enfermé dans sa chambre, elle repensa, troublée, au geste tendre qu'il avait eu spontanément.

C'était tellement difficile de deviner le fond de sa pensée ! C'était sans doute ce qui le rendait si doué pour son travail, mais c'était vraiment frustrant d'un point de vue personnel.

Et maintenant, il y avait la question du sexe, à laquelle elle n'avait même pas pensé. Enfin, ce n'était pas tout à fait vrai. Elle y avait pensé, mais avait vite écarté cette idée.

Maintenant, pourtant, elle ne pensait plus qu'à cela.

* * *

Le téléphone portable de Jake sonna, le réveillant en sursaut d'un profond sommeil. Il regarda l'heure. Il avait dormi presque deux heures. Groggy, il se passa une main sur le visage et décrocha.

— Il faut qu'on parle, dit Donovan.

— Je t'écoute.

— En tête à tête. Sans Keri.

Jake fut aussitôt sur le qui-vive.

— Je ne peux pas la laisser seule ici.

— Je vais voir si maman ou quelqu'un d'autre veut bien rester avec elle

pendant que nous allons quelque part pour discuter.

— D'accord.

Jake se passa de l'eau sur le visage et se rendit dans le salon. Keri dormait, couchée sur le côté, entourée d'oreillers. Il s'approcha d'elle et vit le bébé bouger sous son T-shirt. Le sommeil lui donnait un air doux, serein, qu'il ne lui avait pas souvent vu.

Elle gardait beaucoup de choses pour elle, il le devinait à la façon qu'elle avait d'hésiter avant de lui parler.

Il aurait voulu qu'elle lui dise tout ce qu'elle pensait sans détour, comme elle l'avait fait quand ils s'étaient rencontrés chez Escobar neuf mois plus tôt. Ils avaient fini par se disputer. Jake rit

intérieurement. Voilà ce que valait sa capacité à garder la tête froide !

Elle lui avait tenu tête, et l'avait bien agacé. Cela faisait longtemps que quelque chose ne l'avait plus stimulé comme cet affrontement. Une semaine plus tard, il essayait de décider s'il devait reprendre contact avec elle, quand elle l'avait appelé pour lui dire que l'on avait trouvé un foie pour Escobar, que l'hélicoptère n'était pas venu et qu'ils partaient pour Caracas.

Elle était alors fouguese, lui parlait sur un ton de défi et se montrait protectrice envers son patient.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Perdu dans ses souvenirs, il ne l'avait pas vue se réveiller.

— Donovan va arriver, nous sortons un moment. Il ramène quelqu'un qui restera avec toi.

— Ah... D'accord.

Elle poussa les oreillers et lui tendit la main pour qu'il l'aide à se lever. Elle chancela un moment.

— Merci, dit-elle.

Elle se dirigea vers la salle de bain.

Jake sortit. Il avait du mal à séparer le passé du présent, à distinguer la femme forte, indépendante et têtue qu'il avait rencontrée de la femme plus coopérative et plus calme d'aujourd'hui. Était-ce la grossesse qui l'avait changée ? Qui était la vraie Keri ?

Et pourquoi cela importait-il tant ?

« Parce que tu aimais bien cette femme forte et que tu as envie de recoucher avec elle. »

La voix dans sa tête disait la vérité. Depuis que le médecin avait dit qu'ils pouvaient faire l'amour, il n'avait presque pensé qu'à cela. Ou, comme le médecin l'avait dit, à d'autres formes de rapports sexuels. Il imaginait très bien les différentes possibilités.

Il se demanda ce que Keri en pensait.

Bon sang ! Il toucha le médaillon dans sa poche, cherchant un moyen de se calmer. Il ne savait même pas pourquoi il envisageait des relations sexuelles, étant donné leur situation. La seule chose dont il était sûr était qu'il serait toujours là pour son enfant. Il ne savait toujours

pas ce qui se passerait avec Keri. Il ne voulait pas lui donner de faux espoirs, et coucher avec elle lui ferait assurément croire à quelque chose qu'il ne ressentait pas.

Sauf qu'il la désirait, aussi incroyable que cela puisse paraître étant donné son état. Si on lui avait dit qu'il serait aussi près de supplier une femme enceinte de neuf mois de faire l'amour avec lui, il ne l'aurait jamais cru.

Keri le rejoignit sur le porche. Elle ne lui demanda ni où il allait, ni quand il reviendrait. Avait-elle envie de le savoir ? Cela lui importait-il ?

La voiture de Donovan apparut dans l'allée. Aggie, côté passager, leur fit

signe. Elle était probablement ravie qu'on lui demande quelque chose.

Un instant plus tard, Jake montait dans la voiture de Donovan. Ils ne s'éloignèrent pas beaucoup, s'arrêtèrent en haut de la route. Donovan coupa le contact.

— Un journal de Caracas a publié une histoire sur toi, aujourd'hui. Pas sur le corps expéditionnaire, mais sur Escobar et l'enlèvement, et donc sur toi et Keri. C'est évident que c'est Escobar qui a accordé l'interview, parce qu'il est cité plusieurs fois.

Jake serra les dents. Donovan l'avait préparé à une éventuelle fuite auprès de la presse vénézuélienne, peut-être même auprès des médias américains.

— Keri et moi sommes-nous désignés par nos noms ?

— Toi oui, pas Keri, mais il ne faudra pas longtemps pour que cela arrive. Le journaliste qui a écrit cet article trouvera plus d'informations. Je sais que je creuserais, à sa place.

— Alors, que devons-nous faire, maintenant, à ton avis ?

— J'ai appelé mon rédacteur en chef au *News View*, il m'a proposé un contrat pour écrire l'article. C'est une offre intéressante, même si je pense que je pourrais obtenir encore mieux. Tu sais que je ne l'écrirai pas si tu ne veux pas que je le fasse, mais...

— Oui, « mais », l'interrompt Jake, réfléchissant aux conséquences qu'aurait

un tel article. Dans les deux cas, je me fais avoir. Mon nom et mon visage vont être révélés, ce qui va limiter mes possibilités de travail, et il va bien falloir que je retourne travailler, à un moment ou à un autre.

— Tu possèdes une part de la société, personne ne va te renvoyer.

— Je ne veux pas d'un travail de bureau, je ne veux pas être celui qui envoie les autres faire le sale boulot.

— Je ne crois pas qu'on en arrivera là, Jake. Tu pourrais te tenir à l'écart du Venezuela, ou même prendre un faux nom pour travailler.

Jake y réfléchit un moment, puis regarda son frère.

— Ecrire cet article pourrait être bon pour ta carrière, j’imagine ?

— Cela pourrait lui donner un coup de fouet. Je me suis déjà fait un nom et une réputation, et cela pourrait les consolider, mais comme je te l’ai dit, je ne le ferai pas si tu ne le veux pas.

— Tu le ferais bien, je te fais confiance.

Contrairement à d’autres, qui ne feraient peut-être pas autant attention aux détails.

— Je traiterais cela plus comme un exposé sur l’enlèvement en général, dit Donovan : à quel point c’est courant, ce qui est fait pour y mettre un terme. Ton histoire serait un exemple réel, elle

donnerait une touche d'humanité à l'article.

— Tu serais obligé d'inclure Keri.

— Nous lui donnerions un faux nom. Il faudra s'en contenter. Quoi que je fasse, cela ne signifie pas que son nom ne sera pas cité par quelqu'un, quelque part, tu sais. La nouvelle va se répandre, et un tas de journalistes auront déjà sauté dessus. Il y a quelque chose d'excitant dans cette histoire de patient mourant, d'infirmière et d'ancien militaire médaillé.

Jake croisa les bras et regarda droit devant lui.

— Ecris l'article, Donny. Prends la meilleure offre, le meilleur chemin vers le prix Pulitzer. Je te serais

reconnaissant d'essayer de ne pas mêler le nom de Keri à tout cela, mais je comprends bien que ce ne sera peut-être pas possible. Tiens-toi au courant des nouvelles et préviens-moi si son nom apparaît. Marco et les autres doivent avoir de la famille et des amis qui ont envie de les venger.

— Je pense qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter de ce côté-là, puisqu'il a été prouvé que c'était un kidnappeur et un meurtrier.

— Je sais, mais Keri est la mère de mon enfant et je la protégerai. A ce propos, pourquoi ne m'as-tu pas parlé d'elle pendant le trajet depuis l'aéroport ?

Donovan haussa négligemment les épaules, et s'expliqua :

— Je voulais voir votre réaction à tous les deux. J'aime bien Keri, mais je savais qu'elle ne disait pas tout.

— As-tu appris quelque chose ?

— Oui. Elle était aussi malheureuse qu'heureuse de te voir.

— Tu as découvert tout ça à son expression quand je suis entré ?

— Oui, tout ça.

Jake réfléchit. Il ne l'avait pas tout de suite vue, alors il ne pouvait juger de sa première réaction.

— Mon expression t'a-t-elle appris quelque chose ?

— Non, rien. Tu étais impassible. N'étais-tu pas étonné qu'elle soit

enceinte ?

— Si, j'étais étonné.

— Désagréablement ?

— Honnêtement, je ne peux pas répondre à cette question. C'est un fait, je ne peux rien y changer. Je l'ai accepté, c'est tout.

— Tu l'as acceptée, elle ou sa grossesse ?

— Les deux.

— Allez-vous vous marier ?

Jake se hérissa.

— Toi aussi, tu vas me harceler avec ça ? S'il y a bien une personne qui devrait me comprendre, c'est toi.

Donovan leva les deux mains.

— C'était juste une question ! Keri nous a tous amenés à croire que vous

vous aimiez et, si c'est le cas, pourquoi hésiter ?

Jake se demanda s'il devait se confier à son frère ou si la vérité devait rester entre Keri et lui.

— Ecoute, reprit Donovan avant qu'il n'ait le temps de répondre, cela n'a pas d'importance à mes yeux. Je te soutiendrai, quoi que tu fasses. Tu le sais.

Jake hocha la tête.

— Keri insiste-t-elle pour que vous vous mariiez ?

— Non.

— Te repousserait-elle si tu le lui demandais ?

— Je ne sais pas.

Il y eut un silence.

— Vous ne vous connaissez vraiment pas très bien, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Jake après un autre silence, et je me sens pieds et poings liés par les traditions familiales qui semblent de plus en plus importantes à mesure que le temps passe.

— Pas de bébé né hors des liens du mariage et pas de divorce.

— Exactement, et c'est difficile d'être digne de cela. Où est le problème à avoir un enfant hors des liens du mariage ? Il n'y a plus de honte à cela. Qu'est-ce qui est pire, à ton avis, ça ou un divorce ?

— Tout dépend du point de vue.

— Et si c'est celui de Nana Mae...

— Oui.

— J'ai toujours pensé que je le saurais quand la femme de ma vie se présenterait.

— Bon sang, Jake, ça m'est arrivé et cela n'a pas marché pour autant ! Il faut que la femme en question ressente la même chose.

— C'est vrai.

Il ne savait pas ce que ressentait Keri. Elle semblait tellement... pragmatique, tellement professionnelle. Etait-elle aussi désorientée que lui, ou cachait-elle ses sentiments ? Il n'était pas encore prêt à avoir les réponses à ces questions.

— Au fait, Gideon Falcon veut te parler, dit Donovan.

— Ah bon ? Keri m'a dit qu'il s'était marié et que sa femme attendait un enfant.

— Il construit une station de sports d'hiver.

— Incroyable ! Et dire que tout cela s'est passé pendant mon absence.

— Le temps passe. D'ailleurs, il faut que je raccompagne maman en ville. Alors, tu es sûr que tu es d'accord pour que j'écrive l'article ?

— Tu peux écrire un livre, si tu veux, ou un scénario.

— Merci. Tu vas devoir en parler à maman et au reste de la famille, tu sais. Il ne faudrait pas qu'ils l'apprennent en lisant le journal.

— Je vais le faire. Sais-tu ce qui se passe entre Joe et Dixie ? Crois-tu qu'ils aient rompu pour la dernière fois ?

— Ils ne disent rien. Je sais qu'il y a toujours quelque chose entre eux, ils s'observent en cachette quand ils sont dans la même pièce. Elle l'a quitté parce qu'il ne voulait pas fixer de date pour le mariage. Peut-être que c'est ce qu'elle attend, cette fois-ci.

— Je le trouve très agité, dit Jake alors qu'ils s'arrêtaient dans son allée. Malgré le succès de son entreprise, il n'a pas l'air satisfait.

— Peut-être se confiera-t-il à toi ? En revanche, on lit en maman comme dans un livre ouvert, dit-il avec un grand sourire en apercevant leur mère qui

discutait avec Keri sur le porche et leur faisait des gestes frénétiques. Tu sais, si tu ne te maries pas avant la naissance du bébé, maman ne cachera pas ses sentiments.

— Ce ne sont pas ses sentiments qui influencent mes décisions.

— Oui, eh bien, bonne chance !

Jake rit. Aggie McCoy avait une influence avec laquelle il fallait compter. Elle n'en avait pas autant que Maebelle McCoy, cela dit.

— Que crois-tu qu'elle avait dans son grand sac de plage ? demanda Jake en descendant de voiture.

La réponse lui apparut immédiatement. Une longue robe de mariée d'un blanc

immaculé était étendue sur la balustrade du porche, un voile flottant au vent.

— Regarde ce que ta maman a apporté, dit Keri avec une gaieté feinte. Ta sœur Carly m'offre sa robe de mariée, qui devrait m'aller puisqu'elle aussi était...

— Enceinte, acheva Aggie quand Keri hésita.

Aggie tendit une enveloppe à Jake.

— Je me suis dit que vous n'auriez pas le temps de régler les détails.

Dans l'enveloppe, il y avait un certificat de publication des bans.

— Il est déjà rempli, mon grand. Il ne vous reste plus qu'à trouver quelqu'un pour célébrer la cérémonie et à signer le

certificat. Pas d'attente, pas d'analyses de sang.

Un silence s'installa comme si une bombe avait explosé et n'avait laissé aucune trace de vie. Après une bonne demi-minute, Donovan prit la main de sa mère et descendit les marches avec elle.

— Tu as un baby-sitting qui t'attend.

Jake attendit que la voiture ait disparu pour regarder Keri.

— Je lui ai dit que l'ivoire m'allait mieux, dit-elle d'un ton pince-sans-rire, les yeux pétillants.

Il retint un sourire.

— J'imagine qu'elle avait une solution à cela.

— Ta cousine Elise a une robe de grossesse ivoire.

— Elise mesure un mètre quatre-vingt-dix.

— C'est ce qu'Aggie m'a dit, mais le ruban adhésif est la solution à tout, même aux ourlets.

Il se laissa tomber dans le fauteuil à côté du sien. La robe de mariée était juste dans son champ de vision. Il voyait encore sa sœur la porter, ses six mois de grossesse camouflés par des fronces, le corsage recouvert de perles. « Pour attirer l'attention vers le haut », lui avait-on dit.

— Je présume que tu as rêvé de ton mariage toute ta vie, comme la plupart des filles, dit-il.

Il avait entendu ses sœurs en parler continuellement.

— A vrai dire, non. Je rêvais d'être maman, mais toute cette histoire de mariage ne m'importait pas.

— Tu ne veux pas te marier ?

— Je n'ai pas dit cela. Je veux de l'amour et je veux me marier, mais je n'ai pas besoin d'une énorme cérémonie tape-à-l'œil et coûteuse. Alors, qu'as-tu ressenti en entendant les battements du cœur du bébé ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Je me suis rendu compte que tout était bien réel.

7

Il arpentait de nouveau le salon. Keri s'assit dans son lit la nuit suivante pour l'écouter, comme elle l'avait fait les deux nuits précédentes. Il allait et venait, sortait un moment, rentrait. Il allumait et éteignait la télévision, inlassablement. Pour la première fois depuis qu'il était revenu, elle avait fait un cauchemar.

Elle avait besoin qu'il la prenne dans ses bras. Comment faire pour que cela

arrive ?

Elle pianota des doigts sur le matelas, envisageant toutes les possibilités qui s'offraient à elle. Ils s'étaient tourné autour toute la journée. Elle l'avait surpris plusieurs fois à regarder son ventre, ou peut-être tout son corps. Il était allé se promener avec elle, mais ne lui avait tenu la main que pour l'empêcher de trébucher et, même alors, il la relâchait rapidement, comme s'il avait peur de la toucher.

Elle le comprenait. Elle avait peur de ne plus le lâcher si elle posait les mains sur lui.

Des gens les avaient appelés, certains étaient passés les voir, chaque visiteur aidant à rompre temporairement la

tension, qui renaissait ensuite de plus belle. Elle était allée se coucher tôt et s'était efforcée de dormir, pour sombrer dans un affreux cauchemar. Maintenant réveillée, elle en tremblait encore. Elle l'écoutait, souhaitant que lui aussi trouve le sommeil.

Après avoir attendu le plus longtemps possible, Keri se leva et alla dans le salon. Elle le trouva assis sur le canapé, en T-shirt et boxer, le dos rond, les coudes posés sur les cuisses et les mains jointes. Il leva la tête lorsqu'elle approcha. Elle lui prit la main pour qu'il se lève, puis elle retourna dans la chambre avec lui en silence. Sans le lâcher, elle leva les draps et grimpa

dans le lit, l'entraînant avec elle. Elle sentait sa réticence.

— J'ai fait un cauchemar, dit-elle dès qu'il fut allongé à côté d'elle.

Elle se blottit contre lui et posa la tête sur son épaule.

Au bout d'un moment, il passa son bras autour d'elle et la serra contre lui.

— Moi aussi.

Elle aurait voulu qu'il enlève son T-shirt. Elle avait envie de sentir sa peau.

— Tu veux me raconter le tien ? demanda-t-il.

— C'est toujours le même. Je suis enfermée, il fait noir, je ne peux pas sortir, dit-elle en glissant un bras sur son torse. Et le tien ?

— C'est pire.

Elle sentit les larmes lui venir aux yeux. Elle espérait que ces hommes mauvais auraient la punition qu'ils méritaient.

Elle lui caressa le torse. Il posa une main sur la sienne, l'immobilisant. Elle se rappelait avoir senti quelques poils sur son torse quand elle avait relevé son T-shirt alors qu'ils faisaient l'amour dans leur cellule. Ils avaient gardé leurs vêtements, avaient dû être silencieux, très silencieux. Elle se rappelait lui avoir mordu l'épaule à travers son T-shirt, à cheval sur lui. Elle se rappelait qu'il avait posé sa bouche sur la sienne, puis sur sa gorge, qu'il avait passé la langue dans le creux de son bras et sur ses seins, qu'il avait mordillé et léché

ses tétons. Elle se rappelait ce qu'elle avait ressenti quand il s'était glissé en elle, chaud et dur, leur orgasme simultané violent. Il avait étouffé ses gémissements d'un baiser. Elle avait pleuré.

— Nous n'en sortirons pas vivants, avait-elle murmuré à plusieurs reprises.

— Si, avait-il répondu d'une voix dure mais assurée.

— Tu pleures, dit-il maintenant, l'arrachant à ses pensées.

Il s'écarta pour la regarder.

— Que se passe-t-il ?

— Y repenses-tu, Jake ?

— A quoi ?

— A nous, en train de faire l'amour dans cette cellule.

— Bien sûr que oui, répondit-il après une brève hésitation.

— Je n'arrive pas à croire que nous ayons fait cela, que nous ayons pris ce risque, et que nous ne nous soyons pas fait surprendre.

— A situation désespérée...

Il s'appuya de nouveau sur les oreillers et la serra contre lui. Il lui caressa les cheveux.

— J'ai quelque chose à te dire, murmura-t-elle. Tu n'es pas obligé de répondre, si tu n'en as pas envie, mais je veux que tu restes ici avec moi toute la nuit même si...

— Dis-le, Keri.

— Depuis que le médecin a dit que nous pouvions faire l'amour, je ne pense

qu'à ça. J'ai l'impression de brûler de désir à longueur de temps. Peu importe ce que tu fais, que tu conduises, que tu manges, que tu parles à quelqu'un d'autre, ou que tu sois juste assis sur le canapé, je n'en peux plus, je...

Il l'embrassa. Il l'embrassa brutalement, sans tendresse, sans reprendre son souffle, comme s'il ne pouvait pas être rassasié, qu'il ne le serait jamais. Personne ne l'avait jamais embrassée de cette façon. Elle avait l'impression d'être la femme la plus sexy et la plus désirable du monde, bien qu'elle fût enceinte de neuf mois. Elle n'aurait jamais cru pouvoir ressentir cela, qu'un homme puisse la trouver attirante dans son état.

Il continua à l'embrasser. Elle ne voulait pas que cela s'arrête, elle en voulait encore plus, beaucoup plus.

Il lui posa enfin les mains sur le visage et la tint immobile.

— Tu veux que je continue ?

— Oui. Oh, oui...

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Comme l'a dit le médecin, il y a mille façons de faire l'amour. Je veux que tu sois à l'aise, et sûre de toi. Et honnête, Keri. S'il te plaît, sois honnête.

Elle trouva le courage d'être franche.

— Je veux que nous nous déshabillions, je veux toucher tout ton corps, je veux sentir tes mains sur moi, partout. Je veux y aller doucement,

même si je sais que je ne tiendrai pas très longtemps.

Il lui caressa les cheveux, lui passa un doigt sur les lèvres, puis l'embrassa tendrement.

— Juste pour que tu le saches, dit-elle, cela ne changera rien à mes espérances. J'ai envie de toi, c'est tout, besoin de toi.

— Message reçu, dit-il en appuyant son front contre le sien, inspirant profondément. Se déshabiller était en premier sur ta liste...

Elle ne portait qu'une robe de nuit en coton, qu'il lui enleva. Il ne la toucha pas, mais se contenta de la regarder, sans un sourire ni une parole réconfortante. Elle tremblait, nerveuse.

Son corps était tellement différent par rapport à la dernière fois...

— Tout va bien, dit-il d'une voix douce.

Il retira son T-shirt et son boxer.

Il était magnifique.

Il lui posa les mains sur le ventre, les glissa sur sa peau tendue jusqu'à ses seins, frôla ses tétons, puis redescendit, l'effleurant à peine. Un feu intérieur la consumait alors qu'il s'appuyait contre la tête de lit et la tirait vers lui, la mettant à cheval sur lui. Cela lui rappela de façon saisissante la fois où ils avaient fait l'amour dans la cellule, mais cette fois, ils étaient nus et avaient la certitude que leur intimité serait

préservée et qu'ils auraient du temps devant eux, tout le temps.

Il se pencha en avant et lécha ses tétons durcis. Aussitôt, tout se contracta en elle, son cœur battant la chamade. Il la mordilla et elle gémit. Elle saisit son sexe en érection. Le souffle coupé, il repoussa sa main.

— C'est trop, dit-il, trop vite.

— Pour moi aussi, dit-elle en posant les mains sur son torse, mais j'ai besoin de te toucher, de te goûter.

Il jura tout bas, d'une voix rauque.

— Le simple fait d'entendre ces mots...

Il la tint par les épaules, haletant.

— Alors laisse-toi aller et savoure, insista-t-elle en le prenant à deux mains

pour le caresser.

Quelques instants plus tard, il gémissait, se cambrait, et perdait le contrôle. Il lui enfonça les doigts dans les cuisses. Elle aimait l'expression sur son visage, la douloureuse extase qu'elle y lisait. C'était elle qui en était responsable.

Il se détendit enfin. Il ouvrit les yeux et soutint son regard alors qu'il lui rendait la pareille. Ainsi assise sur lui, elle était ouverte à ses caresses, dont chacune attisait le feu qui l'animait. Plus il était lent et doux, plus sa réaction était violente. L'orgasme s'abattit sur elle brusquement, avec une force dévorante et profonde qui semblait durer presque trop longtemps pour qu'elle puisse

l'apprécier. Elle ne parvenait pas à aller au bout de sa jouissance.

— Je... n'arrive pas à... finir, dit-elle d'une voix haletante.

Jake perçut son ton suppliant. Lui faisait-il mal ? Faisait-il mal au bébé ?

— Je t'en prie, Jake...

Il la fit s'allonger, lui mit des oreillers sous les épaules et sous les genoux, et plaça sa tête entre ses jambes. Il posa sa bouche sur elle et glissa ses doigts en elle. Elle lui attrapa les cheveux et jouit.

Elle finit par s'immobiliser et il s'allongea à côté d'elle. Elle ouvrit les yeux et se couvrit la bouche de la main, comme si elle était gênée.

— Je ne t'ai pas fait mal ? demanda-t-elle. Je t'ai tiré les cheveux très fort.

— Je vais bien.

Il allait plus que bien, même si c'était la chose la plus stupide qu'il ait jamais faite. Maintenant qu'ils avaient cédé à leurs pulsions, comment pourraient-ils revenir en arrière ? Elle s'attendrait à ce qu'il dorme avec elle, dorénavant. Cela ne le dérangeait pas, mais elle en conclurait probablement quelque chose qui n'existait pas. Sans doute attendait-elle déjà les câlins pour lesquels il n'était pas doué.

— Je vais prendre une douche, dit-il.

Il se hâta de sortir de la chambre. Attendant que l'eau se réchauffe, il se maudit d'avoir couché avec elle. Elle ne l'avait ni forcé ni incité, il avait eu tout le temps de faire marche arrière.

Il entra dans la douche. Cela avait été la même chose lorsqu'ils avaient fait l'amour dans la cellule. Il aurait pu arrêter à tout moment, aurait *dû* arrêter, surtout au vu de la situation. Il y avait quelque chose chez Keri qui le faisait capituler...

— Tu veux que je te savonne le dos ?
demanda-t-elle.

Comment aurait-il pu refuser ? Cela la blesserait. Il s'était vraiment mis dans une impasse.

Il ouvrit la porte et lui tint la main pendant qu'elle entrait. Elle sourit timidement en prenant le savon.

— Tourne-toi, dit-elle.

Il s'exécuta et appuya les mains sur la paroi de la douche, content de ne pas

être face à elle et qu'elle ne puisse pas s'apercevoir qu'il était de nouveau excité. Qu'est-ce qui clochait, chez lui ? Il aurait dû avoir une attitude protectrice envers elle, s'assurer qu'elle était à l'aise, pas la désirer ou repenser à elle en train de jouir.

Il ferma les yeux et inspira profondément alors qu'elle lui massait le dos de ses mains couvertes de savon, avec de longs mouvements voluptueux. Ses doigts défaisaient des nœuds, étiraient des muscles. Combien de temps s'était écoulé depuis que quelqu'un avait fait quelque chose uniquement pour lui ? Beaucoup de temps.

« Tu ne laisses personne le faire. »

La voix dans sa tête disait vrai, et cela lui allait. Il aimait être toujours par monts et par vaux, il aimait chaque nouvelle aventure. Il n'aimait pas être redevable à qui que ce soit. Il aimait faire son travail, être payé et s'en aller en laissant tout derrière lui. Il ne pourrait plus faire cela avec Keri, avec son enfant. Ils faisaient partie de sa vie, maintenant.

— J'appuie assez fort ? demanda-t-elle en pressant les mains dans le bas de son dos, suivant sa colonne vertébrale.

— Oui, c'est parfait.

Les femmes vulnérables avaient toujours éveillé son instinct protecteur, mais la vulnérabilité de Keri venait davantage de sa grossesse que de sa

personnalité. Face aux ravisseurs, elle ne s'en était pas laissé imposer, elle avait même été agressive. Elle n'avait montré sa peur que lorsqu'ils s'étaient retrouvés seuls, après la libération d'Escobar.

Ses souvenirs finirent par s'évanouir quand elle lui massa les fesses et pressa ses pouces sur des points dont il ignorait l'existence. Il sentait son ventre le frôler de temps à autre, lui rappelant qu'elle était enceinte. Il aurait dû la reconduire au lit, la border et aller dormir sur le canapé, la laisser se reposer.

Pourtant, il la laissa continuer par pur égoïsme.

Elle lui fit faire demi-tour avec douceur et lui savonna le torse, prenant

son temps, puis lui caressa le ventre jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rester tranquille. Alors, elle le tourmenta.

— Je ne savais pas si mes souvenirs étaient fidèles, dit-elle, le caressant langoureusement.

Il avait le souffle court.

— Comment ça ?

— Tu es vraiment... comme dans mon souvenir. Ce n'était pas seulement dans le feu de l'action.

— Tu ne dois pas avoir beaucoup d'expérience.

Elle rit.

— Je n'ai pas eu beaucoup d'amants, mais j'ai vu beaucoup d'hommes nus dans le cadre de mon travail.

— Excités ?

— Tu serais surpris. En général, c'est aussi embarrassant pour eux que pour moi.

— Et certains s'exhibent.

— Oui.

— Les pauvres types !

Il serra les poings à cette idée. Elle n'aurait pas dû avoir à supporter cela.

— Comment t'y prends-tu ?

— Si je pense que c'est involontaire, je fais comme si de rien n'était. Si je pense qu'ils se laissent aller, je fais venir quelqu'un d'autre dans la pièce, comme leur femme ou leur mère. Cela suffit. Généralement, cela ne se reproduit pas.

Elle ne le regardait pas et gardait la tête baissée, ses cheveux mouillés et

brillants lui arrivant aux omoplates.

Il avait envie de refaire l'amour, plus lentement, plus complètement. Il prit le savon et passa les bras autour d'elle pour lui savonner le dos. Il savait qu'il ne pourrait plus résister bien longtemps...

Bon sang, ce n'était qu'une nuit ! Le lendemain, les choses reprendraient leur cours. Il lui parlerait, s'assurerait qu'elle ne s'attendait pas à une demande en mariage, qu'il n'y avait pas de problème. Il retournerait dormir sur le canapé, loin de la tentation.

Une fois sa décision prise, il succomba à cette tentation. Il échangea sa place avec la sienne pour qu'elle soit

bien au chaud sous la douche, puis il la savonna de la tête aux pieds.

— Retournons au lit, dit-elle.

Il coupa l'eau et ouvrit la porte pour prendre une serviette.

— Oh, oh ! dit-elle derrière lui.

8

Leurs regards se croisèrent.

— J'ai perdu les eaux.

— Bon. Et maintenant ?

Elle apprécia qu'il ne montre aucun signe de panique.

— Je vais rester ici un petit moment.

— Veux-tu que je reste avec toi ou que je m'habille ?

Elle se raccrocha à son calme.

— Fais comme tu veux. Nous ne partons pas maintenant. Je n'ai pas encore eu de contractions, et il peut se passer des heures avant que je ne commence à en avoir. Inutile de nous précipiter.

— Je ne dois appeler personne ?

Elle trouva comique le fait qu'ils aient cette conversation alors qu'ils étaient tous les deux nus et qu'ils avaient été sur le point de retourner au lit et de refaire l'amour.

— Inutile d'exciter Aggie pour l'instant.

— Je pensais au Dr Saxon. Crois-moi, je n'ai pas envie d'appeler maman tant que ce n'est pas inévitable.

— Euh... Tu ne le sais peut-être pas, mais c'est mon accompagnante. Nous avons pris les cours ensemble.

— Elle a été remplacée.

Il referma la porte de la douche et sortit de la salle de bain.

— N'appelle pas le médecin pour l'instant, lui cria-t-elle.

Elle fit couler l'eau et se tint en dessous, les yeux fermés. Ce n'était pas ce qu'elle avait imaginé pour elle, être sur le point d'accoucher sans être mariée, mais au moins Jake était ici avec elle. Si elle avait accouché trois jours plus tôt, il n'aurait pas été à ses côtés.

Quelques instants plus tard, elle enfilait une chemise de nuit propre et se séchait les cheveux, pendant que Jake

restait appuyé au chambranle de la porte.

— Le médecin a dit que tu devrais dormir tant que tu le peux, dit-il lorsqu'elle arrêta le sèche-cheveux.

— Tu l'as appelé ? Je t'avais dit de ne pas le faire. Lui aussi a besoin de dormir, tu sais.

— Il n'a pas manqué de le mentionner. Il lui tendit une main.

Elle n'eut pas besoin de lui demander s'il allait rester avec elle. Elle savait qu'il n'avait pas l'intention de la laisser seule. En tant qu'infirmière, cela ne la dérangeait pas ; mais en tant que femme qui voulait être désirable et qui était tombée amoureuse...

Elle s'arrêta brutalement. Jake lui saisit le bras.

— Que se passe-t-il ?

— Rien. Je suis fatiguée, c'est tout.

Tombée amoureuse ? Non. Pas vraiment. Pas profondément. Certainement pas. Elle s'était laissé gagner par l'enthousiasme des habitants de la ville, qui croyaient qu'elle était amoureuse de lui, voilà tout. De plus, c'était le père de l'enfant auquel elle allait donner naissance, et elle aimait sa famille, Chance City, et la vie qu'elle s'y était faite. Ils avaient fait l'amour, et cela avait été excitant et satisfaisant.

Mais ce n'était pas de l'amour. C'était impossible. Elle le connaissait à peine.

Elle se mit au lit, contente de sa conclusion et de pouvoir se détendre plutôt que de ruminer ses pensées. Il lui tendit un verre d'eau. Le réveil indiquait 2 h 32. Elle n'était absolument pas fatiguée.

Il se coucha sans rien dire. Elle était allongée sur le côté, face à lui, et se demandait à quoi il pensait. Il était impassible, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il ressentait ou de ce qu'il pensait.

— Ta mère va être très déçue de ne pas assister à l'accouchement, dit-elle.

— Si tu veux qu'elle soit là, c'est d'accord, mais c'est moi ton accompagnant.

— Tu ne sais pas ce qu'il faut faire.

— Si. Je suis allé voir la sage-femme hier, elle a condensé les douze heures de cours en deux heures, pour moi. J'ai regardé des vidéos, posé des questions, appris les techniques de respiration. Je suis prêt.

Alors c'était cela qu'il avait fait ! Pourquoi ne le lui avait-il pas dit la veille ? Pourquoi en faire un mystère ? Pendant ce temps-là, elle avait joué au yam's avec Nana Mae.

Elle lui toucha la main, se disant qu'il avait peut-être gardé le secret pour lui faire une surprise.

— Merci, dit-elle.

— Dors.

Malgré ses efforts, elle ne trouva pas le sommeil. Elle fit une liste

mentalement. La chambre d'enfant était prête, son sac pour l'hôpital était prêt, il y avait plein de choses à manger dans le réfrigérateur, son téléphone portable et son iPod étaient chargés.

— Tu n'obéis pas au médecin, dit Jake, brisant le silence.

Elle était contente qu'il soit réveillé. Il était resté si immobile qu'elle avait pensé qu'il dormait. Elle aurait dû se douter qu'il ne dormirait pas, tant qu'elle serait éveillée, au moins.

— Tu n'as pas dit au médecin que nous avons fait l'amour, si ?

— Tu crois que je n'aurais pas dû ?

— Donc, tu l'as fait ?

— Il nous a dit de le faire. Il a presque insisté pour que...

Il ne termina pas sa phrase.

— Oh... D'accord, marmonna-t-elle. C'est juste qu'on dirait que tout le monde est au courant des affaires de tout le monde, dans cette ville.

— Les petites villes sont connues pour cela. Ne t'inquiète pas, le Dr Saxon n'en parlera à personne, tu sais.

— Je sais. J'imagine que la plupart des gens ne le croiraient pas ou penseraient que nous sommes fous.

— Follement excités, peut-être.

Elle sourit.

— Je suppose qu'il est hors de question de finir ce que nous avons commencé dans la douche ?

Il ne dit rien, pensant probablement qu'elle plaisantait.

— Il faut vraiment que tu dormes, Keri.

— Facile à dire.

— Qu'est-ce qui t'aiderait ? Que puis-je faire pour toi ?

— Prends-moi dans tes bras.

— Je ne sais pas... C'est assez risqué, regarde ce qui s'est passé la dernière fois.

— C'était bon, dit-elle, ignorant son ton taquin. Très bon.

— Oui. Tourne-toi dans l'autre sens.

Il se colla contre elle, la prit dans ses bras, posa une main sur son ventre.

Elle se trémoussa pour approcher ses fesses de lui.

— Sois sage ! dit-il.

Elle rit, mais ferma les yeux et sentit la chaleur de Jake. Le sommeil la gagnait. Elle ne voulait pas dormir, ne voulait pas oublier une seconde qu'il l'enlaçait. Après avoir fait l'amour dans la cellule, elle s'était endormie contre lui, avec le sentiment d'être en sécurité pour la première fois depuis des jours entiers, mais moins d'une heure s'était écoulée quand José était venu les aider à s'échapper en silence.

Maintenant, José était mort.

— Tu ne dors toujours pas, la gronda Jake.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser.

— Tu es inquiète ?

— Pas pour le bébé. Je n'arrête pas de penser à José.

Il la serra contre lui, frotta son menton sur ses cheveux, puis passa sa main dedans.

— Nous n'avons pas parlé de noms pour le bébé.

Elle le laissa changer de sujet. En parler ne l'aiderait sûrement pas, de toute façon.

— As-tu des idées ? demanda-t-elle.

— Peut-être. Le bébé portera-t-il nos deux noms de famille ?

— L'accepterais-tu ?

— Pourquoi pas ?

— D'accord. A quels noms avais-tu pensé ?

— Toi d'abord. Je suis sûr que tu y as beaucoup réfléchi, puisque tu es au courant depuis beaucoup plus longtemps.

— Isabella Rachel, comme ma marraine et ma mère.

— Et si c'est un garçon ? Et ne me dis pas Jake junior.

— Sam Jacob, mais je suis ouverte à la discussion.

Il ne dit rien pendant quelques instants.

— J'aime bien Isabella Rachel, mais pour un garçon, je préférerais Sam Donovan.

— D'accord, Jake. Cela me plaît.

Cependant elle se demanda si cela contrarierait Joe. Peut-être auraient-ils

un autre fils un jour à qui ils pourraient donner son nom.

— Bien.

Elle se retourna légèrement pour le remercier d'être si accommodant. Son ventre se contracta.

— Tu as senti ?

— Tu as eu une contraction, dit-il, la main étalée sur son ventre.

— Oui. Quelle heure est-il ? Nous devons chronométrer le temps entre chaque.

Les contractions étaient espacées de dix minutes environ. Ils restèrent au lit jusqu'à la troisième. Puis elle eut envie de marcher, de faire avancer les choses. Le médecin leur avait dit de l'appeler quand les contractions seraient espacées

de cinq minutes. L'hôpital n'était qu'à un quart d'heure de distance.

Jake marcha avec elle, s'assit avec elle, la laissa s'appuyer contre lui. Elle somnola par intermittence. Il était calme, d'un grand soutien et... distant. Il ne disait presque rien, sauf pour lui demander de mesurer l'intensité de chaque contraction. Il en suivait l'évolution, savait quelles étaient leur fréquence et leur force.

Keri le laissa se charger de tout et s'autorisa à vivre l'instant présent. Elle savait que cela changeait tout pour elle de l'avoir près d'elle. Aggie aurait été extraordinaire, mais Jake... Jake était parfait.

A 11 heures du matin, les contractions étaient espacées de cinq minutes. Ils appelèrent le médecin, puis Aggie. Ils lui donnèrent rendez-vous à l'hôpital, et se dirigèrent vers la voiture, s'arrêtant sur le porche pour attendre la fin d'une contraction.

Elle admira le calme constant de Jake alors qu'il contournait la voiture pour s'asseoir derrière le volant. Il mit le contact, mais resta là, à regarder fixement devant lui.

— Jake ?

Il ne répondit pas.

— Jake, que se passe-t-il ? Pourquoi n'y allons-nous pas ?

— Quelque chose ne va pas.

— Tout va très bien.

Elle eut une contraction et respira lentement, se concentrant sur un arbousier dans son champ de vision.

— Vraiment, reprit-elle. Tout est normal.

— Non. Ce n'est pas bien.

— Quoi donc ?

Il lui saisit les mains.

— Nous devons nous marier.
Maintenant.

9

— Maintenant ? répéta Keri d'une voix suraiguë.

Jake n'avait jamais été aussi sûr de quelque chose de sa vie. Il comprenait enfin. Il voulait que son enfant naisse dans les liens du mariage, comme tous les autres enfants de la famille McCoy.

— Je reviens tout de suite.

Il courut dans la maison, prit l'enveloppe qui contenait le certificat, le

sac avec la robe de Carly, et une veste pour lui, puis retourna à la voiture et jeta le tout sur la banquette arrière.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il en remontant l'allée.

— Je me demande si tu es devenu fou, grommela-t-elle, les bras croisés sur son ventre.

— Tu ne veux pas que notre bébé naisse de parents mariés ?

— Je n'ai pas dit cela. Bien sûr que je préférerais, mais tu précipites les choses, Jake. Nous nous connaissons à peine.

Il lui jeta un coup d'œil et reconnut l'air belliqueux qu'elle n'avait eu que lors de leur enlèvement.

— Combien de gens vivent ensemble pendant dix ans, puis se marient, et se séparent quelques mois plus tard ? Je crois que nous avons autant de chances que ça marche que ces gens-là, non ?

— Alors tu te dis qu'il n'y a aucun problème, puisque nous pourrions toujours divorcer ?

— Tu as une meilleure idée ? demanda-t-il en prenant son portable et en composant le numéro de Donovan.

— Oui. Nous prenons le temps de réfléchir à notre avenir après l'accouchement.

Elle ferma les yeux et respira profondément alors qu'elle avait une autre contraction.

— J'ai besoin que tu me rendes un service, dit Jake à son frère dès que celui-ci décrocha. Appelle Laura Bannister et demande-lui si elle peut trouver un juge le plus vite possible, en gros, dans les quinze minutes, pour qu'il vienne à l'hôpital et nous marie, Keri et moi.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Les questions et les réponses plus tard. Fais-le, tu veux bien ?

— C'est comme si c'était fait. Je te rappelle.

— Ça va ? demanda Jake à Keri en lui prenant la main.

— La contraction est passée, si c'est ce que tu veux savoir, mais non, ça ne va

pas. Tu ne peux pas tout simplement m'imposer ce mariage, Jake. J'ai mon mot à dire aussi.

— Alors dis-moi quelles sont tes objections.

— Je ne voudrai jamais divorcer.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Parce que je respecte mes engagements ! dit-elle, criant presque.

Il perçut la tension dans sa voix, tremblante d'émotion.

— Je comprends et j'admire cela. Ecoute, Keri, personne dans ma famille n'a jamais divorcé. Personne. Tu crois que cela ne me met pas la pression, aussi ? Je pense à notre enfant. Je veux pouvoir dire que nous étions mariés quand il est né. Beaucoup de mariages

ne marchent pas, pour toutes sortes de raisons.

— Nous n'avons même pas le temps de faire un contrat de mariage.

Le fil de ses pensées le fit sourire.

— Ce n'est pas ton argent qui m'intéresse.

— Moi, je pourrais m'intéresser au tien.

— Non, et tu sais que je prendrai toujours soin de vous deux, je te l'ai dit. Tu peux compter sur moi. Mais si c'est vraiment important pour toi, nous pouvons demander à Laura de rédiger quelque chose rapidement. Je suis sûr qu'elle a un modèle de base...

— Non.

Elle soupira et lui agrippa le bras.

— Aïe ! Celle-là est violente.

Ils se turent jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'hôpital. La voiture d'Aggie était déjà dans le parking. Le Dr Saxon était en train de se garer.

Jake tendit la main à Keri pour l'aider à descendre.

— Tu peux marcher, ou tu veux que j'aie chercher un fauteuil roulant ?

Elle lui jeta un regard qui le fit rire. Il se sentait étourdi. Lui, si pondéré d'habitude, chamboulait sa façon de faire, mais il savait qu'il avait pris la bonne décision.

Le médecin les rejoignit.

— Vous arrivez juste à temps pour être témoin à notre mariage, dit Jake.

— Vous n'êtes pas les premiers à me le demander, répondit le médecin. C'est une bonne chose, ajouta-t-il en regardant Jake.

Jake hocha la tête. Oui, c'était une bonne chose.

Keri s'arrêta à l'entrée de l'hôpital et ils attendirent que la contraction soit passée. A l'instant même où ils entrèrent, Aggie se précipita vers eux et prit Keri dans ses bras, puis Jake.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle à Keri.

— Je suis dans une forme épatante, répondit celle-ci, ironique.

Aggie lui fit un clin d'œil et lui tapota le bras.

— C'est bientôt fini, mon ange.

Elle remarqua soudain le sac que Jake avait à la main. Elle écarquilla les yeux.

— Cela signifie-t-il ce que je crois que ça signifie ?

— Nous nous marions, dit Jake. Tu veux bien aller voir si la chapelle est disponible, maman ?

— Un peu, que je veux ! Cela n'a pas l'air de te faire plaisir, ajouta-t-elle en regardant Keri avec inquiétude.

Aggie dut d'éloigner car Keri eut une contraction à ce moment précis. Jake parvint à la convaincre de s'asseoir dans un fauteuil roulant pendant qu'ils se présentaient à l'accueil. Le médecin se dirigea vers le service gynécologie--obstétrique. Quelques minutes plus tard, elle était examinée, avant d'enfiler

rapidement la robe de mariée qui lui allait étonnamment bien. On l'emmena jusqu'à la chapelle en fauteuil, où un juge les attendait, ainsi que les frères de Jake, la plupart de ses sœurs, Dixie, Laura et Nana Mae.

La cérémonie se déroula à toute vitesse. Ils abrégèrent les vœux et empruntèrent l'alliance d'Aggie. Keri sembla être hébétée la moitié du temps et souffrir l'autre moitié. Après un rapide baiser pour sceller leur union, on la reconduisit précipitamment en salle d'accouchement.

Jake fut contrarié par le fait que Keri ne lui parle plus que pour répondre à ses questions. Elle avait l'air... blessée. Elle évitait de le regarder dans les yeux.

Sa mère lui jetait des coups d'œil interrogateurs, mais il l'ignora. Plus tard, quand ils seraient seuls, Keri se confierait à lui.

Après d'autres contractions, violentes et très rapprochées, le médecin s'assit sur un tabouret au pied du lit.

— Allez, faisons connaissance avec votre petit bout de chou ! Keri, tu peux pousser avec la prochaine contraction. Jake, soulève-lui les épaules. Dites-moi s'il faut que je règle le miroir pour que vous voyiez.

Avant de prendre sa place, Jake se pencha vers Keri et lui murmura :

— Merci de m'avoir épousé. C'était très important pour moi.

Puis il posa un tendre baiser sur ses lèvres, plus long que leur baiser de mariage. Il la sentit frissonner et vit ses yeux briller, mais elle ne dit rien.

Après un moment émouvant et physique, leur fille était née, leur belle Isabella Rachel, qui ressemblait déjà à sa mère.

Il ne fallut qu'un regard à Jake pour comprendre ce que Keri entendait par « attachée pour la vie ».

* * *

Somnolente, Keri observa ce qui se passait autour d'elle. Isabella fut pesée, mesurée, lavée et langée, puis douillettement emmaillotée dans une

couverture, et coiffée d'un petit bonnet rose qui lui descendait jusqu'aux sourcils. Aggie était aux anges. Jake montait la garde, surveillant chaque étape des soins prodigués à Isabella.

Isabella... Keri aurait parié qu'elle attendait un garçon. Il lui avait fallu une minute pour penser *fille* et non *fils*.

Ce n'était pas un grand bouleversement, comparé au fait qu'elle était maintenant mariée à un homme dont la spécialité était de se porter au secours de demoiselles en détresse.

Etait-ce pour cela qu'il avait changé d'avis et avait décidé de l'épouser ? Pensait-il qu'elle avait besoin d'être sauvée ? Ou n'avait-il vraiment pensé qu'au bébé, comme il l'avait dit ?

Elle ferma les yeux, trop fatiguée pour réfléchir. Elle sentit une main se refermer sur la sienne, et entendit la voix de Jake comme dans un nuage.

— Keri ?

— Hum ?

— Tout le monde est resté dans la chapelle en attendant de la voir. Te sens-tu en état de recevoir des visiteurs ?

— Je veux prendre ma fille dans mes bras, d'abord.

Il lui apporta Isabella et la déposa contre elle, dans le creux de son bras. L'infirmière et Aggie s'éclipsèrent, les laissant seuls en famille pour la première fois.

— Combien pèse-t-elle ?

— Trois kilos et quatre cents grammes, et elle mesure quarante-huit centimètres. Elle a de bons poumons.

Keri sourit.

— J'ai entendu, dit-elle en caressant le petit visage d'Isabella. Je veux la voir, ouvrons sa couverture.

— Tu es sûre ?

Keri appuya sur le bouton pour redresser le lit, mit Isabella sur ses cuisses et écarta la couverture.

— Elle est parfaite...

Elle se pencha pour embrasser ses petits pieds et ses petites mains, puis l'emmitoufla de nouveau quand elle se tortilla, comme si elle allait se réveiller. Keri se sentit submergée d'amour pour sa fille, d'un amour profond et éternel.

Peu importait ce qui se passerait, elle serait toujours là pour elle.

Elle la posa contre sa poitrine.

— D'où viennent ces fleurs ? demanda-t-elle en apercevant un vase de roses.

Jake sembla perplexe.

— C'est le bouquet que tu avais pendant la cérémonie. Tu ne t'en souviens pas ? C'est Joe qui les a cueillies et Dixie qui a ajouté le ruban.

— Je n'ai pas beaucoup de souvenirs du... mariage.

Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'elle était mariée. A vrai dire, tout dans sa vie avait été passablement incroyable depuis qu'elle avait rencontré Jake McCoy.

— J'imagine que j'ai dit « oui ».

— Devant témoins. Quand tu as signé le certificat, tu as indiqué que tu prenais mon nom. T'en souviens-tu ?

— Maintenant que tu me le dis, oui.

— Si tu veux garder ton nom, il faut que je rattrape le juge avant qu'il ne classe le certificat.

Son ton était neutre, son expression impassible, et pourtant elle savait qu'il était peiné qu'elle ne se souvienne pas de grand-chose. Or elle n'avait aucune intention de lui faire de la peine. Il avait été si gentil avec elle depuis qu'il était rentré, en dépit de ce qui l'avait attendu à son retour.

— Non, je suis contente d'être une McCoy, dit-elle en lui tendant la main.

Elle aimait déjà toute sa famille et, bien qu'elle eût pensé la nuit précédente qu'il était impossible d'aimer quelqu'un aussi rapidement, elle était sûre qu'elle l'aimait bel et bien. Simplement, cela lui faisait peur, elle n'était pas prête à l'accepter, elle pensait devoir lutter contre ses sentiments. C'était trop dur de ne pas être aimée en retour.

Il s'assit sur le lit et lui serra tendrement la main.

— Je suis fier de toi.

Elle sentit sa gorge lui brûler.

— Merci... Merci d'être resté avec moi tout du long, et merci pour ma jolie petite fille.

— Notre jolie petite fille, dit-il en caressant le dos d'Isabella.

— Je ne t'ai jamais demandé si tu aimais les enfants, dit-elle.

— Bien sûr que j'aime les enfants.

Aggie passa sa tête à la porte.

— On s'impatiente, ici ! dit-elle.

— Pas plus de trois à la fois, maman, dit Jake en se levant, et seulement pour une minute.

Aggie imita un salut militaire.

— Je veillerai à les chronométrer.

Elle sourit et referma la porte.

— Isabella a vraiment de la chance d'avoir Aggie comme grand-mère, dit Keri. Elle ne verra pas beaucoup ses autres grands-parents, et cela m'attriste.

Elle se demanda ce que Jake penserait de ses parents. Ils étaient vraiment atypiques.

Nana Mae entra avec Joe et Donovan. Isabella fit donc la connaissance de son arrière-grand-mère, de ses oncles et tantes, et des chères Dixie et Laura. Elle allait avoir une grande famille aimante, comme Keri avait toujours rêvé d'en avoir.

Keri regarda Jake embrasser tout le monde, constata les liens profonds qui les unissaient, et elle eut la certitude qu'elle ne quitterait jamais Chance City.

Elle avait trouvé son foyer, alors que c'était un endroit que son propre mari ne considérait pas comme tel, bien qu'il y fût né et qu'il y eût grandi.

Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen pour que lui aussi s'y sente chez lui. Si elle n'y parvenait pas, leur

impétueux mariage n'avait pas la
moindre chance de tenir.

10

Leur première dispute eut lieu une semaine après la naissance d'Isabella.

— Tu es fatiguée, dit Jake en posant un sandwich à la dinde et un verre de lait sur la table à côté du fauteuil à bascule de Keri. Tu ne devrais pas prendre de décisions importantes pour l'instant.

Keri quitta des yeux sa fille qui tétait pour le regarder. C'était vrai qu'elle

était fatiguée, elle allaitait Isabella toutes les deux heures, mais cela ne signifiait pas qu'elle n'avait pas les idées claires.

— Cela fait des mois que j'y pense, Jake. J'ai essayé dix voitures différentes, je suis prête à en acheter une.

— J'ai une voiture, solide et fiable. Elle a même un lecteur de DVD et un GPS. Que veux-tu de plus ?

— Ma propre voiture.

— Cela n'a pas de sens d'en avoir deux. Quand je suis là, je peux t'accompagner. Ou tu peux prendre la voiture, se hâta-t-il d'ajouter alors qu'elle commençait à protester. Et quand je ne serai pas là ? Eh bien, c'est

évident, non ? Et puis plus tard, Isabella et toi m'accompagnerez en voyage. Nous lui ferons découvrir le monde. C'est parfait, tu as l'habitude de voyager.

— Justement ! J'ai longtemps mené une vie nomade. Je n'en veux plus. Je ne veux pas de cela pour ma fille.

Keri s'efforçait de garder son calme pour qu'Isabella ne soit pas affectée par son énervement.

— Notre fille, et j'ai mon mot à dire là-dessus.

Il s'assit sur le canapé en face d'elle, se pencha en avant et posa ses bras sur ses cuisses.

— Ce sera toujours notre point d'attache, ici, de toute façon.

— Es-tu si pressé de retourner travailler ?

Il la regarda comme si elle avait perdu la tête.

— J'ai passé des années à me faire un nom dans le métier. Si je m'arrêtais trop longtemps, cela laisserait le champ libre à d'autres pour reprendre mes affaires. Je ne peux pas me le permettre. Cela n'a rien à voir avec le fait que tu achètes une voiture, nous n'avons pas besoin de deux voitures.

— Tu n'es pas assez en forme pour retourner travailler, Jake.

— Je pense que c'est à moi d'en juger. Isabella était endormie. Keri la redressa contre son épaule pour lui faire

faire son rot, mais Jake la lui prit des bras.

— Mange, dit-il, et va dormir.

— Arrête de me donner des ordres, je sais ce que j'ai à faire. D'ailleurs, pourquoi est-ce que toi, tu n'irais pas faire un tour ? Tu tournes en rond comme un lion en cage.

Dixie avait dit qu'elle passerait peut-être et Keri espérait qu'elles pourraient parler seule à seule.

— Je vais faire ça, dit-il, les lèvres pincées, mais cette conversation n'est pas terminée.

— Pour moi, elle l'est, et si tu refuses de me conduire chez le concessionnaire, je demanderai à quelqu'un d'autre de le faire.

Elle haussa la voix, prête pour une joute verbale.

Il fronça les sourcils et s'éloigna. Elle l'entendit dans le babyphone qui murmurait à Isabella des mots apaisants en la déposant dans son berceau en osier. Il avait pris goût à la paternité comme s'il avait des années d'expérience.

— Je croyais que le mariage impliquait des compromis, dit-il lorsqu'il revint dans le salon.

— Le fait que tu me dises ce que je peux et ne peux pas faire n'est pas un compromis.

Elle prit la dernière bouchée de son sandwich comme si la conversation ne la dérangeait pas le moins du monde,

alors qu'en fait, elle se sentait très mal à l'aise. Elle détestait le simple fait qu'ils se disputent, mais aussi le fait qu'il parle de repartir travailler, très loin la plupart du temps.

La voiture était devenue le symbole de leurs vies séparées.

— Je ne veux pas me disputer avec toi pour cela.

— Moi non plus, mais ce que je sais, Jake, c'est que tu n'es pas assez en forme pour repartir sur les routes. Tu fais toujours des cauchemars.

Il dormait de nouveau sur le canapé, mais avec le babyphone à côté de lui. Quand Isabella s'agitait, il se levait et allait dans la chambre, la changeait, la tendait à Keri, puis restait étendu sur le

lit à côté d'elle pendant qu'elle l'allaitait. Keri adorait ces moments. Elle en apprenait chaque jour davantage sur lui, commençait à comprendre son besoin d'émotions fortes et de danger en écoutant les histoires qu'il racontait sur son passé.

— Je me sens de mieux en mieux, dit-il en se dirigeant vers la porte d'entrée. Je vais retrouver Joe ou Donovan, je te dirai où je suis.

— J'ai ton numéro de portable. Amuse-toi, détends-toi. Cela dit, tu te rends compte quand même que tu me laisses encore une fois coincée ici sans moyen de transport ?

Il lui jeta un long regard, puis sortit.

Keri s'allongea sur le canapé. Elle venait à peine de fermer les yeux lorsqu'elle entendit une voiture approcher.

Elle s'assit, se passa les mains sur le visage et fit bouffer ses cheveux. Elle alla sur le seuil et vit Dixie monter les marches, suivie de Laura Bannister.

Keri étouffa un grognement. Elle était à l'aise avec Dixie et cela ne la dérangeait pas qu'elle la voie épuisée, avec le ventre mou et les seins comme des melons, mais avec Laura, c'était différent. Laura était une ancienne reine de beauté devenue avocate, toujours impeccablement mise. Keri n'avait pas vraiment eu l'occasion de faire connaissance avec elle. Laura avait

assisté à son évanouissement au Lode le jour de son arrivée en ville, et c'était elle qui avait fait venir le juge pour célébrer le mariage. En dehors de cela, Keri ne l'avait vue que deux ou trois fois, lors de grandes réunions.

Par ailleurs, Dixie et Laura n'étaient pas assorties, alors que faisaient-elles ensemble ?

— Jake nous a demandé de ne pas rester trop longtemps parce que tu as besoin de repos, dit Dixie.

— Il vous l'a demandé ou ordonné ?

Dixie regarda Laura en souriant.

— Il nous l'a ordonné, répondirent-elles en chœur.

Keri les fit entrer. La démarche sautillante de Dixie faisait rebondir ses

boucles dorées et souples. Laura, elle, avançait en douceur, ses cheveux blond cendré soigneusement relevés, parfaits. A la voir ainsi, Keri regretta son corps d'autrefois. Elle avait hâte de le retrouver.

— Restez aussi longtemps que vous voulez. Je vais très bien. Isabella vient juste de s'endormir, mais elle dort rarement plus d'une heure d'affilée.

— Mais si tu as besoin de dormir, nous...

— S'il vous plaît ! dit Keri d'un ton suppliant. J'ai terriblement besoin d'un moment entre filles. Il y a du thé glacé, du jus de fruits, et une boîte entière de cookies et de brownies sur le plan de travail. Aidez-moi à les manger ! Jake

n'est pas très friand de sucreries, et je n'ai aucune volonté pour m'en empêcher.

Quand elles furent installées devant les boissons et les gâteaux, Laura ouvrit un sac qu'elle avait apporté et en sortit une grande boîte dans un magnifique emballage, qu'elle tendit à Keri.

— Oh, que c'est beau ! J'ose à peine l'ouvrir ! dit Keri.

Elle ouvrit précautionneusement le paquet pour garder le papier cadeau et le mettre dans l'album d'Isabella. Le couvercle de la boîte arborait le nom d'une des boutiques les plus chic de Sacramento, où Laura travaillait une partie de la semaine.

La boîte contenait deux superbes robes de bébé, avec les chaussures, les chaussettes et les serre-têtes assortis. Keri se sentit encore plus coupable de n'avoir pas pris le temps de connaître Laura, qui semblait toujours seule, même au milieu d'une foule.

Isabella commença à s'agiter. Dixie se leva d'un bond.

— Je vais la chercher, si tu es d'accord.

— Bien sûr. Il faut peut-être la changer, mais elle ne peut pas avoir déjà faim.

Dixie alla dans la chambre, laissant Keri seule avec Laura.

— Merci pour ces beaux habits, dit-elle. Il me tarde de lui mettre. Ce sera

parfait pour ses premières photos.

— De rien, répondit Laura.

Elle portait un tailleur bleu. La jupe lui arrivait juste au-dessus du genou. Elle était assise les jambes croisées et buvait son thé glacé, ses très hauts talons parfaitement immobiles.

— Merci aussi d'avoir fait venir le juge Patrick à l'hôpital. Nous avons eu de la chance qu'il soit disponible sur-le-champ.

— Cela m'a amusée de le faire, et d'assister à votre mariage. C'est la cérémonie la plus impulsive que j'aie jamais vue. Tu étais très belle.

Keri se dit que c'était un mensonge, mais n'en dit rien. Elle ressemblait à une petite baleine en robe blanche, avec des

yeux de faon aveuglé par des phares. Plusieurs invités avaient pris des photos, mais aucune ne méritait d'être encadrée.

— Merci, dit-elle. Le rythme était un peu... ahurissant.

Elle sourit en entendant Dixie roucouler quelque chose au bébé.

— Je suis désolée, Laura, reprit-elle, je ne sais pas grand-chose de toi à part le fait que tu travailles à la chambre de commerce. Aimes-tu travailler dans deux villes différentes ?

— Mon travail à Sacramento me permet de continuer à faire ce que je fais à Chance City. Il n'y a pas assez de travail ici pour que je puisse y travailler à temps plein.

— Es-tu mariée ? As-tu quelqu'un ?

— Je ne suis pas faite pour me marier.

Dixie revint avec une Isabella très agitée. Jake avait découvert qu'elle n'aimait pas être emmitouflée trop étroitement et, comme elle n'était pas emmaillotée, elle gigotait beaucoup.

Keri remarqua que Laura regardait Isabella avec envie.

— Veux-tu la prendre dans tes bras ?
lui demanda-t-elle.

Laura posa ses mains à plat sur ses cuisses.

— Oui, j'aimerais beaucoup.

Dixie lui tendit la petite, qui se calma aussitôt.

Keri savait qu'elle ne pouvait pas encore distinguer très clairement les

visages, mais elle semblait pourtant regarder Laura droit dans les yeux.

— Oh ! s'exclama Laura, son sourire s'élargissant lorsque Isabella referma sa main sur son doigt. Comme elle est belle !

Dixie regarda Keri en haussant les sourcils alors que Laura se penchait pour embrasser les cheveux clairs et étonnamment épais d'Isabella.

— Puis-je t'engager ? demanda Keri. Manifestement, tu sais y faire !

— C'est le premier bébé que je prends dans mes bras. C'est étrange, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais gardé d'enfants, quand j'étais adolescente. Je ne me suis jamais senti d'affinité avec eux. Je ne sais jamais quoi leur dire.

Elle croisa le regard de Keri.

— Peux-tu dire à Jake de mettre à jour son testament, s'il te plaît ? poursuivit-elle. Et tu devrais le faire aussi, ou instituer un fidéicommiss. Rapidement, d'accord ? Maintenant que vous avez ce précieux petit bout, il faut veiller à ce que l'on prenne bien soin d'elle.

— Je lui dirai, et nous prendrons rendez-vous.

— Très rapidement, répéta-t-elle fermement, surtout s'il continue à faire ce qu'il faisait.

Keri n'y avait même pas songé. Elle aurait dû, étant donné qu'il avait couru maintes occasions d'être tué au cours des cinq derniers mois, y compris par

les gens avec lesquels il prétendait travailler.

— Laura, tu lui fais peur, dit Dixie.

— J'ai le sens des réalités, c'est tout, répondit Laura.

Elle tendit Isabella à Keri, regardant fixement cette dernière comme si elle voulait ajouter quelque chose, mais n'osait pas.

— Et puis, avec l'article dans le *News View* d'aujourd'hui, tu comprends ? dit-elle enfin.

— Quel article ? demanda Keri.

— Celui que Donovan a écrit, à propos de l'enlèvement.

— Quel enlèvement ? demanda Dixie.

Un article dans *News View* ? Keri n'avait aucune idée de ce dont elle

parlait. Comment Laura pouvait-elle savoir quelque chose de cet ordre-là alors qu'elle-même l'ignorait ?

Laura sortit de son sac un exemplaire de *News View* et le lui tendit. Il n'y avait pas de photo de Jake en couverture, seulement un titre accrocheur mentionnant un enfer.

— Page trente-cinq, dit Laura. Ton nom n'est pas cité.

— Ton nom ? répéta Dixie. Jake a fait quelque chose qui mérite un article de Donovan, te concernant ?

Jake ne lui avait rien dit. C'était extrêmement important, et il ne lui avait pas dit. L'avait-il volontairement laissée dans l'ignorance ? Espérait-il que personne ne lui en parlerait ? Il n'avait

pas fallu qu'une journée s'écoule pour qu'elle l'ait entre les mains. Cela n'avait rien d'étonnant, dans cette petite ville.

— Je n'aime pas quand les hommes essaient de me protéger, comme si j'étais incapable de le faire moi-même, dit Laura d'un ton dégagé.

Keri hocha la tête en signe d'approbation, mais elle n'était pas entièrement d'accord. Cela dépendait de la situation. Elle avait été très reconnaissante à Jake de l'avoir protégée contre leurs ravisseurs.

Pourtant, là, c'était différent.

Keri lut l'article, puis ce fut au tour de Dixie.

— Qu'est-ce que tu as enduré ! dit Dixie. Enfin, tu es bien l'infirmière anonyme dont il parle, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu ne savais pas que l'histoire allait être publiée ?

Keri secoua la tête. Puis une idée lui vint à l'esprit...

— Et si Jake n'était pas au courant ? Si Donovan avait fait cela sans le prévenir ?

Laura posa sa main sur son bras.

— C'est impossible. Ils sont frères, Donovan ne ferait pas cela.

Une voiture noire s'engagea dans l'allée de gravier. Jake était de retour.

— Je crois qu'il est temps que nous partions, dit Dixie. Appelle-moi si tu as

envie de parler.

— D'accord. Merci, ajouta-t-elle à l'attention de Laura.

Celle-ci hocha la tête, caressa une dernière fois les cheveux d'Isabella, puis franchit le seuil au moment même où Jake arrivait sur le porche. Il avait à la main un magazine enroulé avec lequel il se tapait la cuisse.

Keri avait hâte d'entendre ce qu'il avait à dire à ce sujet.

11

La froideur de Laura et Dixie dérouta Jake. Elles ne lui répondirent pas lorsqu'il les salua. Il les regarda monter dans la Miata rouge de Laura et s'éloigner, se demandant ce qui l'attendait dans la maison. Elles étaient restées deux heures. Au mieux, Keri devait être épuisée. Ce n'était probablement pas le meilleur moment pour lui montrer le magazine.

Pourtant, quand il entra, il en aperçut un exemplaire sur la table basse.

— Où est Isabella ?

— Je viens juste de la nourrir et Laura l'a couchée.

— Laura ?

La même Laura qui ne s'intéressait ni au mariage ni aux enfants ?

— Dixie et moi la surnommons « celle qui murmure à l'oreille des bébés ».

Jake sourit, mais il attendait que la bombe explose.

— Quand comptais-tu me parler de l'article de Donovan ?

Sa voix était aussi froide et contenue que son expression.

— Cette semaine. Il n'était pas censé être publié avant la semaine prochaine.

Il s'assit sur le canapé en face d'elle.

— Je suis désolé de ne pas avoir pu t'en parler le premier. Cela a dû te faire un choc.

— Tu es désolé de ne pas avoir pu...

Elle ferma les yeux et agrippa les accoudoirs du fauteuil.

— Depuis combien de temps es-tu au courant ? demanda-t-elle.

— Une dizaine de jours.

— Et pendant tout ce temps, tu n'as trouvé aucune occasion pour me dire que ma vie était sur le point d'être bouleversée ?

— En quoi est-elle bouleversée ? C'est mon nom qui a été cité, pas le tien.

Il n'allait pas la laisser le culpabiliser. Il avait fait de son mieux

pour la protéger, et Donovan aussi.

— La semaine a été très chargée, Keri, je voulais te donner le temps de reprendre ton souffle.

Elle semblait profondément blessée.

— Tout le monde dans cette ville saura que je suis l'infirmière sans nom, Jake. Tout le monde va savoir que j'ai caché la vérité.

— Tout le monde t'aime.

— D'un amour fondé sur un mensonge.

Elle se leva et arpenta la pièce.

— Maintenant, ils sauront que nous ne sommes pas tombés amoureux quand nous nous sommes rencontrés, que ce n'est qu'une légende, qu'ils étaient gentils avec moi pour de mauvaises raisons.

— Je peux te garantir que ma famille ne te tournera pas le dos pour cela.

— Peut-être pas, mais nos relations ne seront plus les mêmes. Te rappelles-tu quand tu as dit que tu ne pourrais plus me faire confiance parce que je ne t'avais pas dit que je ne conduisais plus la voiture de Nana Mae ? Ta famille et tes amis ressentiront la même chose à mon égard. J'ai eu cinq mois pour leur dire la vérité et je ne l'ai pas fait.

Il se leva à son tour et lui prit les bras. Elle essaya de se dégager, mais il ne la lâcha pas. Il fallait qu'elle écoute ce qu'il avait à lui dire, qu'elle le croie.

— Je les empêcherai de se méprendre. Je te le promets.

— Je ne veux pas les éclairer sur certaines choses. J'ai honte d'être tombée enceinte à cause d'une aventure d'un soir. Cela aurait dû rester une histoire privée.

— Tu ne peux pas appeler cela une aventure d'un soir, Keri. Il y avait des circonstances atténuantes.

— Tu peux appeler cela comme tu veux, c'était une aventure d'un soir.

Elle se libéra de son étreinte et lui tourna le dos pour se diriger vers la fenêtre.

— En théorie, peut-être, dit-il, mais j'ai eu envie de toi dès que je t'ai rencontrée, chez Escobar. Cela serait arrivé à un moment ou à un autre de toute façon, et plus d'une fois.

Jake la vit se raidir. Etait-elle choquée ? Incrédule ? Dégoûtée ? Non, pas dégoûtée, du moins il ne le croyait pas.

— C'est vrai ? demanda-t-elle.

Elle était donc incrédule.

— Quand tu m'as appelé pour me dire que tu allais à l'hôpital avec Escobar, je m'étais déjà arrangé pour te revoir, j'avais changé mes plans pour aller à Caracas au lieu de rentrer à Chance City comme prévu. Pour te voir.

— Pourquoi ?

— Parce que tu me plaisais comme personne depuis bien longtemps, peut-être même depuis toujours.

Il y eut un silence.

— Pourtant je t'agaçais.

— Oui. La plupart des gens prennent mes paroles pour argent comptant, en raison de mon expérience. Tu m'as soutenu que tu pouvais parfois en savoir plus que moi grâce à ta propre expérience.

— En tant qu'infirmière qui s'occupe de son patient, pas en tant qu'experte en enlèvement, répondit-elle en se tournant vers lui. Tu étais tellement en colère...

— J'étais contrarié par ton attitude rebelle, et parce que j'avais envie de t'emmener dans la chambre la plus proche et d'y passer toute une journée avec toi.

Elle rougit, sembla se détendre un peu.

— Je m'excuse de ne pas t'avoir parlé de l'article, Keri, et j'empêcherai que

quoi que ce soit de désagréable t'arrive à cause de cela. La plupart des gens penseront sûrement que nous étions déjà ensemble avant l'enlèvement, ce qui n'est pas très loin de la vérité. Ils n'ont pas besoin d'en savoir davantage. Cela te convient-il ?

— Oui. Merci.

— Au risque de m'entendre dire que je te donne des ordres, je crois que tu devrais t'allonger un moment, maintenant.

Elle écarta ses cheveux de son visage.

— Je dois avoir l'air d'une vieille sorcière.

— Jamais.

Il voyait bien qu'il l'avait vraiment déconcertée en lui avouant qu'elle

l'attirait depuis le premier jour. Elle ne lui avait pas dit que c'était réciproque. Il en conclut qu'elle n'avait pas ressenti la même chose, ce qui l'étonnait. Habituellement, il était bon juge en la matière.

— Es-tu en danger à cause de l'article ? Chance City n'est pas mentionnée, mais j'imagine que c'est parce que c'est Donovan qui l'a écrit. Quelqu'un d'autre pourrait citer la ville. Quelqu'un voudra peut-être venger Marco.

— Je suis d'accord avec toi, mais Donovan pense qu'il n'y a pas trop de risques.

Il y en avait cependant assez pour qu'il envisage de prévenir sa société au

cas où.

— Je risque surtout de perdre du travail parce que je suis trop exposé et que l'on peut me reconnaître, et peut-être encore plus parce que je me suis fait enlever. Cela pourrait nuire aux affaires. La nouvelle va circuler par le même bouche-à-oreille qui m'a donné du travail. La plupart des clients ont été satisfaits par le passé, j'espère que cela ne changera pas grand-chose, mais je vais devoir regagner leur confiance.

— Comme tu devras le faire avec ta famille.

Il hocha la tête.

— Je t'en prie Keri, va dormir un moment.

— D'accord.

Elle semblait avoir besoin qu'on la prenne dans ses bras. Ils s'étaient à peine touchés depuis qu'ils étaient revenus de l'hôpital. Il allait réfléchir à ce qu'il pouvait faire à cela, mais avant toute chose, il fallait qu'il répare les dégâts, qu'il s'assure que sa famille, leur famille, et leurs amis, ne croient pas qu'elle leur avait menti, même si c'était le cas. Il devait s'en charger, car cela importait à Keri.

Il commencerait par sa mère.

* * *

Cette nuit-là, Keri se mit au lit après avoir nourri sa fille et l'avoir confiée à Jake. Il n'était que 21 heures, mais il

faisait noir et cela lui suffisait. Il y avait un progrès : Isabella avait attendu deux heures et demie entre deux tétées. Si elles s'espaçaient, cela ne ferait pas de mal à Keri.

Jake ne dormait pas plus qu'elle et il semblait en forme. Bien sûr, elle venait d'accoucher.

Elle ne savait pas s'il faisait encore des cauchemars car il dormait sur le canapé. Il passait son temps à prendre soin d'elle et du bébé et ne laissait ni sa mère ni ses sœurs l'aider. Cela les ennuyait, en particulier Aggie, qui avait envie de prendre le relais. Mais elle avait été fermement reléguée au rang de visiteuse.

Jake entra dans la chambre à pas feutrés, avec le bébé, qu'il déposa dans son berceau. Puis, il se déshabilla, ne laissant que son boxer, et se mit au lit avec elle.

— Je vais dormir avec toi, à partir de maintenant. Le canapé me paraît plus petit chaque nuit.

Keri avait été hantée par des souvenirs de leur rencontre toute la journée, depuis qu'il lui avait avoué l'avoir désirée dès le début. Cela l'avait beaucoup surprise. Elle se rappelait avoir eu de forts sentiments à son égard, elle aussi, mais elle pensait qu'il s'agissait de sentiments d'extrême contrariété, pas d'attirance sexuelle.

Peut-être s'agissait-il des deux.
Sûrement.

— Je suis contente que tu sois là, dit-elle. Tu seras plus à l'aise.

Elle s'écarta pour lui faire de la place, elle avait tendance à s'étaler quand elle était toute seule.

— Fais-tu toujours des cauchemars ?
demanda-t-elle.

— Oui. Et toi ?

Ils étaient allongés sur le dos et regardaient le plafond.

— Je crois que je n'ai même pas rêvé depuis qu'Isabella est née.

— Peut-être pourrais-tu utiliser un tire-lait de temps en temps, me laisser lui donner un biberon afin de pouvoir dormir suffisamment pour rêver.

— C'est gentil, merci.

Un silence s'installa. Puis, soudain, Keri éclata en sanglots.

Il se redressa.

— Que se passe-t-il ?

— Personne n'a appelé, et personne n'est passé.

— Quand ?

— Aujourd'hui.

— Dixie et Laura sont venues.

— Depuis que le magazine est sorti. Ne vois-tu pas ce que cela signifie ? Ils ont tous lu l'article et ils en ont tiré leurs conclusions. Je vais devoir regagner la confiance qu'ils m'avaient accordée spontanément.

Il la serra contre lui. Elle s'accrocha à lui, heureuse qu'il la prenne dans ses

bras. Il lui passa la main sur les cheveux et sur le dos, avec de longues caresses apaisantes.

— Tout le monde ne te faisait pas confiance, si cela peut te rassurer, dit-il. Tu as gagné leur confiance, et tu la regagneras.

— Quelqu'un ne me faisait pas confiance ? demanda-t-elle d'une voix un peu plus forte. Qui ?

Jake rit doucement. Il n'allait pas lui dire que Donovan avait eu des soupçons dès le premier jour. D'autres prétendraient peut-être la même chose, maintenant qu'ils connaissaient la vraie version des faits. « Je savais qu'il y avait quelque chose de louche chez cette

filles », diraient-ils, désireux d'avoir raison.

— Qui ? répéta-t-elle. Qui ne me faisait pas confiance ?

Isabella fit un petit bruit, mais pas celui qu'elle faisait lorsqu'elle s'apprêtait à pleurer.

— Chut, murmura-t-il à Keri. Voyons si elle reste endormie.

Keri se tut pendant quelques instants.

— C'était Donovan, n'est-ce pas ? Oh, il a gardé cet air calme qu'on lui connaît, mais je savais qu'il ne m'aimait pas.

— Il t'aime bien.

Il lui fit prendre une position plus confortable, dans laquelle ils pourraient s'endormir tous les deux sans se gêner.

— Dors, ajouta-t-il.

Moins d'une minute plus tard, elle s'endormait, ce qui en disait long sur son état d'épuisement. Et lui, l'homme qui ne faisait jamais de câlins, la tint dans ses bras jusqu'à ce qu'il s'endorme à son tour. Il la tenait encore dans ses bras quand Isabella les réveilla un peu plus tard pour téter. Après l'avoir changée, il la tendit à Keri et regarda leur fille se cramponner à elle avec ferveur.

— Tu peux dormir, tu sais, dit Keri en caressant les cheveux d'Isabella. Je vais devoir me lever quand elle aura fini, de toute façon, alors autant que tu en profites.

— Je suis bien.

Il aimait les regarder. Il avait l'impression que cela l'apaisait autant que la mère et la fille.

Elle lui toucha le visage affectueusement.

— Je suis contente que tu sois là.

— Moi aussi.

La semaine précédente, il avait remis sa colère, une colère dont il avait eu besoin au début pour supporter ce qui lui était arrivé. La grossesse de Keri l'avait pris au dépourvu, mais comment être ouvertement fâché contre une femme qui portait votre enfant ? Il en était incapable.

Il lui était venu à l'esprit que s'il avait décidé un jour plus tôt de retourner à Caracas pour la voir, rien de tout cela ne

serait arrivé. Il se serait chargé d'accompagner Escobar à l'hôpital, Escobar et Keri n'auraient pas été enlevés, par conséquent, lui non plus, et Keri et lui n'auraient pas fait l'amour frénétiquement dans la cellule.

Ils auraient quand même fait l'amour à un moment ou à un autre, mais ils se seraient protégés. Tout aurait été différent. Si seulement...

Il glissa un doigt dans le petit poing d'Isabella. Elle le pressa au rythme de la tétée.

— A quoi penses-tu ? lui demanda Keri.

— Je pense qu'elle est belle.

Il regarda Keri et lui coinça une mèche de cheveux derrière l'oreille

pour voir son visage dans la pénombre.

— Tu n'as pas de regrets ? demanda-t-elle encore.

— Je n'ai jamais de regrets. Ce qui est fait est fait, comme on dit. Et puis, comment pourrais-je regretter ceci ?

Il se pencha pour embrasser la tête de sa fille. Elle lui lâcha le doigt et posa la main à plat sur le sein de Keri.

— Tu dois bien m'en vouloir pour tout ce qui s'est passé.

— Non, dit-il en souriant. Et toi ? As-tu des regrets ?

— Des questions plus que des regrets. Des « et si... ? ».

Comme il venait de penser exactement la même chose, il ne dit rien.

— Je vais aller voir maman demain matin et mettre les choses au clair, dit-il, puis j'irai voir Nana Mae et Joe.

— J'aimerais t'accompagner.

— D'accord. Avant de partir, nous discuterons de ce que nous pensons qu'ils ont le droit de savoir et de ce que nous voulons garder pour nous.

Quand Isabella fut de nouveau dans son berceau, Jake ferma les yeux. Il n'avait pas envie de parler, il voulait que Keri dorme.

Il sombra dans le sommeil et, comme presque chaque nuit, dans un cauchemar. Il se débattait pour en sortir quand une voix calme l'atteignit, l'éveillant lentement, l'arrachant à ses visions

cauchemardesques pour le ramener à la tranquille réalité.

Keri le prit dans ses bras. Il enfouit sa tête contre son épaule, se laissant reconforter.

— Dors, murmura-t-elle en l'enlaçant, tu es en sécurité.

Il aurait dû être contrarié qu'elle le voie ainsi, aussi faible. Il le serait peut-être le lendemain matin, mais pour l'instant, il accepta ce qu'elle lui offrait, trouvant le sommeil et la paix dont il avait tant besoin.

12

Aggie était assise dans un fauteuil à bascule sur le porche de sa maison quand Keri et Jake arrivèrent le lendemain matin. C'était la première sortie d'Isabella. Aggie était tellement heureuse de la voir que Keri avait du mal à dire si elle lui en voulait. Elle remarqua cependant qu'elle ne les embrassa pas.

Elle s'extasia sur la petite, la sortit de son landau et se rassit. Isabella était réveillée et faisait une mine renfrognée.

— Tu es la plus jolie petite fille du monde ! Comme tu as grandi en quelques jours ! Tu ressembles vraiment à ton papa quand il était bébé.

Keri et Jake se regardèrent. Tout le monde disait qu'Isabella lui ressemblait, à elle. N'était-elle plus la bienvenue ?

Son cœur se serra. Elle s'assit sur la balancelle avec Jake. Il lui prit la main. Elle vit qu'Aggie remarquait ce geste, probablement parce qu'ils ne s'étaient jamais tenu la main en public, à part au mariage.

— Comment te sens-tu, Keri ?

Keri fut ébranlée par sa froideur. D'habitude, Aggie l'appelait « mon ange ».

— Grincheuse, endormie, joyeuse. Parfois, un étrange mélange des trois.

— Trois des sept nains à la fois, dit Jake en lui souriant, avec un regard encourageant.

— Je suis ravie que tu m'aies dit comment cela se passait après l'accouchement, Aggie. Cela m'a été très utile.

Il y eut un long silence gêné. Aggie berça Isabella, qui s'endormit, puis elle leva les yeux vers eux.

— Alors, dit-elle, je suppose que vous avez estimé que je ne pouvais pas affronter la réalité. J'ai soixante-sept

ans, j'ai vécu beaucoup de choses douloureuses sans m'effondrer, et pourtant vous n'avez pas pensé que je devrais savoir ce qui se passait. Pouvez-vous imaginer ce que je ressens à l'idée que vous ne me faites pas confiance ? C'est un bien triste jour pour moi.

Jake pressa la main de Keri.

— Explique-toi, maman. Qu'est-ce qui t'ennuie le plus ?

— Toi, jeune homme ! dit-elle, bouleversée. Je savais que ton métier était dangereux. Cela ne m'a pas surprise que tu choisisses cette voie, tu as toujours été le plus téméraire de mes enfants. Tu relevais tous les défis que tes frères et sœurs te lançaient. Mais j'ignorais que le danger était aussi

important ! dit-elle, l'air effrayé. Jake... Comment as-tu pu faire cela ? Partir en mission secrète ?

— Je fais ce pour quoi je suis doué, et cela me plaît. Cela satisfait mon besoin d'émotions fortes.

Keri retint un soupir. C'était précisément ce qu'elle craignait. Il n'arrêterait jamais. Il avait besoin de la poussée d'adrénaline inhérente à son métier, du sentiment d'autosatisfaction, d'indépendance. Elle ne faisait pas le poids face à tout cela.

— Mais tu es marié, maintenant ! dit Aggie. Tu as un bébé !

— C'est mon travail, maman. Bon, qu'est-ce qui t'ennuie d'autre ?

Elle regarda Keri et s'adressa à elle.

— Si tu m'avais dit la vérité, j'aurais pu t'aider. Nana Mae m'a dit que tu faisais des cauchemars, cela t'aurait fait du bien d'en parler.

— Elle me protégeait, dit Jake en lui pressant de nouveau la main.

— De quoi te protégeait-elle ?

— Je ne savais pas de quoi, Aggie, dit Keri. Je savais seulement que je ne devais pas révéler ses secrets avant son retour.

— Pendant combien de temps les aurais-tu gardés pour toi ?

Isabella s'agita. Aggie la mit contre son épaule et lui caressa le dos.

— Je ne sais pas. Aussi longtemps que nécessaire. J'en aurais probablement

parlé à Donovan pour qu'il m'aide à prendre une décision.

Le visage d'Aggie se durcit.

— Donny a été dans la ligne de tir un nombre incalculable de fois. Et pour quoi ? Pour un article, pour remporter un prix ? C'est ça qui lui plaît, et ton métier est encore plus dangereux, Jake ! Comment ton père et moi avons-nous fait pour élever deux têtes brûlées pareilles ? Que dois-je faire pour vous faire arrêter ?

— Tu ne peux pas, intervint Keri avant que Jake n'ait le temps de répondre. Il faut que tu leur laisses faire ce qui les rend heureux.

Elle sentit le regard de Jake posé sur elle. Il porta sa main à ses lèvres et

l'embrassa. Elle aussi devrait prendre des décisions quant à son bonheur, mais pour l'instant, elle profiterait du temps qu'elle avait avec lui sans querelles. Elle savait qu'il faisait de son mieux.

Elle avait fait la même chose avec ses parents. C'était pour cela qu'elle était en paix avec eux, alors qu'elle aurait pu se sentir négligée. Ils l'aimaient vraiment, de tout leur cœur. Simplement, ils ne le montraient pas comme certains parents, comme Aggie. Peut-être cela avait-il rendu Keri beaucoup plus indépendante, ce qui était une bonne chose.

Heureuse de voir qu'Aggie semblait ne pas lui en vouloir, Keri changea complètement de sujet.

— Maman m'a appelée ce matin. Mes parents seront là dans trois semaines.

— Dis-leur que je veux qu'ils dorment ici. Cette vieille maison pleine de chambres est bien trop grande pour moi.

L'invitation ne surprit pas Keri. Aggie était l'une des personnes les plus généreuses qu'elle connût.

— C'est très gentil de ta part.

— C'est bien naturel, nous allons être liés pour le restant de nos vies, j'ai envie de les connaître.

— Je t'en suis reconnaissant aussi, maman, merci.

Keri rit. Elle avait du mal à imaginer Jake sous le même toit que ses parents.

— Je peux me joindre à vous ? demanda Donovan en montant les

marches du porche.

— Tu avais les oreilles qui sifflaient ?
demanda Aggie.

— Vous parliez de moi, alors ? Tu me
feras toujours des tartes à la cerise,
maman ?

Il l'embrassa puis s'accroupit pour
regarder Isabella, qui s'était réveillée
mais ne pleurait pas.

— Elle te ressemble trait pour trait,
Keri, ajouta-t-il.

Keri et Jake rirent.

— J'imagine que c'est une
plaisanterie entre vous, dit-il en se
relevant.

— Tu veux la prendre dans tes bras ?
proposa Jake.

— Peut-être plus tard. D'ici un ou deux ans, par exemple.

— C'est plus facile que tu ne le crois, dit Jake en prenant Isabella des bras de sa mère et en la mettant dans les bras de Donovan avant qu'il n'ait le temps de s'échapper.

Isabella se mit à pleurer.

— Tu vois ? Ce n'est pas que je n'aime pas les bébés, ce sont eux qui ne m'aiment pas, dit-il en la rendant à Jake. Il y a du café, maman ?

— Sur le plan de travail.

— Quelqu'un en veut ? demanda Donovan en tenant la moustiquaire ouverte.

— Non merci, dit Keri, mais je vais allaiter Isabella, alors si cela te gêne...

— Hé, Jake ! se hâta-t-il de dire. Maman m'a dit qu'il fallait changer le tuyau de la machine à laver. Tu m'aides ?

— Dégonflé ! répondit Jake.

Il se leva néanmoins et rejoignit son frère.

Keri était heureuse d'avoir hérité d'une grande famille en épousant Jake. Elle n'était jamais restée assez longtemps au même endroit pour tisser des liens étroits, excepté à l'université, où elle s'était fait des amis avec lesquels elle était encore en contact.

Les deux frères ressortirent lorsqu'elle eut nourri Isabella.

— Nous allons pêcher, si cela ne te dérange pas, dit Jake.

— Bien sûr que non. Amusez-vous bien !

— Veux-tu rester ici ou rentrer à la maison ?

Keri regarda Aggie.

— As-tu quelque chose de prévu ? lui demanda-t-elle.

— Je suis libre comme l'air.

— Dans ce cas, je reste ici. Laisse le landau ici, Jake.

— Je vais vous préparer un casse-croûte, les garçons, dit Aggie.

Sans attendre de réponse, elle entra dans la maison.

— Je me demande si elle va nous faire des sandwiches au beurre de cacahuètes et à la gelée, comme quand nous étions petits, dit Donovan.

— Avec trois biscuits et six morceaux de pommes, dit Jake en sortant le landau de la voiture.

— Et un chocolat ! ajoutèrent-ils en chœur avec un grand sourire.

Keri aurait adoré avoir ce genre de souvenirs.

— Attends le déjeuner ici, dit Jake à Donovan, et je passerai te prendre chez Joe. Tu pourrais peut-être l'appeler pour lui demander sa canne à pêche, il a du bon matériel. D'ailleurs, pourquoi ne pas lui demander s'il peut se libérer et venir avec nous ? C'est lui le chef, après tout !

Il déposa un baiser sur le front d'Isabella et sur les lèvres de Keri, s'attardant un peu.

— Tu vois ? Tu aurais dû faire confiance à maman, dit-il tout bas. Ce sera pareil avec tout le monde, personne ne t'en voudra.

— Si tu avais eu ma vie, tu comprendrais pourquoi j'étais inquiète.

— Je n'y avais pas pensé. Je comprends mieux.

Elle lui prit le visage entre les mains avec tendresse.

— Amuse-toi bien ! Rapporte-nous quelque chose à dîner.

— J'essayerai.

Elle le regarda s'éloigner, heureux comme un gamin.

— Puis-je te parler une minute, Donovan ?

Elle le vit aussitôt redevenir très sérieux.

— Ton article était incroyable. Même si je n'avais pas été impliquée, cela m'aurait fascinée.

— Merci. Señor Escobar te transmet ses amitiés, d'ailleurs. Il était heureux d'apprendre la naissance d'Isabella.

— Ah... Alors c'est là que tu étais, la semaine dernière.

— Oui, pour avoir tous les détails.

— Je comprends. Je n'avais jamais rien lu de toi. Tu écris très bien, tu as parfaitement dépeint la situation.

— Mais ?

Elle n'était pas surprise qu'il devine qu'il y avait quelque chose derrière ses compliments.

— Mais je crois comprendre que tu ne me faisais pas confiance, et peut-être même que tu ne me fais toujours pas confiance. Et ce n'est pas Jake qui me l'a dit.

— Je suis sceptique de nature. C'est ce qui fait que je fais bien mon travail. Je connais bien Jake, et il y avait des choses qui ne collaient pas dans ton histoire.

— Comme quoi ?

— Jake est très prudent, et pourtant tu étais enceinte.

Jake ne lui avait donc pas dit comment cela était arrivé. Elle lui en était reconnaissante.

— Je n'ai pas cherché à le piéger.

— Je ne t'en accusais pas, mais je savais que c'était impossible qu'il soit au courant. S'il l'avait su, soit il ne serait pas parti en mission, soit il m'aurait prévenu pour que je puisse intervenir si tu avais besoin d'aide.

— Non, il ne le savait pas. Je suis venue ici pour le lui dire.

— Tu étais enceinte de quatre mois quand tu es arrivée. Tu avais eu tout le temps de le joindre et de le prévenir. Pourquoi as-tu mis si longtemps ?

— Je ne me suis pas rendu compte que j'étais enceinte avant le troisième mois, puis j'étais dans un tel état de choc que je ne savais pas vraiment quoi faire. As-tu déjà été enlevé ? C'est extrêmement

traumatisant. Ton corps et ton esprit ne fonctionnent plus normalement.

L'expression de Donovan s'adoucit.

— Cela m'est déjà arrivé. Je m'en suis remis en le refoulant. Je comprends pourquoi il t'a fallu plus de temps.

— Je ne m'en suis pas encore remise, Donovan. J'y travaille, et Jake aussi.

— Tu l'aimes ?

— Et voilà ! dit Aggie, sortant de la maison avec une petite glacière.

Donovan jeta à Keri un regard éloquent, comme pour lui faire comprendre qu'ils finiraient cette conversation plus tard.

— Que nous as-tu préparé, maman ?

— Des sandwiches au rôti de bœuf, des cookies au chocolat, et du raisin.

— Et un chocolat ?

Elle sourit, apparemment ravie qu'il s'en souvienne.

— Tu verras bien !

— Tu es la meilleure, maman.

Il la serra dans ses bras, prit la glacière et s'en alla en faisant au revoir de la main.

« Sauvée par le gong ! » pensa Keri, soulagée.

« Tu l'aimes ? » La question la rongait. Oui, elle aimait Jake. Elle était tombée amoureuse sans même s'en rendre compte. Mais pouvait-elle continuer à l'aimer s'il ne l'aimait pas en retour ? Elle l'ignorait.

Elle savait bien qu'elle était beaucoup trop pragmatique, probablement parce

qu'elle avait peur qu'il puisse lui faire du mal.

Ou peut-être n'avait-elle jamais donné libre cours à son côté sentimental.

Le moment était venu de le découvrir.

13

Trois semaines plus tard, les parents de Keri arrivèrent. Jake fut stupéfait de voir qu'il ne fallait que deux grandes valises et deux bagages à main pour contenir tout ce que Rachel et Isaac Overton possédaient. Jake voyageait léger quand il travaillait, mais il avait une maison, et des affaires. Il avait du mal à imaginer que la vie d'une

personne puisse tenir dans une valise et un sac.

Peut-être Keri était-elle arrivée à Chance City avec aussi peu de choses, elle aussi ? Peut-être qu'elle avait acheté récemment la plus grande partie de ce qu'elle possédait maintenant ?

— Avez-vous déjà visité cette région ? demanda-t-il à Isaac alors qu'ils roulaient sur la route sinueuse menant chez lui.

— Il y a des années. Nous avons manifesté contre la guerre ici, dans un immense champ. Nous étions des gamins, et même mineurs, ajouta-t-il avec un sourire. Nous étions venus de San Francisco en bus. Quand était-ce,

Rach ? En soixante-huit ? Soixante-neuf ?

— En juillet soixante-neuf, répondit Rachel depuis la banquette arrière, où elle était assise avec Keri, Isabella entre elles dans son siège-auto. Tu avais eu une crise d'appendicite.

— C'est vrai ! Nous avons fait du stop pour aller jusqu'à l'hôpital, puis jusqu'à San Francisco, quand j'en étais ressorti.

Keri avait prévenu Jake que ses parents, qui avaient la soixantaine, étaient hauts en couleur. Rachel était une belle femme, avec une abondante chevelure grise qui lui tombait sur les reins et un visage sans maquillage presque dépourvu de rides. Elle était

aussi mince que sa fille et portait des vêtements amples et confortables.

Isaac était tout aussi svelte. Il avait un vieux jean usé, des sandales Birkenstock, qui semblaient avoir beaucoup servi, et une chemise péruvienne aux couleurs vives. Ses cheveux poivre et sel étaient presque aussi longs que ceux de son épouse. Ils avaient tous les deux une grâce que Jake retrouvait chez Keri, et une véritable joie de vivre.

Jake jeta un coup d'œil à Keri dans le rétroviseur. Elle parlait à sa mère. Toutes deux souriaient et bavardaient sans relâche, tenant chacune une main d'Isabella.

Rachel toucha le cou de Keri.

— C'est la première fois que je te vois sans ton médaillon depuis que nous te l'avons offert.

— Je sais, dit-elle en se frottant le creux de la gorge. Je l'ai perdu au Venezuela, et j'en suis malade.

Isaac se remit à parler, empêchant Jake de continuer à écouter leur conversation. Un sentiment de culpabilité l'envahit. La chaîne de Keri s'était cassée, et il l'avait retrouvée avec son médaillon dans la cellule. Il l'avait mise dans sa poche et s'était dit qu'il la ferait réparer et qu'il la lui rendrait s'ils s'en sortaient vivants.

Cela lui aurait servi de prétexte pour la revoir.

Pourtant, le médaillon était toujours dans sa poche, il lui servait de porte-bonheur. Il allait le rendre à Keri, mais pas tout de suite.

Il jeta de nouveau un coup d'œil dans le rétroviseur. Leurs regards se croisèrent. Elle souriait et semblait plus détendue et plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis des semaines. Maintenant que leur fille tétait moins souvent, ils dormaient plus longtemps, souvent six heures d'affilée. Leur vie était assez paisible.

Cela lui donnait une irrésistible envie de s'activer.

Il prit son temps pour conduire ses beaux-parents chez sa mère, s'arrêta de temps en temps pour leur montrer la

superbe campagne. Ils retrouvèrent le champ où avait eu lieu la manifestation, à la place duquel se dressait maintenant un ensemble de résidences d'une quinzaine d'années, ce qui déçut profondément Isaac.

Ils traversèrent le centre-ville de Chance City, avec ses boutiques pittoresques, le restaurant Take a Lode Off, un magasin de vêtements pour femmes qui pourrait intéresser Rachel, et une boutique qui vendait des articles d'artisanat, des livres et des jouets.

Jake demanda à Isaac ce qu'il faisait en dehors du travail.

— Je n'ai pas de temps libre, répondit Isaac. Nous apprenons aux gens à bien utiliser leurs terres, à subvenir à leurs

besoins, et nous abordons des questions de santé importantes. Nous travaillons vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Et puis nous apprenons souvent une nouvelle langue. Le reste du temps, nous nous reposons.

— Songez-vous à prendre votre retraite ?

— Pour quoi faire ?

Il se retourna vers Rachel.

— Tu veux prendre ta retraite, ma chérie ?

— Mon Dieu, non ! Mais par contre, cela ne me dérangerait pas de dormir sur un vrai lit, ce serait le summum du luxe. Mes os se plaignent de dormir sur des matelas à même le sol.

Aggie attendait sur le porche quand ils arrivèrent. Elle se hâta de descendre les marches et accueillit chaleureusement les parents de Keri, puis se chargea d'Isabella.

— Quand aura-t-elle besoin de manger ?

— Dans deux heures, répondit Keri.

— Sortez en amoureux, tous les deux. Je ne veux pas vous revoir avant 16 heures.

Elle disparut dans la maison avec Rachel et Isaac.

Jake et Keri se regardèrent, interloqués, devant la porte fermée. Ils n'étaient jamais sortis en amoureux. Il était trop tard pour déjeuner, trop tôt

pour dîner. Un rendez-vous n'impliquait-il pas un repas ?

— J'aimerais beaucoup voir l'endroit légendaire où tu pêchais, dit Keri.

La question était réglée. Manifestement, elle avait compris qu'il ne savait pas quoi faire.

— Ta première impression sur mes parents ? demanda-t-elle alors qu'ils prenaient la route.

— Tu vas être belle à soixante ans.

Son visage s'éclaira. Jake se dit qu'il ne la complimentait sans doute pas assez. Ils s'étaient tous les deux concentrés sur le bébé... Non, c'était une piètre excuse, bien commode. Ce n'était pas son genre de faire des compliments.

— Ils sont exactement comme tu les avais décrits, dit-il. Leur complicité fait envie.

— Tu trouves ? Parfois, je me demande s'ils ne sont pas trop proches l'un de l'autre, dit-elle en regardant le paysage. Enfin... Demain ils auront hâte de repartir.

Jake ne voyait pas son expression, mais son ton était neutre. Il avait l'impression qu'elle réfléchissait à la situation de ses parents depuis longtemps.

— Ils restent jusqu'à samedi, non ? Pour la grosse fête ?

— Bien sûr ! Je crois que je ne suis jamais allée à une fête en l'honneur d'autant de choses d'un coup : notre

mariage, la naissance d'Isabella, Noël en juin pour toi, la visite de mes parents.

— Tellement d'occasions... Tellement de cadeaux !

— Je me demande bien où nous trouverons la place pour mettre quelque chose de plus.

Jake gara la voiture et prit une couverture à l'arrière. Comme l'escapade n'était pas prévue, ils n'avaient pas une tenue de circonstance. Jake portait un jean, parfait pour aller à l'aéroport, mais trop chaud pour le mois de juin, et Keri un chemisier en coton et un corsaire (il savait enfin comment cela s'appelait), avec des sandales. Il lui tint la main pour qu'elle ne glisse pas, et ne la lâcha que lorsqu'ils furent installés au

pied d'un grand chêne, non loin de la rivière, au courant rapide et à l'eau glacée. Quand il pêchait, il restait au bord de la rivière, mais quand il voulait simplement être seul pour réfléchir, son endroit préféré était celui-là, un petit coin tranquille.

— Je comprends pourquoi tu aimes tant cet endroit, dit-elle en admirant le paysage. La rivière fait du bruit, mais l'on entend quand même les oiseaux chanter. Tout est si pur, si vert !

Lorsqu'il était adolescent, il ne faisait plus attention à ce qui l'entourait. A l'époque, ce qui comptait était de séduire la fille qui l'accompagnait. Pourtant, depuis son retour, il était venu

plusieurs fois près de la rivière et avait de nouveau apprécié la beauté du lieu.

— Tu peux mettre ta tête sur mes genoux, si tu as envie de faire la sieste, dit-il.

— Non merci. Je ne veux pas perdre de temps à dormir. C'est agréable d'être entre adultes, tu ne trouves pas ?

Elle glissa son bras dans le sien et se colla contre lui, posant la tête sur son épaule.

Tout le corps de Jake réagit à ce contact, en particulier là où la poitrine de Keri touchait son bras. Il voyait ses seins plusieurs fois par jour, quand elle allaitait, et bien que cela fût censé être l'une des choses les plus naturelles et les moins excitantes du monde, cela le

troublait à l'excès, surtout quand elle venait de finir d'allaiter et qu'elle ne se couvrait pas tant qu'il ne lui avait pas pris Isabella. Il aurait pu prendre le bébé sans toucher Keri, mais il ne le faisait pas, et il était presque sûr qu'elle aussi aimait ce contact. Ses seins étaient plus doux juste après la tétée, ses tétons encore durs. Il devait prendre sur lui pour ne pas les embrasser.

A ce souvenir, Jake se sentit un peu à l'étroit dans son jean. Entre adultes, avait-elle dit. Oui, c'était le moment d'avoir des occupations d'adultes.

— Viens là, dit-il en lui prenant la main pour l'aider à se mettre à cheval sur lui.

Elle lui adressa un sourire entendu en se trémoussant. Peut-être était-ce ce qu'elle avait en tête en lui proposant de venir ici. Cette idée lui donna envie de l'embrasser.

L'ombre des feuilles jouait sur son visage. Il lui passa les doigts dans les cheveux, prit son visage dans ses mains et l'approcha de lui. Elle tressaillit quand leurs lèvres se rencontrèrent, soupira, l'enlaça, et s'abandonna à son baiser, ses cheveux effleurant le visage de Jake.

Il glissa ses mains sur son dos, lui caressa les fesses.

— Serons-nous dérangés ici ? murmura-t-elle contre sa bouche, sans cesser de l'embrasser.

— Cela dépend de ce que tu veux faire.

Elle recula juste assez pour le regarder.

— Je ne pense pas être prête pour le grand jeu, mais j'ai vraiment envie de te faire quelque chose.

— Je peux attendre, je ne me sentrais pas bien, si tu ne peux pas.

« Idiot ! Accepte sa proposition ! »

— Idiot ! dit-elle avec un sourire, comme si elle lisait dans ses pensées. Tu es bien trop galant, et si tu crois que cela ne m'apporte rien de te faire plaisir, tu te trompes.

Sans la quitter des yeux, il déboutonna son chemisier.

— Il faut que je fasse quelque chose, d'abord.

— D'accord, dit-elle dans un souffle.

Elle lui saisit les poignets, sans toutefois arrêter son geste.

Sous son chemisier, elle portait un soutien-gorge d'allaitement. Il le dégrafa et le souleva.

— Je risque de couler sur toi, dit-elle, doucement mais sans rougir.

— Je prends le risque. Je te vois souvent comme cela, mais je ne peux jamais te toucher.

Il caressa ses tétons, durs et tentants.

Elle retint son souffle.

— Je t'autorise à les toucher quand tu veux.

— Puis-je aussi faire ça ?

Il passa sa langue sur ses tétons, savourant leurs courbes et le grain de sa peau.

— Oh, oui ! Autant que tu veux.

Elle gémit, renversa la tête en arrière. Elle recommença à se frotter contre lui. Il voulait qu'elle arrête, il ne voulait pas perdre le contrôle de lui-même... Il glissa une main entre eux et la caressa, jusqu'à ce qu'elle pousse un long gémissement. Il l'embrassa alors qu'elle jouissait et perdait le contact avec la réalité.

Elle prit à peine le temps de savourer la sensation : déjà, elle se glissait sur lui, ouvrait la fermeture Eclair de son jean, et posait sa bouche sur lui. Sa douce chaleur et ses mouvements le

furent tressaillir. Il aurait voulu que cela ne s'arrête jamais... Il ne put se retenir bien longtemps, submergé par un violent plaisir.

Après un instant, elle se rassit et s'allongea sur lui.

— Incroyable !

Il la serra contre lui.

— Tu m'ôtes les mots de la bouche !

— Il va falloir que tu rentres te changer avant de retourner chez ta mère. Je crois que mes parents ne remarqueront rien, mais je suis sûre qu'Aggie s'en rendra compte.

— Elle ne dira rien.

— Je vais avoir du mal à la regarder dans les yeux. Je sais qu'elle va me faire un clin d'œil.

Elle poussa un petit grognement.

— J'ai horriblement mal aux cuisses, dit-elle.

Elle s'écarta de lui, défroissa ses vêtements et lui les siens. Avant qu'elle n'eût refermé le dernier bouton de son chemisier, il déposa un baiser entre ses seins.

Elle soupira.

— Un de ces jours, nous allons peut-être finir par faire réellement l'amour.

— Je sais que j'ai beaucoup fantasmé ces derniers temps, mais cela m'a semblé bien réel.

— Tu vois très bien ce que je veux dire. Nous deux, tout nus, toi en moi...

Oh, oui ! Lui aussi avait envie de cela.

— As-tu l'intention de me tenter impitoyablement jusqu'à ce que le médecin nous donne son feu vert ?

— Je me crée des problèmes aussi si je te tente.

— Alors je te repose la question : as-tu l'intention de me tenter jusque-là ?

— Probablement, répondit-elle en lui caressant les lèvres du bout du doigt. N'hésite pas à me tenter en retour.

— D'accord. J'en avais tellement envie, dit-il en la serrant contre lui.

— Moi aussi.

Ils restèrent là encore une demi-heure, sans parler beaucoup. Il était préoccupé. C'était vrai, ils avaient tous les deux eu envie de ce moment. Cela avait confirmé qu'ils s'entendaient bien sexuellement, il

n'y avait aucun problème de ce côté-là. Il s'était même fait aux câlins, et cela ne le dérangeait pas qu'elle prenne toute la place dans le lit, ou qu'elle se colle tellement à lui qu'il ne pouvait pas bouger sans l'éveiller. Ils aimaient faire l'amour, il s'habitua à vivre avec elle, ils ne se disputaient pas.

Alors pourquoi avait-il le sentiment que cela ne suffisait pas ? Qu'il manquait quelque chose d'essentiel ?

Il se sentait coupable... Le médaillon de Keri lui brûlait les doigts dans sa poche, mais il n'était pas encore prêt à le lui rendre.

14

Un nombre incalculable de gens vinrent à la fête, organisée dans le plus grand jardin public de la ville. Les tables de pique-nique ployaient sous le poids de la nourriture. Joe et Donovan s'occupaient des barbecues, préparant hamburgers et hot dog. Beaucoup avaient apporté des salades et des desserts savoureux.

S'écartant de la fumée du barbecue, Jake but une gorgée de la bière que lui passait Joe et regarda Keri faire le tour des invités pour présenter ses parents. Elle connaissait plus de gens que lui, beaucoup plus de gens. Il connaissait de nom ceux qui vivaient là depuis toujours, mais il y avait de nouveaux visages, ou des enfants qui avaient grandi et qu'il ne reconnaissait pas.

Donovan se pencha vers lui.

— Je ne connais pas la moitié de ces gens, dit-il.

— Je pensais exactement la même chose. Joe, connais-tu tous les gens qui sont là ?

Joe parcourut la foule des yeux.

— Pratiquement.

Jake suivit son regard et vit Dixie en compagnie d'un groupe de femmes, dont Laura faisait partie. Toutes riaient.

— Depuis quand Laura et Dixie sont-elles amies ? demanda Jake. Elles n'ont pas l'air très bien assorties.

— Tu ne te souviens pas ? dit Joe. L'enterrement de vie de jeune fille de Valérie, la femme de David Falcon ? L'enterrement de vie de garçon le plus ennuyeux de tous les temps, puis les filles sont arrivées et tout s'est arrangé.

— Je m'en souviens, Dixie et toi étiez en froid, à l'époque.

— J'étais stupide, comme d'habitude.

— Tu l'avais demandée en mariage peu de temps avant cela, si je ne me trompe pas.

— C'est de l'histoire ancienne, dit Joe en retournant les hamburgers.

Ce n'était pas vrai, Donovan avait raison, Joe et Dixie n'arrêtaient pas de se regarder à la dérobée.

— Alors, Donny, j'ai remarqué que toi et Laura, vous vous faisiez de l'œil, dit Joe pour détourner la conversation.

Donovan se mit aussitôt à changer les hot dog de place sur le gril.

— Certainement pas.

— Pourquoi ? C'est tout à fait ton type, dit Jake. Le mariage ne l'intéresse pas, elle fait passer sa carrière avant tout, elle est blonde, bien faite... Ne prétends pas que tu ne l'as jamais remarquée.

— Je ne suis pas de marbre, dit Donovan avant de prendre une longue gorgée de bière. Tiens, qui est le type qui parle avec Keri ?

Jake vit que les parents de Keri étaient assis à une table avec sa mère, qui tenait Isabella, endormie, tandis que Keri, en effet, parlait avec animation à un étranger. Celui-ci était grand et bronzé, très empressé, et se tenait tout près d'elle sans jamais la quitter des yeux, lui touchant le bras de temps en temps.

Cela ne semblait pas déranger Keri.

— Tu sais qui c'est, Joe ? demanda Jake en mettant sa main dans sa poche pour jouer avec le médaillon.

— Non, désolé. Je ne l'ai jamais vu. Tu sais, tu devrais songer à lui offrir une

alliance.

Jake se dirigea vers Keri. Oui, il aurait dû lui acheter une alliance. Elle avait rendu la sienne à Aggie avant qu'ils ne rentrent chez eux avec Isabella, en dépit de ses protestations. Keri avait dit qu'elle savait à quel point elle tenait à porter son alliance. Quoi qu'il en soit, c'était Keri qui rechignait à ce sujet, pas lui, ce qui le contrariait un peu plus chaque jour, et tout particulièrement quand un autre homme s'intéressait autant à elle.

Alors qu'il approchait, Jake la contempla. Elle était exceptionnellement belle aujourd'hui, avec ses cheveux brillants et sa tenue sport qui révélait à

quelle vitesse elle avait perdu le poids de la grossesse.

Elle le vit arriver et lui fit signe avec un grand sourire. Il lui glissa un bras autour de la taille.

— Voici mon mari, Jake McCoy, dit-elle. Jake, je te présente Mark Harlen. Il est là pour le week-end, il est venu rencontrer le Dr Saxon pour voir s'il aimerait vivre à Chance City et reprendre son cabinet.

Les yeux de Mark se posèrent sur la main gauche de Keri. Ils échangèrent quelques mots, puis Jake lui demanda d'où il était.

— De Chicago. J'en suis à ma dernière année d'internat.

— Cela fait une grosse différence, entre Chicago et cette petite ville au milieu de nulle part.

Keri haussa les sourcils.

— C'est loin d'être au milieu de nulle part ! Nous sommes à une heure de Sacramento, trois de San Francisco, et moins d'une heure du lac Tahoe. Pour moi, c'est un emplacement idéal ! On peut faire l'aller-retour jusqu'à la côte Ouest ou la sierra Nevada en une journée. Et puis, continua-t-elle d'un ton théâtral, Chance City est un site historique ! Elle a été fondée pendant la ruée vers l'or, dans les années 1850. Cela ne cesse pas de me fasciner.

Le Dr Saxon se joignit à eux.

— Je vois que vous avez rencontré Keri et Jake. J'espère qu'ils vous ont dit comme c'est agréable de vivre ici.

— Les avis sont partagés sur ce point, dit Mark.

— Eh bien, je suis une nouvelle venue, alors je crois que c'est moi que vous devriez écouter, dit Keri avec autorité.

— Keri est infirmière, dit le médecin. Elle envisage de venir travailler avec moi un ou deux jours par semaine, c'est donc l'un des visages sympathiques que vous verrez.

Jake n'aimait pas du tout l'air ravi du jeune médecin.

— Content de vous avoir rencontré, dit-il en lui tendant la main pour mettre

fin à la conversation avant de partir, emmenant Keri.

— J'imagine que ta jalousie t'a empêché de remarquer que le Dr Harlen avait une alliance, dit-elle d'un ton moqueur. Sa femme était partie nourrir leur bébé.

— Ma jalousie ?

— Quand je pense que tu disais que tu n'étais jamais jaloux !

Elle arborait un sourire satisfait.

Etait-il jaloux ? Peut-être, mais plus contrarié que jaloux, décida-t-il. Depuis leur « rendez-vous en amoureux » deux jours plus tôt, ils se rendaient fous mutuellement, ne cachaient pas leur désir, testaient leurs limites. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas été

ainsi mis à l'épreuve. Il avait eu des relations d'adulte avec des femmes adultes, et le jeu de séduction n'en faisait pas partie. Ou bien il arrivait à ses fins rapidement, ou bien il renonçait.

Peut-être l'enlèvement l'avait-il plus bouleversé qu'il ne le pensait, peut-être cela avait-il changé son attitude dans tous les domaines ?

Keri lui donna un petit coup de hanche affectueux.

— Détends-toi, je plaisante.

Il savait qu'elle ne plaisantait pas. Il avait remarqué que, lorsqu'elle était inquiète de sa réaction, elle faisait semblant de plaisanter.

Il avait également remarqué quelque chose d'important à propos de ses

parents : malgré leur grande sociabilité, ce n'étaient pas des gens très chaleureux. Jake avait tellement l'habitude de voir tout le monde s'embrasser dans sa famille que cela lui semblait naturel. Isaac et Rachel avaient beau vouloir sauver le monde, ils n'étaient pas très tactiles. Rachel n'avait pris Isabella dans ses bras que deux fois, et Isaac une seule fois. Ils n'embrassaient pas Keri. Isaac n'avait pas posé de questions personnelles à Jake, sur son travail ou ses projets d'avenir. Il semblait avoir tiré ses propres conclusions et estimer que Keri était en de bonnes mains.

— Mes parents partent demain matin, dit-elle alors qu'ils arrivaient à côté des

barbecues.

Son ton était léger, mais il y avait une pointe de nostalgie dans sa voix.

— Je suis désolé, dit-il.

— J'ai l'habitude. Ils sont tout excités à l'idée de commencer un nouveau travail dans un nouvel endroit. Cela les fait rester jeunes, je suppose. J'ai détesté cette partie de mon enfance, les déménagements perpétuels.

— Pourtant c'est ce que tu as fait ces huit dernières années.

— C'est ironique, hein ? Je suis tellement heureuse d'être installée ici.

Elle soupira.

— On dirait que tu connais tout le monde.

— Pas vraiment, mais j'ai participé à beaucoup de fêtes, et j'ai dépanné Honey qui avait besoin d'une serveuse. Cela m'a permis de rencontrer encore plus de gens, je me suis bien amusée.

Il ne savait rien de tout cela.

— As-tu été serveuse quand tu étais étudiante ?

— Non, c'était une grande première. Je me suis emmêlé les pinceaux, et personne n'a rien dit. J'ai même eu de généreux pourboires ! Je suis sûre que le fait d'être enceinte a aidé.

Elle rit.

— C'étaient des pourboires de sympathie.

— Je voulais tout donner à Honey, mais elle a refusé et m'a fait un avoir,

alors j'ai quelques déjeuners gratuits devant moi.

Jake se rendit compte que Keri n'était pas seulement impliquée dans la vie de la commune, mais aussi enracinée.

— C'est pour cela que je connais beaucoup de gens, reprit-elle, surtout qu'Aggie connaît tout le monde et que je suis souvent avec elle. Elle m'a emmenée partout, elle est comme une mère pour moi..., dit-elle d'une voix étranglée.

Elle secoua la tête, laissant sa phrase en suspens. Ce qu'elle disait frappa brusquement Jake. Il comprit qu'elle voulait rester ici, à Chance City, pas seulement quand il ne travaillerait pas, mais tout le temps. C'était le seul

endroit où il la verrait, où il verrait sa fille.

A moins qu'il n'arrive à la faire changer d'avis. Il lui arrivait de rester parti un mois ou deux, et il les voulait auprès de lui.

— Les Falcon arrivent, dit-elle en leur faisant signe.

Les frères McCoy avaient grandi avec les frères Falcon. Il y avait eu des amitiés et des rivalités entre eux, mais surtout, un passé commun. Jake connaissait toute la famille, sauf Denise, la femme de Gideon, qu'il n'avait vue qu'une seule fois, lors du fameux enterrement de vie de garçon. Après avoir raconté ses souvenirs de cette soirée, Gideon prit Jake à part.

— Donovan m'a dit que tu voulais me parler, dit Jake. Je suis désolé de ne pas t'avoir appelé, ma vie a été... mouvementée.

— Je comprends, et je patienterais encore si je le pouvais, mais cela fait déjà six mois que j'attends, je ne peux plus remettre à plus tard.

— Six mois ? Qu'as-tu en tête ?

— Un travail qui t'intéressera, je l'espère.

— Alors, est-ce aussi douloureux qu'on le dit ? demanda Denise à Keri alors qu'elles attendaient que leurs époux aient terminé leur conversation.

— Eh bien, tu sais quand on dit que l'on ne se souvient pas de la douleur parce que l'on reçoit la plus belle

récompense qui soit, le bébé ? Ce n'est pas vrai. Je m'en souviens très bien.

— J'imagine que c'est pour cela que c'est devenu un récit de guerre de femmes, à être raconté de génération en génération.

Keri rit.

— Ils ont l'air bien sérieux, dit-elle en montrant leurs maris.

De même taille et de même corpulence, ils parlaient sans se quitter des yeux.

— Sais-tu de quoi ils parlent ?

— Eh bien, comme je suis sûre que Jake va t'en parler, je vais te faire languir un peu : ils parlent d'un travail.

Keri était soucieuse, elle ne voulait pas que Jake parte déjà. Il n'était pas

encore complètement rétabli, ils n'avaient pas encore mis les choses au clair entre eux.

Et elle avait envie de coucher avec lui.

— Pour bientôt ?

— Le plus vite possible, oui. Je n'en dirai pas plus ! Alors, quel est le secret pour rentrer dans des vêtements normaux à peine un mois après un accouchement ? Tu es superbe.

— Il faut croire que c'est génétique, parce que je mange comme un ogre et que le seul exercice physique que je fais est celui de promener Isabella dans le landau. Enfin, tu n'as pas vu mon ventre, il y a encore du boulot.

Joe cria que les hamburgers et les hot dog étaient servis, et il y eut une joyeuse bousculade vers le banquet. Leur conversation terminée, Jake et Gideon se serrèrent la main.

— A bientôt, Keri ! Je suis morte de faim, dit Denise en rejoignant Gideon dans la longue queue.

— Prête à manger ? demanda Jake à Keri.

— Ta mère vient de me signaler qu'Isabella avait faim, je mangerai quand il y aura moins de monde.

— Et si je te préparais une assiette et que je te l'apportais ?

— Ce serait super, merci.

Il tourna les talons.

— Jake ? De quoi Gideon voulait-il te parler ?

Il s'arrêta un instant.

— Il me demandait seulement mon avis à propos de quelque chose.

Keri attendit, mais il n'ajouta rien.

— Tu ne peux pas en parler ici ?

— Il n'y a rien à dire, ce n'est pas important.

Il s'éloigna à grands pas, sur un mensonge.

Keri se dirigea vers Nana Mae, qui berçait une Isabella en pleurs. Pourquoi Jake avait-il menti ? Keri s'assit à côté de Nana Mae, jeta une couverture sur son épaule, et prit Isabella dans ses bras. Celle-ci teta goulûment, faisant grimacer Keri.

— Tu n'aimes pas que l'on te fasse attendre, hein, ma chérie ?

— Elle a déjà sa propre personnalité, dit Nana Mae. Qu'est-ce qui ne va pas, Keri ? demanda-t-elle en lui tapotant le bras.

— Je suis fatiguée, c'est tout.

« Et mon mari m'a menti. »

Nana Mae la regarda attentivement.

— Même dans les meilleures circonstances, dit-elle, le mariage est un défi, surtout au début. Je suppose que vous ne vous connaissiez pas très bien, tous les deux, et vous n'avez même pas eu de temps pour vous avant la naissance d'Isabella. Cela va s'arranger.

— Je suis sûre que tu as raison.

— Tu dis cela comme si tu n’y croyais pas vraiment. Il faut que tu y croies, mon petit, y croire représente la moitié du travail.

Elle avait envie d’y croire, mais il ne lui facilitait pas la tâche en lui mentant.

— L’amour est une décision, tu sais, dit Nana Mae.

Keri y réfléchit.

— Je vois ce que tu veux dire, mais je ne suis pas entièrement d’accord. Je pense que l’on peut décider de rester amoureux, mais que tomber amoureux arrive par hasard. Et puis, il faut que les deux personnes décident de continuer à s’aimer, sinon cela ne marche pas. C’est douloureux si ce n’est pas réciproque.

— Est-ce le cas ? Tu l'aimes et il ne t'aime pas ?

Keri se tut. Elle regrettait d'avoir parlé. Elle ne savait pas pourquoi cela lui avait échappé, si ce n'est parce qu'avoir vécu pendant des mois avec Nana Mae leur avait donné une certaine complicité.

— Comme tu le disais, c'est un défi. Nous avons besoin de temps pour nous connaître et nous comprendre davantage.

Les deux femmes restèrent assises en silence pendant qu'Isabella tétait. Keri ferma les yeux, savourant la caresse du soleil. Elle repensa à la réponse de Jake. Peut-être ne lui avait-il pas menti, peut-être avait-il décidé de ne pas accepter le travail et ne pouvait-il pas

en parler ? Après tout, son métier impliquait la plupart du temps des informations ultrasecrètes qu'il ne pourrait jamais partager avec elle.

Pourtant, elle ne parvenait pas à imaginer quel travail top secret Gideon pouvait bien avoir. Lui et Denise bâtissaient une station de sports d'hiver près du lac Tahoe.

Jake apporta des assiettes à Keri et à Nana Mae au moment où Isabella arrêtait de téter et s'endormait. Il lui prit leur fille des bras. Keri avait facilement pris goût à la maternité, elle avait attendu cela avec impatience toute sa vie, mais Jake aussi s'était adapté rapidement, et il avait changé autant de couches qu'elle.

— Voulez-vous quelque chose d'autre ? leur demanda-t-il en caressant le dos d'Isabella.

Nana Mae déclina la proposition.

— C'est parfait, merci, dit Keri.

— Je vais voir si tes parents ont envie de la prendre un peu dans leurs bras, lui dit-il avec un clin d'œil. Je vais prendre l'appareil photo, aussi.

— Il m'a tout l'air d'un homme amoureux, commenta Nana Mae quand il se fut éloigné.

Comme les apparences pouvaient être trompeuses ! Il adorait sa fille, lui et Keri étaient à l'aise ensemble, et il était doué pour désamorcer des conflits. Elle ne voulait pas se battre, mais elle attendait plus qu'une éternelle

coexistence pacifique. Elle voulait avoir la relation la plus franche, la plus honnête qu'elle ait jamais eue.

Elle ne voulait pas qu'il se contente de bien l'aimer. C'était le genre d'homme à rester marié pour les enfants, mais Keri voulait plus que cela pour elle-même. Elle voulait être aimée, profondément et pour toujours, pas représenter un devoir pour lui.

Combien de temps avait-elle ? Quand retournerait-il travailler ? Il passait de plus en plus de temps au téléphone, discutait avec ses associés, et elle voyait qu'il brûlait de faire quelque chose.

Le temps n'était plus son allié.

Même la question de la voiture avait été reléguée au second plan, cela en disait long. S'il ne soutenait plus qu'elle ne devait pas acheter de voiture, elle aurait sa réponse : cela signifierait qu'il avait l'intention d'être souvent là et qu'il était raisonnable qu'elle ait sa propre voiture. Mais s'il prévoyait de partir, une seule voiture suffirait.

Il y avait aussi la question de l'alliance : elle n'en voulait pas tant que cela ne signifiait rien pour lui et remettait toujours à plus tard quand il parlait d'aller à Sacramento pour en acheter une.

Il avait fini par arrêter d'insister, et elle en avait conclu qu'il n'y tenait pas tant que cela.

15

— C'est bon !

Les mots du Dr Saxon résonnaient dans la tête de Keri quand elle sortit du cabinet deux semaines plus tard. C'était bon, elle pouvait enfin faire l'amour avec son mari.

En avait-elle envie ? Les deux dernières semaines avaient été tendues, alors qu'elle attendait de voir ce que l'avenir lui réserverait, quelles

décisions Jake prendrait. Elle ne lui avait même pas dit la date de sa visite de contrôle, pensant que, s'il le savait, il aurait des attentes auxquelles elle n'était pas sûre de pouvoir répondre.

Elle se doutait qu'il avait compté les jours dans sa tête et qu'il savait que les six semaines s'étaient écoulées. Il ne lui avait pas demandé si elle avait un rendez-vous, comme s'il sentait que ce serait s'immiscer dans son intimité.

Ils étaient passés du stade où ils appréciaient la compagnie l'un de l'autre à celui d'une tension absolue et constante, où ils évitaient tout sujet important. Il s'absentait de plus en plus souvent, avec Donovan et Joe, ou téléphonait à ses associés. Il avait

l'habitude d'être dans l'action et il en était privé.

Eh bien, cela pouvait changer ce soir-là ! Il pourrait y avoir de l'action grâce au sac-cadeau que le médecin venait de lui donner et qui contenait un CD appelé « Pure Romance », un flacon de lubrifiant, et une boîte de préservatifs.

Elle avait rougi quand elle avait jeté un coup d'œil dans le sac et le médecin avait ri.

Oui, elle voulait faire l'amour. Même maintenant, elle en brûlait d'envie. Bien sûr, il fallait qu'ils s'expliquent, mais finalement, certains besoins étaient plus importants que d'autres.

Quand elle arriva dans l'allée, Jake était assis sur le porche et berçait le

bébé, dans le nouveau fauteuil à bascule que ses parents leur avaient offert avant de partir. Isabella avait les yeux ouverts. Dès que Keri parla, elle la regarda et sourit.

— J'échange avec toi, dit Keri en tendant à Jake le sac-cadeau du médecin et en prenant leur fille dans ses bras.

Il ouvrit le sac. Il ne sourit pas, mais la regarda d'un air entendu.

— Le médecin ne veut pas que je reprenne la pilule tout de suite et, même s'il y a peu de risques de grossesse en ce moment, il vaut mieux être prudents.

— Maintenant ? demanda-t-il en la regardant intensément.

Elle voulait le faire patienter.

— Ce soir.

— Tu es une femme cruelle, Keri McCoy.

Il sourit enfin, comme si lui aussi allait apprécier la journée d'attente.

Pour Keri, c'était, d'une certaine façon, sa nuit de noces. Elle avait même acheté un déshabillé sexy la semaine précédente.

Jake se dit que c'était le timing qui faisait tout, avec un bébé nourri au sein. La nuit précédente, Isabella avait dormi huit heures d'affilée. Keri et lui avaient décidé de mettre le berceau dans le bureau, et avaient été récompensés par une nuit complète de sommeil, sans compter les fois où ils s'étaient levés pour aller la voir. Le matin, ils avaient porté un toast à la santé de l'inventeur

du babyphone avec des verres de jus d'orange.

Ce soir, c'était différent. Jake prit une douche pendant que Keri nourrissait Isabella, aux alentours de 21 h 30, puis il prit le relais et la mit au lit pendant que Keri se douchait. Il aurait voulu que ce soit l'hiver, pour pouvoir allumer un feu. Il se tint à côté du lecteur de CD et, à l'instant où Keri ouvrit la porte de la salle de bain, il mit la musique en route. Il aurait préféré autre chose que des violons, mais il ne pensait pas les entendre bien longtemps de toute façon.

Keri apparut dans l'embrasement de la porte, l'air un peu hésitante, et terriblement sexy. Elle portait une longue robe rouge, presque transparente,

dévoilant des seins appétissants aux tétons durcis. Lui avait un pantalon de pyjama noir qu'il avait déniché dans un tiroir, sans même se souvenir pourquoi il l'avait acheté. Il attendait avec impatience le moment où elle le dénouerait et le laisserait tomber sur le sol.

Comme elle ne s'approchait pas de lui, il alla vers elle, lui prit la main et l'entraîna dans un espace du salon qu'il avait dégagé pour pouvoir danser.

Il la prit dans ses bras et ils se mirent à danser.

— Tu es tellement belle, dit-il.

Les cheveux de Keri lui effleuraient le torse et il sentait son souffle chaud sur son cou.

Elle se blottit contre lui, posa sa tête contre son épaule.

— Tu es très beau aussi.

Il glissa ses mains dans le creux de ses reins et l'attira encore plus près de lui.

— Tu sembles content de me voir, dit-elle, le sourire aux lèvres, en frottant ses hanches contre lui.

— Je suis content de te voir depuis que je te connais.

Elle recula légèrement pour poser ses mains sur son torse, l'embrassant çà et là.

— Tu sens bon, dit-il en respirant ses cheveux.

— Tu n'aimes pas mon parfum habituel ? Eau de bébé ?

Il rit.

— J'aime bien ce parfum-là aussi, mais en ce moment, tu n'as pas l'air d'être la mère de qui que ce soit.

Il vit qu'il avait dit ce qu'il fallait. Son sourire s'évanouit, son regard se fit plus intense, plein de désir, ses lèvres pulpeuses s'entrouvrirent dans l'attente d'un baiser...

Elle avait un goût exquis, et répondit à ses baisers avec ferveur. Haletante, elle lui murmura des mots sur le besoin, l'envie, l'éternité. Il aurait pu la prendre là, tout de suite, par terre ou sur le canapé, mais il la souleva et l'emmena dans la chambre pendant qu'elle passait sa langue sur son cou, le faisant frissonner de la tête aux pieds.

Il avait déjà replié les couvertures et allumé des bougies. Il ne se rappelait pas avoir été aussi nerveux, avoir autant désiré donner du plaisir à quelqu'un. Il tremblait lorsqu'il la déposa à côté du lit et qu'il lui prit le visage dans les mains pour l'embrasser. Elle posa ses mains sur ses fesses. Il avait eu l'ambitieuse idée de faire durer les préliminaires.

C'était une idée stupide.

Apparemment, elle ne désirait pas plus attendre que lui, car elle s'écarta légèrement, saisit le cordon de son pyjama et tira dessus. Le pantalon tomba à ses pieds dans un bruissement. Il la laissa prendre l'initiative... Juste pour l'instant...

Keri l'admira quelques secondes sans le toucher, prenant le temps d'apprécier le spectacle de sa virilité.

— J'ai tellement hâte de te sentir en moi...

Il poussa un gémissement. Un instant plus tard, son déshabillé avait rejoint le pantalon de Jake. Elle eut une pensée fugitive pour son ventre qui n'était pas encore ferme, mais l'oublia lorsqu'il se pencha pour l'embrasser. Il passa ses mains partout sur son corps, lentement, avec douceur. Mais elle ne pouvait plus résister. La prochaine fois pourrait être lente, mais cette fois-ci, elle avait un besoin impérieux qu'il lui fasse l'amour.

Ils s'allongèrent sur le lit, étroitement enlacés, leurs cœurs battant la chamade

à l'unisson. « Je t'aime », avait-elle envie de lui dire, de lui entendre dire.

— Vite...

Il ne la fit pas attendre. Elle n'avait jamais rien ressenti de semblable au contact de sa peau chaude contre la sienne et au plaisir croissant que lui procuraient ses caresses intimes. De vrais rapports sexuels, de beaux rapports sexuels. Ils faisaient enfin l'amour, complètement. Elle sentait ses bras autour d'elle, son corps sur le sien, qui bougeait d'une façon tendre et enivrante à la fois, ne lui laissant plus le temps de penser à quoi que ce soit. Elle fit le vide dans son esprit, qui vola en éclats dans une débauche de couleur.

Elle s'aperçut, flattée et satisfaite, qu'il jouissait avec elle.

L'attente avait pris fin, et cela avait valu la peine.

Jake ne trouvait pas les mots pour décrire ce qu'il ressentait. Il roula sur le côté, l'entraînant avec lui, la serrant aussi près de lui que possible. Il sentit son souffle, chaud et tremblant, sur son torse, et sa tête sous son menton, ses cheveux doux et parfumés, sa peau fraîche.

« Rien ne sera plus jamais comme avant. »

Peut-être que « rien » était un bien grand mot, mais cela changeait beaucoup de choses. Il n'avait pas voulu s'attacher à elle avant. Il savait qu'il

n'abandonnerait pas son travail et n'avait jamais pensé rencontrer une femme susceptible de s'adapter à son mode de vie... jusqu'à maintenant. Finalement, il n'avait pas eu à prendre de décision, la décision s'était prise d'elle-même cette nuit-là dans leur cellule au Venezuela, alors qu'il avait seulement cherché à la consoler et qu'ils avaient fini par faire l'amour, ce qui avait entraîné la naissance d'Isabella.

Il n'irait pas jusqu'à dire que c'était écrit, mais il commençait à croire au destin.

Il était prêt à retourner au travail et était heureux qu'ils aient trouvé un terrain d'entente à temps pour qu'il accepte une nouvelle mission. Il

comprenait qu'elle aimait Chance City, et ce serait toujours leur point d'attache, mais son travail impliquait que lui-même se trouve au cœur de l'action.

— Tu dors ? demanda-t-il, rassemblant la force de parler.

— J'ai fait la sieste cet après-midi pour une bonne raison, dit-elle d'une voix ensommeillée et engageante. Je n'ai pas l'intention de dormir avant encore un moment. Et toi ?

Elle recula un peu pour le regarder.

— Tu as exactement la même expression qu'Isabella quand elle a mangé, dit-il en l'embrassant, tu as l'air satisfaite.

— Pour l'instant... J'imagine que tu vas me trouver plutôt exigeante.

Elle lui mordilla l'épaule, tentatrice, puis lui dit en espagnol ce qu'elle projetait de lui faire pendant le reste de la nuit.

Il lui rendit la pareille en français.

— Je crois que tu viens juste de me dire comment construire une voiture, dit-elle.

Ce n'était pas vrai, mais c'est ce qu'il fit alors, d'une voix sensuelle, tout en embrassant chaque parcelle de son corps, faisant passer pour une promesse de sexe des propos sur la suspension, la boîte de vitesses, et l'arbre à cames.

— Votre arbre à cames est très agréable, dit-elle d'un ton singulièrement sexy. *Your drive shaft is very nice.*

Il rit, surpris par son français parfait.

— Je suis ravi de l'entendre. Combien de langues parlez-vous au juste, madame McCoy ?

— Huit. J'ai appris le français au Cameroun.

— Alors tu me bats. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Pour profiter d'un moment comme celui-ci, dit-elle avec un grand sourire.

Il était heureux de la voir enjouée et détendue. Il ressentait la même chose, mais d'après son expérience, de tels moments précédaient souvent une catastrophe. Il espérait que ce ne serait pas le cas cette fois-ci, il voulait que cela dure.

— Ne bouge pas, dit-il en se levant, je reviens tout de suite.

Il alla jeter un coup d'œil dans la chambre d'Isabella. Il lui posa délicatement une main sur la poitrine, la sentit se soulever et s'abaisser. Sa lèvre inférieure bougea comme si elle tétait. Il n'eut pas de mal à deviner de quoi elle rêvait. Il ferait probablement un rêve similaire ce soir.

Le sourire aux lèvres, il se dirigea vers la cuisine, prit dans le réfrigérateur une boîte qu'il avait interdit d'ouvrir à Keri, deux fourchettes, deux flûtes en cristal, et une bouteille de cidre qu'il avait cachée dans un sac en papier. Du champagne aurait été agréable pour célébrer l'occasion, mais il savait que

Keri refuserait de boire ne fût-ce qu'une gorgée d'une boisson alcoolisée tant qu'elle allaitait, quels que soient les avis des experts sur la question.

Il fut étonné de la trouver exactement là où il l'avait laissée. Il s'était attendu à se qu'elle se lève pour aller voir le bébé, ou à ce qu'elle tire le drap sur elle, mais elle était toujours étendue, nue et radieuse, la lueur des bougies dansant sur sa peau.

— Vas-tu garder tes cheveux longs ? demanda-t-il, contemplant leur mouvement ondoyant sur ses épaules, une mèche brillante s'enroulant au-dessus de son sein, comme une invitation à l'embrasser.

— Je me posais la question. J'aime bien pouvoir les attacher. Que préfères-tu ?

— Comme cela.

— Je m'en doutais. Je ne vais pas les couper. Pour l'instant.

Il rit. Elle ne le laissait jamais prendre le dessus, et cela lui plaisait, cette façon qu'elle avait de le forcer à rester vigilant.

Jake prit le plateau appuyé contre la table de nuit et posa tout dessus. Il ouvrit le cidre, le versa dans les flûtes et lui en tendit une. Elle s'assit, fit un mouvement pour tirer le drap sur elle. Il secoua la tête pour arrêter son geste et leva son verre.

— A toi, et à de nouveaux départs, dit-il.

Elle sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais se contenta de trinquer. Il se demanda ce qu'elle avait eu envie de dire, et pourquoi cela lui importait. Elle n'était pas timide. Elle parlait même beaucoup, mais il s'était rendu compte qu'elle gardait aussi beaucoup de choses pour elle. Elle parlait de la vie et du monde en général, mais disait rarement ce qu'elle pensait de la vie et du monde, de lui, de leur mariage.

— Qu'y a-t-il dans la boîte ? demanda-t-elle.

Il ôta le couvercle, sortit la tarte, et la posa sur le plateau.

Le visage de Keri s'éclaira.

— De la tarte au citron ! C'est ma préférée entre toutes. Comment le sais-tu ?

— C'est Honey qui me l'a dit.

— En plus c'est elle qui fait les meilleures !

Keri plongea sa fourchette dans la tarte et en prit une énorme bouchée, fermant les yeux de plaisir.

Tout en elle l'excitait, même sa façon de manger. Il avait vaguement résisté, mais acceptait maintenant cet état de choses.

Keri remarqua sa réaction et haussa les sourcils.

— Comment te sens-tu, de savoir que tu me fais cet effet tellement facilement ?

demanda-t-il en prenant une bouchée de tarte.

— Heureuse, soulagée... Puissante, ajouta-t-elle avant de prendre une autre bouchée, dont elle se délecta d'une façon qui lui parut parfaitement érotique. Tu me fais le même effet.

Ils continuèrent à se taquiner un moment, enfin capables de prendre un peu le temps d'apprécier les caresses, les courbes et le corps l'un de l'autre, leurs zones érogènes cachées et visibles et, pour finir, la même jouissance absolue.

La vie était belle.

16

Trois jours s'étaient écoulés depuis leur « nuit de noces ». Depuis, ils étaient insatiables, profitant des siestes d'Isabella autant que des nuits. Tout le monde les laissait tranquilles. Ils n'étaient allés nulle part, et personne n'était passé. Les gens se contentaient de téléphoner, avec un ton qui laissait entendre qu'ils savaient ce qui se tramait. Keri ne s'en souciait guère. Elle

était profondément amoureuse, et parfaitement satisfaite.

Puis, Jake laissa tomber un pavé dans la mare un soir au dîner.

— Je dois partir demain.

La joie de Keri se brisa en mille morceaux.

— Tu t'en vas ?

Elle sentit sa bouche devenir sèche, son cœur marteler sa poitrine.

— C'est une mission courte, répondit Jake en plantant sa fourchette dans un morceau de poulet.

Il mit le transat d'Isabella en mouvement alors qu'elle semblait sur le point de pleurer.

— Je ne serai pas parti plus d'une semaine, ajouta-t-il.

— Où ?

— Au Costa Rica.

Elle se dit que ce n'était pas un endroit trop dangereux, en général, et pourtant, aucun endroit ne lui semblait sûr, dorénavant.

— Que vas-tu y faire ?

— Des plans de sécurité pour la maison et l'usine d'un industriel.

Elle avait évité de penser à son départ, s'était presque persuadée qu'il ne partirait pas, même si elle avait conscience de son énergie contenue et de son excitation lorsqu'il parlait à ses associés. Il était de nouveau de la partie et il était heureux. Heureux de coucher avec elle, aussi, mais ce n'était pas toute sa vie. Il lui fallait tout.

Il tendit le bras par-dessus la table et lui prit la main.

— Keri ?

— Quoi ?

— Je reviendrai.

— J'espère bien.

— Tu savais que ce jour arriverait, dit-il d'une voix douce.

Elle avait l'appétit coupé. Elle regarda Isabella sourire aux grimaces de Jake. Elle était tellement près de rire pour la première fois...

Et si elle riait pendant que Jake était parti ? Combien d'autres premières fois raterait-il ?

— Je suis désolée, dit-elle en se levant, j'ai besoin d'aller faire un tour. Seule, d'accord ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Prends ton téléphone portable.

— Oui.

Elle prit son téléphone et quelques mouchoirs en papier, au cas où, et sortit. Elle marcha, jusqu'à ce qu'elle voie le sentier qui menait à l'endroit préféré de Jake pour pêcher et qu'elle l'emprunte. C'était la fin du mois de juin, et elle avait quelques heures devant elle avant que le soleil ne se couche.

Elle reconnut le grand chêne et décida de ne pas s'asseoir là, mais plutôt de continuer à longer la rivière. Elle plongea sa main dans l'eau, toujours froide et rapide. D'ici deux mois, elle serait assez tiède pour y faire tremper les pieds d'Isabella. Comment réagirait-

elle ? Rirait-elle ? Crierait-elle ?
Faudrait-il lui réchauffer les orteils avec
des baisers ?

Combien de temps passeraient-elles
seules, toutes les deux ? Oui, Keri savait
que ce jour viendrait, comme Jake le lui
avait rappelé. Elle s'était inquiétée
pendant des semaines, mais son départ
n'était devenu une réalité que lorsqu'il
le lui avait annoncé à voix haute.

Maintenant, elle se rendait compte que
ce qu'elle ressentait allait bien au-delà
de l'inquiétude.

Elle était terrifiée.

Il avait contribué à démanteler un
réseau de ravisseurs, se faisant ainsi des
ennemis qui paieraient cher pour obtenir
la moindre information le concernant.

Elle n'était pas sûre de pouvoir un jour se faire à cette idée.

— Hé ! N'est-ce pas ma belle-sœur préférée ? dit Donovan en s'avançant vers elle, une canne à pêche à la main, un panier en bandoulière.

Elle se força à sourire.

— Ta seule belle-sœur.

— Tu chipotes !

Il s'arrêta près d'elle et la regarda d'un air soucieux.

— Tu as pleuré.

— Non. Je dois être allergique à quelque chose.

Il croisa les bras.

— Si tu veux que je te fasse confiance, comme tu l'as dit, il faut que tu sois honnête avec moi.

Elle prit la même pose que lui.

— Je ne me rappelle pas t'avoir dit que je voulais que tu me fasses confiance, j'ai simplement constaté que tu ne me faisais pas confiance.

— Tu coupes les cheveux en quatre, dit-il en levant les mains comme s'il se rendait. Enfin, je te fais confiance, et je t'aime bien. Je pense que tu fais du bien à mon frère.

— Il s'en va.

Sa gorge se noua.

— Ah !

Elle contempla le paysage qu'elle aimait tant.

— As-tu déjà été amoureux, Donovan ?

— Oui.

— Pourquoi n'es-tu pas avec elle ?

— Anne n'aimait que sa carrière.

— Je suis désolée pour toi.

— C'était il y a des années, cela fait longtemps que je m'en suis remis, mais merci quand même.

Il s'éloigna un peu et jeta sa ligne dans l'eau.

— Jake adore son travail, dit-elle.

— Tu ne peux pas comparer Jake à Anne. Il s'est engagé envers toi et Isabella.

Pour ce que cela valait ! Il l'avait épousée, certes, mais il l'avait fait pour sa famille, pour respecter les traditions des McCoy. Bien sûr, il était gentil avec elle, doux, attentionné.

Passionné.

Mais elle voulait plus, elle voulait être aimée.

— Comment as-tu oublié Anne ? demanda-t-elle.

— J'ai pris la décision de le faire.

Nana Mae aussi avait dit que l'amour était une décision.

— Cela n'a pas pu être aussi simple.

Il réfléchit.

— Si, plus ou moins. Je ne suis pas du genre à me battre pour une cause perdue. Quand ça ne marche pas, il faut laisser tomber.

— Je ne sais pas si c'est sage, ou simplement calculateur.

— J'ai été accusé de froideur, mais cela ne me dérange pas.

— Pourquoi es-tu resté ici, Donovan ? Il paraît que tu n'es jamais là pour plus de quelques jours, comme Jake. Et au moins, Jake à un chalet. Cela fait presque deux mois que tu es là.

— Cela m'amuse de faire tourner Joe en bourrique, dit-il avec un large sourire. Il a l'habitude d'avoir la paix.

— Tu n'es pas resté uniquement pour le rendre fou, je n'y crois pas.

— Pour être honnête, je ne sais pas vraiment pourquoi moi-même. Je devais être un peu fatigué. La présence de Jake était la bonne excuse, c'était agréable de se retrouver. Cela dit, je commence à avoir hâte de partir et de faire quelque chose.

— Comme Jake.

— Quand on a acquis certaines compétences ainsi qu'une crédibilité gagnée de haute lutte, on veut les préserver, tu sais. Joe, Jake et moi, nous ne sommes pas faits pour rester inactifs. Nous aimons travailler, être les meilleurs dans notre domaine. C'est une chose que nos parents nous ont inculquée.

Il se retourna et la regarda droit dans les yeux.

— Dis-lui au revoir avec le sourire. Cela va être dur pour lui aussi, mais il va essayer de ne pas le montrer. Il reviendra, Keri.

— Tu ne peux pas me garantir cela, dit-elle avant de s'éloigner pour

retourner auprès de son mari et de son bébé.

Ils l'attendaient dehors. Elle embrassa Isabella, puis Jake.

— Pars-tu de Sacramento ou de San Francisco ? demanda-t-elle.

— De Sacramento, via Dallas, dit-il en la regardant attentivement. Tout va bien ?

— Ça ira.

Il lui caressa les cheveux, et elle se sentit fondre.

— Je sais que c'est dur. Nous avons passé des moments idylliques.

« Comment peux-tu dire que c'était idyllique alors que tu ne m'as jamais dit que tu m'aimais ? »

« Tu ne lui as jamais dit non plus. »

« Oui mais... c'est différent. »

Le dialogue qui se déroulait dans sa tête l'agaça. Elle voulait lui dire au revoir avec un sourire, comme Donovan le lui avait conseillé. C'était plein de bon sens, même si elle avait l'impression de ne pas être honnête.

— Alors, je te conduirai à l'aéroport.

— Ce n'est pas la peine, Donovan a dit qu'il m'emmènerait. Mon vol est à 6 h 30 du matin.

— Si nous avons deux voitures, tu pourrais y aller seul et laisser la tienne là-bas, et tu ne dépendrais de personne.

Il poussa un grognement.

— Tu ne perds jamais une occasion...

— C'est drôle, comme les occasions sont nombreuses.

Il lui tira doucement les cheveux alors qu'ils rentraient dans la maison. Il avait recouvert son assiette avec du film alimentaire. Elle la mit dans le micro-ondes, le mit en marche, puis prit sa salade dans le réfrigérateur.

Il resta assis avec elle pendant qu'elle mangeait puis lui donna Isabella et alla faire ses bagages.

— C'est juste toi et moi, bébé, murmura-t-elle dans les cheveux doux et odorants de sa fille. Nous ferions mieux de nous y habituer.

Elle se rendit dans la chambre. Un gros sac en cuir usé était posé sur le lit, mais Jake n'était pas là. Elle le trouva dans la chambre d'Isabella, en train de lisser les couvertures du berceau et de

vérifier l'attache du mobile Winnie l'ourson pour s'assurer qu'elle était solide. Puis il se tint là, les mains sur le rebord du berceau.

Isabella fit un petit bruit. Il se retourna, et Keri fut frappée par son air sombre. Cela allait être dur pour lui de partir, comme l'avait dit Donovan.

Il tendit les bras pour prendre Isabella, qui gazouilla. Ils rirent, et Isabella aussi. Keri et Jake se regardèrent, savourant ce moment précieux.

— Tu veux probablement te coucher tôt ? demanda-t-elle après un instant.

— Je dormirai dans l'avion.

— Tu feras très attention, hein ? parvint-elle à lui demander.

— Oui, ne t'inquiète pas.

— C'est dans ma nature.

Il hocha la tête.

— Tu sais que tu peux rester chez maman, si tu veux ?

— Je préfère rester ici. Il va bien falloir nous y habituer, mieux vaut le faire dès maintenant.

— Plus tard, pour certains voyages, vous viendrez avec moi.

Ce n'était pas un ordre, son ton était neutre, comme s'ils avaient déjà réglé la question, alors qu'en fait, ils avaient à peine commencé à en parler.

— Nous verrons, dit-elle.

Il pinça les lèvres et changea de sujet.

— Qu'aimerais-tu faire ce soir ?
demanda-t-il.

Isabella ne mangerait pas et n'irait pas se coucher avant encore deux heures.

— Essayons de la filmer en train de rire, nous pourrons mettre la vidéo sur ton ordinateur.

— Bonne idée.

Il chatouilla Isabella et elle rit.

— Ce n'était pas un coup de chance, dit-il, elle a compris le truc.

Prête pour le gros plan, Isabella rit et babilla. Keri filma et photographia le père et la fille ensemble. Pendant que Keri la nourrissait avant de la mettre au lit, Jake transféra toutes les images sur son ordinateur. Elle avait du mal à deviner ses émotions, mais il prit le temps de visionner et de trier les photos.

Finalement, il tourna son ordinateur vers elle.

— Mon nouveau fond d'écran.

C'était une photo de la mère et la fille, joue contre joue, leurs yeux marron clair pétillants.

— Elle a ta bouche, dit Keri, qui en prenait soudain conscience. Tes lèvres.

— C'est à toi qu'elle ressemble.

Keri secoua la tête.

— Elle te ressemble aussi.

Isabella s'était endormie au sein. Jake les regarda, ému.

— Eh bien, en voilà un beau tableau. Je vais la prendre.

Il prit le sein nu de Keri dans le creux de sa main, puis souleva Isabella.

— Peut-être aimerais-tu prendre une douche ? demanda-t-il.

— Tu me rejoins ?

— Avec plaisir.

Le temps qu'elle attache ses cheveux et que l'eau se réchauffe, il la rejoignit et entra avec elle sous la douche. Ils se savonnèrent mutuellement, brûlant de désir l'un pour l'autre.

Il ne la laissa pas se sécher, mais la prit dans ses bras et l'emmena jusqu'au lit, où il lécha les gouttes d'eau sur son corps. Quand elle eut joui, il roula avec elle pour qu'elle s'asseye sur lui. Elle s'agrippa à la tête de lit. Il lui dit en espagnol combien il aimait la regarder ainsi, et en français, qu'il n'oublierait jamais ce moment.

Alors qu'il commençait à se cambrer, sur le point de jouir à son tour, elle se rendit compte qu'ils ne s'étaient pas protégés. Elle s'écarta. Il ouvrit brusquement les yeux, ses doigts s'enfoncèrent sur ses hanches.

— Tu n'as pas mis... Tu as oublié..., bégaya-t-elle, hésitante.

Elle se pencha, prit un préservatif dans le tiroir de la table de nuit, le lui mit maladroitement. Il serra les dents, tous ses muscles contractés. C'était cette image de lui qu'elle voulait garder, le souvenir de ce moment passionné, à peine maîtrisé. Non seulement il avait envie d'elle, mais il avait aussi besoin d'elle. Elle se raccrocherait à cela quand il serait parti.

Elle s'assit de nouveau sur lui, resta immobile quelques secondes, puis le laissa jouir, lui donnant un souvenir qui lui tiendrait chaud lorsqu'ils seraient loin l'un de l'autre.

17

La première fois que Keri avait célébré la fête nationale, c'était juste après sa première année à l'université de Phoenix, onze ans plus tôt. Elle avait assisté à une représentation mise en scène par des professionnels, sur fond de musique patriotique. Comme elle n'avait pas grandi aux Etats-Unis, elle ne s'était pas sentie particulièrement concernée, jusqu'à ce que les feux

d'artifice éclatent dans le ciel et que la musique s'élève, lui donnant des frissons. Son admiration avait fait l'objet des taquineries incessantes de ses amis, qui imitaient son expression, mais elle continuait malgré tout d'attendre ce jour-là avec impatience, et elle n'était jamais déçue. Elle apportait toujours son propre petit drapeau qu'elle agitait.

Les réjouissances de la fête nationale à Chance City commenceraient par un défilé à travers les rues historiques du centre-ville, suivi par une immense fête, avec nourriture, jeux, musique, et feu d'artifice. Presque tout le monde portait du rouge, du blanc ou du bleu. Les enfants buvaient de la limonade, et une

odeur de barbecue flottait dans l'air. Sur chaque table, il y avait une pastèque et une tarte, le plus souvent aux pommes.

Keri contemplait passivement ce qui se passait autour d'elle, trop excitée pour participer à un jeu ou se joindre à l'une des conversations.

Jake était sur la route du retour.

Cela faisait six jours qu'il était parti et il l'avait appelée tous les soirs. Elle ne lui avait pas dit comme c'était dur de dormir là sans lui, ni qu'Isabella non plus n'était pas comme d'habitude, plus agitée. Keri ne culpabilisait jamais quelqu'un volontairement. Il avait un travail à faire, comment aurait-on pu le lui reprocher ?

La veille, il avait appelé pour dire qu'il rentrerait ce soir, peut-être à temps pour le feu d'artifice, à 21 h 30. Elle n'avait pas prévenu sa famille, pour leur faire la surprise.

— La place est libre ? demanda Denise Falcon en s'asseyant à côté d'elle sans attendre de réponse. Je n'en suis qu'à mon sixième mois. Cela va empirer, n'est-ce pas ? Comment faisais-tu pour supporter la fatigue ?

— Je n'y arrive toujours pas.

Denise poussa un gémissement, et rit.

— Je suis sérieuse, Denise. On passe de la fatigue de la grossesse à la fatigue d'avoir un nouveau-né. Cela allait mieux, mais Jake est parti et je n'arrive plus à trouver le sommeil. Et puis je fais

tout toute seule, après avoir été tellement gâtée quand il était là.

— J'imagine, dit Denise en prenant une gorgée de thé glacé. Je suis désolée qu'il n'ait pas accepté la proposition de Gideon. Je pensais que ce serait un travail idéal pour Jake, surtout maintenant qu'il a une famille. Je comprends bien qu'il aurait eu une vie très différente, après tout ce qu'il a accompli, mais parfois, nos priorités changent. Je sais que les miennes ont changé, quand je suis tombée amoureuse de Gideon, elles ont pris un virage à cent quatre-vingt degrés.

Keri ne voulait pas avouer que Jake ne s'était pas confié à elle et resta muette.

— Les hommes ont vraiment une façon de penser différente de la nôtre, dit Denise. Si je venais juste d'avoir un bébé, je trouverais tous les moyens possibles pour rester chez moi plutôt que d'aller aux quatre coins du monde. Et avec un travail comme celui que Gideon lui offrait... Enfin, Jake s'est fait une belle carrière, se serait dur pour lui de s'adapter à autre chose.

Comment ça ? Keri songea à ce que Denise venait de dire. Gideon avait proposé à Jake un poste ici ? A Chance City ?

Keri avança avec précaution.

— Jake était flatté que Gideon lui en parle.

— Eh bien, Gideon attendait depuis le mois de décembre pour le lui proposer, sans même savoir à l'époque qu'il aurait encore plus de raisons de vouloir vivre ici à l'année. Mon mari ne pense pas trouver quelqu'un d'aussi qualifié que Jake pour reprendre ses affaires. Combien de gens savent piloter des hélicoptères et des petits avions, ou connaissent la pêche, la chasse, et les techniques de survie ? Il cherche quelqu'un depuis que Jake a refusé, mais n'a encore trouvé personne d'assez qualifié.

Jake lui avait dit que Gideon voulait son avis sur quelque chose, que ce n'était pas important.

Il n'en avait même pas discuté avec elle.

Il avait bel et bien menti, son instinct ne l'avait pas trompée. Il ne lui avait pas fait suffisamment confiance pour lui dire la vérité.

Elle se sentit profondément abattue.

— Tout va bien ? demanda Denise, posant sa main sur le bras de Keri.

— Non. Non, je ne me sens pas bien. C'est la chaleur, peut-être...

Elle voulait seulement prendre sa fille et rentrer chez elle.

— Tu n'as pas l'air bien. Tu veux que je te raccompagne ?

Elle était allée chez Aggie en voiture, s'y était garée, et était venue à pied, avec Isabella dans son landau.

— J'ai ma voiture, merci. Je vais peut-être rester assise un petit moment, pour voir si ça passe. Ce n'est qu'un mal de tête.

— Je reste avec toi.

Le téléphone portable de Keri sonna. Elle faillit ne pas répondre, pensant que c'était Jake, à qui elle n'avait pas envie de parler pour l'instant, mais c'était sa mère.

— Nous sommes bien arrivés ! dit Rachel.

Ses parents avaient pris trois semaines de vacances et étaient allés voir des amis avant de s'installer pour une mission qui durerait probablement deux ans. Ils avaient passé plus de temps chez certains de leurs amis qu'à Chance City.

Une fois de plus, Keri lutta contre un sentiment de déception.

— Vous êtes-vous bien amusés, maman ?

— Oui, c'était merveilleux. Mais j'appelais pour remercier Jake.

— De quoi ?

— Il ne te l'a pas dit ? Il a fait le nécessaire pour que nous ayons un lit ! Oh, chérie, c'est tellement gentil de sa part ! Nous espérions avoir des lits de camp, mais Jake a réussi à nous commander un lit, avec une moustiquaire et des draps très doux. Que c'est adorable ! Nos dos aussi lui sont reconnaissants !

Elles parlèrent encore quelques minutes, mais sa mère était pressée de

partir, comme toujours.

— C'était ma mère, dit Keri à Denise lorsqu'elle referma son téléphone. Mon père et elle sont en Afrique. Jake a fait quelque chose de très gentil pour eux, pour leur confort.

— Quelque chose qui te fait venir les larmes aux yeux ?

Keri rit et mentit un peu.

— C'est le mal de tête qui me fait cet effet. Je vais rentrer un moment, pour être en forme pour le feu d'artifice, tout à l'heure.

Elle savait qu'elle ne reviendrait pas. Elle ne pouvait pas le regarder en face sachant ce qu'elle savait maintenant, pas devant tout le monde. Elle n'était pas assez douée pour faire semblant.

— Je suis désolée, dit-elle.

Elle partit chez Aggie récupérer sa fille.

Là, on lui conseilla de s'allonger, puis on lui proposa de la reconduire chez elle pendant que quelqu'un ramènerait sa voiture, mais elle parvint à s'échapper.

Aggie se montra déçue et Nana Mae inquiète. Donovan la suivit en voiture jusque chez elle. Il descendit, détacha Isabella, et l'emmena à l'intérieur.

Keri n'avait pas envie de lui parler. Elle le remercia, mais ne lui proposa aucun rafraîchissement, ne lui dit pas de s'asseoir. Elle avait besoin de réfléchir.

— As-tu besoin de quoi que ce soit ? demanda-t-il.

— Non, mais je te remercie.

— Vas-tu appeler Jake pour lui dire de ne pas aller t'attendre sur le champ de foire ?

Elle posa sur lui un regard perçant.

— Comment es-tu au courant ?

— Il me l'a dit. Je vais le chercher, tu te souviens ? Je n'en ai parlé à personne.

Il jeta un coup d'œil à Isabella qui commençait à s'agiter.

— Tu sais que je vais lui dire, continua-t-il. Je ne veux pas que ton absence l'inquiète.

— C'est à toi de voir.

« Va-t'en ! »

— Tu es fâchée contre lui ?

« Il a acheté un lit à mes parents. Qui d'autre penserait à faire cela ? »

— S'il te plaît, Donovan. Vas-y, maintenant. Il faut que je nourrisse Isabella.

Elle se dit que c'était le meilleur moyen pour se débarrasser de lui.

Il partit. Elle prit sa fille dans ses bras, s'assit dans le fauteuil à bascule, et pensa à son avenir.

* * *

Jake attendit que Donovan quitte l'allée pour se diriger vers sa maison. La semaine avait été bonne et productive, et le coup de téléphone avec Keri chaque soir avait été la cerise sur le gâteau.

Elle avait paru tellement contente quand il lui avait dit qu'il rentrerait ce soir... Puis, Donovan l'avait fait redescendre brutalement sur terre. Elle n'était pas avec sa famille, en train de se préparer à apprécier le feu d'artifice, qui allait bientôt commencer. Elle avait prétendu avoir mal à la tête, mais Donny l'avait vue parler avec Denise Falcon juste avant que la « migraine » ne se déclare.

Jake supposait que Denise avait parlé à Keri du travail que Gideon lui avait proposé. Les femmes se serraient vraiment les coudes. Laura avait parlé à Keri de l'article avant même qu'il n'ait l'occasion de le faire, et maintenant,

c'était au tour de Denise de lui couper l'herbe sous le pied.

Il allait donc devoir recoller les morceaux. Ils avaient résolu l'autre problème, il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne règlent pas également celui-là.

Jake monta les marches et traversa le porche. La porte était fermée. Il mit sa clé dans la serrure, et entra dans la pénombre.

Il se sentit brusquement pris de panique. Elles étaient parties...

Il alluma la lumière. Keri était là, dans le fauteuil à bascule, immobile.

— Bonsoir, dit-il.

Il posa son sac et ses clés, s'approcha d'elle, mais n'osa pas essayer de l'embrasser.

— Isabella est déjà couchée, dit-elle.

Il lui fallait un moment pour s'habituer à cette Keri, cette Keri fâchée ou blessée. Il remonta donc le couloir pour aller dans la chambre de bébé. Il eut l'impression que la petite avait grandi. En moins d'une semaine. Elle lui avait manqué plus qu'il ne l'aurait supposé. Lui donner le bain, la regarder téter, tout lui avait manqué.

Mais reprendre le travail lui avait aussi fait beaucoup de bien.

Jake sortit de la chambre, laissant la porte entrebâillée. Il était temps de braver la tempête.

Il s'assit en face de Keri et attendit.

— Tu m'as menti, dit-elle.

Il se sentit comme transpercé par son accusation sévère et son regard dur.

— Pas vraiment, je t'ai caché quelque chose.

« Pas malin, McCoy. » Elle se recroquevilla encore plus, ramassant ses jambes et refermant ses bras autour d'elles.

— J'avais besoin de réfléchir, Keri, de voir si cela me plairait ou non. Ce n'était pas une décision que je pouvais prendre avec toi, il fallait que je me décide seul.

— Alors pourquoi sommes-nous mariés ? Je ne peux prendre part à aucune décision ? Au bout du compte, oui, c'est toi qui aurais choisi, mais de ne même pas en discuter avec moi...

Nous ne formons pas un couple, tu fais cavalier seul.

— Ce n'est pas juste. C'est la seule chose pour laquelle je ne t'ai pas consultée...

— L'article de Donovan ? l'interrompit-elle. Tu ne m'en as pas dit un mot. Je vois un mécanisme, Jake, qui ne présage rien de bon pour notre mariage.

Il se sentit envahi par le doute.

— Comment puis-je arranger les choses ?

— Voilà ce que j'ai décidé, et je ne te demande pas ton avis puisque, manifestement, nous prenons nos décisions seuls, maintenant : Isabella et moi nous installons en ville.

Il se pétrifia d'horreur.

— Pas question.

— Il faudra que je loue avant de trouver une maison à acheter, mais ce n'est pas grave. Au moins, je serai près des gens, pas isolée comme ici.

— Mais tu ne resteras pas tout le temps là, vous viendrez avec moi la plupart du temps !

Elle déplia ses jambes, posa fermement ses pieds sur le sol. Elle avait soudain l'air parfaitement maîtresse de la situation, ne semblait ni blessée, ni en colère.

— Non, je ne t'accompagnerai pas. Nous ne t'accompagnerons pas. J'ai déjà eu mon content de cette vie de nomade, Jake, et j'ai détesté cela. Là, ce serait

encore pire, car nous resterions encore moins longtemps à un endroit. Que ferais-je de mes journées ? Je n'aurais ni famille, ni amis. Nous attendrions que tu aies du temps à nous consacrer. Et que se passerait-il quand Isabella commencerait à aller à l'école ? Ou si nous avions un autre enfant ? Parce que je veux que ma fille ait des frères et sœurs. Elle mérite d'avoir ce que tu as eu, et ce que j'ai regretté de ne pas avoir toute ma vie. Quelque chose de stable, sur lequel elle pourra compter. Un foyer. Je n'ai jamais eu de racines, maintenant je suis ici, et je veux y rester.

— Notre fille, dit-il, bouillonnant intérieurement.

— Quoi ?

— Tu as dit « ma fille », c'est notre fille. Et tu as peut-être le droit de prendre des décisions pour toi, mais pas des décisions la concernant. Je suis son père et je dois travailler pour qu'elle ne manque de rien.

— Et moi ? dit Keri en se frappant la poitrine. Et mon besoin de travailler, à moi ? Moi aussi, je suis diplômée, j'ai des compétences que je ne veux pas perdre.

Elle se leva, regarda autour d'elle, mais resta où elle était.

Elle ferma les yeux un instant, visiblement pour se calmer.

— La première fois que tu m'as amenée ici, tu m'as dit que ce n'était qu'une maison, pas un foyer, rien de plus

qu'un pied-à-terre. Un placement financier ! Eh bien, ce n'est pas ma maison, je ne l'ai ni achetée ni décorée, mais c'est devenu mon chez-moi grâce à ceux qui l'habitent. C'est ici que je me sens en sécurité. C'est égoïste de ta part de ne prendre que tes besoins en considération.

Il fallait qu'il se ressaisisse. Ses émotions n'avaient jamais été remuées de la sorte, on ne l'avait jamais accusé d'être égoïste. Il avait même été décoré pour son héroïsme !

— C'est moi qui vais y aller, dit-il en se levant.

— Quoi ?

— Toi et Isabella, vous pouvez rester ici. C'est moi qui vais partir.

Elle ne dit rien. Il la regarda pour deviner ce qu'elle pensait, mais n'y parvint pas.

— Je reviendrai demain, pour voir ma... notre fille. Tu ne peux pas m'empêcher de la voir.

— Je ne ferais jamais cela. Où vas-tu aller ? dit-elle d'une voix plus douce en faisant un pas vers lui.

— Chez Joe. J'aimerais que cela reste entre toi et moi, si possible, jusqu'à ce que nous décidions de ce que nous allons faire. Tu sais ce qui se passera si maman est au courant.

Ou pire, si Nana Mae était au courant. Il ne voulait pas lui dire qu'il avait raté quelque chose d'aussi capital.

— Pour le moment, personne ne sait que je suis rentré à part Donny, poursuivit-il. Joe va le savoir, bien sûr. Peux-tu ne rien dire à personne pour l'instant ?

— Oui.

Ce simple « oui » lui donna de l'espoir. Si elle avait été sûre de vouloir le quitter, elle se serait dérobée. Du moins était-ce l'espoir auquel il se raccrochait, l'espoir que tout n'était pas perdu.

Il prit son portable et appela Donovan.

— Je vais demander à Donny de venir me chercher, comme cela tu auras la voiture.

— Merci.

— Salut ! dit-il à son frère. Peux-tu passer me prendre, s'il te plaît ?

— Chez toi ?

— Oui.

— Je suis dans la foule, il va me falloir un moment pour retourner jusqu'à la voiture et trouver quelqu'un pour ramener maman et Nana Mae.

— Je vais commencer la route à pied. Peut-être que je serai arrivé avant toi.

— Tout va bien, Jake ?

Jake regarda Keri, qui était allée à la fenêtre. Le feu d'artifice commençait. La vue de chez lui était parfaite.

— Très bien.

Il raccrocha, mit le téléphone dans sa poche et se dirigea vers la porte.

— Je suis désolé, Keri. Je ne voulais pas te faire de peine.

— Je sais, mais je dois prendre soin de moi, tu comprends ? Je ne l'ai pas assez fait, et il faut que je le fasse.

Il avait terriblement envie de la serrer contre lui. Elle lui paraissait petite et fragile, debout à côté de la fenêtre. Il ne lui aurait jamais associé le terme de fragile auparavant. Même dans leur cellule, elle n'avait été que fougue et rébellion les deux premiers jours, ne cédant à sa peur que quand les menaces s'étaient intensifiées. Le jour où ils avaient fini par faire l'amour, se réconfortant mutuellement, craignant une mort imminente.

Avant et après ce moment, elle avait fait preuve d'un courage incroyable.

— Je t'appellerai demain matin, dit-il.

— Jake ?

Avait-elle déjà changé d'avis ? Il s'efforça de ne pas montrer son espoir.

— Oui ?

— Merci d'avoir offert un lit à mes parents, ils sont ravis. C'était une très belle surprise.

— Cela m'a fait plaisir.

Il sortit dans la nuit et se mit à marcher. Le feu d'artifice éclairait le ciel nocturne, avec des sifflements, des bruits d'explosions et des crépitements. Puis, il y eut un raté, une longue traînée de lumière qui pétilla, mais ni bruit ni

étoile. Rien. Après cela, le silence fut insupportable.

Comme sa vie.

Il était à peu près à cinq cents mètres de chez Joe lorsque Donovan arrêta sa voiture à côté de lui. Jake jeta son sac sur la banquette arrière et monta.

— Elle t'a mis dehors ? demanda Donovan.

— C'est moi qui ai proposé de partir. Nous ne voulons pas que la nouvelle s'ébruite, Donny. Maman, Nana Mae et nos sœurs ne doivent pas le savoir. Je veux arranger les choses.

— Je serai muet comme une tombe. Tu veux en parler ?

Instinctivement, il eut envie de dire non. Il avait honte et il souffrait, et il

voulait que personne ne s'en rende compte. Mais il savait qu'il était complètement dépassé, cette fois-ci.

— Oui, merci. Avec Joe, aussi. Nous attendrons qu'il rentre, d'accord ?

Joe ne revint que deux heures plus tard. Jake et Donovan s'étaient accordé deux whisky, suivis de bières bien fraîches. Des paquets de bretzels et de chips à moitié vides étaient éparpillés sur la table basse, et il y avait des miettes partout.

Joe entra, regarda autour de lui.

— Où est ma bière ? demanda-t-il.

Quand son taux d'alcoolémie eut rattrapé celui de ses frères, il allongea ses jambes, mit ses pieds sur la table

basse et posa la question que Jake ne cessait de se poser à lui-même.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ?

— J'ai tout gâché.

— C'est évident, marmonna Joe, mais comment as-tu tout gâché ?

— Je l'ai traitée comme « ma légitime », j'ai pensé que je pouvais être l'homme de la maison et prendre toutes les décisions.

— Tu t'es trompé, dit Donovan, tu dois être disposé à laisser la femme prendre toutes les décisions. Ça aide à rendre la vie beaucoup plus belle. Pour elles, en tout cas, et du coup pour toi.

— Dit l'expert en la matière, dit Joe avant de boire une gorgée de bière.

— Ce n'est pas parce que je ne suis pas marié que je n'y connais rien. Je suis un observateur de niveau international.

— Explique-moi ça, Donny, dit Joe d'une voix pâteuse. Comment se fait-il qu'un observateur de niveau international comme toi ne voie pas qu'il traverse la crise de la quarantaine ?

— C'est des conneries ! J'ai trente-trois ans, j'ai encore sept ans devant moi. Et toi, qu'est-ce que tu as comme excuse ?

— Ce n'est pas moi qui me cache dans la ville que j'ai justement fuie sans un regard en arrière.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je reviens.

— Pour les mariages et les enterrements.

— Et pour les anniversaires, quand je peux. Je suis resté cette fois-ci parce que je n'avais pas pris de vacances depuis douze ans.

Jake s'efforça de garder les yeux ouverts. La discussion était importante, mais il avait du mal à suivre.

— Est-ce qu'on parle toujours de moi et de mes problèmes ? demanda-t-il, déconcerté. Je souffre, là.

Joe lança à Donovan un regard furibond.

— Je comprends ce que tu ressens, Jake, dit-il. Je sais que c'est dur.

Jake se redressa, posa sa bouteille de bière à moitié vide.

— Je ne compare pas ma situation avec ce qu'il y a eu entre toi et Dixie pendant des années, Joe, et je ne minimise pas ce que tu as vécu, mais là, il y a un enfant en jeu, et une femme qui est bel et bien devenue ma femme.

— Alors je suppose que tu vas devoir te démener pour arranger les choses.

Même dans les brumes de l'alcool, Jake perçut le chagrin de Joe. Pourquoi lui et Dixie ne s'étaient-ils pas réconciliés, cette fois ? En quoi était-ce différent de leurs précédentes ruptures ?

Il regarda Donovan et constata qu'il était KO, sa bière toujours à la main mais les doigts desserrés. Jake la lui

retira, ramassa les autres bouteilles vides, et les emporta dans la cuisine. Joe le suivit avec les paquets de chips.

— Je ne suis peut-être pas le mieux placé pour te conseiller, Jake, mais il ne faut pas être expert en relations pour voir ce que tu devrais commencer par faire. J'ai ma petite idée sur la façon dont Keri et toi vous êtes retrouvés, et...

— Je ne...

Joe l'interrompit d'un geste.

— Tu n'as pas besoin de me le dire. Si j'ai raison, ce que je vais te dire te paraîtra raisonnable et tu y réfléchiras. Tu ne lui as jamais fait la cour. Les femmes aiment qu'on leur fasse la cour, elles s'en souviennent toute leur vie. N'as-tu jamais entendu Nana Mae parler

de grand-papa et de l'époque où il lui faisait la cour ? Combien de fois nous a-t-elle raconté cette histoire ?

Ce que disait son petit frère se tenait.

— Suffisamment de fois pour que je la connaisse par cœur.

— Voilà. Mais le plus important, c'est que tu saches ce que tu ressens pour elle. Elle ne devrait pas avoir à se contenter de moins que ce qu'elle veut. Et toi non plus, d'ailleurs. Mais Keri encore moins, elle en a vu de dures. J'ai de l'admiration pour elle.

— Moi aussi.

— C'est un bon début. Maintenant, traînons Donny jusqu'à son lit, pour que je puisse aller dormir, moi aussi. Installe-toi sur le canapé. Il y en a qui se

lèvent et qui vont travailler, demain
matin.

18

Tôt le lendemain matin, Keri entendit ronronner le moteur d'une voiture qui remontait l'allée. Elle en fut très contrariée car Jake avait bien précisé qu'il appellerait pour annoncer sa visite. Elle n'avait presque pas dormi et était encore en robe de chambre. Isabella faisait sa sieste du matin, et Keri avait espéré pouvoir prendre une douche avant l'arrivée de Jake.

Cependant, ce n'était pas la voiture de Donovan, mais une voiture de sport rouge vif.

Elle poussa un grognement. C'était Laura Bannister. Elle devait passer déposer les papiers du fidéicommiss pour que Keri et Jake puissent les lire avant de venir les signer à son cabinet. Keri avait oublié.

Elle se sentit particulièrement mal fagotée. Laura était toujours tellement bien habillée, avec sa coiffure et son maquillage impeccables.

Oh, tant pis ! Keri se passa une main dans les cheveux, contente de s'être lavé les dents, puis elle ouvrit à Laura dès qu'elle frappa.

— Oh non ! Je suis en avance, n'est-ce pas ? dit Laura. C'est l'une de mes mauvaises habitudes. Je vais à Sacramento ce matin, mais je peux repasser ce soir en rentrant.

— Non, tu n'es pas en avance. La nuit a été longue. Entre.

— Comment va Isabella ?

— Très bien. Veux-tu du café ? Je viens d'en faire.

— Avec plaisir, merci.

Elle suivit Keri dans la cuisine et posa une enveloppe en papier kraft sur le plan de travail.

— Je suis contente que vous ayez suivi mes conseils et que vous vous soyez occupés de votre testament. La

plupart des gens sont soulagés de l'avoir fait, surtout s'ils ont un enfant.

— Veux-tu du lait ou du sucre ?
demanda Keri.

— Un nuage de lait, s'il te plaît. Je crois comprendre que Jake n'est pas encore là ?

— Pas pour le moment.

Laura se tut. Keri posa sa tasse sur le plan de travail sans regarder l'élégante avocate, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus faire autrement.

— Je suis très douée pour saisir les nuances, dit Laura d'une voix douce, et je perçois toutes sortes de nuances dans ta réponse. Jake n'est pas là pour le moment. S'il était là, il serait au courant que je venais et il serait présent. S'il

était toujours à l'étranger, tu me l'aurais dit.

Keri éclata en sanglots. Dixie était sa meilleure amie, mais elle ne pouvait pas lui en parler, elle ne pouvait se confier à personne. Mais Laura était son avocate, elle était liée par le secret professionnel, non ?

— Euh... Allons nous asseoir, dit Laura en guidant Keri jusqu'au salon.

— Je suis désolée, je n'ai pas l'habitude de m'effondrer, dit-elle, embarrassée.

— Tu fais peut-être une dépression post-partum ?

Keri rit à travers ses larmes.

— Tu dis cela avec tellement d'espoir !

Laura esquissa un sourire.

— J'ai le chic pour trouver une solution à tout.

Keri essuya ses joues, renifla, chercha un mouchoir dans sa poche.

— Je suis amoureuse de mon mari.

— Et cela pose un problème parce que... ?

— Il ne m'aime pas.

Isabella se mit à hurler. Keri se précipita dans la chambre. La petite agitait frénétiquement les bras et les jambes, son cri déchirant résonnait dans la pièce. Keri vérifia si le scotch de sa couche s'était collé à sa peau ou si son body était entortillé, mais tout semblait aller. Elle la prit dans ses bras et la berça, murmurant des mots apaisants.

Elle ne criait pas de cette façon lorsqu'elle avait faim.

— Que se passe-t-il ? demanda Laura.

— Je ne sais pas. Chut, bébé ! C'est fini, c'est fini...

Mais ce n'était pas fini, elle continuait à hurler.

— Puis-je essayer ? demanda timidement Laura.

Keri lui tendit Isabella.

— Là, là..., murmura Laura. Ça va aller.

Isabella arrêta de crier, ses sanglots s'espacèrent. Le silence se fit.

— Mais comment fais-tu ? demanda Keri.

Laura secoua la tête.

— Aucune idée.

Elle redressa Isabella contre son épaule, et le bébé lui vomit dessus.

— Oh, non ! s'écria Keri en pressant ses mains sur sa bouche. Ton beau tailleur !

Elle ne savait pas quoi faire en premier, prendre Isabella ou aller chercher quelque chose pour nettoyer la veste de soie de Laura.

Cette dernière était paralysée, elle aussi, perplexe et écœurée.

— Je suis désolée, dit Keri en reprenant sa fille.

Elle se rua dans la cuisine et revint avec des serviettes en papier. Laura nettoya du mieux qu'elle put.

— Je t'en prie, envoie-moi la facture du pressing. Si ton costume est taché, je

te le rembourserai.

Laura s'était ressaisie.

— Ne dis pas de bêtises, je suis sûre qu'un détachant fera l'affaire. Eh bien, nous savons ce qui n'allait pas, maintenant, pas vrai ?

— Pauvre petite ! Tu avais mal au ventre, hein, ma chérie ?

— Bon, il faut que j'y aille. Appelle-moi pour me dire quand vous viendrez au bureau, ou si tu as besoin de quoi que ce soit.

Elle passa la main sur le bras de Keri un moment, un peu maladroitement, comme si elle n'avait pas l'habitude de consoler les gens.

— Vous n'avez pas signé de contrat de mariage, ajouta-t-elle, mais j'espère que

cela ne posera pas de problème.

— Je l'espère aussi.

— Est-ce vraiment aussi grave que cela, Keri ?

— Je ne sais pas. Je lui ai dit des choses hier soir... A tête reposée, c'est difficile de dire ce qu'il peut ressentir. Cela reste entre nous, d'accord ?

— Donne-moi un dollar et nous dirons que c'était un entretien privé.

Keri fit un mouvement pour prendre son porte-monnaie dans son sac à main.

— Je plaisante ! dit Laura en riant. Oui, bien sûr que cela reste entre nous.

Keri la prit dans ses bras. Laura se raidit tout d'abord, puis elle se laissa aller.

— Je n'ai jamais eu beaucoup d'amies, dit-elle. J'ai tenté de sympathiser avec Dixie, mais ce n'est pas évident. La plupart des femmes ne se lient pas facilement d'amitié avec moi. Je suis désolée, je ne trouve pas les mots, sauf quand je suis dans mon rôle d'avocate.

— Tu as été parfaite. J'espère que tu te considéreras officiellement comme mon amie, à partir de maintenant.

Les yeux de Laura pétillèrent.

— J'en serai ravie.

Le téléphone sonna alors que Laura sortait. C'était Jake.

— Bonjour, dit-elle, contente qu'il ne puisse pas voir combien elle était vilaine.

— Bonjour. Comment vas-tu ?

— Isabella est un peu décalée aujourd'hui, mais ça va. Et toi ?

— Ça ne va pas.

Elle attendit, mais il n'ajouta rien. Elle ne savait pas quoi dire.

— Je suis en chemin, reprit-il. Cela ne te dérange pas ? Est-elle réveillée ?

— Oui. Euh, je n'ai pas encore pris ma douche, et il faut que je lui donne son bain.

— Je peux m'en occuper pendant que tu prends ta douche.

Cela aurait été trop familial, trop... normal, mais elle ne savait pas comment lui dire non.

— Pourquoi pas ? Quand est-ce que tu...

Elle vit la voiture de Donovan s'engager dans l'allée.

— Tu es déjà là, dit-elle.

— Si tu avais dit non, j'aurais rebroussé chemin. A tout de suite.

Elle posa le téléphone, regrettant une fois encore de ne pas être en tenue pour recevoir quelqu'un. Elle était tellement négligée ! Enfin, il l'avait vue accoucher, après tout, et elle ne pouvait pas être moins à son avantage qu'à ce moment-là.

Elle embrassa le front d'Isabella.

— Papa est là, Isabella. Papa est là.

Jake entra et trouva Keri tellement belle qu'il eut aussitôt envie de l'embrasser, puis il se rendit compte qu'il ne pouvait pas le faire. Il tendit

donc les bras vers Isabella à la place, mais la petite fit la moue comme si elle allait se mettre à pleurer.

— Elle ne me reconnaît pas, dit-il, abasourdi.

— Donne-lui une minute, elle va te reconnaître.

Il la laissa dans les bras de Keri, mais ne la quitta pas des yeux et lui tint la main. Il avait envie de la voir sourire, de l'entendre rire. Il avait regardé les vidéos d'elle et Keri tous les soirs.

— J'ai vu Laura partir quand je suis arrivé.

Il essaya de ne pas tirer de conclusions hâtives du fait qu'elle était là si tôt le matin. Ce n'était pas une

heure normale pour rendre visite à quelqu'un.

— Elle a apporté des papiers, dit Keri avec un geste vague en direction d'une enveloppe sur le plan de travail.

Jake sentit sa gorge se nouer. Des papiers ? Déjà ? Il n'y avait plus une seconde à perdre.

— La pauvre Laura, continua Keri, Isabella lui a vomi dessus.

— Comment l'a-t-elle pris ?

Il enleva délicatement Isabella des bras de Keri, et aussitôt, elle lui sourit. Le cœur de Jake fondit. Elle ne l'avait pas oublié.

— Etrangement, elle n'a pas bronché. Je crois qu'elle se sent seule, ajouta Keri, pensive.

— C'est difficile à imaginer, mais je ne la connais pas très bien. Elle a eu son bac la même année que Joe et Dixie, sept ans après moi.

Il regarda Keri coincer une mèche de cheveux derrière son oreille. Il n'arrivait pas à savoir si elle était nerveuse, joyeuse ou mal à l'aise.

— Comme tu es belle ! dit-il, les mots lui échappant.

— C'est vrai qu'elle est belle, dit Keri en regardant leur fille, ne s'apercevant pas que c'était elle que Jake regardait.

— Toi, Keri. C'est toi qui es tellement belle.

— Oh ! Eh bien... merci, dit-elle en rougissant, l'air troublé. Je, euh... Je

peux remplir la baignoire d'Isabella avant d'aller sous la douche.

— Je vais m'en occuper.

Il eut toutes les peines du monde à se retenir de lui caresser les cheveux, de l'enlacer et de la serrer contre lui. Elle lui avait manqué, mais il n'avait pas mesuré à quel point avant de rentrer chez lui.

Elle s'éloigna. Il entendit la porte de la salle de bain se refermer. Il prépara le bain d'Isabella, lui parla tout du long, gardant un œil sur l'enveloppe que Laura avait déposée. Isabella sourit, rit, donna des coups de pied, éclaboussa. Jake entendit la douche couler, puis s'arrêter, un peu plus tard. Il emmena

Isabella dans sa chambre pour l'habiller, revint avec elle dans le salon.

Il était de plus en plus impatient. Il avait des projets pour la journée, de grands projets qui pourraient changer leur vie, selon ce que Keri déciderait.

Tout ce dont il était sûr, c'était qu'il n'allait pas prendre la voie que Joe avait prise. Il n'abandonnerait jamais la partie.

Keri ne savait plus quoi faire pour gagner du temps. Elle était douchée et habillée, s'était séché les cheveux. Elle portait un nouveau corsaire et un T-shirt qui mettait ses formes en valeur. Avait-elle mis cela pour le séduire ? Après tout, c'était humain. En revanche, elle avait l'intention de rester sérieuse, de

s'en tenir à un registre différent dans leur relation.

Elle trouva Jake et Isabella sur le porche. Elle aimait l'écouter parler à leur fille, qui semblait maintenant enchantée par sa voix alors qu'il lui expliquait que les saisons changeraient le paysage, qu'il préférait le printemps, et qu'elle ne devait pas avoir peur des animaux sauvages, mais qu'elle ne devait pas essayer de les toucher.

Keri ouvrit la moustiquaire et le rejoignit.

— Voilà maman, dit-il en la regardant intensément. Elle est jolie, hein ?

Isabella regarda Keri, qui lui chatouilla le menton. Cela la faisait toujours rire.

— Quand devra-t-elle manger de nouveau ? demanda Jake.

— D'un moment à l'autre, mais je ne sais pas trop quoi faire, comme elle a été malade ce matin.

Elle toucha le front d'Isabella puis lui caressa la joue.

— Elle n'a pas de fièvre. Je devrais peut-être appeler Aggie et lui demander ce qu'elle en pense.

— Pendant que tu y es, pourrais-tu lui demander si elle veut bien garder Isabella un moment ? J'aimerais t'emmener quelque part.

Keri le regarda droit dans les yeux.

— Tu ne réussiras pas à me persuader de faire l'amour avec toi, Jake. Nous avons beaucoup de choses à régler.

— Persuader ? Eh bien, en voilà un mot !

Elle aurait presque cru qu'il était content de lui, mais à en juger par la façon dont sa mâchoire se contractait et dont il se tenait, il était très nerveux.

— Qu'entends-tu par « un moment » ? demanda-t-elle.

— Quelques heures.

— C'est plus qu'un moment. Aggie sait que tu es rentré, alors ?

Le fait qu'il n'ait pas pris cela en compte en disait long sur son état d'esprit.

— Non, je ne voulais pas que qui que ce soit d'autre que Joe et Donny sache que nous n'étions pas ensemble. Tu pourrais peut-être me laisser quelque

part, déposer Isabella chez maman, et revenir me chercher.

— Un subterfuge..., dit Keri.

Elle était surprise, mais une petite intrigue la tentait. Elle entra et téléphona à Aggie, qui lui conseilla de nourrir Isabella et accepta de la garder.

Jake s'éclipsa pendant que Keri allaitait. Elle apprécia sa délicatesse, mais déplorait qu'ils en soient arrivés là. Cela lui faisait énormément de peine.

S'ils ne parvenaient pas à arranger les choses, la prochaine étape serait de se décider à arrêter de l'aimer, du moins si elle réussissait à croire à la théorie de Nana Mae et Donovan. Pourtant, elle n'était pas encore convaincue qu'il était

possible de décider de ce genre de choses.

Une demi-heure plus tard, ils étaient sur la route. Ils n'avaient presque plus rien dit depuis qu'elle lui avait demandé où ils allaient et qu'il avait répondu : « Tu verras. »

L'endroit en question s'avéra être le concessionnaire de Sacramento, qui vendait le genre de voiture qu'elle avait décidé d'acheter, un de leurs plus gros sujets de discorde.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

Il coupa le contact, posa les mains sur le volant et la regarda.

— Cela veut dire que je vais être beaucoup plus souvent à la maison, mais

aussi absent de temps en temps. Tu vas avoir besoin d'une voiture.

— Où vas-tu aller ?

— Pas très loin, mais je ne rentrerai pas tous les soirs.

Keri porta la main à ses lèvres.

— Tu as accepté le travail de Gideon.

— En quelque sorte. Que sais-tu de son affaire ?

Le cœur de Keri battait la chamade.

— Presque rien.

— Il a créé un circuit aventure. Il s'agit d'encadrer des gens dans la nature, pour pêcher, chasser, ou faire une randonnée qui représentera un défi pour eux. Il a besoin de quelqu'un pour piloter des hélicoptères au-dessus des pistes de ski. C'est très lucratif, car il a

ciblé une certaine clientèle, qui a soif de sensations fortes et qui peut se le permettre financièrement.

— Ça a l'air dangereux.

— Ce n'est pas sans danger, je ne vais pas te mentir sur ce point, mais rien à voir avec le danger encouru à fréquenter la pègre. Ces risques-là sont calculés, et l'on y est préparé. Quand Gideon m'a offert ce travail, c'est tout ce qu'il me proposait, c'est pour cela que j'ai refusé. Enfin, pour cela, et parce que je n'étais pas prêt à abandonner ma propre entreprise, pour laquelle j'avais tant donné. Et puis, ce matin, je l'ai appelé, et il m'a dit qu'il me cédait toute l'affaire. Je n'aurai de compte à rendre à personne, même si son nouveau bureau

me servira de point d'attache. Nous trouverons un arrangement à ce sujet.

— Alors, tu seras souvent à la maison.

— Et souvent absent, aussi, comme je te l'ai dit. Je garderai un intérêt financier dans l'entreprise que j'ai montée, et j'accepterai des missions pour l'Etat de temps en temps, pour ne pas perdre la main. Avec mes compétences en langues, j'imagine que je saurai attirer des étrangers ici pour le circuit aventure.

Keri était très émue. La décision de Jake l'emballait, mais il y avait encore autre chose qu'elle avait besoin d'entendre. Pleine d'espoir, elle attendait les mots justes.

— Je ne fais plus de cauchemars, poursuivit-il, comme tu le sais. Grâce à toi, à ton optimisme, ta présence à côté de moi la nuit. Cela fait des semaines que je n'en ai pas fait, mais cette nuit, j'en ai fait un, complètement différent des autres. J'ai rêvé de toi et d'Isabella, je ne vous trouvais pas, je ne pouvais pas prendre soin de vous. Quand Joe m'a réveillé, je tremblais et j'étais trempé de sueur. C'est là que j'ai compris, que j'ai tout compris.

Il ouvrit la boîte à gants et en sortit un petit écrin de velours.

— Je t'aime, Keri. J'aime ton esprit, ton courage, ton honnêteté. J'aime que tu me tiennes tête, et j'aime ce que tu me fais ressentir, au lit et en dehors du lit.

J'aime que tu aies fait de moi un père alors que j'ignorais que je voulais en être un.

Il ouvrit l'écritoire. A l'intérieur, il y avait une alliance en or finement ciselée avec un motif de torsades.

— Je me suis lassé d'attendre que tu en choisisses une, alors j'ai fait faire celle-ci au Costa Rica. Si tu ne l'aimes pas...

— Je l'adore ! Je t'adore, toi !

Elle tendit la main et il lui passa la bague au doigt, puis il lui déposa un baiser sur l'annulaire.

— Je t'aime tant, dit-elle en lui passant la main dans les cheveux. Cela fait tellement longtemps que j'ai envie de te le dire.

Il l'embrassa, puis il enfouit son visage dans le creux de son épaule et la serra dans ses bras un long moment.

Quand il s'écarta, il lui prit tendrement le visage dans les mains.

— Joe m'a dit que je devais te faire la cour, que je ne t'avais jamais courtisée. Je sais que c'est vrai, et j'ai l'intention de me rattraper, je te le promets. J'avais la vérité sous les yeux, Keri, il fallait seulement que je m'en rende compte, puis que je puisse te convaincre.

— Je suis convaincue, dit-elle avec un sourire, se penchant pour l'embrasser. Mais il reste une chose.

Elle vit passer une lueur d'inquiétude dans ses yeux. Elle posa les mains sur son torse, sentit son cœur battre, et sut

qu'elle et ses enfants seraient en sécurité et aimés toute leur vie.

— As-tu l'impression que c'est toi qui fais tous les compromis ? demanda-t-elle. Je ne veux pas que tu m'en veuilles, ou que tu regrettes ce à quoi tu renonces.

— Tu as fait assez de compromis pour nous deux, c'est mon tour. Et je n'ai jamais de regrets, tu te souviens ? Je pense aussi que nous devrions acheter une maison en ville pour que tu sois plus près de tout le monde quand je ne serai pas là, si c'est ce que tu veux.

Un sentiment de gratitude la submergea. Comment tant de bonnes choses pouvaient-elles arriver d'un coup ? Son cœur débordait de joie.

— Oui, j'aimerais beaucoup. J'ai repéré une maison sur Poplar...

— Je l'ai vue. Nous irons la visiter plus tard.

Il prit quelque chose dans sa poche.

— Une dernière chose..., dit-il.

Il tint en l'air une chaîne, au bout de laquelle se balançait le médaillon de Keri. Jake lui raconta comment il l'avait retrouvé et fait réparer, avec l'intention de le lui rendre, depuis tout ce temps.

— Je n'y arrivais pas, dit-il, c'était une partie de toi que je gardais toujours avec moi. Quand je le touchais, cela m'apaisait, ou m'aidait à me concentrer pour prendre une décision. Mais je sais qu'il te manque.

— Cela ne me dérangerait pas du tout que tu le gardes.

Elle aimait l'idée qu'elle serait avec lui partout où il irait. Pour elle, c'était un cadeau de ses parents, mais pour lui, il avait une valeur affective encore plus grande.

— Je n'aurais jamais cru dire cela un jour, *mi novio*, mon amour, mais je suis tellement heureuse d'avoir été enlevée !

Il rit, joyeux.

— Allons t'acheter une voiture. J'ai une envie soudaine de rentrer avec toi à la maison. Grâce à toi, j'ai enfin compris que c'était l'endroit où j'avais le plus envie d'être, où je pouvais me ressourcer. Chez nous...

Il l'embrassa, tendrement,
passionnément.

TITRE ORIGINAL : THE PREGNANT BRIDE WORE WHITE

Traduction française : MARION BOCLET

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

SAGAS®

est une marque déposée par Harlequin.

© 2009, Susan Bova Crosby.

© 2010, 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Paysage : © GETTYIMAGES/ GALLA IMAGES

Réalisation graphique couverture : ATELIER D. THIMONIER
(Harlequin)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5169-0

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance

avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

Ce roman a déjà été publié en avril 2010

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

SUSAN CROSBY

L'enfant
de Donovan McCoy

◆ S A G A S ◆

◆ HARLEQUIN

1

Donovan McCoy jeta ses bagages dans le coffre de son 4x4 de location, puis refit mentalement la liste de tout ce qu'il avait mis dans sa sacoche : billet d'avion, passeport, dictaphone, ordinateur et téléphone portables. Chargeurs ? Oui, il les avait pris. Quant au volumineux dossier des recherches qu'il avait faites sur Internet, il ne risquait pas de l'avoir oublié. Il n'avait

pas encore tout lu dans le détail ; il aurait tout le temps de s'y plonger pendant les longues heures de vol qui l'attendaient.

Bientôt, il serait de nouveau loin de sa famille. Personne n'avait manqué à l'appel, la veille, à l'occasion du barbecue organisé en son honneur ; de sa grand-mère de quatre-vingt-neuf ans à sa nièce de deux mois, les trente-deux membres du clan McCoy avaient tous tenu à être là pour lui dire au revoir.

La fête, comme d'habitude, avait été superbe.

Donovan claqua la portière de sa voiture avec une brutalité qui le surprit lui-même. Depuis son réveil, il ressentait une nervosité inhabituelle dont

il ne parvenait pas à se défaire. Mais il n'avait nullement l'intention d'en chercher les raisons, d'autant qu'il lui restait peu de temps pour préparer son départ.

Alors qu'il s'apprêtait à retourner dans la maison de son frère pour une dernière vérification, une voiture s'arrêta devant l'allée. Il reconnut aussitôt la décapotable rouge — et sa sublime conductrice, qui exposait son visage au soleil de juillet.

— Il paraît que tu t'en vas, lança-t-elle.

Laura Bannister. Au cours des deux mois qu'il venait de passer en ville, il avait réussi à éviter de se trouver seul avec elle. Il s'y était appliqué de toutes

ses forces, de crainte de succomber à ses charmes. Déjà, à l'époque où elle était entrée au lycée, alors qu'il était, lui, en fin de scolarité, il avait eu un mal fou à résister à ses avances. Et il ne pouvait s'empêcher de regretter cette décision. Quinze ans s'étaient écoulés depuis lors, mais le souvenir de ce jour ne cessait de le hanter.

Il avança lentement vers elle, prenant le temps de contempler son corps de rêve. Sa tenue était plus décontractée que d'habitude. Ses cheveux blonds détachés, décoiffés par le vent, lui donnaient un air délicieusement sauvage, qui rajouta à son trouble. Même son magnifique regard noisette, d'habitude si franc et sincère, se cachait aujourd'hui

derrière les verres teintés de ses lunettes de soleil. Pour sa tranquillité, il aurait préféré garder à l'esprit une image d'elle plus convenue que celle qu'elle lui offrait à cet instant : celle d'une femme fascinante et terriblement sexy, pour laquelle il brûlait de désir.

S'appuyant sur le bord du pare-brise, il profita de ce moment pour observer à la dérobée ses formes sublimes, mises en valeur par son short blanc et son débardeur rose. Il n'était pas le seul à être devenu fou de sa silhouette de déesse, qui lui avait valu le surnom de « The Body ».

— Laura ! C'est mardi, aujourd'hui. Tu n'es pas au bureau ?

— Je fais l'école buissonnière.

— Toi ? Ce jour est à marquer d'une pierre blanche !

Elle baissa ses lunettes et lui adressa son irrésistible regard, plein d'assurance ; sans doute celui qu'elle utilisait comme arme au tribunal. Un regard qui n'admettait aucune objection.

— Alors, où pars-tu, cette fois ? demanda-t-elle.

— Je vais faire un tour du côté de Mexico. Je dois continuer l'enquête que j'ai commencée le mois dernier pour *NewsView*.

— C'est un coin dangereux ?

— Je verrai bien.

— Pour une fois, ta famille a pu profiter de toi un peu plus de quelques jours, dit-elle en mettant ses lunettes

dans ses cheveux. Tu vas leur manquer, ajouta-t-elle après une pause.

— Je suis sûr que Joe sera ravi d'avoir de nouveau sa maison pour lui tout seul.

Même si son frère n'en avait rien dit, Donovan avait compris qu'il ne valait mieux pas qu'il abuse de son hospitalité. Après douze ans de travail presque ininterrompu, il avait brusquement ressenti le besoin irrépressible de s'accorder de longues vacances, c'est pourquoi il s'était installé chez Joe. Une chose était sûre : il ne comptait pas attendre encore tout ce temps avant de se retrouver de nouveau parmi les siens.

— Tu as sans doute raison, approuva Laura. Je vis seule depuis si longtemps

que je ne sais pas si je serais capable de partager ma maison avec quelqu'un d'autre.

— Je te comprends très bien.

Avaient-ils d'autres choses en commun ? Heureusement, il n'avait pas eu l'occasion d'en parler avec elle au cours de ces deux derniers mois. Il n'avait pas la moindre envie de se découvrir des affinités avec une femme qui lui plaisait déjà plus que de raison ; cela aurait rendu sa situation beaucoup trop compliquée...

Parce qu'elle était d'ici, de Chance City, sa ville natale. Et qu'il avait quitté cet endroit dès sa sortie du lycée, quinze ans plus tôt, sans le moindre regret.

— Je ne voudrais pas te retarder, dit-elle, la main sur la boîte de vitesses, après avoir remis ses lunettes en place.

Curieusement, il ne pouvait accepter l'idée de la laisser partir aussi vite, aussi resta-t-il appuyé sur sa voiture pour la retenir.

— Et à quoi Laura Bannister, notre célèbre avocate et reine de beauté, occupe-t-elle son temps libre ?

— Eh bien... Je me détends. Je sors d'une séance de massage, et maintenant, je rentre chez moi. Je vais nager un peu, puis m'allonger sur une chaise longue et lire enfin quelque chose de plus excitant que mes dossiers professionnels.

— J'ai beaucoup entendu parler du fameux bikini que tu portais le jour de la

fête du Travail, plaisanta-t-il en se rappelant l'e-mail que son frère Jake lui avait envoyé quelques mois plus tôt.

— C'est vrai ? s'amusa-t-elle.

Sur ses lèvres roses et pulpeuses se dessina le sourire le plus sexy qu'il ait jamais vu.

— A vrai dire, poursuivit-elle, chez moi, je ne prends pas la peine de mettre un maillot de bain ; je suis beaucoup mieux sans. Au revoir, Donovan. Fais attention à toi.

Et elle s'éloigna.

Troublé par les images érotiques qu'elle venait de lui mettre en tête, il se hâta de rentrer pour s'occuper l'esprit avec des choses pratiques. Que lui restait-il à mettre dans son sac ? Il

aperçut sur la table une photo de toute la famille que son neveu avait prise la veille, pendant la fête, pour qu'il puisse l'emporter. Il ne comptait pas s'en séparer ; ainsi, lorsque les gens auraient du mal à croire qu'il avait cinq sœurs, deux frères et dix-sept neveux et nièces, il n'aurait qu'à brandir cette preuve.

Il était heureux des deux mois qu'il venait de passer à Chance City. Les moments partagés avec ses frères étaient tellement précieux... Surtout les parties de pêche avec Jake, son aîné de quatre ans, qui lui avaient tant manqué. Quant à Joe, qui avait trois ans de moins que lui, comme il avait changé ! Il n'était plus le bébé de la famille ; à présent, c'était un homme, lui aussi.

Alors qu'il s'apprêtait à partir pour de bon, un gobelet de café à la main, Donovan entendit le téléphone sonner. Il savait que l'appel ne lui était sans doute pas destiné, et qu'il lui suffisait de laisser le répondeur s'enclencher. Pourtant, il profita de ce prétexte pour retarder son départ. Décidément, il avait du mal à quitter sa tribu.

— Oh, quelle chance, je n'appelle pas trop tard, dit une voix de femme lorsqu'il décrocha. C'est Honey, à l'appareil.

C'était la propriétaire du Lode, le restaurant que tous les habitants de Chance City connaissaient et appréciaient.

— Je suis sur le point de me rendre à l'aéroport, Honey. Que se passe-t-il ?

— Il y a une femme ici, qui te cherche.

— Qui donc ?

— Je n'ai pas saisi son prénom. Blonde, anglaise. Mme Bogart, quelque chose comme ça.

— Bogard, rectifia-t-il machinalement.

Anne Bogard. Que pouvait-elle bien lui vouloir, après toutes ces années ?

— Donovan ? Tu es toujours là ?

— Oui. Que lui as-tu répondu ?

— Que j'allais voir si tu n'étais pas déjà parti.

Il voulut d'abord lui faire dire qu'elle n'avait pas réussi à le joindre. Mais

cette visite était si inattendue...
Finalement, sa curiosité l'emporta.

— Envoie-la chez Joe, s'il te plaît,
Honey.

— Très bien.

Dès qu'il eut raccroché, une foule de souvenirs lui revinrent en mémoire. Anne et lui s'étaient connus à l'époque où ils couvraient tous les deux la guerre en Afghanistan. Une même ferveur les animait, un même désir acharné d'être au plus près des événements qui faisaient l'histoire. Son reportage avait valu plusieurs prix à Donovan, et avait marqué le véritable point de départ de sa carrière. Cela avait été une période très riche, professionnellement et humainement.

Leur rupture, qui remontait à plus de cinq ans, avait été douloureuse, mais inévitable, puisqu'ils n'étaient prêts ni l'un ni l'autre à sacrifier leur vie d'aventurier pour sauvegarder leur relation. Depuis lors, il lui était arrivé de voir sa signature au bas de quelques articles, mais elle n'avait apparemment pas suivi la même voie que lui, en fin de compte. Sans doute s'était-elle lassée des risques qu'impliquait la vie de grand reporter.

Si les premiers temps avaient été difficiles, cette histoire était derrière lui, à présent. Depuis plusieurs années déjà.

Néanmoins, il ressentit une pointe d'appréhension en voyant une berline bleu foncé se garer devant la maison.

Après une brève hésitation, il décida de sortir à la rencontre d'Anne.

Il ouvrit la porte d'entrée, les tempes battantes.

C'est alors qu'il se figea de surprise en voyant non pas Anne sortir de la voiture, mais sa mère, Millie.

L'angoisse l'étreignit. Si Millie s'était donné le mal de traverser l'Atlantique pour venir le trouver, ce n'était certainement pas pour une raison anodine.

— Bonjour Millie, l'accueillit-il, l'esprit en déroute.

— Bonjour Donovan. Tu as l'air en forme.

Elle lui donna une accolade, ce qui ne l'effraya que plus encore ; contrairement

à sa mère à lui, ce n'était pas du tout dans les habitudes de Millie.

Il s'écarta légèrement et la regarda dans les yeux, incapable de formuler son interrogation. Manifestement, il n'en fallut pas davantage à Millie pour lire son inquiétude.

— J'aime mieux te l'annoncer tout de suite : Anne est morte le mois dernier.

— Que s'est-il passé ? balbutia-t-il.

— Un lymphome.

Après le choc, un immense chagrin lui broya le cœur. Anne était si belle, si pleine de vie...

— Je suis sincèrement désolé, Millie. C'était une femme extraordinaire.

— Oui, c'est vrai. Mais tu dois te demander pourquoi je suis venue,

ajouta-t-elle après un silence.

Il acquiesça d'un signe de tête. Il lui avait sans doute fallu une volonté tenace pour le trouver, lui qui était toujours en déplacement.

Alors qu'elle était sur le point de s'expliquer, elle sembla se raviser.

— Tu vas tout de suite comprendre.

Elle ouvrit la portière arrière de la voiture et un petit garçon sortit. Il avait les cheveux bruns et les yeux bleus.

« Il me ressemble », songea Donovan. Et aussitôt, Millie confirma son pressentiment.

— Voici Ethan, ton fils.

2

Donovan les rejoignit dans le salon avec une tasse de thé pour Millie et un verre de lait pour Ethan, puis déposa sur la table basse une assiette de cookies préparés par sa mère.

Ethan. Son fils. Ce fils dont il avait été privé pendant près de cinq ans.

C'était invraisemblable. Pourquoi Anne l'avait-elle gardé éloigné de son enfant durant tout ce temps ?

— Tu commences à te faire à l'idée d'être papa ? lui demanda Millie lorsqu'il vint s'asseoir à côté d'elle.

Ethan, quant à lui, jouait par terre avec de vieilles petites voitures que Donovan avait trouvées dans les affaires de Joe. De temps en temps, il levait vers lui un regard sérieux et interrogateur, mais il n'avait pas ouvert la bouche depuis son arrivée.

Non, il ne s'était pas encore fait à l'idée, mais déjà, mille questions se bousculaient dans sa tête.

— Est-ce qu'il parle ? murmura-t-il en se penchant vers Millie.

— Oh, oui. C'est même un vrai moulin à paroles, d'habitude. Le voyage l'a fatigué, c'est tout. Après un peu de

repos, il se portera comme un charme. Merci, il est excellent, ajouta-t-elle après avoir bu une gorgée de thé.

— Vous ne croyez pas que nous devrions discuter de tout cela en privé, Millie ?

— Tu peux déjà parcourir ces documents, suggéra-t-elle en lui tendant une épaisse chemise en carton, remplie de dossiers et d'enveloppes. Tu devrais d'abord lire ce qui est au-dessus ; ce sera plus clair.

Il commença par feuilleter les nombreux papiers pour voir ce qu'il avait entre les mains : le testament d'Anne, son certificat de naissance, ainsi que celui d'Ethan — sur lequel il était mentionné comme le père de

l'enfant. Une grande enveloppe contenait un journal intime, qui commençait le jour où Anne avait appris qu'elle était enceinte. La dernière page avait été écrite le jour de la fête des Mères, deux mois plus tôt. Il y avait aussi des dessins et des peintures d'Ethan, allant de ses premiers gribouillis à des collages très élaborés.

— Ce n'est qu'un échantillon, précisa Millie. Le reste est dans ma valise.

Ethan avait laissé de côté les petites voitures et se concentrait à présent sur la construction d'une tour avec des cubes en plastique. Il travaillait avec application, sans se soucier de la petite tache de chocolat qu'il avait au coin de la bouche.

Finalement, Donovan revint au haut de la pile. Décachetant la première enveloppe, il découvrit une lettre manuscrite d'Anne. L'espace d'un instant, il ferma les yeux et respira profondément pour trouver le courage de la lire.

« Cher Donovan,

» Il ne fait aucun doute que tu ne me pardonneras jamais de t'avoir caché l'existence d'Ethan pendant toutes ces années. Mais je ne voulais pas pour mon fils d'un père à temps partiel, sans arrêt en voyage au bout du monde, travaillant à chaque instant au péril de sa vie.

» Tu sais que je rêvais moi aussi d'une telle carrière, mais j'ai tout abandonné pour me consacrer à mon

rôle de mère. Je suis certaine que tu n'aurais jamais pu te résoudre au même choix, c'est pourquoi j'ai décidé d'élever Ethan seule. Pour préserver sa stabilité. C'est tellement important, pour un enfant.

» A mesure qu'il grandissait, et sous l'influence de ma mère, j'ai peu à peu changé d'avis. Je m'étais vraiment préparée à te mettre au courant, mais c'est alors que ma maladie a été diagnostiquée. Cette nouvelle a bouleversé notre existence. J'ai tenu absolument à créer des souvenirs que mon fils pourrait garder en mémoire toute sa vie durant. J'avais si peur qu'il m'oublie... Je n'ai pas eu la force de le partager avec toi, en sachant qu'il me

restait peu de temps à passer avec lui. Ma mère pourra te montrer tous les films qu'elle a faits, et les photos que nous avons prises de lui.

» S'il te plaît, fais en sorte qu'il se souvienne de moi. Et, je t'en prie, reste en contact avec sa grand-mère qu'il aime tant. Je me réjouis de savoir que tu as une famille nombreuse, qui saura prendre soin de lui, surtout quand tu partiras en reportage. Mais maman aussi doit faire partie de cette famille.

» J'espère de tout mon cœur que tu prouveras que je m'étais trompée sur toi. J'ai failli demander à ma mère de garder Ethan avec elle, afin de ne pas le perturber davantage. A vrai dire, j'ai peur que tu le confies à quelqu'un

d'autre pour pouvoir continuer à vivre comme tu l'as toujours fait. Je sais combien ton travail compte pour toi, et aussi que ta recherche permanente de justice et de vérité te mène souvent sur des territoires en guerre. Je connais tes cicatrices, aussi bien physiques qu'affectives. Je suis persuadée que tu ne quitteras pas cette vie aussi radicalement que je l'ai fait, mais souviens-toi d'une chose : Ethan m'a déjà perdue. J'espère que cette pensée t'aidera à prendre certaines décisions.

» Merci pour cet enfant merveilleux. Il a donné un sens à ma vie.

» Nous avons tous les deux été trop égoïstes, Donovan.

Anne. »

Donovan replia la lettre et la glissa dans l'enveloppe. Comment ça, égoïste ? A propos de sa carrière, sans doute, oui. Mais s'il avait su qu'il avait un fils, il n'aurait pas été égoïste. Elle ne lui avait même pas laissé une chance d'assumer ses responsabilités !

C'était elle, qui avait été égoïste. Et elle avait raison de croire qu'il ne lui pardonnerait pas.

— Des questions ? demanda Millie.

Il secoua la tête.

— En revanche, j'aimerais prendre le temps de tout lire dans le détail. Vous ne partez pas tout de suite, au moins ? Je souhaiterais consulter un avocat, et nous aurons sans doute besoin de vous.

— Je n'ai pas l'intention d'abandonner Ethan si vite. Il lui faudra une période de transition. Comme tu peux l'imaginer, nous sommes devenus très proches, lui et moi.

En effet, il pouvait aisément le comprendre ; elle était son seul point de repère, pour l'instant.

— Vous seriez d'accord pour séjourner chez ma mère ? Si vous préférez, je peux vous réserver une chambre d'hôtel, mais...

— J'en serai ravie, l'interrompit-elle gaiement.

— Parfait, répondit-il en souriant.

Grâce à l'attitude bienveillante de Millie, il commençait à se détendre.

— J'ai très envie de connaître ceux qui vont partager la vie de mon petit-fils ; si je pouvais rester quelques jours, ce serait formidable. A condition que cela ne dérange pas ta mère, bien sûr.

— Si je vous conduisais à l'hôtel, elle s'empresserait plutôt de venir vous chercher pour vous ramener avec elle. J'irai moi aussi chez elle, puisque je ne possède pas moi-même de maison. Ici, nous sommes chez mon frère Joe, précisa-t-il. D'après son acte de naissance, Ethan est né dans le Maine, c'est bien ça ? poursuivit-il en montrant la pile de papiers qu'il avait sur les genoux.

— Oui. Ce n'était pas ce qui était prévu. Anne s'y trouvait pour un

entretien d'embauche. Elle voulait enseigner à l'université, car les revenus de ses articles n'auraient pas suffi, pour elle et Ethan. C'est alors qu'elle a ressenti les premières contractions : il est né avec un mois d'avance.

— Je croyais qu'il ne fallait plus prendre l'avion, à partir du dernier trimestre de grossesse.

A ces mots, Millie lui jeta un regard étonné.

— J'ai cinq sœurs, expliqua-t-il. Je les entends souvent parler de ce genre de choses.

Du reste, il n'était pas surpris qu'Anne ait pris ce risque. Elle avait si peu l'habitude de se ménager ! Elle avait

dû persuader un médecin de lui donner son accord.

— Tu connais Anne..., s'amusa-t-elle, comme en écho à ses propres pensées. Finalement, elle a obtenu le poste et s'est installée là-bas.

— Pourquoi avait-elle choisi le Maine ?

— D'après ce qu'elle m'a dit, c'était parce que tu ne risquais pas de la chercher là-bas.

— J'aurais très facilement pu la retrouver, répliqua-t-il, troublé. J'ai déjà vu son nom au bas de quelques articles ; il m'aurait suffi de prendre contact avec le journal.

— Mais tu ne l'as jamais fait. Qui sait, peut-être que, en réalité, elle

voulait secrètement que tu la trouves.
Pourquoi n'as-tu pas essayé ?

— Parce que nous étions séparés.

— Il ne t'est pas venu à l'esprit qu'elle pouvait être enceinte ? Vous êtes restés ensemble un certain temps.

Six mois. Assez longtemps pour qu'il s'attache beaucoup à elle, mais il savait qu'elle n'avait jamais ressenti la même chose à son égard.

— Ce qui ne m'est jamais venu à l'esprit, c'est qu'elle puisse attendre mon enfant sans m'en parler. Ma mère et ma grand-mère sont allées à Sacramento ce matin, dit-il après un silence, mais elles seront de retour avant ce soir. Cela vous ennuerait-il de rester ici un moment, pendant que je vais voir mon

avocat ? Je vais prévenir mon frère que vous êtes là.

— Cela me convient tout à fait.

Il se leva et s'approcha d'Ethan, dont la construction avait atteint une hauteur considérable, et menaçait dangereusement de s'effondrer. A la fois amusé et ému, Donovan songea qu'il n'avait jamais pris son fils dans ses bras. Qu'il ne l'avait pas même touché.

Délicatement, il posa une main sur l'épaule de son petit garçon, qui sursauta en se retournant brusquement.

— Je suis ton papa, murmura-t-il avec la plus grande douceur possible.

Ethan hocha la tête de haut en bas, visiblement rassuré.

A cet instant, Donovan sentit un flot d'amour l'envahir en même temps qu'un besoin irrépressible de protéger et de consoler son enfant blessé.

— Tu veux bien que je te fasse un câlin ? demanda-t-il prudemment.

Ethan regarda Millie, comme pour avoir sa permission.

— Vas-y, mon chéri, l'encouragea-t-elle. N'aie pas peur.

Mais Ethan ne sembla pas moins hésitant.

— Plus tard, peut-être, intervint Donovan.

Malgré sa déception, il pouvait comprendre qu'il faudrait du temps à Ethan pour s'habituer à lui.

— Je dois m'absenter un moment, lui expliqua-t-il, mais je te promets de revenir aussi vite que je le peux. Si tu as envie de te reposer, il y a deux chambres libres. Mais si tu préfères, tu peux continuer à jouer.

— Merci, je vais rester ici. Ils sont super, ces jeux.

— Oui, ton oncle Joe a un placard très bien rempli, répondit-il en riant.

Il nota son numéro de portable sur un papier qu'il donna à Millie, puis s'éclipsa.

Une fois assis au volant, il respira profondément, puis réfléchit à tout ce qu'il devait faire immédiatement : prolonger la location de sa voiture,

annuler son billet d'avion, et téléphoner à Joe.

Salut, c'est Donovan, dicta-t-il à son répondeur. Je ne suis pas parti. Il s'est passé quelque chose. Appelle-moi dès que tu auras ce message. Merci.

Il roula encore quelques minutes, puis se gara devant la maison de Laura Bannister. Le fait de l'imaginer dans son jardin, complètement nue, en train de prendre un bain de soleil, lui offrit un instant de distraction au milieu du séisme qui venait d'ébranler sa vie. Il n'avait aucune idée de la tournure qu'allait prendre sa nouvelle existence.

Il resta assis un moment, essayant de reprendre ses esprits. Peu à peu, il sentit les battements de son cœur se calmer.

Mais la nouvelle qu'il venait d'apprendre lui semblait mille fois plus terrifiante que toutes les expériences qu'il avait vécues jusqu'à présent.

Malheureusement, il n'avait pas le numéro de téléphone de Laura, ce qui allait l'obliger à se présenter chez elle à l'improviste. Il avança vers la porte peinte en bleu, et sonna. Il attendit quelques secondes, mais, comme il n'obtenait pas de réponse, il insista une deuxième, puis une troisième fois.

Elle vint enfin lui ouvrir. Elle avait dû le voir par le judas, car elle ne parut pas surprise de le trouver sur le pas de sa porte. Son teint doré et sa peau brillante révélaient qu'elle avait profité du soleil, et la ravissante robe à fleurs qu'elle

portait lui laissa le loisir d'admirer son sublime décolleté. Il resta un instant figé, subjugué par sa beauté.

— Donovan ?

Pour la première fois, il put prononcer à haute voix les mots qui ne cessaient de résonner dans sa tête.

— Je viens d'apprendre que j'ai un enfant.

3

Laura n'avait jamais vu un Donovan aussi bouleversé. Elle le fit aussitôt entrer.

— Sers-toi quelque chose à boire, dit-elle en lui indiquant le réfrigérateur. Je vais me changer.

Le laissant un instant dans la cuisine, elle alla dans sa chambre pour enfiler un short et une chemise. Puis elle s'attacha

les cheveux avec une pince, et attrapa un stylo et un bloc de papier.

Elle s'arrêta quelques secondes dans le salon pour l'observer à la dérobée avant de le rejoindre dans le jardin. Il se tenait debout près de la piscine, une bouteille d'eau dans une main, et son porte-documents dans l'autre. Les yeux plongés dans l'eau claire, il paraissait apprécier autant qu'elle le calme et l'intimité qu'offrait le petit coin de paradis qu'elle s'était aménagé. Il ne s'agissait que de quelques arbustes plantés autour d'un petit bassin, mais elle s'y sentait bien, à l'abri des regards et du bruit.

Fascinée par son allure superbe et sa beauté sauvage, elle ne put s'empêcher

de faire durer le plaisir et de le contempler encore un moment. Pendant toute la durée de son séjour en ville, elle avait fait son possible pour l'éviter, mais c'était comme s'il la suivait partout où elle allait. Elle l'avait croisé dans toutes les soirées, dans tous les dîners où elle s'était rendue ces deux derniers mois. Lorsqu'ils se voyaient, ils se montraient toujours polis l'un envers l'autre, mais n'engageaient jamais de réelle conversation. Pas en tête à tête, du moins. D'habitude, il ne restait que quelques jours ; il lui était donc facile de ne pas le voir. Mais cette fois...

Il était le seul homme à lui faire cet effet. Il l'attirait tant qu'il lui semblait

plus raisonnable de rester à distance de lui. Et ce depuis l'époque du lycée.

Mais ce n'était pas le moment de penser à tout cela.

Elle coupa court à ses rêveries et ouvrit la porte vitrée pour sortir.

— Tu préfères rester dehors, ou retourner à l'intérieur ? lui demanda-t-elle.

— Comme tu veux.

— Allons dans la maison ; il fait plus frais.

— Je suis désolé d'interrompre ton jour de congé.

— Cela ne fait rien. De toute façon, je me sentais trop coupable pour en profiter, plaisanta-t-elle.

— Je crois que j'ai besoin d'un avocat, annonça-t-il, en esquissant un sourire las.

— Et comme je suis le seul avocat spécialisé en droit de la famille de la ville, s'amusa-t-elle une fois qu'ils furent assis dans le salon, tu es bien obligé de t'en contenter, c'est ça ?

— Si je ne pensais pas que tu étais la meilleure, je ne serais pas venu te voir.

Bien. Puisqu'il semblait commencer à se détendre, elle allait pouvoir en venir au fait.

— Donc, tu as un enfant ?

— Oui, un fils. Ethan. Il aura cinq ans dans un mois.

Elle écouta son histoire, puis examina les documents qu'il avait apportés.

— Qu'est-ce que je dois faire ?
l'interrogea-t-il. L'adopter ?

— Non, ce n'est pas la peine. Officiellement, tu es déjà son père. Mais... es-tu certain qu'il est de toi ? Il faudrait peut-être vérifier.

— J'ai vu des photos de moi à son âge : ce pourrait être lui. Et sa date de naissance correspond à mon histoire avec Anne. Je ne remets pas ma paternité en question.

Ils furent interrompus par la sonnerie de son téléphone portable.

— Excuse-moi, c'est Joe. Je dois le prévenir qu'Ethan et sa grand-mère sont chez lui.

Pendant que Donovan expliquait la situation à son frère, Laura parcourut les

papers qu'elle avait entre les mains. Aucun motif juridique ne l'autorisait à lire le journal d'Anne, aussi y renonça-t-elle, bien malgré elle. En revanche, lorsqu'elle en arriva à sa lettre, Donovan l'encouragea du regard à la lire.

A la façon dont il avait parlé d'elle, elle avait compris qu'il l'avait aimée. Même si, de toute évidence, il lui en voulait maintenant d'avoir pris les décisions à sa place. Laura savait combien la famille était importante pour lui ; il devait souffrir terriblement à l'idée d'avoir été séparé de son fils pendant toutes ces années. Il avait beau passer la plupart du temps loin des

siens, il ne faisait aucun doute qu'ils comptaient plus que tout à ses yeux.

Elle ignorait comment il aurait agi, s'il avait su avant qu'Anne avait eu un bébé de lui, mais elle était sûre qu'il aurait fait quelque chose. Il ne l'aurait pas abandonné.

Dans sa lettre, Anne exprimait sa crainte que Donovan confie leur fils à sa famille et qu'il se contente lui-même de lui rendre visite de temps à autre. Mais Laura avait du mal à imaginer qu'il puisse se comporter de la sorte. Parviendrait-il néanmoins à tout abandonner du jour au lendemain, lui qui ne vivait que pour son travail ?

— Pardon, dit-il en remettant son téléphone dans sa poche.

— Quelle a été la réaction de Joe ?

— Je n'oserai pas répéter ses mots devant une dame, répondit-il, crispé. C'est bien la première fois que je l'entends parler d'Anne en ces termes.

Les frères McCoy avaient sans doute un fort instinct de protection les uns envers les autres, étant donné la solidité de leurs liens familiaux. Mais cela, Laura ne pouvait que l'imaginer. Ses parents avaient divorcé alors qu'elle n'était encore qu'une toute petite fille, et sa mère ne s'était jamais remariée. Pourtant, si réduite que fût sa famille, elle la considérait comme un roc sur lequel elle pouvait se reposer. Et elle savait combien c'était précieux, elle qui,

à travers son métier, était souvent amenée à voir des familles se déchirer.

— Tu as dû m'entendre lui dire de changer de ton, poursuivit Donovan. Je refuse qu'Ethan entende dire du mal de sa mère.

— C'est tout à ton honneur.

— Je ne suis pas aussi inhumain que certains peuvent le penser.

— Ah bon ? Tu as bien changé, alors ! s'étonna-t-elle en souriant.

A présenté déridé, il laissa échapper un rire.

— Merci, dit-il en soupirant. J'en avais besoin.

Elle s'enfonça dans son siège et s'autorisa à le regarder de nouveau comme un homme, et non comme un

client. Le regard qu'il lui adressait était toujours le même ; c'était un regard... intéressé. Non, plus que cela. Il y avait de l'attirance, dans ses yeux.

Elle se surprenait souvent à s'imaginer faire l'amour avec lui, et ce depuis bien longtemps. Depuis son adolescence en fait.

— Que dois-je faire, maintenant ?

— Laisse-moi la fin de la journée pour étudier les biens qu'Anne a à léguer. As-tu déjà rédigé un testament ?

— Oui. Il est chez Joe.

— Apporte-le-moi au bureau, demain, avec tes contrats d'assurance, de mutuelle... Est-ce que tu possèdes une maison ou un appartement ?

— Non, je ne possède rien. J'ai des placements, en revanche.

— Je t'expliquerai quoi faire pour cela. Il faudra aussi que tu nommes un tuteur, pour le cas où il t'arriverait quelque chose.

Il resta un moment silencieux, puis se leva calmement.

— Il faut que j'y aille. Je ne veux pas laisser Ethan et Millie seuls trop longtemps.

Elle mit de côté les documents dont elle allait avoir besoin, puis lui rendit son porte-documents.

— Appelle-moi au bureau demain matin, pour que je te dise quand tu peux passer.

Elle posa une main amicale sur son épaule, et sentit sous ses doigts les muscles de son dos se contracter.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?
demanda-t-elle.

— Apprendre à connaître mon fils.

— Et ensuite ?

— Je n'en sais rien, admit-il en s'écartant légèrement d'elle. A vrai dire, c'est un scénario que je n'aurais jamais osé envisager. Merci encore de m'avoir reçu aujourd'hui.

— Je t'en prie. Donovan ? Ça te fait quel effet, de savoir que tu es papa ?

— Je suis inquiet ; je suis responsable de lui, désormais. J'ai peur de faire des erreurs. Il a déjà trop souffert, pour un petit garçon de son âge.

— N'espère pas être un père parfait.

— Pourquoi devrais-je me contenter de moins que d'habitude ? ironisa-t-il. Je sais que j'ai beaucoup à apprendre, et que je ferai forcément des faux pas. Je compte sur toi pour me prévenir, quand je serai sur la mauvaise voie.

C'était bien la dernière chose qu'elle espérait : devenir assez proche de lui pour lui prodiguer des conseils aussi intimes. Elle avait l'intention de remplir son devoir d'avocat, rien de plus.

— Je suis certaine que ta famille se chargera de cette mission avec plaisir.

— La famille ne voit pas les choses de la même façon que les amis, insista-t-il.

Cette conversation commençait à prendre une tournure beaucoup trop personnelle. Elle évita de lui répondre, et s'efforça de réprimer son envie grandissante de se serrer contre lui, de sentir son corps contre le sien.

Elle le regarda s'éloigner. Il lui restait encore du temps pour se prélasser au bord de la piscine, avant de se pencher sur le dossier de Donovan, mais elle avait hâte de découvrir qui était Anne Bogard. Et puis, il valait mieux qu'elle finisse ce travail au plus vite, si elle ne voulait pas prolonger le temps passé avec lui.

Déjà, elle s'était surprise elle-même en s'arrêtant devant chez lui, ce matin, pour lui dire au revoir. Pourquoi

s'accrochait-elle à lui de cette façon ? Ce n'était pas dans ses habitudes. Ses relations amoureuses ne dureraient jamais longtemps, et il y avait à cela une raison précise : elle n'était pas faite pour le mariage. Point final. Et comme elle n'aimait pas le mensonge, elle ne se privait pas de le signifier aux hommes qu'elle fréquentait ; ce qui plaisait à certains, et en faisait fuir d'autres.

Mais le résultat était toujours le même : ils finissaient par s'en aller. Elle n'en avait d'ailleurs nullement souffert. Jusqu'à présent, du moins, se dit-elle en se dirigeant vers son bureau, le dossier de Donovan sous le bras.

* * *

Quand Donovan arriva chez Joe, son frère était déjà là, accompagné de Jake, leur frère aîné. Ils l'attendaient tous les deux dans l'allée, assis dans la camionnette de Joe.

Ils descendirent de voiture en voyant Donovan approcher. Depuis son mariage avec Keri, Jake arborait en permanence une mine radieuse, et plus encore depuis la naissance de sa fille Isabella, à peine deux mois plus tôt. Sa silhouette longue et fine, ses cheveux bruns et son regard bleu pénétrant lui conféraient une allure d'aventurier, qui n'avait pas manqué de charmer son épouse.

— Joe m'a mis au courant, annonça-t-il.

— J'imagine que tu ne l'as pas dit à maman et à Nana Mae, je me trompe ? demanda Donovan à Joe.

— Non. Je t'ai laissé le plus facile, Donovan, confirma Joe en riant.

— Bon...

Donovan se tourna vers la maison, dévoré par le trac. Il craignait encore plus la réaction de sa grand-mère que celle de sa mère. Jamais aucun enfant de la famille McCoy n'était né hors mariage ; la nouvelle risquait de faire très mauvais effet.

— Comment te sens-tu ? demanda Jake.

— Sans doute aussi dérouté que toi, le jour où tu es rentré et où tu as trouvé Keri enceinte de neuf mois.

— Tout s'est bien terminé pour moi.

— J'espère qu'il en sera de même pour moi, dit-il, heureux de penser à Laura et à l'aide précieuse qu'elle allait lui apporter. Vous voulez faire sa connaissance ?

— Je me demandais si tu allais finir par nous le proposer.

Alors que les trois frères s'apprêtaient à rentrer, ils entendirent derrière eux un coup de klaxon. Sans même se retourner, Donovan devina qu'il s'agissait de sa mère et de sa grand-mère paternelle, de retour de Sacramento.

Aggie, sa mère, avait su garder sa bonne humeur, en dépit de la mort de son mari, dix ans auparavant. Malgré ses soixante-sept ans, elle paraissait encore

jeune, et trouvait toujours la force de prendre le plus grand soin de toute sa famille.

— Tu n'es pas encore parti, Donovan ? s'étonna-t-elle en baissant la vitre.

Aussitôt, ses frères lui lancèrent un regard complice, ne lui cachant pas qu'ils n'auraient pas souhaité être à sa place... Il avança vers la voiture et se pencha pour les saluer.

— Il y a du nouveau.

Avant qu'il ait eu le temps de leur en dire plus, Ethan sortit de la maison et s'arrêta sur le seuil de la porte, le regard fixé sur Donovan.

— Ethan, intervint Millie, debout derrière lui, je t'ai dit de rester à

l'intérieur.

— J'ai attendu, mais il n'est pas venu.

Donovan se sentit affreusement coupable, en comprenant que son petit garçon était resté à le regarder par la fenêtre, impatient qu'il le rejoigne. Décidément, il avait beaucoup à apprendre, avant de devenir un bon père.

— Cela ne fait rien, Millie. Je suis navré de vous avoir fait attendre, tous les deux. Venez, je vous en prie.

Elle sortit pour rejoindre son petit-fils et le fit avancer vers Donovan.

Lui mettant une main sur l'épaule, il fut heureux de sentir que, cette fois, il se laissait faire.

— Maman. Nana Mae. Voici Ethan. Mon fils.

— Ça, c'est évident, affirma Aggie en descendant de voiture.

Jake, quant à lui, alla aider Nana Mae à sortir à son tour.

— Et je vous présente sa grand-mère, Millie Bogard.

Aggie, sans tenir compte de la main que lui tendait Millie, la prit dans ses bras dans une étreinte chaleureuse dont elle avait le secret. Si elle avait un grand nombre de questions qui se bouscuaient dans son esprit, à cet instant précis, elle les garda pour elle et fit bonne figure à la nouvelle venue.

Nana Mae, appuyée sur le bras de Jake d'un côté, et de l'autre sur sa canne violette, contourna la voiture pour venir se présenter.

— Je suis Maebelle McCoy, dit-elle d'une voix sûre. Je suis ton arrière-grand-mère, expliqua-t-elle à Ethan. Tout le monde m'appelle Nana Mae.

La main fermement accrochée à celle de Millie, Ethan les regardait tous avec de grands yeux, semblant faire tous les efforts possibles pour retenir le nom de chacun.

— Ethan, est-ce que tu veux bien entrer un instant avec tes oncles et ta grand-mère, s'il te plaît ? Je dois parler à ma mère et à Nana Mae. Je te promets que je serai là dans une minute.

— D'accord, répondit-il, l'air soulagé d'avoir passé l'épreuve des présentations.

Puis il partit en courant, précédant les adultes dans l'allée.

Une fois qu'ils furent rentrés, Donovan resta silencieux un moment, cherchant les mots pour expliquer une situation qui lui échappait complètement.

— Je suis désolé de ne pas avoir pu vous prévenir, commença-t-il. Je n'étais moi-même au courant de rien, lorsqu'ils sont arrivés ici. J'espère que ça ne t'ennuie pas, maman, si nous restons chez toi quelques jours. Le temps qu'Ethan et moi apprenions à nous connaître.

— Bien sûr que non, ça ne m'ennuie pas. Mais, Donovan, où est sa mère ?

— C'est Anne Bogard. Elle est morte il y a un mois.

— Sans t'avoir jamais parlé d'Ethan ?
Il acquiesça d'un signe de tête.

— Je t'expliquerai plus tard. Je ne veux pas le faire attendre davantage. Je dois le rassurer.

— Oui, je comprends. Nous avons tout le temps.

— Pardon, Nana Mae, dit-il en se tournant vers sa grand-mère. Je sais que cette situation ne correspond pas vraiment à la tradition familiale. J'espère que tu ne m'en voudras pas trop, étant donné que je ne savais rien de mon fils, jusqu'à ce matin.

— Tu aurais dû.

Elle ne semblait ni lui en vouloir, ni être en colère, mais elle ne comprenait sans doute pas comment il avait pu en

arriver là. Cela le fit réfléchir. Il aurait dû se préoccuper d'Anne, avant de la rayer de sa vie de la même façon qu'elle l'avait fait avec lui. Il avait sa part de responsabilités.

— Tu as raison, admit-il. Je n'ai pas d'excuse.

— Tu feras un très bon père, le rassura-t-elle en lui tapotant la joue. C'est ce que j'ai toujours pensé.

Sur ce, elle le laissa avec sa mère, et marcha à petits pas prudents vers la maison.

— En quoi puis-je t'aider ? demanda Aggie.

— Pour l'instant, je n'en sais rien. Tu me rends déjà un grand service en nous

accueillant chez toi. Ensuite, j'aurai une foule de décisions à prendre.

— Notamment en ce qui concerne ton travail.

— Surtout, oui, en effet. Je n'ose même pas imaginer ce que Nana Mae penserait de moi si je repartais en voyage prochainement.

— Cela fait quarante-neuf ans que je suis la belle-fille de Maebelle McCoy, lui rappela-t-elle, le regard pétillant. Si je suis sûre d'une chose, c'est qu'elle t'aimera toujours, quoi que tu fasses.

La porte s'ouvrit de nouveau. Ethan, debout dans l'embrasement, fixa Donovan avec insistance ; il n'avait pas oublié la promesse que son père lui avait faite, quelques minutes plus tôt.

— Ce n'est que le début, s'amusa Aggie.

Elle avait raison : c'était un nouveau chapitre qui commençait. Et c'était à lui de l'écrire. A lui, et à Ethan.

4

A 20 heures, Millie et Ethan allèrent se coucher, épuisés par leur long voyage et par leurs émotions de la journée. Donovan, lui, trop nerveux pour dormir, décida de sortir pour faire quelques pas. Il hésita à se rendre chez Joe pour boire quelques bières en regardant un bon match de basket, ce qui aurait eu le mérite de le distraire des soucis qui l'assaillaient depuis quelques heures.

Mais il avait besoin de calme. Pour une fois, il ressentait le besoin de se tenir à l'écart de l'agitation.

Il marcha au hasard des rues, dans la lumière du soleil couchant. Il lui semblait redécouvrir le charme et la beauté de sa ville natale. Nichée dans les contreforts de la Sierra Nevada, elle offrait une vue splendide et un air d'une pureté salvatrice. Les mineurs venus s'installer le long du Mother Lode, au milieu du XIX^e siècle, ne s'étaient pas contentés de chercher l'or de Californie ; ils avaient aussi édifié cette ville. La plupart des maisons bâties à l'époque étaient toujours habitées. Quant aux nouvelles constructions, il s'agissait le plus souvent de demeures

victoriennes ou de chalets en bois, qui s'accordaient parfaitement avec ce cadre enchanteur.

Il passa devant une maison à vendre, qui serait sans doute bientôt celle de Jake et Keri. Du moins, ils avaient fait une offre, et espéraient ne plus avoir trop de temps à passer dans le chalet de Jake, situé à l'extérieur de la ville. Il y avait des mois que cette demeure était vide, Mme Breaburn s'étant installée dans une maison de retraite, peu après la mort de son mari. Il n'y avait donc a priori aucun obstacle à un emménagement rapide.

A l'angle de la rue, il tourna à droite, et s'aperçut qu'il était tout près de chez Laura. Il aurait tant voulu avoir une

bonne raison de passer la voir... Hélas, il n'avait pas encore réuni les papiers qu'elle lui avait demandés, et elle ne l'attendait pas avant le lendemain, à son bureau.

Le plus sage aurait été de prendre la direction du parc, mais il ne put s'empêcher de marcher vers sa maison. Elle était dans son jardin, en train d'arroser ses plantes. Au grand désespoir de Joe, Donovan était incapable de nommer la moindre fleur, à part peut-être les roses et les marguerites ; mais, malgré son ignorance, il restait béat d'admiration devant les splendides parterres composés par Laura. Elle avait le don de marier entre elles les couleurs

chaudes et froides, les tons vifs et clairs. Sa propriété était très agréable. Pourtant, elle ne lui ressemblait pas. Il l'aurait imaginée dans un espace plus moderne, un quartier plus jeune. Ici, son voisinage était majoritairement composé de retraités, et de quelques célibataires. Il n'y avait aucune famille.

Pourquoi ne vivait-elle pas comme toutes les jeunes femmes de son âge ?

Elle lui tournait le dos, si bien qu'elle ne le vit pas arriver. Et comme elle avait des écouteurs dans les oreilles, elle ne l'entendit pas non plus. Elle portait la même tenue que ce matin, lorsqu'elle s'était arrêtée devant chez lui.

Il ne pouvait détourner le regard d'elle. Elle avait la réputation d'être la

plus belle femme de la ville, mais il ne la voyait pas seulement comme une reine de beauté. Il aimait son humour, sa grâce et son intelligence. Il rêvait de caresser sa peau, ses formes sublimes, et de passer la main dans ses cheveux. Elle était tout simplement fascinante.

A pas feutrés, il s'approcha d'elle et lui tapota l'épaule pour attirer son attention.

Effrayée, elle se retourna brusquement en braquant sur lui son tuyau d'arrosage.

Il s'esclaffa en sentant sa chemise trempée, puis attrapa le bec et le tourna vers elle, lui infligeant la même douche froide. Elle se mit à hurler, tout en faisant des bonds pour échapper à son attaque. Finalement, il dirigea le jet

d'eau vers le sol, et elle alla fermer le robinet. Elle se tourna alors vers lui, les poings plantés sur les hanches, et le dévisagea d'un air renfrogné.

Elle était plus belle que jamais.

C'était la première fois en quinze ans qu'il la voyait énervée.

— Je suis désolé, murmura-t-il.

— Tu n'en as pas l'air.

Il sourit, ne pouvant s'empêcher de savourer le spectacle que lui offrait son T-shirt mouillé.

Deux adolescents qui passaient à vélo la dévorèrent des yeux. Donovan eut beau se mettre devant elle pour leur cacher la vue, il entendit l'un des deux garçons pousser un hurlement d'admiration. Le second, quant à lui, fut

si troublé qu'il fonça dans une voiture garée au bord de la route, ce qui ne manqua pas de déclencher un fou rire général.

Visiblement, cet intermède avait détendu Laura.

— Je t'assure que je suis vraiment désolé, insista-t-il. Je n'ai pas fait exprès ; je voulais juste me défendre.

— D'accord, je te crois. C'est amusant, au moment où tu es arrivé, j'étais en train de penser à toi. J'espérais que tu ne te sentais pas trop perdu. Tu as déjà besoin d'air ?

— Ethan dort profondément. Lui et Millie étaient littéralement épuisés. Et, c'est vrai, j'avais envie de passer un moment seul.

Il passa devant elle et enrroula le tuyau d'arrosage sur son socle.

— Tu dois avoir l'habitude, non ? demanda-t-il, cherchant à changer de sujet. De ce genre de garçons.

— Ils ne sont pas très différents de toi, tu sais, remarqua-t-elle en montant les marches de la maison. Tu es seulement moins démonstratif. Depuis toujours.

Sans attendre son invitation, il suivit ses pas.

— Je pourrais en dire autant de toi.

Elle se contenta, pour toute réponse, de marmonner quelque chose, puis elle entra en laissant la porte ouverte derrière elle. Il n'en fallut pas plus à Donovan pour se sentir incité à la suivre.

— Je vais faire sécher ton polo, si tu veux, proposa-t-elle avant de disparaître de l'autre côté du couloir.

A vrai dire, il aurait très bien pu le laisser sécher sur lui, mais l'excuse était parfaite pour rester un moment avec elle. Il se mit torse nu et l'attendit dans l'entrée.

Elle revint une minute plus tard, portant un haut sec. Alors qu'elle lui prenait son T-shirt des mains, elle le fixa avec insistance, d'un regard plein de sous-entendus. Tout comme il l'avait fait avec elle, quelques minutes plus tôt, dans le jardin.

Puis elle s'éclipsa.

Il trouvait son assurance et sa féminité piquantes et se complaisait à l'imaginer

en amante brûlante et passionnée, prompte à prendre des initiatives.

Mais il savait qu'ils avançaient sur un terrain dangereux. Depuis des années, l'attirance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était manifeste. Et il suffirait d'un rien pour que des sentiments viennent se mêler à cet intérêt purement physique.

Ou peut-être se trompait-il. Après tout, elle profitait sans doute simplement de son pouvoir sur lui pour se venger de ce qui s'était passé — ou ne s'était pas passé — des années auparavant. Elle s'amusait probablement à le séduire, pour mieux le rejeter ensuite. Mais peu lui importait. Il avait besoin de se distraire, pour oublier l'espace d'un instant le coup de massue qu'il venait de

recevoir. Et Laura était la distraction la plus merveilleuse dont il pouvait rêver.

Elle le rejoignit un instant plus tard dans la cuisine, où il regardait le soleil se coucher.

— Que dirais-tu d'un peu de vin ? proposait-elle.

— Je veux bien, merci, répondit-il, même s'il rêvait d'une bière bien fraîche.

Elle lui tendit un verre, puis le précéda dans le jardin, derrière la maison. Ils s'installèrent, chacun dans une chaise longue, et restèrent silencieux durant quelques minutes. A la voir ainsi s'abandonner au plaisir du moment, il sentait le désir l'envahir, tout en se

demandant si elle éprouvait la même chose que lui.

— Comment s'est passée ta journée ?
finit-elle par demander.

— Euh, bien, balbutia-t-il, essayant d'oublier son excitation. Ethan est un enfant formidable ; il lui faudra bien sûr un peu de temps avant de s'habituer à son nouvel entourage. Il n'a pas encore rencontré tout le monde ; j'espère qu'il s'entendra bien avec ses cousins.

— Comment ça se passe, entre vous deux ?

— Pour l'instant, c'est un peu difficile. Mais, heureusement, Anne lui avait parlé de moi, et même montré des photos. Quant à Millie, elle l'a bien préparé à ce qui l'attendait. Elle lui a

expliqué beaucoup de choses, avant de l'amener ici.

— Je suis étonnée qu'elle ne t'ait pas appelé, avant de venir te trouver. Elle aurait pu te proposer de venir chez eux, pour que vous fassiez connaissance dans son propre environnement.

— Au début, j'ai pensé la même chose que toi. Mais je crois qu'Anne lui avait mis en tête que j'allais fuir mes responsabilités. Ou alors, Millie a pensé d'elle-même que c'était la meilleure solution.

La seule pensée d'Anne le faisait encore bouillir de colère. Elle lui avait fait perdre cinq années de la vie de son fils. Cinq années d'une valeur inestimable.

— On dirait que tu vas devoir demeurer à Chance City plus longtemps que prévu. Tu as décidé quelque chose, à propos de ton travail ?

— Je vais rester un bon moment ici, c'est tout ce que je sais pour l'instant. Nous avons besoin de passer du temps ensemble, tous les deux. Et il va apprendre à connaître sa famille. Je veux qu'il prenne le temps de s'habituer, de se sentir bien dans son nouveau milieu.

— Tu ne vois pas de métier que tu pourrais exercer ici ?

— Il y en a sûrement, mais pourrai-je en trouver un qui m'intéresse ? Ça, je n'en suis pas certain...

— Il paraît que de nombreux journalistes sont des écrivains refoulés. Tu n'as pas envie d'écrire un livre ?

— J'y ai pensé, figure-toi.

Il avait des contacts avec des éditeurs ; peut-être était-il temps de se lancer, après tout.

— Avec les reportages que j'ai faits, poursuivait-il, j'ai de quoi nourrir une bonne dizaine d'intrigues. Mais j'ai du mal à m'imaginer assis devant un ordinateur du matin au soir. J'aime le terrain, les rencontres. Etre au cœur de l'action.

— Te faire blesser. Risquer ta vie. Oui, je comprends très bien, ironisa-t-elle.

— Cela ne se passe pas vraiment de cette façon, répondit-il en riant.

— Ah bon ? Tu en rajoutes, alors, dans tes articles ?

— Tiens, tu les lis ?

Elle prit un air gêné, comme si elle venait de révéler un secret.

— Je suis abonnée à *NewsView* ; c'est là que je vois tes papiers.

— Oui, c'est à eux que je vends la plupart de mes enquêtes.

— Que va-t-il se passer, pour celle que tu t'apprêtais à faire au Mexique ?

— Elle va rester en suspens. Une chose est sûre : personne n'ira la faire à ma place. C'est un sujet de fond, pas un fait d'actualité dont tout le monde parle. J'ai appelé le journal, et ils ont bien

compris que je reportais mon voyage à cause d'un cas de force majeure.

Il fit une pause, et regarda autour de lui.

— Tu t'es créé un véritable jardin d'Eden, ici.

— C'est mon sas de décompression, confia-t-elle en buvant une gorgée de vin. Tu as lu le journal d'Anne ?

— Je l'ai commencé. Mais c'est un peu dur, pour le moment ; je le reprendrai peut-être plus tard.

— Je n'arrive pas à imaginer ce que tu peux ressentir, à l'heure qu'il est. Heureusement que tu as ta famille autour de toi.

— Cela n'a pas que des avantages, à vrai dire, répliqua-t-il après un instant

de réflexion. C'est un peu comme si un énorme projecteur me traquait, à l'affût de chacun de mes gestes, expliqua-t-il en posant son verre. Tout le monde va vouloir s'en mêler, tu comprends ? Mes cinq sœurs ont des enfants, et ne se gênent jamais pour donner des conseils sans qu'on leur ait demandé leur avis. Quatre d'entre elles sont plus âgées que moi, et elles ont toujours eu un comportement très maternel avec Jake, Joe et moi. Cher, l'aînée, a quinze ans de plus que moi ; elle s'est mariée à dix-huit ans, et ses enfants ont déjà plus de vingt ans. Ma famille est assez redoutable, en fait.

— Je n'ai aucune idée de l'effet que cela peut faire.

Il savait qu'elle n'avait pour ainsi dire pas connu son père. Avant de commencer à travailler, elle avait toujours vécu seule avec sa mère, et tenait à sa tranquillité. Contrairement à Joe, Donovan n'avait pas été en classe avec elle, mais il avait appris par son frère qu'elle évitait de se mêler aux groupes de son lycée. Les garçons se moquaient bêtement d'elle, intimidés par son physique exceptionnel et sa forte personnalité. Quant aux autres filles, elle n'était pas la bienvenue parmi elles. Sans doute parce qu'elle risquait de leur faire de l'ombre.

Néanmoins, même depuis qu'elle était adulte, elle ne semblait pas chercher à se faire des amis. Elle avait travaillé dur

à l'université, tout en participant à des concours de beauté ; si bien qu'elle était non seulement sortie major de sa promotion, mais qu'elle avait aussi remporté le titre de miss Californie, puis de miss Etats-Unis. Finalement, elle avait fait sensation en étant élue première dauphine de miss Univers. Les habitants de Chance City avaient été épatés par sa réussite, mais surtout par sa faculté à être revenue du jour au lendemain à sa vie normale, comme si rien de tout cela n'était arrivé.

Depuis qu'elle avait obtenu son diplôme d'avocat, elle se donnait corps et âme à sa profession, partageant son temps entre son propre cabinet et celui de son employeur, à Sacramento. Elle

vivait discrètement, sortant régulièrement, mais sans essayer d'attirer l'attention sur elle.

— Pardon, je ne voulais pas jeter un froid, plaisanta-t-elle en posant son verre vide à côté du sien. Je ne disais pas ça pour me plaindre ; simplement, c'est un fait : je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est la vie au sein d'une famille nombreuse.

— C'est bien ce que j'avais compris. J'étais perdu dans mes pensées, c'est tout. Du reste, je suis très heureux de faire partie de cette famille. Seulement, j'aimerais pouvoir m'envoler quelque temps avec Ethan, et apprendre seul à vivre avec lui, à l'aimer. En un mot, à être son père.

— Et pourquoi pas ? Après tout, il reste plus d'un mois de vacances. Vous pourriez en profiter pour partir.

— Je vais y réfléchir. Merci pour ce bon moment, Laura. Je me sens moins tendu, grâce à toi. Bien sûr, ajouta-t-il avec sourire plein de sous-entendus, je connais un moyen de me sentir encore mieux...

— Je suis ton avocat, rétorqua-t-elle en lui adressant le regard le plus excitant qu'il ait jamais vu.

— Entendu. Mais une fois que toute cette affaire sera réglée ?

Il essayait de ne pas avoir l'air sérieux, mais au fond de lui, il était on ne peut plus sincère.

— Tant que je serai chargée de ton dossier, nos rapports resteront purement professionnels. C'est une question d'éthique.

— Et si je confiais mon dossier à un autre avocat ? Tu serais intéressée ?

Sa question resta en suspens, recevant pour toute réponse le grésillement des grillons et le coassement des grenouilles, qui semblaient se moquer de lui et de son interrogation stupide.

— Tu es avec quelqu'un, en ce moment ? lui demanda-t-il en se levant de son transat.

— Aucune importance. Ce n'est pas le problème.

— Allez, réponds-moi. Nous ne sommes pas engagés dans une affaire

criminelle, tout de même.

— Non, lâcha-t-elle avec désinvolture, se levant à son tour pour regagner la maison.

Non, elle n'avait pas de petit ami ? Ou non, elle n'avait pas l'intention de lui répondre ?

Il resta pensif quelques secondes, puis, amusé et intrigué, il prit les verres vides et la suivit à l'intérieur. Une fois dans la cuisine, il les lava rapidement et les posa sur le bord de l'évier, juste avant qu'elle ne revienne avec son polo sec.

— Merci, dit-il en avançant vers elle pour le récupérer. Nous n'allons pas en rester là..., susurra-t-il.

— Arrête, Donovan.

Elle voulait visiblement paraître sûre d'elle, mais, de toute évidence, elle se trouva aussi troublée que lui lorsqu'il approcha son visage du sien.

— Je suis ton avocat, répéta-t-elle fermement, tout en reculant d'un pas. Tu n'as pas compris ce que je t'ai dit ?

Il s'écarta d'elle pour se rhabiller, non sans remarquer le léger tremblement de ses mains.

— Pardon.

— Bien, tu es pardonné.

— Tu es toujours d'accord pour t'occuper de mon dossier ?

— Oui, bien sûr.

— Dommage...

Elle s'esclaffa enfin.

— Demain, tu amèneras Ethan et Millie, s'il te plaît.

— Entendu. Bonne nuit, Laura.

— Bonsoir.

Elle referma la porte derrière lui, ne lui offrant aucune occasion de revenir sur ses pas, ou de se tourner une dernière fois vers elle.

Il marcha dans l'obscurité vers la maison de sa mère, encore plus désarmé qu'il ne l'avait été en arrivant. Il n'avait pas pour habitude d'insister quand une femme se dérobaît à ses avances. Pourquoi refusait-il que Laura lui dise non ? Il avait senti qu'il était allé trop loin ; mais leurs rapports ne le satisfaisaient pas. Plus il passait du temps avec elle, plus il éprouvait

l'étrange sentiment d'être à la fois heureux et complètement frustré.

En rentrant, il trouva sa mère qui l'attendait sur la terrasse, assise dans un fauteuil à bascule.

— Tout va bien ? s'inquiéta-t-il.

— Oui, oui. Il dort comme un ange. Le pauvre petit a eu une rude journée.

Donovan leva les yeux vers le ciel, pensif. A présent, les étoiles apparaissaient une à une, commençant à illuminer la nuit.

— Pour toi non plus, cela n'a pas été une journée facile.

— Pas vraiment, non, confirma-t-il en songeant à tous les bouleversements que sa vie allait connaître à l'avenir.

— Il faudra l'inscrire au jardin d'enfants le plus vite possible, si tu veux qu'il y ait encore de la place. Carly a dit qu'elle pourrait t'y accompagner.

— Merci, mais je devrais m'en sortir tout seul.

Voilà, ses sœurs voulaient déjà prendre les choses en main.

— Tu penseras aussi à l'emmener chez le pédiatre. Le Dr Saxon est très bien.

Déjà plus qu'agacé, il se retint de la rabrouer, elle et son envahissante sollicitude.

— Millie a apporté son carnet de santé, avec les dates de ses vaccins ; j'ai donc toutes les informations nécessaires.

Je dois seulement l'inscrire sur mon assurance maladie.

Il entendit la sonnerie de son téléphone portable. C'était son frère Jake.

— Bonne nouvelle, annonça-t-il. Nous avons la maison. Officiellement, elle sera à nous dans quinze jours, mais nous pouvons en disposer dès demain.

— C'est formidable.

— Oui. Je voulais de proposer de t'installer au chalet ; nous avons décidé de le garder, pour le mettre en location.

C'était une petite habitation qui leur conviendrait parfaitement, à Ethan et lui. Et le fait qu'elle soit en dehors de la ville leur offrirait un peu de calme, tout

en leur permettant de garder le contact avec le reste de la famille.

— Merci, Jake, ce serait merveilleux. Quand pourrions-nous emménager ?

— Plus tu nous aideras, plus vite nous serons partis.

— Je me doutais qu'il y avait un piège quelque part, répondit-il en riant.

— Je sais que nous aurions pu compter sur toi, de toute façon.

— Y aura-t-il de la peinture à faire ?

— Probablement. Et Keri tient absolument à effectuer quelques changements dans la salle de bains. Ton expérience dans ce domaine avec Bud Hollenbeck devrait s'avérer très précieuse.

Bud était le plus lent, mais aussi le meilleur plombier de la ville. Donovan avait travaillé pour lui pendant tout un été, quelques années auparavant, ce qui l'avait décidé à se tourner vers d'autres horizons. Il avait appris des tas de choses avec lui, mais aussi compris que s'il voulait réaliser ses rêves, il allait devoir quitter Chance City.

— J'imagine que la plomberie, c'est comme le vélo : ça ne s'oublie pas. Je me trompe ? plaisanta Jake.

— Non, tu as sûrement raison.

— Pour te remercier, nous te ferons cadeau du premier loyer.

Jake devait pourtant savoir que la question financière n'était pas un problème. Donovan dépensait très peu,

et avait mis de côté la majeure partie de ses revenus, ne sachant pas de quoi l'avenir serait fait. Néanmoins, cela ne l'empêchait pas d'apprécier leur délicate attention à sa juste valeur.

— D'accord, merci beaucoup. Tiens, justement, je suis passé devant la maison, tout à l'heure. Elle a l'air en bon état. C'est dans le jardin qu'il y aura le plus de travail, à mon avis.

— Oui, Keri a hâte de s'en occuper. Elle adore avoir les mains dans la terre.

— Ils ont eu la maison ? demanda Aggie lorsqu'il raccrocha après quelques minutes de conversation.

— Oui. Et Jake m'a proposé de me louer son chalet.

Il lut instantanément la déception dans les yeux de sa mère. Elle aimait avoir ses enfants auprès d'elle. Pas seulement dans sa rue ou dans son quartier, mais sous son toit, pour pouvoir les choyer.

C'est alors qu'Ethan apparut sur le pas de la porte, l'air un peu perdu.

— Eh, ça va ? s'enquit Donovan en se précipitant vers lui.

— Je voulais juste vérifier que tu étais là.

— Je suis là, le rassura-t-il, heureux de sentir l'affection naître entre eux. Tu veux t'asseoir un peu avec moi ?

— Oui. Mais pas sur tes genoux.

Donovan mourait d'envie de le serrer contre lui, de le réconforter, de lui montrer qu'il était là pour le protéger.

Mais il ne devait pas précipiter les choses. Il devait s'adapter à son rythme. Ethan grimpa sur son fauteuil, et se fit une petite place sur le côté.

— Bonsoir, grand-mère !

— Coucou, mon bonhomme.

Il se mit à rire, remonta les genoux et posa la tête dessus.

— Quelque chose t'a réveillé ? lui demanda Donovan.

— Oui : maman.

Donovan, interloqué, regarda sa mère, apparemment aussi surprise que lui.

— Tu as rêvé d'elle ? demanda-t-il.

— Non. Elle était là, assise sur mon lit, et elle me parlait.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Qu'elle m'aimait, répondit-il avec la plus grande simplicité.

— Cela a dû te faire du bien, remarqua-t-il, ne sachant comment réagir. Et... elle vient souvent te voir ?

— De temps en temps. On dirait qu'elle n'est plus malade, alors pourquoi elle ne revient pas ?

Donovan ferma les yeux un moment, cherchant une réponse appropriée. C'était le début des questions difficiles.

— C'est une bonne chose, qu'elle n'ait plus l'air malade, tu ne trouves pas ? commença-t-il en approchant la tête de la sienne. Mais tu sais que quand les gens meurent, ils ne peuvent plus revenir.

— Oui, je sais.

— D'habitude, il ne nous reste ensuite que des films et des photos. Et des souvenirs, bien sûr. Tu as de la chance de continuer à la voir. Malheureusement, elle ne pourra pas revenir telle qu'elle était avant.

Prudemment, il posa la main sur son dos, heureux de constater qu'il acceptait ce contact.

— Sache qu'elle sera toute ta vie avec toi, Ethan. Dans tes rêves, et dans ton cœur. Elle ne cessera jamais de t'aimer. N'oublie pas ça, d'accord ?

— D'accord.

Il bâilla, puis s'endormit bientôt, appuyé contre Donovan.

Attendri, il le prit dans ses bras et le porta jusqu'à son lit, puis le borda et

l'embrassa sur le front. Pendant quelques minutes, il resta assis à côté de lui et le regarda dormir, ému aux larmes devant cet adorable petit être. Son fils.

— Tu t'en es très bien sorti, commenta Aggie lorsqu'il redescendit.

— Merci.

— Tu sais que les questions ne font que commencer, n'est-ce pas ?

— Je m'y attendais. J'essaierai de lui répondre aussi honnêtement que possible, comme je le ferais avec n'importe qui.

— Suis ton instinct, et tout se passera bien.

— J'ai pourtant l'impression que mon instinct devra être plus fiable que celui des autres parents... Je suis tellement en

retard ! J'ai été privé de cinq ans d'expérience.

— Tu verras, je suis sûre que ça va aller.

De toute façon, ce n'était pas comme s'il avait le choix. Il n'était pas question de se défilier.

5

Assise à son bureau, Laura vit Donovan passer devant la fenêtre. Ethan et sa grand-mère ne devaient pas être loin.

Elle entendit une seconde plus tard la porte d'entrée s'ouvrir. Machinalement, elle tapota sa coiffure en entendant Donovan échanger quelques mots avec sa mère, Dolly, qui travaillait ici avec elle. Habituellement, Laura sortait à la

rencontre de ses clients, mais aujourd'hui, la seule voix de Donovan la paralysait.

Toute la nuit, et presque toute la matinée, elle n'avait fait que penser à lui. A son corps sublime, à son sourire charmeur, à son regard brûlant.

C'était comme si elle se retrouvait quinze ans en arrière, à l'époque où elle se cachait pour le guetter dans les couloirs du lycée, le cœur battant la chamade. Finalement, le jour où elle avait osé lui parler...

Un petit garçon surgit de derrière la porte et s'arrêta net en la voyant. Donovan avait raison : il n'y avait aucun doute sur leur lien de parenté.

Ils se sourirent l'un à l'autre, puis elle avança vers lui pour lui dire bonjour. Elle était rarement en contact avec des enfants, mis à part ceux de ses clients et la dernière nièce de Donovan, qui était encore bien trop petite pour faire la conversation.

— Je m'appelle Laura. Et toi ?

— Ethan, répondit-il en lui tendant la main.

— Enchantée, Ethan.

A voir son adorable sourire et son extrême politesse, elle eut une idée assez précise du soin avec lequel sa mère l'avait éduqué.

— Bonjour, Laura.

Malgré le frisson qui la traversait, elle s'efforça d'adresser à Donovan une

expression aussi neutre que possible.

— Bonjour, Donovan. Ethan et moi venons juste de faire connaissance.

— Et je te présente Millicent Bogard, sa grand-mère. Millie, voici Laura Bannister.

C'était une femme blonde, mince, au doux regard bleu. Elle devait avoir une petite cinquantaine d'années.

— Bonjour, madame.

— Je vous en prie, appelez-moi Millie.

— Venez donc vous asseoir, les invita-t-elle en leur indiquant les trois fauteuils placés en face du sien.

Ethan grimpa sur celui du milieu, mais ne tarda pas à apercevoir la petite étagère située dans un coin de la pièce.

Emerveillé, il sauta à terre et alla regarder de plus près les objets posés dessus.

— Vous êtes la reine d'Amérique ! s'exclama-t-il en regardant avec de grands yeux l'écharpe et la couronne de miss Etats-Unis.

Il y avait même un sceptre, qui parut le fasciner tout particulièrement. Elle trouvait parfois un peu prétentieux d'exposer ainsi ses trophées, mais elle se rendait compte que cela plaisait à ses visiteurs. Elle était la fierté de sa ville natale, en quelque sorte.

Et pour elle, ils représentaient bien plus que des prix ; ces succès lui avaient assuré son indépendance financière durant ses études.

— C'est un peu tape-à-l'œil, tout ça, tu ne trouves pas ? s'amusa-t-elle en s'approchant de lui.

— Ça brille ! Oh, celui-là est génial, s'écria-t-il en montrant le sceptre doré. C'est bien, pour faire des bagarres ! clama-t-il en faisant mine de manier l'épée.

— Ethan, intervint Donovan pour le rappeler à l'ordre.

— Oui, oui, je suis sage, se reprit-il en allant se rasseoir.

Laura croisa le regard de Donovan, et ils échangèrent un sourire complice. Puis elle alla s'installer derrière son bureau pour feuilleter les papiers qu'il avait apportés.

— J'espère que je n'ai rien oublié.

— Je vérifierai plus tard. Je suis sincèrement désolée pour votre fille, dit-elle en se tournant vers Millie.

— Merci. Anne était une jeune femme charmante. Un peu têtue, certes, mais une fille et une mère formidable.

Laura observait Ethan qui était descendu de son fauteuil pour s'installer sur les genoux de Millie. Dans les yeux de Donovan, elle crut lire qu'il avait hâte que son petit garçon se tourne vers lui, et lui montre les mêmes marques d'affection qu'à sa grand-mère.

— Alors, Ethan, comment trouves-tu ta nouvelle ville ?

— Je l'aime bien.

— Tu as une grande famille, maintenant.

En disant ces mots, elle essaya de se mettre à sa place, elle qui n'avait toujours eu que sa mère pour seule famille. A vrai dire, la simple idée d'entrer dans un clan aussi nombreux l'aurait affolée. Elle tenait trop à son intimité. Elle aurait eu un mal fou à accepter que d'autres se mêlent de sa vie, comme c'était l'habitude chez les McCoy.

— Grand-mère m'a dit que c'était comme des amis, mais en mieux, dit-il avec le plus grand sérieux. Pour l'instant, je n'ai rencontré que mes oncles, et grand-mère Aggie, et Nana Mae. Mais ce soir, il y a une fête, et tout le monde sera là. Vous pouvez venir aussi.

— Oui, ce serait bien, insista Donovan, le regard brillant.

— Oh, oui ! appuya Ethan en souriant jusqu'aux oreilles.

De toute évidence, elle n'allait pas pouvoir dire non. Les fêtes familiales des McCoy étaient réputées dans toute la région. Même organisées au dernier moment, dans la précipitation — comme celle de ce soir —, il ne manquait jamais d'animation, ni de plats succulents, ni de musique pour danser.

— Merci, j'essaierai de passer, répondit-elle, refusant de s'avancer davantage.

— Vous pourriez l'apporter ? demanda Ethan en désignant du doigt son sceptre étincelant.

— Ethan, ce n'est pas un jouet, souligna Donovan. C'est un trophée. Tu sais ce que cela signifie ?

— Oui, affirma-t-il fièrement. J'en ai gagné en football.

— Et tu n'aimerais pas que quelqu'un joue avec, si ? Il ne faudrait pas les casser.

— Non, c'est sûr.

— Bon, tu vois.

Laura remarqua avec joie qu'Ethan paraissait s'adapter assez naturellement à son nouvel environnement. Elle avait vu tant de familles brisées qu'elle était heureuse de constater que, pour une fois, elle n'aurait sans doute pas besoin de donner à ses clients l'adresse d'un psychologue.

— Tu as rencontré ma mère, à la réception, non ? demanda-t-elle à Ethan.

— C'est votre maman ? Elle est jolie, elle aussi.

— Merci, répondit Dolly, debout dans l'embrasure de la porte, en secouant sa chevelure rousse. Et si tu venais jouer un peu avec moi ?

— Ce ne sera pas long, mon chéri, assura Millie en réponse à son regard interrogateur. Et j'ai vu une caisse pleine de jouets, dans l'entrée.

Il ne fut pas long à se décider à suivre Dolly, qui referma la porte derrière eux.

— Y a-t-il un risque pour que quelqu'un d'autre réclame la garde d'Ethan ? demanda Laura à Millie.

— Donovan est son père. Personne ne le conteste.

— Certes, mais certaines personnes de son entourage pourraient se considérer comme ses tuteurs légitimes. Les juges ne donnent pas toujours raison aux parents biologiques. S'il y a une possibilité pour que cela arrive, il vaut mieux le savoir à l'avance, afin d'éviter un procès. C'est... douloureux. Et coûteux. Anne avait-elle un compagnon ?

— Non, non. Elle a eu quelques aventures, mais rien de vraiment sérieux. Elle consacrait toute sa vie à Ethan, même avant sa maladie.

— Et attendez-vous quelque chose de la part de Donovan ?

— Comment ça ? interrogea Millie, surprise. De l'argent ? Anne m'a laissé ce qu'il fallait. Je n'ai besoin de rien d'autre.

— Oui, c'est ce que j'ai lu dans vos papiers. En fait, je pensais plutôt à un droit de visite.

— Pardon de t'interrompre, commença Donovan, mais il va de soi que Millie sera la bienvenue à tout moment, et aussi longtemps qu'elle le souhaitera. Et si elle veut s'installer ici, je ferai tout mon possible pour lui faciliter les choses. Ethan pourra aussi faire des séjours en Angleterre, évidemment.

— Merci, Donovan, c'est très généreux de ta part, dit Millie avec un

regard plein de reconnaissance.

— Vous êtes sa grand-mère, et son lien le plus direct avec Anne. C'est très important.

— Merci.

— Avez-vous des questions ? demanda Laura à Millie.

— L'avocat d'Anne y a déjà répondu ; je l'ai vu avant de venir. Si j'ai des documents à signer, il faudrait le faire au plus vite ; j'ai prévu de partir après-demain.

— Déjà ? s'étonna Donovan.

— Ethan a le réflexe de venir vers moi sans arrêt, expliqua Millie. Il faut que je m'en aille, pour qu'il apprenne à se tourner vers toi.

— Comptez sur moi, Millie, je vous le ferai savoir en temps voulu, assura Laura. Voudriez-vous rejoindre Ethan un instant ? Je souhaiterais m'entretenir en tête à tête avec Donovan.

— Bien sûr.

— Enfin seuls, murmura Donovan avec un sourire sensuel, une fois qu'elle fut sortie.

— Je croyais avoir mis les choses au clair, hier soir, rétorqua-t-elle, usant de toutes ses forces pour résister à son charme. Tu vas continuer encore longtemps ? Je t'ai dit qu'il ne se passerait rien entre nous.

— Je ne perds pas espoir. Un jour, tu te rendras à l'évidence.

Elle se mit à rire pour cacher son trouble. Malgré sa volonté de garder ses distances avec lui, elle se sentait flattée par l'attention qu'il lui portait. Combien de temps allait-elle réussir à résister à ses avances, alors qu'elle fondait à chaque fois qu'elle le voyait ? Et son nouveau visage de père ne faisait que la séduire davantage. Elle découvrait une maturité et un sens des responsabilités qu'elle ne lui connaissait pas, jusqu'à présent. Son père à elle était parti alors qu'elle n'avait que deux ans. D'après sa mère, il avait promis qu'il reviendrait rendre visite à sa fille. Il ne l'avait jamais fait.

— Alors, Millie s'en va, dit-elle pour changer de sujet.

— Je l'ai appris en même temps que toi. Je pense qu'elle a raison : son départ va sans doute favoriser le rapprochement entre Ethan et moi. Mais à mon avis, elle a aussi envie de rentrer chez elle. Après tout ce qu'elle a traversé, elle doit avoir besoin de souffler.

— Pour toi, c'est le contraire : à partir de maintenant, tu n'auras plus une minute à toi.

Du jour au lendemain, il se retrouvait avec un enfant qui allait dépendre entièrement de lui. Elle n'osait imaginer ce qu'il pouvait ressentir, elle qui n'avait jamais eu à s'occuper de qui que ce soit, pas même d'un animal domestique.

— Exactement, répondit-il, sans se livrer davantage.

— A qui as-tu pensé comme tuteur, pour Ethan ?

— Jake et Keri.

— Ils t'ont donné leur accord ? Pardon pour cette question qui peut te sembler étrange ; c'est une simple formalité.

— Oui, ils sont d'accord.

— Très bien. Il faudra aussi que tu désignes un exécuteur testamentaire, pour le cas où il t'arriverait quelque chose avant sa majorité. Tu n'es pas obligé de choisir une personne différente, mais je te conseille de nommer quelqu'un de plus neutre que ton frère.

— Toi, par exemple ?

— Par exemple. Ou qui tu voudras.

— Je vais y réfléchir. Je te tiendrai au courant.

— Une fois que tu seras décidé, nous appellerons Jake pour régler tout cela.

— Tu sais que lui et Keri viennent d'acheter une maison, tout près de la tienne ?

— Ah, oui ? Laquelle ? interrogea-t-elle, retenant son souffle.

— Celle des Braeburn, sur Poplar Street.

Ouf, ce n'était pas celle de Denton Street.

— Je vais louer le chalet de Jake pour m'y installer avec Ethan.

Elle demeura pensive ; elle ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il s'éloigne de chez elle. Adieu les charmantes visites impromptues, comme celle de l'autre soir. Mais c'était sûrement mieux ainsi ; cela leur épargnerait de se rapprocher plus que de raison.

— Ils doivent être contents, commenta-t-elle. Je sais que Keri avait très envie de se rapprocher du centre-ville. Et de la famille. Pour en revenir à ton dossier, j'ai consulté les papiers d'Anne : tout est en règle. Le transfert de fonds va pouvoir être effectué.

— Je veux que tout l'héritage d'Anne soit déposé sur un compte au nom d'Ethan.

— Y compris l'argent de l'assurance ?

— Oui.

— D'accord. A quel âge y aura-t-il accès ?

— Disons vingt-cinq ans. Je pourrai toujours changer d'avis, non ?

— Si, bien sûr. Mais tu ne voudrais pas qu'il dispose de son argent pour financer ses études ?

— J'en prendrai une partie en charge, et il travaillera pour payer le reste.

Manifestement, Donovan voulait que, comme lui, Ethan se prenne en main, une fois arrivé à l'âge adulte. Connaissant la manière dont il avait fait son chemin dans la vie, elle n'était pas surprise qu'il espère la même chose de son fils.

— Bien, je crois que c'est tout pour l'instant. Je t'appellerai si j'ai des

questions.

— Tu viendras à la fête, ce soir ?
C'est chez maman.

— J'essaierai.

— Tu as dit à Ethan que tu viendrais.
Tu n'as pas le droit de le décevoir.

— Je ne lui ai pas dit ça ! riposta-t-elle, soucieuse de garder ses distances avec eux.

— Tu peux être certaine que c'est pourtant ce qu'il a entendu, affirma-t-il en se levant.

— Il faut quand même que je te dise une chose, ajouta-t-elle en le raccompagnant à la porte. Souvent, quand les enfants arrivent dans un nouveau foyer, ils ont d'abord une attitude extrême : ils se tiennent très mal,

ou très bien. Mais Ethan risque de se sentir abandonné, quand sa grand-mère sera partie. Tu ne pourras rien y faire, mais, seulement, ne t'étonne pas si tu observes des changements. Sois patient, et reste le plus constant possible. Ce sera le meilleur moyen de gagner sa confiance.

— Merci pour tes conseils. En tout cas, il y a une chose qui saute aux yeux : il est beaucoup plus à l'aise avec les femmes. Ce qui n'est pas étonnant, étant donné l'environnement dans lequel il a été élevé.

Il se tut et la regarda dans les yeux.

— Voici la Laura que je connais, ajouta-t-il, tout près d'elle. Cheveux relevés, talons hauts, maquillage parfait.

Mais depuis que j'ai découvert une autre facette de ta personnalité, plus décontractée, je me demande qui tu es vraiment...

— Toujours la même. Avec une tenue pour chaque occasion.

— Tu changes seulement de masque.

— C'est ça, chuchota-t-elle pour éviter d'être entendue de l'autre côté de la porte.

— S'il te plaît, dis-moi que tu seras là ce soir.

— Je serai là, assura-t-elle, tout en se promettant de ne faire que passer.

— Et que tu resteras plus de dix minutes. Oui, oui, poursuivit-il en souriant, je commence à te connaître.

Elle sentait qu'elle aurait un mal fou à ne pas tomber sous son charme, s'il continuait à lui parler avec cette voix sensuelle, à poser sur elle ces regards brûlants. Il avait l'habitude de se battre pour obtenir ce qu'il voulait, et c'est ce qui lui plaisait tant chez lui. Il ne restait jamais assis à attendre que les événements viennent à lui. Elle allait devoir se méfier de lui, mais surtout d'elle-même.

— Je resterai au moins un quart d'heure. Que puis-je apporter ?

— Il me semble que la cuisine n'est pas ton fort, plaisanta-t-il.

— Non, mais je connais un très bon traiteur.

— Nous aurons tout ce qu'il faut, je te remercie. Contente-toi de venir. A 18 heures.

S'il y avait une chose qu'elle était incapable de faire, c'était bien d'arriver les mains vides à une réception.

— Ton petit garçon est vraiment adorable, dit-elle finalement.

Donovan acquiesça d'un signe de tête, puis ouvrit la porte. Ethan leva aussitôt vers lui des yeux pleins d'espoir.

— Il y a un vendeur de glaces juste à côté. Tu savais ?

— Non, pas du tout.

— Mon parfum préféré, c'est chocolat. Mais grand-mère aime mieux la vanille.

— C'est bon à savoir.

— J'ai de l'argent, tu sais, signala Ethan. Grand-mère m'en a donné.

— Je plaisantais, mon chéri, le rassura Donovan en s'accroupissant à côté de lui. Je serai ravi de t'offrir une glace. Vous voulez nous accompagner ? proposa-t-il à Dolly.

— Je ne vais pas laisser passer une telle occasion.

— Laura ?

— J'ai un client qui doit arriver d'une minute à l'autre.

— Nous n'allons qu'à quelques pas d'ici.

Elle se sentait un peu idiote de refuser, mais elle voulait à tout prix éviter de se rapprocher de lui et d'Ethan. Cela

rendrait les choses beaucoup trop compliquées.

— Peut-être une prochaine fois, dit-il, rompant un silence embarrassant.

Ils s'en allèrent tous les quatre, et elle resta seule, perdue dans ses pensées.

Elle retourna dans son bureau, puis entendit au bout de quelques minutes la porte d'entrée s'ouvrir. Elle se leva pour aller accueillir le client qu'elle attendait, mais elle tomba nez à nez avec Donovan, qui lui rapportait un cornet de glace, parfum moka amande, avec une sublime sauce au chocolat. C'était celle qu'elle préférait.

Il ne dit pas un mot. Il lui tendit simplement sa glace et s'en alla. Alors

qu'il ouvrait la porte pour sortir, il rencontra le client qu'elle attendait.

— Bonjour George. Laura ne sera disponible que dans une dizaine de minutes, lança Donovan en lui serrant la main. Viens donc manger une glace avec nous, en attendant.

— Bon, si tu le dis.

— Parfait.

Juste avant de disparaître, Donovan lui fit un clin d'œil à travers la vitre.

Elle s'assit dans son fauteuil et dégusta sa délicieuse crème glacée. Depuis quand un homme ne l'avait-il pas traitée avec autant d'égards, ne l'avait-il pas fait rire comme Donovan ? C'était si loin qu'elle ne parvenait pas même à s'en souvenir.

6

Pour souhaiter la bienvenue à Ethan, les McCoy s'étaient tous réunis chez Aggie. Pour l'heure, certains s'amusaient dans le jardin, tandis que d'autres s'affairaient autour des derniers préparatifs. Donovan observait son fils, occupé à jouer avec ses cousins. Il lui semblait que sa timidité commençait à se dissiper peu à peu, grâce au naturel des enfants qui faisaient tout pour le mettre à

l'aise. Ils avaient beau être nettement plus âgés que lui, ils lui faisaient partager leurs activités avec plaisir.

Les rires qui lui parvenaient de la cuisine et du groupe de cousins lui mettaient du baume au cœur. En fin de compte, il était heureux de prolonger son séjour auprès de sa famille.

Dire qu'ils s'étaient tous réunis à peine deux jours plus tôt pour lui dire au revoir, et qu'ils avaient tous l'air ravi de se retrouver de nouveau ! Même si Ethan avait l'air un peu dépassé par cette nouvelle famille incroyablement nombreuse, il ne montrait pas le moindre signe de panique. Seulement, il serrait la main de Donovan un peu plus fort que d'habitude. Sans doute aurait-il préféré

se réfugier dans les jupes de Millie, mais elle avait offert son aide en cuisine, faisant en sorte de ne pas être disponible pour lui. Ainsi, il n'avait d'autre choix que de se tourner vers Donovan.

Seuls deux des invités déjà présents ne faisaient pas partie de la famille McCoy : Millie, et Dixie Callahan, l'ex-fiancée de Joe, qui s'était installée depuis peu chez Nana Mae pour veiller sur elle de façon officieuse — Nana Mae n'était pas le genre de femme à accepter facilement l'idée d'avoir besoin d'aide.

Mais Donovan, tout en regardant son fils s'amuser avec un vieux tricycle,

surveillait impatiemment l'arrivée de Laura.

Il l'aperçut enfin dans la rue, vêtue d'une robe légère qui dévoilait ses mollets fins et son merveilleux décolleté. Elle s'était noué les cheveux en chignon, sans doute en raison de la chaleur extrême de cette soirée d'été.

Il avança vers elle pour l'accueillir, rêvant déjà de défaire lentement sa coiffure pour revoir l'image d'elle qui l'avait tant séduit, la veille. Malgré ses instructions, elle tenait à la main un sac contenant un ravissant paquet cadeau. Ethan s'était aussi précipité, pédalant à toute allure, et s'arrêta net, juste entre eux deux.

— Bonjour, Laura !

— Coucou, Ethan. Tu n'as pas l'air de t'ennuyer, dis-moi.

L'espace d'une seconde, elle adressa à Donovan un sourire complice, avant d'accorder toute son attention à Ethan.

— Vous savez quoi ? Tous ces gens, c'est ma famille. J'ai des oncles, des tantes, et aussi plein de cousins. Je n'arrive pas encore à retenir le nom de chacun, ajouta-t-il à voix basse.

— Que penserais-tu de leur faire porter un badge, pour t'aider ? lui chuchota-t-elle.

— Drôle d'idée, remarqua-t-il avec une grimace.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas lire.

Laura se figea un moment, puis éclata de rire. Ethan, manifestement ravi de son effet, s'esclaffa lui aussi.

— Tiens, c'est pour toi, déclara Laura en lui tendant un paquet.

— Mon anniversaire n'est que dans un mois.

— C'est un cadeau de bienvenue, lui expliqua Donovan. Il y en a même pour moi, figure-toi. Mais tu les déballeras un peu plus tard, d'accord ?

— Merci, Laura, dit Ethan en soupirant, mais je dois attendre avant de l'ouvrir.

— Oui, bien sûr, dit-elle en remettant le paquet dans le sac.

— Nous allons passer à table, annonça Donovan. Tu auras tes cadeaux

après le dîner. Ce sont les ordres de maman ! plaisanta-t-il. Comme ça, tu seras encore plus excité.

Et c'était un excellent prétexte pour inciter Laura à rester un peu plus longtemps ; la connaissant, elle ne partirait pas avant qu'Ethan ait ouvert ses cadeaux.

— Le dîner est prêt ! entendirent-ils appeler.

— Chéri, tu ne devrais pas laisser ton vélo sur le trottoir, avertit Donovan. Remets-le donc dans le jardin.

— D'accord, répondit Ethan en enfourchant son tricycle.

Il s'éloigna, les laissant seuls tous les deux.

— Merci d'être venue, commença-t-il.

— J'en avais envie. Il a l'air heureux, ajouta-t-elle en regardant Ethan.

— Oui, apparemment, il s'habitue à nous.

— Et toi ? Tu es heureux ?

Le silence qui suivit sa question parut l'inquiéter.

— Que se passe-t-il ? Tu n'es pas heureux ? insista-t-elle.

— Ce n'est pas ça. J'ai honte de le dire, mais... je suis un peu perdu, lui confia-t-il, troublé. J'ai beau être entouré d'enfants, je ne me suis jamais réellement occupé d'eux. Joe, lui, les connaît bien. Comme il n'a jamais quitté Chance City, il a l'habitude de passer du temps avec eux. Il faisait même des baby-sittings, quand il était adolescent.

Il a toujours un tas d'idées d'activités : il les emmène pêcher, il joue au ballon... Moi, je ne sais pas comment m'y prendre.

— D'après ce que j'ai vu, tu t'en sors parfaitement. Je te trouve très spontané.

— Jusqu'à maintenant, je n'ai pas encore été confronté aux véritables difficultés ; nous venons juste de faire connaissance.

Il passa la main dans son dos pour l'inviter à avancer vers la maison. Le contact de sa robe humide de chaleur lui fut si exquis qu'il ne put s'empêcher de garder la paume contre elle le plus longtemps possible, s'abandonnant aux fantasmes les plus débridés que ce simple contact éveillait chez lui.

Il ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur la force de son ressenti. N'était-il tant séduit par elle que parce qu'il la savait inaccessible ?

Au cours des deux derniers mois, il avait évité de la voir trop souvent, précisément pour résister à cette attirance presque insoutenable. Si une relation commençait entre eux, elle n'aurait pu les mener à rien, étant donné ses longues absences répétées. Il avait préféré faire le choix de la simplicité, et il lui semblait plus facile de garder des rapports chastes avec elle. Dieu sait comment il aurait trouvé la force de repartir, s'ils avaient couché ensemble.

Debout à quelques mètres, Donovan regarda sa mère qui serrait Laura dans

ses bras. Visiblement mal à l'aise, celle-ci se dégagea aussi subtilement qu'elle le put, et tendit à Aggie la bouteille de vin qu'elle avait apportée.

Il lui garda une place libre à côté de lui, et attendit qu'elle finisse de se servir au buffet. Mais au lieu de le rejoindre à sa table, elle alla s'asseoir avec Dixie et Keri, sans même un regard pour lui. Ce que ces deux jeunes femmes pouvaient être différentes l'une de l'autre ! Dixie, avec ses cheveux blonds et bouclés, avait un parfait visage d'ange. Keri, elle, était plus grande, et si mince que personne n'aurait pu deviner qu'elle avait accouché à peine deux mois plus tôt.

Assise entre elles, Laura ne ressemblait ni à l'une, ni à l'autre. Elle était grande et mince comme Keri, mais blonde et sensuelle comme Dixie.

Amusé de les voir toutes les trois aussi complices, il les observait de loin. Jusqu'alors, il ignorait tout de leur amitié, et il se demandait comment elle avait bien pu naître. Mais après tout, malgré leurs différences, elles partageaient de nombreux points communs : leur assurance, leur force de caractère, leur finesse et leur intelligence. Il avait toujours été conscient des qualités de Dixie, et ne comprenait pas comment Joe avait pu la laisser s'envoler, après toutes ces années. Quant à Keri, même s'il avait

d'abord eu du mal à l'admettre, il avait fini par comprendre à quel point elle embellissait la vie de Jake. S'il avait mis du temps à lui faire confiance, c'était seulement à cause de sa nature sceptique.

Quant à Laura, il n'avait jamais hésité à lui faire confiance.

— Tu as l'air de te régaler, ironisa Joe en s'approchant, une assiette emplie de poulet frit et de salade de pommes de terre à la main.

— Tu m'as démasqué, répondit-il en riant.

— Laura a l'air de ne pas te laisser indifférent, remarqua Joe en grignotant un os.

— Au moins, tu ne pourras pas me reprocher d'avoir mauvais goût, répliqua Donovan, sachant que son frère ne pourrait rien lui opposer sur ce point.

— Certainement pas. Ah, je la revois dans son ravissant bikini, le jour de la fête de David Falcon...

— Moi aussi, intervint Jake en s'asseyant à côté de ses frères. Plusieurs fois, j'ai failli lui demander de sortir avec moi, mais elle m'intimidait trop. Tu es plus courageux que moi, Donovan.

— Dis-moi, tu ne devrais pas être en train de t'occuper de ton bébé ?

— Isabella dort. Et toi, alors ? Où est ton fils ?

Brusquement, Donovan se leva, confus. Il avait été tellement obnubilé

par Laura qu'il en avait délaissé Ethan.

— Ne t'en fais pas, le rassura Jake en souriant. Il est là, dans l'herbe, et il très bien entouré.

En effet, au milieu de cinq de ses cousins, il n'avait pas l'air malheureux ; peut-être un peu intimidé, mais enjoué.

Donovan se rassit, gêné d'avoir manqué à sa tâche, mais certain que ses frères n'éventeraient pas cet épisode embarrassant. Ils savaient comme lui que le rôle de père ne s'apprenait pas en quelques jours...

— A quelle heure nous attends-tu, demain matin ? demanda Donovan à Jake.

— Quel subtil changement de sujet ! plaisanta-t-il. Le plus tôt possible. Pour

l'instant, j'ai réuni une quinzaine de personnes pour nous aider. Il faudra commencer par peindre, et enlever la moquette, qui cache de très beaux parquets. Avec un peu de chance, ils sont encore en bon état. Nous espérons que tout sera prêt dans dix jours pour notre emménagement. Ensuite, nous aurons beaucoup de choses à acheter pour nous installer ; nous avons prévu de laisser la plupart des meubles au chalet. Si ça te convient, bien sûr.

— Tu plaisantes ! Evidemment, je suis ravi.

— Il te faudra un lit pour Ethan.

A cet instant, ils entendirent des pleurs de bébé. Jake se tourna vers Darcy, leur sœur, qui portait Isabella et la berçait,

essayant de l'apaiser. Le papa s'approcha de sa fille, mais au lieu de la mettre dans ses bras, Darcy marcha vers Keri.

C'est alors que Laura se leva, et enlaça la petite fille avec tendresse. Immédiatement, ses sanglots se calmèrent.

— La femme qui murmurait à l'oreille des bébés, commenta Joe.

— Pardon ?

— C'est ce qu'on dit de Laura.

Eh bien, s'il y avait une chose qu'il n'avait pas imaginée sur elle, c'était celle-ci. Jamais il ne l'aurait crue si habile avec les enfants, et encore moins avec les bébés. Certes, elle paraissait à

l'aise avec Ethan, mais il ne la voyait jamais entourée d'enfants.

— J'ignorais qu'elle était proche de Keri. Je l'ai vue discuter avec elle quelquefois, et je sais qu'elle était présente à son mariage, mais je ne les savais pas si amies.

— Laura a eu trente ans cette année, rappela Joe en saisissant les assiettes vides. Comme Dix et moi. Elle a sans doute acquis une certaine maturité.

— Tu veux dire que toi aussi, tu te sens mûr pour autre chose ? lui demanda Donovan.

— Tu sais, je commence à avoir l'impression de tourner en rond, admit Joe.

— Tes affaires marchent bien, pourtant.

— Oui, mais je crois que ce n'est pas le plus important. Je te rapporte un peu de dessert ? proposa-t-il avec un sourire malicieux, en faisant un clin d'œil vers Laura.

Donovan lui répondit d'un regard noir. Qu'il ne s'avise pas de marcher sur ses plates-bandes en faisant le joli cœur auprès de Laura !

— Je peux ouvrir les cadeaux de Laura, maintenant ? réclama Ethan qui arrivait en courant.

— Attends encore cinq minutes, s'il te plaît, que tout le monde ait fini de dîner.

— Mais...

— Patience, Ethan. Et puis, tu as de nombreux cadeaux à ouvrir, pas seulement ceux de Laura.

Boudeur, il retourna vers son groupe de cousins. Donovan le regarda, amusé de voir à quel point tous les enfants du monde pouvaient se ressembler. Puis il laissa glisser son regard vers Laura, qui, tout en berçant le bébé, observait Ethan avec tendresse. Alors qu'elle allait tourner les yeux vers lui, Keri s'adressa à elle, et reprit sa petite fille dans ses bras.

Il attendit quelques secondes, espérant que, le voyant seul, elle viendrait s'asseoir à côté de lui. Mais elle ne bougea pas, se contentant de lui sourire de loin.

Soudain, le désir l'envahit, plus fort que jamais. Il mourait d'envie de la voir nue et de lui faire l'amour pendant des heures.

Un bruit de vaisselle l'arracha à ses rêveries.

— Attention, avertit Joe en posant devant lui sa tarte aux cerises. N'oublie pas qu'elle est inaccessible.

— En quoi cela devrait-il m'arrêter ?

— Ah, tu m'étonneras toujours !, s'exclama Joe en coupant une bouchée de la tarte au citron qu'il affectionnait tant.

— C'est Dixie qui l'a faite ? demanda Donovan, l'air de rien.

— On dirait bien, répondit son frère en baissant les yeux.

— Quand vas-tu te décider à arranger les choses, entre elle et toi ?

Il continua à manger en silence, comme s'il n'avait pas entendu sa question.

— Très bien. Si tu n'en as pas l'intention, il serait peut-être temps de passer à autre chose, non ?

— Peut-être.

— Tout le monde est au courant de votre histoire ; tu n'es pas dans une position facile.

— Pas vraiment, non. C'est l'inconvénient de vivre dans une petite ville.

— J'imagine que Dixie est dans la même situation. Tu es certain qu'il n'y a aucun espoir ? Tu as quand même

consacré seize ans de ta vie à cette relation.

— Tu crois que je ne suis pas au courant ?

A cet instant, Donovan vit Ethan s'approcher de Laura et s'appuyer de tout son poids sur son accoudoir pour se hisser le plus haut possible. Manifestement, tout en parlant naturellement avec elle, il cherchait à voir Isabella qui, sur les genoux de sa maman, buvait tranquillement son lait. Keri, nullement troublée par l'agitation qui l'entourait, arborait une expression paisible et radieuse.

Brusquement, un sifflement strident les interrompit : c'était Nana Mae. Donovan avait beau avoir l'habitude d'entendre

son signal de ralliement, il en riait toujours autant. A quatre-vingt-neuf ans, elle n'avait rien perdu de son savoir-faire, qu'elle avait transmis à nombre de ses enfants et petits-enfants.

— Merci, Nana Mae, réagit Aggie. Bien, je crois que c'est l'heure de l'ouverture des cadeaux. Donovan, Ethan, vous venez ?

Avec un petit sourire timide, Ethan traversa la pelouse en trotinant, et entra dans le patio, où ses paquets l'attendaient sur une table.

Donovan ne tarda pas à le rejoindre, mais sans quitter Laura des yeux, inquiet à l'idée qu'elle s'éclipse sans lui dire un mot. Il avait bien l'intention de la raccompagner chez elle.

Et tant pis pour l'éthique.

7

Laura trouva charmante la retenue avec laquelle Donovan et Ethan ouvraient un à un les sacs étalés devant eux. Timidement, le petit garçon découvrait jouets et nouveaux vêtements avec une certaine gêne.

— Vous savez, c'est vrai, ce n'est pas encore mon anniversaire, rappela-t-il, suscitant autour de lui des rires affectueux.

Donovan, quant à lui, sembla se détendre après quelques instants, et se prit au jeu. Il reçut une trousse de premiers soins, des bons pour des baby-sittings, un rehausseur, et une foule d'objets et de produits destinés à son nouveau logement.

Laura leur avait offert deux entrées pour un parc d'attractions de Sacramento, où ils pourraient faire entre autres une partie de minigolf, une course de voiture et un tour en bateau.

Enfin, Ethan se concentra sur son dernier paquet : celui qu'elle avait apporté spécialement pour lui. Il déchira délicatement le papier, et découvrit avec de grands yeux les deux épées en plastique qu'elle avait décorées elle-

même en y fixant des bijoux de toutes les couleurs. Elle s'était du reste follement amusée à les décorer de façon à les faire ressembler à des sceptres royaux, semblables à celui qu'il avait tant aimé le matin même dans son bureau.

— Donovan, regarde ! s'exclama-t-il. C'est génial, hein ? Merci, Laura.

Tout à coup, Ethan parut remarquer le silence qui venait de se faire autour d'eux. En réponse à son regard inquiet, Donovan, tendrement, passa le bras autour de ses épaules.

— Tu peux m'appeler papa, si tu veux.

— Oh, murmura-t-il. D'accord. Papa.

Donovan l'embrassa sur le front, pendant que chacun recommençait à

parler, tout en rangeant ou en faisant la vaisselle. Laura considéra qu'il était temps pour elle de rentrer, mais il fallait d'abord qu'elle salue Aggie et Nana Mae.

— Tu ne pars pas déjà, j'espère ? demanda Donovan, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— La fête est finie, non ?

— Certainement pas. Nous allons pousser les meubles et danser, maintenant.

— Je ne sais pas danser.

Elle commençait à se lasser du bruit, et ressentait un besoin urgent de se trouver seule chez elle. Il lui devenait trop pénible d'être si près de Donovan,

de le voir, de l'entendre, sans pouvoir le toucher. Il lui fallait du calme.

— Tu ne sais pas danser ? répéta-t-il, l'air ébahi.

— J'ai deux pieds gauches.

Manifestement très peu convaincu par sa réponse, il secoua la tête et s'approcha d'elle. Quelqu'un venait de mettre de la musique, et des couples se formaient déjà sur la piste. Tous, enfants et adultes, se mirent à bouger sur le tempo régulier de la chanson. Sans qu'il lui laisse l'occasion de se dérober, elle se trouva en un instant dans ses bras, le corps tout près du sien.

— Donovan, s'il te plaît. Je n'ai vraiment pas envie.

Mais déjà, il la serrait contre lui et, la main sur sa hanche, l'entraînait dans un mouvement souple et sensuel. C'était si bon que son besoin de fuite se dissipa en une seconde. Au risque de lui marcher sur les pieds.

— Alors, ce n'est pas si mal ? lui susurra-t-il à l'oreille.

La gorge nouée, elle ne parvint pas à lui répondre. Un frisson délicieux la traversa, et elle dut résister de toutes ses forces pour ne pas se laisser dominer par son désir. Alors qu'elle était sur le point de se laisser aller contre lui, de profiter de la danse pour le toucher et sentir son souffle dans son cou, elle se souvint à temps qu'ils n'étaient pas seuls dans la pièce. Reprenant ses esprits, elle

s'écarta un peu et fit mine de trébucher légèrement.

— Tu crois que je ne le vois pas ? demanda-t-il avec un rire rauque et terriblement sexy.

— Quoi donc ? répliqua-t-elle en fixant son regard charmeur.

— Que tu en as autant envie que moi... Tu trouves même des prétextes pour te rapprocher.

— Tu rêves !

— Si tu savais à quel point, murmura-t-il d'une voix lourde de sous-entendus.

Laura avait fréquenté beaucoup d'hommes, mais aucun ne ressemblait à Donovan. Habituellement, elle n'aimait pas qu'on lui fasse la cour ; elle aimait mieux être directe, dès le début d'une

relation. Si bien qu'elle ne savait comment réagir à la séduction non dissimulée de Donovan. Mais elle sentait que, pour la première fois, cela lui plaisait.

— Tu vas me renvoyer ? demanda-t-elle.

— Pas pour l'instant.

Que devait-elle comprendre ? Sans doute que, une fois que leurs rapports professionnels seraient arrivés à leur terme, il n'hésiterait plus une seconde à leur donner une tournure plus personnelle. Bien. Tant qu'elle travaillait pour lui, elle n'avait pas de souci à se faire.

— Je suis le premier à te laisser sans voix, n'est-ce pas ?

— Quelle modestie, ironisa-t-elle.

Il se mit à rire, et tous les regards convergèrent vers eux, accompagnés de sourires suggestifs.

— Il faut que je rentre, déclara-t-elle en s'écartant de lui, sans oublier d'arborer un sourire de façade.

Heureusement, il n'essaya pas de la retenir. Elle s'empressa de dire au revoir à tout le monde, avant de s'approcher finalement d'Ethan, qui, lancé dans un duel à l'épée avec son cousin, s'interrompit pour l'embrasser et lui dire bonsoir.

Puis elle regagna la rue par la porte arrière. Il ne faisait pas encore nuit, mais l'air du soir lui procura une fraîcheur bienfaisante. A peine avait-elle

fait quelques pas que Donovan la rattrapa en courant et, sans dire un mot, commença à marcher à côté d'elle. Elle s'efforça d'abord de rester sérieuse, le regard fixé droit devant elle, faisant comme s'il n'était pas là.

Mais lorsqu'il se mit à siffloter en regardant le ciel, elle s'esclaffa et se tourna vers lui en lui pinçant doucement le bras. Il la regarda à son tour, les yeux pétillants.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu ne devrais pas plutôt être en train de border ton enfant ? interrogea-t-elle, choisissant le sujet le plus neutre possible.

— La fête est loin d'être finie ; il s'amuse comme un fou, avec tes sabres

magnifiques. Tu as remarqué comme ton cadeau lui avait plu ?

En effet, elle avait été heureuse de voir qu'il n'avait pas attendu une seconde pour jouer avec, et que ses cousins s'étaient joints à lui avec plaisir.

— J'aurais peut-être dû te demander avant si tu étais d'accord pour que je lui offre des épées, même en plastique.

— Je ne sais pas encore ce avec quoi je suis d'accord ou non, à vrai dire... Je vais sans doute l'apprendre au fil du temps. Mais ayant moi aussi été un petit garçon, je trouve que c'était une excellente idée.

Il s'interrompt, et resta pensif un instant.

— Il m'a appelé papa, murmura-t-il d'une voix émue.

— Je me doutais que c'était la première fois. Je trouvais touchante, aussi, sa façon de t'appeler par ton prénom.

— Oui, mais c'était étrange, venant de lui. Je ne lui avais encore rien dit, de peur de le brusquer. Je ne dois pas oublier qu'il vient de perdre sa mère. Ce soir, il m'a semblé que c'était le bon moment. Nous n'en avons pas parlé avant ; c'est venu spontanément. Tu n'aimes pas tellement la foule, je me trompe ? demanda-t-il après un silence.

— Non.

— C'est une phobie ?

— Non, non, admit-elle, refusant d'utiliser cette excuse.

— A chaque fois que je te vois dans des soirées, tu as l'air de rester un peu à l'écart.

— C'est si important que cela ?

Beaucoup de gens avaient l'air de penser que, sous prétexte qu'elle était montée sur des podiums pour défilé, elle devait être une personne à l'aise et extravertie. Mais c'était simplement le meilleur moyen qu'elle avait trouvé pour financer ses études sans avoir à contracter un emprunt exorbitant. Et elle était fière d'avoir réussi.

— Pardon, Laura. Je ne voulais pas avoir l'air de faire une critique. Je t'assure que ce n'est que de la curiosité.

Tu sors souvent, mais tu ne te mêles que rarement aux groupes ; je me demandais juste pourquoi.

— Il arrive que quelqu'un me force à le faire, souligna-t-elle en le fixant explicitement du regard. Quitte à se servir d'un enfant pour cela.

— C'est vrai, c'est sans doute le pire de mes défauts : quand j'ai envie de quelque chose, je cherche par tous les moyens à l'obtenir.

— Tu ne supportes pas de perdre.

— C'est ça, en quelque sorte, s'amusa-t-il.

Ils continuèrent à marcher côte à côte. Ils passaient devant des jardins où couraient des enfants, où discutaient des parents qui les surveillaient d'un œil. Ils

ne manquaient pas de répondre de la main aux signes qu'on leur adressait, comme ils le faisaient depuis leur enfance. Vivre dans une petite ville ne comportait pas uniquement des avantages, mais ce lien de proximité entre voisins en était un.

— Tu veux voir la maison de Jake et Keri ? proposa-t-il. Par les fenêtres, on peut apercevoir l'intérieur.

— Avec plaisir.

Elle sentait à présent que le silence qui s'installait entre eux ne l'embarrassait plus. Peu à peu, elle se détendit et savoura le bien-être qui la gagnait.

— C'est joli, non ? commenta-t-il lorsqu'ils furent devant la maison.

— Oui, très joli.

En silence, ils traversèrent un petit jardin et montèrent les marches qui menaient au perron. Par chance, les rideaux étaient ouverts, leur laissant le loisir d'admirer les pièces du rez-de-chaussée.

— Tu as vu tous les meubles qu'il reste ? D'après ce que m'a dit Jake, lui et Keri vont devoir se débrouiller pour s'en débarrasser. Vivement le prochain vide-grenier...

— Ce sont de vieux meubles.

— Des antiquités ? demanda-t-il.

— Peut-être, mais j'en doute. S'ils avaient de la valeur, un membre de la famille les aurait récupérés. On dirait qu'un gros travail vous attend !

— Tu serais partante pour nous aider ? demanda-t-il en faisant mine de lui taper dans le dos comme à un camarade. Je pourrais te procurer un jet d'eau à forte pression et, vêtue de ton célèbre bikini, tu laverai les dalles de la terrasse.

— Tu n'abandonneras jamais, constata-t-elle, amusée.

— Non, pas tant que je serai en vie.

Comme elle se sentait bien, avec lui... Il n'essayait pas de la flatter, mais semblait exprimer tout simplement, avec humour, ce qu'il ressentait. Et cette attitude la séduisait de plus en plus.

— Evidemment, je viendrai aider Keri, mais je ne serai libre que le soir.

D'autant que je travaille à Sacramento deux ou trois jours par semaine, tu sais.

Comme elle habitait tout près, elle avait déjà envisagé de les inviter à profiter de sa piscine après leurs journées de travaux. Il lui suffirait de passer prendre le dîner chez un traiteur en sortant du bureau et de mettre des tables dans le jardin.

— J'ai cru remarquer que toi, Keri et Dixie, vous vous étiez rapprochées.

— Oui.

Ces derniers temps, lassée de sa solitude, elle avait fait des efforts pour se faire des amies. Décidée à ne plus se contenter de relations professionnelles et superficielles, elle s'était efforcée d'être plus avenante. Avec Keri et Dixie,

elle avait trouvé l'atmosphère agréable et détendue, ce qui l'avait mise en confiance.

— Comment ça, oui ? insista-t-il. C'est tout ?

— Oui, c'est vrai, nous nous sommes rapprochées, répondit-elle pour le taquiner.

— Tu es coriace. Je serais curieux de te voir au tribunal.

— Je ne plaide que rarement. Seulement dans les cas où les deux parties ne parviennent pas à trouver un accord. J'essaie toujours d'aider les gens à trouver un arrangement à l'amiable avant d'en arriver au procès. Et la plupart du temps, j'y arrive.

Il s'assit sur une marche et lui fit signe de s'installer à côté de lui.

— C'est ce qui fait ton succès, c'est ça ? Ta capacité à gérer les séparations en douceur.

— C'est malheureusement très peu fréquent. En général, les couples commencent par croire qu'ils vont agir avec calme et raison, mais cela ne marche pas toujours. Leurs émotions prennent souvent le dessus. Sans compter l'intervention des amis et de la famille, qui ne fait rien pour arranger les choses. Néanmoins, je fais de mon mieux pour arrondir les angles, surtout dès que des enfants sont concernés. Ce sont eux qui souffrent le plus de ces situations.

— As-tu choisi ta spécialité en raison du divorce de tes parents ?

— Je ne traite pas exclusivement les divorces, mais effectivement, cet épisode m'a peut-être influencée. Je sais que c'est une épreuve pénible.

— C'est ce qui te motive ?

— En partie, oui. Le fait que mes parents soient passés par là m'aide peut-être à comprendre les autres.

— Tu n'as jamais revu ton père ?

— Non, jamais, confirma-t-elle en ramenant les genoux sous le menton.

— Sais-tu au moins s'il vit toujours ?
Si tu as des frères et sœurs ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Tu n'as jamais eu envie de savoir ?

— Dis donc, Monsieur le Journaliste, ce n'est pas parce que tu as une grande et belle famille que tout le monde est en quête de la même chose. Je ne me suis jamais sentie lésée.

— Tu as raison, confessa-t-il. Excuse-moi. D'ailleurs crois-moi, quelquefois, j'aimerais bien être à ta place.

Elle aurait été curieuse de le voir en train de travailler. Il paraissait avoir une capacité particulière à s'adapter aux changements de sujets et de situations ; ce qui était sûrement une qualité indispensable pour exercer sa profession, surtout dans les régions les plus instables de la planète.

— Tu devrais rentrer retrouver ton fils, fit-elle remarquer en se levant. Je

peux marcher seule jusqu'à chez moi.

— Non, c'est sur mon chemin.

Il se leva à son tour et, mettant la main dans le bas de son dos, il la guida vers la rue.

Une fois de plus, le contact de ses doigts sur elle lui procura un frisson de désir. Le cœur battant, elle dut lutter contre un besoin intense de se serrer contre lui.

Allait-elle finir par le renvoyer, lui, en tant que client ? Ainsi, elle pourrait se laisser aller à ses désirs les plus fous... Mais enfin, à quoi pensait-elle ? Elle chercha rapidement un moyen de couper court à son imagination.

— Comment crois-tu qu'Ethan va réagir au départ de Millie ? improvisa-t-

elle. Tu en as déjà parlé avec lui ?

— Il est conscient du fait qu'elle ne va pas rester ici. Il y a des moments où il le prend bien, notamment lorsqu'il y a de l'agitation autour de lui, et d'autres où il exprime une profonde tristesse à l'idée d'être séparé d'elle. Pourtant, il n'a pas l'air de se rendre compte à quel point elle sera loin de lui. Il croit qu'elle pourra encore passer le voir régulièrement. Heureusement, il va se passer beaucoup de choses, dans les semaines à venir : les travaux chez Jake et Keri, notre emménagement au chalet, puis le jardin d'enfants. Cela devrait lui occuper l'esprit.

— Donc finalement, tu ne prévois plus de partir un peu avec lui ?

— Non. Nous aurons notre intimité dans notre nouveau logement, et il y aura quand même du monde autour de lui. La présence des femmes le rassure ; il y est plus habitué. Je voudrais faire en sorte que la transition se passe le plus en douceur possible. Pour l'instant, je tâtonne, je ne sais pas trop où je vais. C'est très déstabilisant ; d'habitude, je sais ce que j'ai à faire. Mais cette fois, je suis en terre inconnue, et je n'ai ni carte ni boussole.

Ils arrivèrent devant sa maison, et s'arrêtèrent devant l'allée.

— Merci de m'avoir raccompagnée, dit-elle, résistant de toutes ses forces à son envie de l'embrasser. Je t'appelle dès que tes papiers sont prêts.

Il enfouit les mains dans les poches de son pantalon, et caressa sa bouche du regard. Sans la quitter des yeux, il fit un pas vers elle, contemplant son visage avec une expression si sensuelle qu'elle eut toutes les peines du monde à rester immobile.

Ces lèvres sublimes, dont elle rêvait depuis tant d'années, n'étaient plus qu'à quelques centimètres des siennes. Envahie par le désir, avide de sa bouche, elle attendit.

— Bonsoir, chuchota-t-il.

Il la frôla en passant, puis s'éloigna dans l'obscurité.

Restée seule, elle laissa échapper un long soupir. Elle avait tant voulu qu'il l'embrasse... S'il l'avait fait, elle ne se

serait pas défendue. Elle lui aurait rendu son baiser, là, dans la rue, sans se cacher des regards.

Comment avait-elle pu envisager une chose pareille ? songea-t-elle, désorientée, en se dirigeant vers l'entrée. Heureusement, il avait eu assez de retenue pour deux.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, son téléphone sonnait. Elle décrocha, et entendit l'air que Donovan avait sifflé un peu plus tôt, en marchant près d'elle. Elle l'écouta jusqu'au bout, sans rien dire, puis raccrocha lentement le combiné.

Cela aurait dû la faire sourire. Pourtant, aussitôt, elle sentit son ventre se nouer. Elle mourait d'envie de lui

courir après pour le rattraper. Sans réfléchir, elle se rendit dans son bureau et sortit d'un placard son vieil album photo du lycée. Puis elle s'assit par terre, en tailleur et, pour la première fois depuis des années, elle feuilleta les pages jaunies.

Sur chacune des photos où elle figurait, elle arborait une coiffure impeccable, et toujours le même sourire. Son sourire de défilé, neutre, impersonnel. Enfin, elle tomba sur une photo de Donovan, qui datait de sa dernière année de lycée. Il affichait une telle confiance en lui, un air presque arrogant. Puis elle revit d'autres clichés de lui — en tant que représentant des élèves, rédacteur en chef du journal de

l'établissement, animateur de débats, roi du bal de fin d'année... C'était le garçon le plus en vue de l'école.

Elle ferma les paupières, et laissa les souvenirs refaire surface, revoyant le jour où elle avait finalement osé s'approcher de lui. Plusieurs garçons avaient tenté leur chance avec elle, mais elle n'était pas assez naïve pour croire qu'ils s'intéressaient réellement à elle. Donovan, lui, n'avait jamais eu l'air de la remarquer, ce qui expliquait sans doute pourquoi il lui avait plu. Il ne se contentait certainement pas des apparences : il lui fallait une femme de caractère, s'était-elle dit au moment de se décider à l'aborder. Sans oublier qu'il était de loin le garçon le plus sexy

du lycée... Elle avait alors trop peu d'expérience pour savoir exactement ce qu'elle attendait de lui, mais elle le voulait pour elle. Cela, elle en était certaine.

Il n'avait sûrement aucune idée du courage qu'il lui avait fallu pour venir lui parler. Incapable de patienter un jour de plus, elle l'avait attendu, un soir, sur le parking du lycée. Enfin, après plus d'une heure, il était apparu. Tous les élèves étaient déjà partis ; il ne restait plus que sa voiture.

— Je sais qui tu es, lui avait-il répondu lorsqu'elle s'était présentée.

— Tu me plais beaucoup, avait-elle lâché d'un coup.

— Euh, d'accord.

Il avait agrippé ses clés dans sa poche, et les avait fait tinter en regardant tout autour de lui. Aujourd'hui, en y repensant, elle se disait qu'il cherchait tout simplement quelqu'un pour le sortir de cette situation embarrassante. Mais quinze ans plus tôt, elle était beaucoup trop inconsciente pour penser à tout cela. Une jeune fille plus clairvoyante aurait compris qu'il valait mieux s'arrêter là. Elle ne se considérait pas comme une idiote, mais en matière de relation avec le sexe opposé, elle était d'une ignorance déconcertante. Ce n'était que plus tard qu'elle l'avait compris.

— J'ai envie de t'embrasser, s'était-elle contentée d'ajouter.

L'air stupéfait, il avait reculé d'un pas. Mais elle était bien décidée à aller jusqu'au bout. Elle s'était alors serrée contre lui, et avait plaqué les lèvres contre les siennes, sans lui laisser le temps de prononcer la moindre parole. Il avait dû la saisir par les bras pour interrompre son geste.

— Mais qu'est-ce que tu fais, enfin ? s'était-il écrié. Tu es folle, ou quoi ?

Il avait vu juste, elle était obligée de l'admettre. Elle était folle de lui, alors qu'elle ne le connaissait pas. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle voulait être avec lui.

— Je sais que tu n'as pas de petite amie ; je me suis renseignée, avait-elle poursuivi, nullement décontenancée.

— Et alors ?

— Alors, que penses-tu de moi ?

— Qu'est-ce que tu veux, au juste ?

— Ce que tu voudras, toi.

Avec le recul, elle ne savait pas si elle devait rire ou pleurer d'avoir été aussi naïve avec lui. Tout ce qu'elle savait alors des rapports entre hommes et femmes, elle l'avait appris dans les livres, ou au cinéma. Elle n'avait aucune idée de ce qu'était l'amour, ou le sexe.

— Ecoute, lui avait-il expliqué calmement. Je suis très flatté, vraiment, mais tu es trop jeune. Tu comprends ?

En y repensant, il lui semblait évident qu'il avait trouvé la façon la plus douce de repousser ses avances. Il avait fait

preuve de la plus grande délicatesse possible, étant donné les circonstances.

— Et puis, dans deux mois, je ne serai plus là, avait-il ajouté. Je m'en vais, et je ne reviendrai pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a rien pour moi, ici. A part ma famille. Je veux voir le monde. Je veux consacrer ma vie à quelque chose d'important. Pas toi ?

A cet âge-là, elle ne connaissait même pas son emploi du temps du lendemain. Comment aurait-elle eu la moindre idée de ce qu'elle voulait faire de sa vie ? Mais elle avait retenu une chose : elle avait deux mois devant elle pour le faire changer d'avis. Elle pouvait y arriver.

— Je veux être avec toi, s'était-elle contentée de répondre.

— Je ne vois pas comment je peux être plus clair : je ne suis pas intéressé, avait-il prononcé, la mâchoire serrée, sans lui cacher davantage son agacement.

Puis il était monté dans sa voiture et s'était éloigné, la laissant seule, le feu aux joues et le cœur brisé, au milieu du parking désert. Elle n'avait plus jamais abordé un garçon. Et, au cours des trois ans qui avaient suivi, elle n'avait eu aucun rendez-vous. De nombreux jeunes gens la regardaient de loin, mais aucun n'osait l'inviter à sortir. C'était comme si son attitude leur défendait formellement d'approcher.

Un mois seulement après sa sortie du lycée, elle avait appris, au cours d'un examen médical, qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfant. Heureusement, elle avait pu compter sur sa mère pour l'aider à surmonter ce moment difficile. Mais, bien des années plus tard, elle n'était pas encore certaine d'avoir vraiment accepté le fait.

D'autant que, aujourd'hui, il y avait un seul homme au monde qui l'intéressait : Donovan McCoy. Celui pour qui la famille comptait tant. Et elle avait beau s'interdire de s'attacher à lui, s'ordonner de le faire fuir, elle se trouvait irrésistiblement attirée vers lui.

Déboussolée, elle referma son album et le posa à côté d'elle. Où cette histoire

allait-elle la mener ? Quinze ans plus tôt, Donovan n'avait pas voulu d'elle parce qu'il se destinait à de plus grands projets. Aujourd'hui, elle n'était pas en mesure de lui offrir ce qu'il attendait de la vie.

Il fallait se rendre à l'évidence : rien n'était possible entre eux. Pourtant, elle se sentait totalement incapable de résister à son désir... Elle savait qu'elle était à deux doigts de tomber amoureuse de l'homme qui n'était pas fait pour elle. Celui à qui elle ne pourrait jamais donner ce qu'il désirait le plus, même s'il n'en était pas encore conscient : une famille.

8

La soirée était aussi chaude que toutes celles qui avaient précédé, depuis le début du mois de juillet. Pas le moindre souffle d'air. Le soleil se coucherait une heure plus tard, mais en attendant, on ne pouvait trouver meilleur endroit pour se rafraîchir que la piscine de Laura.

Donovan s'était assis avec Joe sur le rebord, et laissait l'eau tiède lui caresser les pieds. Quant à Ethan,

équipé de bouées, il s'accrochait à ses chevilles et barbotait en riant. De l'autre côté du jardin, ses cousins, aventuriers en herbe, étaient absorbés dans une partie de Marco Polo.

Presque toute la famille avait passé les deux derniers jours à poncer, à peindre, à ranger et à nettoyer. Le lendemain, samedi, ils essaieraient de vendre les meubles et objets dont Keri et Jake voulaient se débarrasser. Sous la direction d'Aggie, bien sûr, qui était on ne peut plus douée pour tout ce qui touchait au commerce.

— Es-tu aussi déçu que moi ? demanda Joe à Donovan, en le poussant du coude.

— A quel sujet ?

— Le maillot de bain de Laura.

Donovan la regarda, resplendissante de beauté dans son maillot noir une pièce, en train de parler avec Keri. Elle venait de passer une ample chemise rose, et disposait sur la table un buffet extrêmement appétissant. Non, il n'était pas déçu. Bien sûr, il aurait rêvé de la voir encore moins vêtue, mais il n'aurait pas aimé qu'elle offre ce spectacle à d'autres que lui...

— Je n'avais pas remarqué, dit-il à Joe d'un air distrait.

Sa réponse ne manqua pas de faire rire son frère, qui s'amusait beaucoup à le taquiner sur le sujet.

— Enfin, à peine, corrigea Donovan en baissant les yeux.

Quelle belle surprise, cet après-midi, lorsque Laura était passée chez Jake et Keri ! Elle avait invité tous les travailleurs à dîner et à se baigner dans sa piscine, en fin de journée. Près de la moitié de la famille avait sauté sur l'occasion, et à présent, son jardin grouillait de monde.

Nana Mae arriva à son tour, accompagnée de Dixie. La jeune femme n'avait pas pu participer aux travaux, puisqu'elle passait ses journées à Sacramento, où elle suivait une formation en cosmétologie. Mais elle avait promis de se joindre ce week-end aux bonnes volontés. Depuis qu'elle avait rompu ses fiançailles avec Joe, l'atmosphère entre eux était pour le

moins tendue. Cependant, cela faisait si longtemps que la famille l'avait adoptée que rien ne pouvait changer cela dorénavant. Elle en était un membre à part entière.

Voyant sa grand-mère assise à quelques mètres de lui, Donovan ressentit une pointe de culpabilité. Depuis l'arrivée d'Ethan, il n'avait pas passé une minute seul avec elle. Et il avait tout intérêt à y remédier au plus vite, s'il voulait échapper à son terrible regard accusateur. Celui auquel ils avaient tous eu droit à un moment où l'autre de leur vie, quand elle avait considéré qu'ils s'étaient mal comportés. Et ce regard avait bien plus

d'effet sur eux que n'importe quel accès de colère.

Trop tard, conclut-il en croisant ses yeux perçants. Décidément, il avait le sentiment de la décevoir souvent... Beaucoup plus souvent que ses autres petits-enfants.

— Tu viens jouer dans l'eau avec moi ? le supplia Ethan.

Depuis qu'ils avaient déposé Millie le matin à l'aéroport, il ne l'avait pas quitté d'une semelle. Mais il ne l'avait plus appelé papa.

Donovan se laissa glisser dans la piscine. Ethan lui monta sur le dos, puis s'accrocha à son cou, le menton posé sur son épaule.

— Grand-mère me manque, confia-t-il.

— Bien sûr, c'est normal.

— Quand est-ce que je vais la revoir ?

— Sans doute pour Noël. Mais en attendant, tu peux lui téléphoner, tu sais.

— Tout de suite ?

— Pour l'instant, elle n'est pas encore rentrée. Le voyage est très long, pour rentrer en Angleterre. Elle nous appellera dès qu'elle sera chez elle.

— On va chercher Laura pour qu'elle joue avec nous ? demanda-t-il avec enthousiasme, soudain plus détendu.

— Excellente idée, mon chéri, approuva-t-il, enchanté par l'idée de son fils.

Il nagea tranquillement jusqu'à l'endroit où elle s'était installée pour regarder Jake, qui jouait dans l'eau avec Isabella. La petite fille battait énergiquement des bras et des jambes, sans se soucier des éclaboussures qu'elle projetait sur elle.

— Laura ! clama Ethan de sa petite voix. Attention, on arrive !

Donovan lui agrippa la cheville avant qu'elle ait eu le temps de s'enfuir. Elle laissa échapper un petit cri et tomba à l'eau, ce qui ne manqua pas de faire rire Ethan. Donovan fut heureux de le voir soudain si gai.

— On a gagné, chantonna Ethan.

— C'était son idée, précisa Donovan.

— C'est un petit garçon de quatre ans qui a pris le pouvoir ? Tu ne pouvais pas dire non ? protesta-t-elle avec ce sourire forcé qu'il commençait à connaître.

— J'ai presque cinq ans.

— C'est vrai, ça. Il a presque cinq ans.

Il adorait la voir monter sur ses grands chevaux. Elle était irrésistible, lorsqu'elle se mettait en colère.

La voyant se débattre avec sa chemise trempée, il l'aida à la retirer, puis la lança sur la margelle. Au moment où elle se retourna vers eux, toute trace d'énervement avait disparu de son visage. Elle prit Ethan dans ses bras, et s'éloigna en jouant avec lui. Charmé par sa réaction, et par la façon dont elle

avait su inverser les rôles, il préféra s'avouer vaincu, et décida de sortir de l'eau pour rejoindre sa grand-mère. Dixie venait justement de la quitter pour aller plonger avec les autres.

Il se sécha la figure avec une serviette, puis l'embrassa sur la joue avant de s'asseoir à côté d'elle. Elle arborait une nouvelle coiffure, ce qui arrivait souvent depuis que Dixie vivait avec elle et l'aidait chaque matin à se préparer. Il ne la voyait plus jamais avec ses boucles en désordre ; ses cheveux étaient toujours bien arrangés, ce qui la rajeunissait de dix ans.

— Tu m'évites, depuis quelque temps, déclara-t-elle.

— Je plaide coupable.

— Je t'impressionne tant que ça ?

— Tu te poses encore la question ?
plaisanta-t-il.

— Ce n'est pourtant pas ce que je désire, poursuivit-elle, l'air un peu peiné.

— Tu ne te rends pas compte de ton pouvoir, Nana Mae.

— Mon pouvoir ? Tu es sérieux ?

Elle resta pensive un moment, puis reprit la parole.

— D'accord. J'accepte ton argument, puisque tu sembles parler de respect. Mais ce n'est pas une raison pour m'ignorer.

— Je n'ai aucune excuse, si ce n'est que j'ai été très occupé, ces jours-ci.

Il s'enfonça dans son siège, et observa Laura et Ethan qui se tenaient les mains et sautaient en riant. Sans doute avait-elle cru qu'en portant un maillot de bain discret comme celui-ci, elle n'attirerait pas l'attention, mais à la voir bouger avec cette grâce et cette sensualité qui la caractérisaient, il mourait d'envie d'être seul avec elle.

— Oui, mon chéri, je sais que tu étais débordé, c'est pourquoi je n'ai pas l'intention de t'embêter avec ça. Mais dès que Jake et Keri auront emménagé dans leur nouvelle maison, et qu'Ethan et toi serez installés au chalet, j'espère bien avoir l'occasion de parler avec toi.

— Je t'emmènerai déjeuner au Lode.

— Avec plaisir.

— Je suis navré de t'avoir déçue, confessa-t-il, préférant crever l'abcès sans plus attendre.

Elle plaça les deux mains sur le pommeau de sa canne, et s'accorda un moment de réflexion.

— Il est vrai que les règles sont strictes, dans la famille McCoy, mais ce sont les mêmes pour tous : pas de naissance hors mariage, et pas de divorce. Cela peut paraître dur, mais je crois que ces valeurs nous rendent plus prudents, et plus responsables.

— Et je ne les ai pas respectées. Crois-moi, personne ne le regrette plus que moi. J'ai manqué cinq années de la vie de mon fils. Je n'étais là ni quand il

est né, ni pour voir ses premiers pas, ni le jour où il a commencé à parler.

— Tu penses que, si tu avais épousé Anne, cela aurait marché entre vous ?

— J'aurais fait en sorte que ça marche.

— Elle semble assez égoïste.

— Elle a cherché à se protéger, j'imagine. Et elle était en colère. Mais égoïste, aussi, conclut-il. Tout comme moi.

— Toi, tu aurais agi selon ton devoir.

Oui, il l'aurait fait, sans aucun doute. Aurait-il été heureux et épanoui pour autant ? Leur amour aurait-il duré ? Il n'y avait aucune réponse à ces questions. Il était inutile de ressasser le

passé. Il fallait maintenant se tourner vers l'avenir.

— J'aimerais mieux ne plus parler d'Anne. Ce qui est fait est fait, et elle n'est plus là pour se défendre.

Nana Mae le fixa longuement, avec tendresse, puis lui posa la main sur la joue.

— Tu es un bon garçon.

— Merci.

— Et je crois que Laura Bannister ne te laisse pas indifférent.

— Je suis un homme...

Elle se mit à rire, puis regarda en direction de Laura.

— Cette jeune femme aurait bien besoin d'un bel homme fort auprès d'elle.

— Elle est beaucoup plus forte que la plupart des hommes.

— Peut-être. Mais cela ne l'empêche pas d'aspirer aux mêmes choses que n'importe quelle femme.

S'il y avait un sujet qu'il n'avait pas envie d'aborder avec sa grand-mère, c'était bien celui-là. Il n'était lui-même pas certain des sentiments qu'il éprouvait à l'égard de Laura. Tout ce qu'il savait à cet instant précis, c'était qu'il rêvait de la déshabiller, de la caresser, de vivre avec elle un corps à corps passionné et sans fin.

— Que penserais-tu de me laisser prendre les problèmes les uns après les autres ?

— Je vais essayer, répondit-elle en souriant.

— Tu es très bien coiffée, commenta-t-il pour changer de sujet. Tu dois être contente d'avoir une professionnelle aussi compétente à domicile.

— J'aimerais mieux qu'elle et Joe se remettent ensemble. J'ai essayé de lui en parler, mais cela la met à chaque fois dans une rage folle. L'autre jour, elle m'a même menacée de partir. Ce n'est pas que j'aie absolument besoin de quelqu'un chez moi, tu le sais, mais j'apprécie sincèrement sa compagnie. Et puis, le fait d'habiter à la maison lui permet de finir ses études sans avoir à se préoccuper de son logement. Elle est si près du but.

— Je te rends ton petit garnement, lança Laura en faisant accourir Ethan vers lui.

Malgré la chaleur de l'air et de l'eau, il grelottait, à force d'être resté dans la piscine. Aussitôt, Donovan attrapa une serviette et l'en enveloppa pour le réchauffer.

Profitant de l'occasion pour se rapprocher de lui, il le prit sur ses genoux et commença à lui frotter le dos en le serrant contre lui. Cette fois-ci, Ethan ne fit rien pour l'en empêcher. Il acceptait enfin ses gestes d'affection. Comment avait-il pu, si vite, ressentir autant d'amour pour cet enfant ? Cet amour qui s'était emparé de lui en une

minute à peine, et durerait une vie entière.

Alors que les frissons d'Ethan commençaient peu à peu à se calmer, Nana Mae essaya de faire connaissance avec lui, en lui posant quelques questions. Malheureusement, elle était apparemment la seule personne de la famille qui l'intimidait encore. Il ne lui répondait que par de petits signes de tête, ou par les phrases les plus courtes possible, s'il était obligé de parler.

Laura émergea de la piscine, telle une sirène. Elle pencha la tête sur le côté et s'essora les cheveux. A la vue de son corps que laissait deviner le tissu mouillé de son maillot de bain, Donovan

eut toutes les peines du monde à réprimer un frémissement d'excitation.

— Tu devrais donner une serviette à Laura, papa, et la prendre sur tes genoux. Moi, je suis réchauffé.

A ces mots, Nana Mae laissa échapper un petit rire malicieux. Donovan, embarrassé, baissa les yeux.

— Je pense que ça ira, mon chéri. Laura n'est pas restée dans l'eau aussi longtemps que toi.

— Ah, bon. Je peux prendre un cookie ?

— Oui. Dépêche-toi, nous n'allons pas tarder à partir.

— Oh, non...

Il se laissa glisser par terre et se précipita vers le buffet, où il prit le

temps de choisir le plus gros biscuit de l'assiette.

Progressivement, la piscine se vidait. La fatigue d'une longue journée commençait à se lire sur le visage de chacun, et sans se consulter, tous se mirent à ranger les couverts et les restes du dîner. Et ce malgré les remontrances de Laura, qui ne cessait de les prier de la laisser faire. Visiblement, elle ne connaissait pas encore assez bien la famille pour savoir que la question ne se posait même pas.

Finalement, elle rendit les armes et les laissa l'aider à tout rapporter à la cuisine. Envoûté par son charme, Donovan ne pouvait la quitter des yeux. Il contemplait avec délice sa minijupe

qui ondulait au rythme de ses pas. Alors qu'il se chargeait, avec Joe, de remettre les meubles en place, il remarqua les regards qu'elle lui adressait, elle aussi. Faisant son possible pour ne pas se laisser troubler davantage, il surveillait Ethan du coin de l'œil. Manifestement épuisé, il s'était installé dans un fauteuil, et semblait sur le point de s'endormir.

Laura attrapa une épaisse serviette sèche, et l'y enveloppa en guise de couverture, en se penchant sur lui pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Sans qu'il ouvre les yeux, un sourire paisible se dessina sur ses petites lèvres.

— Ils ont l'air de bien s'entendre, remarqua Joe.

— Je crois qu'il la voit comme un refuge, au milieu de la foule agitée des McCoy. Il n'est pas encore tout à fait à l'aise avec notre tribu.

— Ce doit être ça. Ou alors, il s'est tout simplement attaché à elle, comme son papa.

Était-ce le mot juste pour définir ce qu'il éprouvait à l'égard de Laura ? Ce dont il ne doutait pas, c'était qu'il brûlait de désir pour elle. Et il aimait la provoquer, sans doute pour avoir le plaisir d'attirer son attention. Il aimait s'approcher d'elle, sentir son parfum. Il aimait son caractère bien trempé, mais aussi sa douceur. Oui, son frère devait avoir vu juste ; il était très attaché à elle.

Joe le tira de ses réflexions en lui posant la main sur l'épaule.

— Je vais te ramener en voiture ; cela t'épargnera d'avoir à porter Ethan jusqu'à son lit.

— Merci. Je vais dire au revoir à Laura.

Il la trouva seule dans la cuisine, occupée à mettre les derniers couverts dans le lave-vaisselle. Il resta un moment à la déshabiller du regard, fasciné par son corps sublime. Elle se retourna soudain, comme si elle avait senti sa présence derrière elle.

— Je te croyais déjà parti, s'étonna-t-elle en le voyant.

— Sans t'avoir dit au revoir ? Ma mère m'a appris les bonnes manières.

— A l'entendre, de tous ses enfants, tu as été le plus têtue, le plus indépendant et le moins sociable.

— C'est sans doute vrai. Mais ça ne m'empêche pas d'être poli, rétorqua-t-il en avançant vers elle. Je sais dire s'il vous plaît. Tenir la porte aux dames. Et saluer l'hôtesse avant de m'en aller.

Sans dire un mot, elle le fixa d'un œil méfiant.

— Et je sais dire merci, ajouta-t-il en lui déposant un baiser sur la joue.

Il ne perçut aucune réaction. Seulement, il sentit sa main frôler son bras, comme si elle avait failli perdre l'équilibre. Mais peut-être l'avait-il rêvé, tant cet instant fut bref.

Profondément troublé, il recula d'un pas et la regarda dans les yeux. La tension était si forte qu'il lui fallut la plus grande volonté pour ne pas céder à la tentation de l'embrasser.

— Je t'en prie, murmura-t-elle. J'ai passé un très bon moment.

— On se voit demain ?

— Probablement, répondit-elle d'une voix plus assurée. J'ai promis à Keri de venir repeindre les placards de la cuisine.

— En ce qui me concerne, je suis chargé de l'installation des toilettes.

— Comme c'est excitant ! plaisanta-t-elle, les yeux pétillant de gaieté.

— Oui, j'en frémis d'avance.

Se délectant de son merveilleux rire cristallin, il jugea plus sage de la quitter sur cette note joyeuse.

Elle sortit dans le jardin pour saluer Joe. Pendant ce temps, Donovan alla chercher Ethan, qu'il trouva plongé dans un profond sommeil. Il le prit dans ses bras, et les rejoignit dehors. Plus il regardait Laura, plus il avait de mal à partir. C'est alors que, comme elle caressait tendrement la tête d'Ethan, elle passa l'autre main dans le dos de Donovan, la laissant posée pendant un court moment juste au-dessus de ses hanches.

Cette fois, il était vraiment temps qu'elle finisse le travail qu'elle avait à faire pour lui. L'attente devenait

insupportable ; il voulait savoir pour de bon jusqu'où cette relation pouvait aller.

Elle lui adressa un sourire espiègle, qui lui fit croire qu'elle avait lu dans ses pensées, et qu'elle était parfaitement consciente — et satisfaite — de l'effet qu'elle avait sur lui.

— Bonne nuit, Donovan, lui souhaita-t-elle.

Mais avec les idées qu'il avait en tête, la nuit risquait d'être pour le moins agitée.

9

Une semaine passa, durant laquelle Donovan croisa Laura de temps à autre, chez Jake et Keri. A chaque fois, il lui demandait où en étaient les papiers, et elle lui faisait toujours la même réponse : « Patience ».

Mais il lui était de plus en plus difficile d'attendre. Il pensait tellement à elle qu'il avait le plus grand mal à se concentrer sur les choses qu'il avait à

faire et sur les décisions qu'il avait à prendre. Pour la première fois de sa vie, il tâtonnait, se posait mille questions, et n'osait pas agir. Son père n'aurait certainement pas vu ce comportement d'un bon œil, lui qui avait travaillé dur toute sa vie, sans penser à se ménager. N'ayant pas résisté à ce rythme effréné, il avait succombé à une crise cardiaque, à l'âge de soixante et un ans. Donovan avait vingt-trois ans lorsque le drame s'était produit, et, depuis, ce manque lui pesait un peu plus chaque jour.

— Tu as l'air perdu dans tes pensées, remarqua Jake en entrant dans la grande salle de bains.

Donovan était en train d'y achever l'installation d'une armoire à pharmacie,

ce qui était normalement la dernière des tâches dont il aurait la charge. Le lendemain, les meubles seraient livrés, et la maison serait prête à recevoir ses nouveaux propriétaires.

— Je pensais à papa.

— Moi aussi, je pense souvent à lui, confia Jake en s'appuyant contre l'encadrement de la porte.

— Comment se fait-il que je souffre de son absence en ce moment plus que jamais ?

— Peut-être parce que tu avais l'esprit très occupé par tes activités, avant. Et puis, aujourd'hui, tu es père à ton tour. Il aurait adoré faire les travaux avec nous, ajouta-t-il en regardant autour de lui le fruit de leurs efforts collectifs.

Après avoir commencé comme menuisier, John McCoy avait travaillé dur pour monter sa propre entreprise. Il aimait que les choses soient faites vite et bien. Mais surtout, rien ne lui tenait plus à cœur dans la vie que d'aider sa famille, et il s'était efforcé d'apprendre à ses enfants à être présents les uns pour les autres.

— Tu crois qu'il était heureux ? interrogea Donovan.

— Qui ça ? demanda Joe qui apparut, debout derrière son frère.

— Papa, répondirent Jake et Donovan à l'unisson.

— Bien sûr qu'il était heureux, affirma Joe en passant à côté de Jake pour entrer. Quel changement !

s'exclama-t-il en découvrant la pièce flambant neuve. Qu'en pense Keri ?

— Keri est enchantée, intervint-elle en enlaçant son mari. Et quelle propreté ! C'est toi qui as fait tout ça, Donovan ?

— Le ménage, c'est ton cher époux, admit-il.

— Je trouve ça incroyablement sexy, dit-elle en le dévorant des yeux.

Jake se mit à rire, et l'embrassa en la serrant contre lui.

Il y avait bien longtemps que Donovan n'avait pas eu de tels rapports avec une femme. Mais avait-il seulement connu ce genre de relation ? Il lui sembla soudain que cette liberté de ton, ce constant jeu de séduction, lui étaient étrangers. Son histoire la plus longue, il l'avait vécue

avec Anne, mais elle avait rapidement pris une tournure trop sérieuse, presque dramatique.

— Dis donc ! protesta-t-il. J'ai bien travaillé, moi aussi. Tu ne m'embrasses pas ?

— Trouve-toi une femme pour le faire, riposta Jake en enfermant Keri entre ses bras.

— J'ai ma petite idée sur la personne, glissa Joe.

— Moi aussi, renchérit Keri.

Donovan osa poser la question qui lui brûlait les lèvres, quitte à se comporter comme un adolescent amoureux.

— Est-ce qu'elle parle de moi ?

— Non, jamais.

Il fit son possible pour ne pas montrer sa déception.

— Elle est très forte pour garder un secret, tu sais. N'oublie pas que c'est son métier.

— D'accord, mais en quoi le fait qu'elle ne dise rien prouve-t-il qu'elle s'intéresse à moi ?

— Elle pourrait en parler. Simplement, elle préfère garder ça pour elle. Parce que c'est important. Du moins, c'est comme ça que je vois les choses.

— Et tu as vu ses yeux, quand elle te regarde ? insista Joe. Si ça, ce n'est pas un signe...

— Entièrement d'accord, approuva Keri.

Le portable de Donovan se mit à sonner ; l'écran affichait le numéro professionnel de Laura.

— Alors, tu es prête à jeter l'éthique aux orties ? demanda-t-il en décrochant.

— Euh, pas aujourd'hui, mais demain, je suis libre, entendit-il après un bref silence.

Raté. Ce n'était pas Laura, mais sa mère.

— Bonjour, Dolly.

— Salut, chéri, répondit-elle au milieu d'un fou rire.

Ses frères et sa belle-sœur, eux, paraissaient assister à la scène la plus drôle de leur vie.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il.

— Laura voulait t'informer que tes papiers étaient en ordre, et prêts à être signés. Si tu veux, tu peux passer les prendre pour les lire pendant le week-end. Ensuite, nous fixerons un rendez-vous pour la signature, lundi ou mardi par exemple. Il faudra que tu viennes avec des témoins.

— Très bien, merci... trésor, ajouta-t-il facétieusement.

Elle rit de plus belle, puis raccrocha.

— J'ai fini, dit-il en regardant sa montre. Je peux encore t'être utile ? demanda-t-il à Jake.

— J'ai comme l'impression que tu as mieux à faire.

— Seulement si tu n'as plus besoin de moi pour l'instant.

— Pas aujourd'hui, non. Repose-toi un peu ; tu en as déjà fait plus que je n'aurais pu l'imaginer.

Il n'avait pas ménagé sa peine, cette semaine. Il avait eu besoin de se dépenser, pour évacuer sa frustration. Du reste, malgré toute l'affection qu'il portait à sa mère, il avait hâte d'emménager seul avec Ethan, et, pour cela, il fallait que la maison soit prête le plus rapidement possible pour accueillir Jake et Keri.

Sur le chemin du retour, il s'arrêta au bureau de Laura, non sans être passé à la boutique d'à côté.

— Coucou, chéri, lança Dolly avec un grand sourire.

— Bonjour, trésor. Voici un petit cadeau, dit-il en lui tendant une glace à la fraise.

— J'ai peur de ce que tu vas me demander en échange, répondit-elle en la lui prenant des mains. Je vais me dépêcher de la goûter avant d'avoir à te la rendre pour refus de corruption.

Il sourit de son humour et de sa simplicité. Il ne la connaissait pas bien, et s'était toujours demandé quel genre de personnalité pouvait avoir la mère de Laura.

Alors qu'il s'apprêtait à lui exposer sa requête, elle leva un doigt pour l'interrompre.

— Attends, j'en reprends un peu.

— Finissez, je vous parlerai après, dit-il en s'asseyant dans un fauteuil.

Il se mit alors à siffloter en attendant qu'elle mange sa glace.

— Alors, que puis-je faire pour toi ? demanda-t-elle lorsqu'il ne lui resta qu'un petit bout de cornet dans la main.

— Laura travaille à Sacramento, aujourd'hui, c'est bien cela ?

— Absolument.

— Je voudrais prendre rendez-vous avec elle en fin d'après-midi.

— C'est tout ? s'étonna-t-elle en avalant sa dernière bouchée. Je n'avais pas besoin d'un pot-de-vin pour accepter ça.

— En fait, non, ce n'est pas tout, poursuivit-il en s'enfonçant dans son

siège.

Elle le fixa avec un air méfiant.

— Il ne faut pas qu'elle sache que je vais venir.

— Tu as peur que, sinon, elle refuse de te voir ?

— J'en suis persuadé.

Elle tapota son bureau du bout des doigts, tout en le dévisageant avec attention. Puis elle s'arrêta brusquement.

— D'accord. Sous quel nom dois-je t'annoncer ?

— Corey Spondent.

Après une seconde, elle comprit le jeu de mots et se mit à rire.

— Tu n'as pas peur qu'elle devine qu'il s'agit de toi ?

— Avec un peu de chance, il sera trop tard quand elle s'en apercevra.

— Elle n'est pas idiote, tu sais.

— Oh, oui, je le sais. Et c'est ce qui me plaît chez elle.

— Ça ne m'étonne pas. Bon. Quel motif dois-je donner à son assistant ?

— Un don.

— Je lui dis que tu voudrais faire don d'un bien à ton enfant ?

— Non. Juste : un don.

— D'accord, dit-elle avec douceur.

Elle téléphona pour arranger le rendez-vous, puis lui tendit l'épais colis qui était posé sur son bureau.

— 16 heures. Son assistant s'appelle Moses. Il aime les *sundaes* au caramel. Sans noix : il est allergique.

— C'est bon à savoir. Merci, Dolly, dit-il en se levant.

— Donovan ? Elle vit dans une tour d'ivoire infranchissable, tu sais.

— J'ai remarqué. Mais la patience n'est pas mon fort.

Elle resta un moment pensive comme si elle cherchait la bonne façon d'exprimer ce qu'elle avait à lui dire.

— Ceci t'aidera peut-être à la comprendre, annonça-t-elle finalement. Tu connais cette grande maison blanche de style victorien, sur Denton Street ?

— Oui, je crois. Avec les fenêtres qui donnent sur le parc. Elle est complètement à l'abandon.

— Exactement. Eh bien, quand Laura était petite, nous passions devant en

allant nous promener dans le bois, et à chaque fois, elle s'arrêtait devant pour la regarder. Elle l'appelait « la maison du bonheur ». Elle était persuadée que, en vivant dans cette maison, on ne pouvait pas être malheureux.

Il voyait où elle voulait en venir. Laura donnait l'impression d'être forte et terre-à-terre, mais au fond, c'était aussi une grande rêveuse. Il ne devait pas l'oublier.

— Donc, conclut Dolly, même si la patience n'est pas ton fort, essaie quand même.

Sinon, mieux valait la laisser tranquille, lut-il dans son regard.

Mais ce qu'elle ignorait, c'était la force de ce qu'il ressentait pour Laura.

Pour lui, il n'était pas question qu'il abandonne, tant qu'elle ne lui aurait pas dit non.

Et il ne pensait pas qu'elle lui dirait non.

* * *

— Votre dernier rendez-vous est arrivé, annonça Moses en apparaissant dans l'embrasement de la porte.

Laura se tourna vers son ordinateur, et cliqua sur son emploi du temps.

— M'avez-vous déjà transmis le dossier de...

Elle lut le nom de son client : Corey Spondent.

— Corey. C'est un homme ?

Moses, un jeune homme de vingt-six ans, grand, maigre comme un clou, et d'ordinaire d'un calme olympien, montra une agitation inhabituelle.

— Je ne me souviens plus, balbutia-t-il.

Stupéfaite, elle le dévisagea. Il retenait toujours tout. Toujours.

— Tout va bien ?

Muet, il acquiesça d'un signe de tête.

— Pouvez-vous mettre la main sur son dossier pendant que je le reçois, s'il vous plaît ? C'est pour un don, c'est bien cela ? Il...

Elle s'interrompt en jetant un œil sur son écran. « Corey Spondent », relut-elle en riant.

— Faites entrer M. McCoy, je vous prie. Et je suis certaine qu'une tasse de café lui fera plaisir.

Moses s'effaça pour laisser passer Donovan, qui, visiblement, ne s'était pas donné la peine de rester dans la salle d'attente jusqu'à ce qu'on l'appelle. Il entra aussitôt, une enveloppe en papier kraft à la main.

— Corey Spondent ? interrogea-t-elle avec le plus grand sérieux, en l'invitant à s'asseoir.

Elle devinait la raison de sa venue. Ces derniers temps, il n'avait pas cherché à cacher ses intentions à son égard. Son regard en disait chaque jour un peu plus long, et elle ne pouvait pas nier qu'il lui était de plus en plus

insupportable de le voir sans le toucher, sans l'embrasser, sans s'abandonner entre ses bras. Malgré les efforts qu'elle faisait depuis quinze ans pour étouffer le désir brûlant qu'elle éprouvait pour lui, elle le sentait maintenant se réveiller, plus intense que jamais.

— Tu as ri, dit-il. Je t'ai entendue.

— Oui, bien sûr. Bravo pour ta créativité, mais je ne sais pas pourquoi tu t'es donné le mal d'inventer ça, mentit-elle.

— Je voulais te surprendre, c'est tout.

— Tu avais des choses à faire à Sacramento ? questionna-t-elle, s'amusant à prêcher le faux pour entendre le vrai.

— Non, je suis venu exprès pour te voir, répondit-il en posant son enveloppe sur la table. Tu as un très beau bureau. Peut-être un peu austère.

La remarque ne la vexa pas ; c'était aussi ce qu'elle avait toujours pensé. Elle travaillait pour un cabinet de très grande renommée, qui avait opté pour un mobilier sombre et une décoration des plus sévère. Les murs épais du bâtiment assuraient une totale discrétion quant aux secrets qui étaient dévoilés dans ces pièces.

— Alors, Donovan, que pouvait-il y avoir de si urgent ?

Elle s'efforçait de garder son calme et son sérieux, mais son cœur bondissait de

joie à l'idée qu'il n'ait pas pu attendre une minute de plus pour la voir.

— Les papiers sont prêts.

A ces mots, un frisson la traversa.

— C'est fini, ajouta-t-il.

— Je suis ton avocat, répliqua-t-elle, sachant pertinemment que cette excuse serait bientôt caduque.

Il se pencha pour attraper une des cartes de visite posées devant elle, puis la lui montra.

— Lequel de ces avocats estimes-tu le plus ?

Après une brève hésitation, elle pointa du doigt l'un des noms inscrits.

— Mais je te conseillerais plutôt Monique Davis. Son nom ne figure pas sur cette carte.

— Peux-tu voir si elle est disponible ?
Alors qu'elle décrochait son téléphone pour joindre l'assistante de sa collègue, Moses entra, apportant une tasse de café, qu'il tendit à Donovan. Sans même y tremper les lèvres, il la posa à côté de lui. Puis il s'enfonça dans son fauteuil, et la caressa du regard, avec une insistance qui la troubla profondément.

Quelques minutes plus tard, les papiers étaient signés, en présence des témoins requis. Ce ne fut qu'après un moment qui lui parut interminable qu'ils se retrouvèrent enfin seuls, tous les deux, dans son bureau. C'est alors que Donovan, sans un mot, se leva et marcha vers la porte.

Stupéfaite, elle retint son souffle. Il partait ? Mais pourquoi ? Pour faire durer l'attente ? Il allait finir par la faire mourir de désir...

Mais il voulait simplement s'assurer que la porte était bien fermée et il revint ensuite vers elle. Finalement, il contourna son bureau, et appuya les mains sur ses accoudoirs.

— Mademoiselle Bannister, vous êtes renvoyée.

— Parfait.

A présent, tout serait beaucoup plus simple. Enfin seuls, loin des regards, ils étaient libres de faire ce qu'ils voulaient.

Elle saisit le col de sa chemise et l'attira à elle. Sans la faire languir

davantage, il pressa ses lèvres contre les siennes, et l'embrassa d'abord langoureusement, puis avec une ardeur qui la fit chanceler de plaisir. Même dans ses rêves les plus beaux, elle n'avait osé imaginer un instant aussi magique, aussi sensuel. Sa bouche, à la fois douce et extrêmement masculine, lui offrait des sensations de plaisir et de volupté qu'elle avait attendues durant la moitié de sa vie.

Il passa les bras autour d'elle, puis se redressa sans la lâcher, pour mieux la serrer contre lui. Le corps collé contre le sien, elle sentit que leur baiser se faisait encore plus passionné, plus brûlant. Il commença à lui caresser le dos, puis glissa les doigts sur ses

hanches, et enfin sur ses fesses. Il referma alors les mains avec une fermeté si terriblement érotique qu'elle laissa échapper un gémissement d'excitation.

— Ce n'est pas le bon endroit, murmura-t-elle dans un souffle, pendant qu'il passait la langue dans son cou, et le long de son décolleté.

— Tu as besoin de toutes tes petites affaires ? demanda-t-il en appuyant son front contre le sien.

— Comment ça ?

— Maquillage, nuisette sexy. Tous ces détails superflus, tu vois ?

— Et sinon ?

— Tu m'accompagnes à l'hôtel, sans attendre une seconde de plus.

Le choix était difficile à faire... Elle tenait à ce que leur premier moment d'intimité se passe bien. Evidemment, une première fois ne pouvait pas être parfaite. Cependant, il fallait qu'elle puisse en garder un bon souvenir. Mais après tout, en quoi le fait de patienter jusqu'à leur retour à Chance City ferait-il une différence ? Ils en avaient envie tous les deux, tout de suite. A quoi bon attendre ?

— Je te suis, Monsieur le Journaliste. Ou devrais-je dire Monsieur le Correspondant ?

* * *

Après quelques minutes de marche, il la fit entrer dans un grand hôtel, dont le luxe raffiné la séduisit tout de suite. Il avait eu l'élégance de choisir un endroit à la fois très agréable et assez grand pour leur permettre de ne pas être remarqués. A sa grande surprise, il ne se dirigea pas vers la réception. Au lieu de cela, il traversa le hall d'un pas assuré et sortit de sa poche une carte magnétique.

— Tu avais tout prévu, souligna-t-elle dès qu'ils furent seuls dans l'ascenseur.

— J'étais plein d'espoir, répondit-il en la serrant contre lui pour l'embrasser. Je n'étais pas sûr de moi, bien sûr, mais j'avais le doux pressentiment que tu ne me repousserais pas.

Un son de cloche tinta, et les portes s'ouvrirent sur un large couloir tapissé avec des tons chauds. Alors qu'ils avançaient main dans la main en riant, il s'arrêta et la prit dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de la chambre. Que pouvait signifier ce geste — ô combien symbolique ? Rien, sans doute. Elle devait absolument éviter d'analyser la situation. Tout ce qu'elle voulait, c'était profiter du moment présent.

— Tu avais vraiment *tout* prévu, dit-elle en observant autour d'elle.

Le lit majestueux qui trônait au milieu de la pièce était déjà prêt à les accueillir. Il avait tiré les draps, fermé les rideaux, et placé une bouteille de champagne dans un seau à glace, sur la

table de chevet. Dans une coupe en cristal étaient disposées des fraises, nappées d'une sauce au chocolat.

— Je ne suis pas un barbare, se défendit-il en la posant délicatement sur le matelas. Champagne ?

— Pas tout de suite, merci. Plus tard.

— Laura, murmura-t-il en mettant les mains contre son cœur. Je dois être rentré ce soir. Même si je meurs d'envie de passer la nuit avec toi, je ne peux pas. Ethan...

— Je comprends, l'interrompit-elle en lui posant un doigt sur la bouche.

De toute façon, elle aimait mieux que personne ne soit au courant de leur liaison pour l'instant. D'abord, elle avait besoin de savoir où cette relation

allait les mener — dans le cas où elle les mènerait quelque part. Pour l'heure, elle avait juste terriblement envie de lui.

Elle fit glisser sa veste le long de ses bras, et se débarrassa de ses chaussures à talons. Puis, ivre d'impatience, elle l'invita du regard à lui ôter le reste de ses vêtements.

Avec une sensualité extrême, il déboutonna sa chemise, tout en l'effleurant du bout des doigts. Il passa ensuite la main sous le tissu de sa jupe, et la lui enleva en caressant ses jambes nues. En un instant, elle se retrouva allongée sur le lit, en sous-vêtements, subissant l'assaut de ses caresses et de ses baisers fiévreux.

— Tiens, tu as des marques de bronzage, remarqua-t-il en souriant. Alors, quand tu me disais que tu ne portais rien, quand tu étais seule au bord de ta piscine, c'était faux ? C'était juste pour me faire rêver.

— Et ça a marché, non ? le taquina-t-elle en nouant les bras autour de son cou.

— Oh que oui, murmura-t-il en l'embrassant longuement. La simple idée de t'imaginer nue, allongée au soleil, m'a terriblement excité. Mais ces petites marques que je vois là sont incroyablement sexy.

Ses mains couraient sur ses bras, ses seins, son ventre, embrasant tout son corps. Il lui passa les doigts dans les

cheveux, défaisant lentement son chignon tout en lui dévorant le cou de mille baisers.

— Tu sais comment les gens t'appellent ? demanda-t-il.

— L'Iceberg ? suggéra-t-elle.

— Ah, non !, répondit-il, stupéfait par sa réponse. Ton surnom, c'est The Body.

— Tu veux parler des hommes, dans ce cas.

— Je suis sûr que certaines femmes l'emploient aussi, susurra-t-il avec un sourire, tout en cherchant à dégrafer son soutien-gorge.

— Attends un peu, l'interrompit-elle. Tu as pris trop d'avance.

Elle se mit alors sur lui, et le déshabilla aussi lentement et

langoureusement que possible, s'efforçant d'être aussi habile que lui. A mesure qu'elle découvrait son corps viril et puissant, elle passait les mains sur les cicatrices, petites ou grandes, qu'il avait gardées de ses nombreux voyages. Emue, elle songea l'espace d'une seconde à son avenir avec son fils, et à la tournure si différente qu'allait prendre sa vie. Mais, en un instant, ses pensées furent de nouveau absorbées par le plaisir indicible qu'elle prenait à le regarder, et à l'entendre soupirer sous l'effet de ses caresses.

S'agenouillant devant lui, elle passa les mains le long de son ventre, puis glissa les doigts sous son caleçon. Elle

prenait tout son temps, savourant chaque seconde qui attisait son excitation. Au moment où sa main rencontra son membre tendu, elle entendit sa respiration s'accélérer. Il se raidit, puis la saisit par les bras et la ramena vers lui. D'un geste rapide, il lui ôta son soutien-gorge et prit ses seins dans ses mains, puis il les caressa et passa fiévreusement la langue sur ses mamelons. Il se retourna ensuite pour venir sur elle et fit disparaître sa petite culotte sans qu'elle ait eu le temps de s'en apercevoir. Folle de désir, elle enfonça les doigts dans son dos, lui montrant combien elle avait envie de le sentir en elle.

— Tu es incroyable, murmura-t-il d'une voix rauque, en effleurant son corps de haut en bas. Tu es parfaite.

— Tout comme toi, répondit-elle, haletante.

Incapable d'attendre plus longtemps, elle mit la main sur ses fesses et le guida vers elle.

Il ferma les yeux, comme pour savourer ce moment magique.

— Tu prends la pilule ? interrogea-t-il à la hâte.

— Ne t'inquiète pas pour ça, répondit-elle, évitant de lui en dire davantage.

Enfin, il la pénétra, lentement, en donnant un coup de reins plein de douceur et de fermeté mêlées. Puis il

cessa de bouger, et ils restèrent ainsi un moment, immobiles, tremblants de plaisir. Elle avait le plus grand mal à contrôler les mouvements de son corps, mais elle sentait que c'était la seule façon pour elle de retenir sa jouissance. Il se pencha sur elle, et l'embrassa avec une urgence aussi intense que celle de leur corps à corps. Instinctivement, elle se resserra autour de son sexe pour le sentir au plus profond d'elle.

— Oui, murmura-t-il sans quitter ses lèvres. Continue.

Comment faisait-il pour garder autant de maîtrise ? Manifestement, il avait envie qu'elle prenne à son tour le contrôle de leur étreinte. Il ne cherchait pas à dominer, ni à lui imposer ses

désirs. Au contraire, il l'encourageait à suivre les siens. Envoûtée par sa virilité, elle se contracta de nouveau autour de lui, et laissa peu à peu ses hanches aller et venir au rythme de son plaisir. Il se joignit à son mouvement et accéléra avec elle, jusqu'à ce qu'ils se cambrent tous deux en criant sous l'effet de leur orgasme.

Jamais elle n'avait ressenti une telle osmose.

Elle s'était trompée : c'était bel et bien parfait.

Et cette perfection ne pouvait que l'effrayer.

Lorsqu'il retomba sur elle, essoufflé, elle le serra contre lui, et, la gorge

serrée, elle sentit des larmes naître au coin de ses yeux.

Comment avait-elle pu imaginer que ce serait simple ?

10

Attendant avec impatience que Laura sorte de la salle de bains, il se cala la tête sur un oreiller, et revit dans ses pensées le moment incroyable qu'il venait de vivre. Après tant d'attente et d'espoir, l'assouvissement de son désir aurait dû lui procurer une sensation douce et paisible. Et pourtant...

Il se sentait encore plus tendu qu'au moment d'entrer dans cette chambre.

Maintenant qu'il avait goûté à ses lèvres, à son corps et à ses caresses, il savait qu'elle était encore plus merveilleuse que dans ses rêves. Et il lui était impossible d'imaginer que tout s'arrêterait là. Il avait envie d'elle, envie de lui faire l'amour, indéfiniment. Ce qu'il venait de vivre n'avait fait qu'attiser son excitation.

Au son de la porte qui s'ouvrait, il souleva les paupières, et la regarda avec délectation marcher gracieusement vers lui. En vain, il essaya de lire dans ses pensées. Pourquoi était-elle restée enfermée pendant de si longues minutes ?

Peut-être avait-elle des regrets...

Non. Elle se serait hâtée de remettre ses vêtements, si c'était le cas ; elle ne serait pas ressortie dans cette exquise nudité. Un sourire éclairait son visage, mais il y percevait aussi une note de mélancolie. Pourquoi ? Heureusement, elle n'avait pas l'air d'avoir pleuré.

— Tout va bien ? demanda-t-il, inquiet.

— Oui, oui.

Non, elle n'allait pas bien. Cela, il en était certain.

— Tu veux un peu de champagne ? proposa-t-il, cherchant son regard.

— Avec plaisir.

Sans un mot, il servit deux flûtes et trinqua avec elle. Il n'osait pas ouvrir la bouche, tant l'expression de son visage

le décontenançait. Au moins, elle ne semblait pas pressée de se rhabiller, ce qui le rassura quelque peu.

Quand ils eurent goûté tous les deux au délicieux breuvage, il lui tendit l'assiette de fraises, n'osant pas mettre en scène son fantasme qui consistait à les lui faire croquer lui-même.

— Tu es bien silencieuse, observa-t-il pendant qu'elle savourait sa première bouchée.

— Oui, c'est vrai. Excuse-moi.

— Quelque chose te préoccupe ?

Elle resta muette un instant, puis se mit à rire doucement.

— C'est gentil de me le demander, mais je pense que tu n'as aucune envie

d'en parler. Quel que soit ce « quelque chose ».

— Non, tu te trompes. J'ai envie de savoir ce qui ne va pas.

D'habitude, il agissait en suivant son instinct ; il ne planifiait pas ses paroles, ni ses actes. Mais, cette fois, même si son intuition lui soufflait d'attirer Laura à lui et de lui donner encore plus de plaisir, il sentait que la situation exigeait de lui un tout autre comportement. Et sans doute était-ce trop important pour qu'il agisse sans réfléchir.

— Je suis un peu dépassée par les événements, c'est tout, confia-t-elle.

— Comment ça ?

Elle se passa la main dans les cheveux, puis joua nerveusement avec le

bout d'une mèche avant de lui répondre.

— Il faut que tu comprennes une chose : je rêve de ce moment depuis que j'ai quatorze ans. Même si, à cet âge-là, je ne savais pas encore de quoi je rêvais exactement. Et pendant toutes ces années, à chaque fois que tu revenais à Chance City, à chaque fois que je te voyais, à une fête, à un mariage, je constatais que mes sentiments étaient restés intacts. C'était comme une obsession.

— Et maintenant, tu es déçue ?

— Bien au contraire, murmura-t-elle en passant la main sur son torse. J'ai envie de plus. De beaucoup plus.

— Je suis tout prêt à te satisfaire.

Elle sourit de sa réponse, et commença à le caresser, de plus en plus bas.

— C'est ce que je vois, dit-elle en touchant du bout des doigts son membre durci. Mais ce n'est pas si simple.

— Ah bon ? articula-t-il dans un souffle, envahi par l'excitation.

— Je préfère que notre relation reste secrète. Tu es d'accord ?

Ce n'était pas ce dont il avait envie, mais il pouvait comprendre les raisons de son choix. Sa famille risquait de se mêler d'un peu trop près de leur histoire, et ce serait pour elle une pression désagréable. Et puis, il y avait Ethan. Il n'était pas question qu'il laisse son fils afin d'aller passer la nuit chez

Laura. Et c'était trop tôt pour l'inviter, elle, à dormir chez eux.

— Oui, je me sens capable d'être discret. Et toi ?

Elle lui prit son verre des mains et le posa avec le sien, sur la table de chevet. Puis, avec une grâce féline, elle vint s'allonger sur lui et pressa les jambes de chaque côté de son corps. Exactement ce dont il mourait d'envie depuis qu'elle était sortie de la salle de bains.

— Je ne veux pas renoncer à ça, voyons.

— Moi non plus.

— Dirais-tu la même chose dans un autre contexte ?

— Pour qui me prends-tu ? plaisantait-il, heureux de voir que toute trace de

tristesse avait disparu de son visage.

Sans attendre davantage, elle se redressa et commença à bouger sur lui, lui laissant tout le loisir de la regarder et de se laisser entraîner vers des abîmes de plaisir. Il pensait que, cette fois, il réussirait à prendre son temps ; mais son excitation était trop intense pour cela. D'autant qu'elle bougeait les hanches avec une habileté extrême, qui le mena à plusieurs reprises tout près de l'extase. Et à chaque fois, elle s'arrêtait juste avant la délivrance. Persuadé qu'il ne résisterait pas longtemps à ses mouvements experts, il la serra contre lui et se retourna pour prendre le contrôle. Il bougea lentement d'abord, puis de plus en plus vite, cherchant à les

mener tous les deux ensemble au plaisir suprême.

Lorsqu'il sentit qu'elle allait jouir, il se laissa aller pour venir en même temps qu'elle. Et ce fut encore plus fort que la première fois. Jamais il n'avait connu un tel plaisir. Il avait du mal à mettre un mot sur ce qu'il ressentait à cet instant. Etait-ce de la satisfaction ? Du bien-être ?

Non. C'était du bonheur.

C'était bien la première fois qu'il éprouvait un sentiment de si grande plénitude.

Tremblante, elle s'effondra sur lui avec un soupir admiratif.

Etait-il possible qu'elle soit assaillie par les mêmes émotions que lui ?

— Tu veux que nous sortions séparément ? demanda-t-elle une fois qu'ils furent habillés et prêts à partir.

Elle avait le corps délicieusement engourdi par leurs ébats passionnés. Elle aurait tant voulu pouvoir se blottir contre lui et s'endormir dans ses bras !

— Je ne crois pas qu'il soit indispensable de nous cacher comme des voleurs, répondit-il en déposant un pourboire sur la table.

Elle ne voyait pas son visage, mais elle devina une pointe de douce moquerie dans sa voix.

— Nous avons tous les deux une réputation à préserver. Tu sais comme

moi que les rumeurs vont vite, et que nous ne sommes pas des inconnus, à Sacramento.

— Je ferai mon possible pour me retenir de t’embrasser en public. Ça te va ?

Il avait cent fois raison ; sa réaction était ridicule. Quelle importance, après tout, si on les voyait ensemble ?

— Tu trouves ça bête, hein ?

— Un peu, dit-il en passant les bras autour d’elle. Mais j’imagine qu’il est important pour toi de garder une image conforme à celle de ton employeur.

— Une image austère ? souligna-t-elle en jouant nerveusement avec les boutons de sa chemise.

— J'ai dit que la décoration de ton bureau était un peu austère. Pas toi.

— C'est un indice révélateur.

Elle était consciente du caractère conventionnel du cabinet pour lequel elle travaillait à temps partiel, mais c'était une offre qu'elle aurait été stupide de refuser. Elle pourrait se prévaloir dans le futur d'une expérience précieuse, et apprenait beaucoup au contact des brillants avocats qui l'entouraient.

— Dans combien de temps pourras-tu devenir associée ?

— Ce n'est pas dans mes intentions. Je partage mon temps entre leurs bureaux et le mien, à Chance City ; je ne pourrai jamais travailler les quatre-

vingts heures par semaine nécessaires pour acquérir des parts dans le cabinet. La seule raison pour laquelle ils m'accordent un temps partiel, c'est que ma notoriété d'ancienne miss leur fait de la publicité. Ils ne me l'ont pas dit clairement, mais j'en suis bien consciente.

— Cela ne t'embête pas, d'être privée de cette perspective ?

— A vrai dire, ce serait possible, si je le voulais. Ils me demandent souvent de passer à plein temps. Mais, pour moi, rien ne vaut le luxe de gérer mon propre cabinet, et de n'avoir de comptes à rendre qu'à moi-même. Je pourrais me consacrer exclusivement à ma clientèle

de Chance City, si les McCoy commençaient à divorcer...

Elle se mit à rire, puis, attirée par ses lèvres sensuelles, elle pressa les siennes sur sa bouche.

Aussitôt, il répondit à son baiser et sembla savourer sa bouche avec une tendresse infinie.

— Je vais te raccompagner jusqu'à ta voiture, dit-il finalement.

Au lieu de refuser farouchement sa galanterie, ce qu'elle aurait fait avec n'importe qui d'autre, elle fut touchée de son attention. Faisant fi de tous ses principes, y compris celui de discrétion, car tout le monde allait les voir ensemble même si la journée était très avancée, elle répondit avec douceur.

— Merci.

Ils gagnèrent l'ascenseur main dans la main. En revanche, dès qu'ils furent à l'intérieur, ils s'écartèrent l'un de l'autre, regards fermés.

Une fois arrivés au rez-de-chaussée, ils virent les portes s'ouvrir sur le hall, et aperçurent à quelques mètres un homme et une femme qui marchaient dans leur direction.

Joe et Dixie. Que pouvaient-ils bien... Mais non. L'homme n'était pas Joe, même s'il portait les cheveux longs comme lui.

En les voyant, Dixie devint soudain toute pâle. Du reste, Laura ne doutait pas qu'elle-même ne devait pas paraître très à l'aise non plus.

— Salut, Dixie, lança Donovan en sortant de l'ascenseur.

Cette fois, le visage de Dixie vira au rouge écarlate.

— Tiens, bonjour, balbutia-t-elle.

Elle sembla sur le point de leur demander ce qu'ils faisaient là, mais elle se ravisa, probablement pour éviter d'avoir à s'expliquer elle aussi.

— Je vous présente Rick Santana, déclara-t-elle, sans plus de précision. Rick, voici mes amis Laura Bannister et Donovan McCoy.

Ils se serrèrent la main, puis un silence gênant s'ensuivit.

— Rick et moi allons au restaurant, à l'étage.

— Nous en venons justement, mentit Donovan.

— Vous avez déjà dîné ? s'étonna Dixie.

— Nous avons rendez-vous pour aborder certaines questions juridiques.

Laura montra son porte-documents pour appuyer ses propos.

— Ah, d'accord, réagit Dixie en montant dans l'ascenseur. Eh bien, à très bientôt.

— Bonne soirée, leur souhaita Laura.

Juste avant que les portes ne se referment, elle croisa le regard de Dixie.

— Je t'appelle, lut-elle sur ses lèvres, sans que le moindre son ne sorte de sa bouche.

— On dirait que Dixie a finalement tourné la page, commenta Donovan lorsqu'ils furent de nouveau seuls.

— Ou qu'elle essaye, du moins.

Au moment où ils sortaient de l'hôtel, elle sentit que l'humeur de Donovan s'était tout à coup assombrie, sans doute autant que la sienne. Leur euphorie des dernières heures avait été ternie par la vue de Dixie en compagnie d'un autre homme. Depuis seize ans, ils ne l'avaient connue qu'avec Joe.

— Tu vas en parler à ton frère ? lui demanda-t-elle finalement.

— A quoi bon ? Depuis leur rupture, il a déjà tellement changé que je le reconnais à peine. Il a tout perdu de sa

joie de vivre ; je n'ai pas l'intention d'en rajouter.

— Au contraire, cela pourrait l'aider à accepter pour de bon leur séparation.

— C'est possible. Maintenant que nous l'avons vue avec quelqu'un d'autre, elle va peut-être lui en parler d'elle-même, pour l'encourager à refaire sa vie, lui aussi.

— Je suis surprise qu'il ne l'ait pas encore fait ; cela doit faire au moins neuf mois qu'ils ne sont plus ensemble.

— Joe est beaucoup plus compliqué qu'il n'en a l'air.

En ce vendredi soir, les rues du centre de Sacramento grouillaient de monde. Les clubs n'allaient pas tarder à ouvrir, et à accueillir la foule pressée de

s'amuser après une semaine de travail. Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas mis les pieds dans une boîte de nuit. Soudain, elle eut envie de rompre sa routine, d'aller danser avec lui, sans se priver de le toucher, ni de l'embrasser. Elle avait envie de se sentir libre, de tester ses propres limites.

Mais il était père de famille désormais, et il avait des responsabilités.

Ils entrèrent dans le parking souterrain de son bureau, et s'arrêtèrent devant sa voiture.

— Où es-tu garé ? lui demanda-t-elle.

Il désigna un 4x4 flambant neuf, à quelques mètres à peine.

— Tu as acheté une nouvelle voiture.

— Je suis passé la prendre cet après-midi, confirma-t-il.

Mille questions lui vinrent alors à l'esprit. Pourtant, elle n'en posa aucune. S'il désirait lui parler de ses décisions, il le ferait quand il le jugerait nécessaire. Néanmoins, il lui sembla que cette acquisition était révélatrice de ses intentions.

Elle ouvrit sa portière et déposa son cartable sur le siège passager. Puis elle mit la clé dans le contact et actionna la commande du toit ouvrant. Après tout, il faisait un temps splendide, et ses cheveux étaient déjà en désordre ; pourquoi se priver de la caresse enivrante du vent ?

Brusquement, elle se pétrifia.

— Donovan ?

— Oui ? répondit-il en l'enlaçant.

— Mes cheveux. Tu as vu dans quel état ils sont ?

— C'est terriblement sexy, murmura-t-il en la caressant du regard.

— Dixie l'a forcément remarqué.

— Tu crois qu'elle n'a pas cru un mot de mon histoire ?

— J'en suis persuadée.

— Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

— Je ne sais pas encore ; je te tiendrai au courant.

— D'accord. Allez, détends-toi, lui murmura-t-il en la serrant contre lui.

— Oui, promis.

Lovée dans ses bras, elle essaya de s'imprégner de son calme. Lui qui

donnait toujours l'impression d'être si sûr de lui, semblait s'inquiéter pour elle, et se préoccuper des doutes qu'elle pouvait avoir.

Il déposa sur sa bouche un baiser qui avait le goût des fraises dont ils s'étaient régalés. En revanche, ils avaient évité de boire trop, en prévision de la route qu'ils avaient à faire. Elle lui rendit son baiser, rêvant que ce moment ne s'arrête jamais.

— Il faut toujours que nous restions sur notre faim, n'est-ce pas ? s'amusa-t-il, comme s'il lisait dans ses pensées.

Elle posa la main contre son cœur, sentant ses battements réguliers.

— Quand devez-vous emménager dans le chalet de Jake ?

— Lundi ou mardi. Cela ne va pas simplifier les choses, pour nous deux.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Il ne pourrait plus passer chez elle à pied, une fois Ethan endormi.

— Nous devons nous organiser.

— Adieu la spontanéité !

— Dit le roi de la spontanéité, compléta-t-elle en souriant.

— J'ai appris à m'adapter à toutes les situations.

— Ce qui est le propre d'un homme spontané, non ? En ce qui me concerne, mon emploi du temps est toujours assez prévisible.

— C'est bien ce qui me semblait, répondit-il en l'étreignant avant qu'ils ne soient obligés de se séparer. Si je te

suis jusqu'à chez toi, tu ne me trouveras pas trop paternaliste ?

— On verra si tu arrives à me suivre, le défia-t-elle en s'installant au volant.

— Ai-je bien entendu ? s'exclama-t-il en tendant l'oreille. Si j'arrive à te suivre ? Je crois avoir déjà fait mes preuves, dans ce domaine.

— Quel prétentieux !

— Tu ne perds rien pour attendre, rétorqua-t-il en riant, au moment où elle démarra. Je te téléphone.

Elle quitta son emplacement, et roula vers la sortie. Comme elle avait une carte d'abonnement, elle n'eut pas besoin de s'arrêter pour payer, si bien qu'elle ne tarda pas à se trouver sur la route. Pourtant, il la rattrapa avant même

qu'elle ait atteint l'autoroute. Durant tout le chemin de retour, ils jouèrent au chat et à la souris, roulant tantôt côte à côte, tantôt l'un derrière l'autre, tout en prenant garde à ne pas prendre de risques inconsidérés. Lorsqu'ils furent arrivés au niveau de la sortie, il lui fit signe de passer devant lui, puis la suivit jusqu'à la porte de sa maison. Comme il attendait qu'elle mette sa voiture au garage, elle lui fit un signe de la main avant de refermer la porte.

Puis elle se retrouva seule. Il lui manquait déjà.

11

— Papa, je peux klaxonner ?

— Ce n'est pas de cette façon qu'un gentleman salue une dame.

Donovan serra le frein à main et coupa le contact. Il n'avait pas appelé Laura pour la prévenir de leur visite, mais c'était la première fois qu'il emmenait Ethan se promener dans sa nouvelle voiture. Ce dernier avait tant insisté

pour passer la lui montrer qu'il n'avait pas pu lui refuser cette joie.

— En fait, nous devons simplement lui téléphoner pour la prévenir de notre venue, poursuivit-il en attrapant son téléphone portable.

— Elle nous voit ! Bonjour, Laura !

Il détacha sa ceinture de sécurité lorsqu'elle sortit sur le seuil. Il était 10 heures du matin, mais elle n'était pas encore habillée ; elle portait un élégant peignoir rose, qui découvrait ses ravissants mollets. Ses cheveux remontés étaient retenus par une large barrette.

Elle s'arrêta sur le pas de sa porte. Elle ramassa d'abord son journal, puis leur fit un signe de la main.

— Nous avons une nouvelle voiture ! s'écria Ethan. Nous sommes venus te chercher pour t'emmener faire une promenade.

Tiens, il la tutoyait, maintenant ? Sans doute le lui avait-elle demandé. Il avait été trop bien élevé par Anne pour prendre de lui-même ce genre de libertés.

En descendant de la voiture, Donovan vit aussitôt qu'elle avait l'air tendue. Il demanda à Ethan d'attendre un instant, et s'approcha d'elle.

— Je suis désolé, chuchota-t-il. Il est surexcité. J'étais sur le point de t'appeler pour t'avertir, quand tu as ouvert la porte.

Elle était incroyablement belle, sans maquillage, les cheveux en désordre, les seins pointant sous le tissu léger de sa chemise de nuit. Il avait passé la nuit à rêver d'elle. Et ses rêves avaient été plus brûlants et plus érotiques que jamais. Cette fois, ils ressemblaient plus à des souvenirs qu'à des fantômes. Il l'avait vue nue ; il connaissait son corps à présent. Il avait entendu ses gémissements de plaisir. Il avait goûté à sa peau, si douce, si unique.

— Comme tu peux le voir, je ne suis pas du tout prête pour sortir.

— Tu as fait la grasse matinée.

— J'ai eu du mal à trouver le sommeil, hier soir, expliqua-t-elle après une hésitation.

— Moi aussi. Tu aurais dû m'appeler. Nous aurions pu parler pour nous endormir.

— J'espérais ne pas être aussi ennuyeuse que cela.

— Tu es...

— Et moi, alors ? appela Ethan en se penchant par la vitre ouverte. Je n'ai toujours pas le droit de venir ?

— Tu es cruel, papa, plaisanta-t-elle. Pourquoi tu ne le laisses pas sortir de sa prison ?

Il adressa un clin d'œil à Ethan, et lui fit signe de les rejoindre. Sans attendre une seconde, il commença à se faufiler par la fenêtre.

— Arrête, voyons ! Passe par la porte, mon chéri.

Il courut vers la voiture, mais lorsqu'il arriva, Ethan était déjà debout sur le marchepied.

— Elle est bloquée.

Mais oui, bien sûr... La sécurité enfant. Décidément, il manquait cruellement de réflexes.

— Tu dois attendre que je vienne t'ouvrir la porte.

— Pourquoi ? demanda-t-il en se précipitant vers Laura. Je suis un bon acrobate.

— Nous en reparlerons plus tard, conclut-il.

Mais déjà, Ethan se jetait dans les bras de Laura. Comme il aurait voulu pouvoir faire la même chose...

— S'il te plaît, la supplia-t-il de sa petite voix.

— Je ne suis pas habillée, et je n'ai même pas encore pris mon petit déjeuner.

— Et si on t'attend ? Je pourrais aller me baigner, pendant ce temps-là.

— Non, pas de piscine ce matin, intervint Donovan.

Pour le reste, il espérait de tout son cœur qu'Ethan l'avait convaincue.

— Si vous êtes sûrs que cela ne vous dérange pas d'attendre, répondit-elle en les invitant à entrer. Prenez ce que vous voulez dans la cuisine. Je viens de faire du café, Donovan ; sers-toi.

Il en versa dans une tasse, et donna un verre de jus d'orange à Ethan. Puis ils

sortirent dans le jardin pour laisser à Laura le temps de se préparer. Tandis qu'il lisait le journal, il laissa Ethan jouer avec une petite voiture en plastique, qui avait dû être oubliée après la fête. Donovan feuilleta le journal, ce qu'il n'avait pas fait depuis bien longtemps ; cette édition locale laissait vraiment à désirer. La plupart du temps, il préférait lire les informations sur Internet. Ces dernières semaines, il n'avait publié que quelques articles, rédigés d'après des enquêtes qu'il avait menées récemment, notamment par téléphone. Et puis, il travaillait aussi sur autre chose, qui pourrait finir par être payant.

Il ne tarda pas à reposer le journal, préférant observer son fils en buvant son café. Il le voyait rarement jouer tout seul. Le plus souvent, le manque de compagnie lui pesait, et il réclamait des camarades de jeu. Lui-même avait été, au contraire, un enfant qui recherchait la solitude. Ce qu'il aimait plus que tout, c'était écouter les conversations des gens sans se faire repérer, chez lui ou dans des lieux publics. Ensuite, il écrivait des histoires à partir de ce qu'il avait entendu. Il adorait sa famille, mais cette agitation le privait du calme et de l'intimité dont il avait tant besoin. Néanmoins, ses souvenirs ne remontaient pas jusqu'à ses cinq ans.

Ethan ne voulait jamais rester seul, même pas dans la salle de jeux de rêve de la maison d'Aggie. Ce refus n'était sans doute pas dû qu'aux bouleversements que sa vie venait de subir ; c'était certainement une habitude qu'il avait prise avec Anne. Elle avait dû passer ses journées entières avec lui. Ce qu'il pouvait aisément comprendre.

Au bout de quelques minutes, Laura revint, fraîche et pimpante, vêtue d'un short blanc et d'un T-shirt bleu. Une tasse de café à la main, elle mordait dans un petit pain au lait.

— Notre promenade aura-t-elle un but précis ? demanda-t-elle.

Il se leva, heureux de voir qu'Ethan abandonnait son jeu sans qu'il ait à le lui

demander.

— Nous avons quelques cartons à apporter au chalet, et quelques-uns à rapporter de là-bas, dans la nouvelle maison. Ensuite, nous avons pensé aller faire un tour en montagne. Qu'en dis-tu ?

— C'est parfait.

Un moment plus tard, ils étaient tous les trois assis dans la voiture. Pendant qu'Ethan, d'excellente humeur, ne cessait de bavarder, il l'écoutait d'une oreille, ayant toutes les peines du monde à se concentrer sur autre chose que sur Laura. Il lui semblait entendre les battements de son cœur, sentir ses membres se raidir contre lui. Il revivait mentalement chaque instant de leur moment d'intimité.

— La conduite est agréable ?
demanda-t-elle lorsqu'ils eurent
parcouru quelques kilomètres.

— Très agréable, répondit-il en lui
adressant un sourire plein de sous-
entendus. Elle ne l'a jamais autant été.

— A ce point-là ? répliqua-t-elle,
l'air intrigué.

— Laura, intervint Ethan, il y a même
un lecteur DVD, pour moi. Tu veux
voir ?

— Qu'avons-nous décidé à propos du
lecteur DVD, Ethan ? demanda-t-il en
jetant un œil dans le rétroviseur, juste
assez longtemps pour y voir son regard
déçu.

— C'est seulement quand le trajet
dure au moins une heure.

— Quel papa sévère, commenta-t-elle à voix basse.

— C'est pour lui former le caractère.

— Ah, oui ? le provoqua-t-elle en riant. Nous verrons bien qui aura le dessus.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant le chalet niché au milieu des chênes et des pins, ils aperçurent une voiture garée à l'ombre.

— Dixie est là, constata Laura en se redressant.

— Chéri, tu peux descendre, si tu veux ; nous te rejoignons dans une minute, Laura et moi.

— D'accord.

Donovan lui ouvrit la porte, et il sortit en courant vers la maison. Dixie apparut

sur le seuil de la porte d'entrée et lui fit de grands signes pour l'accueillir.

— Tu as l'intention de lui parler ? demanda Donovan à Laura.

— Pas maintenant. Je pense qu'elle passera à la maison.

— C'était dur, ce matin, de ne pas pouvoir t'embrasser, confia-t-il en posant la main sur les siennes. Je ne savais pas si j'allais réussir à me retenir.

— De m'embrasser, seulement ? releva-t-elle avec cet adorable sourire qui la rendait encore plus désirable.

Il se rappela alors l'un des merveilleux instants qu'ils avaient partagés la veille ; ils étaient allongés côte à côte, et se regardaient, sans rien

dire de plus que ce qu'exprimaient leurs regards. Et, à cet instant précis, elle arborait la même expression de confiance et de satisfaction. Elle semblait avoir conscience de l'attirance qu'il avait pour elle, et cela lui plaisait infiniment.

— Peux-tu me rappeler pourquoi notre relation doit rester secrète ? murmura-t-il en lui effleurant le bras du bout des doigts.

Son sourire disparut aussitôt.

— Tu le sais très bien, répondit-elle sèchement. Et si tu n'es pas d'accord, ce n'est ni l'endroit ni le moment d'en parler.

Elle ouvrit la portière et sortit sans lui donner le temps de dire quoi que ce soit.

Là, il ne comprenait plus. Sa question n'avait absolument rien d'agressif ; pourquoi avait-elle réagi aussi brutalement ? Bien sûr, ils se devaient d'être discrets devant Ethan. Mais devant les autres, quelle importance ?

Il l'observa un instant et remarqua que sa démarche, d'habitude si souple et sensuelle, avait soudain quelque chose de raide et de précipité. Elle s'arrêta quand Dixie descendit les marches pour venir à sa rencontre. Elles échangèrent quelques mots, puis elle entra dans la maison, pendant que Dixie retournait à sa voiture, sans même un regard pour Donovan.

— Dixie ! appela-t-il en la rattrapant.
Elle leva à peine les yeux vers lui.

— Je dois être chez Nana Mae dans dix minutes, déclara-t-elle en cherchant ses clés dans son sac.

Tout comme Joe, elle avait beaucoup changé, depuis leur rupture. Elle qui aimait sortir et s'amuser, était devenue sérieuse et réservée. Autrefois, on pouvait toujours compter sur eux pour mettre une ambiance joyeuse et animée partout où ils allaient.

Était-ce dû au chagrin ? Peut-être regrettaient-ils ce qu'ils avaient perdu ? Tout le monde en était à se demander s'ils finiraient par se remettre de leur séparation.

Donovan s'approcha d'elle pour lui parler.

— Je veux juste que tu saches que je comprends très bien que tu vives ta vie. Tu es comme une sœur, pour moi. Je veux que tu sois heureuse.

Elle se retourna brusquement et lui lança un regard noir, qui lui rappela la Dixie qu'il avait toujours connue.

— Tu ne comprends rien, Donovan.

Blessé non seulement par ses mots, mais par la dureté de sa voix, il eut un mouvement de recul.

— Bien, explique-moi, répondit-il sur le même ton.

— Non, je n'ai pas le temps, rétorqua-t-elle en ouvrant sa portière. Je suis déjà en retard.

— Tu devrais le dire à Joe, lui enjoignit-il. Il se sentirait plus libre, lui

aussi.

Sans un mot, elle ferma les yeux durant une poignée de secondes. Lorsqu'elle reprit la parole, elle semblait moins en colère que résignée.

— Joe s'est toujours senti très libre. Ne t'inquiète pas pour ça.

Elle monta dans sa voiture, puis leva les yeux vers lui.

— Il est comme toi et Jake, tu sais. Si ce n'est qu'il n'est jamais parti de chez lui.

Que pouvait-elle bien entendre par cette phrase ?

Refusant d'insister davantage, il la laissa partir et retourna vers sa voiture. Il promena le regard sur la propriété, les arbres, la petite maison. Il était venu ici

des centaines de fois, et pourtant, il n'avait jamais remarqué à quel point cet endroit était sombre, alors qu'il était presque midi, et que le soleil brillait haut dans le ciel.

Jake sortit et vint à sa rencontre, un carton dans les bras.

— Tu as l'air... perplexe, fit-il remarquer, reprenant l'un des termes favoris de Nana Mae.

— Je le suis souvent, depuis quelque temps, confirma Donovan en sortant ses affaires de son coffre.

— J'étais surpris de voir Laura avec Ethan et toi.

— C'est Ethan qui a voulu qu'elle nous accompagne.

— Ah, je vois ! Et toi, en tant qu'adulte, tu n'avais pas ton mot à dire ?

Ils se saisirent de deux gros cartons et les portèrent vers la maison.

— Alors ? insista Jake.

— Attends un peu qu'Isabella ait appris à t'amadouer. Tu verras que ce n'est pas si facile de dire non.

— Dommage, j'aurais pu croire à cette réponse si tu avais mis un peu moins de temps à la trouver, glissa-t-il en montant les marches.

Donovan le suivit à l'intérieur, et marcha jusqu'à la chambre pour y déposer ses sacs de vêtements. La lumière était allumée dans toutes les pièces pour pallier le peu de luminosité — le soleil avait bien du mal à entrer

par les étroites fenêtres ! Il se rappela combien il adorait aller chez Jake, autrefois. C'était une vraie maison d'homme. C'était sans doute cela qui avait déplu à Keri, qui n'avait eu de cesse de le convaincre de déménager. Jadis, Jake avait aimé se retrouver seul dans ce lieu pour décompresser, entre deux missions de sécurité. Mais, aujourd'hui, il n'exerçait plus cette profession. Et puis, ce n'était pas un logement qui convenait pour une famille.

Or Ethan et lui formaient une famille.

Il retourna dans le salon. Ethan, assis devant la télévision, était captivé par un reportage sur la pêche. Laura tenait Isabella dans ses bras.

— Plus les jours passent, plus je me réjouis à l'idée d'emménager juste à côté de chez Laura, dit Keri en regardant sa fille, si paisible dans ses bras. Cela faisait une demi-heure qu'Isabella pleurait. Et voilà que Laura est entrée dans la pièce. Et plus rien. Le calme absolu. J'espère que tu es libre le soir et le week-end, Laura ? plaisanta-t-elle.

— Tu n'auras qu'à lancer une fusée de détresse, et je serai là.

Il s'approcha d'elle, et regarda son adorable nièce qui gazouillait comme un petit oiseau. Comme il l'embrassait sur le front, il sentit son odeur se mêler au parfum de Laura, ce qui lui procura une troublante émotion. Il se redressa doucement et la regarda dans les yeux,

mais elle se détourna de lui et s'éloigna de quelques pas sans cesser de bercer l'enfant.

Comme, pendant ce temps, Jake avait déjà fait plusieurs allées et venues, Donovan s'empara du dernier paquet qui restait et alla le charger dans sa voiture.

— Tu as besoin que j'apporte tout ça chez toi dans l'immédiat ? lui demanda-t-il.

— Je ne pense pas. Pourquoi ?

— Nous allons faire un tour en voiture. Mais, si tu veux, je peux d'abord faire un saut en ville pour te déposer tes affaires.

— Ne t'en fais pas, nous avons des tas de choses à faire pendant votre promenade. Il n'y a aucune urgence.

Donovan fut tenté de lui raconter sa conversation avec Dixie, mais il était trop tôt. Il voulait laisser le temps à la jeune femme d'annoncer à Joe qu'elle fréquentait un autre homme.

— Tout se passe bien, avec Ethan ? lui demanda Jake.

— C'est un enfant génial.

— Tu sens que vous vous rapprochez ?

— Oui, je crois. Mais sa mère lui manque. Et sa grand-mère aussi. Cela, je ne peux rien y faire.

— Tu crois qu'il parviendra à garder des souvenirs d'Anne ? Il est si petit...

— Je fais mon possible pour qu'il ne l'oublie pas. Je me suis beaucoup renseigné sur la question, et je sais que

ce sera difficile. Je pense que les films et les photos nous y aideront.

Lorsqu'ils furent de nouveau à l'intérieur, il scruta les pièces dans le détail. Un coup d'œil à Laura le porta à croire qu'elle n'était pas d'humeur à aller se promener. Mais il savait aussi qu'elle viendrait quand même. Non pas pour lui, mais pour Ethan.

Tout à coup, le chalet sombre et isolé lui apparut comme un reflet de la vie qu'il menait depuis quelques années. Était-ce dans cette atmosphère qu'il voulait qu'Ethan grandisse ?

— Je crois que nous sommes prêts, déclara-t-il.

Laura remit le bébé dans les bras de Keri. Aussitôt, Ethan se leva d'un bond

et se précipita à côté d'elle pour lui prendre la main. Comme il était à l'aise, avec elle... Malgré les efforts de Donovan pour le mettre en confiance, son petit garçon était encore bien loin de lui montrer les mêmes marques d'affection. Heureusement, ils allaient bientôt s'installer tous les deux ensemble. Ils trouveraient sûrement la même proximité qu'Ethan avait eue avec Anne et Millie — ainsi qu'avec Laura, apparemment. Du moins, c'était ce qu'il espérait.

— Tu sais quoi, Laura ? annonça Ethan. Quand j'aurai cinq ans, je vais enlever les roulettes de mon vélo.

— C'est vrai ? Mais c'est très bientôt !

— Eh oui ! Je suis courageux, tu sais. C'est ce que disait maman. Quand elle était malade, ajouta-t-il tristement.

Voyant son fils au bord des larmes, Donovan voulut le prendre dans ses bras pour le consoler. Mais déjà, il se serrait contre Laura. Elle adressa à Donovan un regard hésitant, mais, d'un signe, il l'encouragea à le réconforter. Elle se mit alors à genoux, et Ethan, la tête sur son épaule, se laissa aller à son chagrin.

— Je veux maman, sanglota-t-il. Je veux la voir.

— Je sais bien, mon ange.

— Je ne veux pas qu'elle soit au paradis. Il faut qu'elle revienne avec moi.

Sa peine était poignante et Donovan se sentait totalement impuissant face à un tel désespoir.

Peu à peu, ses larmes cessèrent de couler.

— Je n'ai pas envie d'aller me promener, murmura-t-il en se serrant de toutes ses forces contre Laura.

— Nous ne sommes pas obligés de le faire, le rassura Donovan en lui passant la main dans le dos.

— Je veux rentrer à la maison.

— Oui, d'accord.

— Dans le Maine, ajouta-t-il en se tournant vers lui.

Son regard de défi prit Donovan de court.

— Ce n'est pas possible, chéri.

— Pourquoi ?

Keri tendit un mouchoir à Laura et Ethan, lui laissant le temps de réfléchir à sa réponse.

— C'est un long voyage ; il faut le prévoir longtemps à l'avance. Et je crois que tu veux y aller pour revoir ta maman, mais tu sais bien qu'elle n'y est pas, Ethan. Désormais, tu ne peux sentir sa présence que dans ton cœur. Ce qu'il faut te dire, c'est que, maintenant, elle est auprès de toi. Où que tu sois.

Il fixa longuement son père, puis détourna la tête en reniflant.

— J'ai envie d'aller aux toilettes, dit-il.

— Vas-y, répondit Donovan en l'embrassant sur le front.

— Tout seul, précisa-t-il en s'éloignant.

Il referma la porte derrière lui, ce qu'il ne faisait jamais.

Soucieux, Donovan se frotta le visage en soupirant.

— Je sais que ce n'est pas l'impression que tu as pour l'instant, déclara Laura en lui posant affectueusement la main sur le bras, mais ce qui vient de se passer est très positif.

— Comment ça ?

— Il est assez à l'aise pour te tester. C'est bon signe. Il a voulu voir jusqu'où il pouvait aller sans que tu te fâches. Et tu ne t'es pas fâché.

— Je suis entièrement d'accord, approuva Keri.

— Aucun avis sur la question, Donovan, glissa Jake en réponse à son regard interrogateur.

— Bon. Et quand je me mettrai en colère ? Je ne suis pas censé réagir, s'il se conduit mal ?

— Si, tu dois le faire, corrigea Laura. C'est de cet équilibre entre affection et autorité qu'il a besoin. Du moment qu'il ne doute jamais de ton amour.

Donovan resta pensif, essayant de méditer ses paroles.

— Je ne peux pas me fier qu'à mon instinct, c'est ça ?

— Jusqu'à un certain point.

— Comment se fait-il que tu sois aussi experte en la matière ? s'étonna-t-il.

— Je vois des tas de gens qui me parlent de leurs rapports familiaux. Je discute avec des pédiatres et des pédopsychiatres. Une grande partie de mon travail consiste à donner des conseils aux familles.

A cet instant, Ethan réapparut, comme s'il ne s'était rien passé.

— On pourra s'arrêter prendre une glace, pendant la balade ? demanda-t-il à Donovan.

— Cela peut se faire.

Ethan se précipita vers la porte et dévala l'escalier pour rejoindre la voiture.

— Ça alors ! s'exclama Jake. Tu crois que notre fille sera aussi imprévisible ?

plaisanta-t-il en adressant à Keri le plus doux des sourires.

Donovan songea avec amertume que seul un père qui avait eu le temps de se faire à l'idée de sa paternité pouvait plaisanter dans de telles circonstances. Mais il s'en voulut aussitôt de sa réaction. Ce n'était pas la faute de Jake, s'il était dans cette situation. Ni la sienne à lui. Seule Anne était...

— Vous venez ?, appela Ethan de dehors.

— Au fait, maman a proposé de garder Isabella ce soir, pour que nous puissions sortir, annonça Jake. Nous n'irons pas loin ; certainement au Stompin' Grounds. Vous voulez venir ?

— Avec joie, répondit-il.

— Laura ?

— Peut-être.

Elle leur fit un signe de la main et sortit.

— J'avais cru comprendre que vous étiez ensemble, tous les deux, lui glissa son frère.

— Nous sommes amis, répliqua Donovan.

Ce qui n'était pas complètement faux. Néanmoins, cela ne lui plaisait pas, de cacher la vérité. Mais il devait bien admettre que ses raisons étaient assez égoïstes... Il ne voulait pas avoir à se retenir de la toucher. Son corps était une tentation permanente, en public comme en privé.

— Comme tu as pu le constater, elle me donne de précieux conseils, à propos d'Ethan. Allez, à ce soir.

Dehors, il trouva Ethan et Laura accroupis, en train d'examiner quelque chose au pied de l'escalier.

— Viens voir, l'invita Ethan. C'est un lézard. Il est minuscule.

Mais le lézard avait filé avant même qu'il l'ait aperçu.

— Tu verras, tu vas croiser beaucoup de bêtes, ici.

— Comme quoi ?

— Des renards, des cerfs. Des rats laveurs. Et même des moufettes.

— Des moufettes ! Berk ! s'écria-t-il d'un air dégoûté.

Alors qu'ils s'apprêtaient à monter en voiture, Donovan l'arrêta, lui posa les mains sur les épaules, et le fit se tourner vers le chalet.

— Tu crois que ce serait bien, de vivre ici ? l'interrogea-t-il.

Ethan le regarda, comme s'il ne comprenait pas où il voulait en venir.

— Crois-tu que tu serais heureux de vivre ici ? reprit-il.

Une fois de plus, sa question resta en suspens.

— Tu veux dire que c'est là que nous allons habiter ? demanda finalement Ethan.

Son père s'était figé, stupéfait. Il était persuadé qu'Ethan avait bien compris

ses projets. De toute évidence, il s'était trompé.

— Tu sais que Jake, Keri et Isabella vont emménager dans leur nouvelle maison. Et je t'avais dit que nous allions nous installer dans leur chalet.

— Ah, oui. Je m'en souviens, maintenant. Comment je ferai, d'ici, pour aller chez grand-mère Aggie ? s'inquiéta-t-il après une pause.

— Il faudra prendre la voiture.

Ethan regarda Laura, qui, debout derrière eux, semblait voir la propriété pour la première fois.

— Je ne pourrai pas y aller à pied ? Ou à vélo ?

— C'est une route très empruntée, et il y a beaucoup de virages. Ce serait trop

dangereux.

— Et on croise beaucoup de bêtes.

— Oui. Mais il n'y a aucune raison d'en avoir peur. As-tu envie d'habiter ici ? insista-t-il en se baissant à sa hauteur.

Ethan hésita un moment, puis secoua légèrement la tête, en signe de négation.

— Moi non plus, confia-t-il.

— C'est vrai ? questionna Ethan avec de grands yeux.

— Oui, c'est vrai.

— On peut aller habiter chez Laura ?

Il n'osa pas la regarder pour voir sa réaction.

— Non, ce n'est pas possible. Mais nous essaierons de trouver une maison

spacieuse, très lumineuse, avec un grand jardin.

— Et je pourrai aller à pied ou à vélo chez grand-mère ?

— Pour l'instant, c'est trop tôt. Mais, quand tu seras plus grand, oui.

— Tu comptes acheter une maison ? demanda Laura d'une voix nerveuse, sans laisser paraître la moindre émotion sur son visage.

— Je vais commencer par louer.

Il se sentait tout à coup plus détendu, soulagé d'avoir pris cette décision.

— Chéri, monte en voiture avec Laura. Je vais prévenir Jake que nous avons changé d'avis.

Ethan passa les bras autour de son cou et le serra de toutes ses forces. Fou de

joie, il ferma les yeux et l'étreignit à son tour en caressant ses cheveux doux comme du coton. Il aurait voulu faire durer ce moment, mais il sentit qu'il devait le laisser s'écarter.

En se redressant, il vit le sourire de Laura, qui semblait partager son émotion.

Lorsqu'il les rejoignit dans la voiture, quelques minutes plus tard, il se sentait infiniment mieux. D'autant que Jake s'était montré très compréhensif.

— En fait, papa, nous ne voulons pas nous promener, annonça Ethan de sa voix enjouée. Nous avons très, très envie d'une glace.

— Alors, en route pour une glace, déclara-t-il en démarrant.

Il posa un instant les yeux sur Laura, qui lui répondit par un regard extrêmement sérieux.

— Tout va bien ? chuchota-t-elle.

Il hocha la tête pour la rassurer. Oui, tout irait bien, dès qu'il y verrait un peu plus clair dans sa nouvelle vie. Ce qui lui arrivait en ce moment avait été si imprévisible qu'il ne savait pas par où commencer pour préparer son avenir avec Ethan. Mais, au moins, il venait de faire un choix qui, il en était sûr, allait dans le bon sens.

Une fois de retour en ville, ils s'arrêtèrent pour manger leur cornet de glace. Assis sur un banc de bois, ils s'amusèrent à regarder la foule du samedi matin, qui flânait d'une boutique

à l'autre. Puis ils passèrent chez Jake pour lui apporter ses cartons.

— Puisque nous ne sortons pas, finalement, vous pourriez venir à la maison pour profiter de la piscine, proposa Laura.

— Génial ! s'exclama aussitôt Ethan.

Il lui adressa un sourire reconnaissant.

— Nous allons d'abord te déposer. Et nous reviendrons avec nos maillots de bain, et le déjeuner.

— Parfait.

Il tourna pour s'engager dans sa rue et s'arrêta devant chez elle.

— Qu'est-ce qu'il fait, le monsieur, papa ? demanda Ethan en regardant la maison d'en face. Je peux aller voir ?

Le monsieur en question était en train de fixer une pancarte sur un poteau. Le panneau annonçait « à louer ».

12

Laura avait bien failli ne pas aller au Stompin' Grounds. Elle avait passé de longues minutes, chez elle, à hésiter. Incapable de se décider, elle avait eu l'idée de tirer à pile ou face ; mais, là encore, relançant maintes fois la pièce, elle avait eu toutes les peines du monde à accepter le choix du hasard. Finalement, le oui l'ayant emporté par quatre lancers contre trois, elle avait

enfilé une chemise moulante, un jean et des bottes à talons avant de se résoudre à sortir.

Alors qu'elle entra dans le parking, elle regarda autour d'elle, mais ne vit pas la nouvelle voiture de Donovan. Peut-être avait-il renoncé à venir ? Après tout, il avait eu une journée plus que mouvementée.

Tout s'était passé tellement vite... Ils n'avaient eu qu'à traverser la rue pour s'adresser à son voisin, Landon Kincaid. Il se trouvait que Donovan et lui avaient été dans la même classe, au lycée. Tout en se remémorant leurs vieux souvenirs d'école, ils avaient improvisé une visite de la maison. Elle était en très bon état, et ses deux chambres claires offraient

une belle vue sur la Sierra Nevada. La cuisine et la salle de bains étaient à l'état neuf ; seul le jardin avait besoin d'un débroussaillage conséquent. Landon avait prévu de s'en charger avant qu'un locataire n'emménage, mais Donovan préférait se réserver cette tâche ; maintenant que la maison de Jake était prête, il avait besoin d'un nouveau projet dans lequel s'investir. Landon n'avait pas tardé à lui remettre les clés.

Dès le lendemain, elle pourrait, en regardant par la fenêtre, apercevoir Ethan et Donovan dans leur cuisine moderne.

Elle s'empressa de chasser cette image de son esprit, et se dirigea vers le Stompin' Grounds. Hésitant à entrer

seule, elle resta un instant sur le seuil. Puis elle prit un air assuré et poussa la porte du bar.

Elle était déjà venue ici, des années auparavant. Et, plus récemment, pour un enterrement de vie de jeune fille. Depuis son ouverture, l'endroit n'avait pratiquement pas changé. La décoration n'avait jamais été refaite, et les enceintes diffusaient toujours les mêmes chansons d'amour déçu. Sur le dessus des tables se mêlaient les marques rondes des pintes de bière et les initiales gravées dans le bois par des clients soucieux de ne pas tomber dans l'oubli.

Elle resta debout un moment, et promena le regard tout autour d'elle. Il devait y avoir une bonne trentaine de

personnes, et aucune tête connue. Enfin, elle aperçut Dixie qui lui faisait signe, assise dans un coin sombre, avec deux autres jeunes femmes.

— Si j'avais su que c'était le genre d'endroit où tu aimais sortir, je t'y aurais invitée depuis longtemps, remarqua Dixie, les yeux pétillants de malice.

Laura approcha une chaise pour s'installer à leur table. Dixie lui présenta ses amies, qui ne tardèrent pas à se lever pour aller choisir une chanson au juke-box.

— Tu es venue seule ? lui demanda Dixie.

— Jake et Keri ne devraient pas tarder à arriver, normalement.

— Et Donovan ?

— C'était prévu, mais il a peut-être été retenu. Il se peut qu'il ait préféré rester avec Ethan, en fin de compte.

Elle décida de ne pas lui en dire plus, préférant laisser à Donovan le soin de lui annoncer son emménagement. Elle ne pouvait nier qu'il y avait un brin de lâcheté dans son attitude : elle savait bien que Dixie lui poserait une foule de questions, si elle lui apprenait que Donovan allait vivre juste en face de chez elle. Se rendait-elle compte ? Il n'aurait même plus besoin de téléphoner pour lui parler, il serait en mesure d'observer toutes ses allées et venues ; elle pouvait dire adieu à son intimité !

Non, elle n'était pas prête à répondre à toutes ces éventuelles interrogations.

Elle était déjà suffisamment inquiète, sachant qu'elle aurait le plus grand mal à résister à la tentation de le rejoindre à chaque instant.

Dixie but une gorgée de bière, pendant que Laura passait sa commande. Une fois la serveuse repartie, elle tapota la table du bout des doigts, embarrassée à l'idée d'aborder un sujet plus personnel.

— Tu as envie d'en parler ? osa-t-elle.

— De quoi ?

Pour toute réponse, Laura lui adressa un regard qui devait en dire assez long, car Dixie se mit à rire.

— Ce n'est pas ce que tu crois, lâchèrent-elles à l'unisson.

— Toi d'abord, lui enjoignit Laura, peu pressée de lui parler de Donovan.

— Je t'assure que nous avons juste rendez-vous pour dîner. Rick Santana est le propriétaire de Styles.

— Le salon de coiffure ?

— Oui. Il participe à notre formation. Il nous a donné deux cours, ce mois-ci. Ensuite, il est resté pour nous regarder travailler, et nous donner des conseils. Il s'intéresse à moi, mais seulement pour m'embaucher.

— C'est sûrement ce qu'il t'a dit, Dixie, mais ce n'est pas tout ce qui l'intéresse, à mon avis. Si tu avais vu la manière dont il te regarde...

— J'ai remarqué, c'est vrai. Et c'est très flatteur. Mais rien de plus. De toute évidence, c'est un séducteur invétéré. Je n'ai vraiment pas besoin de ça.

— Tu vas travailler pour lui ?

— C'est un salon de luxe ; avec le salaire qu'il me propose, je pourrai enfin vivre confortablement.

La serveuse apporta une bière pour Laura, qui en but une gorgée en regrettant de ne pas avoir un verre de merlot à la place.

— Tu as pris en compte le temps et le coût du trajet de chez toi à Sacramento ?

— Tu le fais bien, toi.

— Pas tous les jours.

— Si j'accepte ce poste, annonça Dixie en effleurant du doigt le rebord de

son verre, je chercherai sans doute un appartement là-bas.

Stupéfaite, Laura demeura bouche bée. Dixie avait toujours vécu à Chance City. Ses parents tenaient le magasin d'informatique, et ses frères et sœurs ne s'étaient jamais éloignés non plus, à part pour de courtes périodes.

— Je n'imagine pas la ville sans toi, Dixie.

Pour toute réponse, elle se contenta de hausser les épaules, mais Laura voyait bien qu'un tel déménagement représenterait pour elle un énorme sacrifice. Dixie devait mal supporter, par ailleurs, de vivre au contact permanent de Joe.

— A toi, déclara-t-elle, manifestement lassée de parler d'elle. Je te préviens, tu n'arriveras pas à me faire croire que Donovan et toi n'étiez là que pour des raisons professionnelles. Il n'y avait qu'à voir l'état de tes cheveux pour savoir que c'était bien plus que cela. Et toi, je ne t'avais jamais vue aussi gênée. Tu vois, tu es démasquée.

Laura s'était toujours dit que, si elle devait ouvrir son cœur à quelqu'un, ce serait à Keri qu'elle se confierait. Elle était entrée dans la famille McCoy depuis peu, et aurait sans doute une oreille plus neutre et des conseils plus sages. Mais elle sentait aussi qu'elle devenait de plus en plus proche de Dixie, et elle ne doutait pas qu'elle

pouvait avoir une entière confiance en elle.

— D'accord, je rends les armes. Nous avons couché ensemble. Mais c'est tout. J'y pensais depuis si longtemps...

— Depuis le lycée, confirma Dixie. Je me souviens qu'il t'obsédait.

— Est-ce que tout le monde était au courant ? s'inquiéta Laura, rouge de honte.

— Pratiquement.

— Et, pendant tout ce temps, les autres n'ont cessé de se moquer de moi ?

— Je ne crois pas, non. Tu sais, la plupart des gens sont très impressionnés par toi, poursuivit-elle en posant sur son bras une main rassurante. Bien que tu vives ici depuis toujours, ils ne

connaissent rien de toi, à part ton parcours de reine de beauté, et ton activité de brillante avocate. Et puis, tout le monde adore ta mère. Mais il est évident que tu es très différente d'elle. C'est presque comme si tu évoluais dans un autre monde. Du reste, je me suis toujours demandé pourquoi tu étais restée ici.

Il lui arrivait de se poser elle-même la question.

— Tu vas recommencer, avec Donovan ? demanda Dixie sur le ton de la confiance.

— Dès que j'en aurai l'occasion.

— Tu veux que votre liaison reste secrète ?

— Oui.

— D'accord. Je tiendrai ma langue, dans ce cas.

A cet instant, les deux amies de Dixie revinrent, et elles engagèrent ensemble une conversation légère et agréable. Tout en buvant sa bière, Laura ne pouvait s'empêcher de regarder furtivement vers l'entrée du bar, espérant voir apparaître Donovan à chaque fois que la porte s'ouvrait. Oui, elle avait envie de continuer à coucher avec lui. Mais, à mesure que le temps passait, cela ne lui semblait plus aussi simple qu'elle l'avait prévu. Elle savait bien qu'elle était amoureuse de lui depuis des années ; elle aurait été de bien mauvaise foi en le niant. Mais, aujourd'hui, ses sentiments lui paraissaient plus forts que

jamais. A force de le voir avec Ethan, elle avait découvert une tout autre facette de son caractère, qui lui inspirait du respect et de l'admiration. Jamais elle n'avait éprouvé des sentiments aussi forts pour aucun homme.

Mais il n'était pas question qu'elle lui ouvre son cœur. Donovan venait de commencer sa nouvelle vie de père, et il ne faisait aucun doute qu'il aurait envie de donner à Ethan des petits frères et des petites sœurs. Pendant longtemps, les trois frères McCoy avaient entretenu leur réputation d'éternels célibataires. Pourtant, ces derniers temps, plusieurs événements avaient radicalement changé leur image. Jake s'était brusquement transformé en père et en mari dévoué, et

Donovan semblait s'adapter à merveille à sa récente paternité. Quant à Joe, il était certainement prêt à suivre leur exemple. Depuis des années, elle le voyait passer du temps avec ses neveux et nièces, et avait constaté qu'il avait su créer des liens très forts avec eux.

Malheureusement, elle n'avait pas le droit d'envisager un avenir avec Donovan. Tout ce qu'elle devait faire, à présent, c'était l'oublier. Et elle avait tout intérêt à s'éloigner de lui le plus vite possible, avant que ce soit au-dessus de ses forces. Elle trouverait un moyen de faire disparaître son amour pour lui. Lequel ? Elle l'ignorait pour l'instant. Mais elle trouverait. Après tout, elle voyait chaque jour des couples

se défaire. Des couples qui s'étaient aimés, et dont les sentiments s'étaient délités avec le temps.

Soudain, Jake poussa la porte d'entrée et avança, suivi de près par Donovan et Joe.

— Keri n'est pas avec eux, s'inquiéta-t-elle à haute voix.

— Si c'était pour une raison sérieuse, Jake ne serait pas là, nota Dixie, manifestement troublée par la présence de Joe.

Jake adressa quelques mots à ses frères, puis traversa la pièce pour venir les saluer à leur table.

— Ne vous en faites pas, les rassura-t-il. Isabella n'était pas très en forme, et sa maman chérie n'a pas eu la force de

la quitter. Elle m'a tout simplement mis dehors, en m'ordonnant de passer une bonne soirée.

— Ce qui signifie que tu vas boire une bière et t'en aller, plaisanta Laura.

— Et encore... N'oublie pas que je dois conduire. Amusez-vous bien, ajouta-t-il avant de s'éloigner pour rejoindre ses frères.

Comme elle était trop loin pour voir le visage de Donovan, elle ne put s'empêcher de le déshabiller du regard, se délectant de chacun de ses mouvements. Elle regrettait de ne pas avoir continué à interroger le hasard, jusqu'à ce qu'il lui enjoigne de rester chez elle. Ainsi, Donovan serait sans doute venu la trouver chez elle, et ils

auraient été libres de laisser parler leur désir.

Mais ils étaient là, tous les deux, et elle allait devoir puiser au plus profond de ses ressources pour se retenir de le toucher pendant toute la soirée.

* * *

Chacun un verre à la main, Donovan et ses frères se mirent en quête d'une table libre. Lorsqu'il aperçut Laura, il fit en sorte de s'asseoir face à elle, pour pouvoir la contempler à sa guise. Depuis qu'il était arrivé, elle ne s'était pas encore levée, et il avait hâte de la voir dans cette tenue. C'était la première fois qu'il la voyait en jean. Était-elle en train

de faire tomber son masque de froideur ?

— J'ai beaucoup repensé à notre conversation de l'autre jour, à propos de papa, commença Joe. Vous vous demandiez s'il avait été heureux. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il ne l'était peut-être pas ?

Cette pensée était aussi souvent revenue à l'esprit de Donovan, depuis.

— Il n'a rien fait d'autre que d'aller de chez lui à son travail. Ses voyages les plus lointains, il les a faits à Sacramento, au lac Tahoe ou à Reno. Honnêtement, l'avez-vous déjà vu partir en vacances ?

— Avec huit enfants ? Il n'en avait sûrement pas les moyens, rétorqua Joe,

sur la défensive. Il nous a élevés, et il a fait en sorte que nous ne manquions de rien. Je crois que c'était l'unique but qu'il s'était fixé. Grâce à lui, nous n'avons jamais manqué de rien, et nous sommes devenus des adultes épanouis, sans avoir besoin de nous éloigner de chez nous.

— Toi, peut-être, rectifia Jake. Tu étais le petit dernier ; nos parents avaient moins d'enfants à charge et plus d'argent, pour t'élever. Attention, je ne te reproche rien ; j'ai eu une enfance très heureuse. Tu crois qu'il faut rester vivre chez soi, pour être heureux ? demanda-t-il en se tournant vers Donovan.

— A mon avis, voir le monde permet de se rendre compte de l'importance de

son lieu de naissance. Papa, lui, n'a même pas fait son service militaire.

Tout en parlant de sa famille, Donovan essayait toujours de comprendre ce que Dixie avait voulu dire, en déclarant que Joe était comme Jake et lui, si ce n'était qu'il n'était jamais parti de chez lui.

— Toi, Joe, tu n'as jamais voyagé, poursuivit-il. Cela ne te manque pas ?

— Non. Pourquoi, ça devrait ? De toute façon, je dois rester pour m'occuper de mon entreprise.

— Je sais bien que tu es devenu l'homme de la famille, après la mort de papa, puisque nous étions loin, Jake et moi. Tu t'es sûrement senti obligé de rester. Mais est-ce que tu aurais voulu

pouvoir t'en aller ? Y as-tu déjà réfléchi ?

— Il m'arrive d'y penser, admit-il, les yeux perdus dans le vague.

Croisant le regard de Jake, Donovan devina qu'il était en train de se dire la même chose que lui. Joe n'avait pas l'habitude de se plaindre. De bien des façons, il lui rappelait beaucoup leur père. Chaque matin, il partait au bureau avec le sourire. Il travaillait dur, et avait l'air heureux de la vie qu'il menait. Cependant, ces derniers temps, son enthousiasme s'était dissipé. En fin de compte, sa rupture avec Dixie n'était peut-être pas la seule raison de son changement de comportement.

— Ecoutez, si je décide de partir en voyage, je vous tiendrai au courant, d'accord ? lâcha Joe. Je suis peut-être le dernier de la famille, mais je ne suis plus un bébé. Bon, excusez-moi, je vais saluer des amis, conclut-il en se levant.

— Je le trouve bien péremptoire, commenta Jake lorsqu'ils furent seuls tous les deux.

Donovan acquiesça en regardant Joe s'installer à la table de deux ravissantes jeunes femmes. Aussitôt, Dixie détourna les yeux, et s'esclaffa d'un rire forcé, comme pour jouer l'indifférence.

— Malgré ce que tu prétends, je suis persuadé que vous n'êtes pas que des amis, glissa Jake en faisant un signe de

tête vers Laura. Tu n'arrêtes pas de la regarder.

— Arrête un peu, Jake. Même toi, tu m'as avoué que tu avais eu envie de tenter ta chance, par le passé.

— Je plaisantais. De toute façon, elle n'a toujours eu d'yeux que pour toi.

Comment se faisait-il que les autres aient l'air parfaitement au courant de choses qu'il ignorait ? Mis à part ce jour, quinze ans plus tôt, où elle était venue le trouver sur le parking du lycée, elle n'avait jamais cherché à se rapprocher de lui. Et pourtant, les occasions n'avaient pas manqué.

— Tu te sens un peu coincé, hein ? le taquina-t-il.

— De quoi parles-tu ?

— Tu voudrais l'inviter à danser, mais pour je ne sais quelle raison obscure, tu ne le peux pas. Et tu ne peux pas non plus danser avec Dixie, sinon, Joe s'empressera de réagir en invitant l'une de ces deux jeunes femmes. Je sens que cette soirée pourrait bien faire des étincelles...

— Et ça te fait rire ! C'est facile, pour toi ; tu as déjà trouvé la femme de ta vie.

— Exactement. Si j'avais su que le mariage m'apporterait une telle paix intérieure, je n'aurais pas attendu aussi longtemps.

La paix intérieure. N'était-ce pas cela, justement, qui manquait cruellement à Donovan ? Il se rappela la réticence avec laquelle il avait préparé son départ

au Mexique. Il avait traîné jusqu'à la dernière minute, incertain d'avoir pensé à tout ce dont il avait besoin. Heureusement, puisque cela lui avait permis d'être là pour accueillir son fils, au lieu d'être rappelé au téléphone, une fois en route. Pour la première fois de sa vie, l'idée de remettre son reportage à plus tard ne l'avait pas paniqué. Ce travail qui avait toujours été sa raison de vivre était brutalement passé au second plan. L'arrivée de cet enfant avait littéralement révolutionné sa perception de l'existence.

Une chose était certaine : pour l'instant, sa relation avec Laura était tout sauf apaisante. Excitante et frustrante à la fois. Epanouissante aussi, d'une

certaine manière. Mais pas apaisante. Pourquoi fallait-il à tout prix qu'ils se cachent ? Il avait le plus grand mal à dissimuler la vérité à son entourage, lui qui, justement, s'était toujours donné comme mission de la dévoiler.

La perspective d'emménager juste en face de chez elle lui procurait un grand plaisir, mêlé à une légère inquiétude. Ils n'avaient pas encore eu l'occasion d'en parler en tête à tête, mais il s'attendait à ce qu'elle ait beaucoup de choses à dire sur le sujet.

Il fixa les yeux sur elle, émerveillé par son charme. Décidément, cette bonne entente avec Dixie ne cessait de le surprendre ; elles riaient toutes les deux de bon cœur, Laura rejetant la tête en

arrière avec une sensualité troublante. Jamais il ne l'avait vue aussi gaie. Avec lui, elle semblait se contrôler davantage. Mais plus il l'observait, plus il avait envie de découvrir cette facette de sa personnalité qu'elle ne lui avait pas encore dévoilée.

— Je te lance un défi, annonça Joe.

— Lequel ?

— Invite-la à danser.

— Elle m'a prévenu qu'elle avait deux pieds gauches. Ce que j'ai eu l'occasion de vérifier, plaisanta-t-il.

— Tu n'auras qu'à faire de petits mouvements, lui conseilla Jake en riant. Voyons, où est passé ton courage légendaire ?

Jake avait raison. Il n'avait pas l'habitude de tant hésiter. Et encore moins de se laisser impressionner. Il allait relever le défi. En jetant un œil à la petite piste de danse, il vit que plusieurs couples tournoyaient déjà au rythme de la musique. Parfait : Laura et lui n'auraient pas tous les regards braqués sur eux.

Il s'arrêta devant le juke-box pour choisir la chanson suivante. Puis il marcha tout droit vers elle, bien décidé à lui faire accepter son invitation. En le voyant arriver, elle s'était tournée vers Dixie, et paraissait légèrement décontenancée. Elle comprenait sans doute ce qu'il allait lui demander, car son visage s'était fermé.

— Bonsoir, mesdames, lança-t-il en s'appuyant sur le dossier de sa chaise.

— Salut, Donovan, répondit Dixie, le regard pétillant de malice.

A en juger par sa façon de le regarder, elle savait qu'ils avaient couché ensemble.

— Tu connais mes amies Sheryl et Nancy ?

— Je n'ai pas cet honneur, dit-il en leur serrant la main. Je peux vous offrir un verre ? proposa-t-il.

— Mais bien sûr, accepta Dixie. Merci, c'est très gentil.

Il fit signe au barman, puis se tourna vers Laura.

— M'accorderez-vous cette danse ?

— Tu sais bien que je ne sais pas danser, rétorqua-t-elle en jouant nerveusement avec sa serviette en papier.

— Ne t'inquiète pas pour ça, Laura.

Depuis quelques heures, il sentait qu'elle avait des choses à lui dire, et il avait envie de les entendre. Il avait besoin de savoir ce qui la préoccupait. Il lui tendit la main, espérant qu'elle aimerait mieux le suivre que d'avoir à expliquer son refus à ses amies.

Elle se leva, sans se priver de lui montrer qu'elle cédait sous la contrainte. Lui, en revanche, fit son possible pour ne laisser paraître aucun signe de victoire ; ce n'était pas le moment de la froisser.

Néanmoins, intérieurement, il
exultait.

13

Laura s'était imaginé que suite à sa première tentative, il aurait définitivement renoncé à danser avec elle. D'une certaine manière, cela lui semblait encore plus sérieux que de coucher avec lui, puisque tout le monde pouvait les voir. Bien sûr, tous les couples de danseurs qui les entouraient n'étaient pas forcément des amants, mais il était facile d'observer la différence

entre les couples d'amoureux et les autres. Un homme et une femme amoureux se laissaient plus facilement toucher, et n'hésitaient pas à se tenir très près l'un de l'autre. C'était exactement ce qu'elle ressentait à cet instant précis et, même si elle était furieuse contre lui, et qu'elle avait du mal à se laisser aller, il lui semblait parfaitement naturel d'être dans ses bras.

— Tu as l'air pressée que ça s'arrête, remarqua-t-il, tout en s'autorisant à passer le bras autour de sa taille.

— Comment as-tu osé faire ça ? Nous étions d'accord pour rester discrets.

— Regarde autour de toi ; personne ne nous prête la moindre attention.

— Ce n'est pas vrai. Plusieurs personnes nous observent.

— De la même façon que les autres danseurs, ni plus ni moins. Ecoute, Laura, je n'arrête pas d'y penser, depuis tout à l'heure. Quel est le problème, si les gens savent que nous sortons ensemble ? Je ne parle pas d'Ethan, évidemment. Mais les autres ?

Pouvait-elle lui annoncer que leur histoire n'avait pas d'avenir ? C'était difficile à accepter, mais elle refusait de se mentir.

— Je n'aime pas les mensonges, ajouta-t-il sans lui laisser le temps de répondre.

— Nous n'avons menti à personne.

— Ne joue pas sur les mots. Un secret implique forcément des mensonges. Et justement, mon métier, c'est de dévoiler la vérité.

— Je ne vois pas le rapport.

— Je te parle d'intégrité. De mon intégrité, mais aussi de la tienne. Anne a gardé le secret de sa grossesse, et m'a caché l'existence d'Ethan. Je ne pourrai jamais le lui pardonner. Jamais. Tu n'arriveras pas à me convaincre qu'un secret n'a pas les mêmes conséquences qu'un mensonge. Selon moi, ce n'est pas moins grave.

— Je comprends ton point de vue.

Pourquoi, alors qu'elle avait toujours été honnête avec les hommes qu'elle avait fréquentés, ne parvenait-elle pas à

dire la vérité à Donovan ? A aucun d'entre eux, elle n'avait expliqué les détails de son intimité, mais elle leur avait dit clairement qu'elle ne voulait ni se marier, ni avoir d'enfants.

En réalité, elle savait sans doute la raison de son silence : elle avait trop peur de le perdre. Et plus longtemps elle se tairait, plus il serait furieux en apprenant la vérité. Elle devait lui parler...

Mais c'était encore trop tôt. Elle n'était pas prête.

— Mais, ajouta-t-elle finalement, sentant qu'il s'était tendu en attendant la suite, c'est encore trop récent. Voyons où cette relation nous mène, avant de mettre tout le monde au courant.

— J'ai compris : ce n'est pas aujourd'hui que je vais te convaincre, dit-il avec un sourire, en l'attirant plus près de lui. N'en parlons plus pour l'instant. J'aimerais mieux que nous profitions de cette rare occasion qui s'offre à nous. Pour une fois que c'est moi qui mène la danse...

A vrai dire, elle ne demandait pas mieux que de laisser de côté les sujets de conflit. Mais elle doutait fort que le simple fait de danser puisse les mettre d'accord.

— C'est uniquement parce que je ne sais pas danser.

— Absolument. Puisque tu as le dessus dans tous les autres domaines,

ceci est ma seule chance de montrer un peu ma supériorité.

Elle commençait juste à se détendre lorsque le morceau s'arrêta. Soulagée à l'idée de retourner s'asseoir, elle s'écarta doucement de lui. Mais, loin de la laisser s'échapper, il resserra la main autour de sa taille, et continua à bouger au rythme de la chanson suivante. C'était une musique sensuelle, dont les paroles les encourageaient à s'embrasser, et à faire abstraction à ce qui les entourait. Mais elle ne voulait surtout pas s'oublier. Elle voulait garder le contrôle d'elle-même.

— Alors, nous allons être voisins, dit-elle, faisant son possible pour maîtriser son trouble.

— La vie nous réserve parfois de bien jolies surprises, n'est-ce pas ?

Elle croisa alors son regard brûlant et, sentant ses mains sur ses hanches, elle sentit une vague de désir la traverser.

— Tu es mieux placé que quiconque pour le savoir, dit-elle, essayant de se concentrer sur leur conversation.

Elle avait couché avec lui. Elle connaissait son corps, elle avait senti la sublime caresse de sa peau contre la sienne. Et pourtant, danser ainsi dans ses bras lui procurait autant de plaisir que d'être au lit avec lui.

— Oui, sûrement, approuva-t-il en appuyant la main dans le bas de son dos.

Ce contact ferme et délicieux, dont personne d'autre qu'elle et lui ne

pouvait être conscient, ne fit qu'aviver le désir qui l'envahissait.

— Tu vas avoir beaucoup de travail, dans le jardin, poursuivit-elle, se demandant combien de temps elle allait résister avant de l'embrasser.

— J'aime relever les défis.

Elle avait la forte impression que ses réponses étaient à double sens... D'autant qu'il ne tarda pas à la serrer contre lui, mettant la bouche à un centimètre à peine de la sienne.

— Est-ce que tu as prévu d'installer un portique, pour Ethan ?

— Je vais récupérer celui sur lequel je jouais, quand j'étais petit ; il date d'il y a trente-trois ans. Comme tu le sais, il est en parfait état, précisa-t-il, tout en

glissant l'autre bras autour d'elle. On peut se balancer haut, et il est très sûr.

A présent, elle n'osait même plus le regarder. Il la dévorait des yeux, et elle avait peur de céder à la tentation de s'abandonner entre ses bras. Elle bougea légèrement la tête, de manière à ne plus être aussi près de ses lèvres si attirantes. Elle regardait maintenant par-dessus son épaule et se trouvait tout contre lui. Elle sentait les battements de son cœur contre sa poitrine, et son souffle chaud dans son cou.

— Comment vas-tu faire, pour meubler la maison ? interrogea-t-elle, se rendant aussitôt compte de la naïveté de sa question.

— Eh bien, cher maître, il existe pour cela des endroits très pratiques, qu'on appelle des magasins. Si tu n'en as jamais vu, je serai ravi de t'y emmener. On peut même y essayer les matelas. Des souples, des plus durs. Tu pourras me dire ce que tu préfères.

A mesure que les minutes passaient, elle avait la tête qui tournait de plus en plus. Mais ce n'était pas à force de danser ; son trouble était d'une tout autre nature. Et si intense qu'elle se sentit soudain incapable de détourner les yeux de sa bouche.

— Donovan, murmura-t-elle dans un souffle.

Il se pencha alors vers elle et lui effleura les lèvres. Elle s'abandonna à

sa caresse et lui rendit son baiser, incapable de contenir plus longtemps sa fièvre.

Mais elle s'écarta brusquement, se rendant soudain compte de ce qu'elle était en train de faire. Quelle folie !

La chanson s'acheva, et elle en profita pour se libérer de son étreinte.

— Je savais bien que c'était une erreur, lâcha-t-elle froidement. Ne fais pas de scène, d'accord ? Je m'en vais.

— Je ne vais pas faire de scène, mais tu n'es pas obligée de partir.

Oh que si, elle était absolument obligée de partir ! Et tout de suite, avant de se donner en spectacle.

Elle se hâta d'attraper son sac à main et de dire au revoir à Dixie, puis

s'enfuit. En s'installant au volant de sa voiture, elle s'aperçut qu'elle tremblait. Une fois de plus, il lui avait fait perdre tout contrôle. Ce qui ne lui arrivait jamais, en temps normal. Désormais, tout le monde était au courant. Elle l'avait embrassé. En public.

Alors qu'elle essayait vainement de maîtriser les frémissements de sa main pour mettre la clé dans le contact, Donovan ouvrit la portière côté passager et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Tu peux me ramener ? lança-t-il avec désinvolture. Dépose-moi devant chez toi ; je ferai le reste du trajet à pied.

— Ta voiture est juste là, protesta-t-elle en apercevant son 4x4 à quelques

mètres.

— Oui, mais j'ai trop bu.

Tout comme elle, il n'avait pas eu le temps de boire plus d'un demi-verre. Refusant de poser les yeux sur lui, elle regarda droit devant elle, respirant profondément pour retrouver son sang-froid.

— Veux-tu que je conduise ? proposait-il calmement.

Manifestement, il avait remarqué qu'elle n'était pas en état de prendre le volant. Le ton de sa voix était si attentionné, et elle se sentait tellement fébrile, qu'elle ne put qu'accepter.

Sans un mot, ils sortirent de la voiture et échangèrent leurs places. Elle était toujours aussi furieuse, mais davantage

contre elle-même que contre lui. Comment avait-elle pu s'autoriser cela devant tout le monde ?

— Je mourais d'envie d'essayer ta voiture, plaisanta-t-il en démarrant.

— Tu aurais dû me le demander directement, répondit-elle, heureuse d'aborder un sujet des plus neutre. Je te l'aurais prêtée. Ce n'est qu'une voiture.

— Une voiture n'est jamais « qu'une voiture », rétorqua-t-il en reculant.

— Tu veux dire que tu ne me laisserais pas conduire la tienne ?

— Si, peut-être. Le jour où l'odeur du cuir neuf aura disparu.

— C'est-à-dire ?

— Dans cinq ans environ.

Elle se mit à rire, enfin plus détendue.

— Je suis sûre que tu en auras déjà une autre.

Lorsqu'ils commencèrent à rouler, l'exquise sensation du vent dans ses cheveux acheva de lui faire oublier son anxiété.

— Si jamais cela devait arriver, je te promets de te laisser la conduire avant de m'en séparer.

Comme il gardait la main posée sur le levier de vitesses, elle se demanda s'il la ferait glisser sur sa cuisse. Elle se surprit même à le souhaiter de toutes ses forces. Mais il n'en fit rien.

— C'est une fantastique petite voiture, jugea-t-il. Pas du tout austère.

— Comme ça, cela crée un certain équilibre avec mon travail.

— Tu n'as besoin de rien d'autre que toi pour avoir cet équilibre.

— Alors, tu ne me trouves pas austère ?

— Cela dépend de si tu es nue ou habillée.

— C'est vrai ? Tu me trouves austère quand je suis nue ?

Il la regarda d'un air stupéfait, avant de comprendre qu'elle plaisantait.

— Ton image sérieuse ne fait qu'attiser mes fantasmes.

— Ah, intéressant...

Comme ils arrivaient devant chez elle, elle actionna l'ouverture automatique du garage, et il rentra la voiture.

— Merci, dit-elle simplement.

— Je t'en prie, répondit-il en lui rendant ses clés.

Alors qu'il s'apprêtait à descendre de voiture, elle appuya de nouveau sur le bouton de sa télécommande.

— Tu veux entrer un moment ? l'invita-t-elle.

— Je crois que tu as déjà répondu à cette question, répliqua-t-il en voyant dans le rétroviseur la porte du garage qui se refermait.

— Tu peux encore sortir, tu sais.

Il lui glissa une main derrière la tête, et pressa avidement les lèvres contre les siennes. Elle avait rêvé de ce moment pendant toute la journée. Quand ils étaient avec Ethan, puis, plus tard, dès l'instant où il avait franchi la porte du

bar. Leur baiser se fit de plus en plus ardent, et elle sentit qu'ils partageaient le même désir. Soudain, la chaleur étouffante du garage la prit à la gorge.

— Si on rentrait ?, dit-il dans un souffle.

— C'est tout ce que j'attendais.

14

Donovan contourna la voiture, et une seconde plus tard, il serrait Laura contre lui, l'embrassait, la touchait et sentait son corps brûlant de désir. Ses soupirs sensuels achevèrent d'éveiller son excitation. A tâtons, ils entrèrent dans la maison.

— Je reviens tout de suite, promet-elle en s'écartant de ses bras. J'ai quelque chose à faire.

Elle pensait sans doute à sa contraception. C'est vrai, ils n'en avaient pas discuté la veille, si ce n'était qu'elle lui avait dit de ne pas s'en inquiéter.

— Fais vite, l'implora-t-il.

Elle disparut derrière la porte de sa chambre. Au comble du désir, il résolut de l'attendre dans le salon. A peine un instant plus tard, il entendit le bruit de la poignée. Il se retourna, et la vit avancer vers lui, une pile de dossiers sous le bras, les cheveux relevés, et une paire de lunettes sur le nez. Elle portait seulement des sous-vêtements blancs en dentelle et une fine cravate noire.

Il se rappela aussitôt leur échange à propos de ses fantasmes ; ce qu'il avait

devant les yeux dépassait ce dont il avait pu rêver.

— Il me semble que je vais devoir faire appel, s'amusa-t-il en dévorant du regard ses formes sublimes.

Elle laissa échapper un petit rire sexy, et avança vers lui en balançant les hanches. Impatient de la sentir contre lui, il se débarrassa de sa chemise et la lança sur le canapé. Elle le poussa alors doucement pour l'y asseoir, et lui saisit un pied, pour commencer à lui enlever ses bottes. Penchée au-dessus de lui, elle avait les seins délicieusement moulés dans son soutien-gorge, et les mamelons qui pointaient sous le tissu délicat. Elle se retourna et bloqua son autre botte entre ses cuisses. Excité par

la vue de ses fesses, il tendit sa jambe libre et les lui caressa du bout du pied. Il avait envie de lui décrire l'effet qu'elle lui faisait, de lui dire à quel point elle était différente, mais il avait peur qu'elle ait le sentiment d'être comparée à d'autres. Ce qui risquait de lui déplaire.

Il se leva. En un instant, sans trop savoir comment, il se retrouva aussi dénudé qu'elle. Et dire qu'il avait craint de ne jamais pouvoir revivre leur intense corps à corps de la veille... Toute la journée, elle lui avait donné l'impression de refuser de donner une suite à leur liaison.

Par chance, il s'était trompé.

— En attendant, je vais devoir vous séquestrer dans ma chambre, jugea-t-elle en glissant la main le long de son ventre, puis autour de sa taille.

— A l'évidence, rien de ce que je pourrai dire ne pourra plus me sauver. Mais peut-être trouverai-je d'autres arguments...

— Vous allez me les exposer, répondit-elle avec un sourire des plus suggestif. Qui sait, votre cas fera peut-être jurisprudence.

Elle avait déjà ouvert le lit, tout comme il l'avait fait à l'hôtel. A la différence près qu'il avait pris son temps pour tout préparer, alors qu'elle avait agi dans l'urgence du moment. Ce qui lui plut infiniment.

D'un même mouvement, ils se laissèrent tomber sur le matelas et s'enlacèrent fiévreusement, le souffle court et la peau brûlante. L'espace d'un instant, ils cessèrent de bouger et, serré contre elle, il sentit les battements accélérés de son cœur. Il l'embrassa alors avec toute la tendresse dont il était capable, tenant à lui montrer que, pour lui non plus, il ne s'agissait pas que d'une histoire de sexe. Elle avait tenu, la veille, à lui dévoiler ses sentiments ; il voulait le faire aussi, à sa façon.

— Tu ne cesses de me surprendre, murmura-t-il sans quitter le contact de ses lèvres exquisés, tout en lui ôtant ses sous-vêtements.

— Tant mieux, répondit-elle simplement.

Puis elle l'embrassa tant et plus, comme pour lui signifier qu'elle n'avait plus envie de parler. Pourtant, il s'amusa à la contrarier un peu.

— Tu es beaucoup plus drôle que tu ne veux bien le laisser paraître.

— Mais là, je ne suis pas du tout en train de plaisanter, figure-toi.

Laissant échapper un rire rauque, il prit son sein nu dans sa main, et en titilla la pointe rosie du bout du pouce. Puis il lui caressa le ventre, et laissa glisser ses doigts de plus en plus bas, savourant le contact de sa peau douce comme de la soie. Comme elle se cambrait sous l'effet de ses caresses, il continua à

explorer ce corps divin, excité par ses mouvements voluptueux et ses gémissements de plaisir. Il laissa ses mains voyager le long de ses bras, de ses jambes, de ses fesses. Finalement, ses soupirs se faisant de plus en plus suppliants, il se pencha pour passer la langue le long de ses cuisses, puis il mit la bouche contre son sexe chaud et humide. Elle se mit à bouger les hanches au rythme de son plaisir, et enfouit les mains dans ses cheveux, tout en laissant échapper des cris d'extase.

Lentement, elle reprit son souffle et retomba sur le matelas, le corps frémissant. Les yeux fermés, elle semblait transportée dans un autre monde.

— Quel est le verdict ? interrogea-t-il en s'allongeant à côté d'elle.

Il devait bien admettre que cette question était superflue...

— Acquitté.

Elle ouvrit les yeux et lui passa un doigt sur les lèvres, en lui adressant ce petit sourire tellement sexy.

— Je demande des dommages et intérêts.

A ces mots, elle passa une jambe autour de lui et, à son tour, explora son corps avec ses mains, puis avec sa langue. Ses cheveux lui offraient une délicieuse caresse, et ses doigts agiles le menaient à chaque instant plus près du plaisir suprême. Enfin, elle se pencha et prit son sexe dans sa bouche, le menant

presque instantanément à une jouissance si intense qu'il lui sembla ne jamais l'avoir ressentie auparavant. Épuisé, il retomba sur le lit, comblé de plaisir et de bonheur.

Alors qu'ils étaient couchés l'un contre l'autre, essayant peu à peu de reprendre leurs esprits, ses pensées érotiques furent interrompues par la sonnerie du téléphone. Elle le laissa sonner, sans doute aussi impatiente que lui de donner une suite à leur étreinte passionnée. Mais ils entendirent le message qui suivit l'annonce du répondeur.

Laura, c'est Jake McCoy. Je suis désolé de te déranger, mais je cherche Donovan. Si tu le vois, ou si tu lui parles

au téléphone, pourrais-tu lui dire qu'il faudrait qu'il rentre ? Il n'y a rien de grave, mais Ethan a besoin d'être consolé. Merci.

— Il a dû faire un cauchemar, supposa Donovan.

— Quelle que soit la raison, tu dois aller le voir, répondit-elle en se blottissant dans le creux de son épaule.

Il l'embrassa, puis s'efforça de s'écarter d'elle, malgré son désir de rester là toute la nuit. Il eut envie de lui demander si elle se sentait mieux désormais, si elle s'était remise de ce qui s'était passé au Stompin'Grounds, mais il aimait mieux la quitter sur cette merveilleuse sensation de plénitude.

— Je vais te ramener en voiture, dit-elle, se levant en même temps que lui. Je te déposerai à l'angle.

Après une brève hésitation, il accepta sa proposition. Cela lui ferait gagner une bonne dizaine de minutes — et lui permettrait de passer un moment de plus en sa compagnie.

Il retourna dans le salon pour s'habiller, et trouva ses vêtements froissés, en tas sur le canapé. Prenant son téléphone portable dans sa poche, il vit qu'il avait deux messages sur son répondeur : l'un de Jake, l'autre de sa mère.

— Tu es prêt ? appela Laura.

— Oui, répondit-il à contrecœur.

Il la rejoignit dans l'entrée, et elle lui tendit une brosse à cheveux.

Lorsqu'elle s'arrêta pour le déposer, ils ne s'embrassèrent pas avant de se quitter. Au lieu de cela, ils se regardèrent longuement, les yeux dans les yeux, sans un mot.

— Je t'appellerai, dit-il finalement avant de refermer la portière.

— Je n'ai pas changé d'avis, Donovan. Nous avons de bonnes raisons de ne rien dire de notre relation.

Il n'avait pas le temps d'entrer dans ce débat maintenant. Il la laissa partir, et vit ses phares s'éloigner dans la nuit. Poussant la porte d'entrée, il trouva Ethan, les joues rouges et les yeux

mouillés, assis sur les genoux de sa grand-mère.

— Où tu étais ? interrogea Ethan, refusant de venir dans ses bras.

— J'ai expliqué à Ethan que tu étais sorti avec tes frères, précisa Aggie, sans lui cacher qu'elle se demandait où il avait bien pu passer pendant tout ce temps.

Il ne devait pas oublier que son fils n'était pas encore parfaitement à l'aise avec lui ; la présence des femmes le mettait davantage en confiance. Il allait lui falloir du temps pour s'habituer à sa nouvelle vie, et pour accepter que son père s'absente de temps en temps. Les derniers mois, Anne était sûrement restée constamment auprès de lui.

— Je suis là, maintenant, mon chéri, dit-il calmement en lui passant la main dans le dos. Allez, viens là, ajouta-t-il en lui tendant de nouveau les bras.

Il pensa d'abord qu'Ethan allait le rejeter, mais il se jeta à son cou et serra les bras autour de lui.

— Tu ne pars plus, d'accord ? Reste avec moi !

Donovan sortit sur la terrasse, et s'installa dans le fauteuil à bascule. La nuit était douce, et l'on entendait le grésillement continu des grillons. Pour la première fois de sa vie, il berça son enfant en le serrant contre lui, la tête appuyée contre la sienne.

— Je sais que c'est un très grand changement, pour toi, murmura-t-il. Je

sais que ta maman et ta grand-mère te manquent, ainsi que la vie que tu menais avant. Ce n'est pas facile, pour toi, j'en suis conscient. Mais tu dois comprendre que je ne peux pas te promettre de rester avec toi tout le temps. Bientôt, il faudra que je retourne travailler. Et toi, tu iras à l'école. De temps en temps, il m'arrivera aussi de sortir avec des amis, et tu pourras passer la soirée chez grand-mère Aggie. Toi aussi, bientôt, tu auras des camarades de classe avec qui tu auras envie d'aller t'amuser.

Il resserra son étreinte autour de lui.

— Mais quand nous sommes séparés, poursuivit-il, sache que ce n'est que pour un moment.

Il aurait voulu lui promettre qu'il reviendrait toujours, mais il ne le pouvait pas — pas plus qu'Anne ne l'avait pu.

— Sois sûr d'une chose : je ne te laisserai qu'avec des gens qui t'aiment, et qui prendront soin de toi. Des personnes en qui nous avons confiance tous les deux. D'accord ?

— J'ai eu peur, raconta Ethan en poussant un long soupir. Je me suis réveillé, et tu n'étais pas là.

— Voilà ce que je vais faire : à partir de maintenant, je te préviendrai toujours avant de sortir. Même si tu es sur le point de t'endormir. Qu'en penses-tu ?

Après un long silence, Ethan hocha la tête en signe d'approbation.

— Ça va mieux, maintenant ? demanda Donovan.

— J'ai besoin d'une glace.

— Ah, tu as « besoin » d'une glace.

— Oui, besoin, insista Ethan en riant.

— Très bien, je vais t'accompagner, dans ce cas.

Soulagé, Donovan se réjouit d'avoir évité une grave crise.

— Va vite te laver les mains et la figure. Moi, pendant ce temps-là, je vais sortir deux bols. Et un troisième pour ta grand-mère, si elle en a envie.

Comme il ne la voyait plus, il se demanda si elle était partie se coucher.

Ethan se précipita dans la salle de bains. Certain que Laura s'inquiétait

pour lui, Donovan décida de l'appeler pour la rassurer.

— Il va bien, dit-il quand elle décrocha. En bref, il s'est réveillé et a eu peur parce que je n'étais pas là.

— C'est gentil de me donner des nouvelles.

— Maintenant, nous allons manger de la glace.

— Le remède à tous les maux, s'amusa-t-elle.

— Merci encore pour ce soir.

— Nous savons tous les deux que c'est moi qui devrais te remercier. Je suis touchée que tu sois venu à mon secours, Monsieur le Journaliste. Que tu aies remarqué que j'allais avoir du mal à rentrer toute seule. Alors que je ne le

savais pas moi-même. J'ai un peu trop l'habitude de contrôler la situation...

En vérité, elle s'en serait très bien sortie toute seule, mais il était heureux qu'elle voie les choses de cette façon.

— En ce qui me concerne, je te suis reconnaissant d'avoir réalisé l'un de mes plus grands fantasmes, répliqua-t-il en repensant à la scène si sexy qu'elle lui avait fait vivre dans son salon.

— Tout le plaisir était pour moi. Bonne nuit, Donovan.

Assailli par les images de sa soirée avec elle, il raccrocha. Au cours des deux prochains jours, Ethan et lui allaient emménager ensemble, et commencer leur vie de famille. Et bientôt, il lui faudrait prendre une

décision à propos du travail. Décision qu'il avait repoussée jusqu'à présent, pour les meilleures raisons du monde, mais qu'il ne pourrait pas remettre éternellement.

Mais tout cela attendrait demain. Pour l'instant, tout ce qu'il voulait, c'était partager une bonne glace avec son fils.

15

— Je pourrais appeler du monde et faire arranger ce jardin en une demi-journée, commenta Joe, le lendemain matin, quand Donovan lui montra la maison.

— Mais ce serait beaucoup moins amusant, non ? souligna-t-il en enlevant son T-shirt en vue du travail qui l'attendait.

Il regarda Ethan, qui traînait joyeusement une pelle au milieu des mauvaises herbes, en faisant des bruits de moteur avec la bouche.

— Amusant ? s'étonna Joe. Je ne comprends pas, Donovan. Tu es locataire. Pourquoi te donner autant de mal ?

— Parce que c'est quelque chose que je peux faire avec Ethan.

— Ah, d'accord. Je comprends mieux. Alors, que puis-je faire pour toi, à part te prêter mes outils ?

— J'aurai besoin de ton aide pour transporter les plantes, si c'est possible. Mais rien de plus. Tu as déjà donné beaucoup de ton temps pour le jardin de Jake et Keri.

— Pas tant que ça ; Keri tient absolument à faire les choses elle-même. Et de toute façon, il faut bien que les frères servent à quelque chose. Dis donc, ajouta-t-il avec un grand sourire, tu me laisseras choisir les plantes, hein ? Et te dire comment les disposer ?

Apparemment, son frère n'avait pas oublié son peu de talent pour le jardinage.

— Mais oui. Landon a insisté pour les payer lui-même. Il faudra parler avec lui du budget.

— Bien. Je lui ferai bénéficiaire de mon prix de gros, pour que tu puisses prendre tout ce que tu veux.

— Papa ! appela Ethan de l'autre bout du terrain. On pourra avoir un chien ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ce sont les règles fixées par le propriétaire. Pas d'animaux.

— Oh, dommage !

Il ramassa la pelle qu'il avait laissée tomber, et se remit à gambader dans tous les sens.

— C'est vrai ? interrogea Joe.

— Aucune idée. Je n'ai pas posé la question.

Il se rappela alors sa conversation de la veille avec Laura, et craignit que ce mensonge ne vienne le hanter un jour ou l'autre. Mais, après tout, c'était davantage une déformation de la vérité qu'un véritable mensonge, songea-t-il

pour se rassurer. Il voulait seulement éviter de faire de la peine à Ethan.

Et acheter un chien ne faisait pas vraiment partie de ses priorités.

— Au fait, j'ai dû conduire ta voiture jusqu'à chez moi, hier soir, ajouta Joe avec le plus grand naturel. Puisque tu étais parti avec Laura.

C'était précisément la situation qu'il avait espéré éviter. Fallait-il qu'il mente à son frère, maintenant ? Non. Pas question.

— Oui, pardon de ne pas te l'avoir demandé avant de m'en aller. Il a fallu que je lui coure après.

— C'est ce que Jake m'a dit en me donnant tes clés. Je comprends très bien

qu'elle te plaise, Donovan. A vrai dire, je l'ai toujours su.

— Mais ?

— Evidemment, je ne suis pas expert en relations de couple, mais, en vous voyant danser tous les deux, j'ai eu la forte impression que la vôtre n'était pas des plus simple.

En effet, il n'avait rien d'un spécialiste dans ce domaine. Et il se trompait. Dans l'intimité, tout se passait bien entre eux, et pas seulement physiquement. Il pouvait parler avec elle comme avec personne. Même avec ses frères, il ne se sentait pas aussi à l'aise.

— Il ne faut pas se fier aux apparences, riposta-t-il en ramassant une paire de gants et une pelle.

— Si tu le dis, concéda Joe en souriant. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Aucune idée. J'espère que j'en saurai plus dans trois ou quatre semaines, quand Ethan entrera au jardin d'enfants. Quand je pense qu'il n'est là que depuis quinze jours...

Et cela ne faisait que deux jours qu'il avait couché avec Laura pour la première fois. Pourtant, il lui semblait être avec elle depuis des années.

— Il y a quelqu'un ? entendirent-ils appeler.

— Quand on parle du loup, dit Donovan en reconnaissant la voix de Laura.

— Pas vraiment, non, rétorqua Joe avec un regard curieux.

— C'est une façon de parler, Joe.

— Je sais, merci, s'amusa-t-il. Mais tu n'étais pas en train de parler de Laura. Il me semblait bien que tu avais l'esprit ailleurs.

Laura avança vers eux, suivie de sa mère. En la voyant, resplendissante dans sa robe bleu ciel, Donovan se précipita à sa rencontre. Elle était si élégante, si désirable, qu'il dut se retenir de la serrer dans ses bras et d'embrasser ses épaules dénudées.

— Bonjour, dit-elle, ses yeux noisette brillant d'intelligence. J'espère que cela ne vous ennuie pas, que nous passions à

l'improviste. Maman avait envie de visiter.

— Salut, chéri, plaisanta Dolly en secouant sa chevelure rousse flamboyante.

— Bonjour, mon trésor.

— Je crois que j'ai manqué un épisode, commenta Laura en leur adressant un regard perplexe.

— C'est entre nous, confirma Dolly malicieusement.

— Laura ! Dolly ! s'exclama Ethan en accourant à leur rencontre. Venez voir ma chambre !

— Je l'ai vue hier, Ethan. Mais emmène maman, je suis sûre qu'elle sera ravie.

— Je vous suis, jeune homme, renchérit Dolly avec bonne humeur.

Il lui prit la main en riant, et la pressa d'entrer dans la maison. Aussitôt, Joe s'éclipsa sous prétexte d'aller chercher d'autres outils dans sa voiture.

— Je ne sais pas si tu es au courant, mais quand ma mère ne m'aide pas à mon cabinet, elle travaille comme décoratrice d'intérieur.

— Comment allez-vous, ce matin, cher maître ? demanda-t-il, ignorant sa remarque.

Elle parut d'abord décontenancée, mais se reprit en quelques secondes.

— Très bien, merci. Tu as bien dormi ?

— Étonnamment bien.

Comme il lui effleurait le bras du bout des doigts, il sentit qu'un frisson la traversait.

— Et toi ? ajouta-t-il.

— J'ai fait des rêves très agréables.

— Je n'ose pas te raconter les miens, lui susurra-t-il à l'oreille.

— Tu as de nouveaux fantasmes à réaliser ? interrogea-t-elle en le gratifiant d'un regard brûlant.

— Tu dois aussi en avoir quelques-uns, non ?

— Peut-être bien.

Elle posa la main sur son torse nu, et la fit glisser jusqu'à la ceinture de son pantalon, qu'elle saisit pour l'attirer contre elle.

Répondant à sa caresse, il passa la main dans ses cheveux, se délectant de leur douceur soyeuse. Puis il pencha la tête, et la vit approcher la bouche de la sienne.

A cet instant, un fracas métallique les fit sursauter.

— Voici d'autres outils, cria Joe avant de réapparaître.

— Il est au courant, pour nous, précisa Donovan lorsque Laura s'écarta de lui. Il avait deviné, et je n'ai pas voulu lui mentir. Ne t'inquiète pas, il ne dira rien à personne.

La voyant hocher la tête, il se demanda comment il devait comprendre son geste.

— Dolly dit que je pourrais décorer ma chambre avec des poissons, annonça Ethan en revenant avec la mère de Laura.

— Des poissons ?

— Oui, comme thème principal, expliqua-t-elle. Ethan m'a dit qu'il adorait pêcher.

Donovan ne savait même pas que son fils était déjà allé à la pêche. Mais un aquarium serait une très bonne idée de cadeau, pour son anniversaire.

— Très bien, répondit-il.

— Si je peux apporter mon aide pour aménager votre maison, j'en serai très heureuse.

— Je n'avais pas prévu d'acheter beaucoup de choses, à part de nouveaux

matelas. J'attends de savoir si nous allons rester ici. Mais je suis tout à fait disposé à accepter les vieux meubles dont personne ne se sert.

— Dans quel style ?

— Quel dommage que Jake et Keri aient déjà vendu tous les meubles des Braeburn, réagit Joe qui passait en poussant une brouette.

— C'est certain, ironisa Donovan. Ces tables aux pieds rongés et ces petits fauteuils à fleurs auraient fait beaucoup d'effet, chez nous, les hommes.

— Vous, les hommes ? releva Laura.

— Oui, on est des hommes, proclama Ethan en tapant dans la main de son père.

— Je peux quand même être utile, insista Dolly. Je pourrai faire le tri de tout ce que vous allez recevoir.

— D'accord, mais nous tenons à notre droit de veto. Nous ne voulons ni petits rubans, ni napperons, ni bibelots. N'est-ce pas, mon chéri ?

— Oui. C'est quoi, des napperons ?

— Aucune importance. Ce n'est pas pour les hommes.

— D'accord, dit-il fièrement.

— C'est une charmante petite maison, remarqua Dolly. Elle ne sera pas difficile à arranger. En revanche, bonne chance pour le jardin...

— Ce sera très bien, vous allez voir, promit-il en promenant le regard tout

autour de lui. Ce jardin attend seulement d'accueillir des ribambelles d'enfants.

Un silence gênant tomba comme une chape de plomb.

— Nous devons partir, déclara brusquement Laura. On nous attend pour un brunch.

Donovan vit aussitôt l'air surpris de Dolly. Laura avait menti. Mais pourquoi ? Il dut se retenir de lui poser la question.

— Passe quand tu veux, chère voisine, l'invita-t-il le plus naturellement possible. Dolly, j'accepte votre offre avec plaisir. A plus tard.

— Bonne journée. Au revoir, Ethan, amuse-toi bien.

— Au revoir, Laura !

Elles disparurent derrière la grille.

Tandis que Donovan essayait de comprendre ce qui avait pu la faire fuir si soudainement, il vit tout à coup son jardin pris d'assaut par la foule de ses sœurs, beaux-frères et neveux, qui, en tenue de travail, se mirent aussitôt à suivre les ordres de Joe. Il eut beau protester, rien ne les arrêtait. C'était comme s'ils ne l'entendaient pas. Il connaissait assez bien sa famille pour savoir qu'il était inutile de lutter davantage.

Après tout, un peu d'aide pour arracher les mauvaises herbes ne serait peut-être pas superflue. Ethan et lui pourraient toujours se réserver le travail final : planter les arbres et les fleurs. Et,

pourquoi pas, installer un petit toboggan, et une balançoire. Ils ne manqueraient pas d'activités à faire tous les deux.

Tout en regardant son fils s'amuser avec ses cousins, il ne put s'empêcher d'espérer qu'il demanderait souvent à Laura de venir les voir. Visiblement, elle ne savait pas lui dire non.

* * *

— Si je comprends bien, afin que ton mensonge n'en soit plus un, il va falloir que nous allions prendre un second brunch ? demanda Dolly lorsqu'elles montèrent en voiture pour se rendre chez elle. Je te le dis tout de suite : même si j'adore les pancakes de Honey et sa

confiture de myrtilles, je ne peux plus rien avaler.

— Toutes mes excuses ; mais il me fallait un prétexte pour partir.

— Je sais, ma chérie. Tu es amoureuse de lui.

— Oui.

— Eh bien ! Tu ne nies même pas ? Ce doit être vraiment sérieux.

— A moitié sérieux, corrigea Laura en roulant vers la maison de sa mère. Tu sais bien que ça ne pourra pas aller loin, entre nous.

— Et pourquoi pas ?

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre. Tu l'as entendu toi-même : il veut que sa maison soit remplie d'enfants.

— Oui, je l'ai entendu. J'ai aussi vu sa façon de te regarder. J'imagine que tu ne lui as rien dit.

Elle secoua la tête, mais n'ajouta pas un mot. Que dire ? Elle devinait ce que pensait sa mère, et elle savait qu'elle avait raison. Elle devait être honnête avec Donovan.

Elles entrèrent dans la maison. C'était un ravissant petit cottage, pour lequel elle avait déployé ses plus grands talents de décoratrice. Dans chaque pièce, elle avait également disposé un bouquet de roses de son jardin, qui dégageait un parfum extraordinairement doux et apaisant.

— Thé glacé ? proposa-t-elle en ouvrant les fenêtres pour laisser entrer

l'air.

— Avec plaisir.

Dolly avait déjà préparé sa fameuse infusion à la pêche, si rafraîchissante. Elles se servirent chacune un verre, puis allèrent s'asseoir sur la terrasse, face aux superbes parterres de fleurs.

— Allez, commença Dolly. Dis-moi tout.

— Je ne sais même pas par où commencer.

— Je vais t'aider, dans ce cas. J'ai quelques questions à te poser.

— D'accord, accepta-t-elle, soulagée.

— Croyais-tu sincèrement que tu pourrais sortir avec lui sans tomber amoureuse ? Il a toujours été le seul

amour de ta vie, même quand tu avais d'autres petits amis.

— Oui, je l'ai cru. Je pensais que cela m'aiderait à passer à autre chose. Était-ce de la naïveté ? Du pragmatisme ? Toujours est-il que, quand l'occasion s'est présentée, je n'ai pas eu la force de la laisser passer.

— Et maintenant, tu ne sais plus comment t'en sortir.

— On finit toujours par s'en sortir. Un jour ou l'autre. Tu t'es bien remise de ton histoire avec papa, non ?

— Bien sûr, répondit Dolly, le regard dans le vague.

— Tu mens, devina Laura.

— Non, ma chérie. Le fait d'en parler me rappelle des souvenirs, c'est tout. Je

m'en suis remise, mais cela m'a pris des années. Et il a fallu qu'il se remarie pour que je me fasse une raison.

A ces mots, elle eut l'impression de recevoir un coup de massue sur le crâne.

— Tu ne me l'avais jamais dit !

— J'étais furieuse. Et anéantie. J'ai fait tout ce que je pouvais pour l'oublier.

— A-t-il eu d'autres enfants ? demanda Laura, sous le choc de la nouvelle. Est-ce que j'ai des frères et sœurs ?

— Je ne sais pas. Je peux te dire où il habite, si tu as envie de l'apprendre par toi-même. Il me tient toujours au courant de ses déménagements.

— Pourquoi ?

Dolly haussa les épaules, amère.

— Je n'ai lu que sa première lettre. Les autres, je ne les ai même pas ouvertes. Mais je les ai gardées. Tu peux les avoir, si tu veux.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de tout ça avant aujourd'hui, maman ?

— Tu ne m'as jamais rien demandé.

Interloquée, elle scruta le visage de sa mère.

— Bon, d'accord. Je ne voulais pas que tu souffres davantage. Il est parti sans se retourner. S'il avait été pris de regrets, il aurait pu revenir. Il connaissait notre adresse. Je ne lui aurais jamais interdit de te voir. Je croyais qu'il était mon âme sœur, confia-t-elle en serrant la main de Laura dans la sienne. Je l'aimais à la folie.

Mais cela n'a pas suffi. Malgré ce que les gens disent, l'amour ne suffit pas, pour faire tenir un couple. Surtout quand il n'est pas réciproque, évidemment.

— Pourquoi t'a-t-il épousée, alors ?

Sa question resta un moment en suspens.

— Je crois que tu es assez mûre pour le savoir, maintenant, déclara-t-elle finalement. La raison, c'était toi.

— Tu étais enceinte ?

Elle crut que sa tête allait exploser sous l'effet de ces révélations.

— Oui. De quatre mois.

— Pourquoi je ne l'ai jamais su ?

— A quoi bon ? Je ne voyais pas l'intérêt de le dire.

Comment se faisait-il qu'elle n'en ait jamais entendu parler ? Beaucoup de gens prenaient pourtant un malin plaisir à révéler les secrets des autres ; il était fort étonnant que celui-ci ne soit pas parvenu à ses oreilles.

— Cela fait partie de mon histoire, maman ! s'insurgea-t-elle.

— Les mères font ce qu'elles peuvent pour protéger leurs petits.

— Tu parles comme une maman ourse qui aurait affaire à des prédateurs. Cela fait bien longtemps que je n'ai plus besoin de protection.

— J'ai envisagé de t'en parler, quand tu es devenue adulte. Ne serait-ce que pour te dissuader de faire les mêmes erreurs que moi. Mais à ce moment, nous

avons appris ta malformation, et je n'ai pas jugé nécessaire de t'accabler avec cette histoire.

Inutile de se disputer avec sa mère à ce sujet. De toute façon, elle ne pouvait plus rien changer à ce qui s'était passé.

— Tu regrettes de m'avoir eue ? D'avoir été obligée de te débrouiller seule avec un enfant ?

— Pas un instant. Pas une seule seconde. J'aurais pu me remarier. Tu sais, j'ai même reçu quelques propositions. Mais, avec les années, j'ai appris à maîtriser mes émotions. Je me suis endurcie. J'en suis désolée : c'est sans doute de moi que tu tiens ça...

— Tu t'es refusé le droit au bonheur.

— Ma vie est loin d'être finie. Je n'ai que quarante-neuf ans. Est-ce qu'il t'aime ? chuchota-t-elle, revenant à leur conversation de départ.

— Il ne l'a pas dit. Et puis, surtout, nous n'attendons pas la même chose de la vie. Il ne sait pas encore exactement ce qu'il va faire, mais, à mon avis, il continuera à s'absenter souvent.

— Il n'abandonnera pas Ethan pour de longues périodes.

— Je ne suis pas certaine qu'il ait le choix. Il n'a jamais été aussi célèbre dans son milieu professionnel, et il doit en profiter. Il voudra sans doute montrer l'exemple à Ethan, en consacrant sa vie à sa passion. Il va peut-être ralentir sa

cadence de travail pour disposer de plus de temps libre, mais c'est tout.

— C'est probable. Tu le connais mieux que moi.

Toutes deux perdues dans leurs pensées, elles restèrent silencieuses un long moment. Laura ne pouvait pas rentrer chez elle, puisqu'elle était censée être au restaurant. Peu à peu, elle s'égara dans ses réflexions, essayant vainement de formuler des résolutions. Comment allait-elle s'y prendre, pour tirer un trait sur sa relation avec Donovan ?

Depuis la veille, elle ne cessait de se dire que le fait qu'il vienne habiter en face de chez elle n'allait pas lui simplifier la tâche. Mais à présent, elle

comprendait que cette situation allait être carrément invivable.

16

— Mais enfin, où es-tu ? A un match de baseball ?

Malgré le vacarme qui l'entourait, Donovan reconnut au téléphone la voix du rédacteur en chef de *NewsView*.

— Tu y es presque, répondit-il. Je me trouve dans le jardin de ma mère. Nous fêtons l'anniversaire de mon fils. Que puis-je pour toi ?

Rupert Cole aimait se vanter d'avoir été le premier à publier les articles de Donovan. Ce n'était pas vrai, mais ce dernier acceptait volontiers ses marques d'affection, qui lui conféraient certains avantages.

— Que penses-tu de Special Projects Editor ? Ça sonne bien, non ?

Donovan fit quelques pas pour se mettre au calme. Il avait le pressentiment que ce coup de téléphone revêtait une importance capitale.

— Je ne comprends pas. De quoi parles-tu ?

— De l'occasion de ta vie.

— Serais-tu en train de me faire une offre ?

— Oui. Une offre que tu ne pourras pas refuser.

Depuis le temps que Donovan travaillait pour le groupe de presse, il connaissait tous ses titres par cœur. Special Projects Editor n'en faisait pas partie.

— Tu as créé un poste pour moi ?

— Exactement.

— Pourquoi ?

— Parce que nous tenons à te garder.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ce ne sera pas le cas ?

— Voyons, Donovan, je sais bien que tu ne voudras plus partir en reportage à l'étranger pendant des mois. Ni même peut-être occasionnellement pour quelques jours. Dis-moi si je me trompe.

En effet, il ne pouvait pas le contredire. Mais jusqu'à cet instant précis, il n'avait pas réussi à le formuler comme une certitude.

— Bon, poursuivit Rupert. Voici ce que je te propose. C'est toi qui seras à la tête de ton propre projet. Tu n'auras à en référer qu'à moi. Tu pourras travailler ici, à Washington. Et je pense que la rémunération devrait te satisfaire. Tu recherches la stabilité, non ? Pour Ethan et toi ?

Oui. Enfin, il pourrait commencer à mener la vie d'un homme mûr, responsable d'un enfant. Dictier ses propres règles. Acheter une maison. Inscrire son fils dans les meilleures

écoles. Et puis, il connaissait du monde à Washington.

— Quand dois-je te répondre, Rupert ?

— Ici, la rentrée des classes est dans trois semaines.

Trois semaines. En Californie, ce serait dans dix jours seulement. Et Ethan était inscrit. Ils avaient déjà visité le bâtiment, et rencontré le personnel.

— Je suis profondément touché. Je dois quand même te dire que j'avais d'autres projets en tête.

— Je suis au courant. Le monde est petit, surtout dans notre milieu, ajouta-t-il en riant. Je ne vois aucun inconvénient à ce que tu cumules plusieurs activités à la fois.

C'était bien plus qu'il n'aurait pu l'espérer. Néanmoins, était-ce vraiment une offre qu'il ne pouvait pas refuser ?

— Je te tiens au courant. Merci infiniment, Rupert. Pas seulement pour ta proposition, mais pour ta confiance.

— Tu ne la dois qu'à toi-même. Je t'envoie les détails par e-mail. J'ai très envie que nous poursuivions notre collaboration. Bien sûr, ce ne sera pas aussi excitant que le travail de terrain, mais en compensation, tu auras des responsabilités. Je serai chez moi tout le week-end, si tu as envie d'en discuter.

Après avoir raccroché, Donovan resta un moment immobile, indécis. Il avait besoin de rester seul quelques minutes avant de retrouver l'agitation de la fête.

— Donovan ?

Laura était debout devant lui. Il ne l'avait pas entendue approcher.

— C'est bientôt l'heure de la *piñata*.

— Oui, merci. J'arrive.

— Tout va bien ?

— Oui, je crois. Je pourrai passer te voir plus tard pour en parler avec toi ?

— Bien sûr.

— Je viendrai quand Ethan sera couché. Je demanderai à une de mes sœurs de rester avec lui.

— Très bien.

Ils rejoignirent les autres. Elle avait beau essayer de masquer sa curiosité, il voyait bien qu'elle avait hâte d'en savoir plus sur sa conversation téléphonique. Elle était adorable. Et

superbe. Ils avaient passé peu de temps ensemble, ces deux dernières semaines. Finalement, le fait d'habiter en face de chez elle s'était avéré plus compliqué qu'il ne l'avait envisagé. Il était au courant de toutes ses allées et venues. Il la voyait dans sa cuisine. Il savait à quelle heure elle éteignait ses lumières, et rêvait de pouvoir la rejoindre.

Désormais, les jours où elle travaillait à Sacramento, elle ne revenait qu'après la tombée de la nuit. Ce qu'elle ne faisait pas avant. A l'heure où elle rentrait, Ethan était déjà au lit.

La maison était très calme, une fois que son fils était endormi. Donovan avait pris l'habitude de l'animation qui régnait chez sa mère, jusque tard le soir.

Il n'aurait jamais cru que cela lui manquerait. Et pourtant...

C'était absurde. Alors qu'il n'avait qu'à traverser la rue pour être auprès de Laura, il avait l'impression qu'il lui était impossible de la voir. Depuis leur emménagement, il n'avait pu la retrouver que deux fois pour passer un moment d'intimité avec elle. Et les deux fois, il avait senti une certaine précipitation, au cours de leur étreinte. Elle y répondait avec ardeur, mais il la sentait sur la défensive. Peu à peu, elle semblait prendre de la distance avec lui. Et il avait de plus en plus de mal à accepter sa règle du silence. Il n'aimait pas se cacher.

Avait-elle raison de refuser de dévoiler leur liaison ? Cela allait peut-être lui rendre les choses plus faciles, après tout. Les choses, et plus précisément son départ. Ce serait plus simple pour eux, mais surtout pour Ethan.

En fin de compte, le plus dur était de ne pas pouvoir mettre un mot sur leur relation. Il ignorait même la nature des sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

— Tu m'inquiètes, déclara-t-elle finalement en le dévisageant, comme si elle cherchait à lire dans ses pensées.

— Je te demande pardon.

Il vit que ses frères les observaient. Ainsi que Nana Mae, qu'il n'avait

toujours pas invitée à déjeuner, contrairement à ce qu'il lui avait promis. Elle n'allait certainement pas tarder à le lui rappeler.

— Ne t'en fais pas, Laura. Il n'y a rien de grave.

Elle s'éloigna pour aller s'asseoir avec Dixie et Keri, pendant que Donovan observait Ethan et ses nouveaux amis, deux autres petits garçons de cinq ans, qui s'apprêtaient à casser la *piñata*. Pour son plus grand bonheur, il voyait qu'Ethan commençait à s'adapter à sa nouvelle vie. Avait-il le droit de lui imposer une autre rupture en l'emmenant à l'autre bout du pays ?

Mais Rupert lui avait bien dit que c'était l'occasion de sa vie.

Tandis que Joe organisait l'animation que tous les enfants attendaient, Donovan se mit légèrement à l'écart pour réfléchir. Il savait pourquoi il s'était éloigné de Chance City durant toutes ces années. Il avait senti l'appel de l'aventure, et l'avait écouté. Cela lui avait réussi. Et aurait pu lui réussir encore pendant longtemps. Son métier lui procurait une grande satisfaction. Il s'épanouissait, et avait l'impression d'être utile.

Anne avait eu raison : seule sa carrière comptait, au détriment de tout le reste. Au fil des années, son rythme de travail était devenu si effréné qu'il ne laissait de place à rien d'autre dans sa vie.

Et que cela lui avait-il apporté ?

Enormément de choses. La reconnaissance, pour commencer. Des dizaines de voyages incroyables, des rencontres magnifiques. Et il n'avait que trente-trois ans. Il pouvait encore vivre une foule d'autres expériences.

Oui. Sauf que rien n'était plus comme avant.

Il contempla son enfant, pris d'un fou rire alors qu'il essayait, les yeux bandés, d'atteindre la *piñata* avec son bâton. Il repensa à lui un mois plus tôt, dans ce même jardin, réservé et intimidé. Jamais il n'aurait accepté de jouer ainsi tout seul. Il aurait réclamé de ne pas lâcher la main de Donovan.

Ou celle de Laura.

Il regarda machinalement dans sa direction. Elle avait les yeux rivés sur Ethan, et ses prunelles pétillaient de joie. Elle se pencha vers Dixie pour faire un commentaire, mais sans détacher son attention du captivant spectacle qu'elle suivait.

Avec son sourire rayonnant, elle paraissait à l'aise comme un poisson dans l'eau, au sein de la famille McCoy. Un peu plus tôt, il l'avait même vue donner une accolade à sa mère, ce qu'elle n'aurait jamais fait non plus, un mois auparavant. Tout comme Ethan, elle s'adaptait.

Et tout comme lui-même, aussi.

Il se décida finalement à aller s'asseoir auprès de sa grand-mère, qui

ne perdait pas une miette de ce qui se passait.

— Je me demandais si tu avais un emploi du temps chargé, en ce moment ? demanda-t-il. Tu serais libre pour déjeuner, cette semaine ?

— Justement, demain, je suis disponible.

— Je passerai te prendre à midi. Nous pourrions aller à Tahoe jouer un peu aux machines à sous, et repartir en début d'après-midi.

C'était le genre de périple qu'elle adorait, avant la congestion cérébrale qu'elle avait subie deux ans plus tôt.

— Allons plutôt au Lode. Je te remercie pour ton attention, Donovan,

mais je suis trop fatiguée pour aller plus loin.

C'était la première fois qu'il l'entendait admettre qu'elle n'avait plus la même force qu'autrefois. A quatre-vingt-neuf ans, il était grand temps qu'elle se ménage un peu.

— Je vais bien, ajouta-t-elle en lui tapotant la joue. Ne prends pas cet air inquiet.

A maintes occasions, il avait pu voir à quel point la vie tenait parfois à un fil. Sur un champ de bataille, il n'avait pas le temps de s'arrêter pour y réfléchir. Ici, en revanche, il avait tout le loisir de méditer sur la question. Sa grand-mère vieillissait, mais seulement physiquement. Son esprit, lui, était plus

vif et plus fort que jamais. Il avait hâte de passer ce moment avec elle. Elle lui serait sûrement de très bon conseil.

— Je t'aime de tout mon cœur, lui dit-il en l'embrassant sur la joue.

— Oh, mon chéri ! s'exclama-t-elle, les yeux brillants, en lui prenant la tête entre les mains. Tu es vraiment le plus surprenant de la famille. Pas toujours dans le bon sens, d'ailleurs, précisa-t-elle en riant. Je t'aime aussi.

Il se sentit tout à coup soulagé d'un poids. Il resta encore un peu avec elle, puis se leva pour aller voir Jake, qui était assis non loin de Keri et Laura. Il tenait Isabella dans ses bras, et la berçait en faisant des petits sauts qui semblaient beaucoup l'amuser.

Donovan contempla sa nièce, qui ouvrait brusquement les yeux dès qu'un cri ou un rire se faisait entendre, puis les refermait.

— Je peux la prendre ? demanda-t-il à son frère.

Quelques semaines plus tôt, Jake lui avait mis Isabella dans les bras, mais il s'était senti si mal à l'aise qu'il s'était empressé de la lui rendre.

Jake n'hésita pas une seule seconde à lui confier sa fille. Aussitôt, elle fixa sur lui un regard fasciné et lui fit un grand sourire. Il fondit en voyant contre lui son adorable petit visage.

— Il n'y a rien de plus beau, commenta Jake.

— Et dire que j'ai manqué tout ça, répliqua-t-il, encore plein de regrets et de rancœur contre Anne.

— Tu as l'air très naturel, déclara Laura en observant la scène.

Ses lèvres souriaient, mais son regard exprimait une certaine tristesse.

Dès qu'ils en eurent fini avec la *piñata*, Aggie appela Ethan pour l'ouverture des cadeaux.

— Et voici le dernier, annonça-t-elle lorsqu'il ne resta plus qu'un seul paquet. D'après la carte, il est pour Ethan et Donovan, ajouta-t-elle en leur tendant l'imposante boîte.

— Viens, papa ! Aide-moi à l'ouvrir.

Donovan rendit Isabella à son papa, tout en prenant garde de ne pas la

réveiller. Puis il rejoignit Ethan, qui lui tendit le petit mot laissé sur le paquet.

— C'est de la part de Laura, dit Donovan en voyant sa signature.

— J'ai déjà reçu un cadeau de Laura.

— Laura a dû estimer qu'il t'en fallait un autre.

Ethan se contenta de sourire, manifestement impatient de découvrir quelle idée elle avait encore trouvée.

Ils arrachèrent ensemble le papier, et découvrirent un superbe portrait encadré.

— Regarde, papa ! C'est nous !

Tandis que tout le monde s'extasiait, Donovan resta bouche bée, figé par l'émotion. Il se rappela alors leur journée au parc, tous les trois, et les

photos que Laura avait prises. Elle en avait choisi une pour en faire faire un portrait. Cela resterait gravé à jamais comme un magnifique souvenir.

— Merci, articula-t-il quand il eut recouvré l'usage de la parole. C'est une merveilleuse idée.

Fasciné, il ne voyait plus qu'elle.

— Je suis heureuse que tu l'aimes. C'est maman qui l'a fait.

Le cercle des McCoy s'était encore agrandi, aujourd'hui, avec la présence de Dolly, qui avait passé des heures à parler avec Aggie, comme si elles étaient de vieilles amies. Peut-être l'étaient-elles, après tout. Donovan n'en savait rien.

Il alla s'asseoir un peu à l'écart, et ressentit soudain un élan d'affection envers tous ceux qui étaient venus fêter avec lui l'anniversaire de son fils. Il avait d'abord envisagé d'organiser la fête chez lui — ce qui ne lui serait jamais venu à l'esprit avant l'arrivée d'Ethan — mais, même si le jardin était presque fini, la pelouse à peine semée n'aurait pas résisté.

— Tu as passé une bonne journée ? demanda-t-il à son fils.

— Oui, c'était génial, répondit-il en le serrant de toutes ses forces dans ses bras.

Il avait dû apprendre ce geste de sa grand-mère Aggie, songea Donovan.

— Moi aussi.

Mais était-ce suffisant ? Il voulait pouvoir faire de grands projets, pour son fils et lui. Des projets qu'il lui serait possible de réaliser, s'il acceptait ce nouveau travail.

Aggie entonna un « joyeux anniversaire », et tout le monde la suivit à pleine voix. Elle apparut alors, portant un splendide gâteau au chocolat surmonté de cinq bougies étincelantes. Ethan était aux anges.

Si Donovan refusait la proposition de Rupert, son fils pourrait grandir ici. Il serait privé de l'expérience excitante de la vie à Washington, mais entouré de gens qui l'aimaient déjà et prenaient soin de lui. Ce qui était certainement plus important pour lui.

A présent, Donovan allait devoir répondre à une autre question : quel était le plus important pour lui ?

17

Laura sortit de sa piscine et attrapa une serviette pour s'essuyer la figure. Elle avait nagé si longtemps qu'elle avait renoncé à compter les longueurs qu'elle avait enchaînées sans s'arrêter. Déjà, ses bras et ses jambes endoloris lui annonçaient les courbatures qu'elle allait sentir le lendemain.

Une fois dans sa chambre, elle ôta son maillot de bain et s'enveloppa dans sa

grande serviette. Il était 21 h 30. Elle avait nagé pendant une heure.

Il fallait bien cela pour éliminer la glace et le gâteau au chocolat...

Et surtout pour canaliser le tourbillon d'émotions qui l'assaillait.

Donovan avait quelque chose à lui annoncer. Quelque chose de crucial.

Il avait appelé un peu plus tôt, prévenant qu'il serait là vers 22 heures. Elle avait donc juste le temps de prendre une douche, de se sécher les cheveux et d'enfiler le déshabillé en soie qu'elle venait d'acheter. Pour une fois, elle aurait le temps de créer une atmosphère romantique avant son arrivée. Elle voulait que ce moment soit unique, afin qu'ils en gardent tous les deux un beau

souvenir. Qui savait quand l'occasion se représenterait ?

A 22 heures précises, elle l'entendit frapper doucement à la porte. Plus nerveuse que jamais, elle rejeta ses cheveux en arrière, s'efforçant de paraître parfaitement naturelle. Seul le tremblement de ses mains risquait de la trahir. Etait-ce vraiment l'effet du trac ? Ou de l'attente insoutenable de le retrouver ?

Elle ouvrit la porte. Aussitôt, il fixa sur elle son regard intense, brûlant de désir. Il semblait aussi impatient qu'elle. Sans dire un mot, il entra et referma la porte. Le souffle court, il l'attira à lui et l'embrassa avec une urgence presque bestiale qui l'excita encore plus. En un

instant, elle n'eut plus envie de tendresse, ni de romantisme. Sa virilité était tout ce dont elle avait besoin.

Il la plaqua contre le mur et continua à l'embrasser fiévreusement, tout en promenant les mains sur son corps avec une avidité terriblement érotique. Il pressa les doigts autour de ses seins, puis fit glisser ses bretelles pour lui mordiller le cou et lui lécher les mamelons. Bientôt, elle se retrouva nue, et sentit sa langue descendre le long de son ventre. Que c'était bon... Enfin, il lui écarta légèrement les jambes et mit la bouche sur son sexe. Les mains fermement appuyées sur ses fesses, il la mena dans un univers de plaisir qui lui fit oublier tout le reste. En un instant,

elle sentit la jouissance monter en elle, si forte qu'elle faillit chanceler en atteignant l'orgasme.

Sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, il la souleva et la porta jusque dans sa chambre. Couchée sur le lit, elle le vit se débarrasser de ses vêtements. Puis il se mit sur elle et la pénétra, mettant fin à l'insupportable attente.

— Je veux que tu jouisses en même temps que moi, murmura-t-il en glissant les doigts entre eux deux.

Il parvint à se retenir, et la caressa avec une douceur infinie. Il savait exactement comment la toucher pour lui donner du plaisir. Il la mena à l'extase en quelques secondes, et la suivit en

mêlant ses gémissements de plaisir aux siens. Elle sentit son corps tendu se figer, puis il se relâcha en atteignant la délivrance.

D'une voix rauque et haletante, il prononça son nom, comme une plainte. Elle noua les bras autour de lui et le serra contre elle. Sans bouger, il resta là, appuyé sur les coudes, les yeux plongés dans les siens.

— Si j'avais su que tu aimais les négligés à ce point, dit-elle pour rompre un silence qui lui procurait une certaine angoisse, je n'aurais pas attendu tout ce temps avant d'en porter.

A ces mots, il déposa sur sa bouche un baiser langoureux. Mais il ne dit rien.

— Que se passe-t-il, Donovan ?

Finalement, il s'écarta légèrement pour s'allonger à côté d'elle.

— Rien de grave. Au contraire, ce serait plutôt une très bonne nouvelle.

— Tu comptes me faire attendre toute la nuit avant de m'expliquer ?

De la plus douce des caresses, il prit la mèche qui lui barrait le visage et la remit derrière son oreille.

— Ce serait une grande première, non ? Nous n'avons jamais partagé une nuit entière.

Non, ni même plusieurs heures d'affilée.

— Si tu ne me dis pas tout de suite ce que tu as, je sors de ce lit.

Il la retint par le bras.

— Je n'avais pas prévu d'avoir cette conversation avec toi nu dans un lit, précisa-t-il, la gratifiant enfin d'un sourire enjôleur.

Cette fois, elle sentit qu'il allait lui parler de son travail. Les tempes battantes, elle l'écouta lui parler de cette offre inespérée, qui allait lui changer la vie. Ainsi que celle d'Ethan.

— Quand partez-vous ?

— Je n'ai pas encore accepté. Et je ne suis pas du tout certain de le faire.

— Comment est-ce possible ? Tu sais que tu as très peu de chances de voir une occasion semblable se présenter. Vraiment, je ne comprends pas ce qui te fait hésiter.

— Cette décision ne concerne pas que moi. Il y a aussi Ethan.

Elle attendit qu'il ajoute « Et toi », mais il n'en fit rien.

Soudain, elle eut envie qu'il parte. Qu'il disparaisse, pour la laisser seule avec son chagrin, qu'elle ne pouvait pas laisser éclater devant lui. La gorge nouée, elle s'efforça de retenir ses larmes.

— Qu'attends-tu de moi ? demanda-t-elle. Je ne vois pas quel rôle j'ai à jouer.

— J'espérais que tu m'aiderais à y voir plus clair, répondit-il en s'écartant davantage.

Incapable de poursuivre cette discussion de cette manière, elle se leva

et enfila une robe. Pendant ce temps, Donovan, lui aussi, se rhabilla. Quand elle se retourna, elle le vit assis sur le lit, arborant un air distant.

— Ethan est capable de s'adapter, dit-elle en s'asseyant face à lui. Tu le sais bien. Tout ce qui compte, c'est que vous soyez ensemble, et que son père soit épanoui et heureux. Il n'a pas besoin d'autre chose.

— J'espérais que tu allais me dire le contraire, répliqua-t-il, soucieux.

— Je ne crois pas, non. Tu m'as demandé mon avis pour que je te le donne en toute sincérité.

A présent, elle était soulagée de ne pas lui avoir révélé son secret. Cela n'aurait servi à rien, de toute façon,

puisque la vie allait les séparer. Elle allait pouvoir reprendre le cours normal de son existence. Et c'était très bien ainsi. Il lui faudrait sans doute quelques mois — voire quelques années — pour l'oublier, mais elle finirait, comme sa mère, par s'en remettre.

— Figure-toi que moi aussi, je suis face à un dilemme du même ordre. Les associés ne veulent plus me garder à temps partiel. Il va falloir que je fasse un choix : un plein temps ou rien.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'envisage sérieusement d'accepter. D'autant que même si je ferme mon cabinet de Chance City, cela n'empêchera pas ma clientèle locale de venir me consulter à Sacramento.

Sauf que les honoraires du cabinet dépassaient de beaucoup ceux qu'elle pratiquait à Chance City. La différence, qui allait du simple au double, en dissuaderait plus d'un.

— Mais tu m'as dit que tu devrais travailler quatre-vingts heures par semaine. En ajoutant le temps de trajet, tu n'aurais plus une minute pour toi.

— Je m'installerais à Sacramento.

Elle pourrait s'acheter une petite maison ou un appartement, et si Dixie décidait aussi de travailler là-bas, elle pourrait l'accueillir quelque temps. En attendant qu'elle ait les moyens d'emménager toute seule. Elle se réjouissait même à la simple idée de partager son logement avec une amie.

Commençait-elle à se lasser de sa solitude ?

— Tu t'installerais à... Tu es sérieuse ? Tu disais au contraire que tu avais envie de te consacrer à ton propre cabinet.

— Oui, mais j'ai changé d'avis. Tout comme pour toi, l'offre qu'on m'a faite est alléchante.

Il la dévisagea sans rien dire, attendant manifestement qu'elle en dise davantage. Mais elle ne prononça pas un mot de plus. Elle ne pouvait pas. Elle se sentait sur le point d'éclater en sanglots et de le supplier de rester, et de l'aimer comme elle l'aimait.

Non. Elle n'avait pas le droit de lui forcer la main. De toute façon, aucun

avenir n'était possible entre eux. Il voulait faire d'autres enfants, fonder une grande famille. Si ce n'avait pas été le cas, elle aurait accepté de le suivre jusqu'à Washington. Il n'aurait eu qu'à le lui demander. Mais il avait fait suffisamment de remarques sur le sujet pour qu'elle n'ait aucun doute quant à son désir de paternité.

— Alors ? dit-il finalement. Cela ne te dérangerait pas, que je parte ?

— J'ai passé de très bons moments avec toi. Et tu sais que j'adore Ethan.

Il fallait qu'il s'en aille. Elle allait se mettre à pleurer.

Elle prit une profonde respiration pour tenir encore un peu.

— Mais... tu as un talent inestimable, ce serait dommage de le gâcher.

— Et toi, ça ne te ferait rien, si je m'en allais ? insista-t-il.

— Fais ce que tu as à faire.

Son cœur allait exploser, si elle ne lui disait pas la vérité. Si elle ne lui disait pas qu'elle l'aimait.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Tu dois prendre ta décision en fonction d'Ethan et toi.

Les yeux fixés sur elle, il lui prit les mains. Au contact de sa peau, elle sentit une flamme embraser son corps tout entier. Elle voulait être avec lui. De tout son cœur et de toute son âme, pour le meilleur et pour le pire. Jusqu'à ce que la mort les sépare.

Elle voulait devenir une mère pour Ethan, le regarder grandir, l'élever comme son fils. Aucun autre enfant ne lui avait donné ce merveilleux avant-goût de l'amour maternel.

— Tu as raison, dit-il après un long silence. Tu as souvent raison, tu sais ?

Elle secoua la tête, incapable de prononcer le moindre mot.

— Je vais y aller.

Elle le raccompagna à la porte, la main toujours serrée dans la sienne. Il l'embrassa tendrement, sans passion, mais avec une insoutenable volupté. Un baiser d'adieu, pensa-t-elle. Puis il partit.

Le cœur serré dans un étau, elle se précipita dans sa chambre et s'effondra

sur son lit, laissant aller sa peine, sa colère et sa frustration, avec une violence qui n'avait d'égal que son amour pour lui.

Peut-être que tout aurait été différent si elle avait été honnête avec lui dès le départ. Peut-être. Quoi qu'il en soit, la peur de le perdre avait été la plus forte, et elle avait trop attendu. Elle avait préféré profiter du temps passé avec lui, pour ne pas avoir de regrets.

Comment avait-elle pu se mentir à ce point ? Au bout du compte, des regrets, c'était tout ce qu'il lui restait. Et elle était sûre de les garder toute sa vie.

* * *

Cette nuit-là, Donovan ne parvint pas à s'endormir. Las de se retourner dans son lit, il était allé s'asseoir dans le patio, au frais. Il aurait pu prendre un papier et un crayon, et faire la liste des avantages et des inconvénients de la situation qui s'offrait à lui, mais cela n'aurait eu aucun sens. Si seulement les enjeux de sa décision avaient pu être aussi simples à énoncer...

Mais à présent qu'il était en train de déguster un succulent déjeuner au Lode, en compagnie de Nana Mae, il n'était pas plus décidé que la veille, au moment où Rupert lui avait téléphoné.

Il préféra ne pas en parler d'emblée à sa grand-mère. Pendant le repas, il s'efforça d'avoir avec elle une

conversation légère et distrayante. Il l'interrogea sur des tas de sujets auxquels il ne s'était jamais intéressé auparavant. Il avait de la chance qu'elle soit encore là aujourd'hui pour lui parler de sa vie, maintenant qu'il se décidait à lui poser des questions.

Il remarqua aussi une multitude de détails, notamment sa façon extrêmement élégante de se tenir à table. C'était elle qui lui avait appris, quand il était petit, à rester bien droit, à utiliser correctement ses couverts, mais aussi à savoir être à l'aise dans toutes les circonstances. Grâce à elle, il pouvait affronter sans trembler un déjeuner avec son patron, une rencontre avec un général des armées, ou un dîner avec une belle jeune

femme. Non seulement parce qu'il connaissait les bonnes manières, mais parce qu'elle lui avait enseigné l'art de la conversation, et qu'il savait instaurer dès les premières minutes une atmosphère détendue.

Elle s'était attachée à transmettre cela à tous ses enfants et petits-enfants. Il ne pouvait que la respecter et l'admirer pour tout ce qu'elle avait fait pour eux.

Sans même que Nana Mae ait à le demander, Honey lui apporta pour finir un thé au citron et une part de quatre-quarts. C'était toujours ainsi que s'achevaient les repas qu'elle prenait au Lode.

— Tu ne devrais pas en abuser, fit-elle remarquer à Donovan lorsqu'il se

resservit du café. De la modération en tout.

— Je m'ennuierais trop.

— Je sais, répondit-elle en riant.

— Je ne crois pas que tu pourras me changer, sur ce point.

— Je le sais aussi. Alors, dis-moi, quelle est la véritable raison de ton invitation à déjeuner ?

Il se pencha vers elle, se rappelant juste à temps de ne pas poser les coudes sur la table.

— *NewsView* m'a proposé un poste de direction à plein temps, à durée indéterminée, très bien payé.

— Et quel est le « mais » ?

— C'est à Washington.

— Qu'as-tu l'intention de faire ?
demanda-t-elle après une pause.

— Je ne sais pas encore.

L'air concentré, elle but une gorgée de thé.

— Un jour, on a fait à ton père une offre de ce genre.

— C'est vrai ? s'exclama-t-il, stupéfait.

— Pas de ce niveau, bien sûr, mais une offre qui lui correspondait, et qui lui aurait permis de voyager. D'être indépendant, de voir le monde. Il avait vingt et un ans. Il fréquentait Aggie depuis huit mois.

— Donc maman avait dix-sept ans.

— C'est ça. Ils se connaissaient depuis des années, mais en grandissant,

il avait commencé à la voir avec un tout autre regard. Elle était tellement différente de lui : sociable, joyeuse, pétillante. Elle n'a pas changé. Je voyais bien ce qui lui plaisait chez elle. Il était trop sérieux, et elle a illuminé sa vie comme personne n'aurait pu le faire. Lorsqu'il a reçu cette offre, il était sur le point de la demander en mariage. Il est venu me voir pour me demander conseil. Ce que je lui ai dit, c'est aussi ce que j'ai envie de te dire aujourd'hui, Donovan. Tu dois faire ce qui te rend heureux. Si tu n'es pas heureux, les personnes qui t'entourent ne pourront pas l'être non plus. C'est aussi simple que cela.

Donovan s'était attendu à ce que sa grand-mère l'encourage à rester à Chance City. Mais c'était bien mal la connaître.

— Papa a refusé la proposition.

— Oui.

— L'a-t-il regretté ?

— Tu as grandi auprès de lui. Qu'en penses-tu ?

Son père avait été un homme sage, sur qui l'on pouvait compter. Du reste, malgré sa personnalité réservée, il n'avait jamais caché l'amour immense qu'il vouait à sa femme, et il n'était pas avare de signes d'affection, même en public.

— Il n'avait pas l'air malheureux. Mais s'il avait éprouvé des regrets, il ne

nous l'aurait jamais dit.

— Oh, si, Donovan. Peut-être pas directement, mais vous l'auriez ressenti, d'une façon ou d'une autre. Et s'il était là aujourd'hui, il te dirait de laisser ton cœur te dicter ta conduite. D'écouter non pas ton côté pratique, mais ce qu'il y a en toi de plus égoïste. Et une fois que tu auras fait ton choix, ne reviens pas en arrière. Ni remords, ni regrets. Il faut regarder devant soi.

Il médita un instant ses paroles, la gorge serrée par l'émotion.

— Papa et maman ont été le meilleur exemple possible, pour nous. J'ai toujours su que je ne pourrais pas me contenter de moins que ce qu'ils partageaient tous les deux.

Voilà pourquoi il n'avait pas demandé Anne en mariage, alors qu'il croyait sincèrement être amoureux d'elle. S'il l'avait aimée suffisamment, il aurait tout abandonné pour elle. Mais il ne l'avait pas fait. Elle avait sûrement compris...

— Ta décision sera la bonne. Quelle qu'elle soit. Parce que tu l'auras prise pour les bonnes raisons. N'enferme pas ton cœur dans une forteresse.

Une forteresse. Quelqu'un lui avait parlé de la même chose, il n'y avait pas longtemps. Dolly. Qu'avait-elle dit, exactement ? Que Laura s'était « bâti une sacrée forteresse ».

Pourquoi ?

Il ne le lui avait pas demandé. Il aurait dû essayer de comprendre ses raisons.

En y repensant, la nuit dernière semblait une illustration parfaite de la remarque de Dolly. Elle l'avait encouragé à partir à l'autre bout des Etats-Unis, en lui exposant des motivations très pragmatiques. A aucun moment elle ne lui avait laissé croire qu'elle espérait qu'il reste.

Il connaissait la force du lien qui l'unissait à Ethan, et pourtant, elle l'avait à peine mentionné. Elle s'était contentée de lui dire qu'il s'habituerait à ce nouveau changement.

Au fait, pourquoi avait-il tant insisté pour savoir si elle avait envie qu'il reste ici, avec Ethan ?

— Tu viens de prendre ta décision, devina sa grand-mère qui l'observait.

— J'ai écouté mon cœur, comme tu me l'as dit. Et maintenant, tout semble limpide. Merci. J'en serais peut-être arrivé à la même conclusion, mais après d'interminables tergiversations. Tu n'aurais pas pu me donner de meilleurs conseils.

— Oui, la vie est souvent plus simple qu'on ne le croit.

La vie, sans doute, mais pas les êtres. Leurs blessures passées, leurs peurs et leurs doutes les rendaient complexes et méfiants. Voilà comment ils en arrivaient à bâtir des forteresses autour d'eux.

Et il était grand temps de libérer Laura de la sienne. Ou de parvenir à y entrer.

18

Laura garda un moment la main sur le téléphone après avoir raccroché. Elle avait mis une semaine à se décider à appeler. C'était si étrange, à présent...

Quelqu'un sonna à la porte. A travers le judas, elle vit Donovan qui lui faisait signe de la main, le sourire aux lèvres.

Visiblement, il avait pris une décision. Retenant son souffle, elle lui ouvrit la porte.

— Bonjour.

Elle vit son sourire se dissiper.

— Que se passe-t-il ? Tu es toute pâle.

Se retenant de se jeter dans ses bras, elle serra les poings pour contenir son émotion.

— Je viens de parler à mon père. Entre.

Il fit un pas vers elle, puis s'arrêta, la retenant doucement par le bras.

— Il a fini par te faire signe ? demanda-t-il.

— Non. C'est moi qui l'ai appelé. Il s'est avéré que ma mère avait ses coordonnées. Il habite à Orlando.

Elle fit une pause pour prendre une profonde inspiration.

— J'ai un frère et une sœur. Des jumeaux. Ils viennent de finir leurs études. Mon père dit qu'il voudrait me voir. Il me demande de lui pardonner.

— Et toi ?

— J'aimerais bien y arriver. Je sais que ce ne sera pas facile. J'ai tellement l'habitude de voir des gens qui n'arrivent pas à se réconcilier, en dépit de toute leur bonne volonté... Mais je pense que ça vaut le coup d'essayer. J'essaie déjà de ne pas tenir rigueur à ma mère de m'avoir caché tant de choses. Voilà, en ce moment, j'apprends à pardonner.

— J'ai réussi à pardonner à Anne.
Sa remarque lui donna de l'espoir.

— J'en suis heureuse. Comment y es-tu arrivé ?

— En comprenant que je n'avais pas joué mon rôle, dans notre relation. Que j'étais aussi responsable qu'elle. Elle a eu tort de me cacher l'existence de mon fils, mais maintenant, personne ne peut rien y changer. Je veux repartir sur de nouvelles bases. Saines.

Elle se figea.

— Alors, tu as accepté la proposition. Il lui adressa un regard malicieux.

— Voici une conclusion intéressante, maître.

Comme il allait lui manquer... Ses yeux, sa voix, son sourire...

— Allons faire un tour, dit-il.

— Où ?

— Pas loin. Allez, Laura. Sois un peu spontanée, à ton tour.

— D'accord, tu vas voir, répondit-elle, prête à relever le défi.

Elle prit ses clés et le suivit dans la chaleur caniculaire. C'était sans doute le jour le plus torride de l'été.

— Au cours de ma nuit d'insomnie, commença-t-il pendant qu'ils marchaient côte à côte, j'ai beaucoup pensé, entre autres à ta décision de t'installer à Sacramento pour travailler quatre-vingts heures par semaine. Je me suis demandé ce qui avait bien pu te faire changer à ce point. La seule réponse que j'aie trouvée, c'est que tu cherches à te protéger. Et que cela passe par le sacrifice. Tu ne pouvais pas accepter

que je parte, si tu n'avais pas, toi aussi, un projet à réaliser. Il fallait que ta vie puisse continuer sans moi.

— Dit-il en toute humilité, ponctuellement.

Elle fut agacée qu'il ait pu lire si facilement dans ses pensées. Mais cela lui plaisait infiniment. Personne ne l'avait jamais si bien comprise, et si son intelligence avait du mal à l'accepter, son cœur, lui, s'en réjouissait.

— Je vois clair en toi, dit-il avec douceur. Est-ce si mal ?

— Que crois-tu savoir ?

— Je te le dirai dans une minute.

A l'angle suivant, ils prirent la direction du parc. Elle avait beau être de nature patiente, elle ne résistait plus au

suspense qu'il entretenait depuis qu'ils étaient sortis de chez elle. Et elle n'avait pas envie de passer devant sa chère maison avec lui ; cela ne ferait qu'aviver la douleur d'avoir à renoncer à lui, et au bonheur dont elle rêvait depuis toujours.

— Tu y es déjà entrée ? demanda-t-il en pointant la maison du doigt.

Sa maison à elle. Qu'elle n'avait toujours vue que de l'extérieur.

Elle secoua la tête.

— Allons voir, dit-il en brandissant un trousseau de clés.

— Comment...

Elle était tellement sous le choc qu'elle ne put achever sa question. Comment avait-il su ?

Ils poussèrent la porte. La peinture était écaillée, le parquet couvert de taches, et l'imposante cheminée en pierre d'une saleté à faire peur. Mais cette maison était pleine de promesses. De lumière, de chaleur, de paix et de joie. Elle découvrit les unes après les autres les cinq chambres, les trois salles de bains, la cuisine et la grande pièce principale. Tout était délabré.

Pendant que, partagée entre l'excitation et la mélancolie, elle parcourait la maison de long en large, Donovan restait étonnamment calme et silencieux.

Finalement, il s'appuya contre une colonne et ne bougea plus. Il ne l'avait pas encore touchée. Alors qu'elle en

avait tellement besoin. Elle voulait qu'il la serre dans ses bras. Mais manifestement, il avait quelque chose à lui dire.

— Je sais que tu cherches à t'associer avec quelqu'un, Laura, et c'est justement ce que je veux te proposer.

Sa voix revêtait un timbre très différent, dans la maison vide et poussiéreuse. Elle avait quelque chose d'inquiétant... et de terriblement excitant.

— Néanmoins, poursuivit-il, je te demande quelque chose en échange.

— Rien n'est gratuit, dans la vie.

— Comment fais-tu pour être aussi cynique ? demanda-t-il sur un ton qui n'attendait pas de réponse. Voilà : cette

association exigera de toi bien plus de quatre-vingts heures par semaine. Et ce que tu gagneras ne pourra pas se compter en argent. Mais c'est une richesse plus grande que toutes les autres. Epouse-moi, Laura. Viens vivre ici avec moi. Je t'aime.

Une vague de joie l'assaillit. Cependant, son rêve fut vite rattrapé par la réalité.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, l'arrêta-t-il en lui posant un doigt sur les lèvres. Accepte de nous aimer, mon fils et moi, et tous les autres enfants que nous aurons.

Voilà comment le plus beau jour de sa vie pouvait en même temps être le plus

sombre.

— Des enfants, répéta-t-elle.

— Oui. Pas autant que mes parents, mais un ou deux. Avant l'arrivée d'Ethan, je ne me rendais pas compte à quel point j'en avais envie. Cette maison est juste de la bonne taille, tu ne trouves pas ?

— Tu n'as pas accepté le poste ?

— Non. Quand il a fallu que je fasse un choix entre le poste de ma vie et la femme de ma vie, cela n'a pas été difficile. J'ai déjà vécu beaucoup de choses, et je connais maintenant la valeur de la vie, et de l'amour. J'aurais pu te demander de venir avec nous à Washington, mais c'est ici que j'ai envie d'élever mes enfants. Avec toi.

Elle s'éloigna de lui et regarda par la fenêtre le jardin envahi de mauvaises herbes. Il s'approcha aussitôt d'elle.

— Oui ? Non ? Peut-être ? Laisse-moi un peu de temps ? Jamais de la vie ? Même pas si tu étais le dernier homme sur terre ? interrogea-t-il, mêlant l'humour à l'anxiété.

— Je t'ai caché quelque chose, Donovan. Quelque chose d'important. Non, quelque chose d'essentiel.

— Je t'écoute.

— Je ne te l'ai pas dit tout de suite, parce que je ne pensais pas que ça durerait.

— Ça ?

— Nous, notre liaison.

Elle s'en voulut d'avoir prononcé ce mot, qui définissait si mal ce qu'il y avait entre eux. Elle l'aimait, et il l'aimait aussi. Elle n'avait même pas pu réagir à sa déclaration, tant elle l'avait bouleversée.

— Notre liaison, répéta-t-il. C'est ce que tu penses, alors ? Entre nous, ce n'était qu'une histoire de sexe, et rien d'autre ?

— Je ne peux pas avoir d'enfant.

Enfin. Elle l'avait dit.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-il après un silence.

— Je l'ai appris il y a douze ans. C'est une malformation de naissance.

Elle sentit son regard intense sur elle, mais garda les yeux ostensiblement rivés

sur le jardin. Il fit quelques pas à travers la pièce.

Comme il ne disait rien, elle resta paralysée d'angoisse. Elle avait envie de lui hurler de partir à Washington, de la laisser se débrouiller toute seule. Etre ici avec lui, dans la maison de ses rêves, commençait à lui être insupportable. Elle sentit des larmes au coin de ses yeux.

Après un moment qui lui sembla interminable, Donovan revint vers elle, et lui mit les mains sur les épaules pour la faire se tourner vers lui. Il avait, lui aussi, les yeux humides.

Peu à peu, il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras, puis la serra de plus en plus fort. Finalement, il la regarda

dans les yeux et l'embrassa avec une tendresse et un amour infinis, dissipant le moindre doute qu'elle pouvait avoir sur sa sincérité.

— Pourquoi as-tu cru que tu ne pouvais pas m'en parler ? demanda-t-il en appuyant le front contre le sien.

— Pour des raisons très égoïstes. Je te voulais depuis si longtemps. Je n'ai pas pu me résoudre à risquer de te perdre. Tu m'avais déjà suffisamment traumatisée, ce fameux jour, sur le parking de l'école. Cette fois, je voulais garder un beau souvenir de toi.

Il se redressa, et la regarda longuement.

— Tu sais pourquoi j'ai refusé tes avances, n'est-ce pas ?

— Parce que j'étais trop jeune. C'est ce que tu as dit.

— Je t'ai aussi dit que j'allais partir. Tu me plaisais beaucoup, crois-moi. Mais quel genre d'homme entamerait une relation avec une femme, sachant qu'il est sur le point de s'en aller ?

Un silence lourd de sens répondit à son interrogation.

— Oui, compléta-t-il. La première fois que nous avons couché ensemble, je pense que je savais inconsciemment que je ne repartirais pas de Chance City. Parce que je n'aurais jamais osé faire ça. Et tu n'as pas répondu à ma question, Laura.

Il l'aimait. Mais rien n'avait changé.

— Tu as dit que tu voulais voir des ribambelles d'enfants dans ton jardin.

— Vous manquez d'imagination, maître. Qui t'a dit que j'étais opposé à l'adoption ? Et, si cela ne te convient pas, nous emprunterons les enfants de ma famille et de nos voisins de temps en temps. Mais il y a tellement d'orphelins, sur terre ! Tu penses que nous pourrions envisager d'adopter des enfants ?

— Oui, répondit-elle tout de suite. Je ne m'étais jamais imaginée dans le rôle d'une mère, mais j'ai appris récemment que j'avais beaucoup à donner à un enfant. Surtout si je suis amoureuse de son père.

— C'est un oui ? Tu acceptes de m'épouser ?

— C'est le plus grand oui que tu puisses imaginer.

Il l'embrassa langoureusement, puis lui caressa le visage.

— Et tu n'es pas curieuse de savoir ce que je vais faire de ma vie ?

— Si, bien sûr. Et il vaudrait mieux que tu trouves quelque chose, plaisant-t-elle, car je vais démissionner de mon cabinet de Sacramento. Mes revenus vont baisser du jour au lendemain. Je ne sais pas si nous allons pouvoir acheter cette maison, ajouta-t-elle, soudain inquiète de devoir abandonner son rêve.

— Ne t'en fais pas, nous pourrons l'acheter. Tu te rappelles, il y a un mois, tu m'as donné l'idée d'un travail que je pourrais faire en restant auprès

d'Ethan ? Eh bien, apparemment, il existe un éditeur un peu fou qui va me payer pour écrire des histoires. Je vais créer une série dont le héros sera un grand reporter, qui se fait un nom en parcourant la planète au péril de sa vie pour informer le monde.

— Finira-t-il par tomber amoureux et se fixer quelque part ?

— Comment ? Pour qu'il devienne ennuyeux, routinier...

Elle le repoussa pour le faire taire. Il se mit à rire, et l'attira de nouveau contre lui.

— Peut-être. Mais il faudra d'abord qu'il ait le cœur brisé, pour pouvoir ensuite apprécier ce qu'il aura trouvé.

— J'aime mieux ça. Alors, où est Ethan ?

— Chez ma mère.

Il lui adressa un regard plein de désir, et lui caressa le dos, puis les hanches, pour refermer les mains autour de ses fesses.

— Nous avons le temps de passer un moment chez toi, ajouta-t-il d'une voix sensuelle.

— Si tu veux bien, j'aimerais que nous allions lui annoncer, dit-elle, pleine d'impatience. Je vais être maman. J'ai hâte de fêter ça, moi qui étais persuadée que cela ne m'arriverait jamais.

— Allons le voir tout de suite, accepta-t-il sans hésiter.

— Tu crois que, un jour, il pourra m'appeler maman ? Je ne veux pas prendre la place d'Anne, mais j'aimerais poursuivre ce qu'elle avait commencé avec lui. Et je sais qu'il faudra lui laisser le temps de se faire à sa nouvelle vie. Et puis, à sa nouvelle maison, aussi. Ce sera encore un changement.

— Doucement, doucement, l'arrêta-t-il en riant. Respire.

— D'accord, d'accord.

— Autre chose à ajouter ?

— Sûrement, oui. Mais pas pour l'instant.

Il passa un bras autour d'elle, puis regarda tout autour de lui.

— Nous avons du travail devant nous.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Je pense que nous allons bien nous amuser.

Elle le regarda dans les yeux.

— Je t'aime.

— Ah, il était temps, s'amusa-t-il.

— Je l'ai prononcé si souvent dans mes rêves que j'ai cru que je te l'avais déjà dit.

— Je ne me lasserai jamais de l'entendre, dit-il en l'embrassant.

— Je t'aime à la folie.

Elle lui dirait chaque jour, jusqu'à la fin de sa vie. Elle s'autoriserait à être spontanée. Elle allait rire, aimer, et vivre.

Ils organiseraient de grandes fêtes, qui réuniraient toute la famille McCoy. Sa

famille.

— Je vais apprendre à faire la cuisine, décida-t-elle.

A ces mots, le rire chaud de Donovan résonna dans le salon vide, annonçant les dizaines de rires qui éclateraient bientôt dans la maison. Dans *leur* maison.

TITRE ORIGINAL : LOVE AND THE SINGLE DAD

Traduction française : MARIE MOREAU

© 2010, Susan Bova Crosby. © 2010, 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en septembre 2010

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

SUSAN CROSBY

Une femme amoureuse

◆ S A G A S ◆

◆ HARLEQUIN

1

— Je vais rendre visite à Joe, annonça Dixie Callahan à la vieille dame plantée au pied de l'escalier.

Appuyée sur une canne de couleur violette, Maebelle McCoy — que toute la famille appelait Nana Mae — la dévisagea un instant en silence. Dixie espéra ne pas avoir l'air d'une condamnée à mort sur le point de faire face à un peloton d'exécution, même si

c'était exactement son impression à cet instant précis.

— Je me réjouis que tu aies enfin décidé de l'appeler. Vous n'avez que trop attendu, tous les deux. D'ailleurs, tu sais, je me doutais un peu, depuis hier, que vous ne tarderiez pas à renouer le dialogue. Mon petit-fils ne t'a pas quittée des yeux un instant durant tout le mariage.

A l'évocation de cet événement, elle réprima un soupir. C'était sa cinquième prestation à l'église en l'espace de deux ans. A l'âge de trente ans, elle était devenue une sorte de caricature de l'éternelle demoiselle d'honneur. La mariée, ce n'était jamais elle. Ce fameux mariage était venu lui rappeler

douloureusement qu'elle aussi aurait dû être mariée depuis longtemps — avec Joe.

— C'est lui qui m'a appelée, corrigea-t-elle.

Elle hésita un instant, se demandant si elle devait en dire davantage. Elle se sentait plus proche de Nana Mae que de sa propre grand-mère, mais il était délicat de lui faire des confidences au sujet de son petit-fils. Finalement, elle décida de s'en tenir à la simple vérité.

— J'ignore pourquoi il souhaite me voir.

Elle aussi avait bien surpris à de nombreuses reprises le regard de Joe fixé sur elle, la veille, au mariage de son frère. Savait-il que cela faisait

exactement un an qu'ils avaient rompu ? Un an. C'était la fin de la période de deuil pour la plupart des gens, la fin des larmes. Et Dixie avait beaucoup pleuré.

— Quoi qu'il se passe aujourd'hui, Dixie, il était temps que vous vous parliez, déclara la vieille dame d'une voix douce.

— Je le sais. A tout à l'heure.

Elle quitta la confortable maison de Nana Mae, qui avait été son foyer durant les six derniers mois, et monta dans sa voiture, l'esprit tourbillonnant de toutes les possibilités que laissait entrevoir cette rencontre. Et, malgré toutes ses bonnes résolutions, elle sentait une minuscule flamme d'espoir se rallumer dans son cœur. Le mariage de son frère

lui avait-il ouvert les yeux ? Joe allait-il de nouveau lui proposer de l'épouser ? Et, cette fois-ci, convenir d'une date ?

Elle régla le chauffage de la voiture au maximum et recula prudemment hors de l'allée pour gagner la rue. A tout autre moment, elle aurait adoré cette fraîche matinée de la mi-novembre. La petite ville de Chance City, nichée au pied des premiers contreforts de la sierra, sentait bon le feu de bois et les feuilles mortes encore humides de l'averse de la nuit. Les quelques feuilles qui s'accrochaient encore hardiment aux branches des grands chênes brillaient comme des pièces d'or sur le fond gris du ciel.

Ce matin-là, elle était à peine consciente de toute cette beauté. La

seule chose qui la préoccupait, c'étaient ses cheveux blonds et bouclés, qui ne tarderaient pas à être transformés en une affreuse tignasse à cause du temps humide, au moment précis où elle aurait voulu se montrer sous son meilleur jour.

Le cœur battant à tout rompre, elle parcourut la courte distance jusqu'à la maison de Joe. Elle vit son pick-up tout neuf garé dans l'allée, avec le logo de la société qu'il avait créée alors qu'ils n'avaient tous deux que seize ans peint sur les portières : *Les quatre saisons. Création et entretien de jardins et d'espaces verts.* Ce qui avait commencé comme un service occasionnel de tonte de pelouses avait évolué en une entreprise prospère qui employait

désormais vingt salariés. L'intérêt de Joe pour les techniques de travail respectueuses de l'environnement lui avait valu la confiance d'une large clientèle bien au-delà de leur région, à tel point même que Joe avait créé une seconde société, LandKind, destinée à promouvoir l'ouverture d'autres succursales dans tout l'Etat de Californie.

Au lieu de garer sa voiture à côté du pick-up — la place qui avait été la sienne durant les huit années où ils avaient habité ensemble —, Dixie se rangea le long du trottoir devant la maison. En se dirigeant vers l'entrée, elle eut soudain conscience qu'elle aurait dû lui proposer de se rencontrer

ailleurs, ou, tout du moins, elle aurait dû prendre la précaution de venir à pied afin de se glisser dans la maison le plus discrètement possible. Sa voiture garée dans la rue était comme un panneau publicitaire annonçant à toute la ville sa présence en ces lieux. Un simple coup de fil d'un voisin à l'un des McCoy suffirait à mettre en marche la machine à ragots.

Toutefois, il était déjà trop tard pour se préoccuper de tels détails. Elle entendit qu'on ratissait des feuilles mortes à l'arrière de la maison, elle en fit rapidement le tour et déboucha dans le jardin. C'était partout une explosion de jaunes, d'oranges et de blancs — des chrysanthèmes, des soucis et des

capucines, et d'autres fleurs encore dont les noms ne lui étaient pas familiers.

Absorbé par sa tâche, Joe ne l'entendit pas arriver bien qu'elle n'ait fait aucun effort pour amortir le bruit de ses pas. Il faisait à peine cinq degrés au-dessus de zéro, mais il ne portait qu'un T-shirt à manches longues arborant le logo de sa société, un jean et des bottes. Ses longs cheveux bruns étaient attachés en catogan sur sa nuque, dégageant un visage énergique rasé de frais. Son grand corps dégageait une incroyable impression de force et de vitalité.

Joe McCoy avait toujours été follement séduisant — il l'était déjà lorsqu'ils étaient tous deux adolescents. Et elle ne se faisait aucune illusion ; il

en serait toujours ainsi. Pour plus de précautions, elle fourra ses mains au fond de ses poches.

— Bonjour.

Il se retourna aussitôt.

— Ah, c'est toi, Dixie ! Merci d'être venue.

Elle ne parvenait pas à déchiffrer son expression, ce qui était nouveau. Toute sa vie, elle avait été capable de deviner à quoi il pensait sans même qu'il ait besoin de parler.

Parce qu'il l'avait bien voulu.

Ce qui n'était plus le cas aujourd'hui.

— Si nous allions à l'intérieur ? suggéra-t-il, posant son râteau contre le muret de pierres qu'il avait bâti de ses

mains lorsqu'ils avaient emménagé dans cette maison.

Ils se dirigèrent vers la porte de derrière, qui donnait directement accès à la cuisine. Elle entra derrière lui et le suivit à travers la salle à manger jusque dans le salon à la cheminée monumentale, où rougeoyaient encore des braises. Elle s'interdit de jeter un coup d'œil autour d'elle pour vérifier s'il avait changé quelque chose dans la pièce. Ils avaient rénové toute la maison ensemble et entièrement créé le jardin.

— Puis-je prendre ton manteau ?
s'enquit-il.

— Cela ira, merci.

Resserrant frileusement les pans de son manteau autour d'elle, elle alla

s'asseoir dans le fauteuil à bascule qui avait appartenu à son arrière-grand-mère. Lorsqu'elle avait quitté Joe, elle n'avait emporté que ses vêtements, laissant derrière elle toutes ses possessions matérielles et leurs souvenirs communs. Des souvenirs qui revenaient maintenant l'assaillir tandis qu'elle le regardait ajouter de petites bûches sur les braises et attiser le feu, accroupi devant l'âtre.

— Alors ? dit-elle. Quoi de neuf ?

— La date d'hier ne te rappelle rien ?

Elle savait pertinemment où il voulait en venir, mais elle décida de ne pas lui faciliter la tâche. C'est lui qui avait sollicité cette entrevue, et c'était donc à lui de faire le premier pas.

— Ton frère s'est marié, il me semble, répliqua-t-elle d'un ton léger.

Il remit le pare-feu en place et alla s'asseoir dans le fauteuil en face d'elle, rivant son regard sur le sien.

— Hier, cela faisait exactement un an que tu m'as rendu ta bague de fiançailles, corrigea-t-il d'un ton de reproche.

Comme si c'était elle qui avait provoqué leur rupture, alors que c'était lui qui en était entièrement responsable !

— Nous étions ensemble depuis quinze ans, et tu refusais toujours d'arrêter une date pour notre mariage, rappela-t-elle.

Il hocha lentement la tête et demeura un instant silencieux, son regard sombre

fixé sur elle.

— Nous n'avons que trop attendu, déclara-t-il enfin. Il est temps de prendre une décision.

Ces paroles semblaient faire écho à celles de Nana Mae, et l'étincelle d'espoir dans son cœur devint une flamme brillante. Allait-il enfin reconnaître ses erreurs ?

Un seul coup d'œil suffit à la détromper. Il n'y avait pas la moindre trace d'amour dans son regard.

— Quelle décision ? demanda-t-elle, devinant déjà la réponse.

— Celle de tourner la page pour de bon, précisa-t-il d'un air sombre. Tout le monde semble s'attendre à ce qu'il se

— passe encore quelque chose entre nous.
Nous devons y mettre un terme.

Elle croyait s'être préparée à un tel discours, mais ce qu'elle entendait la glaçait jusqu'au fond de l'âme. Elle savait qu'il avait raison, bien sûr, mais cette clairvoyance ne l'aidait nullement à accepter la nouvelle réalité. Depuis seize ans, aux yeux du monde entier, ils avaient été Joe et Dixie, deux êtres inséparables, les deux moitiés d'un tout — et même cette dernière année de séparation n'y avait rien changé. Désormais, ils ne seraient plus que deux individus distincts, libres de vivre leur vie à leur guise.

— Qu'attends-tu de moi ? Une annonce publique ? Dois-je faire une

déclaration officielle, afin que tout le monde cesse d'espérer notre prochaine réconciliation ?

Elle se mordit la langue pour ne pas ajouter qu'elle-même avait fait partie de ce lot. Jusqu'à cette seconde, elle ne s'était jamais pleinement rendu compte à quel point elle avait espéré que tout finirait encore par s'arranger entre eux. Et, tout à coup, elle devina les paroles qu'il s'apprêtait à prononcer...

— Je pense que nous devrions vendre la maison, Dixie. A moins, bien sûr, que l'un de nous ne veuille racheter la part de l'autre.

Il avait fait cette déclaration d'un trait, souhaitant en finir le plus vite possible même s'il regrettait la peine qu'il devait

lui infliger. A sa surprise, elle demeura parfaitement maîtresse d'elle-même.

— Tu as tout à fait raison, répondit-elle d'une voix ferme. Le moment ne pouvait être mieux choisi. Faisons-le.

Sur ces mots, elle se leva et se dirigea vers la porte.

— Est-ce que tu ne préférerais pas racheter ma part ? demanda-t-il alors qu'elle posait déjà sa main sur la poignée.

— Non, lança-t-elle par-dessus son épaule. J'ai besoin de cet argent. As-tu l'intention de partir quelque part ?

— C'est mon tour, cette fois-ci, de prendre le large.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire de ton entreprise ?

— J'apprends à déléguer les responsabilités.

— Eh bien, bravo, je te félicite. Appelle-moi si je peux t'être utile en quoi que ce soit.

Puis elle partit sans se retourner, consciente que la rapidité de sa sortie ne manquerait pas de plonger Joe dans la plus grande perplexité.

* * *

— C'est pour toi que je fais cela, Dixie, murmura-t-il alors que sa voiture s'éloignait.

Elle ne lui avait pas laissé le temps de s'expliquer. Et pourquoi pensait-elle que le moment était particulièrement bien

choisi pour vendre la maison ? Il n'avait entendu aucune rumeur suggérant que Dixie avait l'intention de quitter la ville ou de renoncer à l'hospitalité de Nana Mae, qui lui offrait le gîte et le couvert en échange de menus services, pour s'installer dans son propre appartement.

Pour la première fois de sa vie, il était vraiment libre de faire ce dont il avait toujours rêvé — élargir ses horizons et découvrir le vaste monde. Sa nouvelle société comptait déjà une clientèle nombreuse dans tous les Etats de l'Ouest, et, s'il le souhaitait, il pourrait rester absent des mois durant. Dixie n'avait jamais manifesté la moindre envie de voyager, et elle n'était heureuse que dans sa ville natale, entourée de

visages familiers. Lui était différent. Malgré tout l'amour qu'il portait à sa famille, à son travail et à sa ville, il avait aussi ses propres rêves, des rêves qu'il avait enfin l'occasion de réaliser comme ses deux frères l'avaient fait avant lui. Aujourd'hui, ils étaient de retour au bercail — et c'était son tour de partir.

Et, s'il songeait à voyager, c'était aussi en partie pour rendre sa liberté à Dixie. Car, même si cela faisait un an qu'ils étaient séparés, ni elle ni lui n'avaient modifié leur façon de vivre de manière significative. Et, notamment, ni l'un ni l'autre n'avaient noué de liens sentimentaux ailleurs. Il était temps de mettre un terme à cette situation

d'impasse — même si, techniquement, elle l'avait déjà fait en lui jetant sa bague de fiançailles au visage.

Depuis, elle et lui vivaient dans une sorte de purgatoire, d'autant plus qu'il leur était déjà arrivé de rompre et de se réconcilier plusieurs fois au cours des années.

Il demeura pensif un moment, le regard perdu dans le vide. Il aurait dû se sentir heureux. Après tout, il avait obtenu ce qu'il désirait — son accord pour vendre la maison. Pourquoi alors ce profond sentiment de tristesse ?

Parce qu'une nouvelle fois, il l'avait fait souffrir. Même si elle s'était efforcée de le dissimuler, elle ne s'était visiblement pas attendue à entendre la

nouvelle qu'il lui avait assénée. Le fait que lui aussi ait vécu l'enfer durant ces douze mois de douloureuse solitude ne changeait rien à l'affaire. L'idée qu'elle puisse souffrir de nouveau par sa faute lui était insupportable.

Il consulta sa montre, se réjouissant d'avoir une bonne raison pour sortir de la maison. Il arriverait à son rendez-vous un peu en avance, mais tout valait mieux que de rester dans cette pièce où flottait encore la fragrance de son parfum.

Il monta dans son pick-up et se rendit dans le centre-ville. Lorsqu'il poussa la porte du petit restaurant où il avait ses habitudes, toutes les conversations

cessèrent dans la salle, et tous les regards se braquèrent sur lui.

A l'évidence, toute la ville était déjà au courant de la visite de Dixie chez lui.

— Salut Joe ! lança Honey, la propriétaire de l'établissement, surgissant de la cuisine, un plat dans chaque main. Je viens de sortir une tarte au citron et à la meringue du four. Cela te tente ?

— J'en prendrai volontiers une tranche au dessert, je te remercie. Pour le reste, comme d'habitude.

Le brouhaha des conversations reprit alors qu'il se dirigeait vers le dernier box au fond de la salle, où l'homme avec qui il avait rendez-vous était déjà installé devant une tasse de café. En

passant, il eut droit à bon nombre de sourires entendus, et même à quelques clins d'œil de la part des occupants des tables. Il s'arrêta et parcourut toute l'assemblée d'un regard peu amène.

— Dixie et moi n'avons aucune intention de nous réconcilier, lança-t-il à la ronde. Alors je vous conseille de reprendre contact avec vos informateurs pour leur dire qu'ils se trompent sur toute la ligne.

Plusieurs téléphones portables jaillirent des poches. Il faillit éclater de rire. Il souriait encore en s'asseyant en face de l'homme qu'il était venu voir et qui n'avait apparemment rien de mieux à faire, car il était arrivé en avance à leur rendez-vous, lui aussi. Landon Kincaid

— que tout le monde appelait simplement Kincaid — était son aîné de seulement quelques années et il avait fréquenté le même lycée que lui, mais ils n'avaient jamais été des amis proches.

— Comment va ? le salua Joe.

— Je ne peux pas me plaindre, répondit Kincaid en lui serrant la main. Mais je dois avouer que vous avez piqué ma curiosité.

— Avez-vous déjà commandé ?

— Oui. Alors ? Que se passe-t-il, Joe ?

— Dixie et moi désirons vendre la maison.

— Tout de suite ? s'enquit Kincaid, étonné.

— Tout de suite.

— Il serait plus logique d'attendre jusqu'au printemps pour mettre la propriété sur le marché.

— Nous ne pouvons pas attendre.

Honey apparut près de leur table pour remplir leurs tasses de café. Il attendit qu'elle ait terminé et la remercia. Elle se détournait déjà pour partir, puis elle sembla hésiter et posa doucement sa main sur son épaule.

— Personne ici n'avait de mauvaises intentions, vous savez. Nous espérions tous seulement que Dixie et vous finiriez par vous réconcilier.

— Je comprends, assura Joe. Nous sommes à Chance City. Je n'en veux à personne.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Kincaid reprit la parole :

— Pourquoi moi ? Il y a beaucoup d'autres agents immobiliers dans cette ville. Et, en cherchant bien, vous auriez sans doute pu en trouver un parmi les membres de votre très nombreuse famille.

— En fait, il semblerait que les McCoy exercent à peu près tous les métiers sauf celui-là. Ecoutez, je sais que l'immobilier résidentiel n'est qu'une toute petite partie de vos activités, mais j'espérais que vous nous aideriez à vendre cette maison. Avez-vous le temps ?

— Oui, bien sûr. L'hiver approche, et l'activité s'est déjà beaucoup ralentie.

Il avala une gorgée de son café avant de poursuivre :

— Je ne suis jamais entré dans votre maison, mais je sais que vous avez fait beaucoup de travaux pour la remettre en état.

— J'ai mis tout mon cœur dans cette rénovation. Je pense que l'acheteur constatera qu'il ne lui reste rien à faire, à part s'y installer. Je risque de ne pas être très souvent en ville, dans le proche avenir, et il vous faudra donc probablement traiter cette affaire avec Dixie.

— Ce sera avec plaisir, assura Kincaid.

Joe se souvint que Dixie avait dansé à plusieurs reprises avec Kincaid au

mariage de son frère, la veille. Ils avaient aussi longuement bavardé ensemble. Outre ses activités classiques d'agent immobilier, Kincaid rachetait des maisons et des appartements et les rénouvait pour les revendre ou pour les louer. C'était un homme ambitieux et énergique — et aussi un mystère pour les habitants de Chance City depuis qu'il était venu s'installer en ville à l'âge de seize ans. Kincaid avait été légalement émancipé par ses parents ; il vivait seul et travaillait dans la mesure où la loi le lui permettait. Aujourd'hui, il était propriétaire de la moitié de la ville — ou, en tout cas, c'était ce qu'on disait.

Honey leur apporta le plat du jour. Au dessert, ils s'étaient entendus sur les

conditions de vente et avaient scellé leur accord par une poignée de main. La paperasse légale suivrait.

Son téléphone portable sonna alors qu'il venait de terminer sa délicieuse tranche de tarte.

— Bonjour, maman.

— J'ai besoin que tu me rendes un service, Joe. Tu sais que nous organisons un dîner pour les invités du mariage qui n'habitent pas en ville. Ce serait gentil de tenir compagnie à Ethan pendant que nous sommes occupées dans la cuisine. Le pauvre gosse est entouré de toutes parts par des femmes.

— Attends seulement une dizaine d'années et tu verras qu'il ne s'en

plaindra plus. Mais ne t'inquiète pas, j'arrive.

Le téléphone de Kincaid avait sonné presque en même temps. Kincaid mit un terme à sa conversation, promit à son correspondant de le rejoindre dans quelques minutes et coupa la communication. Joe et lui échangèrent un sourire.

— Un rendez-vous d'affaires, expliqua l'agent immobilier.

— Un neveu de cinq ans à sauver, répliqua Joe en sortant son portefeuille pour payer leur note. Le déjeuner est pour moi. Je vous remercie de vous être dérangé un dimanche pour m'écouter.

— Je vous enverrai l'expert demain dans la journée pour qu'il procède à

l'estimation de la propriété, si cela vous convient.

— Vous savez comment me joindre, dit Joe en indiquant son téléphone.

Ils sortirent du restaurant ensemble, mais partirent dans des directions opposées. Il grimpa dans son pick-up tandis que Kincaid s'éloignait à pied, saluant des connaissances au passage. Bien qu'il protégât jalousement sa vie privée, Kincaid était généralement apprécié par les habitants de la ville. Ou, en tout cas, il n'avait jamais entendu la moindre rumeur malveillante à son sujet...

Aucune histoire de femmes non plus.

Kincaid n'était pas un coureur de jupons. Un homme solide et stable, avec

des revenus plus que confortables, très attaché à Chance City.

Tout comme Dixie.

Joe se tortilla inconfortablement sur son siège, luttant contre une curieuse impression d'oppression dans la poitrine. S'il pouvait trouver un homme qui veille sur Dixie — un homme digne d'elle —, il pourrait quitter cette ville en paix. Ce serait l'offrande qu'il lui ferait pour toutes ces années qu'elle avait gaspillées à l'attendre.

Il ferait en sorte que Kincaid et Dixie se rapprochent l'un de l'autre, qu'ils apprennent à mieux se connaître. Il la laisserait s'occuper elle-même de la vente de la maison, de façon à ce qu'ils

soient obligés de communiquer, de passer du temps ensemble.

Lorsqu'il lui avait signalé qu'il serait très souvent absent de la ville et qu'il devrait traiter directement avec Dixie, Kincaid lui avait répondu que ce serait avec plaisir.

Qui pourrait lui en vouloir ? Elle désirait ce que lui-même ne pouvait pas lui donner, ni maintenant ni dans un avenir proche : une alliance et des enfants. Il devait faire ce qui était juste et laisser la place à un autre homme qui en serait capable. Il mettrait ce plan à exécution avant de quitter la ville. Kincaid serait parfait pour Dixie.

Même si cette idée lui serrait le cœur.

2

Dixie contempla son reflet dans un miroir du salon de beauté où elle travaillait et où elle était allée se réfugier. Son regard avait perdu tout éclat. Elle avait failli éclater en sanglots à plusieurs reprises depuis qu'elle avait quitté Joe si brusquement, une heure plus tôt. Elle savait qu'il n'avait pas terminé ce qu'il avait à lui dire, mais, tout à

coup, elle s'était trouvée incapable de l'écouter une seconde de plus.

Il avait décidé de mettre un terme à leur relation de la manière la plus brutale et la plus définitive qui soit — en vendant leur maison.

Elle était montée dans sa voiture et avait roulé un moment au hasard, sans destination précise. Elle ne pouvait pas retourner chez Nana Mae, ni chez Aggie McCoy, dont la maison avait été son second foyer. Elle ne pouvait en aucun cas impliquer la maman de Joe dans cette histoire, pas plus d'ailleurs que les autres membres de sa famille, bien qu'elle se sente plus proche d'eux que de ses propres parents.

De fait, elle n'avait nulle part où aller, hormis le salon de beauté de Bitty, où elle était employée depuis qu'elle avait achevé sa formation à l'école de cosmétologie, quelques mois auparavant, et qui était désormais son avenir. Et, selon toutes apparences, son seul avenir.

Même si cette idée lui brisait le cœur, elle comprenait le besoin de Joe d'élargir ses horizons au-delà de leur petite ville, de vivre plus intensément sa vie. Durant toute son existence d'adulte, depuis le décès de son père alors qu'il venait à peine de quitter le lycée, Joe avait veillé sur ses cinq sœurs plus âgées que lui, sur sa mère et sur sa grand-mère, pendant que ses frères se

préparaient à des carrières prestigieuses. Mais, aujourd'hui, ses frères étaient rentrés à Chance City, et ses sœurs étaient toutes mariées et solidement établies.

C'était le tour de Joe de profiter de la vie.

Quelques coups frappés à la vitrine du salon lui firent tourner la tête. Kincaid lui souriait à travers la vitre. Comme il était propriétaire de l'immeuble, il avait sa propre clef, et il déverrouilla la porte pour entrer. Le jeune homme avait été son tout premier client lorsqu'elle avait commencé à travailler au Bitty's Beauty Shoppe et, depuis, il avait pris l'habitude de venir se faire couper les

cheveux chaque troisième vendredi du mois, à 9 h 30 précises.

— Vous avez fait vite, dit-elle. Je vous ai téléphoné il y a seulement une dizaine de minutes.

— J'étais dans le quartier.

Comme il s'approchait d'elle, elle lui tendit la main, autant pour le saluer que pour le tenir à distance. Elle se sentait triste et vulnérable et n'avait pas du tout envie de la proximité d'une autre personne. Et cela concernait tout spécialement Kincaid, le grand brasseur d'affaires.

Il l'observa un instant avec attention, une expression bienveillante sur le visage, comme s'il devinait qu'elle avait

le cœur brisé. Elle s'efforça de ne pas se laisser déstabiliser par ce regard.

— Si je comprends bien, vous avez pris une décision, déclara-t-il.

— Oui, répondit-elle d'une voix ferme. Je désire racheter le fonds de commerce du salon et louer l'appartement du premier étage.

— Toutes mes félicitations !

— J'ai dit que c'était ce que je désirais, précisa-t-elle. J'avoue que j'ignore encore comment je vais me débrouiller financièrement, mais je trouverai bien une solution. Bitty m'aidera, j'en suis sûre. Je sais qu'elle est impatiente d'aller s'établir à Seattle avant Noël, à temps pour voir naître son premier petit-fils. Peut-être acceptera-t-

elle de me faire crédit d'une partie de la somme ?

Elle embrassa le salon du regard, imaginant déjà les améliorations qu'elle allait y apporter. Elle savait ce qu'elle voulait et avait même contacté une entreprise pour faire établir un devis pour les travaux.

— Le prix qu'elle demande est vraiment raisonnable. Les transformations que je voudrais apporter au bâtiment seront ma plus grosse dépense. Voyez-vous, depuis le départ de Mary Ann, Bitty et moi étions les seules esthéticiennes de la ville. J'aimerais ouvrir un spa, faire de ce salon un lieu incontournable de cette ville, ce qui signifie recruter deux

visagistes de plus, une masseuse, une manucure et une esthéticienne, et construire quelques petits box privés supplémentaires dotés de tout le luxe et le confort qu'est en droit d'espérer une clientèle exigeante. J'ai aussi l'intention de contacter un réseau de chambres d'hôtes afin d'organiser des séjours tout compris pour des escapades de week-end.

— Vous avez vraiment tout prévu, dit Kincaid en l'observant aller et venir, assis sur une chaise.

Dans sa tête, elle imaginait parfaitement son spa tel qu'il serait une fois terminé. Il lui semblait même déjà entendre de la musique, des voix et des rires.

— En réalité, je rêve de ce projet depuis des années, reconnut-elle. C'est cette opportunité spéciale qui m'a décidée à me jeter à l'eau. Bitty souhaite partir à la retraite, et la boutique voisine va fermer, ce qui me permettra d'utiliser ses locaux pour m'agrandir. J'ai eu beaucoup de chance.

— On dit que la chance n'est que la combinaison d'une opportunité et d'une bonne préparation, déclara Kincaid en souriant. J'aime bien ce dicton. Il s'applique aussi à moi.

— Je n'y avais jamais songé ainsi, mais c'est vrai. Je suis une nouvelle venue dans les métiers du soin du corps, mais j'ai géré le magasin d'outillage de mes parents durant des années et j'ai une

assez bonne compréhension du monde des affaires. J'ai étudié ce projet sous tous les angles. Je sais ce que je veux, et comment y parvenir. J'ai fait des sondages auprès de mes clientes, visité des douzaines de spas afin de voir de mes yeux ce qui plaît à la clientèle et ce qui fonctionne moins bien, et ce que je devrai changer pour m'adapter aux conditions particulières de cette ville.

Elle suspendit son monologue juste le temps de reprendre son souffle, avant de conclure :

— J'ai seulement besoin que quelqu'un croie en moi autant que je crois en moi-même. J'ai besoin qu'on me donne l'opportunité de prouver ma valeur.

— Moi, je suis prêt à vous offrir cette chance, Dixie. A devenir votre financier.

Elle le considéra une seconde d'un air abasourdi.

— Je... ne peux pas accepter, balbutia-t-elle. Je...

— Je le fais souvent. La banque Kincaid n'est pas ouverte au public, mais ses taux d'intérêt sont très raisonnables.

— C'est une offre très généreuse, je vous remercie. Mais je dois établir mon crédit auprès des banques officielles. Cela fait partie des nécessités d'une femme d'affaires responsable.

— Je comprends et je vous admire pour cela. Mais, si la banque vous refuse un crédit, souvenez-vous que je

suis votre solution de secours. Franchement, la somme dont vous avez besoin est plutôt modique. D'une façon ou d'une autre, vous serez bientôt propriétaire de cet établissement.

— Pourquoi feriez-vous cela ?

— Parce que je suis d'avis qu'il y a peu de chances pour que mon argent coure un risque quelconque. Vous avez du talent et vous êtes passionnée. Les gens passionnés par ce qu'ils font ont plus de chances de réussir.

Quelque chose dans le comportement de Kincaid la gênait. Cela ne venait pas de ses paroles, décida-t-elle. C'était son regard. Comme s'il savait quelque chose qu'elle ignorait.

— Je vous dois d'être tout à fait franc avec vous avant que nous n'allions plus loin, Dixie. Joe vient de me demander de m'occuper de la vente de votre maison. J'ai accepté.

Elle fut interloquée par la rapidité avec laquelle Joe avait mis le processus en marche. Il n'avait pas même jugé utile de la consulter sur le choix de leur agent immobilier...

— Y voyez-vous une objection quelconque ? s'enquit Kincaid, l'observant attentivement.

— Non... heu... pas du tout. C'est très bien, je suppose.

— Je lui ai signalé que le moment me semblait mal choisi pour vendre. Le marché est très moyen, et nous

approchons de l'hiver. Il m'a répondu qu'il ne souhaitait pas attendre. Est-ce aussi votre position ?

— Mon trésor de guerre est bien modeste, et l'argent de la vente me serait très utile. Mon carnet de rendez-vous est plein, pratiquement depuis mon premier jour ici, mais il serait utile de pouvoir compter sur un filet de sécurité au-delà du crédit de la banque.

— Me permettez-vous de vous donner un conseil ?

— Oui, bien sûr.

— La banque va exiger des garanties solides. Comme une grande partie de votre capital est constituée par votre maison, et que Joe en est propriétaire à parts égales avec vous, il vous faudra

compter sur sa pleine coopération. Pensez-vous que cela présente un problème ?

— J'en doute, mais je n'en serai certaine que lorsque je lui aurai posé la question.

Après une année passée à s'éviter, Joe et elle tombaient toujours sur le même os, à savoir régler la question de leur rupture définitive. L'ironie de la situation ne lui échappait pas.

— Montrez-moi quelques chiffres, Dixie. Le prix demandé par Bitty, le coût des travaux de rénovation. Je serai mieux à même de vous conseiller.

Durant la demi-heure qui suivit, ils étudièrent des bilans, firent une estimation rapide des futures sommes à

engager, une question à laquelle Dixie n'avait pas vraiment eu le temps de réfléchir puisqu'elle n'avait pris la décision d'acheter le salon que le matin même.

— Quand comptez-vous ouvrir ? demanda-t-il, rangeant le petit carnet dans lequel il avait noté des colonnes de chiffres.

— A mon avis, nous serons fin prêts dans trois mois, pour le week-end de la Saint-Valentin. J'ai trouvé un camping-car transformé en salon de beauté mobile et je le garerai dans la cour de derrière. Mais il faudra accélérer les travaux du local principal de façon à ce que la clientèle retrouve le confort de l'intérieur le plus rapidement possible.

On ne peut pas imposer des solutions temporaires trop longtemps.

Il secoua lentement la tête.

— Je crains que vos projections ne soient un peu trop optimistes, fit-il. D'après mon expérience, les travaux pourraient bien durer deux fois plus longtemps que prévu.

— Deux mois pour pouvoir se réinstaller à l'intérieur, insista-t-elle. Trois pour achever les travaux.

— Que diriez-vous d'un petit pari entre amis ? suggéra-t-il, une lueur ironique dans le regard.

— D'accord, pas de problème. Que voulez-vous parier ?

— Pour moi, ce sera une année de coupes de cheveux gratuites. Et pour

vous ?

— Si je gagne, vous payez la nouvelle enseigne pour la façade.

— Pari tenu, dit-il en lui serrant la main. Quand comptez-vous emménager dans l'appartement à l'étage ?

— Je dois d'abord le repeindre entièrement à mon goût. De plus, je vais devoir trouver quelqu'un pour me remplacer auprès de Nana Mae. Je ne partirai pas avant d'être sûre qu'on s'occupe bien d'elle.

Le regard bleu pénétrant de Kincaid vint se vriller dans le sien.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait appel à moi pour les travaux, Dixie ? Vous savez pourtant que j'ai déjà rénové pas mal de maisons et de commerces.

— J'ai besoin de faire les choses à ma façon.

Son entourage l'avait toujours considérée comme un esprit indépendant, mais ce n'était pas tout à fait la même chose qu'une femme libre et autonome. Dixie n'avait pas accompli grand-chose par elle-même dans sa vie. Elle n'avait jamais vécu seule. Jamais dirigé une entreprise. Elle avait énormément à prouver. Et, en premier lieu, des choses à se prouver à elle-même. Elle avait toujours admiré — et un tout petit peu envié — la réussite de Joe, qui avait créé une affaire prospère à partir de rien. Elle-même commencerait avec une structure existante, mais en la

transformant radicalement pour y imprimer sa marque.

— Je comprends, assura Kincaid en lui serrant doucement le bras. Tenez-moi au courant, pour le salon et votre maison, d'accord ?

Après son départ, elle déverrouilla la porte qui donnait accès à l'appartement du premier. Il avait été libéré par son dernier locataire quelques mois auparavant. Un jour peut-être, elle achèterait sa propre maison et profiterait de cet étage pour agrandir son spa.

Le cœur battant d'un mélange d'anxiété et d'excitation, elle parcourut du regard l'espace autour d'elle. Kincaid avait rénové l'appartement seulement deux ans plus tôt, et la cuisine

ainsi que la salle de bains étaient modernes et bien équipées. A travers les larges fenêtres à double vitrage, les bruits de la grand-rue n'étaient plus qu'un distant murmure. Ces fenêtres offraient également une vue spectaculaire sur le centre de Chance City, une ville qui devait son existence à la grande ruée vers l'or et qui attirait des hordes de touristes férus de tradition et de patrimoine.

A cet instant même, elle les voyait flâner en groupes sur les trottoirs de planches, bien emmitouflés dans leurs vêtements d'hiver. Dixie avait vécu ici toute sa vie et, pour elle, c'était simplement chez elle. Et cet appartement ? Elle était peut-être une

filles de la campagne, mais elle était aussi profondément romantique. Elle donnerait une touche féminine à ces pièces, une touche personnelle selon ses goûts. La veille, elle avait trouvé un ravissant dessus-de-lit de dentelle au crochet dans une boutique de dépôt-vente et elle avait immédiatement décidé de décorer tout son espace dans le même style.

Elle imprimerait également sa marque dans le salon. S'approprierait les lieux. Elle en ferait un espace harmonieux où elle se sentirait bien.

Ensuite, elle songerait sérieusement à trouver celui qu'elle aimerait, qu'elle épouserait et avec qui elle fonderait une famille. Cela faisait des années qu'elle

attendait ce moment, et elle avait toujours supposé que cet homme serait Joe McCoy. Leur relation — même si elle avait connu de brèves interruptions — avait duré seize ans. A présent, elle était vraiment terminée. Ils ne rompraient plus jamais.

Elle prit une profonde inspiration et se détendit. Elle se sentait bien. Très bien, même. Elle s'embarquait dans une nouvelle et excitante aventure. Elle pouvait redevenir la personne qu'elle était avant de l'avoir connu. Meilleure, plus forte, plus confiante. Une femme en route vers la réussite.

Elle laisserait sa marque dans cette ville.

Elle monta dans sa voiture et partit en direction de Sacramento, à une heure de route vers le sud. Même si aucun autre de ses projets ne se réalisait, elle pouvait au moins s'installer dans l'appartement. Son entrevue avec Joe pouvait bien attendre jusqu'au lendemain.

Aujourd'hui, elle allait s'échapper, faire un peu de shopping et rester injoignable. Car, lorsqu'elle rentrerait chez Nana Mae, ce soir, les rumeurs auraient eu le temps de se répandre, et elle devrait faire face aux regards curieux.

Mais c'était la vie ordinaire à Chance City.

3

Le lendemain matin, Dixie sortit de sa douche et se sécha les cheveux, le cœur battant d'anticipation. Elle était tout à la fois excitée et nerveuse à l'idée des multiples tâches qui l'attendaient ce jour-là. D'abord, elle devait parler avec Joe. Ce dernier lui avait laissé plusieurs messages sur son répondeur la veille et, si elle avait préféré repousser cette

conversation jusqu'à aujourd'hui, elle était à présent anxieuse d'en finir.

Elle ne parvenait pas à croire qu'ils allaient être liés par la propriété qu'ils possédaient en commun alors même qu'ils avaient décidé de la vendre. Elle espérait que Joe se montrerait coopératif.

Elle entendit la sonnerie de fin de cycle du sèche-linge au rez-de-chaussée et se précipita pour aller l'éteindre avant qu'elle ne réveille Nana Mae. Au pied de l'escalier, elle entra littéralement en collision avec Joe. Il la saisit par les bras pour l'empêcher de tomber et la relâcha si vite qu'elle fut à deux doigts de glisser.

Depuis qu'elle s'était installée chez Nana Mae, six mois plus tôt, Joe prenait grand soin de rendre visite à sa grand-mère — même pour les travaux du jardin — seulement lorsqu'il la savait absente.

— Pourquoi ne m'as-tu pas rappelé ? demanda-t-il d'un ton de reproche. Je...

— Chut ! fit-elle, l'entraînant par le bras dans la cuisine et refermant la porte derrière elle. Mamie Mae dort encore. Attends ici une seconde.

Elle entra dans la buanderie, éteignit le sèche-linge et réapparut dans la cuisine alors qu'il se servait une tasse de café.

— As-tu une minute à me consacrer ? s'enquit-il en s'asseyant à la table avec l'aisance d'un habitué des lieux.

— Oui, bien sûr.

Elle prit place en face de lui, soudain consciente d'être nue sous son peignoir de bain. Ledit vêtement était ample et épais et ne révélait rien d'inconvenant, mais cela ne l'empêchait pas de se sentir étrangement vulnérable. Joe, lui, portait l'une de ses tenues favorites : chemise de plaid, gilet de duvet, jean et bottes texanes. Les manches de sa chemise étaient roulées jusqu'aux coudes, révélant des avant-bras musculeux. Elle avait toujours adoré ses avant-bras.

A cette pensée, elle se tortilla inconfortablement sur sa chaise. Tout à coup, elle sentit une curieuse chaleur l'envahir. Un an plus tôt, presque jour pour jour, ces bras la soulevaient pour

l'emporter jusqu'au lit, comme ils l'avaient fait si fréquemment...

— Quoi de neuf ? s'enquit-elle, la gorge serrée.

Il fronça les sourcils.

— Il faut que tu saches que j'ai demandé à Kincaid de s'occuper activement de la vente de notre maison.

— Oui, je suis au courant.

— Vraiment ? Est-ce lui qui t'a appelée pour te le dire ?

— Non, c'est moi qui l'ai appelé, corrigea-t-elle. Kincaid est propriétaire de l'immeuble que je vais occuper. Je vais reprendre le salon de Bitty et je compte m'installer dans l'appartement du premier étage.

— Si je comprends bien, fit-il après un instant de silence, tu t'apprêtes à vivre de grands changements dans ta vie.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Est-ce que tu m'avais jamais imaginée en femme d'affaires ?

— Tu l'étais déjà lorsque tu gérais le magasin de tes parents, rappela-t-il.

— Oui, c'est vrai. C'est gentil de t'en souvenir. Mais il me reste encore quelques obstacles à franchir, et, pour cela, je vais avoir besoin de toi.

— Je ferai tout mon possible pour t'aider, Dixie. Tu sais que tu pourras toujours compter sur moi.

— Tu changeras peut-être d'avis lorsque tu m'auras entendue, dit-elle d'un ton hésitant. Avant de m'accorder

le crédit dont je vais avoir besoin pour l'achat du salon et les rénovations que j'ai envisagées, la banque va exiger des garanties. Mon seul capital est la part que je possède de la maison et, comme tu es propriétaire de l'autre moitié, ta signature est aussi nécessaire. C'est compliqué, je le sais.

Compliqué parce que Joe conserverait ainsi une certaine emprise sur son avenir, et que cette idée était un peu effrayante. Elle serait obligée d'entretenir des rapports amicaux avec lui à un moment où elle avait désespérément besoin de mettre une certaine distance entre eux afin de panser les plaies de son cœur.

— En réalité, l'affaire est simple, déclara-t-il. Tu peux compter sur moi.

— Je te promets qu'il n'y aura pas de problème.

— Cela, je le sais déjà, assura-t-il en sirotant son café. Si je comprends bien, tu vas travailler avec Kincaid ?

— Dans une certaine mesure, oui. Il est propriétaire des murs, pas du fonds de commerce. Mais nous avons longuement bavardé ensemble, et il m'a offert quelques conseils judicieux.

— Comment le trouves-tu ?

Elle le dévisagea d'un air intrigué, étonnée par sa question. Que lui importait l'opinion qu'elle pouvait avoir de Kincaid ?

— J'ai confiance en lui, au moins en ce qui concerne nos affaires. Pourquoi ?

— Parce que je pense que tu vas être appelée à t'occuper de la vente de la maison beaucoup plus souvent que moi. Ce sera plus facile si tu t'entends bien avec lui. Si tu lui fais confiance.

— C'est le cas, assura-t-elle.

Elle s'abstint de préciser qu'en une occasion ou deux elle s'était sentie mal à l'aise en sa présence sans trop savoir pourquoi. Il semblait trop intéressé — personnellement intéressé — par elle ; or, elle tenait à ce que leurs relations demeurent strictement professionnelles. Kincaid paraissait vouloir davantage.

C'était peut-être la raison pour laquelle il offrait de lui prêter de

l'argent. Mais était-ce un moyen de la faire se sentir redevable ou une simple décision d'homme d'affaires avisé ?

— Quand comptes-tu déménager ? demanda Joe au bout d'un instant de silence.

— Lorsque j'aurai trouvé quelqu'un pour prendre ma place ici. Je ne voudrais pas laisser Nana Mae dans l'embarras.

— Quel embarras ?

Le sujet de cette discussion venait d'apparaître sur le seuil de la cuisine. Joe se leva d'un bond et, prenant la vieille dame par la main, il la conduisit jusqu'à la table. Mamie Mae était une grande femme vigoureuse et une véritable figure matriarcale, mais Dixie

avait souvent remarqué combien elle semblait fragile le matin, sans la légère touche de maquillage qu'elle utilisait pour aviver son teint.

— J'ai décidé de m'installer dans mon propre appartement, expliqua-t-elle. Je n'ai jamais vécu seule, et il est grand temps que je devienne indépendante.

— Je t'approuve entièrement, ma chère petite.

Pendant que Nana Mae et son petit-fils bavardaient, elle mit l'eau à chauffer pour le thé. Dans un instant, elle préparerait des flocons d'avoine aux dattes et aux noix, et un œuf poché. Le menu du petit déjeuner variait rarement.

Cette femme généreuse qui lui avait prodigué son affection et ses sages conseils allait lui manquer. Elle versa l'eau chaude dans la théière de porcelaine, tournant le dos aux deux autres pour dissimuler les larmes qui lui venaient aux yeux.

Puis elle s'excusa.

— Je dois aller m'habiller, déclara-t-elle sans les regarder. Le thé sera infusé dans une minute.

Elle entendit la voiture de Joe démarrer quelques instants plus tard. Elle redescendit dans la cuisine.

— Joe a laissé cette clef de la maison pour toi, l'informa Nana Mae en poussant l'objet vers elle à travers la table.

Elle l'empocha prestement.

— Merci. Et si nous déjeunions ? Je meurs de faim.

Elle s'affaira dans la cuisine pour rassembler tous les ingrédients dont elle avait besoin. Lorsque la bouillie d'avoine commença à bouillonner doucement sur le feu, elle s'absenta pour se rendre dans la salle de bains de Nana Mae et revint un instant plus tard avec sa brosse à cheveux, son fer à friser et son vaporisateur de laque. Baignée par un rayon de soleil qui pénétrait à travers la fenêtre, la vieille dame sirotait son thé, une expression de bonheur serein sur le visage.

— Tout ceci va me manquer, Dixie, déclara-t-elle d'une voix douce. Grâce à

toi, mes matinées étaient toujours des moments de plaisir.

Dixie demeura silencieuse. Elle coiffa soigneusement la chevelure argentée de la vieille dame et jeta les œufs dans l'eau bouillante. Depuis longtemps, elle avait affiné le temps de cuisson idéal en une véritable science.

— Tu es étrangement silencieuse, aujourd'hui, remarqua Nana Mae lorsqu'elle posa son assiette devant elle.

— J'ai beaucoup de choses en tête.

— Je me réjouis que Joe et toi vous ayez enfin réglé votre différend.

— Moi aussi.

En vérité, rien n'était encore réglé. Non seulement il leur avait fallu toute une année pour arriver au stade où ils en

étaient, mais ni Joe ni elle n'était jamais apparu en public au bras d'un autre partenaire. Ce serait le véritable test de leur relation.

— J'ai une très bonne nouvelle à t'annoncer, déclara Nana Mae. Notre chère Caroline vient d'être admise à l'école d'infirmières et elle m'a suggéré à mots couverts qu'elle serait ravie d'emménager ici pour me tenir compagnie. Comme tu le vois, il est inutile de te faire du souci pour moi.

Elle se sentit immensément soulagée par cette information. Caroline, la nièce de Joe, était une jeune femme de vingt-cinq ans sérieuse et responsable. Mamie Mae serait entre de bonnes mains.

— Elle aimerait emménager ici le plus rapidement possible, ajouta la vieille dame.

Elle esquissa un sourire.

— Dois-je comprendre que vous me mettez à la porte ?

— Je t'offre l'opportunité de prendre ton envol.

Elle se leva et fit le tour de la table pour serrer affectueusement la vieille dame dans ses bras.

— Je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir accueillie chez vous durant ces quelques mois. De bien des façons, vous êtes un modèle pour moi.

— J'ai été très heureuse de t'avoir auprès de moi. Nous pourrions peut-être convenir d'un rendez-vous

hebdomadaire dans ton salon, qu'en penses-tu ?

— C'est une excellente idée. Avec un petit massage et un masque facial de temps à autre, par exemple.

— Pourquoi pas ?

Elle lui sourit. A présent que Nana Mae connaissait son projet, elle savait que toute la ville serait bientôt au courant, mais cette idée ne la préoccupait pas, car elle était raisonnablement certaine d'obtenir son financement.

— J'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

— Bien sûr. Va, ma chère petite. Profite bien de cette nouvelle page de ta vie. Je t'admire, tu sais. Tu es très

courageuse de te lancer toute seule dans une telle entreprise.

— Je ne suis pas toute seule. Beaucoup de gens merveilleux me soutiennent. Comment pourrais-je échouer ?

Elle préférait ne pas penser à la liste des causes possibles d'échec. Pourquoi partir perdante ?

Comment pouvait-elle se sentir aussi accablée et aussi légère au même moment ? Comment l'air pouvait-il être aussi froid et son corps aussi brûlant ? Comment pouvait-elle se sentir triste et folle de bonheur tout à la fois ? Etait-ce un état normal pour elle ?

Au moins, elle ressentait quelque chose après une année entière passée à

réprimer ses émotions. Peu importait qu'elle soit exaltée ou terrorisée, joyeuse ou au bord des larmes. Elle se sentait revivre.

Elle souriait encore aux anges en garant sa voiture dans le parking derrière le salon de beauté et en se dirigeant vers le magasin de ses parents, situé un pâté de maisons plus loin. Le magasin ouvrait à 7 heures pour servir sa clientèle de professionnels qui commençaient leur journée de très bonne heure.

En la voyant entrer, son père, Malcolm, interrompit sa conversation avec l'un de ses clients pour lever la main en un geste de bienvenue. Elle poursuivit son chemin jusqu'à l'arrière-

boutique, le domaine de Beatrice, sa mère, qui gérait le service des pièces détachées et répondait au téléphone.

— Bonjour, maman.

Elle serra affectueusement sa mère dans ses bras. Beatrice était une grande femme à l'allure imposante. Malgré ses soixante-dix ans bien sonnés, elle avait une santé de fer et une vitalité à toute épreuve. C'était son père qui l'inquiétait. Depuis quelque temps, il avait commencé à accuser le poids des années.

— J'ai entendu certaines rumeurs circuler à ton sujet, déclara Beatrice.

— Oui, répondit-elle en se versant une tasse de café, il paraît que j'alimente les conversations en ville, ces temps

derniers. Non, Joe et moi n'allons pas nous réconcilier. Et oui, je vais racheter le salon de Bitty et le transformer en spa. Si tu as entendu d'autres rumeurs, n'hésite pas à me les rapporter. Je me ferai un plaisir de démêler le vrai du faux.

— Je crois que je sais déjà ce que je souhaitais savoir. Ton père est un peu froissé que tu n'aies pas repris le magasin, tu sais. Tu travaillais déjà ici lorsque tu étais petite fille et tu connais cette affaire sur le bout des doigts. Nous n'avons pas eu une seule offre convenable depuis que nous avons décidé de vendre, après ton départ.

— Ce n'est pas ce dont je rêve, maman.

— A l'évidence, ce n'est pas non plus le rêve de ton frère.

— Gavin est médecin, maman ! rappela Dixie en riant. Crois-tu vraiment qu'il renoncerait à sa carrière pour devenir marchand d'outillage ?

— Il aurait pu racheter le magasin et le mettre en gérance.

Dixie et le reste de sa fratrie avaient été conçus assez tard dans la vie de leurs parents. Lorsque Gavin, l'aîné, était venu au monde, Malcolm et Beatrice étaient mariés depuis presque vingt ans. Dixie était née trois ans plus tard, suivie, deux ans après, par Shana, leur jeune sœur. Les trois enfants avaient été élevés dans une discipline stricte. Ils avaient beaucoup moins de liberté que la

plupart des autres enfants de leur petite ville et devaient sans cesse rendre compte de leurs moindres déplacements. Ce qui n'avait pas empêché Shana de s'enfuir de la maison à l'âge de dix-huit ans pour ne jamais y revenir.

Elle ne lui avait jamais pardonné sa défection. Elle avait vu ses parents souffrir horriblement de la perte de leur fille et s'était par conséquent crue obligée de combler ce vide en étant deux fois plus attentionnée avec eux.

— Quelqu'un finira bien par acheter le magasin, maman. Et comment va mon grand frère médecin ?

— Il n'écrit jamais. Et il ne nous appelle pas non plus.

Elle n'avait jamais entendu une pareille amertume dans la voix de sa mère. Elle fronça les sourcils.

— Qu'y a-t-il, maman ?

— Je suis seulement un peu fatiguée. Je vais avoir soixante et onze ans, tu sais, et j'ai travaillé ici durant toute ma vie d'adulte. J'aimerais louer un camping-car et voyager un peu avant qu'il ne soit trop tard. Et ton père a soixante-quinze ans. Qui sait combien de temps il nous reste à vivre ?

— Pourquoi ne confieriez-vous pas la gérance du magasin à Doug ? Je pense qu'il a toutes les qualités nécessaires pour le faire, après quinze années à travailler ici. Il pourrait recruter quelqu'un d'autre pour l'aider

temporairement. Il ne manque pas de gens qualifiés à la recherche d'un emploi durant la morte-saison.

Ce n'était pas la première fois qu'elle suggérait cette solution, mais, cette fois-ci, elle décida d'y ajouter un petit extra.

— Si cela peut vous rassurer, je veux bien me charger de la comptabilité et des commandes, déclara-t-elle.

— Parles-tu sérieusement ?

— Oui, répondit-elle sans s'étendre davantage.

Beatrice serra sa fille dans ses bras avec une énergie qui lui coupa le souffle.

— Merci, Dixie ! J'ai toujours su que tu étais une fille merveilleuse.

Au même instant, son père entra dans l'arrière-boutique.

— Bonjour, ma chérie.

— Bonjour, papa.

Elle étreignit affectueusement le vieil homme et ne put s'empêcher de remarquer à quel point il était devenu frêle.

— Malcolm, tu ne devineras jamais la proposition que Dixie vient de nous faire ! Elle accepte de gérer le magasin afin que nous puissions partir.

— On raconte pourtant que tu comptais racheter le salon de Bitty, déclara son père en vrillant son regard sur elle.

— Qui t'a raconté cela ? Je ne l'ai décidé qu'hier.

— Bruno Manning est passé ce matin et il m'a raconté que tu lui avais demandé un devis pour les travaux de rénovation. J'espère que ce n'était pas un secret ?

— En tout cas, je me souviendrai que Bruno Manning est une pipelette, répliqua-t-elle. Quant à la gérance du magasin, je crains que maman ne m'ait pas bien comprise.

Elle répéta sa proposition, et Malcolm la considéra un instant en silence avant de s'enquérir :

— Pourquoi ferais-tu cela ?

— Parce que vous avez bien mérité de profiter un peu de la vie. Allez louer le camping-car de vos rêves et partez à l'aventure, tous les deux. Amusez-vous.

— Merci, murmura son père, la voix chevrotante d'émotion.

Elle savait qu'elle assumerait une lourde charge en aidant ses parents, mais elle se rassurait en se disant que ce serait seulement temporaire. Ses parents ne resteraient pas absents très longtemps. Mais peut-être envisageraient-ils de faire de petits voyages plus souvent, une fois qu'ils auraient goûté au plaisir de l'aventure.

C'était une chance qu'elle n'ait pas encore entamé une nouvelle relation, car, de toute façon, son nouvel emploi du temps ne lui laissait aucun moment à consacrer à un homme.

Son téléphone sonna. C'était Joe.

— Bonjour, dit-elle, s'efforçant d'adopter un ton léger. Quoi de neuf ?

— Kincaid va faire venir l'expert à 11 heures pour l'évaluation de la maison. Souhaites-tu être présente ?

— Est-ce nécessaire ?

— Moi, je ne pourrai pas être là. Alors, soit nous reportons le rendez-vous, soit tu te charges de les accueillir. Je ferai dupliquer une clef pour Kincaid.

— Je me trouve au magasin de mes parents à cet instant. Je pourrais faire exécuter une copie de la clef maintenant et les retrouver devant la maison à 11 heures.

Elle se demandait pourquoi Joe avait choisi de ne pas être présent lors de la visite de l'expert. Il ne travaillait plus

physiquement sur ses jardins — hormis celui de Nana Mae —, et son job consistait désormais à prospecter de nouveaux clients, à créer des plans d'espaces verts et à superviser le travail de ses employés. Il aurait pu facilement trouver une demi-heure pour assister à l'évaluation de la maison. Cela ne lui ressemblait pas du tout.

— Ça me semble parfait, Dixie. Merci. Tiens-moi au courant, d'accord ?

— D'accord.

Elle raccrocha. Joe se comportait de façon bien étrange. On devinait une sorte de tension dans sa voix. Faisait-il autant d'efforts qu'elle pour sembler détendu ? Et pourquoi avait-il voulu savoir ce

qu'elle pensait de Kincaid ? Quelle importance ?

— Tout va bien ? s'enquit sa mère.

— Pardon ? Oh, oui, tout va très bien.

Au cas où tu entendrais d'autres rumeurs concernant Joe et moi, je vais te décrire notre véritable situation.

Elle l'informa alors de la vente de la maison, en se gardant bien d'entrer dans les détails. Elle avait appris à ne pas faire trop de confidences à ses parents sous peine d'avoir à subir de longs discours qui finissaient généralement par la faire douter d'elle-même. Elle avait besoin d'être entourée de personnes qui la soutiennent, qui croient en elle. C'était là une autre raison de souhaiter que ses parents partent en voyage.

Et puis un autre sujet d'inquiétude revenait la hanter. Si elle renonçait à tous ses liens avec Joe, cela signifierait-il qu'elle perdrait également sa famille — qui était aussi devenue la sienne ?

Bien sûr, ils pourraient s'efforcer de rester amis, mais elle ne pourrait plus être invitée aux réunions familiales. Ce ne serait pas convenable. Hélas, pratiquement toute sa vie sociale était liée à la famille McCoy — qui comptait tout de même trente-cinq membres.

Elle refusait même d'y penser. Elle allait se concentrer sur le temps présent et profiter pleinement de sa nouvelle vie.

4

La semaine avait été interminable, songeait Joe. Une véritable séance de montagnes russes du début jusqu'à la fin. Mais on était samedi soir, ce qui signifiait qu'un groupe de musiciens se produirait sur la petite scène du Stompin Grounds, un bistrot local connu depuis quarante ans pour sa bière et ses hamburgers. Il n'avait pas souvent manqué ces concerts du samedi soir.

La décoration fanée de la salle trahissait son âge, mais il était rare que quiconque la voie en pleine lumière. Les éclairages dissimulés dans les roues de chariot suspendues au plafond ne dispensaient qu'une lumière à peine suffisante pour distinguer les solitaires qui pleuraient dans leur bière des couples d'amoureux qui s'embrassaient discrètement dans les coins. Les clients eux-mêmes n'auraient toléré aucun changement. Ils aimaient les vieilles tables de bois marquées par le temps et l'ambiance bon enfant de l'établissement.

Appuyé au bar, une chope de bière à la main, il se remémorait son premier samedi soir au Stompin Grounds. Dixie

et lui fêtaient leurs anniversaires à un jour d'intervalle. Joe était plus âgé de vingt-quatre heures. Le soir de son vingt et unième anniversaire — l'âge de la majorité dans leur Etat —, ses frères l'y avaient invité pour lui offrir sa première chope, puis sa deuxième et sa troisième.

Dixie n'avait pas été conviée, vu qu'elle était encore techniquement mineure au début de la soirée, mais elle était venue les rejoindre juste après minuit. Joe en était à sa quatrième chope de bière et, pour reprendre l'expression de son frère Jake, sans être ivre mort, il était au stade de la « bienheureuse stupeur ».

Dans son état d'esprit actuel, il aurait pu se laisser aller à répéter cette

expérience. Et, pour éviter la tentation, il avait invité Jake et Keri, son épouse, à l'accompagner.

Il sirota sa première bière de la soirée en observant distraitement son frère et sa belle-sœur enlacés sur la piste de danse, profitant d'une rare soirée de liberté sans Isabella, leur fille de sept mois. Le juke-box diffusait une musique langoureuse et, collés l'un à l'autre comme s'ils ne faisaient plus qu'un, Jake et Keri ne prenaient guère de place sur la piste.

Il spécula sur la conception possible d'un nouveau McCoy le soir même. Il se souvenait que Dixie et lui étaient repartis d'ici plus d'un samedi soir délicieusement émoustillés d'avoir

dansé ensemble, pour finir leur soirée dans un tendre corps à corps. Si Dixie n'avait pas pris la pilule...

Viendrait-elle aujourd'hui ? Ces soirées du samedi étaient devenues une tradition tant pour elle que pour lui, une habitude qu'ils avaient maintenue même après leur rupture. La différence étant que, depuis un an, ils faisaient mine de s'ignorer dans la foule.

Dixie était venue lui apporter des documents à signer deux jours plus tôt. Elle avait l'air en pleine forme. Pressée mais en même temps détendue. Excitée et heureuse. Cela faisait une éternité qu'il ne l'avait pas vue aussi épanouie, ce qui l'incitait à conclure qu'il avait

bien fait de mettre officiellement un terme à leur relation.

Il avait entendu dire qu'elle avait engagé Bruno Manning pour les travaux de rénovation du salon. Bruno était un très bon artisan, mais il était notoirement imprévisible, et Joe s'étonnait qu'elle n'ait pas retenu Kincaid pour ce chantier. Y avait-il quelque chose entre eux ? Des tensions dont il n'était pas conscient ?

Les musiciens étaient presque prêts à attaquer leur premier morceau. Ils testaient les micros, réglaient le volume du son par-dessus la musique du juke-box, qui jouait toujours en bruit de fond. Au milieu de cette cacophonie, Joe était assailli par un flot de souvenirs. C'était

dans cette même salle, devant ces mêmes musiciens et cette même foule, qu'il avait publiquement demandé Dixie en mariage, un an plus tôt.

Ils avaient commencé la soirée chacun à une extrémité de la salle parce qu'ils s'étaient disputés deux semaines auparavant. Il avait réussi à pousser sa patience à bout, et elle avait même déménagé. Il savait qu'il allait la perdre s'il n'agissait pas rapidement et il lui avait demandé de l'épouser devant toute la ville. Elle avait accepté. Ensuite, ils avaient vécu quelques jours de bonheur sans nuage — jusqu'à ce qu'elle lui demande de fixer la date de la cérémonie.

Et là, il avait hésité.

S'il l'épousait, il ne quitterait jamais Chance City. S'il ne l'épousait pas, il conserverait une chance de partir un jour découvrir le vaste monde. C'était un aspect des choses auquel il n'avait pas suffisamment réfléchi. Il avait été trop aveuglé par sa peur de la perdre.

Car il désirait suivre l'exemple de ses frères, voyager sur les cinq continents, vivre des expériences excitantes. S'il l'épousait, ils fonderaient tout de suite une famille. C'était ce qu'elle désirait, et il ne trouvait pas le courage de lui répondre qu'il n'était pas encore prêt à sauter le pas. Elle s'imaginerait qu'il la repoussait, ce qui n'était pas du tout son intention.

Ce jour-là, il avait tenté de s'expliquer, mais elle lui avait jeté sa bague au visage, avait entassé quelques vêtements dans une valise et claqué la porte. Le lendemain, pendant qu'il était à son travail, elle était repassée pour emporter le reste de ses affaires en lui laissant sa clef de la maison posée bien en vue sur la table de la salle à manger.

C'était alors qu'il avait compris que cette rupture serait différente de toutes celles qui l'avaient précédée. Et il ne s'était pas trompé. Elle avait été douloureusement différente. Aujourd'hui, ses frères étaient de retour au pays, et il allait enfin avoir sa chance de partir à son tour. De découvrir le monde comme ils l'avaient fait avant lui.

Oui, mais à quel prix ?

— Que dirais-tu d'une petite partie avant que la musique commence ? proposa Jake en lui tendant une queue de billard.

Etonné, Joe jeta un regard curieux autour de lui.

— Qu'as-tu fait de Keri ?

Jake indiqua une table d'un geste du menton. Keri y était assise en compagnie de Dixie. Il avait été à tel point perdu dans ses souvenirs qu'il ne l'avait pas vue entrer. Keri jeta un coup d'œil dans leur direction, la mine grave, mais Dixie leur tournait partiellement le dos, et il ne pouvait pas voir son expression.

Il nota néanmoins qu'elle portait ses bottes rouges favorites et la chemise

western jaune qu'il lui avait offerte, celle qui épousait ses formes comme une seconde peau. Il connaissait par cœur la fragrance de ses cheveux bouclés, leur infinie douceur sous ses doigts...

— Cesse de rêver, Joe, chuchota Jake près de son oreille. La table de billard ne restera pas libre toute la soirée.

Joe disposait les boules sur le tapis lorsque son frère Donovan et Laura, sa nouvelle épouse, tout juste de retour de leur voyage de noces, poussèrent la porte.

— Aloha ! lança Laura à la cantonade.

Le batteur de l'orchestre fit entendre un roulement de tambour, puis le guitariste solo le suivit avec quelques notes d'un air vaguement hawaïien.

Donovan et Laura avaient des visages hâlés et semblaient tous deux reposés et heureux.

Un peu envieux, Joe se fraya un chemin jusqu'à eux à travers la foule. Il attendit que le groupe qui les entourait ait terminé ses embrassades, puis offrit aux jeunes mariés de leur payer un verre.

— Nous ne restons pas, répondit Donovan. Nous avons vu toutes vos voitures dans le parking et nous avons eu envie de passer vous dire un petit bonjour, mais nous sommes très impatients de retrouver Ethan. Maman lui a permis de veiller un peu plus tard aujourd'hui, et il nous attend.

— Le bruit court que tu vas travailler pour tes parents, fit Laura, s'adressant à Dixie. Est-ce vrai ?

Il tressaillit. Personne n'avait cru utile de l'informer de ce détail. Il nota au premier coup d'œil que Dixie semblait embarrassée.

— Comment les ragots de Chance City ont-ils pu parvenir jusqu'à Hawaii ? s'enquit-elle, étonnée.

— Je téléphonais à Keri tous les jours. Elle gardait Ethan lorsque Aggie devait sortir. Alors ? Est-ce vrai ?

— Mes parents sont partis ce matin pour de petites vacances dans le Sud à bord d'un camping-car de location. Je donne un petit coup de main jusqu'à leur retour.

— Tu as perdu la tête ? intervint Joe, incapable de se taire plus longtemps. Tu as toujours détesté travailler pour tes parents ! Et à juste titre.

Les musiciens attaquèrent leur premier morceau, et le sol se mit à vibrer sous leurs pieds. Il était désormais impossible de poursuivre une conversation sans hurler.

— Ils ont besoin de moi ! cria Dixie, tellement fort qu'il se demanda si c'était pour se faire entendre au-dessus de la musique ou parce qu'elle était en colère.

— Et je sais parfaitement ce que je fais, ajouta-t-elle. De plus, ils ne seront pas là pour me surveiller. Et, d'ailleurs, cela ne te regarde pas.

« Elle n'aura aucun temps à consacrer à sa vie sentimentale. »

Au moment même où cette pensée lui traversait l'esprit, Kincaid vint se planter à côté d'elle, sans la toucher, mais en manifestant clairement sa présence, comme si Dixie était sa propriété.

Avait-elle rendez-vous avec Kincaid ? Était-ce pour cette raison qu'elle était venue ce soir sans Sheryl et Nancy, les amies qui l'accompagnaient habituellement dans ses sorties ?

C'était ce qu'il avait souhaité, bien sûr. Il avait même jugé que Kincaid ferait un successeur idéal. Mais en les voyant ensemble à échanger des sourires...

Il ne pouvait pas rester là. C'était embarrassant pour tout le monde, mais tout particulièrement pour lui, car il était le seul à ne pas avoir de cavalière. D'ailleurs, même si cela avait été le cas, il ne l'aurait jamais amenée ici, dans ce lieu que Dixie et lui avaient fréquenté ensemble tous les samedis soir.

Pourquoi diable Kincaid et elle n'avaient-ils pas choisi un autre endroit pour afficher leur bonheur ?

Il souffrait horriblement. Il ne s'était pas attendu à ce que cette rupture soit aussi douloureuse.

Il salua Donovan et Laura, assura qu'il était heureux de les revoir, puis se retira, brûlant du feu de la jalousie. Il reconnaissait parfaitement ce sentiment,

mais il était incapable de le contrôler et ne pouvait qu'espérer qu'il s'atténuerait avec le temps et la distance.

Il rentra chez lui.

Une voiture était garée devant sa maison, un vieux modèle fatigué qu'il ne reconnut pas. Il s'arrêta dans l'allée et, alors qu'il ouvrait sa portière, une jeune femme sortit de l'autre véhicule.

— Bonsoir, Joe.

Elle fit le tour de sa voiture, et Joe vit qu'elle serrait contre sa poitrine un enfant, enveloppé dans une couverture.

— Je te présente Emma.

* * *

— Désolée, s'excusa Sheryl en rejoignant Dixie au Stompin Grounds. Nous sommes très en retard.

— C'est entièrement ma faute, ajouta Nancy. La prochaine tournée est pour moi.

Dixie n'était pas d'humeur à rester. Donovan et Laura étaient partis peu après Joe. Jake et Keri dansaient toujours, mais ils auraient mieux fait de rentrer chez eux pour se mettre au lit. Lassé d'attendre l'apparition de la serveuse, Kincaid était parti se commander un hamburger.

Elle ne savait plus que faire à son sujet. Elle ne lui avait pas dit qu'elle viendrait ici ce soir, mais presque toute la ville savait qu'elle venait au Stompin

Grounds pratiquement tous les samedis. S'il la cherchait effectivement, il ne lui aurait pas été très difficile de la retrouver.

Sa nouvelle existence ne commençait pas tout à fait aussi bien qu'elle l'avait anticipé. Elle ne devrait même pas être ici, ce soir, car elle avait beaucoup de travail. Et, en premier lieu, elle devait mettre de l'ordre dans son appartement avant la fin du week-end, afin de débiter sereinement sa semaine de travail. Sans l'assurance de retrouver chaque soir un foyer propre et ordonné pour l'accueillir, sa vie deviendrait par trop chaotique.

Sheryl et Nancy l'aideraient, bien sûr, mais elle avait aussi besoin d'un camion

pour déménager ses meubles. Le lit et la commode de la chambre d'amis, qui étaient à elle depuis l'époque du lycée, le fauteuil à bascule de son arrière-grand-mère, un petit bureau. Le vaisselier ancien. Elle aurait pu acheter des meubles neufs, mais ceux-là avaient une valeur sentimentale pour elle. Joe, lui, n'avait que faire de ces sentiments, et il n'aurait éprouvé aucun regret à brader le tout chez un brocanteur.

Elle s'était bien gardée de lui demander où il comptait s'installer. Elle regrettait qu'il soit parti d'aussi bonne heure et ignorait les raisons de cette hâte, hormis qu'il avait paru surpris en apprenant qu'elle allait aider ses parents. Et peut-être aussi un peu irrité.

Elle aurait voulu lui assurer qu'elle était une femme différente, aujourd'hui. Qu'elle ne se laisserait plus influencer comme autrefois. Que ses parents ne réussiraient plus à la culpabiliser parce qu'elle était plus souvent chez les McCoy que chez eux.

Ils traitaient Dixie comme si elle avait été leur unique enfant. Elle savait qu'ils attendaient davantage d'elle pour la bonne raison qu'elle n'avait jamais quitté Chance City, contrairement à son frère et à sa sœur. Ses parents comptaient sur elle, s'appuyaient sur elle. Et elle avait pendant longtemps accepté cette situation.

— Vraiment, vous n'avez pas faim ? s'enquit Kincaid en posant son assiette

sur la table.

Elle nota avec un peu d'agacement qu'il s'asseyait sans qu'elle l'y ait invité. Mais Sheryl et Nancy seraient ravies, elles qui se demandaient pourquoi on ne le voyait jamais en ville, le soir. Bien sûr, la vie nocturne à Chance City n'était pas vraiment trépidante. A part ce bistrot...

— Ces musiciens sont excellents, dit Kincaid en attaquant ses frites avec appétit.

— Je ne crois pas vous avoir jamais vu ici, répliqua Dixie.

— J'ai reconnu votre voiture dans le parking et j'ai tenté ma chance. Je me rends compte à présent de tout ce que j'ai manqué.

Etait-ce vraiment aussi simple ? Kincaid était un homme intelligent, qui calculait soigneusement ses chances de succès pour chaque projet qu'il entreprenait. Etait-elle son tout dernier projet ?

Elle se recula un peu pour mettre de la distance entre elle et lui. Tout à coup, elle n'était plus tout à fait sûre de ses motivations.

Il porta son hamburger à ses lèvres, se figea et la considéra attentivement avant de déclarer :

— Je ne resterai que le temps d'avaler ce dîner.

Elle ressentit un pincement de culpabilité. Personne n'aimait dîner seul.

— Vous pouvez rester, le rassura-t-elle. J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à partager la table avec Sheryl et Nancy.

Ses deux amies arrivaient justement, les bras chargés de leurs plateaux.

La rousse Nancy sourit en le reconnaissant.

— Bonsoir, Kincaid. Quelle surprise de vous trouver ici !

— Bonsoir, Nancy. Bonsoir, Sheryl. Comment allez-vous ?

S'il était déçu de ne pas rester en tête à tête avec Dixie, il n'en laissa rien voir. De temps à autre, son bras frôlait le sien, mais il fallait admettre qu'ils étaient serrés dans ce box. Elle finit par piocher quelques frites dans son assiette.

Il ne s'en formalisa pas et s'abstint même de la taquiner comme la plupart des autres l'auraient fait.

La table débarrassée, elle s'attendait à ce qu'il prenne congé d'elles. Au lieu de cela, il l'invita à danser. Kincaid était un très bon danseur. Elle avait déjà eu l'occasion de le constater au mariage. Elle n'avait aucune raison de refuser, si ce n'est que Jake et Keri étaient encore là et qu'ils la verraient.

Et alors ?

Son téléphone se mit à vibrer dans sa poche avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre à la question de Kincaid ou à celles de sa conscience.

L'appel venait de Joe.

— Je dois prendre cet appel, s'excusa-t-elle en se levant pour se diriger vers la porte.

Elle attendit d'être dehors et, lorsque la porte se fut refermée derrière elle, elle répéta :

— Allô ? Désolée, j'ai dû sortir dans le parking.

— Tu dois rentrer à la maison, déclara-t-il. Tout de suite.

— Que s'est-il passé ?

— Tu verras. Personne n'est blessé, Dixie. Inutile de te précipiter. Mais tu dois rentrer.

— D'accord.

Elle referma son téléphone et rentra dans la salle pour s'excuser. Kincaid l'accompagna jusqu'à sa voiture.

— Vous êtes bouleversée, fit-il. Je pourrais vous reconduire chez vous et charger quelqu'un d'autre de ramener votre voiture.

— Joe assure que personne n'a été blessé. Je suis plutôt curieuse qu'inquiète.

Ce qui n'était pas la stricte vérité. Joe ne l'aurait jamais appelée sans un motif sérieux.

Alors qu'elle s'apprêtait à démarrer, il posa une main sur son bras.

— Ecoutez, Dixie. Je sais que vous traversez une sorte de période de transition. Toute la ville ne parle que de cela. Mais je désire sincèrement être votre ami et je sais très bien écouter. Alors, si je peux faire quoi que ce soit

pour vous, n'hésitez pas à m'appeler, de jour comme de nuit. D'accord ?

— Oui, je vous remercie. Maintenant, je dois partir.

Il fit un pas en arrière, et elle démarra. Le trajet jusqu'à leur maison — la maison de Joe — ne lui prit que dix minutes, mais elle eut l'impression qu'il avait duré des heures. Elle se gara le long du trottoir derrière une voiture inconnue et se dirigea presque en courant vers le porche. La porte s'ouvrit avant qu'elle n'ait eu le temps de frapper, et Joe s'effaça pour la laisser entrer.

— Shana !

— Salut, Dixie.

Sa petite sœur, qui s'était enfuie de la maison onze ans auparavant, se tenait devant elle. Son sourire était le même, mais elle paraissait fatiguée et amaigrie.

Puis elle entendit un son caractéristique. Un bébé qui pleurait. Shana alla récupérer le paquet enveloppé dans une couverture rose sur le sofa.

— Dixie, voici Emma. Ma fille.

5

— Tu sais, Dixie, je peux très bien aller dormir chez ma mère, assurait Joe une heure plus tard. Tu peux t'installer dans ma chambre.

Il était allé jusqu'au Lode et en avait rapporté de la soupe aux légumes, du pain maison et une tarte aux pommes pour Shana. Il n'avait jamais vu quelqu'un dévorer la nourriture ainsi. A croire qu'elle n'avait pas fait un repas

convenable depuis une semaine. Ensuite, elle s'était presque endormie à table, et Dixie l'avait gentiment conduite jusqu'à la chambre d'amis. Elle l'avait aidée à se mettre au lit, puis elle était allée chercher le lit d'enfant qu'ils gardaient dans la buanderie et avait installé le bébé de quatre mois près de sa maman pendant que Joe sortait récupérer leurs maigres bagages dans sa voiture.

— C'est gentil, Joe, répondit-elle, mais je préférerais dormir sur le sofa si cela ne te fait rien. Tu n'as pas besoin de me céder ta chambre. Ce sera seulement l'affaire d'une nuit. Je trouverai une meilleure solution dès demain.

— Elle est mal en point, Dixie.

— Je sais, reconnut-elle, sentant que sa vue se brouillait de larmes. Shana a l'air d'avoir traversé l'enfer.

Elle saisit la main de Joe et l'étreignit doucement avant de murmurer :

— Merci pour tout ce que tu as fait.

Joe garda un instant sa main dans la sienne. Il aurait tout donné pour pouvoir serrer Dixie dans ses bras, la protéger contre tous les dangers du monde. C'était pour lui aussi naturel que de respirer.

— Je quitte la ville demain, l'informa-t-il. Shana peut rester ici. Vous pouvez rester toutes les deux, si tu le souhaites.

— Pour une fois, elle a parfaitement choisi son moment, ironisa-t-elle en le relâchant pour aller s'asseoir sur le

sofa. Nos parents sont partis depuis ce matin, et leur maison est disponible.

Il prit place sur le sofa à son tour, en ayant soin de laisser un ample espace entre eux.

— Je suppose que tu comptes d'abord leur en demander la permission ?

Shana était depuis toujours le vilain petit canard de la famille, et il doutait que Beatrice et Malcolm soient très heureux d'apprendre qu'elle s'était installée chez eux.

— Si je fais cela, ils rentreront immédiatement.

— Ne serait-ce pas la meilleure chose à faire ? Il me semble qu'ils devraient avoir leur mot à dire.

— A mon avis, Shana ne ferait que s'enfuir une nouvelle fois. Je vais tâcher de la convaincre de rester jusqu'au retour de nos parents, mais pas tout de suite, d'accord ? Tu la connais. Elle ne tient pas en place et, dès qu'elle sera requinquée, elle m'empruntera un peu d'argent et disparaîtra de nouveau dans la nature. Et, si j'ai de la chance, je recevrai une carte postale à Noël, envoyée d'un autre Etat et sans adresse d'expéditeur.

— La décision t'appartient. Mais ne penses-tu pas que les voisins de tes parents s'empresseront de les avertir ?

— Tu sais combien mes parents se méfient des nouvelles technologies. Ils n'ont jamais possédé de téléphone

portable. Ils m'appelleront occasionnellement d'une cabine, et c'est tout.

— Comme tu voudras. Mais ma mère serait heureuse de les accueillir et de les materner toutes les deux.

— Je le sais et je te remercie. Mais j'ai besoin de parler d'abord à Shana pour connaître sa situation. Et si elle avait fait une bêtise et qu'elle était recherchée par la police ? Je n'ai pas le droit d'exposer tes parents à un tel risque.

— Et toi-même non plus.

— Shana est ma sœur.

Il comprenait la valeur du lien familial, quoiqu'il devait admettre qu'il n'avait jamais eu affaire à un frère ou à

une sœur qui avait mal tourné. Toute sa fratrie vivait aujourd'hui à Chance City. Tous étaient mariés et avaient fondé des familles. Ils étaient heureux. Mais ils s'entraidaient aussi sans hésitation chaque fois que le besoin s'en faisait sentir.

— Je vais aller te chercher des draps et des couvertures, murmura-t-il en lui tapotant affectueusement l'épaule.

Il luttait contre une foule d'émotions qui menaçaient de déborder. En l'espace de quelques secondes, il était passé de la jalousie à la colère et, à présent, il était rongé d'inquiétude pour elle. Il ne lui restait plus qu'à regagner sa chambre, même s'il savait qu'il ne fermerait pas l'œil de la nuit.

— Je ne crois pas être capable de m'endormir tout de suite, déclara-t-elle. A moins que tu n'aies tout réorganisé, je sais où trouver un oreiller et des couvertures. J'irai moi-même les chercher en temps utile. Mais nous devrions peut-être mettre la voiture de Shana à l'abri dans le garage.

— Bonne idée. Je vais m'en occuper.

Il apprécia la caresse de l'air froid de la nuit sur sa peau, et il le respira à pleins poumons. Lorsque Shana était apparue à sa porte, elle était à la recherche de Dixie. Elle ignorait qu'ils étaient séparés depuis un an et avait été visiblement choquée de l'apprendre.

— Si vous n'avez pas pu réussir, tous les deux, qui le pourra ? avait-elle dit

d'un ton las.

Excellente question. Les McCoy réussissaient. C'était une loi non écrite, mais qui avait presque la force d'un onzième commandement. Aucun McCoy n'avait jamais divorcé et aucun n'avait conçu d'enfant hors des liens sacrés du mariage, même si en une occasion ou deux il s'en était fallu d'un cheveu.

Il prit tout son temps pour rentrer la voiture. Il n'était pas pressé de retourner à l'intérieur. Il lui avait fallu très longtemps pour s'habituer à l'absence de Dixie dans ces pièces, et ce soudain retour l'affectait à un point qu'il n'aurait pas cru possible.

Lorsqu'il rentra enfin dans la maison, elle n'était nulle part en vue.

— Dixie ?

Elle apparut sur le seuil de la salle à manger, essuyant ses mains avec un torchon. Apparemment, elle venait de faire la vaisselle.

— Je pense que nous avons un autre problème, Dixie, déclara-t-il. Ta voiture. Il est à peine 22 heures, et un voisin pourrait la remarquer en passant.

— Tu as raison. Je vais aller la garer chez Nana Mae et je rentrerai à pied. De toute façon, elle doit être mise au courant de cette situation.

— Je m'en charge. Donne-moi simplement tes clefs. Il vaut mieux que tu sois là si Shana se réveille — ou le bébé. Moi, je ne saurais pas quoi faire.

A sa grande surprise, elle lui sourit.

— Je suis sûre que tu te débrouillerais très bien, au contraire. Tu es le meilleur tonton du monde. Mais j'accepte ton offre et je t'en remercie.

Elle lui tendit ses clefs, et, lorsque leurs doigts s'effleurèrent, Dixie sentit que son cœur manquait un battement.

— Tu disais que tu comptais quitter la ville demain. Où vas-tu, si ce n'est pas indiscret ?

— Une petite ville au nord de Los Angeles. J'ai rendez-vous avec l'équipe municipale pour négocier la création d'une structure de recyclage des déchets verts, similaire à celle que j'ai organisée ici. N'est-ce pas incroyable ? Ces gens veulent me payer pour que je

leur enseigne comment fabriquer du compost.

— Moi, je ne trouve pas cela si incroyable, assura-t-elle avec un nouveau sourire plein de tendresse.

Cela faisait une éternité qu'elle ne l'avait pas regardé de cette façon, et il ne savait plus trop comment il devait réagir. Il avait seulement envie de la serrer dans ses bras. D'enfouir son visage dans la douceur de son cou. De l'embrasser...

Son corps réagit instantanément à cette image. Il tourna les talons et se dirigea à grands pas vers la porte. Une main sur la poignée, il lança sans se retourner :

— Je ne serai pas long. As-tu besoin d'autre chose ?

— Sûrement, mais cela peut attendre demain. Je devrais peut-être appeler Gavin... non, pas encore. Je dois d'abord en apprendre davantage sur la situation dont nous avons hérité. Mon frère est un homme très occupé.

— Parce que toi, tu disposes de beaucoup de temps libre ?

— Shana est ma sœur, Joe. Tu ferais la même chose pour l'une des tiennes.

— Probablement, reconnut-il à contrecœur. Crois-tu que Nana Mae sera encore réveillée ?

— Elle va sans doute veiller encore une heure ou deux.

— Vraiment, tu n'as besoin de rien ?

— Un pyjama, ce serait parfait. Tu le trouveras dans le tiroir de ma commode.

Il n'osait pas penser à ce qu'il ressentirait en pénétrant ainsi dans son intimité. Il avait tenu ses vêtements entre ses doigts en plus d'une occasion. Et son corps aussi.

— Je ne serai pas long.

Une nouvelle fois, l'air froid de la nuit lui procura un réconfort relatif. Demain, il partirait pour le sud de la Californie, et ce voyage lui donnerait le temps de réfléchir. Son univers avait basculé en quelques jours. Le prévisible était devenu imprévisible.

Joe avait ardemment désiré des changements dans sa vie, et son vœu allait être exaucé au-delà de toutes ses attentes.

— Elle a les yeux verts des Callahan, fit Dixie, assise dans le fauteuil à bascule de son arrière-grand-mère, le bébé sur les genoux.

Sa nièce, qui s'était réveillée à la seconde où Joe avait refermé la porte derrière lui, tétait goulûment son biberon. Installée sur le sofa en face d'elle, frileusement enveloppée dans une couverture, Shana lui offrit un faible sourire. Ses yeux cernés la faisaient apparaître faible et désemparée.

— Ce sont des gènes puissants, plaisanta-t-elle. Ecoute, Dixie, je sais que tu te poses beaucoup de questions,

mais je ne suis pas prête à te parler. Pas encore.

— Dis-moi au moins si tu fuis quelqu'un ou quelque chose, Shana. Quelqu'un va-t-il essayer de te retrouver ? J'ai besoin de savoir si tu cours un danger, auquel cas...

— Non, l'interrompit Shana. Tout va bien.

Dixie se détendit et elle abaissa son regard vers l'enfant dans ses bras, avec sa petite bouche toute luisante de lait.

— Elle est adorable, murmura-t-elle, émue.

— Emma mérite davantage que ce que je peux lui donner.

Joe rentra par la porte du jardin avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre à

cette remarque. Était-ce la raison pour laquelle Shana était revenue ? Pour abandonner son bébé parce qu'elle se sentait incapable de l'élever ?

— Mamie Mae a ajouté quelques petites choses dont elle a jugé que tu pourrais avoir besoin, dit-il en posant un sac d'épicerie sur la table basse devant le sofa. Tu n'as pas dormi très longtemps, il me semble.

— Emma a son rythme personnel. Après ce biberon, elle sera bien sage jusqu'à demain matin aux environs de 6 heures. Je disais à Dixie... que vous ne deviez pas vous faire de souci à mon sujet. Je n'ai commis aucun délit.

— Je suis fort heureux de l'entendre.

Bien qu'un peu surprise par le ton solennel de Joe et tentée de défendre sa petite sœur, elle décida de le laisser mener la conversation. Shana adorait Joe, qui avait toujours été une sorte de grand frère pour elle. Il était peut-être mieux placé qu'elle pour obtenir quelques explications.

Joe, qui était allé se planter devant la cheminée, se retourna pour lui lancer un coup d'œil par-dessus son épaule.

— En revanche, on ne peut pas dire que tu aies brillamment réussi à t'occuper de toi-même. Tu as une tête à faire peur.

— Pourquoi lui permets-tu de me parler de cette façon ? protesta Shana avec colère, s'adressant à sa sœur.

— Il te dit honnêtement ce qu'il pense, Shana, répondit-elle presque à voix basse pour ne pas déranger la petite Emma, qui s'endormait dans ses bras. Pourquoi interviendrais-je ? Nous sommes tous prêts à t'aider. Heureux de t'aider, même. J'espère seulement que tu n'abuseras pas de cette générosité.

Shana contempla le sol en silence, une expression butée sur le visage. Puis elle hocha lentement la tête.

— J'ai besoin d'une douche, déclara-t-elle. Est-ce que cela te dérange de garder Emma un moment ?

— Pas du tout. Prends tout le temps qu'il te faudra.

Après le départ de sa sœur, elle continua à bercer le bébé un moment.

Lorsqu'elle entendit couler la douche, elle se tourna vers Joe et lui demanda quelle avait été la réaction de Nana Mae.

— Elle se souvient de Shana adolescente et elle sait de quoi elle est capable. T'a-t-elle raconté comment elle a vécu toutes ces années ?

— Non, mais ce n'est guère surprenant, n'est-ce pas ? Shana a toujours eu du mal à se confier aux autres.

— Pour son plus grand malheur. Crois-tu pouvoir dormir, maintenant ?

La lueur des flammes de la cheminée dansait sur son beau visage masculin, et elle sentit son cœur se gonfler d'émotion. Joe était un homme

extraordinaire. Un homme unique. Toujours prêt à soulager le fardeau des autres, et tout spécialement depuis le décès de son père. Et cette fois-ci encore, il acceptait des responsabilités qui n'étaient pas les siennes. Il devait se sentir soulagé à l'idée de partir loin d'ici, laissant tous ces problèmes derrière lui.

— Merci, murmura-t-elle d'une voix qui tremblait un peu.

— De quoi ?

— Merci d'être ce que tu es.

Elle s'interrompt. Elle devait mettre un terme à cette conversation, ou des mois d'efforts pour se guérir de lui allaient se trouver anéantis.

— Je vais coucher le bébé dans son berceau et me préparer pour la nuit dans la chambre d'amis, déclara-t-elle.

— Je serais plus heureux si tu dormais dans mon lit.

Elle secoua la tête. Trop de souvenirs. Et beaucoup trop de tentations aussi.

Lorsque Shana ressortit enfin de la douche, Joe avait depuis longtemps battu en retraite dans sa chambre. Allongée sur le sofa, Dixie contemplait les flammes mourantes dans la cheminée. Dans le silence de la pièce, on n'entendait que le craquement occasionnel des bûches, et elle avait fini par s'assoupir lorsqu'elle entendit quelqu'un marcher pieds nus dans le

couloir. Joe apparut sur le seuil du salon et s'arrêta, l'air hésitant.

— Je suis réveillée.

Elle nota qu'il portait la robe de chambre de flanelle qu'elle lui avait offerte des années auparavant et, malgré elle, elle se remémora la douceur du tissu sous ses doigts.

Elle aurait peut-être dû l'envoyer dormir chez sa mère...

Elle le désirait passionnément.

— Toi non plus, tu ne parviens pas à t'endormir ?

— C'est le contrecoup de toutes ces émotions, expliqua-t-elle en se redressant, heureuse que la pénombre de la pièce dissimule le désir qui devait briller dans son regard à cet instant. Je

ne suis pas encore remise du choc que j'ai éprouvé en voyant Shana sur le pas de la porte.

— Que dirais-tu d'une bonne tasse de chocolat chaud ? proposa-t-il en attisant les braises avant d'ajouter une bûche.

Elle savait pertinemment que, pour son propre salut, elle devait éviter de rester seule avec lui. C'était pure folie.

— Bonne idée, répondit-elle en commençant à se lever.

— Je m'en occupe. Profite du feu.

Elle se sentait bien devant la cheminée. Le regard perdu dans les flammes, elle entendait Joe dans la cuisine voisine s'affairer à préparer leur chocolat. Ces bruits familiers faisaient ressurgir un flot de doux souvenirs de

leur vie d'autrefois. La joue appuyée sur ses genoux remontés contre sa poitrine, elle se rappelait la première nuit qu'ils avaient passée dans cette maison. Il y avait des cartons empilés dans toutes les pièces, et les meubles qu'ils possédaient étaient tous de seconde main, trouvailles de vide-greniers ou cadeaux de la famille. Mais tout cela était à eux, et ils étaient heureux.

Elle se souvenait qu'il avait préparé du chocolat chaud, cette nuit-là aussi, avant qu'ils ne montent se coucher. Blottis l'un contre l'autre sur le sofa, ils avaient contemplé les flammes dans la cheminée. Ils venaient tout juste d'avoir vingt et un ans, et leur histoire durait déjà depuis sept ans. Beaucoup de gens

avaient désapprouvé leur idée d'acquérir une maison et de vivre ensemble sans être mariés, tout spécialement les parents de Dixie, la mère de Joe et Nana Mae Mae. Même son frère « Gavin » avait cru devoir lui exposer ses idées à ce sujet.

Elle ne pouvait pas leur donner entièrement tort, mais elle était convaincue que Joe l'aimait et qu'il lui demanderait un jour de l'épouser.

Ce qu'il avait fait, huit ans plus tard. Et leurs fiançailles n'avaient duré que cinq jours.

La voix de Joe la ramena brusquement à la réalité.

— A quoi pensais-tu ?

— La vie n'est pas juste, répondit-elle en acceptant la tasse fumante qu'il lui tendait pour la porter à ses lèvres. Hum ! Tu prépares toujours le meilleur chocolat chaud du monde.

— Qu'est-ce qui te paraît injuste, Dixie ?

— J'avais prévu d'emménager dans mon appartement dès demain, mais je vais être occupée toute la journée à installer Shana et Emma, dit-elle en soupirant. N'est-ce pas mesquin de ma part ? Shana a vécu l'enfer, et moi, je me lamente parce que je vais devoir reporter mes plans de vingt-quatre heures. Je ne suis qu'une égoïste.

— Dixie, tu es la personne la moins égoïste que je connaisse. C'est

seulement que tu prends conscience des conséquences probables de la présence de Shana chez nous. Ta sœur a toujours été une personne très exigeante. Tu ne dois pas la laisser mettre ta vie sens dessus dessous.

Voyant qu'elle s'apprêtait à protester, il leva une main en un geste apaisant.

— Oui, je sais. Ce ne sont pas mes affaires.

— Non, tu as parfaitement raison. Je ne suis pas en état de supporter une source de stress supplémentaire. Je risquerais de m'effondrer. Je dois rester attentive, songer à l'avenir. Un jour, la rénovation du salon sera achevée. Mes parents seront de retour. Shana sera installée, ou elle sera repartie. Tout va

s'arranger. A condition que mon crédit soit approuvé.

— Quand seras-tu fixée ?

— Lundi. En tout cas, je l'espère.

— Dixie...

— Oui ? fit-elle pour l'encourager, sentant son hésitation.

— Si la banque te refuse ce prêt, je financerai moi-même ton projet. Je gagne pas mal d'argent depuis quelque temps.

C'était une offre très généreuse, mais qu'elle ne pouvait en aucun cas accepter. Elle ne pouvait pas se permettre de conserver ce genre de lien avec lui.

— Je te remercie du fond du cœur, Joe, mais j'ai déjà un plan de secours.

— Kincaid, je parie.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

Comment pouvait-il l'avoir appris ?

— Oh, c'était facile à deviner.

Comment a-t-il réagi lorsque tu as dû partir précipitamment, ce soir ?

Elle fronça les sourcils.

— Il a proposé de me reconduire dans sa voiture. Pourquoi ?

— N'aviez-vous pas rendez-vous, tous les deux ?

Derrière le ton apparemment détaché, elle devina qu'il était jaloux. Tout d'abord, elle se sentit flattée, mais cela ne dura qu'une seconde. Il ne faudrait pas longtemps pour que les intenses émotions d'autrefois reviennent au galop. Elle se pencha vers lui et posa une main sur son épaule.

— Crois-tu vraiment que je donnerais rendez-vous à un homme au Stompin Grounds ?

— Tu lui plais.

— Cela, je l'avais déjà deviné.

— Kincaid est un type bien. Avec lui, tu ne serais pas malheureuse.

— Peut-être, mais je ne suis pas prête.

Elle laissa retomber sa main et regretta immédiatement la chaleur de sa peau, la sensation de force qui émanait de son corps. Il serait merveilleusement facile de faire l'amour avec Joe. Mais, après ? Quel avenir avaient-ils ensemble ?

Mamie Mae lui avait offert l'opportunité de prendre son envol. Elle ferait de même avec lui.

Parce qu'elle sentait confusément qu'elle n'agirait pas dans l'intérêt de Joe en cédant à son envie de se rapprocher de lui. Plus tard, il le regretterait, et elle ne voulait pas être responsable de son malheur.

— Je pense que nous avons tous deux du mal à accepter la finalité de notre rupture, Joe, déclara-t-elle d'une voix douce. Mais nous savons aussi qu'elle est nécessaire.

Il hocha la tête en silence, et une pluie d'étincelles jaillit de l'une des bûches dans la cheminée, comme si les éléments eux-mêmes étaient d'accord avec cette évidence.

— Où comptes-tu aller t'installer lorsque la maison sera vendue ?

s'enquit-elle.

— J'y réfléchirai lorsque ce sera fait.

Il porta sa tasse à ses lèvres et but la dernière gorgée de son chocolat.

— As-tu terminé ?

— Pas tout à fait.

Il disparut un instant dans la cuisine, puis lui souhaita bonne nuit en repassant, en route vers sa chambre. Seul.

« Je t'aime, Joe, articula-t-elle silencieusement. Je t'aimerai toute ma vie. »

Elle sentit ensuite un grand sentiment de paix l'envahir. Elle ne lutterait plus contre cet amour comme elle le faisait depuis un an déjà pour se protéger de la souffrance de la séparation. Elle venait de comprendre qu'elle ne cesserait

jamais d'aimer Joe. Pourquoi, d'ailleurs, renoncerait-elle à cet amour ? Elle le porterait en elle comme un trésor précieux et trouverait son bonheur dans son travail, ses amis et sa famille.

Elle ferma les yeux et, enfin rassérénée, se laissa glisser dans le sommeil.

Son long combat était terminé.

C'était un sentiment merveilleux.

6

— Je n'ai pas du tout envie d'aller m'installer chez papa et maman, déclara Shana le lendemain matin tout en dévorant une énorme pile de *pancakes* noyées de beurre et de sirop d'érable.

— Tu n'as pas le choix — à moins, bien sûr, que tu n'aies les moyens de te payer un hôtel.

Dixie se servit quelques *pancakes* et prit place à la table en face de sa jeune

sœur. Shana avait meilleure mine. Une douche et une bonne nuit de sommeil l'avaient visiblement revigorée.

— Joe a dit que je pouvais rester ici jusqu'à son retour, rappela-t-elle en piquant une tranche de bacon du bout de sa fourchette.

— Pas question, répliqua Dixie d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Il avait quitté la maison à l'aube pour se rendre à l'aéroport. Assise avec elles à la table de la cuisine, la petite Emma agitait ses bras potelés et babillait toute seule. Dixie lui offrit un sourire attendri.

— Qui t'a donné le droit de me dicter ce que je dois faire ? fit Shana d'un ton boudeur.

— Tu es venue ici pour que je t'aide.
C'est ce que je fais.

Shana écarta ses longs cheveux blonds de son visage et poussa un soupir résigné.

— Je sais, tu as raison, Dixie. Mais vivre avec papa et maman... tu te rends compte ?

— Je comprends exactement ce que tu veux dire. Mais là-bas, au moins, tu auras ton espace privé. Combien de temps comptes-tu rester ?

— Je ne sais pas encore.

— Cette fois-ci, si tu décides de partir, ce serait gentil de m'en avvertir à l'avance.

— Je le ferai, je te le promets.

— Tu as besoin d'une bonne coupe de cheveux.

A l'évidence, la chevelure de Shana n'avait pas bénéficié de soins professionnels depuis longtemps. Sa frange trop longue dissimulait son regard, et ses épaules voûtées lui donnaient un air résigné.

— Dis, tu veux bien me les couper toi-même, Dixie ? Tu as toujours eu des doigts de fée.

— Oui, bien sûr, j'en serais heureuse. Si nous rédigeons une petite liste de tout ce qui nous sera nécessaire ?

Le nettoyage de la cuisine terminé, elle se rendit à pied chez Nana Mae afin de récupérer sa voiture. Par chance, la vieille dame était sortie, et elle fut

soulagée de ne pas avoir à affronter des questions pour lesquelles elle n'avait pas encore de réponses. Lorsqu'elles auraient terminé leurs courses au magasin d'alimentation, elles reviendraient s'occuper de la vieille voiture de Shana.

Au moins, sa sœur ne craignait pas d'être vue en public, et donc, ce n'était pas la police qu'elle fuyait. Mais alors quoi ? Qui ? Était-ce le père de son enfant ? Peut-être un homme violent qui la brutalisait ? Ou bien un homme marié ? Savait-elle seulement qui était le père de sa petite fille ?

Ce dont elle était sûre, c'était qu'elle fuyait.

— J'ai l'impression de remonter le temps, déclara Shana un peu plus tard en poussant la porte de la demeure de leurs parents. C'est une impression vraiment bizarre. Cette maison a-t-elle toujours été aussi sombre ?

— Rien n'a changé, ici, répondit Dixie en posant son sac d'épicerie sur le plan de travail de la cuisine. Sauf ta chambre, bien sûr. Maman en a fait son atelier de couture.

— Maman s'est mise à la couture ?

— Non, mais c'est ainsi qu'elle appelle cette pièce. Tu peux t'installer dans ma chambre.

— J'imagine que cette chambre-là est préservée comme un temple, dit Shana d'un ton amer.

— C'est assez vrai, sauf que j'ai emporté tous mes anciens meubles. Ceux que tu y trouveras sont les tiens. Je vais aller chercher le reste de tes affaires.

Dixie n'avait aucune intention de s'excuser pour le comportement de leurs parents. Shana avait choisi de s'enfuir de la maison. De refuser toute communication avec eux. Après avoir vainement attendu durant des années qu'elle leur donne de ses nouvelles, ils préféreraient désormais penser que leur fille cadette n'existait plus. C'était leur manière à eux de faire face à leur douleur. Sans la carte de Noël que Shana envoyait chaque année à Dixie, personne n'aurait même su si elle était encore vivante.

— Même la chambre de Gavin est exactement la même, remarqua Shana lorsque Dixie vint la rejoindre après avoir rangé ses courses, quelques minutes plus tard. Et que fait-il de nos jours, notre cher grand frère ?

— Il vit à San Francisco. Il est médecin.

— Il a réussi, je vois. Tant mieux pour lui.

— Gavin a toujours été un garçon très déterminé. Devine quelle spécialité il a choisie ?

— La gynécologie ? suggéra Shana en riant.

— Bonne réponse.

— Il aura fait le joli cœur jusqu'au bout.

Dixie rit avec Shana, reconnaissante de ce moment de normalité entre elles. Dans les bras de sa maman, la petite Emma se mit à glousser à son tour en se tortillant avec énergie. Dixie caressa la chevelure duveteuse de l'enfant.

— Qu'est-il advenu de son père ? s'enquit-elle d'une voix douce.

L'humeur de Shana changea instantanément, et son sourire mourut sur ses lèvres. Dixie avait craint une telle réaction, mais elle se sentait obligée de poser la question.

— Il est mort.

La brève hésitation qui avait précédé cette réponse laissait douter de sa sincérité. Shana quêtait peut-être sa sympathie, ou bien elle dissimulait

quelque chose. Sa petite sœur avait toujours été une personne très secrète.

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ?

— Est-ce que tu peux vraiment me le reprocher ?

Shana la considéra un instant en silence, puis elle haussa les épaules.

— Je dois aller préparer le biberon d'Emma.

— Je vais le faire, proposa Dixie alors que sa sœur commençait à la contourner.

Shana tendit une main pour l'arrêter.

— Non. Je m'en occuperai moi-même. Je suis sa mère, pas toi. Et tu n'es pas non plus ma mère, Dixie. Même si cela te semble difficile à croire, je me

débrouille très bien dans la plupart des situations.

D'abord prise de court par ce discours, Dixie se réjouit de constater que sa sœur n'avait rien perdu de sa résilience.

— Est-ce que tu aimerais que je te laisse toute seule pour t'installer ? suggéra-t-elle. Je comprendrais, je t'assure.

Sans compter que cela lui donnerait le temps de commencer à déménager ses affaires dans son propre appartement.

— Non, répondit Shana avec un soupir. Pardonne-moi. Je sais que je suis trop susceptible, ces derniers temps. J'ai vraiment envie de passer un peu de

temps avec toi. Sans compter un autre détail embarrassant.

— Tu n'as plus d'argent.

— Je te rembourserai, je te le promets. Je trouverai du travail. Je pourrais peut-être t'aider ?

Le regard de Shana brillait de sincérité, mais avec elle il fallait s'attendre à peu près à tout.

— Je donne un coup de main au magasin en l'absence de maman et de papa, mais je fais un travail entièrement différent, maintenant. Je te montrerai plus tard. Mais d'abord, que dirais-tu de sortir t'acheter quelques vêtements, lorsque tu auras donné son biberon à Emma ?

— D'accord, mais nous pourrions peut-être y aller à pied ? J'adorerais marcher un peu. Nous transporterons nos achats dans la poussette du bébé.

— Cela me semble une excellente idée.

Elles passèrent des heures à courir les magasins, à saluer des connaissances et à exposer Emma à l'admiration générale. Tous ne se souvenaient pas de Shana, mais, comme elle était la sœur de Dixie, tout le monde se montra très chaleureux envers elle.

Curieusement, elles ne rencontrèrent pas un seul McCoy en ville, mais on était dimanche, et le clan était probablement réuni autour d'un de leurs fréquents repas de famille. Regrettant de

ne pas pouvoir faire partie de ce groupe joyeux et bruyant, Dixie ressentit un petit pincement au cœur qu'elle s'efforça d'ignorer.

Le soleil se couchait lorsque Dixie et Shana s'arrêtèrent devant le salon de beauté de Bitty.

— Un dernier arrêt, dit Dixie en glissant sa clef dans la serrure. Bienvenue au futur siège du spa Beauté et Détente, Dixie Callahan, propriétaire.

Elle ouvrit la porte et s'effaça pour laisser entrer sa sœur. Shana s'arrêta sur le seuil, et, pour la première fois de la journée, une lueur d'intérêt brilla dans son regard.

— Vraiment ? Ce salon est à toi ?

— Presque, corrigea Dixie. J'attends encore la réponse de la banque concernant mon crédit. Mais j'ai déjà toute une foule de projets, Shana. De grands projets.

— C'est heureux, car cet endroit a besoin d'être démoli et reconstruit du sol au plafond.

— C'est exactement mon plan. Et il y a un bonus — un appartement au premier étage. Aimerais-tu y jeter un coup d'œil ?

— Absolument.

Emma s'était endormie dans la poussette. Shana la souleva délicatement dans ses bras et suivit sa sœur dans l'escalier. Dixie déverrouilla la porte et actionna un interrupteur.

— Je ne voulais pas emménager avant de l'avoir repeint entièrement et d'avoir choisi de jolis rideaux, et il paraît un peu vide à l'heure actuelle, mais, dès la semaine prochaine...

Elle s'arrêta net. Jeta un regard incrédule autour d'elle. Puis entra dans la pièce voisine.

— Moi, je ne le trouve pas si vide que cela, fit Shana en arrivant derrière elle.

Tous les meubles qu'elle avait eu l'intention de récupérer chez Joe étaient là, ainsi que quelques pièces supplémentaires. Dans la cuisine, elle trouva les placards remplis de provisions, et le réfrigérateur bourré de produits frais.

Dans une sorte de transe, elle entra dans sa chambre. Son dessus-de-lit neuf était là, bien étalé sur son lit. Dans le placard, elle trouva tous ses vêtements soigneusement accrochés.

Une enveloppe était posée sur le dessus-de-lit de dentelle. Elle reconnut l'écriture de Nana Mae.

« Bienvenue dans ton nouvel appartement. Tout cela était l'idée de Joe. Ne te gêne pas pour réorganiser les choses à ton goût, nous ne nous en formaliserons pas. Nous souhaitons seulement t'aider à t'installer. Toute la famille McCoy t'envoie son amour — et je dis bien toute la famille, jeunes et vieux. »

Dixie se laissa tomber sur le lit, froissant la lettre dans sa main.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Shana, étonnée, en s'asseyant près d'elle. Cela ne va pas ?

Elle sentait un flot de larmes brûlantes monter à ses paupières. Elle avait rompu avec l'un de ses membres, et pourtant la famille McCoy avait fait tout cela pour elle. Elle les aimait tous comme s'ils avaient été sa propre famille.

— Qu'ai-je donc fait ? dit-elle d'un ton plaintif. Pourquoi l'ai-je abandonné ? Cela signifie que je vais tous les perdre aussi. Comment vais-je y survivre ? Les McCoy ont toujours fait partie de ma vie, aussi longtemps que je m'en souviens. Ils étaient là pour moi

quand papa et maman ne l'étaient pas. Ils ont cru en moi quand nos parents me répétaient que je ne pouvais qu'échouer.

— Tu n'as pas abandonné Joe, Dixie. Tu l'as laissé partir. Cela fait une énorme différence.

— Crois-tu vraiment ?

Elle essuya ses joues humides d'un revers de main impatient, mais ses larmes continuaient à couler. Shana ne comprenait pas — ne pouvait pas comprendre — le lien qui les unissait.

— Les McCoy sont de braves gens, poursuivit Shana, lui tendant un mouchoir en papier qu'elle venait d'extraire du sac du bébé. Mais on n'épouse pas une famille. On épouse un

homme, et l'homme en question n'est pas prêt à se marier.

— Tu as raison, convint Dixie en soupirant. Je sais qu'entre nous c'est terminé. Et que c'était la seule issue possible.

— Pourquoi crois-je entendre un doute dans ta voix ?

— Je ne peux pas cesser de l'aimer ! fit-elle en gémissant. Et si je ne parvenais jamais à l'oublier ? Et si je ne tombais jamais amoureuse d'un autre homme ? Je veux élever des enfants, Shana. Je veux fonder un foyer, une famille. Et si...

— Ressaisis-toi, Dixie. Tu as trente ans, pas quatre-vingt-dix. Qu'est

devenue la battante que je connaissais ?
Quand as-tu décidé de baisser les bras ?

Dixie se rendit compte qu'elle devait donner une image pitoyable. Elle se leva d'un bond et jeta son mouchoir dans la jolie corbeille à papier qu'elle avait achetée le dimanche précédent lors d'une journée de shopping à Sacramento. N'avait-elle pas retrouvé la paix, le soir précédent, en décidant qu'il n'y avait aucun mal à continuer à aimer Joe ?

Pourquoi lutter contre ses sentiments ?

— Il me semble que tu t'es découvert de nouvelles raisons de rêver, dit Shana. Tu t'apprêtes à créer ta propre entreprise dans des locaux entièrement

rénovés selon tes goûts. Pourquoi aurais-tu besoin d'un homme ?

La petite Emma s'était mise à pleurnicher dans ses bras, et elle la berça un instant avant d'ajouter :

— Tout ce qu'on peut attendre des hommes, c'est qu'ils vous brisent le cœur.

Les paroles de Shana eurent pour effet immédiat de tirer Dixie de sa mélancolie.

— T'a-t-il quittée en apprenant que tu étais enceinte ? demanda-t-elle.

— Qui ?

— Qui ? Le papa d'Emma, bien sûr. J'imagine que c'est lui qui t'a brisé le cœur.

— Je te l'ai déjà dit, il est mort. Je faisais référence à la vie en général, aux hommes en général. J'ai un peu roulé ma bosse, tu sais.

— Oui, je sais. Un an à Paris. Londres. Amsterdam. Athènes. Rome. Et j'ai oublié le reste. Tu as vécu dans des auberges de jeunesse, des granges...

— Et aussi dans des palaces, ne l'oublie pas. Mais revenons au présent. J'ai besoin de préparer le biberon d'Emma.

Dans la cuisine, Dixie fit chauffer le rôti à la cocotte d'Aggie. La maman de Joe cuisinait de savoureux plats traditionnels qui faisaient les délices de toute la famille. Après le dîner, elle descendit avec Shana au salon pour une

petite séance de coiffure et assista à sa métamorphose en une nouvelle femme. Ses épais cheveux d'un blond doré, plus courts de vingt-cinq centimètres, se balançaient à présent à hauteur de ses épaules lorsqu'elle marchait, dégagant son joli visage, éclairant ses grands yeux verts d'une nouvelle vie.

— Merci, murmura-t-elle, visiblement au bord des larmes.

Dixie s'avança, serra Shana contre son cœur et ne la relâcha qu'un long moment plus tard, lorsqu'elle l'eut sentie se détendre dans ses bras.

La nuit était tombée, et il faisait froid lorsqu'elle rentra chez elle après avoir accompagné Shana et Emma. Son

nouvel appartement. Tout à elle. Pour la première fois.

Elle déambula dans les pièces, ouvrit des placards, fit un rapide inventaire des provisions qui y avaient été rangées, découvrant des produits d'entretien, des condiments et des épices, et même une mallette contenant divers outils de bricolage. Ses photos encadrées et ses tableaux étaient entassés dans des cartons, attendant qu'elle choisisse l'endroit où les accrocher. Elle aurait encore besoin d'acheter un sofa, une table et des chaises pour la salle à manger, ainsi qu'un ensemble stéréo. Sans oublier quelques jolis tapis qui seraient parfaits sur les parquets de chêne.

Mais, temporairement, elle pouvait s'en passer.

Elle devait tout de même reconnaître que le silence de ces pièces était un peu pesant. Elle n'avait pas encore souscrit d'abonnement au câble, et il était donc inutile d'allumer la télévision. Elle pourrait toujours prendre un bain de mousse...

Au lieu de cela, elle sortit son téléphone portable et composa le numéro de Joe. Il répondit à la seconde sonnerie.

— Bonsoir, Dixie.

— Merci.

— Tout le plaisir a été pour moi. Mais, tu sais, je n'ai fait qu'une petite partie du travail, car je devais partir.

— L'idée venait de toi. Je ne peux pas te dire à quel point je t'en suis reconnaissante.

Elle grimpa sur son lit et s'installa confortablement, le dos bien calé sur des oreillers, avant de murmurer :

— S'il te plaît, remercie ta famille de ma part.

— N'as-tu donc pas l'intention de le faire toi-même ?

Elle serra convulsivement le téléphone dans sa main.

— Je pense qu'il vaudrait mieux pour tout le monde que je limite mes contacts avec eux le plus possible.

— Dixie, tu les aimes. Et ils t'aiment aussi.

— C'est vrai, et cela ne signifie pas que j'aie l'intention de cesser de les voir totalement. C'est seulement que j'ai besoin de prendre un peu de distance. Et je suis sûre que tu en connais la raison, Joe.

— Mais Keri et Laura sont tes meilleures amies ! Et ce depuis bien avant qu'elles n'épousent mes frères.

— Je sais, convint Dixie en soupirant. La situation devient compliquée, n'est-ce pas ? D'où m'appelles-tu ?

— Je suis descendu dans un hôtel près de l'aéroport de Burbank.

— Ton vol s'est bien passé ?

— C'était étrange, comme d'habitude. Je m'étonne toujours que les autres passagers paraissent si détendus dans un

avion. Personnellement, j'ai été bien content lorsque j'ai senti de nouveau le sol sous mes pieds.

Dixie esquissa un sourire. Elle n'avait pris l'avion qu'en une ou deux occasions et elle avait ressenti exactement la même impression.

— Où en es-tu avec Shana ?

— Cela se passe plutôt bien. Mais elle ne m'a encore fait aucune révélation au sujet du père de son bébé.

— Ta sœur a besoin de réapprendre la confiance. Tout comme toi, d'ailleurs.

Elle savait qu'il avait parfaitement raison, mais il n'était pas question d'en convenir.

— Je ne veux pas abuser davantage de ton temps, dit-elle. Je tenais seulement à

te remercier de tout ce que tu as fait pour moi. Passe une bonne soirée.

Ils raccrochèrent, et elle décida de revenir à sa première idée d'un long bain de mousse parfumée. Avant de se lever, cependant, elle composa le numéro d'Aggie McCoy, la femme qui avait porté Joe dans son ventre et qui en avait fait l'homme adorable qu'il était aujourd'hui. Veuve depuis presque onze années et aujourd'hui âgée de soixante-huit ans, Aggie était une belle femme au tempérament grégaire, à la chevelure aile de corbeau et au cœur généreux.

Dixie regrettait sincèrement que la famille de Joe doive être mêlée à leur rupture et elle voulait à tout prix éviter

qu'ils se sentent obligés de prendre parti. Joe était l'un des leurs. Point final.

— Bonsoir, Aggie, dit-elle lorsque sa correspondante décrocha. Dixie à l'appareil.

— Bonsoir, ma chérie. Comment te sens-tu ?

— Reconnaisante, abasourdie et très heureuse, répondit Dixie, le cœur serré d'émotion au seul son de cette voix. Merci mille fois pour ce que vous avez fait.

— C'est Joe qui en a eu l'idée.

Elle esquissa un sourire, constatant une nouvelle fois que tout le monde semblait décidé à attribuer à Joe tout le mérite de l'opération, comme s'ils faisaient rempart autour de lui.

— Mais je vous connais, Aggie, répliqua-t-elle. C'est sûrement vous qui avez tout organisé. S'il vous plaît, remerciez tout le monde de ma part, d'accord ?

— Voilà une excellente idée, Dixie Callahan. Mais savez-vous comment nous avons l'habitude de remercier les gens, dans notre famille ?

Elle le savait, bien sûr. On organisait une fête. Chacun apportait un plat qu'il avait préparé à la maison et chacun donnait un coup de main après, pour le rangement et la vaisselle. Dixie ne savait pas si elle en aurait la force.

— Il n'est pas question de divorce entre nous, Dixie, déclara Aggie d'une

voix douce. Tu connais la position des McCoy à cet égard.

Pas de bébés en dehors des liens du mariage, et pas de divorce. Oui, Dixie connaissait les traditions de la famille. Toute la ville les connaissait.

— Je ne suis pas une McCoy, rappelle-t-elle. Et vous devez sûrement savoir qu'à un certain stade les choses risquent de devenir compliquées.

— Il sera bien assez tôt pour y réfléchir lorsque le problème se présentera. Mais n'oublie pas que tous les McCoy, à l'exception d'Isabella, viennent se faire coiffer chez toi. Es-tu vraiment disposée à perdre trente-quatre clients d'un seul coup ? En as-tu les moyens ?

L'argent ne serait jamais un problème entre eux, Dixie le savait. Aggie ne faisait que plaisanter.

— Et vous ? répliqua-t-elle sur le même ton. Avez-vous les moyens de renoncer au tarif de groupe que je vous consens ?

— Dieu du ciel, non ! se récria Aggie.

— Dans ce cas, tout est parfait.

— Alors, nous sommes toujours amies ? Plus question de quitter la famille ?

— Nous sommes toujours amies.

C'était tout ce qu'elle pouvait promettre.

— Quand comptes-tu pendre la crémaillère ?

— Bientôt, je vous le promets, répondit-elle en riant.

— J'ai appris que Shana était de retour en ville. Et qu'elle avait une petite fille.

Dixie n'avait pas très envie qu'on la mette en garde contre Shana, qu'on lui dise qu'elle acceptait trop de responsabilités, ou que sa sœur profitait de son bon cœur.

— Elle s'appelle Emma, répondit-elle simplement. Elle a quatre mois et elle est adorable.

— Que dirais-tu de les inviter à notre repas de Thanksgiving ? Je sais que tes parents sont en vacances.

— Merci, répondit Dixie, un peu prise de court par cette proposition, mais...

— Dixie, coupa Aggie, tu connais bien nos repas de Thanksgiving. Depuis toujours, nous recueillons toutes les brebis égarées, notre porte est ouverte à tous ceux dont la famille vit au loin, ou qui n'ont pas de famille du tout. Nous n'avons jamais été moins de cinquante personnes à table. Viens.

— Je vais y réfléchir.

— C'est tout réfléchi. Si tu ne viens pas de toi-même, j'enverrai les garçons pour qu'ils te ramènent ici pieds et poings liés. Je compte sur toi, n'est-ce pas ?

— D'accord, d'accord. Je me rends.

— Voilà qui est mieux. Tu verras, tout finira par s'arranger.

Elle n'en était pas aussi certaine, mais décida que pour le moment il valait mieux accepter les choses comme elles venaient, un jour à la fois. Elle ne ferait aucune promesse qu'elle serait incapable de tenir et elle s'accommoderait vaille que vaille de ce qu'elle ne pouvait pas changer. Et, surtout, elle ne pleurerait plus. Elle ne vivrait plus dans la peur constante de ce qu'elle risquait de perdre.

Le spectacle devait continuer. L'entracte était terminé, et le second acte de la vie de Dixie Callahan était sur le point de commencer.

7

La maison de sa mère était en prise à l'habituel chaos de Thanksgiving lorsque Joe y arriva. Suivant le délicieux fumet de la dinde rôtie, il se fraya un chemin jusqu'à la cuisine d'où provenaient des voix et des éclats de rires, tous féminins. La pièce était assez vaste pour accueillir toutes les femmes de la famille McCoy et d'autres encore,

et il y régnait l'agitation d'une ruche dont sa mère aurait été la reine.

Aggie repéra son fils sitôt qu'il franchit le seuil de la cuisine et elle se précipita pour le serrer dans une étreinte qui le mit au bord de l'étouffement.

— Ah, voilà enfin mon bébé ! Quand es-tu rentré ?

— Tard hier soir, répondit Joe, humant les délicieuses odeurs qui étaient autant de souvenirs des Thanksgiving d'autrefois. Ta cuisine sent merveilleusement bon, maman.

— Comment s'est passé ton voyage ?

— Bien. Très bien, même.

Joe avait signé un contrat qui faisait de lui le consultant officiel d'une petite ville en matière d'environnement, et ses

fonctions consisteraient à mettre en place un programme de recyclage des déchets verts et de fabrication de compost organique sur le modèle de celui qu'il avait créé à Chance City. Il était resté un jour de plus que prévu afin de boucler le dossier de demande d'attribution de subventions fédérales.

Aggie se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— J'ai invité Kincaid, comme tu me l'avais demandé.

— Merci, maman.

— J'ai déjà eu l'occasion de l'inviter par le passé, tu sais, parce qu'il semblait toujours si seul. Mais il avait systématiquement une excuse toute prête.

Cette fois-ci, curieusement, il a accepté sans l'ombre d'une hésitation.

Il n'en était pas du tout surpris. Ce qui l'étonnait, c'était de ne pas avoir encore aperçu Dixie dans la foule des invités. En temps normal, il aurait aussitôt reconnu sa chevelure dorée au milieu de l'agitation de la ruche.

— Dixie est-elle arrivée ?

— Je l'ai envoyée chercher la compote d'airelles dans le réfrigérateur du garage, répondit Aggie d'un ton curieusement détaché. Elle apprécierait probablement que tu ailles l'aider.

L'idée était fort séduisante, mais Joe décida qu'il était plus sage de résister à la tentation.

— Elle appellera si elle a besoin d'un coup de main. Que puis-je faire d'autre pour t'aider ?

— Tu as fait bien plus que ta part, toutes ces années.

— Tu me connais, maman, répliqua-t-il en souriant. Je n'aime pas rester à ne rien faire.

— Tes frères sont dans le patio, dit Aggie en lui fourrant une bière fraîche dans les mains. Pourquoi n'irais-tu pas les rejoindre ? Nous allons bientôt découper la dinde.

Il trouva Jake et Donovan dans le patio couvert, en train de surveiller les tout-petits, qui se chamaillaient autour de la structure de jeux, au fond du jardin. Le chauffage d'extérieur maintenait une

température supportable dans le patio, ce qui permettait aux invités de ne pas rester cloîtrés dans la maison.

Il se réjouissait que ses frères soient revenus s'installer pour de bon à Chance City. Et ce n'était pas seulement parce que ce retour signifiait qu'il était désormais libre de partir à son tour. Jake et Donovan n'étaient pas seulement ses frères, ils étaient aussi ses meilleurs amis. Jake, son aîné de sept ans, était employé par une agence spécialisée dans la sécurité et il avait passé des années sur les routes dans l'exercice de son métier. Donovan, de quatre ans plus jeune que Jake, était un photographe de presse de renommée internationale qui, au cours de sa carrière, avait capturé

dans son objectif la plupart des événements importants de la planète.

Aujourd'hui de retour dans la ville qui les avait vus naître, l'un et l'autre avaient rencontré la femme de leurs rêves et ils exerçaient des métiers moins risqués, pour se consacrer entièrement à leurs épouses et à leurs enfants.

Les gènes des McCoy étaient facilement reconnaissables en chacun des trois frères, et les gens remarquaient souvent combien ils se ressemblaient. C'était l'une des raisons pour lesquelles Joe s'était laissé pousser les cheveux durant son adolescence. Il tenait absolument à être différent.

— Et voici notre conquérant, lança Jake en lui assénant une claque amicale

sur l'épaule. Quel effet cela fait-il d'exercer un travail où l'on ne se salit pas les mains ?

Il n'avait jamais répugné à se salir. Il aimait le contact de la terre sur ses doigts, aimait voir jaillir les jeunes pousses du sol nourricier, la vie naître de presque rien : un peu de terre, quelques graines et de l'eau.

— C'est un peu étrange, je dois le reconnaître. J'ai déjà travaillé dix fois plus dur dans le passé, pour un dixième à peine de ce que je gagne en ce moment.

— Je te l'avais bien dit, se rengorgea Jake.

— Et tu avais raison. Le travail d'expert est fort bien payé. Quelles sont

les dernières nouvelles, par ici ?

— Je n'ai pas vu Dixie de toute la semaine, répondit Donovan, persuadé que c'était la seule nouvelle qui intéresserait vraiment son frère.

— Moi non plus, ajouta Jake.

— Eh bien, me voici.

Elle venait d'apparaître près d'eux, chargée d'un grand saladier plein de compote d'airelles maison. Joe confia sa bouteille de bière à son frère et se précipita.

— Laisse-moi t'aider.

— C'est gentil, mais je me débrouillerai. Mes muscles ne se sont pas encore atrophiés par manque d'usage.

L'une de leurs activités communes, au cours des années, avait été le sport. Elle avait même pratiqué la lutte, au lycée. Il avait toujours eu un faible pour les femmes athlétiques qui, à ses yeux, étaient les plus sexy.

— As-tu fait bon voyage ? s'enquit-elle.

Elle faisait visiblement de gros efforts pour se montrer amicale. Ses lèvres souriaient, mais son sourire n'atteignait pas ses yeux.

— Oui, je te remercie.

— Kincaid a des papiers à te faire signer, lorsque tu auras le temps. J'y ai déjà apposé ma signature.

— Pas de problème.

Elle se dirigeait vers la porte à l'arrière de la maison lorsque Kincaid apparut sur le seuil. Ils échangèrent quelques mots, puis il lui prit le grand saladier des mains et la suivit à l'intérieur. Les trois frères tombèrent dans un profond silence. Presque au même instant, Keri et Laura sortirent de la maison en riant, bras dessus bras dessous, et se précipitèrent dans les bras de leurs maris respectifs.

— Notre premier Thanksgiving à la mode McCoy, remarqua Keri, les yeux brillants d'excitation. Un véritable zoo ! Dites-nous qu'on finit par s'y habituer !

— S'habituer à quoi ? s'enquit innocemment Donovan.

— Le bruit. L'effervescence. C'est un véritable asile de fous !

Donovan se tourna vers ses frères, affectant d'être étonné.

— Vous trouvez que notre famille est bruyante, vous ?

— Pas du tout, répondit Jake, comme si la question était incongrue.

Joe esquissa un sourire, mais il enviait ses frères d'avoir des épouses à taquiner, à serrer dans leurs bras. A aimer.

Et dire que, lui aussi, il aurait pu être comme eux. Oui, mais à quel prix ? Il aurait vécu dans le regret de tout ce qu'il avait manqué, ce qui, à la longue, aurait fait de lui un mauvais mari.

Au même instant, Kincaid ressortit de la maison et vint les rejoindre.

— Quelle fête, mes aïeux !

— C'était exactement mon sentiment, répondit Keri en riant. Mais vous l'avez exprimé de façon bien plus éloquente.

Kincaid éclata de rire à son tour, et Joe en profita pour l'observer discrètement. Son plan avait-il réussi ? Kincaid avait-il déjà demandé à Dixie de sortir avec lui ? Elle lui avait permis de porter le saladier de compote d'airelles après avoir refusé l'aide que lui-même lui avait proposée. Était-ce un signe ?

— Il y a cinq dindes, annonça Kincaid. Trois rôties, une à la friteuse et

une au barbecue. Et quatre farces différentes.

— Quatre ? répéta Jake d'un air catastrophé. Quel manque de variété ! Cette famille est en pleine décadence.

— Et avez-vous vu les desserts ? poursuivit Kincaid, visiblement enthousiasmé. J'ai compté douze tartes, plus celles qu'on a mises au frais dans le garage. Pouvez-vous encore tenir debout après un repas pareil ?

— Oui, bien sûr. Nous jouons un peu au football avec les enfants pour nous aider à digérer.

— Après cela, tout le monde participe au jeu le plus amusant, ajouta Jake. Le rangement des tables et des chaises.

Joe sentait que ses frères l'observaient, probablement étonnés par son silence. Mais le fait était qu'il se sentait un tout petit peu irrité par la facilité avec laquelle Kincaid s'intégrait à leur groupe. Donovan et lui faisaient partie de la même promotion au lycée. Et, plus récemment, Donovan avait loué l'une des maisons dont Kincaid était propriétaire. Mais Joe ne se souvenait pas que Kincaid ait jamais assisté aux pique-niques, aux parades ni à un quelconque événement festif organisé par la ville.

Et, malgré cela, il était parfaitement à son aise parmi eux, ne manifestant aucune gêne, ni aucune hésitation.

Dixie apparut à la porte de la maison. Elle s'arrêta une seconde pour observer leur groupe, puis elle vint les rejoindre. Kincaid et elle échangèrent un sourire.

Joe dut puiser dans ses réserves de self-control pour ne pas effacer le sourire de Kincaid avec un bon direct.

— J'ai quelques documents à vous faire signer, déclara ce dernier, s'adressant à lui.

— Oui, Dixie m'en a déjà parlé.

Joe sentit que tous les regards s'étaient tournés vers lui et il fit un effort pour se détendre.

— Je pourrais passer à votre bureau demain dans la matinée, si cela vous convient, proposait-il d'une voix

soigneusement contrôlée. Disons 9 heures ?

— C'est parfait. Ensuite, j'irai faire un tour à la propriété pour installer l'écriteau « A vendre ».

Joe jeta un coup d'œil à sa montre. Il devait s'éloigner au plus vite, avant de dire ou de faire quelque chose qu'il regretterait ensuite.

— Je vais aider à découper une dinde ou deux, dit-il.

Un peu plus tard, le dîner fut enfin servi. Joe avait pris place à la table des enfants comme cela avait toujours été son habitude. Une minute plus tard, il sentit que quelqu'un s'asseyait près de lui. A la limite de sa vision, il entrevit un éclair de cheveux blond doré...

Ce n'était que Shana.

— Si ta famille continue à s'agrandir, vous devrez bientôt louer un hangar, fit-elle.

— S'il s'agissait seulement de la famille, ce ne serait pas un problème, marmonna-t-il, incapable de dissimuler sa déception.

— Je te remercie, répliqua-t-elle, visiblement offensée. Toi, au moins, tu sais mettre une personne à l'aise.

Elle avait ramassé son assiette et commençait déjà à se lever lorsqu'il l'arrêta.

— Ne pars pas, je suis désolé. Je ne faisais pas allusion à toi. Toi, tu fais partie de la famille.

Sa remarque visait Kincaid, bien sûr, mais le pire était qu'il n'avait pas le droit de se plaindre. N'avait-il pas demandé lui-même à sa mère de l'inviter ?

Shana le considéra d'un air dubitatif.

— Tu sais bien que non.

— Dixie en fait partie. Et toi, tu fais partie de la sienne. Il en découle que...

— Tu vis dans un monde de rêves, déclara Shana en se rasseyant. Tout comme le reste de ta famille.

— Que veux-tu dire par là ?

— Tu es un homme intelligent. A toi de trouver.

Là-dessus, elle porta une bouchée à ses lèvres, fermant les yeux de plaisir.

— Hum ! Cette dinde est absolument délicieuse !

— Oncle Joe ! Oncle Joe !

— Qu'y a-t-il, Ethan ? s'enquit-il, se tournant vers le petit garçon de cinq ans assis à sa gauche.

— Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de tarte au citron, cette année ? Il y a toujours de la tarte au citron. C'est ma préférée, et aussi la tienne, pas vrai ?

C'était la première fois depuis des années que Dixie n'avait pas préparé ce qu'elle savait être son dessert favori. Malgré lui, il sentit son cœur se serrer.

— Dixie n'a pas eu le temps, Ethan, répondit Shana à sa place. Elle a été très occupée.

— Crois-tu qu'elle me préparera une tarte au citron plus tard, quand elle sera plus occupée, si je lui demande ?

— Et si je te la préparais moi-même ? proposa Shana. Il vaut mieux que nous laissions Dixie terminer ce qu'elle fait.

— Oh, oui !

Joe sentit que Shana lui décochait un coup de coude.

— Eh, toi ! dit-elle en riant. Cesse de bouder ainsi. Ce n'est pas une attitude virile.

Shana n'avait pas tort. Tout ce qui lui arrivait était le résultat prévisible de ses propres actions. Il ne pouvait en reporter la faute sur personne d'autre.

— Les hommes ne bouder pas, répliqua-t-il, s'efforçant de sourire. Ils

broient du noir. Je vois que Dixie t'a coupé les cheveux ?

— Magnifique travail, n'est-ce pas ? fit-elle en virevoltant pour exhiber ses cheveux blonds et brillants. Tu devrais lui confier les tiens, un de ces jours.

A vrai dire, il y songeait depuis quelque temps. L'heure était peut-être venue de se donner un aspect plus professionnel pour ses présentations de projets. Mais, a contrario, ses cheveux longs lui conféraient sans doute une image d'homme de la terre et de défenseur de la cause écologiste qui pouvait lui valoir la confiance d'une partie de sa clientèle. En tout cas, ce ne serait pas Dixie qui les lui couperait.

— Que penses-tu de ce Kincaid ?
chuchota Shana en se penchant à son
oreille. Est-ce que tu lui fais confiance ?

Il la dévisagea, tous ses sens en alerte.

— Pas toi ?

— Ce n'est qu'une vague impression.
Dixie dit que personne ne le connaît
vraiment. Qu'il vit ici depuis des
années, mais qu'il n'a pas d'amis.

— Je pense que c'est un peu exagéré.
Il n'a peut-être pas beaucoup d'amis
dans cette ville, c'est tout.

Mais Shana venait de souligner un
détail qui, pour la première fois,
éveillait ses soupçons. Jusque-là, il
avait ressenti de la simple jalousie. Il
s'en était voulu d'avoir organisé la
vente de la maison de telle sorte que

Dixie et Kincaid soient appelés à se voir le plus souvent possible.

Il aurait dû vérifier les références de Kincaid avec plus de soin. Il devait avoir une bonne raison pour expliquer son manque d'enthousiasme pour les relations sociales.

Tout à coup, la situation se compliquait. Devait-il s'efforcer d'éviter Dixie le plus possible comme il l'avait décidé un instant auparavant ? Ou au contraire se rapprocher pour garder un œil sur elle ?

Il ne pouvait s'ingérer dans ses affaires de la sorte. Dixie était une adulte. « Elle est assez grande pour veiller sur ses propres intérêts. »

C'était un fait, bien sûr. Mais il était habitué à veiller sur elle, et ce depuis des années. Il était difficile de changer des habitudes aussi profondément enracinées en lui. Décidant de changer de sujet, il se tourna vers Shana.

— Alors ? Quel effet cela fait-il d'être de retour au pays ?

— Je déteste habiter dans la maison de mes parents. C'est horrible. J'ai l'impression d'être redevenue une adolescente.

— Et que comptes-tu faire à ce sujet ?

— Sans argent, que veux-tu que j'y fasse ?

— Tu es une femme intelligente, répliqua-t-il en souriant. A toi de trouver.

— Touchée.

Il savoura son repas, se mêlant occasionnellement aux conversations des enfants, faisant de son mieux pour ressentir l'esprit de la fête. Il s'était délibérément assis de façon à tourner le dos à la table qu'occupaient Dixie et Kincaid, mais il était terriblement conscient de leur présence derrière lui. C'était la première fois que Dixie ne s'asseyait pas avec lui à la table des enfants.

Shana, qui s'était absentée une minute pour aller récupérer Emma dans son berceau, venait de se rasseoir à côté de lui et s'apprêtait à donner le biberon au bébé.

— Comment gagnais-tu ta vie, jusqu'ici ? demanda-t-il.

— J'ai été serveuse, agent de télémarketing, et j'ai même nettoyé les cages dans un zoo et nourri les fauves. Un job qui m'a en quelque sorte préparée pour cette journée.

— Aimes-tu travailler au grand air ? s'enquit-il en riant de sa plaisanterie. Es-tu contre le travail physique ?

— Oui à la première question. Non à la seconde.

— J'aurais bien besoin d'une personne de plus pour m'aider temporairement. Ma pépinière de sapins de Noël est sur le point de commencer sa saison, et je suis toujours à la recherche de collaborateurs de valeur.

La plupart de mes employés sont des étudiants, et il arrive qu'ils ne puissent venir travailler à cause d'un examen ou d'une foule d'autres empêchements. Accepterais-tu dans un premier temps de remplacer les absents ?

— Et qui gardera Emma ?

— Jette un coup d'œil aux tables autour de toi. J'y vois au moins dix volontaires, à commencer par ma mère.

— Je ne suis pas sûre d'avoir les moyens de payer une baby-sitter. Sans vouloir t'offenser, Joe, je ne pense pas que le job que tu m'offres soit très bien rémunéré.

— Maman ! cria-t-il pour se faire entendre par-dessus le brouhaha des voix. Combien voudrais-tu être payée

pour garder Emma si sa maman accepte de travailler quelques heures par jour à la pépinière ?

— Joe ! chuchota furieusement Dixie.

— Cet adorable petit bout de chou ? répondit sa mère en riant. C'est moi qui devrais payer pour le plaisir de la garder.

— Affaire réglée ? s'enquit-il en se retournant vers Shana.

Shana acquiesça en silence. Puis elle se pencha vers son bébé et appuya son front contre le sien.

— Nous n'avons jamais été séparées.

— Ne te fais aucun souci. Maman s'occupera très bien d'elle.

— Je sais. Mais ce n'est pas facile, tu sais.

— Tu ne gagneras pas assez pour payer un loyer, mais au moins tu auras de l'argent à dépenser. Tu ne seras plus aussi dépendante de ta sœur.

— Je lui rends quelques services en échange du gîte et du couvert.

— Et que comptes-tu faire au retour de vos parents ?

— Je l'ignore. Je n'avais pas prévu de rester en ville aussi longtemps. Je n'ai pas envie de les voir, Joe. Ni maintenant ni jamais.

Shana jeta un rapide coup d'œil autour d'elle et se pencha à son oreille.

— Verrais-tu un inconvénient à ce qu'Emma et moi emménagions chez toi ?

8

Dès la seconde où elle franchit la porte, Dixie regretta d'avoir cédé aux instances d'Aggie et d'avoir accepté son invitation à ce repas de Thanksgiving.

Elle aurait dû être en train de travailler. Ses journées étaient toujours trop courtes pour tout ce qu'elle avait à faire. Le problème, c'était que *personne* ne travaillait ce jour férié.

Mais ce n'était pas tout. Elle avait envie de fuir. Fuir loin des attentions constantes de Kincaid, loin des regards de tous ces gens qui les considéraient, Joe et elle, avec une curiosité non dissimulée — ou pire, avec compassion. Et puis il y avait cette intense conversation entre Joe et Shana qui s'était poursuivie durant presque tout le repas. Que pouvaient-ils bien se dire ?

Elle savait que ni sa sœur ni lui ne lui révéleraient les détails de ce tête-à-tête et elle n'avait pas le droit de leur poser la question. Il apparaissait au moins que Shana avait trouvé du travail, et c'était déjà une bonne nouvelle.

— Avez-vous terminé ? s'enquit Kincaid. Puis-je débarrasser votre

assiette ?

— Je n'ai plus faim, répondit Dixie, qui avait à peine touché à son repas. Mais vous n'êtes pas obligé de faire cela.

— J'aime me rendre utile. De plus, j'ai besoin de bouger un peu pour digérer ce copieux repas. Nous pourrions peut-être marcher un peu, et vous m'expliqueriez ce qui semble vous agacer chez moi.

Cette remarque la fit sursauter et, incapable de trouver une réponse adéquate, elle ne put que fixer la nappe en silence. Lorsqu'elle releva la tête, elle vit Kincaid disparaître dans la cuisine. Elle n'avait pas l'intention de se lancer dans une conversation aussi

personnelle avec lui, même si sa réflexion était juste. Quelque chose chez cet homme la mettait mal à l'aise, même si elle n'aurait su préciser ce que c'était. Au demeurant, Kincaid était son agent immobilier et son propriétaire, et il n'était pas dans ses habitudes de mélanger les affaires et le plaisir.

Son téléphone se mit à vibrer dans sa poche. Dixie ne reconnut pas le numéro du correspondant et elle hésita un instant avant de se décider enfin à répondre. Elle établit la communication et sortit sur la pelouse devant la maison, loin du bruit de la fête.

— Bonsoir, ma chérie. Joyeux Thanksgiving.

— Ah, c'est toi, maman ! Joyeux Thanksgiving à vous aussi. D'où m'appelles-tu ?

— Tu ne me croiras jamais. Nous sommes à Las Vegas !

— Comment êtes-vous arrivés là-bas ? N'étiez-vous pas en route vers San Diego ?

— Nous nous sommes perdus, répondit Beatrice en riant.

— Comment avez-vous pu vous perdre ? J'avais programmé le GPS du camping-car moi-même. Il vous suffisait d'appuyer sur un bouton et de suivre les instructions.

— Ton père et moi ne comprenions rien à cette fichue machine, mais tu ne connais pas la meilleure. Hier soir, papa

a gagné neuf cents dollars aux machines à sous. Du coup, il ne veut plus partir, d'autant plus que la Convention nationale des professionnels de l'outillage va avoir lieu ici même la semaine prochaine.

— Alors, pour vous deux, c'est la fête à Las Vegas ?

— Il y a un nombre incroyable de très bons restaurants, et tout le monde est très détendu et très aimable. On n'y mange pas tout à fait aussi bien que chez Aggie, bien sûr, mais ici, au moins, je suis dispensée de faire la cuisine et la vaisselle.

— Comment va papa ? Il n'a pas trop de problèmes avec la conduite de ce gros camping-car ?

— Tout est parfait. Et nous n'aurions jamais pu réaliser ce projet sans toi, ma chérie. Tu es la meilleure fille du monde. Tout va bien là-bas aussi, j'espère ?

Elle avait prévu de sonder l'humeur de ses parents avant de leur annoncer qu'elle avait des nouvelles de la fille cadette dont ils avaient été séparés si longtemps. Mais sa mère semblait si heureuse et si détendue qu'elle décida d'attendre un moment plus propice — même si elle savait que ce moment ne pourrait pas être repoussé indéfiniment.

— Tout va très bien, maman. Doug fait un travail formidable au magasin, et le chiffre d'affaires est en hausse. Tout le monde demande de vos nouvelles et

espère que vous passez des vacances fabuleuses.

— Tu peux leur dire que nous nous amusons comme des enfants. Je suppose que tu n'es pas allée au repas de Thanksgiving d'Aggie, cette année ?

— En fait, si. Aggie a beaucoup insisté pour que je vienne.

— Ah, cette femme, vraiment !

— Non, maman, s'il te plaît.

Elle regrettait peut-être d'être venue à ce dîner, mais elle refusait d'entendre critiquer Aggie McCoy, qui l'avait aimée inconditionnellement, qui l'avait soutenue et réconfortée plus souvent que sa propre mère.

— Quels sont vos projets, après ce Salon de l'outillage ? s'enquit-elle,

désireuse de changer de sujet.

— Nous nous amusons trop pour y avoir encore réfléchi. N'est-ce pas incroyable ? Ton père a même retrouvé son appétit, lui qui paraissait si déprimé ces derniers temps. Justement, le voilà qui me fait de grands signes. Nous avons des billets pour un spectacle, et je dois te quitter. Embrasse tout le monde de ma part.

Elle rempocha son téléphone, un sourire aux lèvres. Sa mère n'avait jamais manifesté un tel enthousiasme pour quoi que ce soit. Jamais.

— Tu ne leur as pas dit que j'étais revenue en ville, fit la voix de Shana juste derrière elle. Je te remercie.

— Ce n'était pas le bon moment, répondit Dixie en se retournant vers sa sœur. D'ailleurs, je pense que ce serait plutôt à toi de les mettre au courant. Je n'ai plus du tout envie de jouer les médiatrices dans cette famille.

— J'en déduis que je dispose encore de quelques jours ?

Dixie prit la petite Emma dans ses bras, et le bébé se blottit contre elle, fourrant ses petites mains dans sa bouche.

— D'après ce que j'ai compris, ils comptent prolonger leur séjour là-bas au moins jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

— Beaucoup de choses peuvent se produire en une semaine, dit Shana d'un

air mystérieux.

Elles reprirent le chemin de la maison, car il restait encore les desserts à servir, sans compter le nettoyage et le rangement.

— Alors, il paraît que tu vas travailler avec Joe ? remarqua Dixie.

— Je ne suis guère en position de refuser un salaire. J'ai peu de qualifications professionnelles dans le sens traditionnel du terme, mais je travaille dur. Et, même si cela peut te sembler étonnant, je suis très ponctuelle.

Elle marqua une pause avant d'ajouter, le regard fixé droit devant elle :

— J'ai demandé à Joe de me permettre d'emménager dans sa maison — ta maison. Après tout, il compte être

souvent absent, et j'ai pensé qu'il serait dommage de laisser cette grande maison inoccupée. Mais il a refusé. Il paraît que ce ne serait pas convenable.

Dixie sentit une immense vague de soulagement déferler sur elle, mais elle s'efforça de n'en laisser rien voir.

— Tu détestes à ce point vivre chez nos parents ?

— Tu ne peux même pas l'imaginer. Je n'ai pas un seul souvenir agréable dans cette maison. Pas un seul.

Elle prit l'une des mains du bébé et y déposa un baiser.

— Si je n'avais pas Emma, je crois que je préférerais même dormir dans ma voiture.

— Sans Emma, tu ne serais même pas revenue en ville.

— Probablement pas, reconnut Shana avec un haussement d'épaules.

Elles entrèrent dans la maison. Dixie aperçut d'abord Joe. Puis elle vit Kincaid à quelques pas derrière lui. C'était une situation inextricable. Elle sourit dans leur direction, replaça l'enfant dans les bras de sa mère et battit précipitamment en retraite en direction de la cuisine.

Derrière elle, elle entendit Shana s'esclaffer. Elle s'arrêta net et se retourna vers sa sœur, prête à la rabrouer, puis, soudain frappée par l'absurdité de la scène, elle éclata de rire. Sa vie était devenue terriblement

compliquée, et il n'en était que plus important de conserver son sens de l'humour.

Même lorsque c'était à ses propres dépens.

* * *

— Votre famille sait vraiment fêter Thanksgiving, fit Kincaid en invitant Joe à prendre place en face de lui dans le fauteuil des visiteurs. Cette journée d'hier restera gravée dans les mémoires.

Son bureau était petit et sans aucune prétention. Son seul luxe consistait en une grande table de travail d'acajou massif. Un seul dossier était posé, fermé, au centre de sa surface polie.

Mais Shana avait réussi à le faire douter de sa sincérité. Devait-il se méfier de Kincaid ?

— Certaines années sont plus réussies que d'autres, répliqua Joe avec un haussement d'épaules.

— Où placeriez-vous la journée d'hier dans ce classement ?

— Quelque part dans la moyenne, répondit Joe après y avoir réfléchi un instant. Nous étions plus nombreux que d'habitude, mais tout le monde s'est très bien tenu. La plupart de mes nièces et de mes neveux ont une vingtaine d'années maintenant, et ils ne sont plus aussi turbulents qu'autrefois.

— Vos Noël sont-ils des événements à la même échelle ?

— Maman organise une journée portes ouvertes à partir de midi, alors tout un tas de gens vont et viennent. On finit par s'y habituer.

— Si vous le dites...

Kincaid ouvrit le dossier et en tira quelques feuillets qu'il posa devant Joe.

— Jetez-y un coup d'œil et signez où je l'ai indiqué.

C'était la première fois que Joe vendait une propriété, et il prit tout son temps pour étudier les documents. Kincaid faisait de son mieux pour afficher une attitude débonnaire, mais Joe sentit qu'intérieurement il trépignait. Il n'était donc pas aussi patient qu'il voulait le faire croire. Il le vit consulter discrètement sa montre.

— Avez-vous des questions ?

— Je vous retarde, peut-être ?

— J'ai rendez-vous à 9 h 30 pour me faire couper les cheveux, reconnut Kincaid après une seconde d'hésitation.

Avec Dixie, comprit Joe. Tout à coup, il se rendit compte qu'il n'avait pas envie de signer ces papiers. Il n'était pas question de se lancer dans cette opération avec Kincaid, à présent qu'il doutait de ses motivations.

— Je vais emporter ces documents pour les étudier à la maison, déclara-t-il en rassemblant les feuillets sur la table. Et je demanderai à mon avocat d'y jeter un coup d'œil.

En fait d'avocat, il ne connaissait que Laura, sa plus récente belle-sœur, dont

la spécialité était le droit familial et non l'immobilier, mais elle devrait être en mesure de le conseiller. Sans attendre la réponse de son interlocuteur, il se leva. Kincaid le considéra d'un air dubitatif, comme s'il avait deviné le sens de ce revirement.

— Vous préférez peut-être faire appel à un autre agent immobilier ? suggéra-t-il en raccompagnant Joe jusqu'à la porte. Quelqu'un avec qui vous vous sentez plus à l'aise ?

En fait, Joe brûlait de lui demander quelles étaient ses intentions concernant Dixie, mais il savait aussi qu'il n'avait pas le droit de poser cette question. Après tout, c'était *lui* qui avait mis en marche cette machine infernale.

— Je n'ai jamais vendu de propriété auparavant, répondit-il simplement. J'aime savoir à quoi je m'engage.

— Très bien, alors. Appelez-moi lorsque vous serez prêt.

C'est à ce moment que Joe remarqua pour la première fois l'écriteau « A vendre » posé près de la porte. La réalité de la situation le frappa de plein fouet. Tout son être se révoltait à l'idée de renoncer à sa maison, avec ou sans Dixie.

Il désirait rentrer chaque soir dans une maison bien à lui, un foyer, et non dans quelque appartement anonyme.

— Je resterai en contact, assura-t-il en serrant la main de Kincaid.

Le cabinet de Laura était tout proche du salon de beauté de Dixie, et les deux hommes sortirent ensemble et suivirent le même chemin sans échanger une parole. Joe vit Kincaid disparaître à l'intérieur du salon, et lui poursuivit son chemin jusqu'à la porte de Laura, une dizaine de mètres plus loin.

— Joseph McCoy lui-même ! s'exclama Dolly Bannister, la maman de Laura, qui faisait office de réceptionniste. Je n'ai pas eu l'occasion de vous embrasser hier, dans toute cette foule.

Elle faisait le tour de son bureau pour s'acquitter de cet oubli lorsque Laura apparut à la porte de son bureau privé, sereine et élégante comme la reine de

beauté qu'elle avait été avant d'embrasser la carrière d'avocate.

— As-tu une minute à m'accorder ? s'enquit Joe.

— Oui, bien sûr. Ce sera l'occasion d'oublier un instant les montagnes de papperasse qui se sont accumulées sur mon bureau pendant notre lune de miel. Donovan et moi sommes rentrés depuis une semaine, et je n'ai pas encore terminé de faire le tri. Assieds-toi, Joe. Tu as l'air d'un homme accablé par le sort.

C'était exactement ce qu'il ressentait.

— C'est à propos d'un contrat portant sur la vente de ma maison. Je suis sûr qu'il s'agit d'un document standard,

mais j'aimerais que tu y jettes un petit coup d'œil.

— Bien sûr, pas de problème.

— Et, si possible, poursuivit-il, que tu y découvres un détail qui me permette de retarder la vente.

Laura le dévisagea un instant avec attention, cherchant son regard comme si elle espérait y lire le fond de sa pensée.

— Et si tu m'expliquais ?

— Si je pouvais exprimer ce que je ressens en quelques mots, crois-moi je le ferais. Je viens de comprendre que je commettais une erreur, mais il me faut un peu de temps pour réfléchir aux tenants et aboutissants de cette affaire avant de prendre une décision.

— Il est vrai que j'ai une montagne de travail en retard, fit Laura après un instant de réflexion. Je pourrais facilement ne pas trouver le temps d'étudier ton contrat durant toute une semaine. Cela te suffira-t-il ?

— Pour le moment, oui. Dixie est assurée d'obtenir le prêt dont elle a besoin pour son salon, avec ou sans la vente de la maison, et il n'y a donc aucune urgence de son côté.

— D'un point de vue financier peut-être, dit Laura. Mais, personnellement, elle se posera des questions.

Il y avait certains sujets qu'il ne pouvait pas aborder avec Shana, mais il était libre de le faire avec Laura, l'une des meilleures amies de Dixie. « Dixie

et Kincaid sortent-ils ensemble ? » Ce n'était qu'une simple question.

Une question qu'il ne pouvait pas poser. Qu'il n'avait pas le droit de poser.

— Je ne peux pas t'en dire davantage.

— Tu ne peux pas, ou tu ne *veux* pas ? Désormais, je ne suis plus seulement ta belle-sœur, mais aussi ton avocate, Joe. Je ne répéterai aucune de tes confidences.

— Tu es aussi l'une des meilleures amies de Dixie.

— Ah, je vois ! On a changé d'avis, n'est-ce pas ?

— Seulement au sujet de la maison.

Laura esquissa ce sourire particulier des femmes qui ont toujours su ce que

vous découvrez à peine et qui s'amuse de votre étonnement. Joe connaissait bien ce sourire. Il avait été entouré de femmes toute sa vie.

— D'accord, Joe, je laisserai passer une semaine avant d'examiner ton contrat. Mais sache que Kincaid n'a pas l'habitude d'abandonner facilement la partie lorsqu'il s'est fixé un objectif. Et je ne parle pas seulement d'affaires immobilières.

— Cela, je l'avais déjà deviné, mais je te remercie tout de même de me prévenir.

* * *

Résistant vaillamment à son envie de repasser devant la porte du salon de Dixie, Joe se mit en route vers sa pépinière de sapins de Noël. Shana était déjà au travail sous la direction d'un de ses assistants, qui lui enseignait les bases du métier.

— J'ignorais que tant de gens viennent choisir leur sapin de Noël juste après Thanksgiving, dit-elle.

— C'est la tradition, et certaines personnes n'y renonceraient pour rien au monde.

— Ces sapins sentent divinement bon. Il me semble déjà percevoir l'esprit de Noël flotter dans l'air.

— Penses-tu que tu seras encore ici ?

Shana se contenta de hausser les épaules.

— Cela n'a pas été trop dur pour toi, de devoir laisser Emma chez ma mère ?

— J'ai pleuré durant tout le trajet, en venant ici. Mais, en même temps, je me sens soulagée par ce répit. Je ne suis pas prête à me lancer dans un travail à plein temps, mais celui-ci me rend bien service, je te remercie.

— Je me réjouis d'avoir pu t'aider.

— Kincaid a raccompagné Dixie chez elle à pied, hier soir, l'informa-t-elle sans autre préambule.

Joe commençait à être intrigué par l'obstination de Shana à remettre sans cesse le nom de Kincaid sur le tapis et à se demander quelles pouvaient bien être

ses motivations pour le faire. Était-elle vraiment inquiète pour sa sœur parce que Kincaid n'était pas l'homme qu'il prétendait être, ou bien s'efforçait-elle simplement de le rendre jaloux ? Peut-être pour se venger de son refus de la laisser s'installer chez lui ?

Quoi qu'il en soit, il n'allait pas entrer dans son jeu.

— Et alors ? répondit-il, ravalant son irritation.

— Et alors ? répéta Shana d'un ton incrédule. C'est tout ?

— Oui, c'est tout. Et maintenant, nous allons choisir un sapin pour Nana Mae et fixer une étiquette « Vendu » sur son tronc. Elle ne l'installera chez elle que dans deux ou trois semaines.

Shana marcha en silence à son côté tandis qu'il passait en revue les jeunes arbres. Mamie Mae aimait à ce que son sapin atteigne le plafond, ce qui signifiait qu'il devait mesurer un peu moins de trois mètres. Il trouva le spécimen idéal et l'étiqueta soigneusement. Lorsqu'il se tourna vers Shana, il nota immédiatement le pli de contrariété qui barrait son front.

— Aurais-tu une remarque à me faire, par hasard ?

— Oui, dit-elle en baissant la voix alors qu'un client passait près d'eux. Tu te désintéresses peut-être totalement de ma sœur, mais pas moi. Dixie se rend déjà folle avec tout le travail qu'elle a accepté et elle est vulnérable. L'homme

qui saura la décharger un peu de ses soucis a d'excellentes chances de marquer des points avec elle.

— Dixie a rompu avec moi il y a un an déjà.

— Ce n'est pas une raison pour te désintéresser de ce qui peut lui arriver.

— Je ne m'en désintéresse pas, rétorqua-t-il d'un ton irrité.

— Dans ce cas, montre-le-lui. La vie est trop courte, Joe.

Sur ces mots, Shana tourna les talons et, un sourire plaqué aux lèvres, se dirigea vers un client qui venait d'arriver.

* * *

Joe devait partir pour Portland le dimanche suivant pour un voyage d'affaires qui durerait huit jours. C'était la première fois qu'il était sollicité pour travailler hors de Californie, et, s'il signait ces nouveaux contrats, les perspectives de son entreprise connaîtraient une amélioration fulgurante.

Mais, tout d'abord, il devait s'assurer qu'aucun danger ne menaçait Dixie.

Il attendit la tombée de la nuit et, à l'heure où la plupart des magasins fermaient leurs portes, il prit le chemin du salon de beauté de Dixie.

Planté de l'autre côté de la rue, il l'observa un instant à travers la vitrine, en pleine conversation avec sa nièce

Caroline et Nana Mae, qui venaient visiblement toutes deux de se faire coiffer. Dissimulé dans un recoin d'ombre, il attendit patiemment qu'elles soient parties et il les vit enfin sortir et se diriger vers le parking.

Dixie ramassa un balai et entreprit de nettoyer rapidement le sol autour du fauteuil.

Il poussa la porte.

Elle leva la tête en souriant. Et son sourire mourut sur ses lèvres. Elle le dévisagea, les sourcils froncés.

— Un problème ?

— J'ai besoin de me faire couper les cheveux. J'espérais que tu pourrais t'en charger.

9

Dixie s'efforça désespérément d'ignorer la curieuse sensation de chaleur qui l'avait envahie tout entière lorsqu'elle l'avait vu planté sur le seuil du salon, si familier, et pourtant si... différent.

Elle était terrifiée à l'idée de rester seule avec lui. Elle avait peur de le toucher, ce qu'elle serait

indubitablement amenée à faire si elle lui coupait les cheveux.

— N'est-ce pas ta mère qui s'en charge, d'habitude ? marmonna-t-elle.

— Aujourd'hui, je n'ai pas seulement besoin de faire retailler les pointes. Je veux que tu les coupes court. J'aimerais avoir l'air d'un vrai professionnel.

— Sérieusement ?

Elle ne parvenait pas à le croire. Joe portait ses cheveux longs depuis l'âge de quatorze ans, attachés en catogan.

— Il commençait à être temps, ne crois-tu pas ? Veux-tu t'en charger ?

— Il y a un autre salon en ville. Et aussi un barbier.

— J'en suis conscient, assura-t-il en verrouillant la porte avant de tirer les

rideaux. Mais tu es la seule coiffeuse en qui j'ai une totale confiance. Personne ne le saura.

— Tu viens de nous enfermer.

— C'est pour ton bien, Dixie. Je ne crois pas que tu aies envie que toute la ville soit au courant de notre petit arrangement.

— Je n'ai pas encore accepté.

— Mais tu vas dire oui, répliqua-t-il en souriant. Et, sais-tu pourquoi ?

— Je suis sûre que tu t'apprêtes à me le dire.

— Parce que, toi non plus, tu ne voudrais pas confier ce travail à quelqu'un d'autre. Tu as déjà une opinion bien arrêtée sur le style qui

m'irait le mieux, et personne ne pourrait le réussir comme toi.

Il était resté tout ce temps à bonne distance d'elle. Et elle savait qu'en cas de refus de sa part il n'insisterait pas. Mais ce qu'il avait dit était juste. Il n'était pas question qu'une autre qu'elle crée le nouveau style qui serait désormais le sien.

Sans compter que cette brusque décision de changer de coiffure n'était pas seulement motivée par de simples considérations professionnelles, elle le sentait. C'était sa façon à lui de commencer sa nouvelle vie. De se débarrasser du fardeau de son ancienne existence.

Et elle se devait de l'y aider.

— Où as-tu garé ta voiture ?

— Je suis venu à pied.

— Tu viens tout juste de manquer ta grand-mère et ta nièce.

— Je sais. J'ai attendu qu'elles partent.

Il n'avait toujours pas quitté sa place près de la porte. Les bras croisés sur sa large poitrine, il attendait simplement qu'elle prenne sa décision.

— D'accord, dit-elle en soupirant. Prends place dans ce fauteuil.

Il alla s'asseoir là où elle le lui indiquait, et elle noua une serviette autour de son cou avant de lui recouvrir les épaules d'une cape de Nylon souple.

— Quand penses-tu commencer les travaux, ici ? s'enquit-il en jetant un

coup d'œil curieux autour de lui.

Rien n'avait encore changé dans le salon. Il y avait là quatre postes de travail, trois séchoirs, trois lavabos et un petit bureau de réception, ainsi qu'un présentoir de produits destinés à la vente. Il restait encore beaucoup d'espace, qu'elle comptait bien mettre à profit grâce à la future rénovation.

— Lundi, si tout va bien, répondit-elle. Le salon mobile doit être livré lundi matin, et Bruno va me montrer comment il fonctionne.

Elle avait des années d'expérience dans le métier de la coiffure et se considérait comme une excellente professionnelle. Mais elle était terrifiée à l'idée de couper les cheveux de Joe.

Et si elle commettait une erreur ? S'imaginerait-il qu'elle l'avait fait délibérément ? Elle n'avait déjà que trop de sources de tension dans sa vie, et la dernière chose au monde qu'elle désirait, c'était une dispute avec lui.

— Je vais commencer par les raccourcir de moitié, annonça-t-elle, ses ciseaux à la main. Ensuite, nous verrons. D'accord ?

— Cela me convient très bien.

— Tu ne préférerais pas tourner le dos au miroir ?

Il esquissa un sourire presque imperceptible.

— Tu me prends pour un lâche ?

— Moi ? Oh, non, Joe ! Jamais !

L'air autour d'eux semblait crépiter d'électricité. Elle avait toujours su que ce serait une erreur de rester seule avec lui, que la tension entre eux serait insupportable. Sans compter qu'elle devait le toucher, glisser ses doigts dans ses cheveux. Or, le moindre contact éveillait un flot de souvenirs...

— Dans ce cas, finissons-en.

Les ciseaux crissèrent, et les premières mèches tombèrent sur le carrelage. Elle le sentait tressaillir à chaque coup de ciseaux et elle était encore plus nerveuse que lui. Couper ses cheveux était décidément une épreuve difficile.

Elle devait reconnaître qu'elle était une piètre menteuse. Si elle se sentait

nerveuse, c'était surtout à cause de la proximité de leurs corps, de la tiédeur de sa peau sous ses doigts. Parce qu'elle devinait qu'il était aussi troublé qu'elle.

Elle travailla avec des gestes rapides et précis, ignorant les battements précipités de son cœur pour se concentrer sur le cliquetis de ses ciseaux. Elle s'aperçut que ses mains tremblaient.

Il l'avait remarqué, lui aussi. Il fixa ses mains d'un air inquiet, puis releva les yeux vers son visage.

— C'est plus difficile que je ne le pensais, s'excusa-t-elle.

— Pour moi aussi.

Il s'empara de ses mains et les serra dans les siennes, la pointe des ciseaux

dangereusement proche de son cœur, avant d'ajouter dans un murmure :

— Mais ce n'est pas seulement à cause de mes cheveux.

— Pour moi non plus, reconnut-elle dans un souffle.

— J'espère que cette coupe de cheveux ne me privera pas de ma force.

— Tu n'es pas Samson, et je ne suis pas Dalila.

Elle s'efforçait de lui rendre son sourire. Mais ses mains viriles s'étaient resserrées sur les siennes. C'était une étreinte tiède et douce, extrêmement agréable... et excitante. Tout à coup, elle avait un peu chaud, et son trouble n'avait pas dû échapper à Joe.

— Nous allons passer au shampoing.
Viens.

Il changea de fauteuil, et elle fit couler l'eau jusqu'à ce qu'elle soit tiède sous ses doigts.

— Dis-moi si la température de l'eau te convient.

— C'est parfait, assura-t-il en fermant les yeux.

Elle versa une dose de shampoing dans sa paume et, prenant tout son temps, entreprit de masser sa chevelure jusqu'à ce qu'il ait produit une mousse abondante. Elle profita aussi de cet instant pour étudier son beau visage masculin, les longs cils sombres qu'elle lui avait toujours enviés. Elle fit durer la séance de shampoing bien plus

longtemps que nécessaire, prenant un immense plaisir à cette tâche, se remémorant les nombreuses autres occasions où ils s'étaient mutuellement lavé les cheveux, le dos... et le reste du corps. Elle se rappelait la sensation de sa peau savonneuse sous ses doigts. Après avoir pris une douche ensemble, ils finissaient toujours au lit. Toujours.

— Tout va bien ? s'enquit-il, l'arrachant à ses souvenirs.

— Oui, oui, bien sûr.

En réalité, cela n'allait pas aussi bien qu'elle le prétendait, mais il était tout aussi troublé qu'elle. Au début de cette séance, il avait été parfaitement détendu, mais ce n'était plus le cas maintenant. Elle n'avait pas besoin de le regarder

pour le savoir. Elle le sentait. A plusieurs reprises, elle l'avait surpris en train de la fixer, ou plutôt de fixer sa poitrine, qui était dans sa ligne directe de vision.

Elle n'était pas habillée d'une façon qu'elle considérait particulièrement sexy. Elle portait un T-shirt vert d'eau aux manches trois-quarts, très sage mais qui moulait ses formes généreuses, que Joe avait toujours appréciées.

— Tu as mis aussi longtemps à laver les cheveux de Kincaid ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— Ses cheveux sont beaucoup plus courts.

Leurs regards plongèrent l'un dans l'autre. Il attendit en silence. Elle savait

que la réponse à sa question était importante pour lui et elle sentit que quelque chose avait basculé entre eux.

— Non, reconnut-elle enfin. Beaucoup moins longtemps.

Il referma les yeux et se détendit, mais elle jugea qu'il était plus prudent de ne pas s'attarder. Elle lui rinça rapidement les cheveux et l'invita à se rasseoir dans le premier fauteuil. Avant de commencer à couper, elle alla augmenter le son de la radio.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandait-il, tournant toujours le dos au miroir, alors qu'elle peignait ses cheveux humides. Essaierais-tu d'éviter de me parler ?

Elle lui parlerait. Dans un petit moment. Elle avait seulement besoin d'une minute pour reprendre ses esprits. Et puis elle veillerait à ce que la conversation reste concentrée sur des sujets sans danger. Mais lesquels ?

Elle était intensément consciente de sa présence tout près d'elle. Elle sentait la tension de son corps, entendait même chacune de ses respirations. Elle aurait tout donné pour pouvoir parcourir de ses mains son corps entier, et non pas simplement ses cheveux. Elle brûlait de s'asseoir sur ses genoux et de l'embrasser. Oh, oui, l'embrasser, retrouver la chaleur de ses lèvres sur les siennes...

Ses ciseaux tombèrent sur le carrelage, et elle recula d'un pas, craignant d'abîmer ses cheveux si elle continuait.

— Tu as terminé ? s'enquit-il.

— Pas... tout à fait, balbutia-t-elle. Mais je ne voudrais pas faire de bêtises.

— Tu t'en tireras très bien. Coupe-les bien court.

Il lui avait toujours fait confiance, et, à ce moment précis, cela suffit encore à lui rendre une partie de son assurance. Elle ramassa les ciseaux sur le sol, les échangea contre une nouvelle paire et se remit au travail. Elle termina sa coupe avec les ciseaux à désépaissir et, quelques minutes plus tard, elle en avait terminé. Pour finir, elle passa un peu de

gel dans ses cheveux et les travailla un instant jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite de leur aspect.

— Prêt à découvrir ta nouvelle image ? s'enquit-elle en débarrassant ses épaules de la cape de Nylon.

— Oui.

Elle fit pivoter son fauteuil et attendit sa réaction, mais il ne prononça pas une parole et se contenta de fixer son reflet dans le miroir, les mains croisées sur ses genoux.

— Il te faudra un petit peu de temps pour t'y habituer, fit-elle d'une voix mal assurée. Et tu auras peut-être un peu froid au cou.

Il demeura obstinément silencieux. Elle osait à peine respirer. Au bout d'un

instant, elle n'y tint plus.

— Vraiment, Joe, dans un jour ou deux...

— J'aime beaucoup ce style. Je me sens très moderne.

Elle eut le plus grand mal à dissimuler son soupir de soulagement.

— C'était le but, dit-elle en balayant rapidement les cheveux autour du fauteuil. Et ne me demande surtout pas combien tu me dois. C'est un cadeau.

A présent, Dixie était impatiente de le voir s'en aller avant qu'il ne soit trop tard. Elle se sentait la tête légère et elle avait l'impression que chaque cellule de son corps s'éveillait à la vie, que son sang s'était mis à pétiller dans ses veines.

— Dixie ?

C'est le ton de sa voix qui réduisit à néant ses dernières défenses. Dans sa façon de prononcer son nom, elle percevait du regret, du désir et même une sorte de désespoir — des émotions très similaires à celles qu'elle ressentait.

Elle osa enfin le regarder, vit son regard brûlant de désir, ses lèvres qu'elle avait si souvent couvertes de baisers. La radio diffusait une musique instrumentale lente et romantique. Elle lâcha son balai, qui rebondit bruyamment sur le carrelage. Elle fit un pas vers lui, puis elle s'immobilisa. Recula d'un pas.

— Tu ferais mieux de partir, murmura-t-elle, faisant taire la voix de son cœur qui lui criait le contraire.

— Dixie...

— Je suis sérieuse, Joe.

Elle ferma les yeux un instant, s'efforçant de dissiper le brouillard de son esprit, avant de reprendre d'une voix raffermie :

— Depuis notre rupture, je n'ai pas eu le moindre contact avec un homme, et cela signifie qu'en ce moment précis je me sens très vulnérable. Et tout spécialement avec toi, parce que nous nous connaissons si bien et que j'ai confiance en toi. Mais, émotionnellement, je ne peux pas le faire.

— Moi non plus, je n'ai connu personne d'autre, répondit Joe en quittant son fauteuil pour venir vers elle.

Elle ne doutait pas de sa sincérité, et cette révélation faillit avoir raison de sa détermination. Mais elle savait que ce serait une erreur.

— Tu ferais mieux de partir, répéta-t-elle. Vraiment. Immédiatement.

Ils se firent face un instant, tels deux duellistes s'affrontant du regard, puis il s'avança et la prit dans ses bras. Elle ne résista pas. Elle n'en avait plus la force. C'était ce qu'elle désirait.

Puis ses lèvres vinrent se poser sur les siennes, et ce fut comme si l'univers s'était mis à tourner follement autour d'elle. La fragrance de sa peau

l'enivrait, l'excitait. Ses bras vigoureux se resserrèrent autour d'elle jusqu'à ce que leurs deux corps soient étroitement emboîtés l'un dans l'autre. Elle le sentit trembler de tout son être.

— Dixie, dit-il dans un souffle. Dixie...

Elle n'avait vécu que pour cet instant. Il leur suffirait de monter cet escalier. Elle serait de nouveau heureuse. Il était tout ce qu'elle...

A cet instant, on frappa à la porte de service.

— Dixie ? Tu es là ?

C'était Shana. Dixie s'écarta précipitamment de Joe.

— Dixie ? Je sais que tu es là. J'entends la musique. Il fait un froid de

canard, dehors, ouvre-moi !

— Sors vite par-devant, chuchota Dixie.

— Merci du conseil, répondit-il d'un ton mélancolique.

Il avait déjà posé sa main sur la poignée de la porte lorsqu'elle l'arrêta.

— Attends !

Elle lui lança un tube de gel coiffant, et il l'attrapa au vol avant de le glisser dans la poche arrière de son jean. Dixie attendit que le battant se soit refermé derrière lui, puis elle courut à la porte de service et l'ouvrit pour laisser entrer Shana et Emma.

— Pourquoi t'a-t-il fallu si longtemps ?

— J'étais montée dans ma chambre pour... chercher quelque chose, expliqua-t-elle, reprenant son balai pour achever rapidement de nettoyer le carrelage.

Shana se rapprocha pour la dévisager d'un air soupçonneux.

— Tu travailles bien tard, remarqua-t-elle.

— C'est quelquefois nécessaire, pour des clientes qui ne peuvent faire autrement à cause de leurs horaires.

Shana ramassa la queue-de-cheval de Joe sur le sol et la brandit devant elle.

— Ou pour un client particulier qui souhaite que son rendez-vous demeure confidentiel.

Dixie rougit. Puis elle prit délicatement le trophée capillaire des mains de sa sœur.

— Garde cette histoire pour toi, s'il te plaît. Joe désirait se faire couper les cheveux et il ne faisait confiance à personne d'autre pour ce travail.

Shana se contenta de la dévisager en silence.

— Si tu veux te rendre utile, j'aurais bien besoin d'une personne ou deux pour m'aider à préparer le pot d'adieu de Bitty, qui aura lieu demain. Une foule de gens vont défiler dans le salon toute la journée pour lui souhaiter une heureuse retraite, et j'aimerais que le salon soit étincelant de propreté. Je dois encore suspendre des guirlandes et préparer des

cookies au chocolat. Comment veux-tu que nous nous partagions les tâches ?

— Et si nous travaillions ensemble ? proposa Shana. Le temps passera plus vite de cette façon. Mais je t'en supplie, pourrions-nous écouter une musique différente ? Celle-là ne va pas tarder à m'endormir.

— C'est de la musique de salon de beauté, rappela Dixie, esquissant un sourire.

Elle changea tout de même de station, et un air endiablé jaillit des enceintes dissimulées dans les murs. Les deux sœurs dansèrent tout en suspendant les décorations, chantèrent à tue-tête — et pas toujours juste — avec la radio. Shana suggéra d'accrocher un poster

illustrant les futures rénovations de l'établissement afin de faire largement connaître son projet de spa.

Une heure plus tard, le salon était prêt. Et, peu après, le parfum des cookies dans le four embaumait l'appartement du premier. Dixie donna le biberon à Emma tandis que Shana s'affairait dans la cuisine.

La petite Emma s'endormit bientôt dans les bras de sa tante. Dixie reposa sa petite tête sur son épaule et, lui massant doucement le dos, elle alla rejoindre Shana devant le plan de travail. Sa sœur achevait de disposer des petites portions de pâte sur une plaque de cuisson.

— C'est la dernière fournée, annonça-t-elle. Emma t'adore.

— Cet amour est mutuel.

— Ne ressens-tu pas encore l'envie de devenir maman ?

— Je ne suis pas encore désespérée, mais je n'ai pas non plus envie d'attendre jusqu'à quarante ans pour avoir mon premier bébé comme notre mère l'a fait.

Emma s'agita dans ses bras. Dixie la berça un instant et profita de cette interruption pour changer de sujet.

— Comment s'est passée ta journée au travail ?

— C'était assez amusant. J'ai revu beaucoup de gens dont je me souvenais. Heureusement, papa et maman n'ont pas

gardé le contact avec leurs amis et leurs voisins. Sinon, ils seraient déjà rentrés ventre à terre.

— Je crois que tu as raison.

— Ils vont t'en vouloir de ne pas les avoir mis au courant, ne crois-tu pas ? Et surtout de m'avoir permis de m'installer dans leur maison.

— Ils s'en remettront, répliqua Dixie en riant. S'ils souhaitent continuer à parcourir le pays en camping-car, ils auront besoin de moi. J'ai donc un joker dans ma manche.

— Emma sera peut-être mon joker à moi, déclara Shana, riant avec sa sœur. Elle est leur unique petite-fille, après tout.

Si leurs parents avaient eu l'instinct protecteur, Dixie aurait pu croire un tel dénouement possible. Mais elle doutait que ce soit le cas.

Shana glissa le plateau de cookies dans le four, régla le thermostat, puis tendit à Dixie un cookie provenant d'une fournée précédente et en prit un pour elle-même.

— Si je comprends bien, fit Dixie, tu comptes rester en ville quelque temps.

— Je n'ai pas de meilleur endroit où aller, répondit Shana en haussant les épaules.

Dixie n'y croyait pas une seconde. Shana devait avoir eu une bonne raison de rentrer à Chance City. Elle n'était simplement pas prête à la lui révéler.

— Emma a-t-elle d'autres grands-parents ?

Shana croqua une bouchée de son cookie et mastiqua un instant avant de répondre enfin :

— Oui.

— Pourtant, tu n'es pas allée chez eux. Tu savais pertinemment que papa et maman ne t'accueilleraient pas à bras ouverts et, cependant c'est eux que tu as choisis.

— C'est toi que je suis venue voir. Et aussi Joe, car je n'étais pas au courant de votre rupture. Mais peut-être vous êtes-vous réconciliés depuis ?

— Rien n'a changé, Shana.

C'était un mensonge. Elle avait vécu toute une année dans une sorte de demi-

sommeil et, à présent, elle avait l'impression que son corps crépitait littéralement d'énergie.

Emma commençait à se réveiller, et Shana la reprit dans ses bras puis elle alla s'asseoir avec elle dans le fauteuil à bascule qui avait été rapporté de la maison de Joe.

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu l'aies laissé s'en aller, dit-elle. Tu m'as même avoué que tu l'aimais toujours.

— Cela ne suffit pas.

— L'amour est tout, Dixie, murmura Shana, le regard fixé sur le bébé dans ses bras. Absolument tout. J'ai aimé le papa d'Emma avec toute mon âme et je donnerais tout pour revivre une seule

journée avec lui. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous dire adieu, et je ne m'en consolerais jamais. Notre histoire est comme une symphonie inachevée.

Dixie dévisagea sa sœur un instant, puis elle alla s'asseoir sur le sofa en face d'elle.

— Etait-il...

— Pas de questions. S'il te plaît.

Sa voix se brisait. Le regard embué de larmes, elle poursuivit bravement :

— Je m'efforçais seulement de t'ouvrir les yeux. Afin que tu voies ce que la vie t'offre. Qui elle t'offre. Tu devrais faire tout ce qui est en ton pouvoir pour le garder. Ou alors, lui dire réellement adieu et reprendre le cours de ta vie.

— Je vis déjà ma vie de mon côté. Et lui du sien.

— Ce n'est pas vrai. Si c'était le cas, tu sortirais avec d'autres hommes et tu ne souffrirais pas aussi visiblement du simple fait de le côtoyer. Tu ne lui aurais pas non plus coupé les cheveux — et tu n'aurais pas pris cet air coupable lorsque je suis entrée.

Shana dévisagea sa sœur d'un air pensif, puis elle se leva.

— Je dois rentrer coucher ce petit bout de chou. La promenade en voiture la calmera, et d'ailleurs moi aussi je tombe de sommeil.

L'horloge du four tinta dans le silence. Dixie entra dans la cuisine et sortit le plateau des cookies.

— Je te remercie de toute l'aide que tu m'as gentiment apportée, Shana. Sans toi, je n'aurais pas pu m'en sortir.

Shana installa Emma dans son couffin avant de se retourner vers elle.

— Tu sais, Dixie, je ne connais personne au monde qui répugne plus que toi à demander de l'aide. Nous sommes nombreux à vouloir t'épauler, mais nous devons d'abord être sûrs que tu le désires. Personne n'aime les martyrs.

Dixie ne savait pas si elle devait se mettre en colère. Était-elle devenue si farouchement indépendante qu'elle refusait l'aide que lui offraient sincèrement les gens de bonne volonté ?

Elle suivit sa sœur dans l'escalier et la raccompagna jusqu'à sa voiture.

— Merci encore.

Shana acheva d'attacher le siège du bébé, puis elle se retourna pour serrer sa sœur dans ses bras. Ni l'une ni l'autre ne prononça une seule parole.

La voiture s'éloigna, et Dixie la suivit un instant des yeux, frissonnant dans la fraîcheur du soir. Enfin, elle remonta à son appartement et se fit couler un bain. C'était une fois plongée jusqu'au cou dans la mousse parfumée qu'elle réfléchissait le mieux.

Et, grâce à Shana, elle ne manquait pas de sujets de réflexion.

10

Encore un samedi soir au Stompin Grounds. Assis dans son pick-up, Joe hésitait à entrer. Toute la journée, il avait subi des assauts de railleries ou de compliments concernant sa nouvelle coupe de cheveux, et il savait que cela continuerait toute cette soirée.

Il n'était pas d'humeur à les supporter. Il aurait dû être chez lui, à boucler ses valises pour son voyage d'affaires d'une

semaine. En outre, il n'était pas certain de désirer revoir Dixie. Pas après l'aveu qu'elle lui avait fait la veille.

Il n'avait cessé de penser à elle une seule seconde. Il avait à peine fermé l'œil de la nuit et, lorsqu'il avait enfin glissé dans le sommeil, il avait rêvé d'elle.

Elle n'avait pas connu d'autre homme depuis leur rupture. Il s'en réjouissait, même si cela signifiait, au fond, qu'elle n'avait pas encore réussi à remettre de l'ordre dans sa vie.

On aurait pu faire la même remarque à son sujet, bien sûr, sauf que, lui, il progressait dans certaines directions. Il s'apprêtait à voyager loin de Chance City et savait qu'il serait soumis à la

tentation de toutes les choses nouvelles. Les autres femmes y compris.

Tout du moins, c'était ce que Jake et Donovan affirmaient.

Joe traversa le parking. La voiture de Dixie n'était nulle part en vue, mais il était arrivé plus tôt qu'à son habitude. Elle viendrait peut-être plus tard, reconnaîtrait son pick-up et ferait demi-tour. Il n'avait aucune idée de ce que Dixie pouvait penser à propos de ce qui s'était passé entre eux la veille.

Comme prévu, il essuya des quolibets dès l'entrée. Son ami Max, un jeune homme frêle et timide, fit remarquer qu'il avait l'air d'avoir été scalpé par les Indiens et tenta de se faire pardonner en lui offrant une bière.

— Bonsoir, Joe.

Kincaid venait de se percher sur le tabouret voisin du sien et levait déjà la main pour attirer l'attention du barman.

— Bonsoir, Kincaid.

C'était bien la dernière personne au monde qu'il souhaitait rencontrer à cet instant. Il n'avait pas du tout envie de le voir rôder autour de Dixie et, surtout, il n'avait pas envie d'être de nouveau obligé de partir. Ce bar était son bar tous les samedis soir. L'intrus, c'était l'autre.

— Où en sommes-nous, avec notre contrat ?

— Je ne pourrai pas m'en occuper avant une semaine. Je dois partir en voyage d'affaires.

Kincaid but une longue rasade de sa bière et reposa précautionneusement sa chope.

— Etes-vous bien certain de vouloir vendre, Joe ?

— C'est moi qui ai fait appel à vos services, lui rappela-t-il, peu désireux de lui faire des confidences.

— Bien. Très bien. Je vois que vous vous êtes fait couper les cheveux. Très joli travail.

— Merci.

Il n'avait pas très envie de bavarder avec lui, mais, malheureusement, les musiciens n'avaient pas encore commencé à jouer, et la musique du juke-box n'était pas assez forte pour rendre toute conversation impossible.

— Dixie est une artiste, déclara Kincaid en l'observant attentivement par-dessus le bord de sa chope de bière. Ne vous donnez pas la peine de le nier, je vous ai vu entrer dans son salon, hier soir. Je vous ai aussi vu tirer les rideaux.

Il fronça les sourcils. Il se moquait bien que Kincaid soit au courant de ses faits et gestes, mais l'idée qu'il puisse espionner Dixie l'emplissait de fureur.

— Je ne vous savais pas aussi voyeur, Kincaid.

— Je me trouvais seulement au mauvais endroit au mauvais moment. Je n'avais pas l'intention de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Vous avez raison. Ce ne sont pas vos affaires.

— C'est là que vous vous trompez, Joe. Dixie est devenue une amie pour moi. Elle a un projet, et j'entends bien l'aider à le réaliser.

Il n'était pas aveuglé par la jalousie au point de ne pas apprécier l'honnêteté et l'intégrité de son interlocuteur. Toutefois, il n'était pas tout à fait convaincu que l'intérêt que Kincaid portait à Dixie soit uniquement motivé par la simple amitié, ou par un désir altruiste de la voir réussir. Malgré cela, il lui donna la réponse qu'il avait refusée à tous les autres, y compris à sa famille :

— J'avais besoin de me faire couper les cheveux. Je savais que personne ne s'en acquitterait aussi bien que Dixie. J'ai tiré les rideaux pour la protéger des ragots. Si vous étiez là, vous savez déjà que je ne suis pas resté très longtemps.

— Je n'ai pas traîné dans les parages.

Le téléphone de Joe sonna dans sa poche. Il l'ouvrit et lut le nom sur l'écran.

Dixie ? Il n'en revenait pas. Dissimulant son excitation, il se leva.

— Excusez-moi, Kincaid, je dois prendre cet appel.

Il sortit sur le parking, le téléphone contre son oreille, ayant retrouvé toute sa bonne humeur. Comme si, à force de penser à elle, il avait réussi à la faire se

manifeste par le seul pouvoir de sa pensée.

— Bonsoir, Dixie.

— Es-tu au Stompin Grounds ?

— Oui. Comment se fait-il que tu ne sois pas venue ?

— J'ai décidé de rester tranquillement à la maison, ce soir. La journée a été longue. Kincaid m'a informée que tu n'avais pas signé les papiers.

— C'est vrai.

— Et pourquoi pas ?

— J'ai apporté le contrat à Laura afin qu'elle y jette un coup d'œil, mais, depuis qu'elle est rentrée de sa lune de miel, elle est débordée de travail. De plus, je dois partir demain pour une semaine, et...

— Tu vas partir toute une semaine ?

— Oui. Une affaire à Portland.

— Joe ?

Quelque chose dans le ton de sa voix le mit sur le qui-vive. Il serra plus fort le téléphone dans sa main.

— Oui ?

— Nous ne nous sommes pas séparés comme il se doit.

— Shana est arrivée, rappela-t-il, fronçant les sourcils. Tu m'as demandé de partir, et c'est ce que j'ai fait. Je pensais...

— Je ne faisais pas allusion à ce qui s'est passé hier soir, l'interrompit-elle. Toi et moi pouvons parler tranquillement de notre rupture et même décider de vendre notre maison, mais nous laissons

notre relation s'éteindre dans l'indifférence. Nous ne nous sommes jamais dit adieu.

— A quoi servirait-il de se dire adieu puisque nous allons nous revoir bientôt ? Ce n'est pas comme si je m'apprêtais à faire le tour du monde.

Il l'entendit soupirer à l'autre bout de la ligne, ce qui, en général, laissait présager qu'elle s'apprêtait à lui asséner, à regret, une vérité qu'il n'allait pas aimer entendre.

— C'est important, Joe. J'en ai besoin. Et je pense que tu en as besoin aussi. Nous devons nous dire adieu pour que notre relation soit véritablement terminée. Je n'ai pas dormi du tout, la nuit dernière.

— Tu n'es pas la seule.

A la réflexion, il devait convenir qu'elle avait probablement raison. C'était peut-être ce dont ils avaient besoin. La plupart des couples ayant vécu ensemble aussi longtemps qu'eux terminaient leur relation par le moyen d'un divorce. Il devrait exister une procédure officielle pour les gens qui ne s'étaient jamais mariés. Comme eux.

— Tu penses à une sorte de... cérémonie ? s'enquit-il prudemment.

— La forme importe peu. Mais quelque chose de solennel.

— Quand ?

— Je ne sais pas. Pourquoi pas tout de suite ? Plus vite nous le ferons, et plus vite nous en serons débarrassés.

— D'accord. J'arrive.

— Je laisserai la porte de service déverrouillée. Monte directement à mon appartement.

Il était aussi pressé qu'elle d'en finir. Leur baiser de la veille brûlait encore dans sa mémoire. Il rempocha son téléphone, monta dans son pick-up et se mit en route vers l'appartement de Dixie. Il était presque arrivé lorsqu'il se rendit compte que son pick-up garé devant chez elle attirerait l'attention. Il fit rapidement demi-tour, alla se garer dans l'allée de sa maison et parcourut à pied les trois derniers pâtés de maisons en un temps record.

Il pénétra dans le salon par l'entrée du parking, verrouilla la porte derrière lui

et monta l'escalier d'un pas hésitant, intensément conscient que Dixie et lui allaient être seuls.

La porte de son appartement était entrebâillée. Il la trouva pelotonnée sur le sofa, vêtue d'un jean et d'un pull de cachemire rose avec des chaussettes assorties. Elle ne se leva pas, ne lui proposa aucun rafraîchissement.

Il prit place tout au bout du sofa, gardant une distance prudente entre eux.

— Je te remercie d'être venu.

— C'était une bonne idée, répondit-il distraitemment, les yeux fixés sur ses petits pieds, regrettant de ne pouvoir les saisir et les poser sur ses genoux pour les masser comme il le faisait si souvent

autrefois. Ce qui entraînait presque toujours d'autres caresses...

— As-tu une idée de la façon dont nous devrions procéder ?

— J'en ai eu plusieurs, que j'ai éliminées les unes après les autres. Mais celle qui m'est restée, et qui refuse de se laisser oublier, c'est que j'aimerais terminer ce baiser que nous avons commencé hier soir.

— Mon impression personnelle, c'est qu'il était terminé.

Il tenta un sourire.

— Moi, je venais à peine de commencer.

Elle le dévisagea un long moment en silence avant de détourner le regard. Il attendit patiemment sa décision sans

chercher à l'influencer. Il avait la vague impression que la plupart des divorces ne se concluaient pas par un baiser. Mais, bien sûr, ceci n'était pas un divorce. Même si cela y ressemblait terriblement.

— Très bien, dit-elle enfin, d'une voix douce mais assurée, fixant sur lui ses yeux d'un vert incroyablement intense.

Il ne voulait pas l'embrasser. Pas encore. Car, ensuite, il lui faudrait partir, et il n'en avait certainement pas envie. Malheureusement, il ne voyait aucun moyen de l'éviter. Ils ne pouvaient tout de même pas rester là tranquillement et poursuivre une conversation normale.

— Préférerais-tu que nous soyons debout ?

Elle acquiesça d'un simple hochement de tête. Il se leva, puis lui tendit sa main et l'aida à se lever à son tour, lui laissant le choix de la distance à conserver entre eux — tout du moins au début. Elle le surprit en s'approchant si près qu'il sentait les pointes de ses seins effleurer sa poitrine. Cette sensation lui coupa littéralement le souffle.

— Je me souviens très bien de notre premier baiser, Dixie. Et toi ? T'en souviens-tu ?

— Oui.

— Cela avait commencé ainsi...

Il posa délicatement ses lèvres sur les siennes, battit en retraite durant une ou deux secondes, puis revint à la charge,

l'embrassant plus longuement cette fois-ci.

— Et cela s'était terminé de la même façon, murmura-t-elle, l'ombre d'un sourire flottant sur ses lèvres. Nous ne savions pas ce qu'il convenait de faire ensuite.

— Mais aujourd'hui, nous le savons.

Il glissa un bras autour de sa taille et l'attira à lui jusqu'à ce que leurs hanches soient étroitement unies, puis il l'embrassa avec une fougue bien différente des hésitations fébriles de leurs timides débuts. Elle sentit un gémissement monter du fond de sa gorge. Ils s'étaient souvent embrassés avec passion, mais elle ne se souvenait pas qu'aucun de leurs baisers ait jamais

atteint cette intensité. Elle aurait tout donné pour que celui-ci ne prenne jamais fin.

— Joe...

— Oui ? répondit-il d'une voix un peu essoufflée.

— Je ne veux pas que nous nous arrêtions à un simple baiser. J'aimerais...

— Oui ? murmura-t-il, ne pouvant s'empêcher d'espérer.

— J'ai envie de toi. De toi tout entier.

Il savait qu'il aurait dû lui accorder une minute pour y réfléchir, pour qu'elle n'ait pas de regrets, ensuite. Mais il s'en sentait incapable.

— De combien de temps disposons-nous pour nous dire adieu ? Puis-je

compter que tu me consacres toute la nuit ?

Pour toute réponse, elle rit doucement tout contre son épaule. Elle s'affaira avec les boutons de sa chemise, les défaisant un à un, effleurant délicatement ses pectoraux du bout des doigts.

Ils avaient donc toute la nuit.

Au lieu d'écouter les supplications de son corps enfiévré, il décida alors de prendre tout son temps. Il désirait savourer chaque instant de cette nuit. Dixie et lui avaient l'avantage de se connaître intimement, de deviner les attentes de l'autre, ses désirs les plus secrets. Cette nuit pourrait bien devenir la plus mémorable de toute leur vie...

Et ensuite, ils se diraient adieu.

Elle avait achevé de déboutonner sa chemise et la faisait glisser sur ses épaules. Ses lèvres fraîches vinrent se poser sur son torse, qu'elle parcourut lentement, déposant une pluie de baisers sur sa peau brûlante.

Soudain, il voulait sentir son corps nu contre le sien. C'était devenu une nécessité. Il la souleva dans ses bras et l'emporta dans la chambre, sentant à chacun de ses pas sa bouche tendre qui butinait son oreille, frissonnant au contact de son souffle tiède sur son cou. L'air de la chambre embaumait de son parfum, subtil et troublant. Quelques bougies allumées çà et là l'éclairaient d'une lumière douce.

Il la reposa sur le sol au pied du lit et entreprit aussitôt de la débarrasser de son pull, qu'il fit passer par-dessus sa tête. Dessous, elle portait un soutien-gorge assorti qui ne lui opposa aucune résistance. Jean, chaussettes, culotte suivirent le même chemin et atterrirent en tas sur le tapis. Ensuite, ce fut le tour de Dixie de le déshabiller. Ses mains fines laissaient derrière elles comme une traînée de feu sur sa peau.

Rien ne les séparait plus à cet instant, pas même les souffrances de cette année passée. Il ne restait plus que la joie de la redécouverte et un immense espoir. Une nouvelle fois, il fut tenté de lui demander si elle était sûre de sa décision. Ne commettaient-ils pas une

folie ? Mais le rugissement du désir dans ses veines fut le plus fort.

Il recueillit ses seins généreux dans ses mains, sentant leurs pointes durcir contre ses paumes. Il s'émerveillait qu'aucun autre homme n'ait contemplé ces trésors et en éprouvait une joie presque enfantine. Un frisson le parcourut de la tête aux pieds lorsqu'elle entreprit de le caresser à son tour, glissant ses mains sur son torse, sur son ventre...

— Dixie ! dit-il d'un ton plaintif. J'avais envisagé d'aller lentement...

— Pas moi, coupa-t-elle, esquissant un sourire sensuel. Tais-toi et embrasse-moi.

Le compromis qu'il trouva consistait à allonger Dixie sur le lit et à s'étendre près d'elle, évitant le contact de ses mains en la couvrant lui-même de caresses, ce qui lui procurait un plaisir indicible. Il explora avec délices chaque courbe de son corps voluptueux, puis ses lèvres prirent la suite de ses mains, agaçant les pointes roses de ses seins, jusqu'à ce qu'il l'entende gémir et la voie creuser les reins pour aller à sa rencontre.

— Oh, Joe... s'il te plaît...

Mais il n'était pas pressé. Si ceci était un adieu, il voulait qu'elle se souvienne de chaque seconde, de chaque caresse. Abandonnant toute retenue, il l'embrassa avec toute la passion dont il était

capable. Elle se blottit plus étroitement contre lui, et il laissa descendre sa main, trouvant le centre brûlant de sa féminité. Il se redressa suffisamment pour plonger son regard tout au fond du sien, puis il pressa doucement son doigt au centre de cette merveilleuse fleur secrète. Elle cambra instantanément les reins et s'agrippa désespérément à ses épaules, et il la sentit frissonner de tout son corps.

Après cela, il se trouva incapable d'attendre plus longtemps. Il se positionna au-dessus d'elle et la pénétra lentement. Elle l'accueillit avec délices, nouant ses jambes autour de ses hanches, attirant son visage à elle pour l'embrasser à pleine bouche.

Et puis ce fut l'explosion mutuelle presque immédiate, infinie, qui les emporta à travers des galaxies lointaines qu'ils étaient les premiers à explorer.

Extraordinaire.

Telle fut la première pensée qu'il eut en redescendant sur terre. En revenant à la vraie vie. A la navrante réalité.

Lorsqu'il eut retrouvé son souffle, il se laissa rouler sur le côté, l'entraînant avec lui, leurs corps étroitement enlacés. Il espérait de tout son cœur qu'elle n'éprouverait pas le besoin de parler, parce que lui-même aurait été bien incapable de trouver dans le tourbillon de son esprit les mots pour exprimer ce qu'il ressentait.

Elle non plus ne s'était pas détendue contre lui, mais elle l'enlaçait de toutes ses forces. Il préférerait ne pas savoir ce qu'elle pouvait bien penser à cet instant.

Peut-être plus tard, mais pas maintenant.

Il tira la couette par-dessus leurs corps et, après deux interminables minutes de silence, il commença à regretter d'avoir souhaité qu'elle s'abstienne de lui parler. Car son propre esprit bouillonnait de questions.

Comment cet épisode allait-il changer leur relation ? Pourraient-ils continuer à se voir sans colère et sans désir l'un pour l'autre ? Devenir simplement des amis ? Etait-ce seulement possible ?

S'il lui posait ces questions, il savait qu'elle lui répondrait sincèrement et sans détour.

Mais il s'aperçut soudain que, pendant qu'il se débattait avec ses incertitudes, elle s'était endormie dans ses bras. Lui aussi se sentait fatigué, n'ayant pas fermé l'œil la nuit précédente. Alors qu'il se glissait précautionneusement hors du lit, elle l'arrêta, gémissant une protestation.

— Je vais seulement éteindre les bougies, murmura-t-il dans sa chevelure parfumée. Je reviens tout de suite.

Vingt secondes plus tard, il se glissait de nouveau dans le lit et la serrait dans ses bras.

— Tu es tout froid, dit-elle d'une voix ensommeillée.

— Réchauffe-moi.

Elle se blottit plus étroitement contre lui, poussa un profond soupir et se rendormit instantanément.

Il n'avait plus froid du tout. Entouré par la douceur de ses bras parfumés, il ferma les yeux et se laissa emporter à son tour par le sommeil.

11

Dixie sentit d'abord la subtile fragrance masculine de sa peau. Puis elle entendit les battements de son cœur sous son oreille, lents et réguliers. Apaisants. Elle effleura sa hanche d'une caresse et vit ses muscles tressauter.

C'était le même homme qu'elle avait connu toute sa vie, et en même temps il était différent. Physiquement, un seul changement était notable : elle ne

pouvait plus glisser ses doigts dans ses longs cheveux. Mais, au-delà de ce détail, la grande différence était qu'elle ne pouvait plus lui parler comme elle avait l'habitude de le faire autrefois — franchement, honnêtement, sans craindre que ses paroles soient mal interprétées.

En réalité, ils avaient changé tous les deux. Les raisons de sa propre transformation étaient simples : elle faisait de son mieux pour devenir une femme autonome, capable d'assumer ses responsabilités financières. Et moins dépendante des McCoy pour tous les autres besoins de sa vie.

Et puis il y avait Shana et le secret entourant son retour.

Oui, Dixie avait dû s'assumer en tant qu'adulte et se battre pour avancer dans la vie. La réussite était à ce prix. Et elle ne pouvait pas se permettre d'échouer. Sous aucun prétexte.

Elle supposait que, dans une certaine mesure, Joe avait suivi le même parcours qu'elle. Bien sûr, tout au fond de lui-même, il n'avait pas changé et il ne changerait jamais. Il serait toujours le même homme doux et généreux, réfléchi et responsable. Et incroyablement sexy. Mais aujourd'hui, le monde s'ouvrait devant lui. Il allait évoluer, acquérir de nouvelles compétences et de l'expérience — comme ses frères, Jake et Donovan.

Elle n'avait absolument rien contre Jake et Donovan — et même elle les adorait tous deux. Mais ils avaient mené des vies totalement différentes de celle de Joe.

Et ils en étaient à un stade de leur existence où ils se sentaient prêts à rentrer définitivement au pays.

Un jour, Joe le serait peut-être, lui aussi. Mais Jake n'était rentré qu'après vingt ans de pérégrinations — seize ans dans le cas de Donovan. Une très, très longue absence. L'un et l'autre n'avaient que dix-huit ans lorsqu'ils avaient quitté Chance City, et les expériences qu'ils avaient vécues avaient fait d'eux les individus qu'ils étaient aujourd'hui. Joe, lui, aurait atteint l'âge d'homme au

moment de son départ, et il n'était pas certain qu'il en tire les mêmes leçons que ses frères.

— Je t'entends réfléchir, dit-il d'une voix rauque de sommeil. Tout va bien ?

Le son de cette voix si familière lui fit venir les larmes aux yeux. Elle ne pouvait pas lui avouer combien cette nuit avait été merveilleuse pour elle sans qu'il devienne deux fois plus difficile de se dire adieu le matin venu. Toutefois, dans le secret de son cœur, elle avait été éblouie. C'était en partie la conséquence d'une année de célibat, bien sûr. Mais aussi la merveilleuse familiarité de leurs deux corps. Leur totale harmonie.

— Je me sens mieux que bien, répondit-elle enfin.

— Moi aussi.

— Je l'avais deviné, fit-elle en souriant. Merci d'avoir songé à souffler les bougies.

Elle se releva sur un coude pour jeter un coup d'œil au réveil et sursauta.

— Comment ? Nous avons dormi deux heures entières ?

Elle se redressa brusquement dans le lit, en proie à la panique. Deux heures de leur nuit étaient passées. Envolées. Pour ne plus jamais revenir.

— Joli panorama, commenta-t-il en contemplant son corps nu d'un œil gourmand. Merci.

N'avait-il rien entendu ? Rien compris ? Ils avaient gaspillé deux

heures de leur nuit en dormant. Deux heures !

— Qu'y a-t-il ? demanda Joe, visiblement perplexe.

Elle avait commis une erreur en acceptant de passer la nuit avec lui. Ils auraient dû conclure officiellement leur rupture par une cérémonie toute simple, comme elle l'avait d'abord envisagé. Quelques mots aimables, des souhaits de réussite et de bonheur pour l'avenir, et peut-être une cordiale poignée de main.

En tout cas, pas de cette façon. Sur cette dernière vision de l'autre, nu et vulnérable, dans des draps froissés par l'amour.

— Tu regrettes ce qui s'est passé, remarqua-t-il alors qu'elle tirait la

couette pour recouvrir sa nudité.

— J'ai un peu froid, c'est tout. Et j'ai faim aussi. Pas toi ?

— Oui, un peu, répondit-il, tendant la main pour repousser une mèche de cheveux tombée sur son front. Tu peux me parler sincèrement, tu sais. Je peux tout entendre.

Dixie ne pouvait pas lui confier ses pensées. Elle avait déjà accepté le fait qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimerait toujours. Il ne servirait à rien de lui avouer toute la vérité. Joe brûlait de partir découvrir le monde et de s'y tailler une place, et elle n'allait certes pas plomber son enthousiasme en le culpabilisant. Il lui serait plus difficile

de partir s'il savait qu'elle l'aimait, et il avait besoin de partir.

— Tout va très bien, Joe, je t'assure. Je crois que j'ai été un peu désorientée de te trouver près de moi en me réveillant.

Il la considéra un long moment en silence, puis il sourit.

— Aurais-tu du beurre de cacahuètes dans tes placards ?

— Je peux t'offrir mieux qu'un simple sandwich au beurre de cacahuètes, assura-t-elle en quittant vivement le lit pour aller décrocher son peignoir. Ta famille a généreusement rempli mon réfrigérateur.

— C'était il y a une semaine, dit-il en enfilant son jean pour la suivre dans la

cuisine.

— Tu ne comprends pas. Ils l'ont rempli à *ras bord*. Congélateur compris. J'ai assez de nourriture là-dedans pour tenir tout un mois. Aimes-tu le rôti en cocotte ?

— Le rôti en cocotte de maman ?

— Celui-là même. Cela ne me prendra que quelques minutes pour le réchauffer.

— J'en salive d'avance.

Il parcourut la pièce d'un regard circulaire avant de déclarer :

— Tu as très bien arrangé cet appartement.

— Shana a insisté pour m'aider à restaurer les meubles. J'ai été agréablement surprise qu'elle cherche à se rendre utile.

— Elle a sa fierté, comme tout le monde, remarqua-t-il en allant s'accouder au plan de travail, suivant chacun de ses gestes alors qu'elle plaçait le rôti dans le four à micro-ondes. Et aussi des rêves, pour elle et pour sa fille.

— Je m'en rends compte maintenant, mais alors je croyais avoir affaire à l'ancienne Shana, la petite fille égoïste qui ne pensait qu'à elle-même.

— C'est peut-être la naissance de son bébé qui l'a transformée.

— Bien vu.

— Tu n'as pas encore confiance en elle, n'est-ce pas ?

— Pas complètement, reconnut-elle après un instant de réflexion. Et je le

regrette, d'ailleurs. Mais une partie de moi continue à penser qu'elle risque de disparaître de nouveau un beau matin sans aucun préavis. Je suppose que cela va dépendre de la façon dont nos parents réagiront lorsqu'ils apprendront qu'elle est de retour.

— Si c'est ce qu'elle désire, tu ne pourras rien faire pour l'en empêcher.

— Je peux au moins essayer. Shana est ma sœur, et j'aimerais voir grandir ma nièce. Et, égoïstement, je voudrais être sûre que ni l'une ni l'autre ne court de danger.

— Elle devra commencer par trouver un emploi qui assure son indépendance financière, et ce n'est pas facile lorsqu'on n'a aucune formation

professionnelle. De plus, il y a le problème de la garderie.

— Elle aurait les mêmes soucis ailleurs. Ici, au moins, elle peut compter sur mon aide. Shana a besoin de moi.

L'horloge du four tinta au même instant, évitant à Joe d'avoir à répondre. Elle retira le plat et commença à servir deux assiettes. Il l'arrêta.

— Pourquoi ne dégusterions-nous pas ce délicieux rôti à même le plat ?

— Voilà bien une idée de célibataire endurci.

A peine étaient-elles sorties de sa bouche qu'elle regretta ces paroles. Elle se mordit les lèvres, se maudissant de sa bêtise.

— Je plaide coupable, répliqua-t-il en souriant. Allez, détends-toi, Dixie. Attrape deux fourchettes, et asseyons-nous à table.

Ils mangèrent un instant en silence. Joe fut le premier à reprendre la parole :

— Tu vas sans doute me répondre que cela ne me regarde pas, Dixie, mais il me semble que tu tiens beaucoup à ce que Shana ait besoin de toi. Tu adores aider les autres. Je sais que c'est difficile, mais tu dois apprendre à la laisser se débrouiller seule. Lui permettre de prendre ses propres décisions. Elle t'en remerciera plus tard. J'ai l'impression qu'elle a vécu une existence très insouciante, ces dernières

années. Il est grand temps qu'elle s'éveille à la réalité.

Elle demeura songeuse un instant. « Il est grand temps. » Cette remarque semblait revenir souvent dans sa vie ces jours derniers. Tout le monde semblait s'accorder sur le fait que l'heure était venue d'avancer résolument en laissant le passé derrière eux. Mamie Mae, Joe, et même elle-même. Il finit par s'inquiéter de ce silence.

— Je n'ai pas l'intention de te dicter ce que...

— Non, l'interrompit-elle. Tout va bien. Je réfléchissais seulement à ce que tu viens de me dire. Je sais que tu as raison, mais...

— Mais c'est difficile, pour toi.

Elle hocha la tête sans rien dire. Piqua une carotte du bout de sa fourchette, mais ne fit aucun geste pour la porter à ses lèvres.

Il posa sa main sur la sienne et la serra doucement.

— J'essaie de changer, murmura-t-elle.

— Pas trop, j'espère.

Elle faillit répliquer : « et toi non plus », mais elle s'arrêta juste à temps. Il avait le droit de vivre une vie heureuse et pleinement épanouie. S'il lui fallait pour cela devenir une personne différente, elle devait l'accepter.

— Comment les gens ont-ils réagi à ta nouvelle coupe de cheveux ? s'enquit-

elle, soudain pressée de changer de sujet.

— Certains ont paru choqués. D'autres ont ri. Quelques-uns m'ont taquiné. Mais la plupart m'ont fait des compliments. Et tous ont voulu savoir qui était ma coiffeuse.

— Le leur as-tu dit ?

— J'ai fait semblant de changer de sujet.

— Il y a de grandes chances qu'ils devinent que c'était moi.

— Est-ce important ?

— Je suppose que non, répondit-elle après un moment de réflexion. Les gens penseront simplement que nous avons réussi à rester amis. Cela peut les rassurer.

Il ramassa le plat vide et alla le mettre à tremper dans l'évier. Elle acheva de ranger la table et repoussa leurs chaises en place. Et, tout à coup, il était là, derrière elle, l'entourant de ses bras. Elle fit un effort pour se détendre et s'appuya contre lui, reposant ses bras sur les siens.

— Pourrais-je te persuader de prendre une petite douche avec moi ? murmura-t-il tout contre son oreille.

— Je crois que oui.

Elle se retourna et se blottit dans son étreinte, se délectant de la douceur de sa peau sous sa joue, de la force qui émanait de son grand corps vigoureux.

— Nous devrions probablement décider de l'heure à laquelle tu vas

rentrer chez toi, suggéra-t-elle. Et aussi régler le réveil, pour être sûrs.

— 5 heures ? murmura-t-il, enfouissant son visage dans la chevelure parfumée. Il n'y aura pas trop de circulation à cette heure-là.

— 5 heures, ça me semble très bien.

Cela signifiait qu'ils avaient encore plusieurs heures devant eux. Mais ce n'était pas suffisant.

— Je suis encore tout étonné de me trouver ici, Dixie. Cette cérémonie d'adieu était une excellente idée. Je me sens déjà mieux.

Jusqu'à demain matin, songea-t-elle. C'est seulement alors qu'ils sauraient avec certitude si cela avait été une bonne ou une mauvaise idée.

Quoi qu'il en soit, elle ne dévierait pas de son nouveau plan, qui consistait à laisser partir Joe avec un baiser, un sourire et un adieu définitif.

Parce qu'il était temps de lui rendre sa liberté.

* * *

Dixie glissa ses pieds dans ses pantoufles à 5 heures le lendemain matin, intensément consciente du regard de Joe, qui l'attendait près de la porte de la chambre. Ils n'avaient pratiquement pas dormi, et elle ne se souvenait pas d'avoir jamais fait l'amour un si grand nombre de fois et de si nombreuses façons en une seule nuit.

Parfois avec une immense tendresse et parfois avec une passion débridée, leur seule règle étant de donner et de recevoir du plaisir.

Il lui tendit sa main d'un air grave. Elle la saisit, et ils sortirent ensemble de la chambre. Ils descendirent l'escalier en silence et s'arrêtèrent devant la porte de service du salon.

Ils demeurèrent un instant face à face, se tenant les mains, puis Joe murmura :

— Merci.

Elle répondit par un bref hochement de tête.

— Dixie, je me sens... pardonné. Je ne m'étais pas rendu compte que j'en avais besoin à ce point.

Elle sentit une étrange faiblesse l'envahir et se blottit éperdument dans ses bras. Elle avait cru s'être préparée à cet instant. Jusqu'à ce qu'il fasse ressurgir des sentiments trop longtemps refoulés.

— Je m'étais promis de ne pas pleurer, dit-elle d'un ton plaintif, tremblant de tout son corps. Je n'étais pas consciente d'avoir besoin de te pardonner jusqu'à cet instant. J'ignorais que je charriais ce poids avec moi.

Il ne répondit rien, mais elle sentit qu'il s'était mis à trembler contre elle.

— Sois heureux, Joe McCoy, murmura-t-elle enfin en s'écartant de lui. Va conquérir le monde. Et amuse-toi. Tu

as travaillé dur et longtemps, et personne ne le mérite autant que toi.

Il prit son ravissant visage entre ses mains et essuya délicatement ses larmes. Puis il l'embrassa, un baiser doux et tendre qui se prolongea jusqu'à ce qu'elle se sente sur le point de défaillir. Puis, sans un mot, il tourna les talons et s'en alla.

Il était censé lui dire adieu, mais il ne l'avait pas fait.

Et elle non plus.

12

— Cela suffit. Sortez. Je ne veux plus de vous ici !

Sur ces mots, Dixie tourna le dos à Bruno Manning, l'entrepreneur qu'elle avait engagé pour effectuer les travaux de rénovation de son salon et qui avait enfin daigné passer voir son futur chantier après avoir négligé de répondre à ses messages trois jours d'affilée.

— Vous ne pouvez pas me renvoyer comme ça, protesta-t-il d'un ton indigné. Nous avons un contrat, ma petite dame.

— Un contrat que vous n'avez pas respecté, rétorqua-t-elle. Vous aviez promis d'obtenir les permis nécessaires et de commencer la démolition lundi matin. Or, nous sommes maintenant mercredi soir. Je travaille dans le salon mobile depuis trois jours et j'ai dû déménager mon équipement alors que j'aurais pu continuer à travailler plus confortablement.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et le fusilla du regard avant de lui asséner le coup final.

— J'avais entendu dire que vous ne respectiez pas les délais, et vous

constaterez que j'ai fait ajouter une clause de désistement dans notre contrat. Page 2, paragraphe 4. Lisez.

Elle s'empara du balai. Elle était si furieuse qu'elle ne parvenait même plus à regarder l'individu en face. Elle n'aurait pas dû avoir à donner des ordres à un homme suffisamment âgé pour être son père.

— Je vous l'ai dit, grommela Bruno, la dominant de toute sa taille, cherchant visiblement à l'intimider. Il y a eu des problèmes. Je n'ai pas encore pu obtenir ces sacrés permis. On ne peut pas commencer sans eux.

— J'ai vérifié, répliqua-t-elle. Vous n'avez même pas rendu les formulaires ! Vous voyez, vous me mentez encore.

Elle avait été déterminée à démontrer son indépendance, à prouver qu'elle était capable de mener son projet à bien sans l'aide des McCoy ou même celle de Kincaid. Et voilà qu'à présent elle allait échouer avant d'avoir vraiment commencé.

— N'avez-vous rien à répondre à cela ? maugréa-t-elle en le fusillant du regard. J'aurais dû écouter tous ces gens qui me conseillaient de ne pas faire appel à vous pour ces travaux. Maintenant, je vais suivre mon instinct et me sortir de ce borbier pendant qu'il est encore temps. Parce que je me vois déjà en train de rabâcher les mêmes arguments avec vous au printemps prochain. Je ne peux faire aucune

prévision valable si vous ne respectez pas vos délais.

— Dans les travaux de rénovation, il est bien rare que les délais soient respectés, rétorqua-t-il en ricanant.

Elle savait que ce n'était pas tout à fait faux, mais elle n'avait pas l'intention de supporter l'attitude condescendante de cet individu une seconde de plus.

— Peut-être, répliqua-t-elle. Mais les travaux devraient au moins commencer à la date prévue. Allez-vous-en, s'il vous plaît.

— Vous ne pouvez pas me dire...

Il s'interrompt, tira furieusement sa casquette de base-ball sur ses yeux et se

dirigea à grands pas vers la porte, se retournant une dernière fois sur le seuil.

— Vous n'avez pas fini d'entendre parler de moi, ma petite dame, je vous le promets !

Sur cette menace, il ouvrit brutalement la porte et disparut comme s'il avait le feu aux trousses. Elle sortit à son tour sur le seuil et brandit son poing dans sa direction.

— Et ne m'appellez plus jamais « ma petite dame », vous m'entendez ? cria-t-elle dans son dos.

Elle entendit quelqu'un applaudir. Elle pivota sur les talons et vit Kincaid planté à quelques pas d'elle. Pour la première fois depuis qu'elle le

connaissait, elle le vit esquisser un sourire.

Elle sentit ses joues s'empourprer et s'affaira avec son balai, s'attaquant à une poussière imaginaire pour se donner une contenance.

— Je ne vous avais pas entendu entrer, dit-elle d'un ton embarrassé. Je suppose que c'est la raison pour laquelle Bruno a battu en retraite si facilement. Vous êtes arrivé comme la cavalerie.

— Je pense plutôt qu'il est parti à cause de vous, espèce de tigresse, corrigea Kincaid en lui ôtant gentiment le balai des mains pour le reposer contre le mur. Asseyez-vous, Dixie. Détendez-vous une minute. Puis-je vous proposer

quelque chose à boire ? J'ai de l'eau minérale dans ma voiture.

— Merci, mais je suis trop contrariée.

Malgré tout, elle était contente qu'il soit passé lui rendre visite. A cet instant, elle décida que la présence de Kincaid lui procurait un sentiment... d'apaisement.

Il prit place dans le fauteuil voisin du sien. Elle lui offrit un sourire hésitant.

— Avais-je vraiment l'air d'une tigresse ?

— Je dirais même une tigresse à dents de sabre, assura-t-il en s'adossant à son fauteuil, l'air parfaitement détendu.

— Mais alors, je serais éteinte depuis longtemps.

A son grand étonnement, il s'esclaffa. C'était aussi la toute première fois qu'elle le voyait se laisser aller à une quelconque manifestation d'hilarité.

— En tout cas, vous êtes une espèce rare, dit-il en reprenant son sérieux. Je n'ai assisté qu'au dernier acte de votre confrontation, mais qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je suis raisonnablement certaine de pouvoir résilier ce contrat, mais je dois d'abord demander conseil à Laura.

— Je pourrais y jeter un coup d'œil, si vous le désirez.

— C'est gentil, répondit-elle en soupirant, mais Laura l'a rédigé elle-même. Bruno a souvent travaillé pour mes parents, et je sais qu'il connaît bien

son métier. J'espérais qu'il aurait à cœur de servir au mieux mes intérêts.

— C'est vrai. Bruno est un bon artisan, travailleur et consciencieux. C'était en principe un bon choix.

— Pour une personne plus patiente que moi, peut-être.

— Voici ce que je vous propose, déclara-t-il comme s'il venait de prendre une décision. Si vous pouvez résilier votre contrat, je me chargerai moi-même de votre chantier au prix convenu avec Bruno. Et vous avez ma garantie que les travaux seront terminés à la date de votre choix.

Quelque chose dans son attitude se modifia presque imperceptiblement. Son regard devint... plus pénétrant. Ses yeux

d'un bleu intense de glacier la fixaient sans ciller.

— Et si nous faisons un petit pari ? proposa-t-il. Si j'achève les travaux avant la date prévue, j'aurai droit à une année de coupes de cheveux gratuites. Si je suis en retard, je paierai de ma poche votre nouvelle enseigne.

— Cela devrait ajouter du piment à l'affaire.

Elle lui sourit, mais, dans le secret de son cœur, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si la présence constante de Kincaid durant des semaines ne finirait pas par devenir un problème pire que celui de Bruno.

— Je vais parler à Laura et je vous appellerai.

Il ne répondit pas, le regard fixé sur un point derrière elle. Puis il se leva vivement de son fauteuil et alla ouvrir la porte. Aggie entra dans le salon, pilotant la poussette d'Emma devant elle.

— Merci, vous êtes très aimable, le remercia-t-elle en passant devant lui. Ce petit ange tenait absolument à voir sa tantine.

— A-t-elle vraiment dit cela ?

Dixie resserra tendrement la couverture autour du bébé et elle en fut récompensée par un sourire qui lui fit fondre le cœur. Elle se pencha et, soulevant Emma dans ses bras, elle déposa un baiser dans ses cheveux soyeux.

— Je dois partir, annonça Kincaid.
Nous parlerons plus tard, d'accord ?

— Dès que je serai en mesure de vous donner des réponses. Merci, Kincaid.

Kincaid hocha la tête.

— Ravi de vous avoir revue, Aggie.
Au revoir, Emma.

Il se tourna vers Dixie avant de déclarer :

— Ses yeux sont aussi verts que les vôtres. Magnifiques.

Sur un dernier regard appuyé, il se retira. Après son départ, Aggie ne fit aucun commentaire, ce qui ne lui ressemblait pas. Au bout d'une minute, elle arriva silencieusement derrière Dixie.

— Je n'avais pas l'intention de vous interrompre, s'excusa-t-elle.

— Vous ne nous avez pas interrompus. Ce n'était qu'une simple conversation d'affaires, et nous avons terminé.

Elle berça Emma dans ses bras et lui sourit pour ne pas avoir à se retourner et à faire face au regard d'Aggie. Dixie n'avait rien à cacher à la maman de Joe — il ne se passait rien entre Kincaid et elle — et pourtant elle se sentait coupable.

— Est-ce pour lui que ton cœur bat, aujourd'hui ? s'enquit Aggie d'une voix douce.

— Kincaid est seulement mon propriétaire, répondit-elle, sur la défensive.

— Tu devrais rester prudente. Pour son bien.

— Je n'ai rien fait pour l'encourager.

— Peut-être pas consciemment.

Comme elle demeurait silencieuse, Aggie sourit et lui tapota la joue, puis elle tapota celle d'Emma exactement de la même façon.

— Je suis censée commencer une nouvelle vie, fit-elle en soupirant.

— Je n'ai jamais dit le contraire ! Je sais combien tu as souffert. Tu ne voudrais sûrement pas que Kincaid traverse les mêmes épreuves, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non.

Aggie hocha la tête, comme si cela expliquait tout.

— Joe va rester dans le Nord un peu plus longtemps que prévu. Il a décidé d'aller prospecter de nouveaux clients potentiels au lieu d'attendre qu'ils fassent le premier pas. Il a des rendez-vous jusqu'au milieu de la semaine prochaine.

— C'est formidable.

Leur mot d'ordre n'avait-il pas été « Commencer une nouvelle vie » ?

Emma appuya ses petites mains potelées contre sa bouche et partit d'un grand éclat de rire. Et, soudain, elle éprouva le désir de serrer son propre enfant dans ses bras avec la fulgurance d'un éclair dans un ciel d'orage. Elle avait peut-être répondu un peu vite en affirmant à Shana qu'elle n'était pas

concernée par son horloge biologique. Tous les voyants étaient au rouge, et elle avait sans doute tenté plus ou moins inconsciemment de les ignorer.

— Préférerais-tu que j'évite de te parler de Joe ? demanda Aggie, caressant le dos d'Emma.

C'était une excellente question. Elle souffrait de ne pas connaître la façon dont il passait ses journées, de devoir se contenter de commentaires de seconde main, mais...

— J'éprouve encore de l'affection pour Joe, répondit-elle. Je m'intéresse à ce qu'il fait.

— Même s'il voit d'autres femmes ?

— Est-ce le cas ?

La question avait franchi ses lèvres avant qu'elle ne puisse l'arrêter. Aggie lui serra doucement l'épaule.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle. Sincèrement désolée. Je souhaitais seulement m'assurer que je pouvais tout te dire à son sujet. C'était stupide de ma part. Je n'avais pas l'intention de te paniquer.

Le mot était juste. C'était exactement ce que Dixie avait ressenti. Une intense panique.

Il ne lui avait pas dit adieu. C'était pourtant le but de cette nuit qu'ils avaient passée ensemble. Et, cependant, ni lui ni elle n'avait prononcé le mot fatidique. Était-ce un signe ? Dans son cas, elle s'était tue pour la bonne raison

que sa gorge serrée l'avait empêchée d'articuler le moindre mot, celui-là ou un autre.

— As-tu des nouvelles de tes parents ? s'enquit Aggie.

— Ils se comportent comme un couple d'adolescents, répondit-elle, ravie de changer de sujet. Maman adore l'animation de Las Vegas et elle ne manque pas un spectacle. Papa est au paradis, entre sa chance au jeu et toutes les nouvelles connaissances qu'il s'est faites au Salon de l'outillage professionnel. Le Salon se termine demain, et papa et maman sont censés partir pour San Diego, qui était leur destination d'origine. Mais, qui sait ? Ils

se perdront peut-être de nouveau sur le chemin des écoliers.

— Savent-ils que Shana est de retour ?

— Heu... nous n'en avons pas parlé.

— En tant que mère, il est de mon devoir de t'avertir que tu commets une erreur, Dixie. Et si Shana disparaissait une nouvelle fois sans les voir ? Sans qu'ils aient eu l'occasion de connaître leur petite-fille ?

— Aggie, vos enfants vous adorent. Vous n'avez jamais été en conflit avec eux, à part peut-être quelques crises de rébellions adolescentes. Même Jake et Donovan sont restés en étroit contact avec vous durant leurs voyages. C'est à Shana qu'il appartient de les mettre au

courant. Lorsque mes parents m'annonceront leur retour, je lui parlerai. Plus le temps passe, et plus il y a de chances que Shana reste chez nous.

— Tu connais tes parents mieux que moi, convint Aggie. Et ta sœur aussi. Justement, la voilà qui arrive. Je l'ai appelée pour l'informer que j'amenaïs Emma au salon pour te voir.

Shana avait une mine resplendissante. Radieuse. Son travail lui avait rendu toute son énergie, et une nouvelle assurance brillait dans son regard. Grâce à Joe. Il avait compris que Shana avait besoin de retrouver sa fierté et il lui en avait offert l'occasion.

Et le regroupement improvisé se transforma en soirée entre filles. Aggie

alla chercher Nana Mae et la ramena avec elle. Elles partagèrent un délicieux dîner de lasagnes et de pain aillé, et Shana leur conta des anecdotes amusantes sur ses clients à la pépinière.

— June Morrison a insisté pour abattre elle-même un sapin de trois mètres et pour l'attacher sans aide sur son pick-up.

— June Morrison, la bibliothécaire ? s'écria Dixie. Cette toute petite femme malade ?

— Elle-même, confirma Shana en riant. Et devinez qui a mis trois heures à choisir son sapin, et uniquement parce que j'ai fini par choisir à sa place ?

— Le maire probablement, devina Nana Mae, qui connaissait bien ses

concitoyens. Ce bonhomme est incapable de prendre la moindre décision.

Et la soirée se poursuivit dans une ambiance détendue. Des femmes — et un bébé — de quatre générations différentes, partageant un bon repas et quelques rires. Dixie avait temporairement oublié ses problèmes. Elle ne pensait plus à Bruno, aux retards qu'avait entraînés son manque de sérieux ni à leur confrontation.

Elle avait également oublié Kincaid. Et son étrange façon de lui compliquer la vie tout en la simplifiant. Elle avait même oublié d'appeler Laura pour lui demander de dénoncer son contrat.

Ce qu'elle n'avait pas oublié une seule seconde, c'était combien Joe lui manquait. L'impression de vide que son absence laissait dans son cœur n'avait aucune commune mesure avec celle qu'elle avait pu ressentir durant leur année de séparation, lorsqu'elle était aux prises avec son chagrin et avec sa colère.

Ce qu'elle ressentait aujourd'hui était une sorte de douleur différente, profonde, lancinante, qui ne la quittait jamais, même dans les bons moments comme celui-ci. Elle observa Nana Mae, qui cajolait Emma dans ses bras. Le bébé, curieusement paisible, souriait à la vieille dame, qui le couvait d'un regard tendre. Aggie contemplait aussi

la scène, un sourire aux lèvres. La maman de Joe avait été durant de nombreuses années une belle-fille attentive et dévouée pour Nana Mae. C'était exactement la relation qu'elle-même avait toujours supposé qu'elle aurait un jour avec Aggie.

Shana croisa le regard de Dixie et lui sourit d'un air qui semblait dire : « N'est-ce pas une soirée merveilleuse ? »

Elle lui sourit en retour.

Plus tard, en se mettant au lit, elle effleura du bout des doigts la place vide sur le drap près d'elle, se remémorant la nuit qu'elle avait partagée avec Joe. Une minute plus tard, elle décrocha son téléphone et commença à composer son

numéro, brûlant de lui raconter sa soirée en compagnie de sa mère et de sa grand-mère...

Puis sa main se figea, et elle raccrocha.

Non. Elle devait le laisser vivre sa vie.

Mais c'était difficile. Joe et elle n'avaient jamais été aussi loin l'un de l'autre. Même durant leur séparation, elle avait de ses nouvelles, savait ce qu'il faisait pratiquement au jour le jour. Aujourd'hui, elle n'en avait pas la moindre idée. Peut-être était-il seul dans sa chambre d'hôtel en train de penser à elle. A moins qu'il ne dîne dans un bon restaurant en compagnie d'une belle inconnue.

Elle passa un long moment à fixer le plafond, puis elle attira l'oreiller de Joe à elle et le serra très fort dans ses bras. Et ce n'était peut-être que son imagination, mais il lui sembla que le tissu portait encore l'empreinte de son odeur.

13

— La pizza est arrivée ! Venez manger pendant que c'est chaud !

Les six hommes étaient occupés à décharger les caisses contenant ses équipements neufs, qui venaient d'arriver par semi-remorque. Sur son invitation, ils se ruèrent à l'intérieur et s'attaquèrent aux six grandes pizzas, aux trois salades de taille familiale, à la

bière et aux jus de fruits qu'elle avait commandés.

En neuf jours, sans compter le dimanche de repos, Kincaid et son équipe avaient démoli le salon, pratiqué une ouverture dans le mur mitoyen séparant l'ancien local de son futur espace de travail complémentaire, et ils étaient prêts à commencer à poser la plomberie. Kincaid lui-même avait travaillé des journées de quatorze heures.

Dixie prenait beaucoup de plaisir à voir les hommes dévorer la nourriture avec un si bel appétit. Ils mangeaient debout, autour d'une table de fortune qu'elle avait installée sur des tréteaux au milieu du chantier. Quatre appareils de

chauffage portatifs adoucissaient quelque peu le froid mordant de cette soirée de décembre.

— Tu souris comme l'idiot du village, plaisanta Donovan, le frère de Joe, adossé à un madrier, une grande tranche de pizza à la main.

— Il en faut toujours un, et je suppose que c'est mon tour.

— Tu as raison, reconnut-il en riant. Personne n'y échappe.

— As-tu des nouvelles de Joe ? s'enquit-elle d'un ton léger.

Donovan consulta sa montre.

— A mon avis, il vient tout juste d'arriver chez lui.

Ainsi, il était rentré. Les douze jours qu'elle venait de vivre avaient été les

plus longs de toute sa vie.

— J'imagine qu'il est épuisé.

— Ce n'est pas l'impression qu'il m'a donnée. Il m'a appelé en quittant l'aéroport et il avait l'air très excité par les bonnes affaires qu'il avait faites.

— Va-t-il devoir repartir aussitôt ? demanda-t-elle, faisant mine de s'intéresser au vernis de ses ongles.

— C'est ce qu'il semblerait. C'est bien la preuve qu'il a réussi, n'est-ce pas ? Mais je pense qu'il devrait être rentré à la maison pour Noël.

— Vous n'allez rien manger, Dixie ? s'enquit Kincaid en venant les rejoindre.

Son cœur battait à tout rompre, et non, elle ne se sentait pas capable d'avaler la

moindre bouchée. Joe était rentré. Et il ne lui avait pas dit adieu...

N'était-ce qu'un simple détail technique ?

— Je mangerai dans une minute, répondit-elle, s'efforçant de sourire à Kincaid.

Shana venait de rejoindre le groupe, toujours vêtue de sa tenue de travail : un blouson, un bonnet de laine et des mitaines. Ses joues étaient rougies par le froid, et son regard brillait. En quelques semaines, elle était devenue une autre femme.

— J'étais en route pour récupérer Emma, annonça-t-elle. Et, en passant, j'ai senti la pizza.

— Sers-toi, l'invita Dixie. Il y en a plus qu'assez pour tout le monde. A présent que ces bêtes féroces sont repues, je vais pouvoir me joindre à toi.

— Kincaid semble très satisfait de lui-même, chuchota Shana, coulant un regard peu amical dans sa direction.

— Arrête, Shana ! Il n'a eu aucun geste inconvenant.

— Il en meurt d'envie.

Shana avait-elle vu juste ? Dixie prenait bien soin de garder leur relation sur un registre strictement professionnel et elle ne lui avait donné aucune raison d'espérer davantage. Kincaid était un homme plein de qualités, mais elle n'éprouvait pas ce genre d'attrance pour lui.

— J'ai une grande nouvelle pour toi, déclara-t-elle. Tu ne devineras jamais qui va arriver, à Noël.

Shana devint blême et faillit lâcher l'assiette qu'elle tenait à la main.

— Je suis désolée, s'excusa Dixie devant une telle réaction. J'étais tellement excitée que je n'ai pas réfléchi à ce que je disais. Il ne s'agit pas de nos parents, rassure-toi. C'est Gavin qui va venir passer les fêtes avec nous. Pour la première fois depuis des années, notre frère ne sera pas d'astreinte à l'hôpital le soir de Noël.

— Sait-il que je suis ici ? demanda Shana en reposant son assiette à peine touchée.

— C'est pour cela qu'il a décidé de venir.

— Qu'a-t-il dit en apprenant que j'étais rentrée ?

— Qu'il était grand temps.

Un sourire hésitant étira les lèvres de Shana.

— Nous n'étions pas très proches en grandissant, mais il m'a terriblement manqué, tu sais.

— Oui, je sais. Je ne le vois moi-même qu'une ou deux fois par an, et il habite seulement à deux heures de route d'ici. Mais, tu sais, Shana, il a fait la même chose que toi. La seule différence, c'est que nous connaissions son adresse.

— Cela a dû être pénible pour toi, de rester seule à la maison à tenir

compagnie à maman et à papa. Nous en as-tu beaucoup voulu, à Gavin et à moi, de t'avoir abandonnée ?

— De temps à autre, oui. Mais je n'avais pas vraiment le choix. Je n'avais pas envie de quitter notre ville.

— Jamais ? s'exclama Shana, étonnée. N'as-tu jamais souhaité voyager ? Voir d'autres horizons ?

— Il y a bien des lieux que j'aimerais visiter. Mais déménager ? Pourquoi ? C'est ici que je me sens chez moi.

— Je dois aller chercher Emma, à présent, déclara Shana. Merci pour le dîner. Et, surtout, merci d'avoir appelé Gavin.

Elle embrassa sa sœur et sortit. Les hommes jetèrent leurs assiettes de carton

dans la corbeille et ressortirent sur le parking pour décharger les dernières caisses de matériel. Elle se sentait épuisée et en même temps bouillonnante d'énergie. Comme l'équipe avait assuré qu'ils n'avaient pas besoin de son aide, elle alla se planter devant la vitrine et se perdit un instant dans la contemplation de la rue.

La nuit était tombée, et les lampadaires publics éclairaient les boutiques et les trottoirs de bois au charme désuet. A cette heure-ci, il n'y avait plus beaucoup d'activité en ville, mais, un pâté de maisons plus loin, le Mother Lode était ouvert pour le dîner, et quelques voitures étaient garées le

long du trottoir devant sa façade illuminée.

Un tas de questions lui brûlait les lèvres. Joe était-il chez lui ? Allait-il l'appeler ? Venir la voir ? Et surtout : lui avait-elle manqué ?

Les hommes avaient terminé leur travail et ils partirent les uns après les autres. Tous, sauf Kincaid.

— Puis-je vous parler une minute ? s'enquit-il.

— Oui, bien sûr.

— Peut-être là-haut, où il fait plus chaud qu'ici ? suggéra-t-il en souriant.

— Heu... oui, pourquoi pas ?

Kincaid n'était pas monté à l'appartement depuis qu'elle s'y était installée, et la simple politesse exigeait

qu'elle ne lui refuse pas une boisson chaude, même si l'idée ne l'enthousiasmait pas.

Il accepta la tasse de café qu'elle lui proposait et prit place à la table, jetant un coup d'œil circulaire dans la cuisine.

— Cet endroit est très cosy, remarquait-il. Vous en avez fait un vrai foyer.

— Je me sens très bien ici.

Elle prépara la mouture et, dès que le percolateur fut en marche, elle se retourna vers Kincaid.

— Alors ? s'enquit-elle. Quoi de neuf ?

— Savez-vous quand Joe sera de retour ?

Il était déjà chez lui. Cette idée lui faisait battre le cœur.

— Heu... bientôt, je pense.
Pourquoi ?

— J'attends toujours qu'il signe les papiers. En temps ordinaire, ce ne serait pas bien grave, car le marché de l'immobilier est plutôt lent en décembre. Mais il se trouve que j'ai un acheteur potentiel pour la maison.

Elle se détourna de lui et s'affaira avec les tasses. Jusque-là, l'idée que des inconnus puissent s'installer dans sa maison n'avait été qu'un vague concept. La réalité venait de la rattraper, et elle sentait son cœur se serrer d'angoisse.

— L'avez-vous appelé ? s'enquit-elle, espérant qu'il n'avait pas remarqué que ses mains tremblaient.

— A plusieurs reprises, oui, et j'ai laissé un message à chaque fois, répondit-il après un instant de silence.

— Je ne sais pas quoi vous dire, répliqua-t-elle en détournant le regard. J'ai fait ma part.

Kincaid la considéra un instant d'un air perplexe, avant de demander :

— Avez-vous peur d'être seule avec moi ? Croyez-vous que j'essaie de vous séduire ?

— Il serait présomptueux de ma part de vous répondre par l'affirmative, ne croyez-vous pas ?

— Ecoutez-moi bien, Dixie. Je vous apprécie énormément. Je n'ai jamais eu une femme pour amie et j'avoue que cela me plaît beaucoup. Mais c'est tout.

Lorsque je m'intéresse à une femme, j'aime que son regard soit tourné vers moi. Le vôtre est tourné vers Joe. Suis-je assez clair ?

— Je vous aime bien aussi, murmura Dixie, dissimulant son soupir de soulagement.

— Amis, alors ?

— Plus que jamais, répondit-elle en lui versant une tasse de café.

* * *

Joe était planté dans l'ombre de l'entrée d'un magasin de chaussures juste en face du salon de Dixie. Il faisait très froid, et il frissonnait malgré son col relevé. Il était arrivé chez lui, avait posé

ses bagages dans sa chambre, allumé le chauffage central, jeté un coup d'œil au courrier accumulé en son absence et il était ressorti aussitôt.

Il désirait voir Dixie au plus vite. Il avait besoin de la voir. Mais, à son arrivée, le salon grouillait de monde, et il avait préféré attendre. A un certain moment, il l'avait aperçue derrière la vitrine, perdue dans la contemplation de la rue. Il avait espéré de toutes ses forces qu'elle le verrait, mais il était trop bien dissimulé dans les ténèbres.

Alors, il attendit. Il vit un semi-remorque repartir, bientôt suivi par plusieurs voitures, dont celle de Donovan. A travers la vitrine, il constata qu'un seul visiteur était resté : Kincaid.

Quelques minutes plus tard, la lumière s'alluma au premier étage. La voiture de Kincaid était toujours garée devant le salon. Ce qui signifiait qu'ils étaient montés à l'appartement. Ensemble.

Joe savait qu'il aurait dû repartir. Il avait l'impression de les espionner, et on n'apprenait jamais rien de bon de cette façon. D'ailleurs, il ne voulait pas savoir ce qu'il y avait entre eux. Mais il fallait qu'il sache. Il fallait qu'il lui parle, qu'il lui raconte son voyage. Il avait été beaucoup plus occupé qu'il ne l'avait prévu et avait travaillé très tard chaque soir dans sa chambre d'hôtel, adaptant son projet aux besoins de chaque municipalité. Ses propositions avaient reçu un accueil enthousiaste, et il

avait été convenu qu'il repasserait après les fêtes de fin d'année pour finaliser les contrats.

Chaque soir, il avait brûlé d'envie de l'appeler, de lui raconter sa journée. Lorsqu'il avait décidé de créer sa propre entreprise, cinq ans plus tôt, Dixie était à ses côtés. C'était l'un de leurs sujets de conversation favoris.

Et aujourd'hui, après un an de séparation, il éprouvait un immense besoin de partager sa victoire avec elle. Durant tout le trajet du retour, il s'était fait une joie de la revoir. De lui parler.

Depuis quand se mentait-il à lui-même ? Ce qu'il désirait vraiment, c'était faire l'amour avec elle. Après, ils parleraient — peut-être.

Ils ne s'étaient pas dit adieu. Ni elle ni lui n'avaient prononcé le mot de la fin. Se berçait-il de faux espoirs ?

Il battit la semelle dans le froid un long moment, s'efforçant de décider s'il devait partir sans savoir si Kincaid passait une heure avec elle — ou toute la nuit. Une ombre passa derrière les rideaux du premier étage, puis une autre. Quelques secondes plus tard, Joe les vit se diriger ensemble vers la porte du salon de coiffure. Kincaid sortit sur le trottoir et monta dans sa voiture sans un regard en arrière. S'étaient-ils embrassés dans l'appartement ? Sortaient-ils officiellement ensemble ?

Il vit Dixie verrouiller la porte et faire le tour du local en éteignant les

appareils de chauffage un par un. Elle disparut à sa vue un instant, probablement pour verrouiller l'autre porte, puis les lumières s'éteignirent les unes après les autres.

Il attendit que la voiture de Kincaid ait disparu au bout de la rue. Puis il traversa la chaussée en petites foulées, fit rapidement le tour du bâtiment et sonna à la porte de service.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit.

— Tu aurais dû demander qui était là avant d'ouvrir, remarqua-t-il d'un ton plus acerbe qu'il n'en avait eu l'intention.

Il était jaloux, voilà tout. Il était inutile de le nier. Il avait pensé que ce serait

une bonne chose si Dixie et Kincaid rapprochaient leurs destinées et il se rendit compte maintenant que c'était l'idée la plus folle qu'il ait eu de toute sa vie.

— J'espérais que ce serait toi, dit-elle dans un souffle.

Tous ses doutes s'effacèrent d'un coup. Il la serra dans ses bras et l'embrassa comme s'il la retrouvait après des années d'absence. Même l'épaisseur de leurs vêtements lui était un obstacle insupportable.

— Tu es gelé, observa-t-elle en se reculant pour poser ses mains sur ses joues. Entre vite te réchauffer.

Ils montèrent quatre à quatre les marches qui conduisaient à

l'appartement. Joe la suivit jusqu'à la chambre, où elle commença aussitôt à se déshabiller.

— Qu'attends-tu donc pour faire comme moi ? dit-elle devant son air ébahi. Je connais une excellente méthode pour te réchauffer. A moins que tu ne préfères une tasse de café ? Je viens tout juste d'en préparer.

Ses yeux brillaient comme des étoiles, et dans son rire on sentait distinctement la tension du désir. Il s'empressa de suivre son conseil. Il acheva de se débarrasser de ses vêtements au moment même où elle se glissait sous la couette, lui offrant à peine un éclair de ce corps nu dont il avait rêvé toutes les nuits ces deux dernières semaines.

Il la rejoignit dans le lit et l'attira fermement à lui, et il la sentit tressaillir entre ses bras.

— Désolé, s'excusa-t-il. Tu dois avoir l'impression de dormir avec un glaçon humain.

Désolé, il l'était, mais pour ses pieds glacés seulement. Pour le reste, il n'aurait pas renoncé à sa place pour tout l'or du monde. Il était exactement à l'endroit où il désirait être.

Ils étaient étroitement enlacés sous la douceur de la couette, membres emmêlés, poitrine contre poitrine, feu contre glace, désir brûlant contre besoin vital.

Et lentement, progressivement, la chaleur du corps de Dixie se

communiqua au sien. Durant un très, très long moment, ils demeurèrent parfaitement immobiles dans les bras l'un de l'autre, sans prononcer une seule parole. Puis elle déclara :

— Ton dos est encore tout froid. Retourne-toi.

A ce stade, Joe aurait accepté de sauter avec elle d'une falaise si elle le lui avait demandé. Il s'empessa donc de lui obéir, et elle vint se placer derrière lui, son corps tout contre le sien et, l'entourant de ses bras parfumés, entreprit de masser délicatement son torse. Puis ses mains légères parcoururent le reste de son corps, s'attardant en un point précis qui ne

pouvait lui laisser aucun doute sur sa réaction à ses caresses.

— Hum ! Certaines parties de ton corps sont moins froides que les autres.

— C'est encore un peu froid, assura-t-il en fermant les yeux. Continue à me réchauffer, s'il te plaît.

— Détends-toi, je m'occupe de tout, murmura-t-elle tout contre son cou.

Mais il brûlait d'aller plus loin. Il la connaissait parfaitement et il savait qu'elle le désirait autant que lui, qu'elle atteindrait l'orgasme presque immédiatement, tout comme lui. Il décida alors de prendre l'initiative. Il se retourna face à elle et, posant ses lèvres sur les siennes, il l'embrassa avec tout l'amour, toute la passion dont il était

capable. Dixie se cramponna désespérément à ses épaules, et un gémissement monta du fond de sa gorge tandis qu'il entraît en elle, luttant contre l'impression de plonger dans des abysses de plaisir sombres et dangereux.

Dangereux. Ce mot résonna comme un écho dans son esprit alors même que la sensation s'emparait de lui, le terrassait... l'anéantissait.

Il ne pouvait plus la regarder en face, de crainte qu'elle ne lise sur son visage les pensées qu'il ne pouvait pas partager avec elle. Dangereuse ? Jamais auparavant il n'aurait songé à lui appliquer ce qualificatif. Jamais. Mais aujourd'hui, c'était différent. Aujourd'hui, il savait qu'elle

représentait toujours un danger, pour son cœur comme pour ses projets.

Il se laissa rouler sur le dos, l'entraînant avec lui de façon qu'elle le recouvre de son corps, son visage enfoui dans son cou, évitant ainsi d'avoir à croiser son regard. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine, et il avait la bouche sèche. Il ne voulait pas parler, à cet instant, et il espérait qu'elle allait s'endormir.

Il ferma les yeux et se laissa glisser...

Elle sentit le corps de Joe se détendre sous elle, mais elle n'avait pas envie de bouger. Il était trop tôt pour s'endormir, et elle s'y employa sans aucun succès. Au bout d'un instant, il changea

légèrement de position, comme si son poids l'incommodait.

— Veux-tu que je bouge ? chuchota-t-elle.

— Non, reste ainsi. Je me sens bien avec toi.

A présent qu'elle savait qu'il était réveillé, elle pouvait lui confier la pensée qui l'empêchait de se détendre.

— La dernière fois, nous ne nous sommes pas dit adieu. Ni toi ni moi n'avons prononcé ce mot.

— Je sais.

Donc, lui aussi en était bien conscient.

— Je n'ai pas cessé d'y réfléchir durant tout le temps de ton absence. J'avais besoin de comprendre ce que cela signifiait.

— Moi aussi.

— Ce... que nous avons entre nous... crois-tu que cela va continuer ?

Son silence dura si longtemps qu'elle regretta d'avoir évoqué le sujet — même si elle savait que c'était nécessaire. Elle s'écarta de lui et commençait à se glisser hors du lit lorsqu'il l'arrêta.

— Je me suis efforcé de ne rien espérer, Dixie. Je n'étais pas sûr que tu m'ouvrirais ta porte, aujourd'hui, et moins encore que tu ferais l'amour avec moi. Alors, si tu me demandes si je savais que cela se produirait, la réponse est non. En revanche, si tu me demandes si j'en avais envie, la réponse me paraît évidente.

— Et maintenant, Joe, où tout cela nous mène-t-il ?

Il plongea ses doigts dans la douceur de sa chevelure et il hésita visiblement avant de répondre :

— Je sais que cela va te paraître dément, mais...

— Tu voudrais que nous continuions à nous voir.

Il hocha la tête.

— Jusqu'à ce que l'un de nous deux décide de dire adieu.

— Et, lorsque cet instant arrivera, quelle qu'en soit la raison, l'autre doit l'accepter. C'est cela ?

— T'en sentiras-tu la force ? s'enquit-il d'une voix douce.

Il avait l'air si sincère. Changerait-il d'avis s'il savait qu'elle l'aimait toujours ? Qu'elle ne s'était jamais consolée de leur séparation ? Qu'elle n'envisagerait jamais une seule seconde de lui dire adieu ?

— Si je comprends bien, nous nous séparerons dès que l'un de nous deux aura envie de fréquenter une autre personne. Entre-temps, nous pourrions faire l'amour ensemble lorsque tu es en ville, mais, en public, personne ne devrait s'en douter. C'est bien cela ?

— Oui, reconnut-il. A moins que tu n'aies une meilleure idée.

— Crois-tu vraiment qu'un tel plan soit viable dans une ville de ragots comme la nôtre ? Ne crois-tu pas que

quelqu'un finira par te voir entrer chez moi tard la nuit, ou en ressortir à l'aube ?

— Ce sera plus facile du fait que tu habites dans le centre, et non pas dans un quartier résidentiel. Je serai très prudent.

Elle savait qu'elle aurait dû se sentir offensée par une telle proposition, mais elle n'y parvenait pas. Si c'était ce que Joe désirait, elle ne ferait rien pour s'y opposer.

Elle savait aussi qu'elle ne faisait que retarder un peu sa souffrance, car il était fort probable qu'il aurait envie de chercher une nouvelle relation bien avant elle.

— D'accord, répondit-elle, tout étonnée de ne ressentir aucun regret.

Il déposa un baiser sur sa tempe.

— Et si tu me racontais pourquoi tu as congédié Bruno ?

Elle lui fit un récit succinct de ses déboires avec l'entrepreneur et de leur confrontation finale et lui expliqua les circonstances dans lesquelles Kincaid l'avait remplacé. A son tour, il lui raconta son voyage, les rencontres qu'il avait faites, visiblement très fier de l'accueil chaleureux réservé à ses idées.

Elle en était heureuse pour lui. Il avait passé des années à développer les concepts qui faisaient son succès aujourd'hui. Il avait commencé modestement à Chance City, mais les

municipalités alentour n'avaient pas tardé à s'intéresser à ses idées de recyclage et l'avaient engagé pour piloter leurs projets. Et, à présent, son grand rêve était sur le point de se réaliser, et sa notoriété s'étendrait bien au-delà des limites de leur Etat. Elle était immensément fière de lui.

— Nous pouvons être satisfaits de ce que nous avons accompli, Dixie. Qui l'aurait cru, il y a seulement quelques années ?

— J'ai toujours cru en toi, Joe. Peut-être davantage que tu ne croyais en toi-même.

Mais cela aussi était en train de changer rapidement, elle le sentait. Il devenait chaque jour plus confiant en ses

propres capacités, tout comme elle. Ils étaient devenus des individus bien distincts l'un de l'autre.

Ils avaient fait leur transition, dépassé le stade de l'union fusionnelle. Le temps où ils étaient Joe *et* Dixie était révolu.

Aujourd'hui, ils n'étaient plus qu'un couple parmi d'autres entretenant une liaison secrète.

Etait-ce un bien ou un mal ? Et comment pourrait-elle lui dire adieu, alors qu'elle ne rêvait que de l'avoir tout à elle pour toute la vie ?

14

Le soir de Noël, Dixie était à bout de forces et elle ne tenait plus que grâce à un régime de vitamines et de caféine à haute dose. Toute la gent féminine de la ville voulait se faire belle pour les fêtes, et Dixie ne refusait personne. Si ses clientes devaient s'adresser à une autre qu'elle à cause des travaux dans le salon, elles risquaient de ne plus revenir.

Et elle n'avait pas les moyens d'en perdre une seule.

Et donc elle avait enchaîné les rendez-vous toute la journée. Ses pieds la faisaient souffrir, ses jambes criaient grâce, et même ses hanches se rappelaient à son souvenir.

De plus, Gavin allait arriver d'une minute à l'autre, et elle n'aurait même pas le temps de prendre un bon bain chaud avant de l'accueillir.

Et il y avait pire. Joe était rentré le matin même, mais ils ne pourraient pas se voir dans l'intimité, car Gavin avait décidé de dormir sur son sofa la seule nuit qu'il passerait en ville.

Joe lui aurait fait un massage. Pour commencer.

Cette pensée lui tira un sourire. Deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'ils étaient convenus de se voir en secret. Cette curieuse relation avait créé entre eux une tension dont ils évitaient de parler. Il n'avait pas non plus signé les documents de vente de la maison, un autre sujet de discussion qu'ils évitaient soigneusement.

Kincaid, lui non plus, n'insistait plus.

Les jambes lourdes de fatigue, elle monta à son appartement, mais, avant même qu'elle n'ait atteint le sofa, on sonna à la porte. Ignorant les protestations de ses muscles, elle redescendit l'escalier. Heureusement, Noël tombait un samedi, cette année, et

elle n'aurait pas à retourner travailler avant trois jours.

— Gavin !

— Dixie Rae !

Son frère lui souriait sur le pas de la porte. Il était blond comme ses deux sœurs, avec les mêmes yeux verts. Il la prit dans ses bras et la fit tourner autour de lui. Ce n'était pas si grave si Gavin ignorait sa famille la plupart du temps — il était encore l'un des leurs.

— Tu as maigri, remarqua-t-il en la reposant sur le sol.

— Un petit peu. Mais, toi aussi, tu perdrais du poids si tu vivais ma vie. Tu as une mine magnifique.

— Vraiment ? Normalement, cela ne devrait pas être le cas. Ce doit être la

joie de te revoir qui m'a revigoré.

— Pourquoi ne devrais-tu pas avoir bonne mine ? s'enquit-elle, étonnée alors qu'ils montaient l'escalier.

— Oh, le quotidien normal d'un médecin, répondit-il avec un haussement d'épaules. Longues journées de travail, pressions de la part des patients, des administrateurs de l'hôpital et des compagnies d'assurances. Procès...

— Des procès ? s'exclama-t-elle en le faisant entrer dans le salon.

— Pour erreur médicale. Je n'ai pas le droit d'en parler.

— Même pas avec moi ? A qui pourrais-je le répéter ?

— Je ne peux pas, Dixie. Si j'ai évoqué ce sujet, c'est seulement parce

que j'ai été assez préoccupé ces temps derniers, et je ne voudrais pas que tu prennes mon silence pour de la rancœur. D'accord ?

— Je suis désolée.

Elle serra son frère affectueusement dans ses bras. Gavin lui rendit son étreinte, puis il s'écarta en soupirant.

— Moi aussi. C'est un véritable gâchis. Alors ? As-tu quelques friandises de Noël à offrir à ton grand frère ?

— Toutes mes clientes sans exception m'ont apporté des biscuits, des chocolats et tout un tas de choses horribles pour la ligne mais si délicieuses. Donne-moi une minute pour me débarrasser de ces vêtements de

travail, et je te préparerai une assiette. Shana devrait rentrer pour le dîner, dans une heure environ.

— Je vais récupérer mes affaires dans ma voiture. Au fait, j'aime beaucoup ton appartement.

Elle se changea rapidement et enfila une tenue un peu plus festive — un joli pull aux motifs de Noël et un pantalon noir — puis elle retourna en hâte dans la cuisine juste au moment où la porte s'ouvrait.

— Regarde qui j'ai trouvé rôdant dehors.

Gavin rayonnait, un bras autour des épaules de Shana, le couffin d'Emma suspendu à son bras libre. Shana le contemplait avec adoration, les yeux

brillants de larmes, et elle-même fut à tel point émue par cette scène qu'elle faillit pleurer à son tour. Elle était heureuse. Parfaitement heureuse. Après toutes ces années, ils étaient enfin réunis tous les trois. Rien ne pouvait gâcher la joie de cet instant.

— Tu rentres tôt, Shana, déclara Dixie en ouvrant une jarre contenant un assortiment des biscuits d'Aggie.

— Joe est passé à la pépinière et, comme nous n'avions pratiquement plus de clients depuis midi, il nous a tous donné quartier libre pour le reste de la journée et il est resté seul là-bas. Il dit qu'il n'a rien de mieux à faire.

Dixie fit mine de s'affairer avec les paquets de friandises que lui avaient

apportés ses clientes, déballant des biscuits et des chocolats à la liqueur, mais elle était consciente que Gavin avait cessé de disposer les cadeaux autour de son sapin minuscule pour l'observer.

— Oui, Gavin ? Qu'y a-t-il ?

— Tu as recommencé à le voir, n'est-ce pas ?

— Ne sois pas ridicule ! rétorqua-t-elle, espérant que son expression d'indignation était suffisamment convaincante. Comment peux-tu croire une chose pareille ? Joe et moi avons rompu pour de bon. N'es-tu pas au courant ?

— Oui, Donovan me l'a dit. Mais je vois ton expression et j'entends le son

de ta voix, pas seulement tes paroles. Tu es toujours amoureuse de lui.

— Je l'aimerai toute ma vie, mais, dans un cœur, il y a de la place pour beaucoup de personnes. Et d'ailleurs, depuis quand Donovan et toi êtes-vous en contact ?

— Depuis toujours. Nous sommes copains depuis l'école maternelle.

— Pourquoi n'es-tu pas venu à son mariage ?

— J'étais d'astreinte à l'hôpital.

— La vérité, c'est que tu n'avais pas envie de te mêler à la foule.

— Peut-être, mais je vois régulièrement Donovan. Il vient de temps à autre me rendre visite en ville.

Belle tentative pour changer de sujet, sœurette. Très habile.

— Je n'ai rien à dire sur Joe, Gavin, déclara Dixie, évitant soigneusement le regard dubitatif de sa sœur.

Ils s'assirent tous trois autour de la table pour déguster des friandises et retombèrent naturellement dans le répertoire familial des membres d'une fratrie, échangeant des taquineries, se rappelant leurs souvenirs communs. La petite Emma passait de bras en bras, ravie.

— Qu'as-tu prévu pour le dîner ? s'enquit Gavin. J'ai besoin de protéines.

— J'allais oublier ! s'exclama Dixie. J'étais censée appeler Caroline McCoy. Elle a préparé des dîners de Noël à

emporter pour toute la famille afin de gagner un peu d'argent pour financer ses études. Caroline a commencé des études d'infirmière, le savais-tu ?

— Donovan m'en a parlé, oui.

Elle porta la main à sa poche et s'aperçut qu'elle avait laissé son téléphone dans son jean lorsqu'elle s'était changée. Elle retourna dans sa chambre et découvrit qu'elle avait reçu un message en son absence.

« Bonjour, ma chérie ! Nous serons bientôt à la maison. Veux-tu être gentille et allumer le chauffage avant notre arrivée ? Nous avons fait un voyage

fabuleux, mais nous sommes tout de même ravis de rentrer chez nous. »

L'estomac noué, elle retourna dans le salon.

— Je viens de recevoir un message, annonça-t-elle. Papa et maman seront bientôt de retour. Ils sont déjà en route.

— Quand arrivent-ils ? s'enquit Shana, qui avait blêmi.

— Je l'ignore, mais ils m'ont demandé d'allumer le chauffage dans la maison, ce qui signifie qu'ils ne doivent plus être très loin.

— Ils vont voir mes affaires ! Le berceau d'Emma !

Shana se leva lentement avant d'ajouter :

— Et j'ai laissé les assiettes sales dans l'évier.

Le téléphone de Dixie sonna dans sa poche. *Joe*. Il savait que Gavin et Shana seraient là ce soir.

— Bonsoir, Joe.

— Tes parents sont rentrés. Tu étais au courant ?

— Ils m'ont envoyé un message il y a une heure.

— Ils sont en train de garer le camping-car dans l'allée de leur maison. Ton père a quelque mal à le manoeuvrer et il a dû recommencer plusieurs fois.

— Pourrais-tu les retenir un petit moment ? J'arrive.

— Je peux essayer, répondit-il, raccrochant aussitôt comme s'il n'avait

pas de temps à perdre.

— Ils ne sont pas encore entrés dans la maison, annonça Dixie en allant décrocher son manteau. Joe est sur place et il va tenter de les retenir jusqu'à mon arrivée. Je devrais peut-être y aller seule.

— Je t'accompagne, déclara Gavin.

— Moi aussi, décida Shana en redressant les épaules. D'ailleurs, c'est moi qui devrais y aller toute seule. C'est mon problème.

— Un pour tous, et tous pour un ! s'écria Gavin avec enthousiasme. Habille-moi chaudement ce bébé, et ne faisons pas attendre le tribunal parental.

* * *

Joe était généralement à son aise dans la conversation polie de bon voisinage, surtout dans cette ville qui l'avait vu naître. Il connaissait pratiquement tout le monde et trouvait toujours un sujet d'intérêt commun avec son interlocuteur. Avec Beatrice et Malcolm Callahan, c'était Dixie. Ou plutôt, ç'avait été. Il n'avait pas parlé aux Callahan depuis que Dixie lui avait rendu sa bague, un an plus tôt. Il les avait vus une fois ou deux, mais de loin, et ni eux ni lui n'avaient été particulièrement désireux de réduire cette distance. Joe leur en voulait de traiter Dixie comme n'importe quelle autre employée et non pas comme une brillante gestionnaire, responsable en grande partie du succès de leur magasin.

— Voulez-vous que je vous guide ?
proposa Joe alors que le père de Dixie
répétait sa manœuvre pour la troisième
fois.

Malcolm le dévisagea comme s'il
venait de s'adresser à lui dans une
langue étrangère. Puis il hocha la tête.

— Ce serait bien aimable de votre
part. Il fait sombre, et je ne vois pas très
bien ce gros chêne qui me gêne.

— Je vais jeter un coup d'œil à
l'arrière. Bonjour Beatrice. Je me
réjouis de vous voir de retour parmi
nous.

— Merci, Joe. Quelles sont les
nouvelles, par ici ?

— Euh... je ne sais pas vraiment. Je
viens moi-même tout juste de rentrer

d'un voyage d'affaires de dix jours.

Il sentait que Malcolm était pressé d'en finir avec sa manœuvre. Il se dirigea jusqu'à l'arrière du véhicule en prenant tout son temps et évalua la situation d'un seul coup d'œil. Il suffirait de reculer tout droit d'un mètre, et ce serait parfait. Mais il devait gagner du temps. Il retourna à l'avant et se pencha à la portière du conducteur.

— Vous devriez ressortir et vous serrer plus à droite d'une cinquantaine de centimètres.

— Ah, bon ? Je pensais pourtant être à la bonne place.

— Pas tout à fait. Je vais me mettre à l'arrière du camping-car et je vous dirai quand vous arrêter.

— Merci, Joe, c'est très gentil à vous.

La manœuvre dura un bon moment. D'autant plus que Malcolm dut l'interrompre à plusieurs reprises pour bavarder avec des voisins qui s'arrêtaient pour le saluer. Joe retenait son souffle à chaque fois, craignant que l'un d'eux ne fasse une remarque au sujet de Shana, mais Malcolm, qui arrivait au bout de sa patience, se débarrassa d'eux assez rapidement. Joe se demanda comment Dixie et Shana allaient leur expliquer la situation. Le plan initial de Dixie prévoyait que Shana aurait vidé les lieux avant le retour de leurs parents. A l'évidence, elles avaient compté disposer d'un délai

plus long pour lui trouver un nouveau logement.

Il vit des phares apparaître au bout de la rue, puis reconnut la voiture de Dixie. Il décida qu'il serait plus prudent de rester dans les parages, au cas où Shana aurait besoin de son pick-up pour déménager ses affaires.

— Regarde, Malcolm ! s'exclama Beatrice d'un ton joyeux. Voilà Dixie qui arrive !

Elle s'approchait de la voiture lorsque trois des portières s'ouvrirent. Dixie descendit, puis Gavin.

— Et Gavin est là aussi ! Quelle merveilleuse surprise !

Au même instant, Shana descendit de la voiture à son tour. Beatrice se figea.

Shana se dirigea vers elle d'un pas assuré, flanquée de Dixie et de Gavin.

— Bonsoir, maman, dit Shana d'une voix qui tremblait un peu. Bonsoir, papa.

— Shana ?

— C'est bien moi, répondit-elle en faisant un pas vers sa mère, laissant derrière elle son escorte fraternelle. Et voici Emma, votre petite-fille.

— Je suppose que mademoiselle la-fugueuse a aussi un mari, persifla Malcolm en rejoignant son épouse pour lui entourer les épaules de son bras. Où est-il ?

— Le papa d'Emma est décédé. Je sais que ce doit être un choc pour vous. Je n'avais pas l'intention de vous

annoncer cette nouvelle aussi
brutalement.

— Dans ce cas, pourquoi le fais-tu ?
Ta mère n'a pas besoin de ce genre
d'émotion.

— Parce que vous seriez entrés dans
la maison et que vous vous seriez
demandé qui l'avait occupée en votre
absence. Je suis désolée. Je n'ai pas
lavé la vaisselle du petit déjeuner avant
de partir travailler.

Malcolm se tourna alors vers Dixie.

— C'est toi qui leur as permis de
s'installer chez moi ?

— Shana avait besoin d'un endroit où
dormir. Il n'y en avait pas d'autre qui
soit disponible.

— Ta mère t'a parlé plusieurs fois au téléphone. Tu n'as jamais évoqué ce sujet, ni demandé sa permission.

— C'est vrai, reconnut Dixie. Nous serions peut-être mieux à l'intérieur pour en discuter, non ? Il y ferait plus chaud.

— Il n'y a rien à discuter, répliqua Malcolm. Nous te faisons confiance, Dixie. Comment as-tu pu nous mentir ainsi après tout ce que nous avons souffert à cause d'elle ? Viens, Beatrice.

Joe, qui observait la scène de loin, avait déjà deviné comment tout cela se terminerait et il n'était pas du tout surpris que Malcolm tourne le dos à Shana — c'était l'homme le plus têtu qu'il connaisse. Ce qui l'étonna, ce fut

de voir Beatrice le suivre sans protester. Même si elle n'était pas encore prête à parler face à face avec Shana, il y avait Emma, l'enfant innocente. Sa petite-fille. Elle qui espérait devenir grand-mère depuis très longtemps !

— Maman ! cria Shana dans son dos. Laisse-moi une chance de m'expliquer. Je t'en prie !

Beatrice ralentit le pas. Malcolm la saisit par un bras et l'entraîna presque de force à l'intérieur de la maison.

— Ils ont besoin de temps, petite sœur, murmura Gavin en lui entourant affectueusement les épaules de son bras. C'est un véritable choc pour eux.

— Tout est ma faute, déclara tristement Shana. Je ne peux m'en

prendre qu'à moi-même...

Elle s'interrompt, relevant le menton avant de reprendre d'une voix raffermie :

— Non, ce n'est pas vrai. C'est aussi leur faute si je suis partie. Leur faute si je suis restée loin d'eux aussi longtemps. Je savais bien que je n'aurais pas dû m'installer dans leur maison en leur absence. Et maintenant, comment vais-je récupérer mes affaires ? Et celles d'Emma, son lait maternisé, ses couches et son biberon ? C'est le soir de Noël, et tous les magasins sont fermés. Je ne pourrai les remplacer ni ce soir ni demain.

— Je me charge de tout récupérer, déclara Joe. Vous, vous allez retourner

chez Dixie avec la petite et rester bien au chaud.

— Je vais y aller avec vous, Joe, décida Gavin.

Dixie se tourna vers Joe et lui adressa un regard empreint de reconnaissance. Sans se soucier de ce que Shana et Gavin pouvaient bien en penser, il s'avança vers elle et la serra longuement dans ses bras.

— Ils finiront par te pardonner, murmura-t-il.

— N'est-ce pas fatigant d'être mon éternel champion ? demanda-t-elle, s'efforçant de sourire. Combien de fois m'as-tu défendue contre eux ? Tu sais, j'ai souvent regretté que tes parents ne soient pas les miens.

Joe n'avait aucune réponse à cela. Il rejoignit Gavin, et ensemble ils remontèrent l'allée et allèrent sonner à la porte. Durant un long moment, il ne se passa rien. Puis Malcolm entrouvrit le battant de quelques centimètres.

— Shana est partie, l'informa Gavin. Joe et moi devons récupérer ses affaires. Et les affaires du bébé.

Malcolm acheva d'ouvrir la porte et tourna aussitôt les talons. Joe se sentit désolé pour eux tous. Ils ne se parlaient jamais, ne se faisaient jamais de confidences, ne laissaient jamais éclater ouvertement leur colère, ce qui leur aurait permis de se réconcilier et de s'embrasser ensuite. Joe ne s'était

jamais habitué à la froideur de Malcolm et de Beatrice.

— Il est inutile de prendre le berceau, dit Joe, s'adressant à Gavin. Dixie en a un chez elle.

Ils vidèrent le placard de Shana et transportèrent toutes ses possessions dans le pick-up. Lorsqu'ils retournèrent dans la maison, Beatrice avait rassemblé dans la cuisine les biberons d'Emma, son lait maternisé et ses petits pots, et les avait placés dans un sac en papier d'épicerie.

— Je n'ai pas pu voir son visage, chuchota-t-elle à l'oreille de Joe. Le visage du bébé.

— Elle a les traits des Callahan. Elle est magnifique.

Beatrice hocha la tête. Puis elle s'effaça pour le laisser sortir.

— Shana vient apparemment de vivre une situation très douloureuse, déclara Joe. Je crois qu'en ce moment elle a vraiment besoin de sa mère.

Il sortit. Gavin était resté près de son père sous le porche. Ni l'un ni l'autre ne parlait. Joe souhaita un joyeux Noël à Malcolm en passant et se dirigea vers son pick-up.

— Oui, joyeux Noël, papa, dit Gavin à son tour. Je suis en ville jusqu'à demain soir. Tu connais mon numéro de téléphone. Et, au fait, je ne prends pas le parti de Shana dans cette histoire. Je voudrais seulement que nous nous retrouvions en famille. Comme

n'importe quelle famille normale. Je sais que c'est beaucoup demander.

Il monta dans la cabine du pick-up et se tourna vers Joe.

— Merci.

— Heureux d'avoir pu être utile. Je suppose que Shana et le bébé vont dormir chez Dixie. Vous pouvez passer la nuit chez moi. Il n'y a plus de lit dans la chambre d'amis, mais mon sofa fera très bien l'affaire.

Ce qui signifiait, hélas, que Dixie et lui ne pourraient plus se voir.

— C'est très aimable à vous, répondit Gavin, et je crois que je vais accepter votre offre. J'étais tenté de rentrer directement chez moi, à San Francisco, mais ce ne serait pas la bonne solution.

Savez-vous pourquoi je rends si rarement visite à ma famille ?

— Parce que vous êtes souvent de service à l'hôpital ?

— La vérité, corrigea Gavin en riant, c'est que cet endroit me rappelle trop mes années d'enfance. J'ignore comment Dixie a pu le supporter. Oubliez ce que je viens de dire. Dixie vous avait, vous. Et aussi votre famille.

— Et Dixie pense toujours aux autres avant de penser à elle-même, répliqua Joe, prenant une nouvelle fois sa défense comme il l'avait toujours fait.

— Vous avez raison. Je me suis conduit en égoïste en l'abandonnant. Je parie qu'elle me trouve toujours de

bonnes excuses pour justifier mes absences répétées ?

— Oui.

— Pour Shana aussi ?

— Elle n'en a pas eu besoin. Lorsque Shana est partie, tout le monde a cessé de parler d'elle. Comme si elle était morte.

— Dixie et moi parlions d'elle quelquefois, déclara Gavin. Surtout à Noël, quand nous recevions sa carte de vœux, portant à chaque fois le tampon d'un endroit différent. Nous échafaudions toutes sortes d'hypothèses. Et aujourd'hui, elle est de nouveau parmi nous, avec un bébé sans papa.

— D'après elle, il est mort. Mais Emma a d'autres grands-parents, même

si Shana ne parle jamais du père de son bébé.

— Je ne serais pas très étonné qu'elle disparaisse une fois de plus dans la nature en laissant ce mystère entier.

— Je ne sais pas, répondit Joe après un instant de silence. Shana semble avoir trouvé sa place, ici, sans compter que, financièrement, elle n'a guère les moyens de s'installer ailleurs pour le moment. Et elle n'est plus la jeune personne en colère et terrorisée qu'elle était en arrivant chez nous.

Joe arrêta son pick-up dans le parking à l'arrière du salon de Dixie et se tourna vers son passager.

— Je vais simplement déposer les affaires de Shana et repartir aussitôt,

l'informa-t-il. Venez lorsqu'il vous plaira. Je laisserai ma porte d'entrée déverrouillée.

Il serra cordialement l'épaule de Gavin avant d'ajouter :

— Je suis heureux que vous soyez là, Gavin. Vos sœurs ont besoin de vous.

— Je ne suis ici que pour vingt-quatre heures.

— C'est mieux que rien.

Ils charrièrent toutes les affaires de Shana et du bébé au premier étage. Dixie avait déjà fait de la place dans son placard pour les vêtements de sa sœur.

— Aimerais-tu rester dîner avec nous, Joe ? proposa-t-elle lorsqu'ils eurent terminé. Caroline va arriver d'une

minute à l'autre et elle nous apporte des raviolis.

— J'ai des affaires à régler. Dix jours sur les routes...

— J'avais presque oublié ! Je suis désolée, Joe. Comment s'est passé ton voyage ?

— Très bien, je te remercie. A plus tard.

Il salua tout le monde d'un geste de la main. Dixie le rattrapa sur le pas de la porte.

— Je vais descendre avec toi. Pour verrouiller la porte.

— Je ne constate pas beaucoup de progrès dans l'avancement des travaux, remarqua-t-il au pied de l'escalier.

— Ils installent la plomberie et l'électricité. C'est un travail qui prend du temps, et on n'en voit pas tout de suite les résultats.

Elle glissa sa main dans la sienne et murmura :

— Merci, Joe.

— Tes parents finiront par revenir à la raison, assura-t-il en serrant ses doigts délicats entre les siens.

Elle se blottit contre lui et susurra, tout contre son cou :

— Te souviens-tu de notre première fois, Joe ?

— La première fois... que nous avons fait l'amour ?

Elle acquiesça en silence.

— Comment pourrais-je jamais l'oublier ?

Ils étaient arrivés à la porte de service. Elle s'arrêta et posa ses mains à plat sur sa poitrine.

— La plupart des couples n'auraient pas attendu aussi longtemps que nous.

— C'était le soir de la Saint-Sylvestre. Nous avons vingt ans. Presque vingt et un, en fait. Nous étions inséparables depuis sept ans déjà. C'est vrai, beaucoup de gens auraient été stupéfaits s'ils l'avaient su. Mais où veux-tu en venir ?

Fort ennuyé de ne pouvoir revenir se glisser discrètement chez elle ce soir et lui faire l'amour, il avait parlé d'un ton

un peu brusque, mais Dixie ne sembla pas s'en formaliser.

— Te souviens-tu ? murmura-t-elle en effleurant sa joue d'une lente caresse. Une fois que nous l'avions fait, nous n'étions jamais rassasiés l'un de l'autre et nous n'avions aucun endroit où aller pour nous aimer en toute tranquillité.

— Nous habitons encore chez nos parents, Dixie. Cela compliquait un peu les choses.

— Et c'est la raison pour laquelle nous avons acheté la maison ensemble. Nous avons besoin de notre propre...

— Nid d'amour ? suggéra-t-il. Pour nous adonner sans retenue au plaisir des sens ?

— Oui. Et, si j'y pense maintenant, c'est parce que ce plaisir va nous être refusé durant quelque temps, au moins jusqu'à ce que Shana trouve un autre logement.

— Je suis sûr que nous découvrirons une solution. Je pourrais louer une chambre d'hôtel. Tu m'y rejoindrais.

— Si je parviens à me libérer, ce serait fabuleux. Quand dois-tu repartir ?

— Pas avant le premier lundi de janvier.

Joe ne pouvait plus attendre une seule seconde de plus avant de l'embrasser. Il avait été absent ces dix derniers jours, mais il serait à la maison durant les dix jours à venir. Hélas, cette fois-ci, il allait probablement être condamné à

l'abstinence. Et cette idée lui déplaisait souverainement.

Il remâchait encore ces tristes pensées lorsqu'on sonna à la porte. Ils sursautèrent et s'écartèrent précipitamment l'un de l'autre. Puis elle pouffa de rire.

— Caroline, chuchota-t-elle. Le dîner.

Elle alla ouvrir la porte, riant toujours. Caroline lui remit un conteneur isotherme et sourit en reconnaissant son oncle.

— Salut, tonton Joe.

Ce « tonton Joe » qu'elle employait toujours avec lui était une vieille plaisanterie entre Joe et elle, car l'oncle en question était à peine cinq ans plus âgé que sa nièce.

— Gavin est ici, l'informa Dixie. Aimerais-tu entrer un instant pour lui dire bonjour ?

— Impossible. J'ai encore deux commandes à livrer. Amène-le avec toi demain, à la fête de mamie.

— Je ne sais pas encore si nous irons. Peut-être. Merci beaucoup de nous avoir apporté ce repas.

— Merci de sponsoriser mes études.

Elle leva la main en un geste d'adieu et disparut.

— Je suppose que je devrais monter ce dîner à l'appartement avant qu'il refroidisse, fit Dixie.

— Garde-le près de ton corps. Ce sera suffisant.

Elle lui sourit, puis reprit brusquement son sérieux.

— Si je ne te vois pas demain, j'espère que tu passeras un très bon Noël avec ta famille.

— Je te verrai, sois-en sûre. Je trouverai bien un moyen.

— Gavin m'a demandé si nous avions recommencé à nous voir, déclara-t-elle. J'ai éludé la question.

Il déposa un doux baiser sur ses lèvres. Comme il le faisait toujours après l'amour, lorsqu'ils gisaient tous deux, éblouis et sans force sur les draps froissés.

— Dors bien, murmura-t-il. Et tâche de venir, demain.

— J'essaierai.

Il effleura sa joue d'une dernière caresse et s'en alla avec ses regrets.

Joyeux Noël ? Certainement pas pour lui. Pas avec les fantômes des Noël passés pour lui tenir compagnie.

15

Derrière la porte fermée de sa chambre, Dixie entendit Emma qui pleurait. Il était 6 heures du matin.

Adieu ses rêves de grasse matinée.

La bonne nouvelle, c'était que Shana n'avait pas plié bagage durant la nuit pour quitter la ville. C'était un progrès, et un immense soulagement pour elle.

Les doigts noués derrière la nuque, elle resta un instant allongée à

contempler le plafond. En dépit de la confrontation avec leurs parents, le frère et les deux sœurs avaient passé une agréable soirée ensemble. La conversation avait parfois pris un tour sérieux, et ils avaient évoqué leur enfance entre un père et une mère assez âgés pour être leurs grands-parents et pour qui l'arrivée de leurs enfants était toujours restée un mystère insondable.

— Papa avait soixante-cinq ans lorsque j'ai quitté la maison, rappela Shana. Et maman soixante et un.

Dixie sentit son cœur se serrer. Elle avait déjà trente ans. A peine huit ans de moins que sa mère à la naissance de Gavin.

La nuit dernière, dans son lit, cette idée était revenue la hanter, et elle avait compris qu'elle commettait une erreur en s'accrochant à sa relation avec Joe. Si elle attendait qu'il ait réalisé tous ses projets de voyage et que par miracle il décide de rentrer, quel âge aurait-elle alors ?

— Papa et maman étaient déjà vieux à vingt-cinq ans, avait ironisé Gavin. Ils nous auraient étouffés de la même façon s'ils avaient été jeunes. C'est leur caractère.

Son frère avait peut-être raison, mais elle désirait fonder une famille à un âge où elle serait encore à même de se rappeler sa propre enfance, de

participer aux activités de ses enfants.
De les comprendre...

On frappa quelques coups discrets à la porte de sa chambre, et elle vit d'abord le petit visage souriant d'Emma apparaître dans l'embrasure.

— Joyeux Noël, mon petit ange !

— Joyeux Noël, tante Dixie ! répondit Shana en entrant dans la chambre en coup de vent. Nous avons préparé du bon chocolat chaud. Cela te dit ?

Elle s'efforça d'ignorer les images qui venaient de surgir dans son esprit. Le chocolat chaud fumant dans les tasses. Joe. Les confortables soirées d'hiver devant le feu...

— J'en prendrai volontiers, répondit-elle. Merci.

Elle joua avec Emma jusqu'au retour de Shana, qui réapparut au bout d'un moment et se glissa sous la couette près d'elle. Elles observèrent un instant le bébé pratiquer ses premières roulades, l'encourageant et applaudissant à ses succès. Tout à coup, Dixie se sentit incapable de refouler plus longtemps le flot de larmes qui montait à ses paupières.

— Qu'y a-t-il, Dixie ? demanda Shana en saisissant doucement sa main.

— Je désire avoir un bébé comme celui-ci, répondit-elle en soupirant. Mais j'ai tant à faire, Shana ! Je dois créer une entreprise de toutes pièces et en assurer le succès. J'ai des amis et une famille qui m'aiment, mais, malgré tout,

je ne peux m'empêcher de me sentir affreusement seule. Je sais qu'il est égoïste de ma part de désirer encore davantage de la vie alors que tant d'autres ont tellement moins que moi.

— Et que comptes-tu faire à ce sujet ?

Elle dévisagea sa sœur, interloquée. Elle s'attendait à des marques de sympathie, pas à cette question directe. Mais déjà Shana poursuivait :

— A mon avis, tu as deux possibilités. Reprendre Joe ou permettre à Kincaid d'entrer dans ta vie. Dans un cas comme dans l'autre, tu devras consentir à des sacrifices.

— J'aimerais qu'il existe une troisième solution.

— Tu pourrais adopter l'un de ces petits anges, suggéra Shana, indiquant la petite Emma, qui testait les notes aiguës de sa voix.

— Que penses-tu que je sacrifierais ?

— Avec Kincaid ? J'ai l'impression qu'il attend beaucoup de celle qui sera la femme de sa vie. Il serait sûrement un partenaire très romantique et attentif à tes besoins et il te traiterait comme une reine.

— Et quelle est la mauvaise nouvelle ? répliqua Dixie, entrant dans son jeu. Il y en a toujours une, non ?

— La mauvaise nouvelle, c'est qu'il ne recevrait pas le même traitement de ta part, ce qui serait lui faire une injustice. Parce que ton cœur appartient déjà à un

autre homme et qu'il lui appartiendra toujours.

Et c'était exactement ce que Kincaid, en homme avisé, avait deviné.

— Et avec Joe, fit-elle, ce n'est guère plus brillant. L'un de nous deux devrait sacrifier ses chances de réaliser son rêve personnel. Lui ou moi.

— C'est un choix difficile, reconnut Shana. Mais, personnellement, je choisirais l'amour. Et, si tu crois être la seule à souffrir de la solitude, essaie un peu d'imaginer ce que vit une maman célibataire.

Elle se tourna sur le côté pour faire face à sa sœur.

— Pourquoi ne me parles-tu pas de lui, Shana ?

Shana continua à siroter son chocolat chaud, cherchant visiblement à gagner du temps. Juste au moment où Dixie allait changer de sujet, elle déclara d'une voix neutre :

— Il s'appelait Richard. Nous avons tous deux dix-neuf ans lorsque nous nous sommes rencontrés et nous vivions à New York. Il était comme un autre moi-même, Dixie. Comme si nous ne faisons qu'un, lui et moi. Nous nous étions tous deux enfuis de la maison avant la fin du lycée. Son père était un homme violent. Richard et lui ont été à deux doigts d'en venir aux mains, et il a préféré partir avant que la situation ne dégénère davantage.

— Une décision intelligente.

— Richard était un esprit brillant, et le plus gentil des hommes. Nous avons la même ambition : nous désirions simplement vivre notre vie. Cela te semble-t-il puéril ? Nous avons énormément voyagé, travaillant çà et là pour assurer notre subsistance et avoir suffisamment d'argent en poche pour arriver jusqu'à la prochaine ville sur la carte. Nous n'avons jamais songé à fonder une famille et nous n'étions pas du tout tentés par le mariage. La relation que nous avions était pure et parfaite.

Elle reconnaissait bien là sa sœur. Shana avait toujours été un esprit libre que les craintes obsessionnelles de leurs parents avaient empêché de s'épanouir.

Comme elle le disait elle-même, Malcolm et Beatrice l'étouffaient.

— Un jour, Richard est tombé malade, poursuivit Shana d'une voix qui n'était plus qu'un murmure. Nous pensions que ce n'était qu'une grippe. Nous travaillions dans une exploitation agricole en Espagne, et Richard n'a pas cru nécessaire de consulter un médecin. Puis il s'est plaint de douleurs dans la nuque. Je l'ai conduit à l'hôpital, mais il était déjà trop tard. Il s'est éteint dans mes bras. C'était une méningite.

De grosses larmes commencèrent à rouler sur ses joues. Dixie serra sa sœur dans ses bras et pleura avec elle, partageant sa douleur. Même Emma avait cessé de jouer.

— Deux semaines plus tard, poursuivait Shana dans un murmure, j'ai appris que j'étais enceinte. Tout à coup, j'avais un but dans la vie. J'étais heureuse, Dixie. Les gens qui m'employaient se sont d'abord montrés très compréhensifs. Puis, lorsque j'ai été incapable d'accomplir plus longtemps le travail de deux personnes, ils m'ont licenciée. Je suis alors rentrée aux Etats-Unis, où j'ai vécu au jour le jour durant quelque temps. J'ai accouché d'Emma aux urgences de l'hôpital, puis une association nous a hébergées, Emma et moi, durant quelques mois dans un foyer pour mères célibataires. C'est eux qui m'ont fait cadeau de la voiture que je conduis, un don d'une bonne âme parmi

leurs adhérents. Ensuite, je suis rentrée à Chance City.

— Pourquoi es-tu partie autrefois, Shana ? Que s'est-il passé pour que tu t'enfuyes ainsi ?

— Tout un tas de choses. J'essaie de tourner la page.

Comprenant que sa sœur ne lui en dirait pas davantage, Dixie se contenta de la serrer plus fort dans ses bras.

— Promets-moi au moins que tu ne partiras plus.

— Cela, je ne peux pas te le promettre. Mais je ne partirai pas sans te prévenir et je garderai le contact avec toi. Il n'y a pas grand-chose pour moi, ici. J'ai besoin d'un job. Je dois subvenir à mes besoins et à ceux de ma

filles, et on ne peut pas dire que le marché du travail soit florissant dans cette ville. Après les fêtes de Noël, je n'aurai même plus mon emploi à temps partiel à la pépinière.

— Tout finira par s'arranger. Sois patiente.

Gavin arriva vers 9 heures. Ils déballèrent les cadeaux, préparèrent un somptueux petit déjeuner, puis sortirent se promener. Et, tout naturellement, leurs pas les conduisirent jusque chez Aggie, où la journée portes ouvertes battait son plein.

— Docteur Gavin Callahan, c'est une joie de te revoir ! s'exclama la maîtresse de maison en le serrant dans ses bras avec effusion. Doc Saxon

cherche toujours un jeune successeur pour son cabinet. Il rêve de pouvoir prendre enfin une retraite bien méritée.

— C'est ce que j'ai entendu dire, convint Gavin en riant.

— Il ne rajeunit pas, tu sais. Nous commençons tous à nous inquiéter pour nos futurs soins de santé.

— Doc Saxon est toujours l'un des meilleurs chirurgiens de cet Etat, Aggie. Et puis j'adore ma vie à San Francisco.

C'était oublier un peu vite ce procès pour erreur médicale, songea Dixie. Ne serait-ce pas merveilleux s'ils pouvaient convaincre Gavin de revenir s'installer à Chance City ?

C'était une idée folle, décida-t-elle. Gavin avait détesté cette ville presque

autant que Shana.

Ils se retrouvaient littéralement immergés dans le clan McCoy. Pour Dixie, c'était une vieille habitude, et Shana fit de son mieux pour s'adapter, surtout lorsque la petite Emma commença à passer de main en main comme un plat de hors-d'œuvre. Gavin se retira dans le petit salon pour regarder un match de football à la télévision et bavarder avec Donovan et Jake. Les trois frères Falcon et leurs familles étaient venus aussi. David Falcon était le meilleur ami de Joe depuis toujours, mais, depuis qu'il avait épousé Valerie, adopté sa fille et conçu un petit garçon avec elle, ils ne se voyaient plus aussi souvent.

Elle savait que cette amitié manquait à Joe. On aurait dit que tous les gens qu'ils connaissaient étaient aujourd'hui mariés et avaient mis au monde des enfants. C'était probablement l'une des raisons pour lesquelles Joe avait élargi le champ d'activité de son entreprise et semblait aussi désireux de s'éloigner de Chance City le plus souvent possible. Il commençait à se sentir étranger dans sa propre ville. Le retour de ses frères avait été un soulagement, mais eux aussi étaient mariés, aujourd'hui. Et cela faisait toute la différence.

Partout où on posait son regard dans la maison d'Aggie, il y avait des bébés, des jeunes enfants et d'autres plus grands. Absolument partout. Les Falcon

à eux seuls en avaient amené huit. Dixie avait été invitée aux enterrements de vie de jeune fille des épouses Falcon, puis à leurs mariages, et elle avait été la demoiselle d'honneur de deux d'entre elles. L'épouse de Gideon était celle qu'elle connaissait le moins bien. C'est vers elle qu'elle se dirigea.

— Je suis vraiment contente que vous ayez pu venir, Denise. Votre famille est si nombreuse aujourd'hui que les déplacements doivent ressembler à des expéditions.

— Nous sommes une petite tribu, n'est-ce pas ? Pas encore aussi nombreux que les McCoy, mais je ne désespère pas de les rattraper à la prochaine génération. On m'a parlé de

vosre projet de spa. C'est une idée fabuleuse.

— Et aussi un peu risquée, je le reconnais. Mais je suis sûre que vous êtes parfaitement au courant des aléas du commerce. Vous venez de vendre votre entreprise de Sacramento, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

— Shana, je te présente Denise Falcon, l'épouse de Gideon.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, assura Shana en lui serrant la main. Vous êtes une femme célèbre.

— Tout cela, c'est du passé, maintenant. Gideon et moi avons créé une nouvelle station de ski dans le nord de l'Etat. Aujourd'hui, c'est cela, ma vie. Cela, et mon petit garçon, bien sûr.

Elle indiqua son mari planté à quelques pas de là, tenant dans ses bras leur fils d'un an, à la tête couronnée de cheveux blonds.

— La vie de Sacramento ne vous manque-t-elle pas ? questionna Dixie. Ne regrettez-vous pas votre entreprise ?

— Pas du tout. Recruter du personnel de qualité à l'agence était un constant casse-tête.

— Denise était propriétaire de A Votre Service, une grosse agence de travail temporaire spécialisée dans le personnel de bureau et d'entretien, expliqua Dixie à l'intention de Shana. En fait, c'est à l'agence que Denise et Gideon ont fait connaissance.

— Je le dois à ma bonne étoile et à ses frères, Noah et David, qui eux aussi ont recruté des collaboratrices par l'intermédiaire de mon agence et qui les ont également épousées. Les gens en plaisantaient. Ils disaient que mon entreprise était devenue une agence matrimoniale. Et c'était vrai, en tout cas pour les frères Falcon.

Au même instant, Dixie aperçut Joe, qui venait d'entrer. Leurs regards se croisèrent à travers la foule.

— Excusez-moi une seconde, voulez-vous ?

Sans attendre une réponse, elle se dirigea tout droit vers le nouvel arrivant.

Puis elle s'arrêta net. Que lui prenait-il ? Elle ne pouvait tout de même pas

l'aborder ainsi, comme si c'était son droit.

Cette idée lui déchira le cœur. Elle tourna les talons et se fraya un chemin dans la foule jusqu'au petit salon, où elle se laissa tomber près de Gavin sur le sofa. Son frère la considéra d'un regard pénétrant.

— Joe vient d'arriver, n'est-ce pas ?

Elle ne se donna pas la peine de le nier.

— S'il te brise le cœur une seconde fois, Dixie, il aura affaire à moi.

— C'est très gentil de ta part, Gavin, dit-elle en glissant affectueusement son bras sous le sien. Mais je m'en tirerai très bien toute seule.

— Si jamais il te prenait l'envie de changer d'horizon, tu peux venir t'installer chez moi. Ma chambre d'amis sera toujours à ta disposition.

— Merci, mais j'ai un travail à plein temps et une entreprise à créer. Cela ne me laisse guère de loisir pour faire autre chose.

— En ce qui concerne le premier, tu es libre les dimanches et les lundis. Et, certainement, Kincaid n'a pas besoin que tu sois là à chaque seconde pendant qu'il travaille. Toi et moi, on jouera les touristes à San Francisco, on se baladera sur les fameux tramways à crémaillère, on ira admirer les bateaux sur le quai historique, à Fisherman's Wharf, et on se réglera de crabes jusqu'à en tomber

malades. C'est ma prescription, en tant que médecin, et tu dois t'y tenir.

— Merci.

— Tu es ma sœur. Je me fais du souci pour toi. Et je t'aime.

— Moi aussi je t'aime, mon grand frère. Es-tu certain de ne pas vouloir reprendre le cabinet de Doc Saxon ? Tu serais de service sept jours sur sept et vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et c'est ce que tu aimes. Papa et maman ne seraient qu'à quelques pâtés de maisons de ton cabinet médical.

— Pourquoi tant de haine, tout à coup ? s'enquit-il, faisant mine de s'indigner.

Il lui asséna une bourrade fraternelle sur l'épaule et, soudain, son regard alla

se fixer sur la porte.

— Qui est-ce ?

— Caroline McCoy.

— Vraiment ? Que sont devenus ses lunettes et son appareil dentaire ?

— Mon pauvre Gavin, tes souvenirs remontent à dix ans. Elle fait des études d'infirmière, aujourd'hui. Pourquoi ne vas-tu pas lui parler ?

— Je crois que c'est exactement ce que je vais faire. Tu te sens mieux, à présent ?

— Oui, grand frère. Merci.

— Tu crois sans doute m'agacer avec ce « grand frère » que tu ne cesses de répéter, remarqua-t-il en souriant. Mais j'ai une nouvelle pour toi. Cela me plaît.

Sur ces mots, il se leva et alla rejoindre Caroline. Ce faisant, il croisa Joe, qui venait tout droit vers Dixie. Elle se sentit piégée, et son inquiétude dut apparaître clairement sur son visage.

— Je suis désolé de te déranger, s'excusa Joe en s'accroupissant devant elle, mais ta mère t'attend sur le parking. J'ai reconnu sa voiture en passant et je me suis arrêté. Ton père ignore qu'elle est venue ici. Il faisait sa sieste quand elle est partie.

— Merci, Joe, murmura-t-elle en étreignant brièvement son bras. Joyeux Noël.

— Joyeux Noël à toi aussi. Appelle-moi plus tard.

Elle se hâta de rejoindre Gavin, qui préféra ne pas l'accompagner, puis retrouva Shana et le bébé, et elles sortirent rapidement sur le parking. Emma, qui avait été endormie dans les bras d'Aggie, n'apprécia pas la transition du chaud au froid du dehors et manifesta sa désapprobation en pleurant bruyamment. En les voyant arriver, Beatrice descendit de sa voiture.

Dixie ne savait que penser de la situation. Elle ne pouvait qu'espérer. Mais Shana n'hésita pas une seconde. Confiant la poussette et l'enfant en pleurs à sa sœur, elle se précipita dans les bras de Beatrice, et elles s'étreignirent avec effusion.

— Je suis désolée, maman ! Tellement désolée !

— Moi aussi, Shana. Moi aussi.

Dixie n'avait jamais vu sa mère pleurer auparavant. Devant ce spectacle, elle aussi sentit de grosses larmes rouler sur ses joues.

— Avant de devenir maman moi-même, je ne me doutais pas combien tu avais dû souffrir à cause de moi, fit Shana, qui sanglotait aussi dans les bras de leur mère.

Dixie souleva Emma hors de sa poussette et la berça contre elle, mais l'enfant non plus ne voulait pas cesser de pleurer.

Au bout d'un instant, Shana s'écarta de sa mère et la prit par la main.

— Viens, dit-elle. Je vais te présenter ta petite-fille.

* * *

Dixie ne s'attarda pas. Elle se retira discrètement pour leur permettre de rattraper le temps perdu. Elle ne se faisait pas trop d'illusions. Elle savait que tout ne serait pas forcément parfait entre elles dans l'avenir — et il leur restait toujours à gagner la confiance de Malcolm. Mais Shana devrait affronter ce problème elle-même.

Elle n'avait pas envie de retourner dans la maison d'Aggie, bien que Gavin y soit toujours. Alors elle lui envoya un message pour l'informer qu'elle allait

faire une promenade et qu'elle le verrait plus tard à l'appartement. Elle rempocha son téléphone, enfonça son bonnet de laine sur sa tête, enfila ses gants et commença à marcher droit devant elle.

La nuit, la ville avait l'air d'une carte postale avec toutes ses illuminations de Noël. Mais, en pleine journée, avec les congères sales au bord des trottoirs et les squelettes des grands chênes dépouillés de leur feuillage, elle présentait un décor plutôt mélancolique. Elle adorait l'hiver — lorsqu'elle ne devait pas se déplacer en voiture.

Elle soupira, projetant un nuage de vapeur devant elle. Tout bien considéré, elle menait une existence agréable et elle aurait dû être heureuse. Elle savait

pourquoi elle ne l'avait pas été durant l'année où Joe et elle avaient vécu séparés, mais, de bien des façons, elle souffrait encore davantage aujourd'hui.

Leur nouvel arrangement ne fonctionnait pas, tout du moins pas pour elle. En écoutant Shana lui raconter sa tragique histoire d'amour, elle avait pris conscience qu'elle perdait son temps dans une relation qui ne les conduirait nulle part. Elle désirait aimer comme Shana avait aimé : à la lumière du jour, sans se cacher, jusqu'à ce que la mort les sépare.

Une voiture ralentit en arrivant à sa hauteur et la suivit en roulant au pas jusqu'à ce qu'elle tourne la tête pour identifier le conducteur. *Kincaid*. Il

abaissa la vitre du passager. Elle se pencha à la portière et s'efforça de lui sourire.

— Puis-je vous conduire quelque part ?

— Je fais seulement une petite promenade, je vous remercie. Joyeux Noël.

— Joyeux Noël à vous. Je suppose que vous faisiez la fête chez les McCoy ?

— Oui, j'y suis allée avec ma sœur et mon frère. Gavin est en ville jusqu'à demain.

— Gavin ? Je ne l'ai pas revu depuis notre dernière année au lycée.

Chance City était décidément un tout petit monde.

— Et comment occupez-vous cette journée de Noël ?

— Pour le moment, comme vous voyez, je me promène en voiture.

Kincaid souriait, mais son sourire n'atteignait pas ses yeux. Il paraissait plus solitaire que jamais. Il était vraiment dommage qu'ils ne se soient pas sentis attirés l'un vers l'autre. Dixie éprouvait beaucoup de sympathie pour lui.

— Mes parents sont rentrés hier soir.

— Ah ? Et comment cela s'est-il passé ?

— Vous devez être la seule personne en ville à ne pas être au courant de tous les ragots minute par minute.

— Je suppose qu'aucun de nos concitoyens n'a noté mon nom sur son répertoire. Comment va Shana ?

Dixie se demanda pourquoi Shana se méfiait à ce point de Kincaid, qui l'avait pourtant toujours traitée avec beaucoup d'égards.

— Hier soir, il y a eu une scène un peu pénible, mais Shana est avec maman en ce moment même, et je garde l'espoir. Et il y a aussi de bonnes chances pour que Shana décroche un emploi grâce à l'agence A Votre Service, l'ancienne entreprise de Denise Falcon. Si cela pouvait la convaincre de rester à Chance City, j'en serais très heureuse.

— C'est une excellente nouvelle, en effet. Etes-vous certaine de ne pas

vouloir que je vous conduise quelque part ? Vous avez l'air d'avoir besoin d'une pause.

— Vraiment ? Je suis désolée, je suppose que j'ai baissé ma garde un instant parce que je me sens en confiance avec vous.

— Je suis content que vous l'ayez fait. Prenez soin de vous, Dixie, d'accord ?

Elle lui adressa un dernier geste de main amical alors qu'il redémarrait, puis se remit en marche. Elle aurait été incapable de préciser combien de temps elle avait marché, mais elle se retrouva soudain devant la maison de Joe. Leur maison. Il n'y avait toujours aucune pancarte devant la propriété indiquant qu'elle était à vendre.

Et, tout à coup, la vérité lui apparut dans toute son évidence. Bien qu'ils aient convenu ensemble que c'était nécessaire, elle n'avait pas tourné la page. Et Joe non plus. Il avait quitté la ville à plusieurs reprises, mené ses affaires, mais il n'avait pas fait le deuil de leur relation. Il ne s'était même pas décidé à vendre la maison.

S'il ne prenait pas l'initiative de lui dire adieu, ce serait à elle de le faire.

Elle frissonna sous la brise qui avait sensiblement fraîchi. Le parfum indéfinissable qui flottait dans l'air annonçait de façon certaine la neige. Dans une heure ou deux, les premiers flocons commenceraient à tomber.

Entendant un bruit de moteur derrière elle, Dixie se retourna et reconnut le pick-up de Joe qui remontait la rue. Il n'était pas resté longtemps à la fête de sa mère. Pourquoi ? Était-il parti à sa recherche ?

Cette folie devait cesser. C'était à présent une certitude.

Il arrêta son véhicule à sa hauteur, dans l'allée du garage.

— Veux-tu entrer une minute ?

« Pas encore. Je ne veux pas encore lui dire adieu. »

Mais l'heure était venue. Elle avait pris sa décision.

Elle acquiesça d'un hochement de tête. Une minute plus tard, ils étaient dans la maison. Seuls.

Une dernière fois.

16

Joe sentit immédiatement qu'elle n'était pas dans son humeur normale. Tout d'abord, il crut que quelque chose l'avait contrariée, et qu'elle s'efforçait de le dissimuler. Puis, il se rendit compte qu'elle était calme. Trop calme. Cela faisait très longtemps qu'il ne l'avait pas vue ainsi. Ces dernières semaines, elle n'avait donné le change qu'à force de détermination.

A cela, il fallait ajouter le fait qu'elle était partie marcher seule — et qu'il l'avait trouvée ensuite plantée devant la maison. Il s'affaira à ranimer le feu dans la cheminée, retardant le plus possible ce qui allait suivre. Car il devinait qu'elle n'était pas venue pour faire l'amour avec lui.

— Joe ?

A présent, il en était sûr. Le ton de sa voix ne lui laissait aucun doute là-dessus. Le sexe était tout en bas de sa liste de préoccupations.

— Il est temps, déclara-t-elle.

Il ne vint pas à l'esprit de Joe de douter un instant de quoi il s'agissait. Elle était venue lui dire adieu. Quelque chose s'était produit depuis qu'ils

s'étaient embrassés devant sa porte, le soir précédent. Elle semblait alors aussi désireuse que lui de trouver un lieu où ils pourraient s'aimer en toute discrétion. Mais plus maintenant.

Et le pire, c'était qu'elle avait raison. Ils avaient retardé leur rupture assez longtemps. Peut-être trop longtemps. Mais une question lui brûlait les lèvres, et il avait besoin de savoir.

— Est-ce à cause de Kincaid ?

— C'est à cause de moi.

Il hocha la tête en silence, puis il s'approcha d'elle. Elle ne fit pas un geste pour le repousser.

— Alors, c'est la fin ? murmura-t-il.

— Nous avons des objectifs différents dans la vie, Joe, et nous devons être

libres pour les réaliser. Ces dernières semaines, nous avons vécu dans les limbes. C'est trop dur. Toi et moi avons toujours été des personnes actives et dynamiques, mais nous avons perdu notre joie de vivre. Nous sommes comme paralysés. Immobiles.

— Tu as raison, bien sûr, mais cela ne signifie pas que cette décision soit facile à prendre.

— Non.

Il étudia son visage un instant, lut la douleur dans ses yeux, un chagrin égal au sien.

— Alors, que souhaites-tu que nous fassions maintenant, Dixie ? Sommes-nous censés nous serrer la main en nous souhaitant mutuellement bonne chance ?

Elle parcourut la pièce du regard, avant de déclarer :

— Ne crois-tu pas que cette maison que nous avons bâtie ensemble est le lieu idéal pour notre cérémonie d'adieu ?

— Et que dirais-tu du lit où nous dormions ensemble ?

Il n'espérait pas vraiment qu'elle dise oui, mais il se devait au moins d'essayer. D'autres rêves apparemment impossibles s'étaient réalisés. Pourquoi pas le sien ?

Elle hocha lentement la tête.

— Oui. Oui, ce serait très bien.

Il comprit à ce moment qu'il allait devoir signer ces sacrés documents et

mettre la maison en vente. Trop de souvenirs imprégnèrent ces murs.

Esquissant un sourire mélancolique, elle le prit par la main et l'entraîna vers la chambre. Au pied du lit, ils se tinrent un instant face à face, les yeux dans les yeux. Il ressentait pour elle la même passion qu'au premier jour, mais il savait qu'il devait modérer les élans de son cœur pour ne pas laisser ses sentiments obscurcir sa raison.

— Attends, murmura-t-elle alors qu'il commençait à la débarrasser de son pull avec des mains tremblantes comme si c'était la première fois. Lorsque tout sera terminé, je n'ai pas l'intention de m'attarder. Je vais me lever, me rhabiller, et puis je m'en irai. Et, je t'en

supplie, ne me raccompagne pas jusqu'à la porte.

— Comme tu voudras.

Il entreprit de la déshabiller avec des gestes lents, comme s'il déballait le plus précieux de tous les présents. Et cette lenteur augmentait encore leur plaisir, même lorsqu'elle le devêtit à son tour, effleurant son corps de ses doigts délicats.

La connaissance intime qu'ils avaient l'un de l'autre signifiait que non seulement ils savaient éveiller leur désir mutuel, mais aussi en retarder la satisfaction, s'arrêter juste avant le point de non-retour. Avec ses doigts, avec ses lèvres, Joe parcourut chaque centimètre carré de son corps, gravant ces instants

dans sa mémoire. Il explora la douceur familière de sa poitrine épanouie, sentit la texture des pointes roses sous sa langue, descendit vers la peau satinée de son ventre, trouva sa féminité brûlante, prolongeant cette douce torture au-delà des limites qu'il aurait crues possibles...

Mais il était temps de mettre un point final au dernier chapitre de leur histoire. Ils ne pouvaient pas éternellement repousser l'échéance fatale.

Il la prit dans ses bras et entra lentement en elle. Et, si son corps l'accueillit avec délices, il vit que ses yeux le suppliaient de s'arrêter, d'attendre encore.

Mais il ne pouvait plus attendre. Ils ne pouvaient plus attendre. Elle avait eu le courage de rendre cet instant possible, et il lui incombait de le mener jusqu'à sa conclusion.

A présent, leurs deux corps ne faisaient plus qu'un. Il savoura sa douceur, se penchant pour l'embrasser longtemps, passionnément. Ils trouvèrent simultanément leur rythme, atteignirent les cimes du plaisir dans une même explosion, voguant dans un éther où le passé n'avait plus aucune existence. Puis il se relâcha et enfouit son visage dans la tiédeur de son cou.

Les aiguilles de la pendule avaient dû continuer à tourner, mais Joe n'aurait su dire combien de temps ils étaient restés

ainsi enlacés, immobiles et silencieux dans les bras l'un de l'autre. Au bout d'un moment — un moment trop bref —, elle se glissa hors du lit et se rhabilla sans le regarder. Joe, lui, ne la quittait pas des yeux.

Puis elle se pencha au-dessus du lit et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Adieu.

— Adieu, répondit-il, la gorge serrée.

Quelques secondes plus tard, il entendit la porte se refermer doucement derrière elle.

— Sois heureuse, Dixie, murmura-t-il dans le silence.

Dans un petit moment, il irait trouver quelqu'un avec qui parler, bien qu'il ne sache pas encore avec qui. Plus tard.

Mais, d'abord, il devait faire son deuil.

Dixie ne savait pas où aller. Telle une feuille morte emportée par le vent, elle marcha sans but précis et se retrouva sans trop savoir comment sur une hauteur surplombant le parking du salon de coiffure. La voiture de sa mère était toujours garée à la même place.

Elle resta là un moment à la fixer, frissonnant dans le froid glacial. La neige annoncée avait commencé à tomber en gros flocons, lui brouillant la vue. Son téléphone sonna, la faisant sursauter. Après une seconde d'hésitation, elle le tira de sa poche. Ce n'était pas Joe.

— Bonjour, grand frère.

— Que fais-tu là, plantée dans la neige ?

— Comment...

— Je te vois, Dixie.

Elle l'aperçut alors qui lui adressait de grands signes depuis le parking.

— Vas-tu repartir pour San Francisco aujourd'hui ?

— Je ne sais pas. Devrais-je ?

Elle ne répondit pas, et ce silence finit par l'alarmer.

— As-tu besoin de moi ?

— Oui, répondit-elle d'une voix tremblante de larmes retenues. Oui, s'il te plaît.

— Ne bouge pas. J'arrive.

Elle en aurait été incapable même si elle l'avait souhaité. Ses pieds lui

donnaient l'impression d'être englués sur place.

Moins d'une minute plus tard, Gavin était là et l'aidait à monter dans sa voiture.

— Détends-toi, dit-il en redémarrant. Je vais t'emmener dans un endroit où nous pourrons bavarder sans être dérangés par les curieux.

Elle acquiesça en silence, fixant ses mains croisées sur ses genoux, luttant contre la boule d'angoisse qui lui obstruait la gorge. Elle sentit que la voiture quittait la route pavée et releva les yeux. Ils roulaient à présent sur un chemin de terre creusé d'ornières. Il neigeait plus fort, maintenant, mais les flocons tourbillonnants n'entravaient pas

encore la conduite. Gavin arrêta la voiture à l'orée d'une sapinière, mais il laissa tourner le moteur et augmenta le chauffage.

— C'est fini, dit-elle. Nous avons rompu.

— Il...

— Non, coupa-t-elle. C'est moi qui l'ai voulu ainsi. Mais... cela fait... si mal !

Gavin l'attira doucement à lui et, au lieu de lui offrir des paroles de réconfort, il la laissa simplement pleurer sur son épaule, se contentant d'être là, comme un havre de paix dans la tempête de ses sentiments.

— Nous avons recommencé à dormir ensemble, fit-elle entre deux sanglots.

Qu'en penses-tu ? Réponds-moi sincèrement. Pas comme un frère.

— Je pense que tu es une femme formidable, Dixie. Une femme avec un cœur immense débordant de tendresse, mais qui souffre parce que ce cœur est brisé. Si je disposais d'un médicament qui puisse le guérir, je te le prescrirais immédiatement. Mais je sais une chose — c'est que le temps guérit toutes les blessures.

— C'est ce que dit le dicton. Je me demande si je conserverai des cicatrices visibles.

— Pas toi. Tu aimeras à nouveau, parce que tu es une survivante. Et, un jour, tu seras capable de voir Joe sans éprouver la moindre douleur.

— Tu me le promets ?

— Je te le jure.

Ils restèrent encore un moment à bavarder en contemplant le ballet des flocons, puis elle fit observer qu'ils feraient mieux de rentrer avant que les chaussées ne deviennent trop glissantes. Gavin exécuta un demi-tour, et elle jeta un coup d'œil aux alentours pour tenter d'identifier l'endroit où ils s'étaient arrêtés.

— Est-ce ici que tu amenais tes petites amies pour flirter, au temps du lycée ?

— Oui, tu l'as deviné. Oh, les merveilleux souvenirs...

— Aucune personne spéciale dans ta vie, en ce moment ? s'enquit-elle en riant.

— As-tu idée du nombre de femmes qui refusent de sortir avec un gynécologue ?

— Je suppose que ta question est purement rhétorique ?

— Je vois que tu te sens mieux, remarqua-t-il en souriant.

— Oui. Grâce à toi.

Elle glissa son bras autour des épaules de son frère avant d'ajouter d'une voix douce :

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour toi ? Ne veux-tu vraiment rien me dire au sujet de ce procès ?

— Je ne peux vraiment pas, sœurlette. Si un changement se produit, je te le dirai.

Il arrêta la voiture dans le parking du salon de coiffure, lui fit promettre de lui rendre visite à San Francisco, puis redémarra.

La voiture de sa mère avait disparu.

Elle grimpa l'escalier, se sentant très lasse et regrettant le temps où elle pouvait être seule lorsqu'elle en avait besoin. Shana déciderait peut-être bientôt de se réinstaller chez leurs parents.

Il n'était pas interdit de rêver.

Elle trouva Shana endormie sur le sofa, la petite Emma pelotonnée contre elle. Elle s'arrêta un instant, souriant au charmant tableau qu'elles formaient, puis alla s'enfermer dans la salle de

bains et se fit couler un bain chaud moussant.

D'une certaine façon, elle se sentait déjà plus légère. Dès le lendemain, elle se remettrait sérieusement au travail et laisserait au temps le soin de panser ses plaies.

* * *

— T'ai-je réveillée ? s'enquit Joe, accroupi aux pieds de sa grand-mère, qu'il venait de trouver endormie dans son rocking-chair, le visage paisible.

— Si c'était le cas, ce ne serait pas grave, répondit-elle en souriant à son petit-fils. J'ai tout le temps de dormir.

J'adore ces grandes fêtes, même si elles m'épuisent.

— Où est passée Caroline ? demandait-il en rapprochant un tabouret.

— Peut-être encore chez Aggie. Je lui ai dit que je n'avais besoin de rien.

— Es-tu contente de l'avoir ici avec toi ?

— Oh, oui ! Elle est très différente de Dixie, bien sûr, mais c'est une jeune fille délicieuse, efficace et très attentionnée.

Elle s'interrompt un instant, scrutant attentivement le visage de son petit-fils, avant d'ajouter :

— Qu'y a-t-il, Joe ? Un problème ?

— Dixie et moi avons rompu pour de bon.

— Ah, je vois !

— Je te raconte cela parce que... en fait, je n'en sais rien.

— Bien sûr que si. Tu le sais parfaitement.

— Et si tu m'expliquais ce que tu entends par là ? répliqua-t-il, se surprenant à sourire malgré lui.

— Toi et moi avons toujours eu un lien spécial entre nous, n'est-ce pas ? Tu étais le dernier-né, celui qui reçoit généralement le moins d'attention. J'ai toujours eu à cœur de faire en sorte que tu n'en manques jamais de ma part.

— C'est vrai. Grâce à toi, je me suis toujours senti spécial.

— Tu es un homme spécial, Joe. C'est toi qui as maintenu la cohésion de la

famille après le décès de ton papa. Tu as porté ce fardeau sur tes épaules même lorsque ce n'était plus nécessaire. Tes sœurs ont toutes des maris qui les aiment et qui veillent sur elles. Aggie est sortie de son deuil et elle mène une vie agréable. Elle est heureuse.

Mamie Mae tapota la joue de son petit-fils et lui sourit.

— Aujourd'hui, c'est ton tour, Joe, et aussi celui de Dixie. Comme toi, elle a porté le fardeau de sa famille, tenté de remplir le vide laissé par le départ de son frère et de sa sœur. Elle s'est toujours sentie responsable de leur bonheur. Dixie et toi êtes comme des jumeaux. Pourquoi crois-tu que vous vous soyez affrontés aussi souvent ?

— Je n'y avais jamais pensé.

— Vous avez déjà rompu par le passé, et elle a toujours fini par te reprendre. Pourquoi serait-ce différent, cette fois-ci ?

— Nous nous sommes dit adieu.

— Ah ! Et qu'attends-tu de moi, Joe ?
Un conseil ?

— Je voudrais retrouver la paix.

— Dans ce cas, garde la foi.

Il la dévisagea comme s'il ne parvenait pas du tout à comprendre ce qu'elle voulait lui dire par là.

— Quoi ? C'est tout ? Je dois garder la foi ?

— Cela a l'air trop simple, n'est-ce pas ? fit Nana Mae avec un sourire amusé. Mais j'ai vécu cinquante-neuf

années de plus que toi, Joseph, et tu peux me faire confiance. Tout s'arrangera si tu gardes la foi. Ce qui doit arriver arrivera.

— J'aime assez la simplicité, répondit-il, se sentant déjà un peu apaisé. Tu es une femme d'une grande sagesse.

— Je suis comme tout le monde. La sagesse m'est venue lorsque j'ai réparé ce qui avait été brisé par ma faute. Ce sera la même chose pour toi.

Il prépara du thé pour eux deux, et ils firent une partie de Scrabble en croquant quelques biscuits de Noël. Et, lorsqu'il rentra chez lui, il s'endormit comme un bébé.

Il avait retrouvé la foi.

17

— Une année de coupes de cheveux gratuites, c'est ce qui était convenu, je crois, déclara Kincaid en achevant d'astiquer un porte-serviette d'acier chromé dans le salon de beauté flambant neuf.

On était samedi, la veille de la Saint-Valentin, la date que Dixie avait choisie pour l'inauguration des nouveaux locaux.

— Comme je vous l'ai dit il y a trois mois, monsieur Kincaid, rappela Dixie, parcourant la pièce d'un regard admiratif, ces coupes de cheveux gratuites vous sont acquises pour la vie. Puis-je espérer vous voir à l'inauguration, tout à l'heure ?

— Je ne manquerai cela pour rien au monde. Je n'ai pas travaillé très souvent sur des locaux commerciaux et je compte bien en retirer un peu de publicité.

Il referma sa boîte à outils pour la dernière fois avant de lui faire face de nouveau.

— Voilà, dit-il. Aujourd'hui, l'inauguration officielle. Demain, la foule des clientes de la Saint-Valentin.

Avez-vous fait des projets pour vous-même ?

— Une bonne nuit de sommeil, répondit-elle en souriant. Mes parents repartent en voyage aujourd'hui, et je n'ai plus besoin de les remplacer durant leur absence. Ils ont enfin compris qu'ils peuvent faire confiance à Doug. Et ce n'est pas tout. Papa a accepté que Shana et Emma viennent vivre chez eux, bien qu'il refuse encore de lui adresser la parole. Je vais enfin retrouver ma chère solitude.

— Cela n'a pas dû être facile, pour vous.

— Non, c'est vrai. Mais Shana travaille régulièrement avec A Votre Service, désormais, et elle économise

pour s'installer dans son propre appartement. Tout va s'arranger.

— Je m'en réjouis. A présent, je vais vous laisser profiter de votre espace durant l'heure qui vous reste avant l'ouverture officielle.

— Merci pour tout, Kincaid. Merci du fond du cœur.

— C'était votre projet, Dixie. Votre vision. Je n'ai fait que la rendre réalisable. Oh, j'allais oublier ! Je fais visiter la maison cet après-midi. Les acheteurs ont déjà obtenu un crédit auprès de leur banque et, s'ils aiment la propriété, il y a de fortes chances que la vente ait lieu dès aujourd'hui. Ce serait idéal, puisque Joe compte rester absent durant les six prochains mois.

Cette nouvelle lui fit l'effet d'un coup de poing dans l'estomac, et elle se sentit pâlir. Six mois ?

— Que voulez-vous dire ? Joe va partir ?

— Je suis désolé, Dixie, s'excusa Kincaid, visiblement mal à l'aise. Je croyais que vous le saviez déjà.

Elle secoua la tête. A l'évidence, elle était la dernière à en être informée. Même Kincaid était déjà au courant.

— J'ai entendu dire qu'il avait décroché un job quelque part à l'étranger. A bientôt, Dixie.

Sur ces mots, Kincaid se hâta de sortir.

A l'étranger ? songea-t-elle, atterrée. Pourquoi ne lui avait-il rien dit ? Et quel

genre de mission nécessiterait six mois de travail ? Le tas de compost le plus haut du monde ?

Pourquoi avait-il gardé le secret ? Ne méritait-elle pas au moins un coup de téléphone pour l'avertir d'un événement aussi important que celui-ci ?

Elle avait croisé Joe à plusieurs reprises depuis qu'ils s'étaient dit adieu, mais ils n'avaient pas échangé la moindre parole. Depuis, elle s'était jetée à corps perdu dans son travail et s'était sentie chaque jour plus forte.

Jusqu'à maintenant. Jusqu'à l'instant où elle avait appris qu'il s'apprêtait à partir durant six longs mois. A l'étranger. Elle ne saurait pas ce qu'il faisait, pas même par les ragots. Et il

demeurerait suffisamment longtemps là-bas pour rencontrer d'autres femmes. Pour tomber amoureux.

Elle avait toujours su que ce jour arriverait. Ce dont elle était loin de se douter, c'était qu'elle n'y était pas du tout préparée. Elle avait seulement enfoui ses sentiments sous une avalanche de travail, cherchant l'oubli dans l'épuisement.

Elle parcourut lentement les pièces de son nouvel établissement, L'Interlude, Salon de beauté et Spa, y cherchant pour elle-même la sérénité promise par les prospectus qu'elle avait fait imprimer. Elle parcourut du regard la grande pièce de façade avec ses quatre fauteuils et ses trois lavabos, contempla d'un œil

satisfait la station de manucure et pédicure et l'élégant présentoir pour ses produits de beauté. Un espace séparé était réservé à des salles privées, destinées aux massages et aux soins du visage, ainsi qu'à un grand dressing conçu tout spécialement pour les mariées et leurs demoiselles d'honneur, avec sa station de maquillage. Il y avait aussi une salle de repos et un grand Jacuzzi bouillonnant pouvant accueillir confortablement deux personnes.

Elle avait recruté des collaboratrices formidables pour l'assister et passé des conventions avec plusieurs chambres d'hôtes de la ville afin d'être en mesure de proposer des séjours tout compris.

Dixie était prête, et impatiente de se lancer dans cette nouvelle aventure — et, en même temps, vaguement insatisfaite à présent que tout était terminé. C'était, elle le savait, le contrecoup normal d'une période d'intense activité, mais elle soupçonnait que la véritable raison de son malaise était le prochain départ de Joe.

Le carillon de l'entrée tinta dans le silence.

— Dixie ? appela une voix féminine. Etes-vous là ?

— Bonjour, Sharlene, la salua Dixie, secouant sa torpeur. Comment se sent notre future jeune mariée ?

— Nerveuse, reconnut la jeune femme avec un sourire rayonnant. Et aussi très

excitée. J'espère seulement qu'il ne va pas pleuvoir. Verriez-vous un inconvénient à ce que nous déposions toutes les robes de la cérémonie chez vous aujourd'hui ? Ma tante va les repasser à la vapeur, et il serait plus pratique de les laisser accrochées sur un portant jusqu'à demain.

— C'est une excellente idée. Toutes ces jolies robes exposées dans le dressing des mariées seront une démonstration des possibilités de ce nouvel établissement.

— La pièce sera fermée à clef, n'est-ce pas ?

— J'y dormirai moi-même cette nuit si cela peut vous rassurer, Sharlene.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit la jeune femme en riant. Je me sens seulement un peu nerveuse. Pas vous ? Je veux dire avec l'inauguration de vos nouveaux locaux ? Ce que vous avez fait ici est vraiment magnifique.

— Merci. Je ne suis pas nerveuse, mais j'ai hâte que tout le monde voie le résultat de tout ce travail. Et j'espère que la clientèle me suivra.

— Moi, en tout cas, je vais recommander à toutes mes amies de venir chez vous. A présent, je ferais mieux de filer. Je dois avertir ma mère que nous pouvons apporter les robes.

— Demandez-lui de se garer dans le parking à l'arrière du salon. Je sortirai moi-même pour vous accueillir.

La journée passa très vite. Les gens allaient et venaient, dévoraient les biscuits et faisaient honneur au punch, la couvraient de compliments et emplissaient son carnet de rendez-vous. Shana et Caroline faisaient office d'hôtesse, expliquant les possibilités de l'établissement à la nouvelle clientèle, et, leurs subtiles incitations résultèrent de deux réservations pour des préparatifs de mariage ainsi que plusieurs forfaits « soins et spa » offerts par des maris à leurs épouses à l'occasion de la Saint-Valentin.

Elle avait atteint ses objectifs. De toute évidence, son entreprise serait un succès dès le départ. Et, grâce au

bouche-à-oreille, elle tournerait bientôt à plein régime.

Les dernières personnes partirent enfin. Shana rassembla le reste de ses affaires et partit s'installer dans la maison de leurs parents pour une période minimum d'un mois.

Puis Dixie se retrouva seule.

Elle avait tenu le choc de cette journée grâce à un flot d'adrénaline et, maintenant que tout était terminé, elle se sentait vidée de toute énergie. Des larmes de fatigue lui brouillèrent la vue. Elle les laissa couler, sachant qu'elles ne pouvaient être que bénéfiques.

Elle jeta un coup d'œil dans toutes les pièces pour s'assurer que tout était en ordre, mais Shana et Caroline les

avaient laissées impeccablement rangées. Pas une seule serviette de papier ou un gobelet vide en vue. Pour finir, elle entra dans le dressing des mariées, où cinq robes — l'une blanche et les quatre autres rouge vif, la couleur de la Saint-Valentin — étaient accrochées suffisamment haut pour que les ourlets ne touchent pas la moquette. L'un des murs était entièrement occupé par un grand miroir.

Elle se lava le visage et les mains au lavabo, puis décrocha la robe de mariée et la tint déployée devant elle. Le style n'était pas celui qu'elle aurait choisi pour elle-même, mais il convenait à merveille à une sémillante jeune femme comme Sharlene.

Dixie s'apprêtait à raccrocher la robe lorsqu'elle aperçut Joe planté dans l'encadrement de la porte. Son cœur fit un grand bond dans sa poitrine, mais elle remit le vêtement en place avec une nonchalance affectée.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Quelques secondes seulement, assura-t-il en entrant dans la pièce. Désolé si je t'ai fait peur.

— Que veux-tu ?

— J'avais seulement envie de voir le résultat de tes efforts. C'est impressionnant, Dixie. Une magnifique réussite !

Et pas seulement sur ce plan, songea-t-elle. Non seulement elle avait terminé le nouveau salon, mais elle s'était aussi

libérée de la tyrannie de ses parents et avait presque réussi à évacuer Joe de son système.

Presque.

Elle n'y était pas encore tout à fait parvenue, c'est vrai, mais ces six prochains mois loin de lui achèveraient sans doute le travail. A cette seconde, Dixie devait reconnaître qu'elle aurait tout donné pour pouvoir courir se blottir dans ses bras.

— Kincaid m'a informée qu'il comptait faire visiter la maison cet après-midi, déclara-t-elle.

— Je n'ai pas eu l'occasion de parler avec lui.

Dixie demeura silencieuse, attendant qu'il lui annonce lui-même son intention

de partir six mois à l'étranger. Heureusement, la gaffe de Kincaid l'avait préparée pour le choc qui allait suivre. Elle allait lui permettre de rester calme et de féliciter Joe pour son succès comme si son départ ne signifiait rien pour elle.

Après tout, elle aussi avait à présent sa propre entreprise à gérer et sa propre réussite à assurer.

Et des factures à régler. De grosses factures. Son succès dépendrait entièrement de sa capacité à remplir son carnet de rendez-vous.

Le téléphone de Joe sonna. Il jeta un coup d'œil à l'écran, articula silencieusement : « Kincaid » et prit la communication.

— Oui. En fait, je me trouve près d'elle à cet instant même. Je vous rappelle dans un moment.

Il referma son téléphone et fit de nouveau face à Dixie.

— Tes bottes rouges porte-bonheur ont bien fonctionné aujourd'hui, déclara-t-il. Kincaid vient de recevoir une proposition d'achat au prix exact que nous demandions.

Loin de se réjouir de cette nouvelle, elle sentit son cœur se serrer. Tout à coup, ce qui n'avait été qu'une idée devenait la réalité. Ils ne pouvaient plus retarder l'échéance fatale.

— Alors ? insista Joe. Dois-je lui répondre que nous sommes d'accord ?

« Et si ces acheteurs étaient des gens horribles ? songea-t-elle. Et s'ils saccageaient notre merveilleux jardin ? Et si... »

Il fallait qu'elle sache.

— J'aimerais d'abord lui poser une question, répondit-elle en cherchant rapidement le numéro de Kincaid sur son répertoire.

— Qui sont les acheteurs ? demanda-t-elle dès qu'il eut décroché.

— Le nouveau pasteur et son épouse. Ils viennent de se marier, et la jeune femme est immédiatement tombée amoureuse du jardin. Apparemment, le jardinage est sa passion depuis toujours.

— Oh !

— Vous pourriez difficilement trouver une meilleure offre, rappela Kincaid d'un ton raisonnable.

— Je sais.

Elle abaissa son téléphone et se tourna vers Joe.

— Alors, c'est d'accord ?

Joe acquiesça, mais on voyait bien qu'il était aussi peu enthousiasmé qu'elle. C'était stupide de s'attacher ainsi à une maison, bien sûr, mais c'était pratiquement une ruine lorsqu'ils l'avaient trouvée. Et ils l'avaient transformée. Ils en avaient fait un foyer confortable, avec le travail de leurs mains et avec tout leur amour.

Mais la minuscule étincelle d'espoir qui brillait encore dans son cœur venait

de s'éteindre. Il n'allait pas changer d'avis ni lui demander de reprendre la vie commune. En lui donnant son accord pour vendre la maison, il avait mis un point final à leur histoire.

— Dites à ces gens que nous acceptons leur offre.

— Aimeriez-vous les rencontrer ? s'enquit Kincaid.

— Non, ce ne sera pas nécessaire. Au moins que Joe...

Elle se tourna vers Joe, qui lui fit signe que lui désirait faire la connaissance de ces acheteurs potentiels avant de leur céder sa maison.

— Joe souhaite les rencontrer, corrigea-t-elle.

— Dites-lui que nous l'attendrons devant la propriété.

Elle transmit l'information, puis ils retournèrent ensemble dans la pièce principale. En passant la porte, son épaule effleura le bras de Joe, et elle eut la nette impression de recevoir une décharge électrique. Elle en fut mortifiée, comme une preuve supplémentaire de faiblesse.

Son cœur battait à tout rompre. Elle savait qu'il venait de parler, mais elle n'avait pas compris un traître mot de ce qu'il venait de dire.

— Comment ?

— Je te demandais si tu avais déjà un cavalier pour la Saint-Valentin, répéta-t-il.

— Comment pourrais-je avoir trouvé un cavalier ? répliqua-t-elle, consternée de constater que le simple contact de leurs corps pouvait générer une telle bouffée de désir en elle. Tout ce que j'ai fait, c'est travailler et travailler encore !

« Pendant que toi, tu t'amusais », faillit-elle ajouter.

— Désolé, s'excusa-t-il, levant les mains en un geste apaisant. J'étais seulement curieux, c'est tout.

— Avais-tu autre chose à me dire, Joe ?

Elle le vit hésiter, et son cœur battit encore plus fort dans sa poitrine. Elle pressentait le pire.

— Je dois retourner à la maison pour rencontrer Kincaid et les acheteurs,

déclara-t-il. Au revoir.

Et il était parti. Parti sans lui avouer qu'il comptait quitter le pays. L'excluant de son monde comme si elle n'avait jamais existé.

Elle avait envie de hurler, de tout casser autour d'elle. Mais, au lieu de cela, elle sortit un conteneur géant de crème glacée à la menthe et aux éclats de chocolat qu'elle gardait dans son congélateur. Puis elle alla chercher une grande cuiller.

Le conteneur était déjà à moitié vide lorsque son téléphone sonna.

« Quoi encore ? » songea-t-elle, irritée. Ne pouvait-on pas la laisser ruminer son chagrin en paix ? Mais sa

curiosité fut la plus forte. Elle prit la communication.

— Dixie ? Tu devrais vraiment venir rencontrer ces gens.

— Non.

— S'il te plaît, viens, insista-t-il. Nous t'attendons.

Là-dessus, il raccrocha, la privant de l'opportunité de refuser une nouvelle fois avec encore plus de véhémence.

Mais, à présent, il avait vraiment éveillé sa curiosité.

Elle rangea le conteneur de crème glacée dans le congélateur, passa une touche de rouge sur ses lèvres pour faire bonne figure devant des gens qu'elle n'avait pas envie de connaître, puis reprit le chemin de son ancienne maison

pour la dernière fois. La seconde
dernière fois.

18

En arrivant devant la maison, Dixie ne vit aucun véhicule dans la rue, hormis le pick-up de Joe. Elle gara sa voiture le long du trottoir, faisant de son mieux pour refouler son irritation. Pourquoi l'avait-il fait venir ici ? Elle avait tout le temps de faire la connaissance des nouveaux propriétaires.

Elle arriva devant la porte. Etait-elle censée frapper chez elle ? Ces gens ne

penseraient-ils pas que c'était étrange ?
A leur place, elle aurait trouvé cela tout à fait bizarre.

Elle tendit sa main vers la poignée. La porte s'ouvrit.

— Bonjour, dit Joe en s'effaçant pour la laisser entrer.

— Où sont-ils tous ? s'enquit-elle en jetant un regard étonné autour d'elle.

— J'aimerais que tu gardes l'esprit ouvert, d'accord ?

Pourquoi ? Qu'avaient ces gens de si étrange qu'il doive la mettre en garde ?

Elle ne pouvait pas lui poser ces questions à haute voix de crainte qu'ils ne l'entendent. Mais elle tendit le cou pour s'assurer qu'ils n'étaient pas au bout du couloir. Personne.

— Que se passe-t-il, ici ? chuchota-t-elle. Je ne vois pas âme qui vive. Où sont les acheteurs ?

— Ils sont ici.

— Où ? Dans le jardin ?

Il saisit ses mains entre les siennes. Dixie tenta de se dégager.

— Non, répondit-il, serrant ses mains plus fort. Ils sont ici.

— Ici ? répéta-t-elle. Les acheteurs, c'est nous ?

Elle ne l'avait jamais vu ainsi. Si étrangement calme et pourtant anxieux. Elle ignorait à quel jeu il jouait, mais il n'était pas question de se laisser convaincre de faire l'amour avec lui. Cette fois-ci, elle résisterait. Elle avait fait de grands progrès sur la voie de la

guérison, et ce serait une grave erreur de lui céder de nouveau — même si son propre corps le réclamait.

Elle ne devait pas le laisser penser qu'il la retrouverait toujours, patiente et fidèle comme Pénélope, en rentrant de ses voyages. Le prochain durerait six mois !

— Je ne veux pas revenir en arrière, Joe. Je ne peux pas.

Se libérant brusquement de son étreinte, Dixie se dirigea vers la porte. Posa une main sur la poignée. Se retourna vers lui.

— Je ne peux pas, Joe. C'est impossible.

— Impossible de m'épouser ?

Elle se figea.

— Comment ?

— Ce n'est pas ainsi que j'imaginai cet instant, murmura-t-il en venant se placer juste derrière elle. Je sais que j'ai été en dessous de tout en laissant passer ma chance. Retourne-toi, s'il te plaît.

Elle devait avoir mal compris. L'épouser ? Comment était-ce possible ?

— Tu as les doigts glacés, fit-il en s'emparant une nouvelle fois de ses mains pour les frictionner entre les siennes. Je t'aime, Dixie. Aucune autre femme n'a jamais existé pour moi. L'idée que nous soyons de nouveau séparés m'est insupportable. Je veux t'épouser, fonder une famille avec toi et

vivre ici, à Chance City. C'est ici qu'est notre place.

— C'est vraiment ce que tu désires ?

Il acquiesça en silence.

— Mais...

— Mais quoi ?

Elle nageait en pleine confusion. Elle avait attendu si longtemps qu'il prononce ces paroles qu'elles n'avaient plus aucun sens pour elle.

— Tu as demandé à Kincaid d'accepter l'offre de ces gens.

— J'ai annulé la vente. Je n'ai pas envie d'aller vivre ailleurs. Nous pouvons agrandir la maison, ou même y ajouter un étage pour l'adapter à nos besoins. Parce que cette maison est la

nôtre, Dixie. Nous nous ne pouvons pas nous en séparer.

— Mais... et ton entreprise ?

— Je vais me mettre à la recherche d'un associé. Nous nous partagerons le travail, et ainsi chacun de nous aura à voyager moins souvent. J'ai pris conscience que je n'avais pas besoin d'autant de changements que je le croyais. Tout le monde me répétait que je devrais partir, me donner du bon temps et oublier les responsabilités que j'ai portées pendant si longtemps. Mais j'ai vite découvert que l'intérêt de ce style de vie était largement exagéré. Certaines habitudes sont tellement enracinées qu'on ne peut jamais s'en

débarrasser, tu sais. Sans elles, je me sens un peu perdu.

— Que comptes-tu faire, concernant ce travail à l'étranger ? Et d'abord, en quoi consiste-t-il ?

— Qui t'a parlé de cela ?

— Nous vivons à Chance City, Joe.

— J'avais presque oublié, dit-il en souriant. En fait, c'est David qui m'a mis en contact avec ces clients.

— David Falcon ?

— Il fait beaucoup d'affaires au Moyen-Orient, ces temps derniers. L'émir d'un de ces petits pays pétroliers a décidé de lancer un programme d'aménagement d'espaces écologiques pour faire face au problème récurrent de

la sécheresse. David a recommandé mon entreprise.

— C'est exactement le genre de travail que tu aimes.

— Je t'aime aussi, toi, murmura-t-il en prenant doucement son visage entre ses mains.

Elle lui sourit et sentit toute sa tension se dissiper. Elle commençait à croire à l'impossible.

— Tu viens de créer ton entreprise, Dixie, rappela-t-il. Je ne te demanderai jamais de l'abandonner. Il y aura d'autres opportunités pour moi, plus près de la maison.

— Je veux partir avec toi.

— Comment ? Non ! Tu ne peux pas faire cela ! Tu viens à peine de réaliser

ton rêve.

— Moi aussi j'ai envie de découvrir le vaste monde. Avec toi. Ce serait notre chance de vivre une aventure ensemble avant de devenir parents. Je voudrais que tu acceptes ce travail et je voudrais t'accompagner. Nous pourrions aussi visiter d'autres lieux, n'est-ce pas ? D'autres pays ? Shana acceptera peut-être de gérer le salon, et je rentrerai de temps à autre en avion pour m'assurer que tout va bien. Cette opportunité ne se représentera jamais plus dans notre vie.

Elle se blottit dans les bras de Joe, avant de murmurer :

— Je t'aime aussi, Joe. Je n'ai jamais cessé de t'aimer. Emmène-moi dans le

désert pour une longue lune de miel. S'il te plaît.

— Je n'arrive pas à croire à ma chance, dit-il en prenant son adorable visage entre ses mains. Nous avons gaspillé tant de temps...

— Il n'a pas été gaspillé. Nous avons besoin de nous séparer afin de mieux nous retrouver. Et, cette fois-ci, notre amour sera plus fort, plus sûr. Nous devons nous éloigner temporairement l'un de l'autre pour redevenir un vrai couple. Je n'aimerai jamais un autre homme que toi.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres, puis se recula pour plonger son regard dans le sien.

— Je n'ai appris que ce matin que tu étais censé partir. Qu'est-ce qui a bien pu te faire changer d'avis entre-temps ?

— Toi, répondit-il en glissant ses doigts dans ses cheveux soyeux. J'étais venu t'informer de cette proposition d'achat avant que tu ne l'apprennes par quelqu'un d'autre. Et puis je t'ai observée tenant cette robe de mariée devant toi. En voyant l'expression de ton visage, j'ai compris que c'était ce que je désirais aussi. Ce dont j'avais besoin. Tout à coup, mes projets de voyage m'apparaissaient secondaires. Ce que je désire plus que tout, c'est vivre auprès de toi. Merci d'avoir trouvé le moyen de concilier mes deux rêves et de les rendre tous deux possibles.

— Où se trouve le cœur, là est la maison, dit-elle en lui souriant tendrement.

— On ne saurait mieux l'exprimer. Et maintenant...

Il recula d'un pas et, plongeant une main dans sa poche, il produisit une magnifique bague de fiançailles. Puis il mit un genou à terre devant elle.

— Je t'aime avec tout mon cœur, avec toute mon âme, Dixie Callahan. Je veux t'épouser et élever une ribambelle d'enfants avec toi.

— Je serai très honorée de devenir ta femme, répondit-elle en s'agenouillant à son tour.

Il glissa la bague scintillante à son doigt et y déposa ses lèvres un bref

instant, puis il prit Dixie dans ses bras et l'embrassa. Demain, ils rassembleraient le clan pour une grande fête. Mais pas ce soir. Ce soir, ils chériraient le trésor qu'ils avaient redécouvert et tourneraient toutes leurs pensées vers l'avenir.

Sa longue attente avait pris fin. Dixie allait enfin devenir sa femme. Pour toujours.

TITRE ORIGINAL : AT LONG LAST, A BRIDE

Traduction française : EDOUARD DIAZ

© 2010, Susan Bova Crosby. © 2010, 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en novembre 2010

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

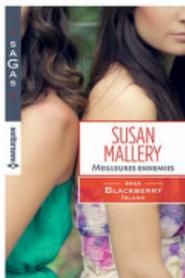


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :
Osez

la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS
ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR
www.harlequin.fr**

Ebooks, promotions, avis des
lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux
concours...

et bien d'autres surprises
vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans
préférés sur smartphone
et tablettes avec nos
applications gratuites



Disponible sur iPhone
App Store



Disponible sur iPad
App Store



DISPONIBLE SUR
Google play



 **HARLEQUIN**

SUSAN CROSBY

UNE INOUBLIABLE NUIT D'AMOUR

Depuis la merveilleuse nuit qu'ils ont passée ensemble, Keri n'a jamais cessé de penser à Jake. Elle devrait donc être ravie à l'idée de donner bientôt naissance à son enfant et, surtout, de devenir sa femme. Sauf que Jake s'est montré très clair : pour lui, leur aventure n'a été qu'une terrible erreur, et il ne lui offre de l'épouser que pour le bien de leur futur bébé...

L'ENFANT DE DONOVAN MCCOY

Après avoir longtemps résisté aux avances de Donovan McCoy, Laura a fini par accepter leur incroyable attirance. Elle commence même à penser que celui-ci pourrait être l'homme de sa vie. Mais tout s'effondre lorsque Donovan lui annonce son désir d'avoir un enfant. Car c'est la seule chose qu'elle ne pourra jamais lui offrir...

UNE FEMME AMOUREUSE

Dixie s'est finalement décidée à quitter Joe McCoy, après des années de liaison. Une décision très difficile à prendre, mais aujourd'hui qu'elle a retrouvé son assurance elle ne la regrette pas. C'est du moins ce qu'elle croyait, car lorsque, un an après leur rupture, Joe vient la trouver pour lui déclarer son amour, elle sent sa volonté flancher, et brûle de se jeter dans ses bras et de tout lui pardonner. Mais peut-elle lui faire confiance ?

◇◇◇◇◇◇◇◇ SAGA ◇◇◇◇◇◇◇◇
LE CLAN DES MCCOY

Trois frères, trois hommes fiers et secrets,
trois cœurs à conquérir